1414

Res Mn 9678 (1)

PLAN THÉOLOGIQUE DU PYTHAGORISME, ET DES AUTRES SECTES SÇAVANTES DE LA GRÈCE;

POUR SERVIR D'ECLAIRCISSEMENT aux Ouvrages Polémiques des Péres contre les Payens.

AVEC LA TRADUCTION de la Thérapeutique de THÉODORET, où l'on voit l'abregé de ces fameuses Controverses.

Par le R. P. MICHEL MOURGUES, *de la Compagnie de* JESUS, *Professeur Royal en l'Université de Toulouse.*



BIBLIOTHÈQUE UNIVERSITAIRE DE MONTAUBAN

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE MONTAUBAN

A TOULOUSE,
Chez JACQUES LOYAU, Imprimeur, Libraire, & Juré de l'Université, ruë de la Porterie, à la Pallas.

M. DCCXII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.



DIVISION DE L'OUVRAGE.

IL est partagé en deux Tomes. Le I. Tome contient l'exposition de la Théologie des Payens, en dix Lettres; les cinq premiéres concernant *le Dieu Suprême*, & les cinq autres, *les Divinitez Subalternes*.

Le II. Tome contient la Critique de cette Théologie en douze Discours ou Dissertations, qui font *la Thérapeutique* de Théodoret, dont on donne la Traduction avec des Analyses, & des Notes.

L'ordre des Lettres Théologiques du I. Tome est tel.

La I. traite *de l'Unité* de Dieu, reconnuë par les Doctes du Paganisme.

La II. de six *Distinctions très-remarquables*, qu'ils établissoient entre le Dieu Suprême, & les Dieux Inférieurs.

La III. *des Athées du Paganisme*,

pour faire voir que la plûpart de ceux à qui le Paganiſme a donné ce nom, reconnoiſſoient le Dieu Suprême, & rejettoient ſeulement les Divinitez Subalternes.

La IV. *de la Trinité Platonienne*, ou *des trois Hypoſtaſes Archiques*, que les Platoniciens concevoient dans le Dieu Suprême.

La V. de ces mêmes *Hypoſtaſes* dans un plus grand détail.

La VI. des Dieux Philoſophiques de la premiére claſſe, c'eſt-à-dire, *des Dieux viſibles*, qui ſont *le Monde & les Aſtres*, ſelon la Théologie Payenne.

La VII. des Dieux Philoſophiques de la ſeconde claſſe, c'eſt-à-dire, *des Dieux inviſibles*, qui étoient *les Génies*.

La VIII. des Dieux Populaires de la premiere claſſe, qui étoient *les Dieux de la Fable*.

La IX. des Dieux Populaires de la ſeconde claſſe, qui étoient *les Idoles*.

La X. des trois fonctions principales du Culte Idolatrique, qui étoient *la Divination, les Sacrifices, & la celebration des Fêtes*.

Ces dix Lettres ſont précédées par une Lettre préliminaire dans laquelle on fait remarquer la beauté, la force, & la

méthode des Ouvrages des Péres contre les Payens ; & ce I. Tome eſt terminé par une Lettre des trois grandes Maximes ſur leſquelles les Sages du Paganiſme régloient la Morale ; ſçavoir ſur *l'Immortalité de l'Ame, le Jugement des Morts, & les Metempſychoſes qui devoient faire ou leur récompenſe ou leur châtiment.*

L'ordre des douze Diſcours de Théodoret, qui font le II. Tome, eſt tel.

Le premier traite *de la Foi.*
Le II. *du Principe de toutes choſes.*
Le III. *des Anges, des Dieux, & des Démons.*
Le IV. *de la Matiére & du Monde.*
Le V. *de la Nature de l'Homme.*
Le VI. *de la Providence divine.*
Le VII. *des Sacrifices.*
Le VIII. *des honneurs qu'on rend aux Martyrs.*
Le IX. *des Loix.*
Le X. *des vrais Oracles, & des faux.*
Le XI. *de la Fin, & du Jugement.*
Le XII. *de la Vertu pratique.*

On met à la tête de ce II. Tome deux *Lettres Apologétiques* ; l'une pour juſtifier

le ſentiment de Théodoret & des autres Péres de l'Egliſe *ſur la fixation du regne de Sémiramis au temps d'Abraham*, contre Porphyre, ſuivi depuis peu par M. Uſſer ; l'autre pour éclaircir & pour défendre le ſentiment des mêmes Péres *ſur les Oracles du Paganiſme*, contre M. Van-Dale.

AVIS.

L'IMPRESSION de cet Ouvrage n'ayant pû être commencée auſſi-tôt qu'on ſe l'étoit propoſé, il a été jugé à propos d'en faire paroître les Lettres & les Diſſertations, en détail & de ſuite, à meſure qu'elles ſeront imprimées. On en donnera chaque mois deux enſemble, ou une ſeule d'une longueur équivalente. On les brochera ſeulement ſans les rogner; & on les imprimera toutes ſous des chiffres ſuivis, afin que les perſonnes qui les auront ramaſſées, puiſſent les faire relier en divers volumes à leur gré. On donnera une Brochure au commencement de chaque mois.

La petiteſſe des marges de cette Edition n'ayant pas permis de les charger des Textes Grecs & Latins qui ſont tout au long dans celles du Manuſcrit de l'Auteur, on s'eſt contenté de renvoyer par des lettrines au bas des pages les ſimples citations des Livres & des Chapitres.

Permiſſion du R. P. Provincial.

JE ſouſſigné Provincial de la Compagnie de JESUS en la Province de Toulouſe, ſuivant le pouvoir que j'en ai reçû de notre R. P. Général, permets au P. MICHEL MOURGUES de la même Compagnie, de faire imprimer le *Plan Théologique du Pythagoriſme, & des autres Sectes Sçavantes de la Gréce, pour ſervir d'éclairciſſement aux Ouvrages Polémiques des Péres de l'Egliſe contre les Payens : avec la Traduction de la Thérapeutique de Théodoret, où l'on voit l'abregé de ces fameuſes Controverſes*, cet Ouvrage ayant été vû & approuvé par trois Théologiens de notre Compagnie. En foi dequoi j'ai ſigné la préſente à Billon le 14. Octobre 1709.

PIERRE NICOLAS.

APPROBATION.

J'Ai lû par l'ordre de Monseigneur le Chancelier l'Ouvrage intitulé, *Plan Théologique du Pythagorisme, & des autres Sectes Sçavantes de la Gréce*, &c. *avec la Traduction de la Thérapeutique de Théodoret* : & j'ai crû que la lecture en seroit également utile & agréable au Public. Fait à Paris ce dernier de Juillet 1709. Signé, RAGUET.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos Amez & féaux Conseillers les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs *Lieutenans Civils*, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé le PERE MOURGUES, de la Compagnie de JESUS, nous ayant fait remontrer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public un Livre intitulé, *Plan Théologi-*

que du Pythagorisme, & des autres Sectes Sçavantes de la Gréce ; pour servir d'éclaircissement aux Ouvrages Polémiques des Péres de l'Eglise contre les Payens : Avec la Traduction de la Thérapeutique de Théodoret, où l'on voit l'abregé de ces fameuses Controverses, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilége sur ce néceſſaires : Nous avons permis & accordé, permettons & accordons par ces Présentes de faire imprimer ledit Livre par tel Imprimeur, en un ou plusieurs volumes ; en telle forme, marges ou caractéres, & autant de fois que bon lui semblera, & de les faire vendre & debiter partout notre Royaume pendant le temps de DIX ANNE'ES consécutives, à compter du jour de la datte des Présentes. Faisons défenses à toutes personnes de quelle qualité & condition qu'elles puissent être, d'en introduire d'Impression étrangére dans aucun lieu de notre obéïssance ; & à tous Imprimeurs, Libraires & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, debiter, ni contrefaire ledit Livre en tout ni en partie sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, a peine de confisca-

tion des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & interêts ; à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la datte d'icelles ; que l'Impression dudit Livre sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & en beaux caractéres, conformément aux Reglemens de la Librairie ; & qu'avant de les exposer en vente, il en sera mis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France le Sieur PHELYPEAUX, COMTE DE PONTCHARTRAIN, Commandeur de nos Ordres, à peine de nullité des Présentes : Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Exposant ou ses ayant cause pleinement, paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement : Voulons que la copie desd. Présentes qui sera imprimée au commen-

cement ou à la fin dudit Livre, soit tenuë pour dûëment signifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amez & féaux Conseillers-Secretaires, foi soit ajoûtée comme à l'Original. Mandons au prémier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires : Car tel est notre plaisir. Donné à Versailles le quatriéme jour du mois de Mars, l'an de grace mil sept cens douze, & de notre Regne le soixante-neuf. PAR LE ROI EN SON CONSEIL, LAMOLERE. Signé.

Registré sur le Registre N° 341. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, page 331. N° 436. conformément aux Reglemens, & notamment à l'Arrêt du 13. Août 1703. A Paris le 12. Avril 1712.

L. JOSSE, Syndic.

Le R. P. MOURGUES a cedé le present Privilége à JACQUES LOYAU, Imprimeur & Libraire à Toulouse, suivant l'accord fait entre eux.

LETTRE

LETTRE PRÉLIMINAIRE.

A MONSIEUR DE LALOUBERE, de l'Académie Françoise.

MONSIEUR,

PUISQUE vous trouvez bon que les Lettres Théologiques, que j'ai eû l'honneur de vous écrire, paroissent au jour, je n'adresserai qu'à vous-même les éclaircissemens que je dois au Public sur ce sujet, & sur le but de ces Lettres. Vous souffrirez que par une redite inévitable, je vous rende compte d'un dessein qui vous a passé par les mains: & j'aurai ce plaisir, que vous serez encore pour moi tout le Public dans cette Lettre Préliminaire, qui me tiendra lieu de Pré-

face, comme vous l'avez été dans le cours de mon Travail, soit en me faisant craindre vos seules lumiéres autant que toutes celles des Juges les plus délicats ; soit en me faisant faire, pour mériter l'approbation d'un Illustre & d'un Sçavant Ami tel que vous, tout ce que j'aurois pu faire pour contenter le reste du Monde Sçavant.

Ce qu'ont produit mes Lettres rassemblées & rangées, c'est un plan de la Théologie du Pythagorisme & des autres Sectes Sçavantes de la Gréce ; pour servir d'éclaircissement aux beaux Ouvrages que les Péres ont publiez contre le Paganisme, & pour faciliter une lecture si importante & si curieuse. Car on y trouve des difficultez qui viennent uniquement de ce qu'on n'est pas aujourd'hui au fait de l'ancienne Doctrine des Philosophes, comme tout le monde y étoit dans le temps que les Péres de l'Eglise ont écrit contre eux. Un Lecteur qui voudroit tout entendre, seroit obligé de se faire une idée de la Religion surannée des Grecs : & je me suis proposé de lui en épargner ou diminuer la peine.

Vous sçavez, MONSIEUR, ce qui m'a engagé dans cette occupation ; c'est le dessein dont je m'ouvris à vous il y a sept ans, d'ajoûter quelque chose au *Paralléle* que j'avois fait *de la Morale Chrétienne avec celle des Philosophes*, telle qu'elle est exposée dans le Manuël d'Epictéte. Je trouvois un moyen aisé de continuer ce paralléle par la traduction des douze grands Discours de Théodoret contre les Grecs, sous le titre de *Thérapeutique* ; terme qui exprime une maniére méthodique de les traiter de leurs maladies, c'est-à-dire, de les guérir de leurs erreurs. Je traduisis donc cet Ouvrage : & si la Doctrine presqu'effacée des Sectes Philosophiques ne s'y fût trouvé trop mêlée, j'aurois fait paroître dès lors cette Traduction ; sans avoir d'autre peine pour Théodoret, que celle de lui avoir fait perdre quelque chose de son agrément & de sa force, en lui faisant parler notre langue, comme je suis capable de la lui faire par-

ler. Mais parce que plein de la Philosophie & de la Théologie des Grecs, il écrit pour des Lecteurs qui en étoient pleins, & qui l'entendoient à demi mot ; il touche d'une main legére quantité de matiéres sur lesquelles nous avons besoin d'aller prendre ailleurs des lumiéres qui nous manquent ; & sans être obscur il a aujourd'hui pour nous des obscuritez. Je fus donc obligé de penser aux Notes, qui se multipliérent à un tel point, qu'elles passoient l'étenduë du texte. Alors j'eûs la pensée de les mettre en ordre ; joignant ensemble celles qui regardoient les mêmes sujets : je m'apperçûs que cela pourroit produire quelque chose qui seroit plus de plaisir que des Notes sans liaison & sans suite ; & je formai là-dessus l'idée de deux plans d'ancienne Doctrine dont je me trouvois la matiére entre les mains : *du Plan Théologique* que je fais passer le premier, & *du Plan Philosophique* que vous avez déja, MONSIEUR, presque tout lû, & que j'achéve de mettre en état de paroître : l'un & l'autre rapportez à l'éclaircissement de la Thérapeutique, & généralement à celui des Ouvrages Polémiques des Péres contre les Payens. Car je remarquai que Théodoret étant le dernier des Péres Grecs qui eût écrit en ce genre, avoit abrégé dans ces douze Discours tout ce qui avoit paru jusqu'alors sur le sujet de ces fameuses Controverses, & qu'elles seroient éclaircies si la Thérapeutique l'étoit.

Quoique cet excellent Abrégé ne dût paroître naturellement qu'après les deux Plans que j'avois jugé nécessaires, ou du moins utiles, pour le mettre dans son jour ; j'ai crû néanmoins pouvoir passer sur cette considération, pour donner plûtôt au public la satisfaction de le lire en notre Langue : & j'ai joint la Thérapeutique au Plan Théologique en forme de second Volume, afin qu'on voye ce que le premier y aura répandu de clarté ; & afin que les petites obscuritez qui y seront restées, servent à faire desirer un peu le Plan Philosophique.

ARTICLE PREMIER.

La beauté, la force & la méthode des Ouvrages des Saints Péres contre les Payens.

J'Ai quelque choſe de plus important à dire dans cette prémiere Lettre, (& l'on a droit de l'attendre de moi) touchant le mérite, la matiére, & la méthode des Ouvrages Polémiques que j'ai prétendu éclaircir. C'eſt, ſi je ne me trompe, ce que les Péres ont de plus travaillé, ce qui a fait briller davantage leur Eſprit & leur Eloquence, & ce qui fait plus de plaiſir à lire. Deux ſuites d'Orateurs Chrétiens, & de Docteurs éclairez, y ont manié avec dignité les deux Langues les plus parfaites & les plus abondantes. D'un côté S. Juſtin & Athénagore, dès le ſecond Siécle; S. Clement Alexandrin au commencement du troiſiéme, & après lui Origene; Euſébe de Céſarée, & S. Gregoire de Nazianze, preſque aux deux bouts du quatriéme; S. Cyrille d'Alexandrie & Théodoret à l'entrée & au milieu du cinquiéme. De l'autre côté Minucius Félix, avec Tertullien, vers la fin du ſecond Siécle, & le commencement du troiſiéme; Lactance & Arnobe ſur le commencement du quatriéme; ſur la fin & dans le ſuivant S. Auguſtin. Chaque ſuite pourroit être plus chargée, & pouſſée plus loin: mais il ſuffit de ces grands noms, pour faire juger que le corps des Ouvrages dont je parle eſt un tréſor inéſtimable.

La Cauſe de JESUS-CHRIST que ces glorieux Défenſeurs de l'Egliſe avoient en main, & les fiers ennemis qu'ils avoient en tête, ne leur permettoient pas de ſe négliger. Une guerre générale de Religion ne faiſoit que deux partis de toute la terre; le Chriſtianiſme & le Paganiſme: celui-ci établi, & l'autre naiſſant. Tout le monde à l'exception d'une médiocre République, avoit été Payen. La Philoſophie & toutes les Sciences; l'Art de raiſonner & d'écrire avoient

pris naissance dans ce parti: les armes même dont on pouvoit le combattre, étoient à lui en quelque sorte; on ne pouvoit lui en contester, ni l'invention ni l'usage. La révolution rapide & toute miraculeuse qui venoit de se faire en faveur du Christianisme, avoit commencé & continué par le peuple: car la sagesse de la chair avoit résisté dans les Doctes au mouvement de l'esprit de Dieu, & avoit tenu contre les miracles: cette sçavante partie du monde restoit encore à réduire.

Que par la difficulté de l'entreprise on juge de ceux qui l'ont formée, qui l'ont heûreusement terminée: & qu'on se souvienne qu'ils ont forcé la Gréce Idolâtre à fermer non seulement ses Temples, mais ses Ecoles. La victoire mémorable que l'Eglise a remportée par leur génie a achevé l'humiliation des Gentils; en faisant paroître à la face de l'Univers, que ceux qui résistoient si fiérement à la Foi, soûtenuë par les signes surnaturels de la Mission Divine de ses premiers Prédicateurs, n'étoient pas même en état de s'opposer à la vérité proposée avec force selon les régles les plus ordinaires du discours & du raisonnement. Sous des plumes si sçavantes & si fécondes, notre Religion toute Divine parut couverte d'un éclat humain plus éblouissant pour les yeux du Paganisme que celui des opérations miraculeuses qu'il osoit traiter de prestiges. Ce n'étoient plus des Patrons de barque, qui les prodiges en main, lui commandoient de croire plûtôt qu'ils ne le persuadoient; digne toutefois & nécessaire commencement de l'œuvre de Dieu: c'étoient des Docteurs qui confondoient des Docteurs par une supériorité de raison & de lumiére: c'étoit l'élite des Chrétiens qui se mesuroit en dispute réglée avec l'élite de la Gentilité: & le succés a prouvé à toute la terre, que de Philosophe à Philosophe, & d'Orateur à Orateur, tout l'avantage étoit du côté des Chrétiens. Après les Ouvrages des Apôtres, les Gentils superbes & indociles ont écrit & ont insulté: après les Ouvrages des Péres, ils se sont condamnez au silence, ils n'ont osé se montrer.

Tout ce qu'on pourroit dire de la perfection de leurs Ouvrages, s'abrége en disant qu'elle répond à la dignité de leur sujet. Ce sujet est la Divinité de la Religion Chrétienne, & l'illusion de toutes les autres sortes de Religion. Il ne faut pas confondre cette matiére avec celle du reste de leurs Ecrits, où nos veritez saintes sont exposées sans artifice à un peuple qui vouloit *des discours & des Prédications qui n'eûssent rien des paroles propres à persuader, dont se sert la Sagesse humaine* : où ses veritez sont utilement tournées sur le réglement des mœurs & de la vie ; ce qui charmoit un Peuple qui *ayant faim & soif de la Justice*, ne desiroit rien avec plus d'ardeur, que d'être rassasié par l'instruction : où elles sont prouvées avec autant de facilité que de solidité par les deux Testamens & par la Tradition Apostolique ; ce qui faisoit la conviction la plus douce & la plus ferme pour ce peuple *juste, qui vivoit de la Foi, nourri des paroles de la Foi & de la bonne Doctrine* : où en un mot nos Ecrivains sublimes, faisant céder l'Art à la simplicité, n'ont voulu paroître qu'en *Evêques & en Pasteurs de nos ames.*

Mais ils ont été obligez de prendre d'autres mésures avec les Payens, & de manier d'autres armes dans ce combat. Il a été question de donner à ces esprits incrédules des démonstrations humaines d'une Religion qui est au-dessus de l'homme, & de les mener par les lumiéres de la raison dans l'heûreuse obscurité de la Foi, sans le secours de nos Saintes Ecritures ; il a fallu réduire ces infidéles à en reconnoître l'autorité ; ou les convaincre que *les témoignages du Seigneur sont trop croyables, & ses jugemens vrais, justifiez par eux-mêmes.* C'est à quoi les Péres se sont le plus attachez, je veux dire à faire de l'objet même de la Foi la raison de croire ; & à prouver que notre Religion nettement proposée ne peut trouver de l'incrédulité que dans des esprits sans force & sans lumiére.

Ce n'est pas tout : ils ont attaqué directement le Paganisme, qui avoit été durant deux mille trois cens ans dominant dans le monde ; la Religion *de ceux*

qui se disoient Sages; celle des Egyptiens, des Grecs, & des Romains; trois Peuples hors desquels l'Histoire ne remarque presqu'aucune trace d'érudition ni de culture: j'excepte les Hébreux, que les Grecs confondoient mal à propos avec les Peuples Barbares. C'étoit un Systéme choquant de Religion, il est vrai; mais ce n'est pas à dire qu'il fût aisé de le renverser: car outre qu'en fait de Religion les choses qui choquent la pure raison, ne sont pas celles auxquelles on tient le moins, parce qu'elles passent pour de grands Mystéres; outre cela, dis-je, les meilleurs esprits du Paganisme le plus moderne, *craignant la censure éclairée des temps Chrétiens*, comme parle S. Augustin, avoient abandonné quelque chose de leur ancien Systéme pour essayer de sauver le reste. Mais cela n'a rien mis à couvert de l'attaque des Péres: après les postes qui étoient sans défense, ils ont emporté les retranchemens, pour m'expliquer de la sorte; & voici deux batteries qu'ils ont dressées avec beaucoup de sagesse, & qui méritent d'être remarquées: l'une contre les articles les plus scandaleux de la Doctrine Payenne, l'autre contre ceux qui avoient quelque chose de plus supportable: ceux là pouvoient humilier les Gentils, mais ceux-ci nourrissoient leur orgueil. Il a été comme convenu entre les Péres de leur faire confusion des premiers par le paralléle des articles correspondans de notre Doctrine toute édifiante & toute Sainte, & de leur enlever les derniers par la confrontation de nos Divines Ecritures de l'Ancien Testament, où la Gentilité avoit fait quelques larcins dont elle s'étoit parée. Telle a été leur méthode que je dois expliquer un peu plus en détail.

Voici donc comme ils se sont pris à la réfutation de ce que le Paganisme avoit de plus faux & de plus odieux, ainsi qu'on l'observe par la lecture attentive de leurs Ecrits. Il est vrai que les lumiéres que la raison présente elle-même contre de telles impietez, ne sont pas négligées dans les Ouvrages Polémiques: & quantité de ces piéces étant tournées ou en vehé-

mêmes invectives contre des dissolutions consacrées, ou en dérisions nécessaires d'opinions monstrueuses & applaudies ; tout ce qui donne du sel & de la pointe aux discours les plus spirituels de ce genre, y est employé & adroitement ménagé. Mais pour en éloigner un air indécent de Satyres profanes, & pour confondre l'erreur par la vérité, ils parlent le Langage Sacré des Prophétes & des Apôtres ; ils comparent continuellement les abominations du Culte Idolâtrique avec la pureté du Culte Chrétien ; ils présentent à tout coup la Loi de Dieu, comme un miroir sans tache, dans lequel la créance & les observations Payennes paroissent horribles.

Après avoir cueilli & brûlé l'ivraie dont ce malheûreux champ étoit plein, ils ont pris soin d'amasser dans le Grenier du Seigneur un peu de froment qui étoit mêlé parmi tant d'ivraye : c'est-à-dire qu'ayant démêlé quelques points de Doctrine saine de la Théologie Payenne, ils les ont rapportez au Trésor de nos Divines Ecritures, d'où ils avoient été tirez, comme ils le prouvent, tous de concert, & par des témoignages non suspects ; puisque ce sont les Payens qui les leur fournissent eux-mêmes. L'Hébraïsme de quelques Philosophes Grecs, (s'il m'est permis de nommer ainsi quelques véritez qu'ils avoient compilées *dans les Livres* des Hébreux & considérablement altérées,) cet Hébraïsme, dis-je, paroît par les Ecrits des Saints Péres aussi certain, que l'Hellénisme de quelques Philosophes Juifs qui n'est pas problématique parmi les Sçavans. L'Etablissement du premier de ces deux faits a paru capital à nos sages Ecrivains ; & je dois indiquer le motif qu'ils ont eû de s'y attacher, comme ils ont fait, dans une partie considérable de ces Ouvrages, dont je tâche de faire connoître l'esprit.

La vanité des Grecs étoit le plus grand obstacle à leur conversion : l'enflûre étoit leur maladie, comme parle Théodoret ; de Disciples des Philosophes, ils ne vouloient pas devenir Disciples des Pêcheurs.

Leurs Théologiens étoient Orphée, Homére, Héſiode, Solon, Thalés, Phérécyde, Pythagore, Héraclite, Empédocle, Anaximéne, Socrate, Platon, qu'ils oppoſoient fiérement à des Galiléens inconnus. Ils ignoroient cependant, ce qui étoit conſtant par les plus anciens monumens de l'Hiſtoire, que leurs Théologiens prétendus avoient eû les Hébreux pour leurs premiers maîtres, dont ils avoient toutefois pitoyablement défiguré la Doctrine; ſoit parce qu'ils ne l'avoient reçûë que par le canal des Egyptiens qui l'avoient déja altérée, ſoit parce qu'ils y avoient encore mêlé eux-mêmes leurs erreurs populaires. La Gentilité moderne ayant laiſſé tomber les preuves de ce fait peu glorieux pour elle, les Péres ont fait un de leurs pricipaux ſoins de le bien éclaircir, & de le rappeller aux Grecs de leur temps, indociles à proportion de leur vanité, & vains à proportion de leur ignorance.

En liſant ce que les Péres ont écrit ſur cette matiére, il n'eſt perſonne qui ne voye encore aujourd'hui avec plaiſir la Doctrine des Patriarches & des Prophétes honorez de la familiarité du Seigneur, couler toute pure dans le Chriſtianiſme par le Judaïſme, comme par ſon canal naturel; & s'épancher pour ainſi dire, ſur le rivage par quelques filets dérobez dont elle arroſe le Paganiſme, bien qu'elle s'y corrompe preſqu'auſſi-tôt, reçûë dans des ruiſſeaux pleins de bouë. On a, dis-je, la conſolation de voir le premier Peuple inſtruit immédiatement par les Oracles de Dieu même, inſtruire pleinement le Peuple Chrétien qui eſt dans ſa deſcendance directe; & laiſſer toûjours échaper quelques rayons des véritez céleſtes ſur la Gentilité, ſa poſtérité collatérale, qui avoit eû le malheur de dégénérer: communiquer d'abord quelques ſentimens de Religion à l'Egypte, qui n'adoroit que des monſtres dans ces temps reculez, où la Gréce n'étant encore qu'une Barbarie n'adoroit rien: humaniſer & polir enſuite les Grecs par les Egyptiens, & les Italiens par les Grecs. Car les Péres ont juſti-

fié par une curieuſe recherche de l'Hiſtoire, que ces trois Nations qui ont paſſé pour les plus éclairées, doivent aux Hébreux & aux Caldéens les premiéres connoiſſances des choſes Divines, humaines, & naturelles.

Ils ont fait remarquer que les plus célébres Philoſophes avoient eû pour Moïſe une eſpece de foi, qu'on pourroit peut-être nommer aveugle ou ſervile dans ces Philoſophes. Car non ſeulement contre les lumiéres ordinaires, ils reconnoiſſent quelque diſtinction d'hypoſtaſes comme ils parlent, dans l'unité de la Nature Divine; mais ils abandonnent même les ſuites naturelles de leurs principes ſur d'autres points conſidérables, lorſque *les anciens Memoires* les y obligent; c'eſt ainſi que Platon indique timidement nos Anciennes Ecritures, comme S. Juſtin l'a obſervé. On peut mettre parmi ces inconſéquences que Théodoret appelle des contradictions dans leſquelles ils ſont tombez en voulant, pour ainſi dire, enter nos Prophéties ſur leurs viſions; on peut, dis-je, mettre entre leurs inconſéquences l'Eternité des ſupplices pour les péchez qu'ils nomment *incurables*; auſſi-bien que le paſſage de l'Ame dans le lieu du jugement & des *purgations* de l'autre vie; avec cette circonſtance qu'elle n'anime rien durant ce paſſage, non plus que durant le cours de ſes peines: car cette Eternité, & cette *inanimation*, ſont contre l'ordre naturel des Métempſychoſes, dont ces Philoſophes étoient entêtez.

Les Péres ont fait beaucoup d'attention ſur la longue liſte des Grecs, ſoit Poëtes, ſoit Philoſophes, qui firent le voyage d'Egypte dans le deſſein de s'y inſtruire à fond de ce que Xénophon appelle la *Philoſophie merveilleuſe*, c'eſt-à-dire, de la Doctrine ſecrete des Prêtres de ce Païs-là: car ce voyage ſembloit être de néceſſité pour ceux qui aſpiroient à ſçavoir quelque choſe en matiére de Religion. On comptoit parmi ces voyageurs curieux & celébres, Orphée, Muſée, Mélampe, Homére, Lycurgue, Thalés, Solon, Phérécyde, Pythagore, Eudoxe, Démocrite, OEnopide, Platon, Hécatée: & quant à la Doctrine

qui piquoit tant leur curiosité, les Péres ont crû & donné pour indubitable, que c'étoit quelque teinture de la Théologie de Moïse & des Patriarches : n'étant pas possible que les Hébreux, durant le long séjour qu'ils avoient fait en Egypte n'y eussent laissé du moins quelques legéres impressions des principaux Dogmes de leur Religion, lesquelles se conservoient & se transmettoient entre les Sçavans du Païs, sur tout entre les Prêtres.

Ils se sont fortifiez dans cette pensée par la fameuse Palinodie d'Orphée, qui revenu d'Egypte, mit infiniment au dessous du Dieu suprême les Dieux de nom qu'il lui avoit auparavant égalez, & ne voulut plus entretenir son cher Musée que de l'*Unique Existant par lui-même, & de son Verbe* : par les sublimes idées que Pythagore rapporta du même voyage touchant l'Estre Eternel & Intelligible, dont il fit le premier objet de la Religion, & l'objet total de la Philosophie : & par la tentative que fit Platon après ses courses pour substituer la Théologie Allégorique à la Poëtique ; ce qui alloit indirectement à anéantir l'Idolâtrie.

Il y a plus : car les Péres ont ramassé diverses expressions de Platon & des autres Philosophes, avec quantité de leurs propositions & de leurs maximes, qui paroissent visiblement copiées de nos Ecritures. Afin qu'on n'aille pas se figurer que ce soit-là une idée à nos pieux Ecrivains, voici un fameux Pythagoricien qui dit plus que cela, *Qu'est-ce que Platon ? c'est Moïse qui parle Grec.* Ce mot de Numénius d'Apamée est rapporté par Hésichius de Milet, ainsi que par Suidas, par Théodoret & par Eusébe. Que si les Péres parlent si souvent des larcins que les Grecs avoient faits sur les Hébreux, c'est parce que ces Grecs Plagiaires s'étoient fait par-là une Religion fort différente de celle du Peuple, & que c'est sur la différence de ces deux Religions, l'une épurée des grossiéres erreurs de l'autre, que les Péres ont réglé leur méthode uniforme, qui est telle en trois articles. Le premier contient l'exposition de la Religion

Populaire, tant pour le Dogme que pour le Culte: le second, l'exposition de la Religion Philosophique qui étoit celle de tous les Sçavans du Paganisme : & le troisiéme, l'exposition de la Religion Chrétienne, qui est la continuation & la perfection de celle de Moïse & des Hébreux. C'est-là la distribution ordinaire des Ouvrages Polémiques : & le but que leurs habiles Auteurs s'y proposent, est de faire revenir la Gentilité des erreurs populaires par l'autorité des Philosophes, reconnuë du Peuple ; & des erreurs Philosophiques par l'autorité des Prophétes assez reconnuë des Philosophes, qui les avoient pillez, comme les Péres le disent sans cesse.

J'ose dire, MONSIEUR, que c'est-là le vrai plan de ces anciennes Controverses, qui ont si glorieusement réüssi aux illustres Défenseurs de l'Eglise. Il est nécessaire de faire observer ici, qui suivant ce Plan, ils étoient obligez de marquer quelque sorte d'estime pour les plus célébres Philosophes en les comparant avec le reste du monde payen. C'est donc dans le cas de cette comparaison, marqué & inculqué par les Péres, que Pythagore & Platon ont été érigez par les Péres mêmes, en Maîtres dignes d'être écoutez de ce Peuple horriblement superstitieux : cas si mal remarqué toutefois, que c'est cette inattention, certainement inexcusable, qui rend aujourd'hui la critique si entreprenante & si inconsidérée sous certaines plumes odieuses pour les Fidéles, & mépriſables pour les Sçavans. J'aurai souvent occasion de faire remarquer dans mes Lettres combien la réputation des Péres est nette sur l'article d'un mauvais Platonisme qu'on leur impute, sans sçavoir à fond ce que c'est que le Platonisme, sans en connoître ni le bon ni le mauvais, & sans prendre garde, que ni Platon ni les autres Auteurs Payens ne sont jamais citez par les Péres que pour les Payens, & que tout ce qu'ils en citent de raisonnable sur les matiéres de Religion, ils prouvent en même-temps que les Payens l'avoient tiré des Hébreux. Ils ne manquent jamais d'ajoûter

que ces Plagiaires, ou lâches ou infidéles, ont tout altéré ce qu'ils ont volé : car ou ils n'ont osé l'expliquer nettement dans leurs Livres, craignant les emportemens de la multitude obstinément Idolâtre; ou ils y ont mêlé des erreurs étrangéres, soit par la force des préjugez de la naissance, soit par l'ignorance du total de nos Ecritures. En un mot les Péres n'approuvent en quelque sorte le Platonisme que par les endroits qu'il avoit empruntez du Judaïsme, & par une espéce de réforme qu'il avoit faite dans le Paganisme.

Après cela, ils font tous leurs déclarations conformes aux deux que je mets ici pour exemple : voici celle de S. Augustin sur le Pseaume 140.

Aristote a dit cela : Approchez-le de la Pierre (or la Pierre étoit JESUS CHRIST) *& Aristote est abîmé. Ainsi a parlé Pythagore, ainsi Platon ; approchez-les de la Pierre, comparez leur authorité à celle de l'Evangile. Ils sont engloutis auprès de cette Pierre. Ils semblent dire quelque chose jusqu'à ce qu'on vienne à les comparer à la Pierre. C'est pourquoi s'il se trouve que quelqu'un d'entr'eux ait dit ce que* JESUS-CHRIST *a dit aussi, nous en félicitons ce Philosophe ; mais ce n'est pas lui que nous suivons.*

Je ne veux être que Chrétien, dit Saint Justin 1. Apologie ; *non que la Doctrine de Platon soit éloignée de celle de* JESUS-CHRIST *: il suffit qu'elle n'y est pas entiérement conforme.*

Jusqu'ici on n'avoit pas eû besoin de prouver que les Péres s'en étoient tenus à leurs déclarations.

Quel est le malheur de ces temps, & le mien, si mes Lettres se trouvent plus nécessaires que je ne le souhaite, contre une licence nouvelle, qui ne peut avoir aucun motif ni religieux ni honnête. ! Avec quelle indécence parlent de ces grandes lumiéres de l'Eglise quelques Ecrivains imprudens, au Nord de la France ! & peu goûtez chez eux, où les Sçavans raisonnables & modérez desapprouvent cette hardiesse ; par quelle étoile trouvent-ils parmi nous des Lecteurs indulgens, quoiqu'en petit nombre ? A-t-on des principes sur la Religion, quand on veut que les canaux de la Tradition ne soient pas nets de la lie du Paganisme ? Convient-il à des Chrétiens d'insinuer que les vainqueurs de l'Idolâtrie ne méritoient pas de l'être ? Que prétend-on mettre, après tout, à la place de ce mérite qu'on extenuë ? Le droit des Péres sur notre estime est si notoire, qu'une déclaration d'estime & de vénération pour les Péres n'est presque d'aucun mérite auprès du public. Avec quelle indignation lira-t-il donc des déclarations à peu prés contraires, soûtenuës de quelques miserables tentatives de critique pour justifier, s'il étoit possible, ce manque de respect & de Religion ? L'étrange moyen de se faire un nom ! Ceux qui se sont fait connoître par-là, n'ont pas besoin d'être flétris.

ARTICLE II.

Jugement des Ouvrages qui nous restent sur la Théologie des Philosophes Payens.

J'ai tâché de donner une idée générale des Ouvrages Polémiques par leur matiére & par leur forme : j'ai dit que la pensée que j'ai eû de les éclaircir m'a fait dresser un Plan de la Théologie Payenne que j'y ai jugé utile : & l'on peut souhaiter d'apprendre sur quels memoires je l'ai dressé.

Platon & Aristote sont les deux sources les plus riches & les plus abondantes de cette ancienne Doctrine : d'entre les Philosophes de cet âge ce sont les deux seuls qui nous soient connus par eux-mêmes ; je veux dire par leurs propres Ouvrages. Quelques fragmens du Pythagoricien Ocellus, antérieur à l'un & à l'autre, ne peuvent pas être comptez pour beaucoup : j'en ai néanmoins profité. Il ne nous reste du Fondateur de l'Ordre des Philosophes, du fameux Pythagore, que ses Symboles, & ses Vers d'Or pour lesquels son Disciple Lysis lui a prêté sa main : quand on possède la Théologie Philosophique de ce Fondateur, on en reconnoît les principaux points bien marquez dans ses Symboles, & un beau précis dans ses Vers. A cela près, on n'a qu'une connoissance historique des sentimens des Anciens Philosophes par Ciceron, par Plutarque & par quelques autres, sur tout par Laërce, sans qui les dogmes & les temps Philosophiques seroient bien obscurs.

Philon presqu'aussi Philosophe que Juif, & par conséquent un peu trop Philosophe, est un bon introducteur pour ceux qui desirent entrer dans le Pythagorisme, où il marche sur les pas de Platon : de sorte qu'en lisant ses Ouvrages on ne sçait si c'est Philon qui platonise, ou Platon qui philonise, expression proverbiale, rapportée par S. Jérôme. Il faut être averti une fois pour toutes, que le Pythagorisme & le Platonisme, est la même chose.

Plutarque fait voir qu'il sçait parfaitement cette carte : mais il bat trop de pais pour pouvoir servir de guide. Les deux Sextus., (ou l'unique Sextus, car il n'est pas très-sûr que le Sceptique soit différent de l'Empirique) attaquent généralement toutes les opinions des Dogmatiques : mais ils commencent toûjours par exposer nettement ces opinions, & par cette méthode ils éclairent beaucoup un Lecteur.

Venons à Plotin ; c'est un Auteur qu'il faut s'obstiner à lire jusqu'à ce que sa lecture vienne enfin à faire plaisir : car après cela il remplit l'esprit de lu-

miéres saines & sublimes par rapport à la Philosophie la plus épurée du Paganisme. Les Péres qui sont venus après lui l'ont estimé, & opposé au Paganisme grossier. Porphyre qui nous a conservé ce tresor d'ancienne Doctrine, soûtient dignement lui-même, dans ses quatre Livres de l'Abstinence & dans sa fameuse Lettre à Anébon, le parti de la Théologie de Platon & de Pythagore: aussi-bien que Jamblique dans la vie de ce dernier, & dans l'Exhortation à la Philosophie: mais il est peuple comme le Peuple même, dans son Livre des Mystéres en réponse à la Lettre dont je viens de parler: tout infatué d'opérations magiques, qu'il nomme plus honnêtement Théürgiques, d'une divination commandée & artificielle, de Sacrifices de toute espéce, & de l'Idolâtrie la plus outrée: occupé à donner un air de raison & de Religion aux superstitions les plus insensées de la vile multitude, qui le regardoit comme un Platonicien merveilleux. Et voilà, pour le dire en passant, le faux Platonisme ou le mauvais Pythagorisme des plus modernes de la Secte, pitoyablement subjuguez par le Peuple, vendus à la flaterie des puissances, à qui il importoit qu'on laissât le Peuple dans ses usages; notoirement déserteurs de Platon, & contre lesquels les Péres postérieurs n'ont cessé d'alleguer Platon & Pythagore: tant s'en faut qu'on puisse soupçonner les Péres d'un Platonisme si corrompu.

Nous avons deux Abrégez de la vraie Doctrine de Platon, qui ne sont, pour ainsi dire, que suc & que moëlle; celui d'Alcinoüs, & celui de Salluste. Le Commentaire d'Hiéroclés sur les Vers d'Or, met dans un beau jour quantité de ces anciens dogmes. Quelques Commentateurs Grecs de Platon & d'Aristote, tels qu'Alexandre d'Aphrodisie & Procle de Lycie, sont mieux dans le sens & dans le stile de l'ancienne Philosophie, que les Commentateurs modernes.

Pour les Latins, Ciceron & Seneque, Virgile même & Ovide, font voir que les beaux esprits Italiens goûtoient encore de leur temps la *Philosophie merveilleuse*,

merveilleuſe, c'eſt-à-dire celle de Pythagore, née pluſieurs Siécles auparavant dans cette partie Méridionale de leur Païs qui étoit appellée anciennement la Grande Gréce. Ils étoient Grecs ſur la Religion & ſur la Philoſophie ; mais moins profonds, ce me ſemble, & plus flotans que les Grecs naturels. Apulée & Macrobe ont des morceaux dignes des Philoſophes Athéniens.

Quant aux Auteurs Chrétiens, on en tire certainement de grandes lumiéres ſur ces anciens Syſtêmes. Car les Péres n'en ont rien condamné qu'avec connoiſſance, & ils n'en ont rien ignoré ; ſur tout Saint Juſtin, Saint Clément Alexandrin, & Arnobe, qui avoient été Philoſophes ; Origéne, Euſébe, Lactance Diſciple d'Arnobe, & S. Auguſtin.

On ne peut douter que S. Auguſtin ne vît auſſi clair dans le fond du Pythagoriſme que Plotin & que Platon même. Le Saint Docteur me paroît avoir tenté une choſe digne de ſa Religion & de ſon grand génie : Car après avoir marqué, reprouvé, réfuté *quantité d'erreurs* qu'il nomme *Capitales* de ce Pythagoriſme Payen ; comme l'éternité de la matiére, la Divinité du Monde & des Globes céleſtes, la préexiſtance & la tranſmigration des Ames, avec l'animation de toute la Nature, il eſſaye de conſerver, pour ainſi dire, les reſtes conſidérables de ce débris, & de rendre le fond de cette Philoſophie indépendant de ces articles inſoûtenables. La réalité du *monde intelligible* ſubſiſte : l'illuſion du *monde ſenſible*, & l'incompréhenſibilité du *monde matériel*, ſelon ce qu'il eſt en lui-même, hors de la ſenſation & de l'intelligence, n'en ſont pas moins bien établies. La volonté agiſſante de Dieu, ſupplée l'animation générale. La lumiére que l'ame reçoit immédiatement du Verbe pour les véritez univerſelles, rend ſuperflu le dogme de la Réminiſcence, lié ſans néceſſité à celui des Métempſychoſes imaginaires : les *Nombres* ou *Idées*, ou *Formes*, ces trois épouventails de certains eſprits, deviennent la choſe du monde la plus ſenſée & la plus claire ſous cette

plume lumineuſe, pour la nommer de la ſorte: & pour tout dire en un mot au lieu de ce Pythagoriſme, odieux par des impietez qu'il fait voir qui y ſont comme étrangéres, & ténébreux par quelques myſtéres de termes & d'expreſſions qu'il développe avec ſa netteté ordinaire; S. Auguſtin en expoſe un autre tout épuré, où ceux qui veulent ou qui ſçavent ſuivre un tel conducteur, peuvent courir d'un bout à l'autre ſans trouver aucune pierre dans leur chemin. Si c'étoit un honneur de ſçavoir à fond la plus ancienne Philoſophie dont les Grecs ſe ſont tant glorifiez, les Latins n'auroient beſoin que de S. Auguſtin ſeul pour ſoûtenir en cela leur honneur. Ceux qui ne le connoiſſent pas par ſes Ouvrages Philoſophiques qui ſont en grand nombre, ne ſçauroient rendre à ſon eſprit toute la juſtice qu'il mérite.

Après avoir indiqué les Auteurs qui m'ont éclairé ſur la Théologie des Pythagoriciens, il me reſte à faire connoître la raiſon qui m'a fait rechercher avec un ſoin particulier la Théologie de cette Secte. C'eſt que la Pythagoriſme eſt la Philoſophie & la Théologie primitive qui fait le fond de la Doctrine des autres Sectes, leſquelles ne ſont à l'égard de celle-là que comme diverſes Héréſies à l'égard d'une Religion, ou comme divers dialectes à l'égard d'une Langue originelle. La Philoſophie étoit à naître quand Pythagore nâquit. Juſqu'à lui ceux qui faiſoient en Gréce une profeſſion particuliére & marquée de ſcience & de Religion, titroient cette profeſſion du beau nom de Sageſſe. Pythagore trouva ce titre trop faſtueux. *Le ſeul Sage*, dit-il, *c'eſt Dieu ſeul*: & par ce grand mot il ſupprima pour jamais une fiére Societé de *Sages*, qui s'étoit formée dans ſon païs quelques années avant ſa naiſſance. Il fonda donc en leur place les *Philoſophes*, ou *Amateurs de la Sageſſe*: & par ce nom plus modeſte, & nouï juſqu'alors, il voulut faire comprendre aux hommes qu'ils devoient tendre continuellement à cette Sageſſe conſommée dont il promettoit des leçons; mais non pas préſumer jamais d'y

avoir atteint, ni nourrir d'un tel orgueil leur pareſſe. Il ouvrit ſon Ecole en Italie: & la rapidité avec laquelle ſa Doctrine paſſa la mer, & s'étendit de tous côtez, eſt une preuve éclatante de la ſupériorité de ſon génie. Toute la Gréce ſçavante l'a reconnu pour ſon Maître: & ſa Théologie qui s'enſeignoit toute pure dans l'Académie fondée par Platon, reçut dans les Sectes poſtérieures quelques altérations, que je ferai connoître incidemment, en expoſant le Plan Théologique du Pythagoriſme, dans mes douze premiéres Lettres.

La Thérapeutique que je joins à ces Lettres avec des Analyſes & des Notes, ne peut manquer d'être favorablement reçûë du public: à moins que ma Traduction n'ait entiérement défiguré cet excellent Ouvrage d'un des plus ſçavans Evêques a qu'ait eû l'Egliſe Orientale, je veux dire Théodoret. Il a été abandonné ou contredit par M. Uſſer ſur un point important de Chronologie, ainſi que par M. Van-Dale ſur la matiére des Oracles: & m'ayant paru que c'eſt ſans raiſon, j'ai eû l'honneur de vous en dire ma penſée, MONSIEUR, dès l'année 1705. dans deux longues Lettres Apologétiques que je mets à la tête de la Thérapeutique, parce qu'elles en juſtifient la Doctrine ſur ces deux articles conſidérables.

Au reſte, le ſtile de Lettres que j'ai employé dans ce Plan que j'expoſe aux yeux du public, a certains priviléges commodes pour la liberté & la familiarité de l'expreſſion, pour les digreſſions & choſes ſemblables, auſquelles j'avouë que je n'ai pas rénoncé. J'eſpére que les eſprits ſolides regarderont moins à quelques licences de ce genre, qu'à la curioſité & à l'importance de ma matiére. On verra avec plaiſir comment toute la Gentilité polie a penſé ſur la Religion: & il ſera certainement de quelque utilité de voir d'u-

a Jugement de M. Godeau Evêque de Vence ſur la Thérapeutique, à l'an 439. *Cet Ouvrage eſt admirable, & l'antiquité chrétienne ne nous en a point laiſſé de plus ſçavant & de plus fort.*

ne maniére à n'en pouvoir pas douter, que quand elle a pensé raisonnablement sur quelques points de ce grand sujet, c'est le premier peuple, ce peuple élû, dont le Christianisme a recueilli la substitution, que c'est, dis-je, le peuple Hébreu qui l'a éclairée. La conséquence de cette découverte m'a encouragé parmi les difficultez de mon travail, dans lequel vous m'avez soûtenu, MONSIEUR, par ce mot que vous m'avez bien voulu dire plus d'une fois, que vous ne voyiez guéres d'occupation qui convînt mieux à un Religieux, & à un Prêtre. C'est, ce me semble, une satisfaction innocente qu'on doit permettre à un Auteur de goûter, que celle de se pouvoir dire qu'il n'est pas du moins sorti de son caractére par le choix de son sujet.

Souffrez, MONSIEUR, qu'en finissant, je donne quelque récommandation à mes Lettres, par la considération qui est dûë à la personne à qui elles ont été adressées. Il m'importe qu'on comprenne qu'un homme tel que vous en ayant eû la prémiere lecture, ne m'a pas réfusé ses sages avis: & vous devez me dispenser, pour ce moment, d'une retenuë trop délicate, qui me feroit supprimer des choses capables de m'affectionner le reste des Lecteurs.

Votre talent singulier pour les Mathématiques, que j'enseigne depuis long-temps dans l'Université de Toulouse, ayant formé notre union; je m'apperçûs bien-tôt qu'elle pouvoit m'être d'un grand secours pour tout ce qui étoit des belles Lettres que j'ai toûjours aimées, & des Sciences plus sérieuses, sur lesquelles je sentois que mon esprit se tournoit de jour en jour. Car la lecture de Platon, & celle que je faisois alors de ce que les Auteurs Chrétiens avoient écrit contre les Grecs, m'inspiroit un désir ardent de sçavoir une fois ce que c'étoit que cette ancienne Philosophie, pour laquelle je remarquois, que les Péres ne pouvoient s'empêcher de témoigner quelque estime, quoiqu'obligez & attentifs à en rejetter plusieurs Dogmes contraires à la Doctrine du Christianisme. Je sçavois, MONSIEUR, que vous aviez eû la mê-

me curiosité : & vous m'aviez fait la grace de m'en communiquer deux Ecrits où j'avois vû le commencement de vos découvertes. De plus en plus attaché à vous, & par cette convénance d'études, & par cette marque de votre confiance, pour ne point parler des bonnes qualitez de votre cœur, le plus sincére & le plus droit qui fut jamais, je compris ce que je pouvois gagner pour mes vûës d'érudition dans le commerce d'une personne en qui je remarquois des principes arrêtez pour juger habilement de toutes choses, je veux dire un goût exquis : d'un homme qui pensoit de la Philosophie, non pas comme le commun, mais comme Héraclite & Socrate ; persuadé qu'elle doit mettre quelque chose dans nos mœurs, & se montrer par notre sagesse : d'un homme qui étoit éclairé sur l'Histoire, qui cultivoit l'Eloquence & la Poësie, qui possédoit les Langues sçavantes, entendoit les étrangéres, & écrivoit très-poliment en la sienne, de l'aveu du public, qui avoit estimé ses Ouvrages ; qualitez qui lui avoient donné entrée dans les plus célébres Académies : d'un homme enfin qui en tant de voyages, & dans plusieurs Emplois de faveur & de confiance, dont le Roi l'avoit honoré en diverses Cours, ne s'étoit jamais relâché sur la méditation & sur la lecture, où l'on apprend à ne pas chercher son bonheur hors de sa vertu ; cher à de grands Ministres, & moins empressé pour les graces qu'ils dispensent, que pour l'acquisition d'un parfait mérite, qui est un bien qu'on ne doit qu'à soi-même. Je sçais, MONSIEUR, que les loüanges ne sont bonnes ni à donner ni à recevoir entre Philosophes ; elles sont votre aversion, je le sçais : aussi n'ai-je pas prétendu loüer ; mais pour cette fidéle peinture, j'ai crû, que je me la devois. Car qu'un homme d'un tel caractére ait eû l'œil sur cet Ouvrage, c'est une chose à prévenir favorablement ceux qui se donneront la peine de le lire. On conviendra qu'il est de telle nature, que pour s'y faire éclairer de quelqu'un, il falloit bien choisir : & ce portrait fera juger que j'ai sçû faire mon choix. Il

ſervira même à vous décharger de mes fautes auprès du public ; qui ſans vous en rien imputer, dira ſeulement que je n'ai pas ſçû profiter de mon avantage. Je ſuis avec beaucoup de reſpect,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,
MOURGUES, Jéſuite.

PLAN THÉOLOGIQUE DU PYTHAGORISME,

ET DES AUTRES SECTES SCAVANTES DE LA GRECE;

POUR SERVIR D'ECLAIRCISSEMENT aux Ouvrages Polémiques des Péres contre les Payens.

AVEC LA TRADUCTION de la Thérapeutique de Théodoret.

TOME I.

Contenant l'exposition de la Théologie des Payens touchant le Dieu Suprême, & les Divinitez Subalternes.

PLAN
THÉOLOGIQUE
DU PYTHAGORISME,
DES DOCTRINES RÉCENTES
DE LA GRÈCE;
SUIVI D'UNE TRADUCTION
DE LA THÉOGONIE DE PHÉRÉCYDE.
TOME I.

PLAN THÉOLOGIQUE DU PYTHAGORISME, ET DES AUTRES SECTES SCAVANTES DE LA GRECE.

PREMIERE LETTRE. AU MESME.

DE L'UNITÉ DE DIEU selon les Sçavans du Paganisme.

MONSIEUR,

DANS les vives disputes que les Péres ont eûës

avec les Payens, ils se sont attachez d'abord à l'erreur capitale de la pluralité des Dieux, & à l'inconséquence palpable de reconnoître une Divinité Suprême, & de partager néanmoins, comme ils faisoient, leur adoration à une infinité de Divinitez subalternes. *Ceux qui se disoient Sages*, dit S. Paul, [a] *ont connu Dieu. Mais s'étant perdus dans leurs vaines pensées, & leurs cœurs insensez s'étant obscurcis, ils ne l'ont ni glorifié ni remercié comme Dieu, & ils sont devenus fous. Car l'honneur qui appartient au Dieu incorruptible, ils l'ont rendu à des figures ressemblantes à l'homme corruptible, à des oiseaux, à des bêtes à quatre pieds, & à des serpens.* La proposition de S. Paul a deux membres; l'un, que les plus éclairez des Gentils, *ceux qui se disoient Sages, ont connu Dieu*; l'autre, qu'*ils ne l'ont ni glorifié ni remercié comme Dieu*, ayant honteusement partagé l'adoration qui lui étoit uniquement dûë. Ce dernier membre n'avoit pas besoin de preuve; le spectacle continuel & public de l'Idolâtrie Payenne, le mettoit dans tout son jour. Les Péres ont pleinement justifié le prémier; & en établissant, que les meilleurs Théologiens & Philosophes du Paganisme ont reconnu un prémier être, un prémier principe, une prémiére cause, un prémier Moteur, un prémier Dieu, ils n'ont pas négligé de faire remarquer que ces gens là avoient puisé cette vérité dans les sources sacrées de nos Ecritures.

ARTICLE I.

La fameuse Palinodie d'Orphée. Après son retour d'Egypte, il se retracte sur la pluralité de Dieux, qu'il avoit enseignée en Grèce; il parle distinctement du Verbe Divin: il le met au-dessus des Anges, des Dieux, & des Génies.

CE n'est pas sans une Providence particulière de Dieu,

[a] S. Paul aux Romains, chap. 1. versets 21. 22. 23.

qui veille au salut des hommes, dit S. Justin [a] Philosophe & Martyr, *que vos Maîtres, comme il vous plaît de les nommer, sur tout ceux qui ayant voyagé en Egypte y ont considérablement profité des dogmes de Religion enseignez par Moïse & par ses Ancêtres, n'ont pû s'empêcher de dire beaucoup de choses favorables au Christianisme. Car je crois qu'il n'y a qui que ce soit parmi vous, à qui la lecture d'Hérodote & des autres Historiens qui ont écrit dans le même genre, permette d'ignorer qu'Orphée, Homére, Solon le Législateur des Athéniens, Pythagore, Platon, & quelques autres, étant passez en Egypte, & y ayant lû avec fruit les Ecrits de Moïse, firent voir après leur retour, qu'ils y avoient pris des sentimens touchant la Divinité, tout autres, & beaucoup plus élevez, que ceux qu'ils avoient publiez auparavant, Orphée, par exemple, qui vous avoit étalé une foule de Dieux, ne parle plus que d'un seul Dieu, après ce voyage, ni à Musée qu'il traite de son Fils, ni à tous ceux qui veulent l'entendre: & je ne sçaurois supprimer cet endroit de ses Poësies.*

Je parle aux gens de bien: profanes, loin de moi.
Je dis la vérité: Musée, elle est pour toi:
Fils de Phœbé, jadis à mes erreurs fidéle
Tu perdrois à les suivre une vie éternelle.
Sur le Verbe Divin, seul Monarque des Cieux,
Attache uniquement & ton cœur & tes yeux,
Et cours, sous un tel Guide, à ton bonheur suprême.
Ce Verbe est un seul Estre existant par lui-même:
De ce Principe unique est sorti l'Univers,
Et son Estre remplit tous les Estres divers.
Il voit tous les Mortels, aux Mortels invisible:
S'ils lassent sa bonté, sa colére terrible
Leur envoye & la guerre, & les pleurs, & l'effroi,
C'est le Grand Roi du Monde, & c'en est le seul Roi.
Je ne sçaurois le voir un nuage le couvre:

[a] S. Justin dans l'Exhortation aux Gentils.

Jamais sur Jupiter l'œil de l'homme ne s'ouvre
Trop foible pour percer jusqu'à son Souverain.
Dessus son Trône d'Or, qu'appuye un Ciel d'Airain,
Assis, il affermit ses pieds sur ce bas Monde!
Il porte sa Main droite aux derniers bords de l'Onde.
Les Monts tremblent alors, les Fleuves sont troublez,
Et Thetis en ressent des frissons redoublez.

Vous ne serez pas surpris, MONSIEUR, que les Péres postérieurs à S. Justin, ayent souvent remis en œuvre ce beau morceau des derniéres Poësies d'Orphée après son retour d'Egypte. Vous y aurez été frappé de cette idée de Dieu si majestueuse & si distinctive, pour user de ce terme, *Celui qui est de lui-même, & par lui-même*, Αὐτογενὴς. Le Péripatéticien Aristobule dans Eusébe, lit Αὐτοτελὴς, *Celui qui se suffit*, à la place d'Αὐτογενὴς. Il donne l'Extrait d'Orphée beaucoup plus ample, aussi-bien que Saint Clément Alexandrin. [a] Mais je soupçonne le Péripatéticien qui étoit Juif, d'y avoir inséré trois ou quatre Vers, dans lesquels Orphée désigne les deux Tables de la Loi, & Moïse comme le seul mortel à qui il a été donné de voir Dieu face à face; au lieu que dans S. Clément il est parlé en terme général *d'un rejetton unique de la Souche des Chaldéens*, ce que ce Pére entend, ou d'Abraham ou de son Fils. Malgré le soupçon de cette addition, j'avois traduit l'Extrait entier tel qu'il est dans Aristobule; mais je suis bien aise que vous voyiez, MONSIEUR, ma déférence pour vos avis, en ce que je supprime cette Traduction en recopiant ma Lettre, comme vous me l'avez conseillé, pour ne rien méler de suspect au texte seûr de S. Justin & de S. Clément.

Le prémier n'a extrait d'Orphée, que ce qui concernoit son sujet, sçavoir, l'Unité de Dieu: mais le second, je veux dire S. Clément, a crû avec raison que toute la Piéce méritoit d'être conservée à la Postérité.

a S. Clément 5. Tapisserie.

Orphée, dit-il, *après avoir parlé de l'invisibilité de Dieu, ajoûte, qu'il a été connu d'un certain homme Chaldéen d'origine ; soit qu'il entende par-là, Abraham, ou son Fils.*

Le voir, c'eſt ce qu'encor nul des mortels n'a ſçû,
Si l'on en ôte un ſeul des Chaldéens iſſu.
Il ſçut de lui quel ordre autour de notre Sphére
Trace à l'Aſtre du jour ſa route circulaire ;
L'Eſprit guidant ſon char & ſes courſiers aîlez
Autour de l'Air humide & des gouffres ſalez.

Après quoi, reprend S. Clément, *comme ſi ce Poëte avoit deſſein de paraphraſer ce mot de l'Ecriture*, [a] le Ciel me ſert de Trône, & la Terre eſt l'Eſcabeau de mes pieds, *il ajoûte*,

Il a ſon Thrône d'Or près la Voûte étoillée,
Et ſes pieds ſur le dos de la Terre foulée.
Loin au-delà des mers ſa main droite il étend.
S'il ſe met en courroux, ſur ſa baſe à l'inſtant,
Le plus ſuperbe Mont ſe tremouſſe & s'agite.
Il fait tout ici-bas quoiqu'au Ciel il habite :
Principe de toute œuvre, il en a dans ſa main,
Et le commencement, & la ſuite, & la fin.
Mais ſilence, mon Fils. Quelle eſt mon épouvante
Sous cette Majeſté rédoutable & préſente !
Vois-la de l'œil de l'Ame, & l'adore en ſecret ?
Mais ne t'ouvre ſur rien au Vulgaire indiſcret.

Je n'ai pû m'empêcher d'emprunter à Ariſtobule les quatre derniers Vers, que S. Clément ne fait qu'indiquer par un, *Et le reſte*, Καὶ τὰ ἐπὶ τούτοις : ce qui fait conjecturer que ce petit Poëme étoit alors

[a] Iſaïe, 66. 1.

entre les mains de tout le monde, & qu'on le ſçavoit par cœur. Sans cette concluſion, vous n'auriez ſçû deviner, MONSIEUR, pourquoi S. Juſtin nous auroit dit qu'Orphée traite de Fils Muſée ſon Diſciple, ou même *ſon Maître*, [a] ſelon S. Clément. Le mot de Fils ne ſe trouve point dans tout ce que S. Juſtin a cité: mais chacun le ſçavoit au bout de la Piéce, comme vous l'y avez vû.

Pour la priſer autant qu'elle vaut, & pour en connoître l'importance, il ne faut pas en juger comme nous ferions d'une production de nos jours, dans leſquels les plus nobles idées de la Divinité ſe trouvent heûreuſement populaires. Il faut tourner la tête derriére nous, & déployer notre vûë de ce côté-là, à la diſtance de trente Siécles, pour voir qu'alors, ſelon les penſées de toute la Terre, à l'excluſion d'un petit Etat, les Dieux faiſoient une eſpéce de Peuple céleſte, formé de diverſes Familles, & multiplié par l'alliance des deux Sexes, comme tous les autres Peuples; & qu'enfin *ces Dieux*-là, à parler comme Héraclite, [b] *n'étoient* que *des Hommes immortels*, plus puiſſans & plus éclairez, mais ſouvent plus déréglez que les ſimples mortels. On comprendra ainſi le mérite de la confeſſion d'Orphée, pour la nommer de la ſorte. *Il y chante la Palinodie en faveur de la Vérité*, dit S. Clement, [c] *après avoir étalé au public les Orgies de Bacchus, & débité la Théologie des Idoles.* Théophile Patriarche d'Antioche, [d] appelle cela le Codicille d'Orphée, *qui s'étant d'abord compoſé une Famille de trois cens ſoixante cinq Dieux, qu'il avoit adoptez* dans une Piéce de Poëſie intitulée *Le Teſtament*, (vous voyez, MONSIEUR, que c'étoit un Dieu pour chaque jour de l'année,) *les exhéréda tous ſur la fin de ſes jours, en déclarant qu'il n'y avoit qu'un Dieu.*

a 5. Livre des Tapiſſeries.

b S. Clément dans le Pédagogue, liv. 3. chap. 1.

c S. Clément Al. dans l'Avis aux Gentils.

d Théophile au commencement du 3. liv. à Autolycus.

Il y a bien d'autres choſes très-remarquables dans cette eſpéce de Codicille [a], comme le terme de *Verbe Divin*, pour dire *Dieu*, terme ſi ſurprenant dans une bouche comme celle d'Orphée, ſi l'on ne ſe ſouvenoit de ſon voyage d'Egypte; terme reçû avec reſpect dans le langage des Philoſophes poſtérieurs, qui ont été les échos d'Orphée; Platon [b] dit, *Le Verbe Très-Divin*, Λόγος Θειότατος : le terme d'*Eſprit* adopté par Pythagore, par Ariſtote, par Porphyre, pour exprimer encore la Divinité: & par-deſſus ces deux termes, celui de Pére, ou même de *Pére & Mére*, que vous lirez bien tôt dans le Grec, Μητροπάτωρ, car j'ai encore quelques Extraits d'Orphée à vous faire voir: & je ne ſçais ſi vous approuverez la penſée que j'ai, que ce terme qui ſignifie proprement *Ayeul maternel*, eſt pris par ce Poëte dans la ſignification de *Pére & Mére* en parlant de Dieu, & heûreuſement hazardé pour y exprimer l'*unicité* de principe de toutes choſes, comme ſi Orphée vouloit dire que Dieu leur tient lieu de Pére & de Mére. Notre Langue & notre Poëſie ne me permettront de dire autre choſe que *Pére*, nom qu'Orphée donne ſouvent à Dieu: & je ſuis bien aiſe de vous faire remarquer en paſſant les trois noms *de Pére*, *de Verbe*, *& d'Eſprit*, que je regarde comme une premiére excitation, de la part d'Orphée, aux Théologiens du Paganiſme, pour la recherche de ce que nous nommerons dans la ſuite *la Trinité Platonienne*, que les Péres ont tant examinée & tant combattuë. Cet autre mot remarquable que vous venez de lire; ſçavoir, que *Dieu a dans ſa main le commencement, le milieu, & la fin de toute œuvre*, eſt devenu très-célébre dans les Ecrits, non ſeulement des SS. Péres, mais auſſi des Philoſophes, pour répréſenter cette Providence agiſſante [c], *qui atteint avec force du bout au bout, & qui diſpoſe toutes choſes*

a Il y a quelque choſe à redreſſer dans le paſſage de Théophile par les paroles de S. Juſtin.

b Voyez Platon, Livre 4. des Loix.

c *Dans la Sageſſe* 8. 1. Attingit ergo (Sapientia)

avec douceur. Il n'y a presque pas un mot dans ce Poëme que nos Docteurs n'ayent regardé comme un larcin, en le confrontant avec divers passages de nos Ecritures. Si Jupiter y est nommé, je dirai bientôt que Jupiter n'est pas toûjours dans l'ancienne Poësie, ce qu'il a été dans l'esprit du Peuple Payen, c'est-à-dire, fils de Saturne, mari de Junon, & le reste. Il est peu de chose quand il est en famille. Jupiter sans suite dans les Poëtes, c'est le Dieu suprême.

Au reste, quoique ce ne soit là que des Vers, ce n'est pas à dire qu'on ne cite qu'un simple Poëte: les Théologiens & les Philosophes n'ont guéres écrit en Prose que depuis Platon, comme vous sçavez. Et de ce que tous ces Prosateurs citent & commentent Orphée, j'en tire cette critique qui n'est pas indifférente; sçavoir, que quoique sous le gouvernement des Pisistrates, près de cent ans avant Platon, Onomacrite ait fait reparoître les Poësies d'Orphée, comme S. Clément [a] & Tatien le reconnoissent; on étoit néanmoins persuadé, que soit qu'il les eût seulement ramassées en un corps, ou mises en un autre ordre & au langage à la mode, il n'y avoit fait aucune altération dans la Doctrine.

Vous aurez remarqué sans doute que cette Piéce ne se trouve pas maintenant parmi ce qui nous est resté des Orphiques, & que Henry Etienne l'a imprimée hors de rang: mais une conviction qu'elle n'est pas pour cela supposée, c'est qu'on en voit les plus beaux morceaux dans Platon & dans toute sa postérité Philosophique: & ce qui sera encore plus fort sur l'esprit de quiconque connoît la noble candeur & la haute suffisance des Péres, c'est qu'ils se sont prévalus de cette Piéce contre leurs adversaires.

Voici la Traduction de quelques autres beaux endroits d'Orphée sur la matiére de cette Lettre. Tra-

à fine usque ad finem fortiter disponit omnia suaviter.

a S. Clément 1. Tapisserie. Tatien, l'Assyrien sur la fin de son Discours contre les Grecs.

duire

duire & rimer, ſont deux entrepriſes dont l'une ne facilite pas l'autre : j'ai intérêt, MONSIEUR, à vous mettre dans cette penſée, puis que vous avez paru quelquefois content de mes Vers. C'eſt S. Clement [a] qui me fournit l'Extrait ſuivant, où vous verrez la ſupériorité d'un ſeul Dieu ſur les Anges, les Dieux, & les Démons, diſtinction de Génies très-remarquable dans le Syſtême Théologique du Paganiſme ; où vous lirez ce terme ſi ſingulier dont je vous ai déja parlé, Μητροπάτωρ, dans le cinquiéme Vers du Texte ; * car je crois vous faire plaiſir de tranſcrire ici pour vous des Textes ſi curieux, & qui vous feront entendre mon François, ſi vous y trouvez quelque obſcurité : où vous remarquerez, enfin, qu'Orphée reconnoît la Providence Divine dans les choſes que le Peuple attribuë vaguement à la Nature, comme l'ordre des ſaiſons, & les productions de la Terre. Cette Piéce ne peut être ſuſpecte, puiſque les Payens fondent ſur l'autorité d'Orphée la diſtribution de leurs Génies en diverſes claſſes, & ſous les mêmes noms que ce Poëte leur a ici affectez. Car je puis dire, en me ſervant de l'expreſſion d'un Académicien [b] de vos amis, qu'Orphée *a donné le ton*, non pas ſeulement *à ſon ſiécle*, mais à plus de quinze ſiécles, depuis une ſoixantaine d'années avant l'Epoque de Troye juſqu'à l'extinction du Paganiſme dans l'Empire Romain.

Roi des Cieux, des Enfers, de l'Onde & de la Terre,
Qui fais trembler l'Olympe au bruit de ton Tonnerre,
Qui remplis de terreur les Démons & les Dieux,
Et te ſoûmets la Parque au front impérieux ;
Pére exempt de vieilleſſe, au feu de ta colére
Tout fond, la peur aux Vens rend l'aîle plus legére,
Le voile de la Nuit ſur le Jour étendu,

[a] S. Clément, 5. Tapiſſ.

* On a déja averti de la ſuppreſſion du Texte Grec, qui étoit dans le Mſſ. de l'Auteur.

[b] M. de Fontenelle en parlant de M. Deſcartes.

Par les éclairs flottans coup ſur coup eſt fendu.
Aux Aſtres tu preſcrits leurs tours invariables.
Ton Thrône eſt entouré d'Anges infatigables,
A nous donner leurs ſoins généreux & conſtans.
Ce n'eſt que de tes fleurs que brille le Printemps,
Sur un nuage à toi l'Hiver glacé friſſonne,
Et ce ſont tes raiſins que nous offre l'Automne.

Encore ces Vers, où S. Clément prend plaiſir à voir le pouvoir divin exalté par Orphée au-deſſus de celui du Deſtin & des Parques.

Viens le plus grand des Dieux, faiſant ſuivre le Sort.
Dieu terrible; invincible à la Parque, à la Mort;
Dieu ſi grand que le Ciel ne fait que ta Couronne.

Deux autres Vers où la Théologie d'Orphée brille un peu plus que ſa Poëſie. [a]

Jupiter, & Bacchus, le Soleil, & Pluton,
Ce n'eſt en tout qu'un Dieu qui porte plus d'un nom.

ARTICLE II.

Déclaration des Théologiens du Paganiſme, tant Poëtes que Philoſophes, touchant l'Unité de Dieu.

C'Etoit-là une belle ouverture pour revenir du Polythéïſme. Il paroît par Laërce, [b] qu'une Secte entiére en a profité : car la Religion des Stoïciens a été de reconnoître un ſeul Dieu, dont les Divinitez poëtiques & populaires n'étoient que des noms dif-

a S. Juſtin dans l'Exortation aux Grecs.
b Laërce dans Zénon liv. 7.

férens. *Dieu*, disoient-ils, *est un animal immortel, raisonnable; parfait, intellectuel, heûreux, à couvert de toute sorte de mal, gouvernant le Monde & y réglant toutes choses, n'ayant rien de la figure de l'Homme; Auteur de l'Univers, & Pére de toutes choses. Ce qui s'insinuë de lui parmi tous les Etres, prend divers noms qui expriment les différens effets de sa diffusion : c'est par cette raison qu'il est nommé Jupiter, Junon, Minerve, Vulcain, Neptune, Cerés.* Tertullien dans l'Apologétique, remarque qu'ils exprimoient Dieu par le nom de *Verbe*, comme vous avez vû que faisoit Orphée. Après lequel Saint Justin [a] cite au sujet de l'Unité de Dieu, le témoignage de la *très-ancienne Sibylle, que Platon*, dit-il, *Aristophane, & plusieurs autres regardoient comme une Prophetesse.* Il ne dit pas qu'elle fut regardée sur ce pied-là dans le Christianisme.

Il n'est qu'un Dieu, seul grand, sans principe & sans cause,
Tout-puissant, invisible, & voyant toute chose.

L'Exhortateur des Grecs n'oublie pas leur Homére, persuadé ainsi que les Péres postérieurs l'ont été, & entre autres Théodoret, que ce Poëte regardant tout l'Univers comme un seul Etat, avoit eû dessein d'insinüer que le gouvernement en étoit Monarchique, par cette fameuse Sentence du second de l'Iliade,

Le pouvoir partagé soûtient mal un Empire,
Et pour un seul Etat un seul Roi doit suffire.

Un Saint Martyr de Césarée en Palestine, nommé Procope, répondit par-là à son Juge, qui vouloit le forcer de sacrifier aux Dieux, & à quatre Empereurs, ainsi que nous l'apprenons [b] d'Eusébe. Il y

a S. Justin dans l'Exhor. au sujet de la Sibylle.
b Hist. Eccl. d'Eusébe liv. 8. chap. 12.

a un Vers dans le huitiéme Livre de l'Iliade, répété dans le premier & dans le dernier de l'Odyssée, lequel est devenu fameux par les observations que Platon, Aristote, Plutarque, & Jamblique y ont faites. Le voici,

Jupiter notre Pére, Arbitre des Puissances.

Ces Ecrivains distinguez en ont pris les derniéres paroles dans un sens doctrinal & philosophique, comme le Sçavant Augustin [a] Steuchus s'est donné la peine de le prouver textuellement, & ont jugé qu'Homére donnoit là un Maître, un Souverain, au reste des Dieux désignez dans Plutarque, par le nom de Puissances ou de Princes, *de même*, dit Steuchus, *que dans nos saintes Lettres nos Anges sont nommez Puissances, Principautez, & Dominations.* Mais ce caractére de souveraineté d'un seul Dieu sur tous les autres Dieux, me paroît encore plus clairement énoncé dans le second chant de l'Iliade en ces termes,

De Jupiter regnant sur les Dieux & les Hommes.

Vous sçavez, MONSIEUR, que Jupiter est toûjours titré de *Pére des Hommes & des Dieux*, Πατὴρ Ἀνδρῶντε Θεῶντε, ce qui suffiroit pour le mettre hors de parallèle avec les Divinitez vulgaires. Mais je veux vous prouver ici plus solidement que n'a pû faire dans Eusébe, le Juif Aristobule, [b] ce Péripatéticien dont je vous ai déja parlé, je veux, dis-je, vous prouver qu'il a plu aux Poëtes de désigner le vrai Dieu par le nom de Jupiter, & le mieux prouver que ce Juif, parce qu'ayant vécu avant Saint Paul de près de deux siécles, il ne pouvoit pas avoir cet Apôtre pour garant comme moi. Car Saint Paul fait l'hon-

a *Aug. Steuchus, de la Philosophie Perpetuelle, liv. 3. chap. 13.* Principes Plutarchus vocat Deos ipsos, quæ in nostris Literis Angeli.

b Voyez la Prép. Ev. liv. 13. chap. 12.

neur à Aratus de citer le cinquiéme Vers de ſes Phénoménes, Τοῦ γὰρ καὶ γένος ἐσμέν, *nous ſommes auſſi ſa race*, (ſçavoir *par la création*, ajoûte Saint Clément οἷον δημιουργία) or il s'agit-là de [a] Jupiter, qu'Aratus venoit de nommer. Après cette citation, l'Apôtre reprend, *Puis donc que nous ſommes la race de Dieu*, ce qu'il entend certainement du vrai [b] Dieu. *On voit par-là*, dit le Pére que je viens de nommer, *que Saint Paul cite les Poëtes, & qu'il approuve ce que les Gentils ont dit de raiſonnable.* Et vous voyez par là-même, MONSIEUR, que les Péres étoient fondez ſur un grand exemple à citer les Poëtes Payens, dans la vûë de deſſiller les yeux aux Payens, comme ils faiſoient; & non pas d'éclairer les Chrétiens, auſquels ils ne citoient que nos Ecritures. Vous ſerez peut-être bien aiſe de lire ici les cinq premiers Vers d'Aratus, qui ont donné lieu à mon obſervation, & qui diſent de Jupiter, pris ici par Saint Paul pour le *Dieu inconnu* des Athéniens, ce qu'on ne diroit pas du Jupiter dont on montroit le Tombeau dans l'Iſle de Créte.

Commençons par celui qu'on ne doit jamais taire.
Jupiter remplit tout, Ville, & Bourg ſolitaire,
Mer, & Port: & partout, ſes ſoins & ſes bienfaits,
Tendrement prodiguez, préviennent nos ſouhaits.
Car nous ſommes ſa race.

Vous venez d'entendre incidemment Aratus après Homére, & hors de ſon rang: car il a vêcu ſeulement dans le troiſiéme ſiécle avant l'ére Chrétienne très-long-temps après Héſiode qui étoit à peu-près dans les principes Théologiques d'Homére ſelon S. Juſtin, ce que Saint Clément juſtifie par le diſtique ſuivant.

A tous les Immortels tu commandes en Roi,
Et nul d'eux n'oſeroit s'éprouver contre toi.

a 5. Tapiſſerie.
b 1. Tapiſſerie.

Il reconnoit donc un Dieu auquel il attribuë une supériorité d'empire & de force sur tous les autres.

Le Peuple superstitieux & idolâtre se faisoit des Dieux à sa fantaisie, & les mettoit tous sur une même ligne : mais des Poëtes judicieux ont souvent combattu sur le théatre les erreurs que des Prêtres intéressez fomentoient dans les Temples. Il n'y a presque pas un Pére Grec de ceux qui ont eû affaire aux Payens, qui ne les ait fait souvenir de ce trait de Sophocle.

Il n'est qu'un Dieu dont le Ciel est l'Ouvrage,
La vérité n'en veut pas davantage.
Il fit la Terre & ses champs spacieux,
La vaste Mer, & les Vens factieux.
Foibles esprits, sur des espoirs frivoles,
En pierre, en bois nous taillons des Idoles,
D'ivoire, & d'Or nous peuplons les saints lieux;
Fêtes, Autels fumans pour tous ces Dieux.
Et là-dessus notre ame se figure
Quitte envers Dieu, religieuse, & pure.

Vous m'avouërez, MONSIEUR, que c'étoit là parler sans détour au milieu de l'Idolatrie. Pindare, Ménandre, Euripide, & Aristophane, ont quelquefois fourni des armes aux Péres contre le Paganisme, je veux dire qu'ils leur ont fourni, ou de si nobles idées de la Divinité, qu'il seroit ridicule d'en faire l'application aux Divinitez populaires, ou des traits si satiriques contre la superstition du culte Idolatrique, qu'on s'apperçoit aisément, ou qu'ils ne croyoient pas, ou qu'ils ne croyoient qu'en un seul Dieu. S. Justin, S. Clément, Origéne, Eusébe, S. Gregoire de Nazianze, Saint Cyrille d'Alexandrie, & Théodoret, n'ont rien laissé tomber de ce que l'ancienne Poësie a produit de sérieux & de sensé sur la Religion, parmi une infinité de bassesses en ce genre qu'elle a données au mauvais goût & à l'ignorance du Peuple. Car les

Poëtes, Docteurs toûjours équivoques & dangéreux, avoient un Jupiter pour les Doctes dont ils vouloient s'attirer l'eſtime, & un autre Jupiter propre à réjoüir la multitude, & même à la corrompre, comme ces mêmes Péres l'ont remarqué.

Je viens aux Philoſophes depuis que ce nom eſt en nature, c'eſt-à-dire, depuis Pythagore qui le ſubſtitua à celui de Sages qu'il ne trouva pas aſſez modeſte pour des Hommes, & qu'il reſerva pour Dieu ſeul: je vous fais voir dans la Religion de ces amateurs de la ſageſſe, une tradition bien marquée de la créance d'un Dieu ſuprême qu'ils n'ont jamais confondu avec une foule de *Dieux de nom*, comme ils ſont preſque toûjours nommez par Théodoret.

Des trois anciennes Ecoles, dont vous avez vû les particularitez dans une longue Lettre, [a] celle qu'on nommoit Ionique a été beaucoup illuſtrée par ce grand mot d'Anaxagore qui en étoit: *Toutes choſes étoient pêle-mêle, quand l'Intelligence ſurvint qui les mit en ordre.* Il mit cette Sentence à la tête de ſa Phyſique, & les Péres y ont reconnu aiſément le ſecond verſet de la Généſe. Eux, & tous les Philoſophes de réputation qui ont été frappez du début de ce Phyſicien, avoient certainement d'auſſi bons yeux, que ceux qui n'y voyent aujourd'hui rien de conſidérable. Le nom d'*Intelligence* ou d'*Eſprit* pour déſigner Dieu fit tant d'honneur à Anaxagore, [b] qu'il en fut ſurnommé *Anaxagore-l'Eſprit*. Socrate déclara le propre jour de ſa mort, qu'il n'y avoit autre choſe à ſçavoir, ni en bonne Phyſique, ni généralement en bonne Philoſophie, que ce qui eſt renfermé dans cette Sentence, quand on peut la pénétrer & la ſuivre. Les Phyſiciens de ce temps ne comprendront pas d'abord ce

a C'eſt une Lettre ſur les Ecoles & les Sectes Philoſophiques, qui aura ſa place dans le *Plan Philoſophique*. Il y a eû trois anciennes Ecoles avant les Sectes; ſçavoir, l'Ionique, l'Eléatique, & l'Italique.

b Laërce, liv. 1. dans Anaxagore.

que Socrate a voulu dire : mais je me promets d'expliquer ſa penſée dans le *Plan Philoſophique*, & de faire avoüer qu'il a parlé d'un grand ſens. [a] Ariſtote traite avec le dernier mépris des Phyſiciens de cette Ecole, qui étoient *aſſez yvres* pour n'admettre que de la matiére pour tous Etres & pour tous Principes ; car il compare Anaxagore à un homme qui a conſervé toute ſa raiſon parmi des gens qui ont perdu la leur à force de boire. *L'Intelligence* eſt le ſeul Dieu d'Ariſtote, & des Philoſophes de ſon rang. Les Péres n'avoient garde de négliger un mot qui avoit fait tant d'impreſſion ſur les habiles du Paganiſme, pour les élever à la conſidération de l'Auteur du Monde, ſous l'idée de pure Intelligence.

Méliſſe [b] de Samos, & Parménide d'Elée ſon Maître, membres diſtinguez de l'Ecole Eléatique, n'ont pas rendu un moins illuſtre témoignage à l'Unité de Dieu qu'ils nommoient *Le Tout* ; Parménide par ces deux Vers ſi fameux, & ſi ſouvent tranſcrits par nos Saints Docteurs,

Unique, invariable, & l'Auteur de ſon Etre,
Le Tout ne peut mourir, comme il n'auroit ſçû naître.

[c] Méliſſe par ces paroles, *Le Tout eſt infini, immuable, immobile, unique, ſemblable à lui-même, & plein... Quant aux Dieux, on n'en peut rien dire de poſitif, parce qu'on n'en a aucune connoiſſance.* Prenez la peine, MONSIEUR, de comparer ma Traduction de ce texte d'Héſychius avec l'original. Car j'avouë que je ne comprends pas ce qui a pû obliger ſon premier Traducteur Latin, Hadrian Junius, Medecin de

a Ariſt. Metaph. liv. 1. chap. 3.

b Ces Philoſophes ſe faiſoient une idée très-fauſſe de Dieu : mais ils en reconnoiſſoient l'Unité : & les Péres ſe ſont prévalus de ce témoignage contre les Polythéïſtes, qui eſtimoient Parménide & Méliſſe.

c Héſychius dans Méliſſe. Voyez Laërce, liv. 9.

Harlem, à faire de Méliſſe un Athée, qui nous dit ſelon lui, qu'au regard de Dieu, on doit ſuſpendre ſon jugement, puiſqu'on n'en a aucune connoiſſance. *De Deo nihil eſſe certò ſtatuendum & aſſeverandum cenſebat, nullam enim ejus eſſe cognitionem.* a Méliſſe nous dit cela *des Dieux*, & non pas *de Dieu*. Au contraire il parle aſſez ſçavamment de Dieu, puiſqu'il en parle à peu-près comme ſon Maître Parménide, l'appellant comme lui *Le Tout*. Πᾶν, Ὅλον, Οὐλον, c'eſt la même choſe : & les Philoſophes auſſi-bien que les Péres, ont été perſuadez que Parménide parloit de la Divinité ſous ce nom, que ſon Diſciple prend vrai-ſemblablement dans le même ſens. Heûreuſement le Traducteur de Laërce copié mot à mot par Héſychius ſur l'article de Méliſſe; heûreuſement, dis-je, ce Traducteur plus fidéle a rendu naturellement le Grec par ces paroles Latines, *De Diis nihil definiendum dicebat, neque enim illorum certam eſſe cognitionem.* Quand le reſte du paſſage devroit s'entendre du Monde matériel, dont des Sectes entiéres ont fait leur premier Dieu, c'eſt toûjours beaucoup que Méliſſe ait mis la pluralité des Dieux entre les ſujets dont on ne peut parler qu'en l'air, & ſans ſçavoir ce qu'on dit; & cela ſeul le fait juger plus digne de la vénération que Platon témoigne pourlui dans le Théététe, que de l'indifférence d'Ariſtote un peu trop marquée dans ſa Métaphyſique, & ailleurs.

Mais paſſons, MONSIEUR, dans l'Ecole Italique, où les Doctes, à l'exemple de Saint Auguſtin & des Péres Grecs, doivent chercher tout ce que le Paganiſme a eû de Religion. Car on y faiſoit profeſſion d'une Philoſophie toute compoſée de maximes de Religion, toute rapportée à la Religion, toute liée avec la Religion, comme nous le voyons par les

a S. Clément 5. Tapiſſerie.

b Voyez Platon dans le Sophiſte. Ariſtote Metaph. liv. 1. chap. 5. Plutarque contre Colotés. Théodoret Thérapeut. 2. Diſcours.

Ouvrages de Platon qui n'a fait que commenter une si sublime Philosophie.

Pythagore Fondateur de cette Ecole, & vrai Fondateur de toute la Philosophie, a été pour ainsi dire le Héraut de l'Unité de Dieu dans le centre du Polythéïsme, au milieu de l'une & de l'autre Gréce. Voici une de ses leçons, sauvée heûreusement par Saint Justin. [a] *Il n'y a qu'un Dieu. Il ne faut pas le concevoir hors du Monde, comme font quelques-uns, mais comme renfermé en lui-même, tout dans toute la Sphère du Monde, unissant en lui toutes les durées, puissant & actif par lui-même, principe de tout, Unité; source de lumière dans le Ciel, & Pére de toutes choses: Intelligence, & Ame de l'Univers, Moteur de toutes les Sphéres. Ainsi parle Pythagore*, dit Saint Justin. Remarquez ici, MONSIEUR, s'il vous plaît, & ces trois termes de la Trinité Pythagorienne connuë des Péres & des Philosophes, *Pére, Intelligence, & Ame*: & le second de ces termes employé par ce premier Philosophe plus ancien qu'Anaxagore; & le terme de *Moteur* dont Aristote a tant illustré sa Philosophie; outre le dogme capital de l'Unité de Dieu, en termes formels à la tête du passage.

Pour Platon, qu'on peut appeller le Secretaire & le substitut de Pythagore, sa plume & sa langue; il faudroit ne pas connoître Platon, pour ignorer qu'il reconnoît [b] *un Dieu éternel*, [c] *Auteur ou Créateur du Monde, Roi & Pére commun*; *le Pére du Verbe*, [d] *le Verbe très-divin, & l'Ame divine*; *Intelligence, Sageße, Providence, qui régle & gouverne toutes choses: principe & cauſe de tout ce qui se fait dans le Monde, en ayant le commencement, le progrès, & la fin en sa disposition: le bon, le vrai, le beau, le parfait*: [e] *l'Essence même, toûjours le même en tous sens: l'Etre uniforme, toûjours le même par lui-même selon les mêmes choses, & d'une même maniére; ne recevant jamais par aucun endroit au-*

a S. Justin dans l'Exhortation aux Grecs.
b Dans le Livre de l'Ame du Monde.
c Dans le Timée.
d Dans le 10. Liv. des Loix, & dans le 4.
e Dans le Phédon.

cun changement d'aucune sorte ; Unité immuable par rapport à quelque genre de mutation que ce soit : l'Egalité même. Toutes paroles de Platon sur lesquelles Saint Justin forme la définition suivante dans son Dialogue avec Tryphon. *Qu'appellez-vous Dieu ? me dit-il. Ce qui est toûjours de la même maniére selon les mêmes choses, & qui est pour toutes les autres choses la cause qu'elles existent, c'est ce que je nomme Dieu.*

Souvenez-vous ici, MONSIEUR, que Socrate dont l'autorité est si respectable, parle dans presque tous les Dialogues de Platon, qu'en fait de Religion & de Philosophie Socrate & Platon ne sont qu'un, & avoüez que le Divin Platon, comme l'ont nommé ses admirateurs, a pensé hautement de la Divinité : que le Pythagoricien Numénius d'Apamée a eû quelque raison, aussi-bien que les Péres, *de l'accuser d'avoir pillé Moïse, & tiré de ses Ouvrages ce qu'il a pensé de Dieu & du Monde : jusqu'à dire que Platon n'est autre chose que Moïse qui parle Grec* ; car c'est ainsi qu'Hésychius rapporte ce trait qui n'avoit pas été oublié par les Péres : avoüez, dis-je, MONSIEUR, que les sublimes pensées de Platon, continuellement rebattues & retournées dans les Ecrits des Platoniciens, ont pu arracher à Saint Augustin une hyperbole aussi forte que celle de nous dire qu'en changeant quelques termes & quelques propositions dans ces Ecrits, on en feroit des Ouvrages Chrétiens, *Paucis mutatis verbis atque sententiis Christiani fierent, sicut Platonici....*

Voulez-vous entendre quelques-uns de ces Platoniciens sur notre matiére ? *Le Premier*, dit [b] Plotin, *le Très-Parfait, le Bon, le Beau, le Roi de tout le Monde, Dieu en un mot, est le Principe & la fin de toutes choses : il est immortel, éternel, immuable, ineffable. Il est par tout, présent à tout, réglant tout. Il n'est pas*

a Voyez S. August. *de la vraie Religion*, chap. 4.

b Plotin Ennéade 1. liv. 6. ch. 9. En. 2. liv. 3. ch. 6. En. 3. liv. 1. ch. 2. En. 5. liv. 5. ch. 13.

bon, mais la Bonté même. Toutes expreſſions, & pluſieurs autres ſemblables, répanduës preſque dans toutes les pages de ſes ſix Ennéades, chéres à quelques Péres de l'Egliſe qui y ont renvoyé les Payens ignorans, & luës aujourd'hui de fort peu de perſonnes à cauſe de leur obſcurité impénétrable pour ceux qui ne ſont pas au fait du Pythagoriſme, comme ces Péres y étoient parfaitement.

Porphyre [a] compilateur & éditeur de ces Ennéades, Diſciple de Plotin, & plein de ſon eſprit, parle ainſi de ſon chef au ſujet de Dieu. *Le prémier Dieu, incorporel, immuable, indiviſible & répandu par tout, n'a beſoin d'aucune choſe qui ſoit hors de lui.*

Le prémier Dieu, (ce ſeul terme que vous venez de voir dans Porphyre, eſt déciſif pour ce que je me ſuis propoſé) *Le premier Dieu,* dit auſſi Jamblique, *donne toutes choſes à tous les Etres,* c'eſt-à-dire leur donne tout ce qu'ils ont: *les Dieux qui viennent après, leur donnent à tous quelque choſe: les Génies & les Ames ne donnent que certaines choſes, & à certains Etres ſeulement.* Ainſi le fait parler Marſile Ficin dans les courtes Sentences qu'il a tirées du Traité des Myſtéres, où toutefois je ne trouve pas ces paroles toutes de ſuite, mais éparſes, avec d'autres équivalentes. Voilà le premier Dieu qui donne l'être aux autres Dieux, aux Génies, aux Ames; puiſqu'il leur donne tout ce qu'ils ont.

Apulée [b] employe plus d'un tiers de ſon Traité du Monde à en élever l'Auteur & le Roi infiniment au-deſſus des Dieux, des Génies, & des Hommes, ſes Officiers, ſes Sujets, ſon Ouvrage: & [c] Macrobe dans ſon profond Commentaire ſur le ſonge de Scipion,

a Porphyre de l'Abſtinence, liv. 2.

b *Apul.* du Monde. Summus atque exuperantiſſimus Divûm .... miniſteria ſervulorum.

c *Macrob. liv. 1. chap. 2.* Cæterùm cùm ad ſummum & principem omnium Deum qui apud Græcos, Τ'αγαθὸν, qui πρῶτον εἶπον nuncupatur tractatus ſe audet attolere; de ſummo Deo & Mente, nihil fabuloſum penitus attingunt.

avertit expreſſément, que *le Dieu ſuprême, le premier de tous les Dieux, nommé par les Grecs*, le Bien & la premiere Cauſe, *ne doit jamais être confondu avec les Divinitez de la Fable* : & que les *Philoſophes n'ont pas fait cette faute.*

Me voilà deſcendu fort bas par le cours d'environ neuf Siécles depuis Pythagore juſqu'à Macrobe en ſuivant les Académiciens, nommez Platoniciens dans les derniers temps ; & ſous ces deux noms qu'ils prirent par rapport à Platon, preſque toûjours bons Pythagoriciens, quoique ce nom leur parût moins gracieux que les deux autres : car ſous ces trois noms ce n'étoit au fond qu'une Secte, ſur tout par rapport aux matiéres de Religion : & cette obſervation eſt de quelque choſe pour l'Hiſtoire de la Philoſophie. Vous me demanderez où j'ai laiſſé Ciceron, à qui ſa qualité d'Académicien donnoit droit de paſſer devant Plotin & mes autres Platoniciens. Il eſt vrai que j'aurois tort d'oublier Ciceron : car on ne peut ouvrir ſes Ouvrages Philoſophiques ſans y voir partout *le Premier Dieu, éternel, immortel, tout-puiſſant, & préſent à tout, le Dieu qui a fait les autres Dieux, qui a bâti le Monde & qui le gouverne.* On ne peut qu'être charmé de ſon zéle contre le Polythéiſme, que la chaude & féconde imagination des Poëtes avoit enfanté, & auquel la vaine myſticité des Philoſophes, ſur tout des Stoïciens, & leur peu de Phyſique, avoient donné la vogue. Il éclate avec la même chaleur & contre ceux qui s'étant aviſez de perſonnifier les divers attributs de Dieu ſous autant de noms divers, ont donné par-là occaſion à la multitude, de s'imaginer que c'étoient là autant de Dieux différens : & contre ceux qui pour expliquer plus populairement les ſecrets de la Nature, ou pour faire mieux retenir l'enchaînement des cauſes & des principes, avoient lié toutes ces choſes à des fables non moins impies qu'ingénieuſes ; ce qui avoit établi la créance d'une foule de Divinitez imaginaires, & farci la vie humaine, dit-il, de pratiques ſuperſtitieuſes. Il prétend que la Religion de ces Philoſophes n'eſt ni

moins monſtrueuſe ni moins ſcandaleuſe que celle des Poëtes; ſans qu'il ſoit aiſé de dire leſquels ont plus malheûreuſement réüſſi à corrompre le Monde, ou les Poëtes en dépravant les Stoïciens, ou les Stoïciens en autoriſant les Poëtes, [a] Les paroles de Cicéron vous feront plaiſir à lire. *Alia quoque ex ratione, & quidem Phyſica, magna fluxit multitudo Deorum, qui induti ſpecie humana fabulas Poëtis ſuppeditarunt; humanam autem vitam ſuperſtitione omni referſerunt.... cùm ratio Phyſica non inelegans incluſa eſt in impias fabulas.... Videtis-ne igitur ut à Phyſicis rebus bene atque utiliter inventis tracta ratio ſit ad commentitios & fictos Deos? quæ res genuit falſas opiniones, erroréſque turbulentos, & ſuperſtitiones penè aniles.... Utrum Poëtæ Stoïcos depravaverint, utrum Stoïci Poëtis dederint auctoritatem, non facilè dixerim: portenta enim & flagitia ab utriſque dicuntur.*

Ne quittons pas ſitôt notre Philoſophe Orateur, qui brille ſi agréablement dans l'un & dans l'autre caractére. A bien prendre l'eſprit de ſon ſecond Livre de la Nature des Dieux, on diroit qu'il a eû intention d'y fondre toutes les Divinitez Politiques, Allégoriques, Philoſophiques, Poëtiques, Populaires, pour en faire une ſeule, qui eſt celle d'Ennius, d'Euripide, & la ſienne; ſçavoir, le Monde, ou le Ciel: car il faut remarquer que ces deux termes ſont ſynonymes dans le vieux ſtile Théologique & Philoſophique, tant des Grecs que des Latins. [b] Il nous fait dire par ces deux Ecrivains diſtinguez chacun dans ſa nation, je parle d'Ennius & d'Euripide, que le Dieu très-bon & très-grand, *Deus Optimus, Maximus*, le Dieu que toutes les priéres & tous les ſermens ont pour objet, le Pére des Dieux & des Hommes, que Jupiter en un mot, n'eſt autre choſe que le Monde ou le Ciel.

a Liv. 2. de la Nature des Dieux.

b Liv. 3. de la Nature des Dieux.

Voi ce ſuprême Ciel parſemé de lumiéres.
C'eſt Jupiter, l'objet de toutes les Prières....
Je lui ferai ſerment par la clarté des Cieux
Qui donne tout le Monde en ſpectacle à nos yeux...
Vois-tu l'humide Ether qui tendrement reſſerre
Dans ſon immenſe ſein le globe de la Terre?
C'eſt le plus grand des Dieux, c'eſt le vrai Jupiter.

Ciceron nous dit de ſon chef, & dans le plus grand détail qu'il ſe puiſſe, que Junon, Neptune, Pluton, Cérés, Mars, Janus, Veſta, Apollon, Lucine, Venus, & juſqu'aux Dieux Pénates, que toute cette troupe Divine, n'eſt au bout du compte qu'une pure Allégorie pour donner un air de perſonnage aux Elémens, aux Aſtres, aux Saiſons, & aux autres choſes ou rémarquables ou utiles du Monde, qui eſt toûjours ſon ſeul Dieu. Il fait plus, & il touche une corde plus délicate, qui eſt celle des Apothéoſes arbitraires de Fondateurs, de Conquérans, & d'autres perſonnes reſpectables à leur Nation, ou par de grands ſervices, ou par un grand caractére. Sans heurter rudement & impoliment cette ſuperſtition intéreſſante pour les Puiſſances qui commençoient de s'élever par la ſervilité du Sénat & du peuple fort peu Romain, il ne laiſſe pas d'inſinuër que les Divinitez de cette eſpéce ſont l'ouvrage de la tendreſſe & de la reconnoiſſance des peuples: ſur quoi un chacun pouvoit penſer ce que c'étoit que des Immortels faits par des Mortels. Plus on l'examine, plus on eſt perſuadé que la pluralité des Dieux n'eſt pas ſa Religion ſérieuſe & ſincére, & cet article lui fait honneur: mais on s'apperçoit en même-temps que toutes les fois qu'il veut un peu s'expliquer ſur ſa vraie créance, il ſe rabbat ſur la ſeule Divinité du Monde: bien entendu toutefois qu'il n'en prend pas le Corps ſans l'Ame, & que de l'un & de l'autre il fait un animal très-parfait, doüé de raiſon & d'intelligence, auquel il croit devoir toute ſon ado-

ration. Ses retours si fréquens à un même point, & à cela près ses incertitudes, & sa fécondité en problémes de Religion qu'il laisse tous indécis, tout cela lui donne quelque air d'un homme qui parle par cœur, ou qui a seulement envie de faire briller son esprit & son éloquence, quand il parle sur le ton de Socrate ou de Timée, comme il fait quelquefois, d'une Intelligence Ouvriére du Monde, hautement distinguée du Monde comme la cause l'est de son effet; elle, purement intelligible; lui, sensible: celle-là, Dieu invisible; celui-ci, Dieu corporel & sensible: duquel toutefois Ciceron paroît faire le suprême objet de son culte. Et c'est, MONSIEUR, je vous l'avouë, ce qui a fait que j'ai placé devant lui cinq Pythagoriciens ou Platoniciens qui ont des idées plus élevées & plus fixes du premier Dieu.

La Théologie de Varron, autre Académicien que Ciceron reconnoît pour son Maître, étoit là-dessus la même que celle de l'Orateur: & celle que Varron publia concernant la pluralité des Dieux étoit telle, selon S. Augustin, que ce bel esprit & ce sçavant homme n'auroit sçu s'y prendre d'une meilleure maniére, s'il eût eû dessein de rendre ridicule & détestable le culte qu'il paroissoit établir. Les paroles de ce Pére vous plairont *: son esprit paroît à bien faire un éloge, & à le bien placer. *Vir doctissimus undecumque Varro*, (c'est un vers emprunté de Térentianus) *qui tam multa legit, ut aliquid ei scribere vacasse miremur; tam multa scripsit, quàm multa vix quenquam legere potuisse credamus: iste, inquam, vir tantus ingenio tantúsque doctrina, si rerum velut Divinarum de quibus scripsit, oppugnator esset atque destructor, eásque, non ad religionem, sed ad superstitionem diceret pertinere, nescio utrum tam multa in eis ridenda, contemnenda, detestandáque proponeret.*

Plutarque est un troisiéme Académicien d'un grand nom, qui a dit pour le moins autant de mal que de bien des Dieux vulgaires, sans pourtant se déclarer autrement contre leur culte. Quant au Premier Dieu,

* Liv. 6. de la Cité de Dieu, ch. 21.

il en parle sans cesse, & avec toutes les plus hautes distinctions ; mais c'est ordinairement par la bouche d'autrui, sans qu'on puisse bien découvrir comment il le conçoit. Car il a tout le Pythagorisme le plus sublime dans ses Ouvrages, mais épars & sans suite ; si bien qu'il n'est pas aisé de juger s'il en a quelque chose dans l'ame. Dans le prémier livre du Recueil qu'il a fait des sentimens des Philosophes, il y a un article, qui est le septiéme, sous ce titre, *Qu'est ce que Dieu?* En rapportant les pensées des autres sur ce point, il auroit bien pû se passer de nous dire la sienne qui ôte à Dieu sa Providence, & la production du Monde. Il avoit représenté les Dieux dans l'article sixiéme comme des productions de la Physique, de la Poësie, & de la Politique. C'est-là le pur Varronisme tel que Saint Augustin l'expose dans le sixiéme livre de la Cité de Dieu. Cette Académie très-moderne du temps de Plutarque, de Ciceron, & de Varron, avoit prodigieusement dégénéré de l'ancienne, fondée par Platon, & dépositaire de la tradition Philosophique la plus épurée sur les matiéres de Religion. C'est néanmoins une chose qui fait plaisir, de voir que dans cette longue succession de Philosophes, descendans de Pythagore par Platon, Académiciens de cinq suites différentes, & en dernier lieu Platoniciens au temps des Péres de l'Eglise ; on a toûjours préconisé à l'envi les distinctions & la supériorité d'un seul Dieu ou d'un prémier Dieu sur tout ce qui a été adoré avec lui dans le Paganisme.

Pour venir maintenant aux Sectes que vous me permettrez de nommer Schismatiques, parce qu'elles se séparérent de l'Académie Platonienne qui avoit une espéce d'orthodoxie en matiére de Religion ; il faut avoüer qu'entre ces Sectes les Voluptuaires, ou Voluptueuses, ont laissé fort problématique leur créance touchant la prémiére Divinité. Les Dieux d'Epicure sont si peu de chose, que ce n'étoit pas la peine de leur donner un Chef ou un Roi. *Car ils ne font rien, ils ne donnent ordre à rien*, dit Ciceron[a] *& selon moi*, ajoûte-t-il,

[a] Liv. 2. de la Divination.

ce qui ne fait rien, n'eſt rien. Ils ne ſçauroient s'aider pour quoi que ce ſoit de leur corps figuré comme le nôtre, mais ſi leger que le vent l'emporte, ſi mince que le jour paſſe à travers, ſi fluet qu'il ne peut leur être d'aucun uſage. Aſſurément Epicure veut rire, dit cet Orateur, [a] *& inſinüer qu'il n'y a point de Dieux,* quand il introduit ces phantômes de Divinité, ces Dieux en peinture. *Epicurus jocandi cauſa Deos inducit perlucidos & perflabiles.... quos habere putat eadem membra quæ nos, nec ullum uſum habere membrorum . . . & imagines inducens, Deos eſſe quodam pacto negat . . . quos nihil agere, nihil curare confirmat.... Mihi enim qui nihil agit, eſſe omnino non videtur.*

La Théologie étoit plus foncière & plus ſérieuſe dans le Cours du Lycée que dans le Jardin d'Epicure[b]. *Le premier Moteur Immobile, & l'Intelligence Active, & Acte pur,* ſont deux idées de la Divinité ſuprême, qui feront toûjours eſtimer la hauteur du génie d'Ariſtote, à qui l'on en eſt rédevable. Elles ſuffiront pour juſtifier que la déſertion de la vieille Académie que l'on lui reproche, n'étoit qu'apparente, comme Ciceron & bien d'autres l'ont crû ; puiſqu'il en retenoit toûjours la doctrine dans ſes points capitaux, en ſe faiſant de nouvelles routes pour les mieux établir, & celui-ci en particulier ; comme il a fait d'une maniére ſi ſolide, qu'après cela, dit notre Orateur, il n'appartient qu'à de francs ignorans, & à des impies déterminez, de nier la Divinité. Elles ſuffiront enfin pour juſtifier & la favorable prévention de *la Gentilité*, qui *regardoit*, dit Saint Juſtin [c], *Platon & Ariſtote comme les deux grands*

a Liv. 2. & 3. de la Nature des Dieux.

b *Ciceron dans le* 1. *Liv. des Loix.* Ariſtoteles & Theophraſtus cum vetere Academia re congruentes, genere docendi paulum differentes. *Et dans le* 2. *Liv. des Loix.* Theophraſtus auctor haud deterior Timæo mea quidem ſententia, meliorem multi nominant. *Dans le* 2. *Liv. de la Nat. des Dieux.* Quæ qui videat non indoctè ſolùm, verùm etiam impiè faciat, ſi Deos eſſe neget.

c Saint Juſtin dans le Diſcours Parénétique.

Maîtres de ſa Religion, & la bonne opinion qu'on avoit du plus fameux Diſciple d'Ariſtote, je veux dire de Théophraſte, que Ciceron égaloit, & que pluſieurs préféroient à Timée de Locres, ce profond Théologien, qui a mérité d'avoir un Commentateur tel que Platon.

L'élevation d'Ariſtote & de ſes Péripatéticiens, rend mépriſable *la ruſticité des Stoïciens*, (c'eſt leur caractére dans un Lettre de Ciceron, *Tibi tot ruſticos Stoicos regeram*...) qui ont reconnu une Divinité ſuprême, mais toute corporelle, comme Saint Auguſtin le dit avec toute l'Antiquité. Ils croyoient avoir beaucoup fait, d'avoir choiſi le corps le plus actif & le plus ſubtil, ſçavoir le Feu, pour en compoſer l'Intelligence ou l'*Eſprit* du Monde: car cet Eſprit-là étoit leur Dieu, comme on le peut voir dans Plutarque [a]. Il faut entendre leur langage: car dans le nôtre ce qui eſt Eſprit n'eſt pas Corps, & dans le leur au contraire on prouvoit qu'une choſe étoit Corps parce qu'elle étoit Eſprit. Cette preuve que j'ai lûë en termes formels dans les Hypotypoſes Pyrrhoniennes de Sextus [b] n'auroit rien de ſurprenant, s'il s'agiſſoit-là de matiére ſubtile, ou de l'eſprit de quelque liqueur diſtillée: mais il y eſt queſtion de l'Ame, & *de la partie ſupérieure de l'Ame*. Je ſuis obligé de faire cette obſervation, ſans laquelle ceux qui liroient avec des yeux modernes, pour m'expliquer de la ſorte, cette définition du Dieu des Stoïciens dans Plutarque, *Dieu eſt un Eſprit intellectuel & ignée, qui n'ayant point de forme, peut ſe changer en telle choſe qu'il veut, & reſſembler à tous les Eſtres*, croiroient que les termes d'*Eſprit intellectuel* déterminent la ſignification du terme ſuivant à un feu purement métaphorique: & qu'ainſi Saint Auguſtin ſemble prêter quelque choſe au Fondateur des Stoïciens, quand il dit dans le troiſiéme livre contre les Académiciens chapitre 17. &

a Sentimens des Philoſophes liv. 1. ch. 6.

b Sextus liv. 2. ch. 8.

c Plut. Sent. des Phil. liv. 1. ch. 6.

ailleurs, que Zénon ne reconnoiſſoit que des corps, juſqu'à dire que Dieu étoit un feu, *Nam & Deum ipſum ignem putabat.*

A quoi les Stoïciens employoient la métaphore, & fort glorieuſement, c'étoit à faire des Dieux purement métaphoriques de toutes les Divinitez Poëtiques & Populaires. Quant aux Génies, qui étoient les Divinitez Philoſophiques, Laërce dans Zénon nous apprend qu'on en retenoit quelques-uns dans cette Secte pour prendre ſoin des choſes humaines, ſans prétendre que ce ſoin-là donnât un grand relief aux Génies qui en étoient chargez. Et je puis aſſurer que je n'ai jamais trouvé dans aucun des Auteurs Payens, ni que leurs Génies fuſſent indépendans d'une Divinité ſupérieure, ni qu'il y eût deux ou pluſieurs Divinitez égales entre elles, indépendantes l'une de l'autre, & ſupérieures à tout le reſte. D'où il réſulte qu'au moins les habiles, ou pour parler comme Saint Paul, *ceux qui ſe diſoient ſages ont connu Dieu, mais ils ne l'ont ni honoré ni remercié comme Dieu :* puiſqu'ils ont partagé leur adoration & leur confiance entre lui & ſes créatures, & que *ces ſages ſelon le monde ſont devenus* aſſez *fous* pour ſe proſterner devant les Idoles, qui non ſeulement n'auroient pas ſouffert le culte des hommes qui les avoient fabriquées, ſi elles avoient eû de la raiſon, dit Saint Auguſtin [a], mais plûtôt ſe ſeroient crû obligées d'adorer elles-mêmes leurs fabricateurs idolâtres : *Si faber idolo, ſicut dedit figuram, daret & cor, ab ipſo idolo faber adoraretur.*

Il eſt encore de l'Hiſtoire de la Philoſophie de vous dire, MONSIEUR, en quoi elle a fait conſiſter la ſupériorité & les diſtinctions de ſon premier Dieu : car j'ai fait quelques obſervations ſur cette matiére. Mais il me faut un peu de temps pour les mettre en ordre ; & je les reſerve pour la Lettre ſuivante.

a S. Aug. Sermon 55. ſur S. Jean.

ARTICLE III.

Ciceron, & Platon, Monothëïſtes pour les gens d'eſprit ; Polythëïſtes pour le peuple ſuperſtitieux Cette duplicité réüſſit mal à Socrate.

JE ne dois pas finir cette Lettre, ſans éclaircir un doute qui ſe préſente naturellement à l'eſprit après qu'on a vû l'Unité de Dieu, ou ce qui revient au même, la ſupériorité d'un ſeul Dieu, ſi généralement reconnuë. D'où vient que les beaux eſprits de Gréce & d'Italie, après avoir établi le Monothëïſme en preuve, mettent en concluſion le Polythëïſme? d'où vient que Platon & Ciceron, par exemple, finiſſent à tout coup par les Dieux, des raiſonnemens qui ne prouvent qu'un ſeul Dieu? Car après l'analyſe que je vous ai faite du ſecond livre *de la Nature des Dieux*, on s'attendroit à cette concluſion directe: Il n'y a donc qu'un Dieu dont nous déſignons les divers Attributs par les noms différens que nous donnons à des Dieux & à des Déeſſes Allégoriques: Il n'y a donc qu'un ſeul Dieu, devroit conclure Ciceron, puiſqu'il n'y a qu'un ſeul Monde, cet animal parfait dont nos Divinitez Philoſophiques expriment ſimplement le corps & les membres, Junon l'air, Vulcain le Feu, Neptune l'eau, Veſta la terre, & ainſi des autres. Cependant la concluſion de Ciceron eſt qu'il faut être ou impie, ou ſtupide, ou à peu près fou, pour nier qu'il y ait des Dieux: ſa concluſion eſt, dis-je, que le culte des Dieux eſt la choſe la plus ſainte & la plus raiſonnable du Monde. *Eſſe igitur Deos ita perſpicuum eſt, ut id qui neget, vix eum ſanæ mentis exiſtimem.. Quæ qui videat non indoctè ſolùm, verùm etiam impiè faciat ſi Deos eſſe neget... Cultus autem Deorum eſt optimus, idémque caſtiſſimus atque ſanctiſſimus, pleniſſimúſque pietatis, ut eos ſemper pura, integra, incorrupta, & mente, & voce veneremur.* Il en eſt de même des raiſonnemens de Platon; quand on y compare la tête avec la queuë, on

diroit qu'il parle par contre-véritez, & que pour dire qu'il n'y a qu'un Dieu il dit qu'il y en a plusieurs.

Là-dessus on demande si Platon & Ciceron étoient Monothéïstes ou Polythéïstes. Pour moi, je crois qu'ils étoient l'un & l'autre, Monothéïstes pour les gens d'esprit ausquels ils adressoient leurs raisonnemens, Polythéïstes pour la populace superstitieuse & emportée, à laquelle ils jettoient leurs conséquences pour la brider. Platon en particulier étoit d'une Religion à Athénes, & d'une autre à la Cour des deux Denis de Sicile, dont il s'étoit fait le Théologien en tître. Il y alloit dogmatiser volontiers : & ses envieux ont publié que la bonne chére de ce pays là l'y attiroit autant du moins que l'envie d'y débiter la merveilleuse Théologie de Pythagore : c'est un trait de la Lettre chagrine de Xénophon [a] à Esquinés contre ceux d'entre les Disciples de Socrate qui vouloient sçavoir plus que leur Maître. Eusébe & Théodoret ont fait leurs réflexions sur cette lettre ; & eux, & tous les Péres, nous répréſentent Platon lorsqu'il tombe sur l'article délicat de la suprême Divinité, comme un homme qui est sur les épines, ou qui croit voir venir à toute heure quelque Garde qui lui apporte une prise de ciguë de la part de l'Aréopage. Quoique du temps de Ciceron le Sénat n'eût pas encore paru aussi zelé que l'Aréopage contre la bonne doctrine, il est visible que ce Philosophe poli évitoit de choquer les Romains qui n'étoient pas tous Philosophes. Ainsi il me paroît que Platon, que Ciceron, & que les autres habiles Payens, ont crû en un seul Dieu : & que toutefois dominez par des considérations humaines, ils ont pris le parti d'envelopper assez leur créance pour ne pas blesser leurs lecteurs ignorans ou superstitieux, & assez peu néanmoins pour être entendus des personnes éclairées ; donnant quelque chose à leur sûreté, & quelque chose à leur réputation. Si les Doctes avoient voulu reprocher à Ciceron ses inconsé-

a Voyez Eusébe liv. 14. de la Prép. Ev. ch. 12. S. Grég. de Naz. Invective 3. contre Julien.

quences au sujet des Dieux, il avoit sa réponse toute prête. J'ai fait voir, ce me semble, quels sont ces Dieux-là, *Ac mihi videor satis, & esse Deos, & quales essent ostendisse.* Il avoit fait voir, dit-il, qu'*il y avoit des Dieux*, cela lui concilioit les Prêtres intéressez avec leurs dévots crédules : *& quels ils étoient*, cela le tiroit d'affaire avec les Philosophes ; car il avoit fort bien montré que c'étoient des Dieux ou Allégoriques ou Politiques qui ne multiplioient pas la Divinité, non plus que les Poëtiques.

C'étoit pourtant biaiser lâchement sur sa Religion, c'étoit *tenir injustement la vérité de Dieu captive : injustice & impieté sur laquelle la colère de Dieu se manifeste du haut du ciel*, dit Saint Paul [a] en parlant des Philosophes Payens.

Vous sçavez, MONSIEUR, que cette duplicité réüssit mal à Socrate. Il reconnoissoit des Dieux, c'est-à-dire, des Génies, comme Pythagore, Platon, & leurs successeurs en ont reconnu, mais infiniment inférieurs à la Divinité suprême : de sorte, dit Saint Augustin [b], qu'aux noms près, les bons Génies étoient pour eux ce que sont pour nous les Saints Anges, *Quos illi Deos bonos, nos sanctos Angelos vocamus.* Vous avez vû qu'Orphée a retenu même le nom d'Anges, pour ces Génies qui furent nommez *les bons Dieux* dans la suite des temps. Socrate les croyoit si peu adorables, qu'indigné d'entendre tous les jours des gens qui juroient par ces bons Dieux & par leurs Idoles, il se mit à jurer de son côté, *Par cette pierre, par ce chien, par ce Plane*, en un mot par les choses les plus mépriſables qui s'offroient à ses yeux : afin, dit Saint Augustin [c] que les gens d'esprit comprissent qu'un homme tel que Socrate n'en étoit venu à des extrémitez si honteuses que pour faire ouvrir les yeux à ses concitoyens, & pour les retirer de cet abîme de superstition,

a Aux Romains 1. 18.

b Liv. 8. de la Cité de Dieu ch. 24.

c S. Aug. de la vraie Religion ch. 2.

Ut hoc modo intelligerent qui possent, tanta superstitione esse demersos homines, ut emergentibus hic esset tam turpis demonstrandus gradus.

Cela étoit très-beau à Socrate, mais cela s'appelloit parmi le peuple, nier les Dieux; & Socrate en est accusé devant l'Aréopage. Il ne fut pas pour le coup assez homme de bien pour avoüer son crime. Il se mit à le déguiser. *Répondez-moi, Mélite mon accusateur. Ne dites-vous pas que je me vante d'avoir un Génie à ma dévotion? Les Génies ne sont-ils pas ou Dieux ou enfans de Dieux? Ils le sont, me répondez-vous. Comment se pourroit-il donc que je niasse les Dieux, tandis que je reconnois les Génies, ces enfans de Dieux, ne fussent-ils que leurs enfans bâtards qu'ils auroient eû ou des Nymphes, ou de quelques Femmes? Ce qui ne seroit pas moins impertinent que de tomber d'accord qu'il y a des mulets, & que le mulet est engendré d'un âne & d'une cavale, & de nier cependant qu'il y ait ni des ânes ni des cavales au monde.*

J'ai beaucoup abrégé cet endroit de l'Apologie qui m'a toûjours paru fastidieux & peu solide, je vous l'avoüe. Il n'étoit pas question de sçavoir si Socrate reconnoissoit des Dieux, mais de sçavoir s'il ne les abbaissoit pas au dessous d'un seul Dieu, en telle sorte qu'ils ne fussent Dieux que de nom, & qu'on ne pût leur adresser ni l'adoration ni le serment. L'Aréopage superstitieux ne prit pas le change, & Socrate eut le malheur de souffrir pour un déguisement impie, tout ce qui lui pouvoit arriver de la confession d'une pieuse créance. Je ne parle ici de son avanture, que parce qu'elle est une confirmation de ce que j'avois à prouver dans cette Lettre, sçavoir, qu'il n'y avoit que la multitude aveugle qui mit de niveau toutes ses Divinitez dans le Paganisme, & que les personnes éclairées en élevoient une seule infiniment au dessus des autres, qui se trouvoient par là comme anéanties. Car telle fut la prétenduë impieté qui fit condamner Socrate à la mort. Ses sentimens là-dessus étoient si publics, que quand il voulut les déguiser il ne fut pas crû, ayant inutilement terni par cette dissimulation l'éclat de sa belle vie.

Où

Où je reconnois Socrate, c'eſt dans ces derniéres paroles qu'il proféra avant ſa condamnation, au moment que ſes Juges ſe diſpoſoient à aller aux avis [a]. *Je reconnois les Dieux mieux que ne fait aucun de mes Accuſateurs : & je me remets à Dieu, & à vous, Athéniens, du jugement que vous m'allez prononcer ; afin qu'il en arrive ce qui ſera le meilleur pour vous & pour moi.* Il reconnoît des Dieux, c'eſt-à-dire, des Génies : mais il ne s'abandonne qu'à Dieu. C'eſt mettre entre Dieu & les Dieux une différence des plus marquées. Lui, & Platon qui lui a prêté ſa plume, l'ont bien plus hautement exprimée cette différence infinie, comme vous verrez dans la Lettre ſuivante : & je vous prie, MONSIEUR, de l'attendre avec quelque curioſité. Car bien que nous n'ayions que faire d'aller prendre de nobles idées de la grandeur de Dieu dans les Philoſophes, on ne peut voir ſans quelque ſentiment de plaiſir & de religion, ce que Dieu leur en a fait connoître, ſelon Saint Paul [b], *Deus enim illis manifeſtavit.* Je ſuis, &c. MOURGUES, J.

A Toulouſe, ce 24. Novembre 1707.

a Platon dans l'Apologie de Socrate.

b S. Paul aux Romains 1. 19.

TABLE
ET ORDRE
DES MATIERES
DE LA PREMIERE LETTRE.

Cette Table étant coupée par articles, dont la matiére occupe quelquefois plusieurs pages, on en marquera seulement la premiére & la derniére avec deux nombres séparez par trois points en cette maniére, 10...15. pour dire depuis la page 10. jusqu'à la page 15. Cette même observation servira pour les Tables des autres Lettres ou Discours.

LES *plus éclairez des Gentils ont connu Dieu.* page 2.

Orphée après son retour d'Egypte rétracte son Polythéïsme, & parle distinctement du Verbe. Réflexions de S. Justin, de S. Clément Alexandrin, du Peripatéticien Juif Aristobule, & de Théophile Patriarche d'Antioche, sur ce Poëme important. Expressions de l'Ecriture qui y sont imitées. Que la fidélité de ce texte ne peut être infirmée par la collection des Orphiques attribuée à Onomacrite. 2...8.

Les Poëtes & le Peuple ont pris pour divers Dieux les divers noms que les Théologiens du Paganisme donnoient à Dieu. La Sibylle, regardée dans le Paganisme comme une Prophéteſſe, déclare qu'il n'y a qu'un Dieu. Ce Dieu Unique est désigné dans Homére sous le nom de Jupiter: il l'est de même dans Aratus, on en a la preuve dans S. Paul. Héſiode reconnoît un Dieu qui commande aux Dieux. Sophocle tourne en

ridicule le Polythéïsme & l'Idolâtrie du Peuple. 8... 15.
*Le Dieu Unique est reconnu dans les trois anciennes Ecoles Philosophiques ; dans l'Ionique par Anaxagore sous le nom d'*Intelligence, *dans l'Eléatique par Méliſſe & Parménide sous le nom de* Tout, *dans l'Italique par Pythagore sous les noms de* Pére, *d'*Intelligence, *d'*Ame, *&* Moteur. *Quelques observations critiques sur les passages qu'on cite.* 15... 18.
Passage très-exprès de Platon pour lui & pour Socrate, sur l'Unité de Dieu, qu'il définit d'une maniére qui plaît à S. Justin. Numénius dit que Platon est le plagiaire de Moïse sur la doctrine de Dieu & du Monde : que Platon n'est autre chose que Moïse qui parle la Langue Attique. 18... 19.
Les Platoniciens regardez par S. Auguſtin comme des Philosophes dont on feroit aisément des Chrétiens. Les principaux de ces Platoniciens, ou Académiciens, ou Pythagoriciens, Plotin, Porphyre, Jamblique, Apulée, & Macrobe, ont parlé d'un seul Dieu comme en avoient parlé Socrate & Platon. 19... 21.
Ciceron, élevé en parlant de Dieu, ardent contre le Polythéïsme, & contre les Stoïciens, & les Poëtes, qui avoient donné lieu à l'erreur par leur langage figuré & équivoque. Le premier Dieu pour cet Orateur paroît avoir été le Monde, aussi bien que pour Euripide, & pour Ennins. Varron semble avoir entrepris d'abolir le culte des Dieux, selon S. Auguſtin. Plutarque est assez Varronien & Ciceronien sur l'article de Dieu & des Dieux. Ces trois Académiciens avoient perdu quelque chose de l'esprit de l'an-

cienne Académie. 21...25.
Entre les autres Sectes, l'Epicurienne n'admet que de vains phantômes de Divinité auſquels elle ne donne point de Chef. Celle des Péripatéticiens reconnoît une premiére Cauſe, un premier Moteur, & Ariſtote eſt aſſez d'accord avec Platon. Celle des Stoïciens reconnoît une ſuprême Divinité, mais toute corporelle. De toutes les Sectes qui ont donné quelque intendance, ou puiſſance aux Génies, aucune ne la leur a donné indépendante du Souverain Maître du Monde. 25...28.
Ciceron & Platon Monothéïſtes pour les gens d'eſprit, Polythéïſtes pour le peuple ſuperſtitieux. Une telle duplicité réüſſit mal à Socrate. 29...33.

CONTINUATION DU PLAN THÉOLOGIQUE DU PAGANISME.

II. & III. LETTRES.



A TOULOUSE,
Chez JACQUES LOYAU, Imprimeur, Libraire, & Juré de l'Université, ruë de la Porterie, à la Pallas.

M. DCCXII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

CONTINUATION DU PLAN THEOLOGIQUE DU PAGANISME.

MAI 1712.



PLAN THÉOLOGIQUE DU PYTHAGORISME, ET DES AUTRES SECTES SCAVANTES DE LA GRECE.

II. LETTRE. A MONSIEUR DE LALOUBERE, de l'Academie Françoiſe.

DE SIX DISTINCTIONS très-remarquables que les Doctes du Paganiſme établiſſoient entre le Dieu Suprême, & les Dieux Inferieurs.

MONSIEUR,

LES uſages qui paroiſſent modernes, ſe trouvent quelquefois bien anciens. Croiriez-vous que celui, par

exemple, de mettre au haut des lettres quelque nom ou caractére sacré, comme le signe de notre salut ou le nom du Sauveur des hommes, eût été précédé par une pratique semblable dès le temps de Platon, qui mettoit tantôt *Dieu*, & tantôt *les Dieux*, au dessus de la premiére ligne de ses Lettres? Ce seroit une trop legére observation pour vous en parler, si elle ne servoit à vous faire remarquer que ce n'étoit pas la même chose pour Platon de dire *Dieu*, ou *les Dieux*. Il écrit à Denys le jeune, Tyran de Sicile, & lui dit [a] „ Je compte que vous n'avez pas oublié la marque „ dont nous avons convenu pour la distinction des „ lettres intéressantes d'avec les indifférentes que je „ vous écris... Je vous prie de nouveau de vous en „ bien souvenir: car mille gens me demandent des „ lettres de faveur auprès de vous, ausquels je ne puis „ en refuser honnêtement. Je marque de ce mot, *Dieu*, „ celles dont le succés me tient au cœur, & j'écris, „ *les Dieux*, à la tête de celles, où je ne prends aucun intérêt. Je l'ai déja dit ailleurs, & on le sçait par une autre lettre dont il sera parlé dans la suite, que Platon s'ouvroit davantage sur la Divinité dans la Cour de Syracuse, qu'il n'auroit osé faire dans Athénes: & la Divinité en pluriel, choisie pour marque des lettres accordées à l'importunité, semble nous dire que quand Platon parloit *des Dieux*, il donnoit quelque chose à la crainte ou au respect humain.

a C'est ici un extrait de la 13. & derniére lettre de Platon.

ARTICLE I.

Trois premiers Titres de distinction entre Dieu & les Dieux : il est l'ouvrier, ils sont son ouvrage : il est immortel de sa nature, & ils ne sont immortels que par sa bonté : il est éternel, & ils ont été faits dans le temps.

DOMINE' par de tels sentimens qui n'étoient pas d'un Philosophe, Platon étoit ravi de faire parler en sa place quelque vieux Théologien comme Timée de Locres ; & ne croyoit pas mettre beaucoup au jeu quand il ne prêtoit que son beau langage à cet étranger pour faire presque disparoître les Dieux devant le Dieu Suprême, par le prémier caractére de distinction qu'il lui donne, en le nommant *le Principe de leur être & de leur immortalité.* On ne sçauroit la souhaitter plus marquée, cette distinction capitale, qu'elle l'est dans ces paroles du Dieu incréé qui vient de créer les Dieux ses enfans, & qui leur dit, [a] Dieux issus de Dieux, les ouvrages dont je « suis l'Auteur & le Pére, ne se conservent pas mal- « gré moi... Ainsi dès-là que vous avez été produits « vous n'êtes ni immortels, ni absolument indestruc- « tibles. Vous ne serez pourtant pas détruits, ni ne su- « birez pas la fatalité de la mort : mon décret étant « un lien beaucoup plus fort pour vous conserver à « jamais, que ceux dont vous avez été serrez au temps « de votre production. Vous serez bien aise, MONSIEUR, de voir comment Ciceron rend en sa langue ce fameux passage, sur lequel & les Philosophes posterieurs à Platon, & les Péres de l'Eglise, ont fait une si grande attention. [b] *Tum ad Deos, is Deus qui omnia genuit, fatur. Hæc vos qui Deorum satu orti estis attendite. Quorum operum ego parens effec-*

a Platon dans le Timée.

b Cic. dans le livre de l'Univers.

torque sum, quæ per me facta, non sunt dissoluta me invito. .. Sed quoniam orti estis, immortales vos quidem esse, & indissolubiles non poteſtis: neutiquam tamen dissolvemini, nec vos ulla mortis fata periment, nec fraus valentior quàm consilium meum: quod majus est vinculum ad perpetuitatem vestram, quàm illa, quibus estis tum, cùm gigneremini, colligati. Il eſt à obſerver que celui qui a créé ce Monde, ὁ Τόδε τὸ πᾶν γεννήσας, fait cette déclaration humiliante, à Saturne, à Rhée, à Jupiter, à Junon, qui ſont les Divinitez les plus importantes du Paganiſme, expreſſément nommées dans cet endroit, auſquelles le fameux Pythagoricien Timée aſſocie collectivement tous les autres Dieux leurs Fréres ou leurs deſcendans.

Cet endroit de Platon a paſſé dans les Ouvrages Polémiques de tous les défenſeurs du Chriſtianiſme qui en tirent cette conſéquence naturelle contre les „ adorateurs des Dieux [a] Donc le culte qu'on leur „ rend (ce ſont les paroles d'Euſébe) a pour objet „ la créature au lieu du Créateur; l'ouvrage, non „ pas l'Ouvrier. S. Juſtin demande aux lecteurs de Platon une attention particuliére ſur le terme dont ce Philoſophe ſe ſert en parlant du Dieu qui fait les „ Dieux. Car il le nomme l'Ouvrier des Dieux, „ & non pas leur Auteur: y ayant pourtant, con„ tinuë ce Pére, [b] une grande différence entre les ſi„ gnifications de ces deux termes, au jugement de „ Platon même. Car l'Auteur vient à bout de ſes „ productions ſans avoir beſoin d'y employer autre „ choſe que ſon propre Génie & ſa propre Puiſſance. „ Mais l'Ouvrier tire de la matiére ſur laquelle il tra„ vaille, le pouvoir de faire ſon Ouvrage. J'ai lu dans d'autres Péres les plaintes qu'ils font aux Gentils, des variations & du peu d'exactitude de leurs Maîtres, qui au ſujet de la production du Monde, donnent à Dieu tantôt le titre d'Auteur ou de Créateur, tantôt la ſimple qualité d'Ouvrier & d'Artiſan,

a Euſebe Pr. Ev. liv. 3. ch. 13.

b S. Juſt. Exhort. aux Grecs. 8.

pour insinuer qu'il a travaillé sur quelque sujet; & que le Monde a été fait, non de rien, mais d'une matiére préexistante.

L'usage que S. Justin fait ici de la distinction de ces deux termes, est de faire observer aux partisans du Polythéisme une fâcheuse verité qui échappe *à Platon malgré la crainte que leur parti lui inspire.* C'est qu'en traitant d'Ouvrier celui qui fait les Dieux, il fait assez entendre aux personnes initiées dans la Philosophie, & qui en connoissent le stile, que ces ouvrages-là sont corruptibles comme tous ceux qui sont faits de matiére: & que par conséquent la promesse qu'on fait ici aux Dieux d'une immortalité qui ne peut convenir à des ouvrages matériels comme eux, ne doit être regardée que comme un faux compliment que « le timide Platon met dans la bouche de leur Ouvrier en « se contredisant lui-même. Car ayant déja dit que « toute créature est périssable, il dit ici le contraire, « sans s'appercevoir, *dit ce Pére*, qu'il ne sçauroit évi- « ter le reproche de mentir, ou d'avoir menti. «

Nous voyons là déja, MONSIEUR, deux différences très-palpables, établies par les vrais Philosophes entre Dieu, & les Dieux: il est l'Ouvrier, ils sont son ouvrage; il est immortel de sa nature, ils sont immortels de la leur. [a] S. Augustin en remarque une troisiéme qui paroît être une suite de la premiére, Dieu est éternel, & les Dieux ne le sont pas, puisqu'ils sont son ouvrage. « Platon dit très-ouvertement (ce sont les « paroles de S. Augustin dans le 10. livre de la Cité « de Dieu,) que le Monde, & que les Dieux qu'il « écrit que Dieu a faits dans le Monde, ont commencé d'être, & qu'ils n'auront point de fin quoiqu'ils « ayent eû un commencement, mais qu'ils demeu- « reront éternellement par la très-puissante volonté de «

a *S. Augustin liv.* 10. *ch.* 31. De Mundo, & de his quos in Mundo Deos à Deo factos scribit Plato, apertissimè dicit eos esse cœpisse, & habere initium, finem tamen non habituros; sed per Conditoris potentissimam voluntatem in æternum permansuros....

leur Ouvrier. « Ces deux propoſitions embarraſſoient les Platoniciens, parce qu'ils ſe figuroient que rien ne peut être immortel, ou durable à jamais, s'il n'eſt éternel; j'ai trouvé Plutarque dans cette penſée. Ils avoient imaginé un expédient pour accorder Platon avec lui-même ſans abandonner leur préjugé: c'étoit de dire que ce *commencement* que leur Maître donnoit au Monde & aux Dieux, *N'étoit pas un commencement de temps, mais de ſubſtitution*, ou d'ordre. Je ſuis bien en peine, MONSIEUR, de rendre litéralement ces mots de S. Auguſtin, *Non eſſe hoc videlicet temporis, ſed ſubſtitutionis initium.* Il nous ſuffit d'entendre clairement que ces Platoniciens vouloient dire que les Dieux n'étoient pas poſtérieurs à Dieu, quant au temps; mais quant „ à la dépendence. » Car (diſoient-ils) de même que „ ſi un pied avoit été de toute éternité dans un lieu „ plein de pouſſiére, le veſtige de ce pied auroit auſſi „ été de tout temps ſous lui: perſonne toutefois ne „ douteroit que le pied n'eût fait le veſtige, bien que „ l'un ne fût pas plus ancien que l'autre: ainſi le mon„ de, & les Dieux créez dans le Monde, ont toû„ jours été, parce que celui qui les a faits, a toûjours „ été; & ils ont pourtant été faits. S. Auguſtin ne dit pas, ſon ſentiment ſur cette ſubtilité ni ſur cette ſimilitude qui étoit bien choiſie pour des Platoniciens deſcendans de Pythagore par Platon: car dans toute cette Ecole on tenoit que *Dieu*, ou le *Monde*, ou l'*Idée*, n'agit au dehors qu'en ſe copiant ſur la matiére, à la maniére du cachet qui fait ſon empreinte ſur la cire. Mais S. Auguſtin détruit toute cette argumentation, entant qu'on l'employe pour éclaircir une auſſi mauvaiſe doctrine que celle de ces Platoniciens qui croyoient que rien ne peut être immortel

» Sicut enim, inquiunt, ſi pes æternitate ſemper fuiſſet in pulvere, ſemper ei ſubeſſet veſtigium, quod tamen veſtigium à calcante factum nemo dubitaret, nec alterum altero priùs eſſet: ſic inquiunt, & Mundus, atque in illo Dii creati, & ſemper fuerunt exiſtente qui fecit, & tamen facti ſunt.

s'il n'eſt éternel, que rien ne peut durer toûjours s'il a commencé une fois. *Illa igitur omnis argumentatio diſſoluta eſt, qua putatur nihil eſſe poſſe ſine fine temporis, niſi quod initium non habet temporis.*

Ainſi ces Académiciens qui bâtiſſoient la prétenduë éternité des Dieux ſur la prétenduë immortalité que Platon ſembloit leur accorder, raiſonnoient ſur une fauſſe ſuppoſition, ſelon S. Juſtin, & ſur un faux principe, ſelon S. Auguſtin: ſur une fauſſe ſuppoſition, puiſque Platon ne pouvoit pas croire les Dieux immortels, ayant pour maxime que tout ce qui eſt créé eſt mortel: ſur un faux principe, ſçavoir ſur celui-ci, Tout ce qui eſt immortel eſt auſſi éternel. Et du reſte la maxime de Platon, & le principe des Platoniciens, ſont d'un égale fauſſeté dans la doctrine des Saints Péres, puiſque notre Ame, toute créée qu'elle eſt, ne laiſſe pas d'être immortelle; & puiſque de ce qu'elle eſt immortelle, il ne s'enſuit pas qu'elle ſoit de toute éternité.

Plutarque ne diſſimule pas que les Stoïciens refuſoient aux Dieux l'immortalité. Car voici comme ils concevoient ces Divinitez. Dieu étoit pour eux un Eſprit, c'eſt-à-dire, comme ils l'expliquoient, un feu très-actif & très-ſubtil qui pénétroit & remuoit tous les corps qui compoſoient le Monde ſenſible. Tout cet eſprit, animant ainſi tout le corps du Monde, ſe nommoit Jupiter. Les portions notables de cet Eſprit animant des portions notables du Monde, comme l'Air, l'Eau, la Terre, faiſoient des Divinitez particuliéres, dont l'une s'appelloit Junon, l'autre Neptune, l'autre Veſta, & ainſi des autres. Il eſt viſible que tous ces Dieux pris enſemble ne faiſoient que Jupiter: & c'eſt en ce ſens qu'ils diſoient que Jupiter eſt Junon, Neptune, Veſta, Cérés, & le reſte, comme vous l'avez vû dans la lettre précédente. [a] Or ces Philoſophes avoient d'ailleurs un Dogme des plus ſinguliers & des plus connus dans l'Hiſtoire Philoſo-

a Voyez Euſébe liv. 15. de la Prép. Ev. chap. 16. & les quatre ſuivans.

phique : c'eſt celui du Renouvellement du Monde par un incendie général qui arrivoit réglément après une certaine revolution de Siécles. Alors tout ſe trouvoit changé en feu, c'eſt-à-dire, dans leur langage, Tout étoit Dieu, & Dieu ſeul étoit toutes choſes. Car maintenant cet Eſprit de feu ronge petit à petit tous les autres corps qu'il anime, les fond, ou les ſéche & les rend combuſtibles; en change enfin tant de petites parties en ſa propre ſubſtance, qu'à la fin tout prend feu, & l'embraſement eſt univerſel. Après lequel ce même feu qu'ils nommoient *Dieu*, ou la *Nature*, ou le *Verbe*, trouve toûjours à propos de reſſuſciter le Monde, d'y procéder en la même maniére qu'il a déja fait un nombre infini de fois, & de faire revenir toutes les mêmes choſes, & dans le même ordre. Telle eſt la célébre *Palingénéſie* du Portique, précédée par l'*incendie Univerſel*. Vous en pourrez voir le détail dans deux extraits qu'Euſébe a placez dans le quinziéme livre de la Préparation Evangelique, l'un de Porphyre, l'autre de Numénius. C'eſt, MONSIEUR, à l'occaſion de ce Syſtéme que Plutarque [a] s'enflamme de zéle pour les Dieux, dont il y voit & la naiſſance, & la mort inévitable " Voici Chry-
„ ſippe & Cléanthe, (s'écrie-t-il,) qui ayant rempli
„ de Dieux le Ciel, la Terre, l'Air, & la Mer, mais
„ tout cela en paroles, ne nous en laiſſent pas un
„ d'immortel ni d'éternel, hormis le ſeul Jupiter....
„ Car ils crient à pleine tête dans leurs livres que
„ tous les Dieux ſont nez, & qu'ils mourront fondus
„ au feu, comme s'ils étoient de cire ou d'étain.....
„ Vraiment il fait beau les entendre dire après cela,
„ Ah fi, ah fi des Dieux d'Epicure : ne laiſſant d'ailleurs
„ rien à faire pour décrier ce Philoſophe. Jupiter eſt ſeul *Créateur*, ſeul *Eternel*, ſeul *Immortel* : les Dieux ſont faits, & refaits dans le temps, & à condition toûjours de ſubir la fonte & la refonte, pour parler comme Plutarque; ne voit-on pas bien établies dans

a Plutarque contre les Stoïciens.

ce Syſtéme trois diſtinctions éclatantes de la ſuprême Divinité ?

ARTICLE II.

Quatriéme & cinquiéme différences entre Dieu, & les Dieux. Il eſt l'Etre vrai, & ils n'ont qu'un être faux : Dieu, ou ce qu'on conçoit de prémier en Dieu, eſt au deſſus ou au de-là de l'Etre, & les Dieux ne poſſédent qu'un Etre équivoque.

PLATON en conçoit une quatriéme, & une cinquiéme qui ont mérité & les réflexions des Péres de l'Egliſe, & quelques témoignages de leur approbation : ce qui doit ſuffire pour nous empêcher de regarder ces deux penſées de Platon comme des ſubtilitez vuides de ſens, quand même nous ne croirions y remarquer que de l'eſprit, ou que nous les trouverions pleines d'obſcurité. Je puis vous aſſurer, MONSIEUR, que la premiére *de ces penſées* a occupé les plus grands génies de l'Ecole Italique ; & non ſeulement ceux de la premiére Académie établie par Platon, mais auſſi ceux de la derniére, rétablie par les Platoniciens des prémiers Siécles de l'Egliſe : je puis même avancer ſans témérité qu'elle eſt la clef de l'ancienne Philoſophie. La voici, « Dieu « ſeul eſt l'Etre véritable : toutes les choſes produites, « les Dieux par conſéquent, ainſi que les autres créa- « tures, n'ont qu'un Etre faux (voici la ſeconde pen- « ſée de ce même Philoſophe) Dieu eſt même en « quelque ſorte au deſſus ou au-de-là de l'Etre : ce « qui doubleroit, s'il étoit poſſible, la diſtance infinie qui eſt entre lui & les Dieux qui ne poſſédent pas l'*Etre véritable*, ſelon Platon ; commençons par voir comment la premiére a été reçûë des Saints Péres.

Platon paroît orthodoxe ſur le vrai Dieu, dit «

„ Saint Juſtin [a], car ayant ſçû en Egypte que Dieu „ avoit dit à Moïſe, *Je ſuis celui qui ſuis*, & ayant „ été charmé d'entendre parler ainſi d'un ſeul Dieu; „ il ne crut pas néanmoins qu'il fût aſſez ſûr pour lui „ de faire mention dans Athénes du nom de Moïſe „ qui enſeignoit qu'il n'y a qu'un ſeul Dieu: il eût „ peur de l'Aréopage. Il prit donc le parti de pla- „ cer ce beau mot dans ſon excellent Dialogue du Ti- „ mée qui eſt un eſſai de ſa Théologie, non pas toute- „ fois comme une choſe qu'il tînt de Moïſe, mais „ comme ſi elle lui étoit venuë dans l'eſprit: Car „ voici comme il la propoſe. [b] Il faut commencer, „ à mon avis, par bien diſtinguer *Ce qui eſt toûjours* „ *ſans être produit*, de *ce qui eſt produit ſans être ja-* „ *mais*. N'eſt-ce pas là, *reprend S. Juſtin, tout le même* „ que ce que dit Moïſe au genre près? car au lieu „ qu'il dit *Celui qui ſuis*, Platon dit, *ce qui eſt*: Je „ m'en rapporte à tous ceux qui ont du diſcernement. „ *Ce Pére ayant ainſi montré que Platon parle de Dieu* „ *ſeul dans le premier membre de ſa Diviſion, ſous ces* „ *termes*, ce qui eſt toûjours ſans être produit, *on* „ *applique l'autre membre, ſçavoir*, ce qui eſt produit „ ſans être jamais, *à toutes les créatures, & en parti-* „ *culier aux Dieux, auſquels Dieu dit dans le Timée* „ *même*, Dieu des Dieux, dont je ſuis l'Ouvrier, Θεοὶ Θεῶν, ὧν ἐγὼ Δημιυργός. La lecture du texte de Platon vous pourra faire obſerver, MONSIEUR, que de ces cinq mots, le troiſiéme n'eſt pas auſſi directement rélatif aux deux prémiers qu'il paroît l'être dans S. Juſtin, qui ſupprime la ſuite du paſſage: mais vous obſerverez néanmoins qu'il en prend fort bien le ſens, puiſque Platon y met toûjours les Dieux au nombre des choſes dont Dieu ſe dit l'Ouvrier & le Pére, ὧν ἐγὼ Δημιυργὸς Πατήρτε ἔργων. Je devois cette petite critique à la connoiſſance que vous avez du Grec.

Comparons avec les réflexions de ce Pére, celles

a Saint Juſtin dans l'Exh. aux Grecs.
b Platon dans le Timée.

que S. Augustin fait sur le même endroit de Platon. C'est dans le livre huitiéme de la Cité de Dieu, chapitre onziéme qui a pour titre, *comment Platon a pû acquerir cette intelligence par laquelle il a approché de la Science Chrétienne.* S. Augustin répond que plusieurs personnes, qui lui sont associées par la grace de JESUS-CHRIST, avoient crû que les pensées que Platon avoit de Dieu, sensiblement conformes à la verité de notre Religion, étoient le fruit ou de la lecture qu'il avoit faite en Egypte des livres des Prophétes, ou des leçons qu'il y avoit reçûës du Prophéte Jérémie. Que pour lui il étoit revenu de ce sentiment dans lequel il avoit été autrefois, depuis qu'il avoit connu par la Chronologie que Platon n'étoit né qu'environ cent ans après ce Prophéte. Remarquez en passant, MONSIEUR, que Pythagore ayant été en Egypte plûtôt que Platon de cent ans & davantage, auroit pu profiter de la doctrine de ce Prophéte dans cette supposition; après que cette doctrine Prophétique auroit été transmise à Platon par Empédocle, par Gorgias, & par Archytas successeurs de Pythagore conformément à ce que dit Neuménius [a] dans Eusébe, que " si la sublime doctrine de l'*Etre*, n'est " pas une production de l'esprit de Platon, il ne peut " l'avoir reçûë que de quelque excellent homme, tel " que pourroit être Pythagore. Mais cette supposition " ne s'accorde pas avec la chronologie du P. Petau, & d'Usser, qui mettent une distance de plus de cent ans entre Jérémie qui prophétisoit en Egypte bien avant dans le sixiéme siécle au dessus de l'Ere Chrétienne, & Platon qui mourut seulement au milieu du quatriéme. Aussi n'est-il nullement nécessaire que ni l'un ni l'autre de ces Philosophes ait vu Jérémie en Egypte pour justifier qu'ils ont puisé dans la source de nos Ecritures; en ayant pu avoir connoissance dans ce pays-là par d'autres Interprétes, comme S. Augustin le dit dans ce même chapitre, dont je reprends la suite après cette petite digression. Ce Pére compare

[a] Euſ. Prép Ev. liv. 11. ch. 10.

d'abord le commencement de la Généſe avec l'endroit du Timée où Platon décrit la production du Monde: & Moïſe y paroît viſiblement ou copié ou imité. Mais ce qui m'oblige preſqu'à convenir, dit S. Auguſtin, que les livres de Moïſe n'ont pas été inconnus à Platon, c'eſt principalement ce mot que Platon a embraſſé de tout ſon cœur, & très-ſoigneuſement inculqué, *je ſuis celui qui ſuis*, ce que je ne ſçache pas qui ſe trouve dans aucun livre écrit avant Platon, hormis dans celui de Moïſe. *Illud maximè, quod & me plurimum adducit ut penè aſſentiar Platonem illorum librorum expertem non fuiſſe... Ego ſum qui ſum. Vehementer hoc Plato tenuit, & diligentiſſimè commendavit, &c.* Ce Pére fait encore obſerver que Dieu ſe définit lui-même, *celui qui eſt*, comme ſi en comparaiſon de celui qui à cauſe de ſon immutabilité poſſéde l'Etre véritable, les choſes créées, ſujettes à mutation, ne poſſédoient pas l'Etre, *Tanquam in ejus comparatione qui* verè eſt *quia immutabilis eſt, ea quæ mutabilia facta ſunt*, non ſint. Ce qui vérifie en quelque ſorte les deux parties du Paradoxe de Platon, " Ce „ qui poſſéde l'Etre n'eſt pas produit, & ce qui eſt „ produit ne poſſéde pas l'Etre. [a] Saint Juſtin dit que „ Dieu fait ici une comparaiſon, ou plûtôt une op„poſition de lui-même, comme poſſédant l'Etre, avec „ les choſes créées qui ne le poſſédent pas, & avec „ les Dieux adorez par erreur, leſquels étant des créa„ tures ne ſont pas.

Je vous prie de nouveau, MONSIEUR, d'être perſuadé que ce n'eſt pas pour rien que je vous tiens ſi long-temps ſur cet article: vous verrez avant que je l'achéve, que ma prolixité eſt pardonnable. Platon ne s'eſt pas contenté d'être copiſte, il s'eſt fait commentateur de ce grand mot de Moïſe, *Je ſuis celui* „ *qui ſuis*, [b] Nous nous trompons, dit-il, & nous „ parlons de l'Etre éternel en vrais ignorans, quand

a S. Juſtin dans l'endroit déja cité.
b Platon dans le Timée.

sur son sujet nous usons de ces expressions, *Il a été*, « *& il sera*. Car n'est-il pas vrai que nous disons de « lui *Qu'il a été, qu'il est, & qu'il sera* ? Il n'y a pour- « tant que ce seul mot à dire de lui, pour en parler « convenablement, sçavoir, *Qu'il est*. *Les deux autres* « *expressions, il a été, il sera*, ne sont bonnes que pour « l'Etre qui étant produit dans le temps, coule aussi « sans cesse avec le temps. « J'abrége un peu le texte. Eusébe fait remarquer que c'est presque mot pour mot, & syllabe pour syllabe, ce que Salomon avoit dit avant Platon [a] *Qu'est-ce qui a été ? ce qui sera. Qu'est-ce qui a été fait ? ce qui sera fait.* Il prétend que ce Philosophe a pu être éclairé sur le néant des choses créées, par ces autres paroles, *Vanité des vanitez, & tout n'est que vanité* : & sur la distance sans bornes du Créateur à la créature, par celles-ci, [b] *Je suis le* SEIGNEUR VOTRE DIEU, *& je ne subis point de mutation* : & par celles-ci encore, [c] *Toutes les choses Visibles passeront, & changeront : mais pour vous, vous êtes tout le même, & vos années n'auront point de déclin.*

On ne comprend la hauteur de l'idée que Pythagore, Platon, & leurs successeurs se formoient de l'Etre immuable & increé, que quand leur pensée touchant l'Etre générable & coulant commence de se montrer à l'esprit. Figurons-nous en fait de métaux, par exemple, je ne sçai quoi, qui n'est métail que durant trois instans consécutifs, Or au prémier, Argent au second, Cuivre au troisiéme, & après cela argile. Nous aurions raison de dire que ce je ne sçai quoi, coulant si rapidement par ces genres de métaux, ne seroit jamais rien en ce genre ; qu'il ne seroit ni Or, ni Argent, ni Cuivre en aucun temps : parce que tout temps quelque court qu'on le prenne, étant essentiellement successif, & tenant de ce qui a passé & de ce qui suit, renferme toûjours plus d'un instant, &

a Ecclesiaste 1. 9.

b Malachie, 3. 6.

c Pseaume, 101. 28.

excéde le ſeul inſtant auquel notre je ne ſçai quoi a été ou Or, ou Argent, ou Cuivre. A quoi il faut ajoûter pour parler & pour penſer juſte, que ces trois inſtans qu'on a ſuppoſé comme dégagez les uns des autres, ne ſont que des inſtans artificiels & imaginaires; qu'il n'y en a point de naturels, qui n'entrent par quelque bout l'un dans l'autre; & qu'étant toûjours parties du temps, ils ſont tous, & en tout, diviſibles & ſucceſſifs comme lui: d'où il ſuit que ce qui paſſeroit par les formes de ces trois métaux, & qui y paſſeroit par des mutations non interrompuës, ne ſeroit aucun des trois, à proprement parler, ni en aucun temps, ni en aucun inſtant: ce qu'il commenceroit d'être, il ceſſeroit de l'être tout auſſi-tôt; l'être & le non-être ſeroient chacun la moitié de ce qu'il ſeroit à chaque inſtant: j'explique comme je puis leurs ſubtilitez; Théétére, Protagore, Parméníde, & *Socrate même*, ont des expreſſions bien plus ſingulíéres en leur langue. Vous verrez tout à l'heure, MONSIEUR, le bas ſentiment que cette ſpéculation leur fait naître pour la créature en comparaiſon du Créateur, & ce que deviennent leurs Dieux comparez à Dieu leur Ouvrier. Mais il faut contempler encore un moment avec ces contemplateurs, c'eſt le tître d'honneur qu'ils ſe donnent. Les penſées relevées fuſſent-elles un peu guindées, réjoüiſſent plus qu'elles ne fatiguent, les gens de bon eſprit, comme vous.

Je reforme ma ſuppoſition en ce qu'elle propoſe trois mutations ſi remarquables, & en même temps ſi ſubites, qu'elles n'ont point d'exemple dans la nature. Je mets maintenant par la penſée une infinité de mutations entre celle qui a fait de l'Or, & celle qui a fait de l'Argent; & autant entre celle-ci & celle qui a fait du Cuivre, & autant encore entre cette troiſiéme & celle qui a fait de l'Argile: & je conçois autant d'inſtans ou de petites parties de temps entre les trois ou quatre inſtans dont j'avois parlé: car pour une infinité de mutations, il me faut maintenant

maintenant une infinité d'instans, afin que chacune ait le sien. Si nous voulions qu'en des millions d'années composées de tous ces instans, notre Or devint enfin Argille en descendant par toutes ces mutations; & si nous avions une infinité de noms pour exprimer par la parole toutes ces mutations insensibles, comme j'avois quatre noms pour exprimer les trois mutations sensibles que j'avois d'abord supposées: si, dis-je, nous regardions tout ce que cet Or deviendroit d'un instant à l'autre, comme autant de métaux différens, & si nous les sçavions nommer: ne dirions-nous pas avec la même raison qu'auparavant, qu'il ne seroit jamais ni Or, ni Argent, ni Cuivre, ni tel ou tel autre de ces métaux infinis? Or suivant l'idée de ces Philosophes un je ne sçai quoi, qui n'est jamais ni tel ni tel métail, n'est jamais métail: & plus généralement, un je ne sçai quoi, qui n'est jamais, ni tel ni tel Etre, n'est jamais Etre, ou ne possède jamais l'Etre véritable, qui dit quelque chose de fixe & de durable.

Telle est la condition, disoient-ils, de tout ce qui est produit, de ne posséder qu'un Etre mêlé du Non-Etre, c'est-à-dire, un Etre passager & fugitif, qui ne pouvoit pas être nommé *Etre* tout court. Ils prétendoient que le Monde matériel & sensible n'est autre chose que la Matiére mise en œuvre par le Verbe pour former toutes choses par des mutations non interrompuës. Quelques-uns pour rendre raison de cette mutabilité inséparable de l'état des choses produites, la rejettoient sur le mauvais fond de toutes ces choses, c'est-à-dire, sur la Matiére *turbulente & insensée* de sa nature, ce sont leurs termes. Ses mouvemens se réglent sous la main du Créateur; mais l'agitation qui lui est naturelle a toûjours son effet. J'ai déja dit que je me proposois seulement de montrer leur pensée, sans la creuser ici, beaucoup moins l'approuver. Mais on n'en verroit que la moitié, si je n'ajoûtois qu'ils faisoient remarquer encore que les organes de nos sens, par lesquels nous appercevons les choses extérieures, chan-

gent eux-mêmes de moment en moment par des mutations imperceptibles, de même que les impressions qui en résultent dans l'ame; de sorte que nous ne voyons jamais le même objet deux momens de suite, tant parce que l'objet est un peu différent, que parce que nous ne sommes pas tout-à-fait les mêmes. Ainsi il n'est rien de stable dans le sensible, ni du côté des choses, ni du côté des perceptions; tout n'y est que vicissitude, qu'agitation, qu'apparence, que fascination, que prestige: nulle sorte de vérité, pas même celle de l'Etre; ou pour mieux dire, moins celle-là que toute autre. Point de Science par conséquent sur toutes les choses de ce Monde en tant que sensibles & matérielles; parce que la Science n'a que la seule Vérité pour objet: elles ne sçauroient être que matière d'opinion & de conjecture: leur recherche n'est bonne qu'à faire des *Philodoxes* au lieu de *Philosophes*, expression de Socrate. Et de là, la nécessité de les contempler, non en elles-mêmes, mais dans leurs Exemplaires éternels & invariables, renfermez dans l'Intelligence Divine; qui ne les présentent à notre intelligence que par leurs pures idées, par leurs vraies notions, par leurs justes définitions; & qui composent *ce Monde Intelligible*, dont *le Sensible* n'est qu'une ombre légére, un figure séduisante: ce Monde Intelligible seul sujet de Science, seul séjour de la vérité, seul objet de la Philosophie: ce Monde Intelligible qui est tout le réel du Sensible, l'Etre vrai, éternel, immuable, unique; pourquoi ne pas dire le grand mot? qui est Dieu même.

Je ne serai pas surpris qu'on trouve les expressions de ces Philosophes aussi obscures qu'elles sont magnifiques: mais je ne voudrois pas qu'on précipitât son jugement pour traiter de pure vision un Système qui a été reçû avec applaudissement par l'Antiquité Sçavante, & qui a été si peu mépriſé des Pérés de l'Eglise, que plusieurs d'entr'eux se sont occupez à le rectifier plûtôt qu'à le renverser, que tous y ont reconnu des traces sensibles de la Doctrine des Prophétes, quoi

qu'altérée, & que la plûpart ont jugé qu'il avoit été bâti sur cette majestueuse définition de Dieu, qui m'a engagé à le proposer ici sommairement, pour faire entendre les endroits de Platon, que les Péres eux-mêmes ont citez comme décisifs sur la différence infinie que ce Philosophe met entre Dieu & les Dieux, telle qu'on la conçoit entre ce qui est toûjours, & ce qui n'est jamais; entre le Monde Intelligible, & une portion du Monde Sensible. En attendant un plus ample éclaircissement sur ces deux Mondes, dont je serai obligé de parler à fonds dans le *Plan Philosophique*, voici, MONSIEUR, un morceau curieux de Plutarque, qu'Eusébe, Saint Cyrille d'Alexandrie, & Théodoret ont transcrit, mais trop abrégé pour avoir tout son jour dans leurs Ouvrages. Il appuye & développe les pensées de Platon sur cette même notion de Dieu que Platon a empruntée de Moïse, & il me paroît propre à égayer un peu une lecture aussi tenduë que la demande l'article précédent de ma Lettre.

Ceux qui alloient autrefois à l'Oracle de Delphes, ne pouvoient manquer de faire des réflexions sur l'Inscription de ce fameux Temple d'Apollon, & sur certain chiffre mystérieux dont elle étoit accompagnée. L'Inscription consistoit en ces deux paroles Γνῶθι σαυτόν, *Connoissez-vous vous même*; Sentence [a] descenduë du Ciel, dit Juvenal, & qui mérite que nous la gravions dans notre cœur & dans notre memoire.

E Cœlo descendit Γνῶθι σαυτόν,
Figendum & memori versandum pectore.

Le Chiffre qu'on voyoit taillé en or, en airain, & en bois dans divers endroits du dehors & de l'intérieur du Temple, ne contenoit que ces deux Lettres EI, qui étoient une expression du nombre *cinq*, & qui pouvoient aussi, ou être prises pour cette particule *Si* ou faire ce sens, *Vous êtes*. Ce fut sur ce sujet que divers Philosophes attirez à Delphes par la dévotion

[a] Juvenal, Satyr. 11.

qu'eut Néron de visiter un lieu si saint pour le Paganisme, y eûrent une conférence de laquelle Plutarque nous rend compte, comme en ayant été lui-même.

Les premiers qui parlérent se jettérent sur le *Si*, & le tournérent en tous les sens imaginables, chacun selon son caractére. Car quand on va à l'Oracle, disoient-ils, c'est pour demander à Apollon ou à ses Ministres, *si* l'on aura du beau temps pour une navigation ou pour l'agriculture; *si* l'on fera fortune, *si* l'on se mariera. D'un autre côté le *Si* se met ordinairement à la tête des Priéres, parce qu'il est l'expression naturelle des souhaits dont on demande l'accomplissement. Quand on dit à Apollon, *Si j'étois riche!* on lui demande des richesses: quand on lui dit, *Si je pouvois réüssir dans telle affaire!* on le prie de la faire réüssir. Le *Si*, concluoient-ils, pourroit-donc avoir été mis là en vûë, pour exciter les gens à porter aux pieds d'Apollon, les uns un *Si de consultation*, & les autres un *Si de souhait & de Priére*. Plutarque observe que cette explication fut fort goûtée des Habitans de Delphes & du Prêtre du Temple; un *Si*, qui invitoit le monde à venir consulter & prier chez eux, ne leur étoit pas indifférent.

A cela un certain Théon, grand Dialecticien, & qui ne trouvoit rien de si beau que de raisonner juste en cette maniére, *Si le Soleil est levé, il est jour*; à celà, dis-je, ce Logicien opposa qu'on devoit attribuer une vûë plus relevée aux Inventeurs de ce Chiffre: que pour lui, il ne doutoit pas que leur dessein n'eût été de faire regarder Apollon comme le Pére de la Démonstration, & par conséquent de toutes les Sciences, qui avoit pour Déviſe ce petit mot *Si*, comme essentiel pour la liaison des antécédens avec la conséquence. Il ajoûta que le *Si* dont est question, étoit encore un avertissement de la part d'Apollon au public, de bien étudier la Logique, soit pour donner juste dans le sens droit de ses Oracles, ordinairement embroüillez, ce qui demande qu'on ait médité sur le *Si* des Dialecticiens; soit pour se distinguer de la Bête, n'y

ayant de tous les animaux, que l'Homme seul qui sçache lier ses propositions par un *Si. En effet*, poursuivit Théon, *les Bêtes ont bien quelque connoissance de la substance des choses.* (M. Descartes n'auroit pas passé cela à Théon) *mais la Nature a accordé à l'Homme seul le jugement & les régles d'une conclusion. Les loups, les chiens, & les oiseaux, sentent bien qu'il est jour, & qu'il fait clair : mais de lier ces deux choses, s'il est jour il fait clair, c'est ce qui n'est donné qu'à l'Homme. Cette Particule liante*, Si, *exprime le plus parfait raisonnement.* Et vous voyez là, MONSIEUR, pour le dire en passant, ce que tous les Philosophes, tous les Péres, & tous les hommes ont accordé aux bêtes; sçavoir la connoissance, & le sentiment; mais point de vrai raisonnement: jusqu'à ce que vers le milieu du seiziéme Siécle, l'Espagnol Gomez Péreyra a imaginé, & hazardé dans son Livre intitulé *Antoniana Margarita*, l'opinion des Automates avec tant de bonheur, que M. Descartes ayant employé son grand génie à la mettre dans tout son jour, les beaux Esprits de France & du Nord l'avoient presque tous adoptée jusqu'à cette heure, qu'on se contente d'avoüer qu'elle est très-spirituelle, sans que personne en paroisse persuadé hors du cas de la dispute, où l'on ne parle pas toûjours comme on pense.

Plutarque, quand ce fut son tour de parler, prit assez naturellement le Chiffre pour un caractére d'Arithmétique: & parce que si tôt qu'il se parle de Nombres entre Philosophes, l'esprit se porte à la Philosophie de Pythagore; il voulut faire un peu le Pythagoricien, tout Académicien qu'il étoit, nous dit-il. Et fut donc pour lui le nombre *cinq*, & que ne dit-il pas sur le nombre cinq? nombre de plus noble extraction que tout autre, puisqu'il est né des deux premiers Quarrez, 1. & 4. nombre qui signifie mariage chez les Pythagoriciens, parce qu'il résulte de l'union du premier impair 3. & du premier pair 2. Or l'impair est le nombre fort, par la raison qu'il peut par multiplication produire d'autres nombres, à l'infini, les uns

pairs & les autres impairs : au lieu que le pair eſt le nombre foible, parce que par la voye de la multiplication il n'en vient que des pairs : de ſorte que par une conſéquence Pythagorique, le nombre impair doit être le ſymbole de l'Homme, & le nombre pair le ſymbole de la Femme. Mais que tout cela fait-il pour Apollon ? ſe demande ici Plutarque très-à-propos. C'eſt qu'Apollon, ou le Soleil, a beaucoup de part ſans doute à la fécondité de toute la Nature. Donc le nombre *cinq*, qui ſignifie Mariage, eſt ſon affaire : & c'eſt pour cela, conclut Plutarque, qu'il eſt bien aiſe que dans ſon Temple ce nombre myſtérieux brille de tous côtez. Malgré tout l'eſprit d'un certain caractére que quelqu'un pourroit trouver là dedans, je ne voudrois pas qu'on jugeât des Nombres de Pythagore par cet échantillon, ni qu'on allât ſe figurer que toute ſa Philoſophie ne rouloit que ſur des ſymboles. J'ai été bien ſurpris, je vous l'avouë, MONSIEUR, de la voir ainſi traitée par un de nos Ecrivains que j'eſtime. Que diroit Saint Auguſtin qui la connoiſſoit à fond ? Les Pythagoriciens aimoient les ſymboles, ils avoient des nombres pour faire des ſymboles quand ils vouloient s'y amuſer : mais ils avoient auſſi des nombres pour faire tout autre choſe que des ſymboles. Les ſymboles rempliſſent-ils toutes les pages de Platon, de Plotin, de Jamblique, & des autres grandes ſources de la Philoſophie Pythagorienne ? Tandis qu'on ſuppoſera que les Pythagoriciens n'avoient d'autres nombres à mettre en œuvre que ces nombres *fantaſtiques* (comme les nomme François Patrizzio) dont nous nous ſervons pour compter ; on aura raiſon de croire que ces Philoſophes ne pouvoient travailler qu'en ſymboles ; mais ni Patrizzio, ni Ariſtote, ni Platon, que ce ſçavant homme cite en ce même endroit, ne paſſeront jamais cette ſuppoſition. a *Non enim putarunt Pythagorei, phantaſticos numeros eſſe rerum principia : & ſi quos numeros entium principia putarunt, alios*

a Franc. Patrizzio, Tome 3. des Diſcuſſions Peripatétiques, liv. 3.

quàm hoſce, quibus numeramus, putarunt. Ils connoiſſoient ces nombres *éternels & invariables*, renfermez dans la ſuprême Intelligence qui a fait toutes choſes avec nombre, poids, & meſure : nombres, ſous le nom deſquels, dit Saint Auguſtin, il nous eſt peut-être parlé dans l'Ecriture, de cette Puiſſance qui atteint avec force du bout au bout,[a] *Ea potentia qua fortiter à fine uſque ad finem attingit, Numerus fortaſſe dicitur:* nombres *qu'on ne joint pas pour rien à la Sageſſe quand on nous dit,* J'ai tourné mes pas de tous côtez, & ſuivi l'inclination de mon cœur, qui me portoit à ſçavoir, à méditer, & à chercher la Sageſſe & le Nombre. Effectivement, continuë Saint Auguſtin,[b] c'eſt une ſeule & même « choſe. Et puiſque ſelon le témoignage des Ecritures, « la Sageſſe ne va pas ſans le Nombre, je ne puis aſſez « admirer d'où vient que le vulgaire mépriſe le Nombre, en eſtimant la Sageſſe.... Il eſt vrai qu'étant « donné à peu de gens d'être ſages, & qu'étant ordinaire même aux inſenſez de ſçavoir compter, c'eſt «

a *S. Aug. du libre Arbitre, liv. 2. ch.* 11. Ea potent, &c. ch. 8. Non enim fruſtra in ſanctis Libris, Sapientiæ conjunctus eſt Numerus, ubi dicitur, *Circuivi ego, & inclinavi cor meum, ut ſcirem, & conſiderarem, & quærerem Sapientiam & Numerum.*

b *Chap.* 11. Numerus & Sapientia una quædam eadémque res eſt.... Cùm Sapientia (*cum Numero*) eadem ſit, ſi oculus quo cerni poſſit, inquirat.

Cùm hæc duo, accedente etiam teſtimonio ſcripturarum, conjunctè ita ſint poſita, plurimum miror quare Numerus vilis ſit multitudini hominum, & chara ſapientia.... Quia ſapere pauci poſſunt, numerare etiam ſtultis conceſſum eſt, mirántur homines Sapientiam Numeróſque contemnunt. Docti autem & ſtudioſi, quanto remotiores ſunt à labe terrena, tanto magis & Numerum & Sapientiam in ipſa Veritate contuentur, & utrumque charum habent. *Dans le 6. liv. de la Muſique, chap.* 12. Numeros incommutabiles & æternos.

Retr. liv. 1. *chap.* 11.... ad immutabiles Numeros, qui jam in ipſa ſunt immutabili Veritate.

„ ce qui fait que la Sageſſe eſt admirée, & le Nombre „ mépriſé. Mais les hommes doctes & ſtudieux, plus „ ils ſe ſont élevez au-deſſus des objets bas & terreſ- „ tres, mieux ils contemplent le Nombre & la Sageſſe dans la vérité, & plus ils aiment l'un & l'autre.

Je ne dis ici que ce ſeul mot. Les Idées que Dieu a néceſſairement de tous ſes Ouvrages, & ſur leſquelles il régle ſon action dans la production & dans la conſervation de toutes choſes; c'eſt au vrai ce que Pythagore appelle, ou Modelles, ou Exemplaires, ou Proportions, ou Nombres. La connoiſſance de ces Nombres, de ces Proportions, ou de ces Modelles eſt ou la plus parfaite ou la ſeule ſcience qu'il ſoit poſſible d'avoir touchant le Monde ſenſible, & tous les Etres qui le compoſent. C'eſt donc la vraie & la ſeule Philoſophie. Tel eſt le ſyſtême de ce premier Fondateur de la Philoſophie: ſyſtême très-ſublime & très-bien entendu, puiſqu'il nous fait aller prendre dans les idées de l'Auteur du Monde, les vraies idées que nous devons avoir de ſon Ouvrage; ce qui s'appelle dans le langage de Pythagore, contempler le Monde Senſible dans le Monde Intelligible, dans le Verbe, dans Dieu, qui devient par-là l'objet unique des penſées du Sage: & cet éclairciſſement doit paroître d'autant moins déplacé dans cette Lettre, que s'agiſſant de la diſtinction du Dieu Suprême, on voit qu'il faiſoit ſeul le Monde Intelligible pour cette Philoſophie, qui regardoit tout objet créé comme indigne d'elle. A juger de cette Philoſophie par le peu que j'en viens de dire, on la trouvera fort ténébreuſe, je m'y attends bien: mais le jour viendra avec le Plan Philoſophique, & l'on ſçaura du moins le pur fait des penſées vraies ou fauſſes de Pythagore & de Platon ſur les Nombres & les Idées. Je viens enfin à ce que quelques Péres Grecs ont trouvé ſi beau dans le récit de Plutarque: ce ſont les réflexions du ſçavant Vieillard Ammonius ſur l'Inſcription & ſur le Chiffre du Temple.

Lors, dit-il, qu'on vient ici conſulter Dieu, on

peut s'imaginer l'entendre, qui nous dit ce qui se voit écrit en tant d'endroits de ce Temple, *Connois-toi toi-même :* & cet avis vaut bien le bon jour que nous nous entre-donnons en nous saluant. Nous ne sçaurions mieux témoigner que nous commençons à profiter de cette leçon & à nous connoître, qu'en répondant à Dieu par les deux Lettres du Chiffre Ei, *Vous êtes :* car c'est confesser qu'il possede seul le fond de l'Etre dont nous n'avons qu'une vaine ombre. La dessus Ammonius fait un raisonnement qu'on peut réduire plus briévement à la forme de celui que vous avez déja vû dans cette Lettre. Si comme nous avons trois ou quatre noms pour marquer autant d'âges dans notre vie, nous avions un nombre infini de noms pour exprimer un nombre infini d'états ou d'âges, par lesquels nous passons de moment à autre, par des mutations réelles quoiqu'insensibles, que nous subissons tant pour le corps que pour l'ame, depuis que nous commençons de respirer jusqu'à notre fin : nous pourrions dire & démontrer que nous ne sommes jamais ni enfans, ni hommes faits, ni décrépites sans cesser de l'être aussi-tôt, & que de même, nous ne sommes jamais d'aucun de ces autres âges infinis, sans cesser d'en être dehors dès le moment que nous y entrons : & que par conséquent toute notre vie est un composé d'Etre & de non Etre par égales portions. Sur quoi il ajoûte que nous sommes ridicules de craindre de mourir une fois, nous qui sommes déja morts autant de fois qu'il y a eû d'instans dans ce qui s'est écoulé de nos jours. Car l'Homme meurt en nous lors que le Vieillard y naît, comme l'Homme y étoit né par le trépas du Jeune Homme, le Jeune Homme par le décès du Jeune Garçon, & le Jeune Garçon par la mort de l'Enfant. Ammonius continuë par quelque chose de plus solide. C'est de Dieu seul, dit-il, qu'on peut assurer *qu'il est* : & c'est même tout ce qu'il y a à dire de lui : car *Il a été* & *Il sera*, sont des expressions impropres sur son sujet. En lui tout se réduit à un seul *Maintenant* fixe, durable, immobile, &

qui fait pour lui une Eternité permanente dans laquelle il n'y a rien d'antérieur, rien de postérieur, point d'avenir, point de passé, nulle jeunesse, nulle vieillesse, nulle nouveauté, nulle ancienneté, un simple *maintenant*, rempliſſant cette Eternité & sa durée sans bornes. Je trouve donc que nous disons à Dieu avec ces deux lettres Εἶ, qui signifient *Vous êtes*, tout ce que quelques Anciens lui disoient avec deux lettres de plus Εἶ ἓν *Vous êtes une seule chose*. Car il faut que ce qui est soit Un, & que ce qui est Un soit aussi ce qui est. Nous qui ne sommes pas, à proprement parler, nous sommes par-là, non pas une seule chose, mais plusieurs, tantôt l'une, tantôt l'autre, à proportion de nos mutations. Mais *la Divinité n'est pas plusieurs Choses* Οὐ γὰρ πολλὰ τὸ Θεῖον ἐστιν, Ἀλλ' ἓν εἶναι δεῖ τὸ Ον, ὥ' σπερ Ον τὸ Εν. Vous remarquez bien, MONSIEUR, que cet axiome ne favorise pas le Polythéïsme : contre lequel Ammonius profite ici avec esprit de l'éthymologie du nom d'Apollon, qu'on donnoit à Dieu dans ce Temple. Je ne sçai ce que vous direz de celle-ci, vous qui êtes si curieux & si heûreux en Ethymologies, recherche également agréable & instructive, & qui est encore aujourd'hui du goût de tous les Sçavans, comme elle étoit de celui de Platon & de Ciceron : combien en voit-on dans le Cratylus, & dans le second Livre de la Nature des Dieux ? Ici on forme le nom *d'Apollon* de l'Alpha privatif, & du terme de pluralité πολλά. De sorte qu'*Apollon* veut dire *Unité* ou *Exclusion de pluralité*: & c'est, conclut Ammonius, un nom convenable que l'on doit donner à Dieu.

Je demande maintenant si les habiles Payens qui pensoient si hautement de Dieu, comme de l'Etre Unique, en faisoient quelque comparaison avec les Dieux créez, ausquels ils n'accordoient que la moitié de l'Etre avec précisément autant de Non-Etre ? il faut que vous me laissiez faire ce mot. On sçait que les Dieux des sçavans de la Gentilité étoient le Monde matériel & les Astres d'un côté, & les Génies de l'autre : car la Mythologie, les Apothéoses, les Idoles

matérielles, n'étoient que des contes ou de la politique pour les gens d'esprit : Ils voyoient que le Soleil, par exemple, est un très beau corps : ils ne trouvoient pas d'inconvénient à y loger une ame pour le régler dans son cours : & si on leur eût opposé que cet animal n'avoit ni tête ni pieds, ils auroient repliqué qu'aussi n'en avoit-il que faire pour sa seule fonction qui est de tourner. Ainsi de tous les Astres ils en faisoient de divins animaux, & le Monde entier étoit le plus considérable comme le plus grand de toute l'espéce. C'étoient-là leurs Dieux visibles. Ils en avoient aussi d'invisibles : parce qu'ils ne pouvoient pas se persuader que tout l'espace entre le ciel & la terre fût un pays inhabitable & desert. Ils le peuploient de Génies, autres animaux dont les corps étoient si déliez, qu'on n'auroit sçû les voir ; ce qui empêchoit de dire comment ils étoient faits. Ces deux erreurs étoient parmi eux le Polythéisme raisonnable moins chargé de divinitez que celui du peuple. Mais ils avoüoient après tout que les Génies, les Astres, & le Monde étoient les ouvrages d'un Dieu supérieur qui étoit par lui-même, qui étoit l'Etre même dégagé du Non-Etre, & en comparaison duquel tout le reste étoit comme s'il n'étoit pas.

Quelques-uns comme Socrate & Platon suivis des plus fins Platoniciens, poussoient les choses plus loin, en disant & en prouvant, comme fait Plotin par des raisonnemens fort déliez, que le premier Dieu, ou quelque chose en lui, va par de-là l'Etre, est au dessus de l'Essence. [a] *Croyez*, dit Socrate dans le sixiéme livre de la Republique, " Que le Bien donne aux " autres choses l'Etre & l'Essence ; sans pourtant que " le Bien soit lui-même l'Essence : car il est encore " au de-là de l'Essence sur laquelle il a une préémi- " nence de dignité & de pouvoir. (Platon dit que cela fit beaucoup rire Glaucon, qui s'écria) Par Apol- " lon ! voilà une heureuse hyperbole, ou peut-être, "

a Platon sur la fin du 6. Liv. de la République.

Voila une prééminence bien extraordinaire. " De Serres qui reconnoît comme tout le monde que c'eſt à Dieu que Socrate attribue cette prééminence, la gâte bien lui même en fixant le terme indéterminé d'*Eſſence* à *l'Eſſence créée*, par cette traduction, *Omnem nimirum rerum creaturam naturam longè latéque exuperans.* Il ne s'agit pas là certainement des créatures, Glaucon n'y auroit pas trouvé de quoi ſe récrier. Ficin n'a pas fait cette faute; il ſçavoit trop bien ſon Plotin ſur lequel il nous a donné un ſi précieux commentaire. Platon & [a] Plotin nomment *le Bien* le Pére de l'Ouvrier du Monde, c'eſt-à-dire, Dieu le Pére du *Verbe*, & attribuent au *Verbe*, qu'ils nomment plus communément l'*Intelligence*, la création de toutes choſes, fondez, remarquent les Péres, ſur ce verſet du Pſeaume 32. *Les cieux ont été affermis par le Verbe du Seigneur, & toute leur vertu par l'Eſprit de ſa bouche.* Ces Philoſophes prétendent auſſi que le *Verbe*, & l'*Eſprit* ou l'*Ame* ſont dans Dieu ce qu'ils appellent [b] *Le premier Etre*, ou *la premiére Eſſence*; car, diſent-ils, *le premier Etre* eſt l'Etre plein & parfait, or ce qui fait l'Etre plein & parfait c'eſt l'*Intelligence* & l'*Ame* ou *la Vie*, & l'*Intelligence y a ſon rang devant l'Ame*. De ſorte que s'ils prouvent que dans Dieu ce qu'ils appellent *le Bien* eſt antérieur à ce qu'ils nomment l'*Intelligence*, & à ce qu'ils nomment l'*Ame*, ils auront prouvé que dans Dieu *le Bien* eſt anterieur à l'*Etre*, ou comme dit Platon, que [c] *Le Bien n'eſt pas l'Eſſence, mais au de-là de l'Eſſence*, ἐπέκεινα τῆς Οὐσίας. Il leur ſuffit même pour cela d'établir [d] la prééminence *du Bien* ſur l'*Intelligence*, puiſque l'*Ame* va après l'*Intelligence* comme ils le conçoivent.

Or Platon croit l'avoir établi ſuffiſamment, en faiſant remarquer dans le Timée que Dieu n'a pu avoir

a Plotin Enn. 3. liv. 8. chap. 10.

b Enn. 5. liv. 5. ch. 6.

c Enn. 1. liv. 8. chap. 1.

d Enn. 3. liv. 8. chap. 9.

d'autre motif en créant le Monde que celui de sa pure bonté: car c'est comme s'il disoit que nous concevons Dieu sur la pure idée *du Bien*, ou *de Bon*, avant que de le concevoir comme *Créateur*, *Ouvrier*, *Verbe*, *Intelligence*, termes Synonimes dans Platon, ce qui fait qu'il appelle *le Bien*, *le Pére du Verbe*: & par là il justifie la prééminence *du Bien* sur l'*Etre* ou l'*Essence*. On diroit que Plotin fait sa plus grande affaire de développer & de fortifier ce raisonnement dans ses 6. Ennéades, dans la 1. liv. 8. dans la seconde liv. 9. dans la troisiéme liv. 8. où il nomme *Le Bien* le Pére de l'*Intelligence* (il dit quelque part qu'attribuer *au Bien* ou l'Etre ou quelque autre chose que ce soit, *c'est faire comme les mauvais Panégyristes qui loüent un homme pour des choses qui sont au dessous de sa dignité*) dans la quatriéme liv. 4. où il veut qu'on conçoive le Systéme des choses divines en cette sorte, *le Bien* est un centre commun, l'*Intelligence* & l'*Ame*, sont deux Sphéres autour de ce centre, l'une immobile, l'autre mobile; dans la cinquiéme liv. 6. & dans la derniére livre septiéme. Il faut avoüer que sur ce sujet Plotin est un Aigle....

Tam cernit acutum
Quàm aut Aquila aut Serpens Epidaurius:

& qu'il y auroit perdu bien de l'esprit s'il n'étoit question que de la prééminence de Dieu ou *du Bien* sur les choses créées, comme de Serres se l'étoit figuré.

Saint Justin (car ce n'est qu'en vûë des Péres que j'ai voulu examiner ce grand mot de Socrate & de Platon) ce saint Docteur, dis je, conçoit ce qui s'appelle *le beau & le bon*, ou *le bien* en Dieu, comme *quelque chose d'ineffable, d'inexplicable, & au de-là de toute essence*, ἀπόρρητα πᾶσης Οὐσίας. Qui dit *toute essence* n'exclut pas l'Essence increée & divine: ce mot *toute* n'est pas dans Platon, quoi qu'il y soit sousentendu; ainsi ce Pére est encore plus fort là dessus que Platon même. Il est vrai que Théodoret n'adopte cette hyperbole Platoni-

que, ou plûtôt cette prééminence *du Bien*, c'eſt à-dire, de Dieu, que par rapport à l'Eſſence créée, ce qui excuſe un peu de Serres : mais un Traducteur eſt toûjours plus lié à ſon texte qu'un autre. Que ſi les Philoſophes ont mis ce qu'il y a de plus divin en Dieu, au-deſſus même de l'Etre divin, qui eſt l'Etre plein & parfait, combien l'ont-ils mis au-deſſus de leurs Dieux créez qui n'ont, ſelon cette Philoſophie, qu'un Etre très-équivoque ? Voilà une cinquiéme diſtinction que je n'ai pas cru devoir omettre, quelque déliée, ou même hyperbolique qu'elle paroiſſe ; parce qu'elle commence à nous faire entrevoir la Trinité Platonienne ſous ces trois termes, *le Bien*, *l'Intelligence*, & *l'Ame* ; ce qui doit fournir une matiére très-curieuſe à la Lettre ſuivante.

ARTICLE III.

Sixiéme diſtinction du premier Dieu. Sa Providence s'étend à tout ; au lieu que les Dieux inférieurs n'ont qu'une ſorte d'œconomie bornée & dépendante.

JE vas finir celle-ci par une ſixiéme diſtinction plus palpable, c'eſt celle de la Providence générale que les Payens éclairez ont attribuée au premier Dieu, à l'excluſion des Dieux Inférieurs. Dieu eſt l'Oeüil qui voit toutes choſes, ſuivant cette Sentence des Anciens, dit Plutarque dans Colotés,

L'Oeüil qui voit tout c'eſt l'œüil de l'Equité :
Dieu mon témoin, ſe tient à mon côté.

Saint Clément rend plus vive cette penſée en diſant que [a] *Dieu eſt tout oreilles & tout yeux, pour parler de la ſorte.* Elle eſt citée au ſujet de la Providence par Théodoret : & long-temps avant lui [b] Saint Juſtin en

a Septiéme Tapiſſerie.
b S. Juſtin de la Monarchie de Dieu.

avoit cité le premier Vers dans un extrait du Poëte Dramatique Philémon.

Dieu, comme porte un ancien Ecrit, [a] dit Platon, *ayant en sa disposition, & le commencement & la fin & le milieu de toutes choses sans exception, va droit d'un bout à l'autre suivant l'ordre naturel.* M. Dacier juge que cet ancien Ecrit, est la Prophétie d'Isaïe, où Dieu parle de cette sorte, [b] *C'est moi, c'est moi-même qui suis le premier & le dernier: aussi ma main a fondé la terre, & ma main droite a mesuré les cieux.* Tel a été le jugement [c] d'Eusébe, qui ajoûte que quand Platon dit que *Dieu va droit*, il fait allusion à ces paroles du Pseaume 10. Verset 8. *Son Visage connoit les voyes droites*, suivant le Grec; *Rectitudines novit vultus ejus.* Vous voyez, MONSIEUR, que cet endroit de Platon est rélatif à un Vers d'Orphée que vous avez lu dans la Lettre précedente; & si j'ose vous dire aussi ma pensée, j'y trouve quelque chose du premier Verset du chapitre huitiéme de la Sagesse, *elle atteint du bout au bout avec force, & dispose de toutes choses avec douceur*, ou comme dit Platon, *suivant l'ordre naturel.* J'ai lu dans Saint Justin [d] que la coûtume de ce Philosophe est de citer nos Ecritures sous le nom *d'Ancien Ecrit*, ou *d'Ancienne Tradition* ὥσπερ ὁ παλαιὸς λόγος: & tous les Péres disent que Platon a tiré de nos sources sacrées le dogme capital de la Providence.

Il le propose nettement, & l'établit avec beaucoup de solidité dans le dixiéme Livre des Loix. Il y dit que *notre Roi qui gouverne l'Univers*, pourvoit à tout avec une facilité admirable: qu'il veille en particulier sur les choses humaines; & qu'également incapable de paresse & de lassitude, il régle ses grandes affaires sans négliger les petites. *Croirons nous*, dit-il, *que Dieu, qui est la Sagesse suprême, & qui peut & veut donner ordre à tout, se borne toutefois au soin des choses importantes en*

a Platon liv. 4. des loix.

b Isaïe ch 41. 4. & 48. 12.

c Eusébe Prep. liv. 11. ch. 13.

d S. Justin Exh. sur ce même passage.

ſe déchargeant de l'attention ſur les plus menuës, comme feroit un homme négligent & embarraſſé, qui craindroit la peine? Non: car ce ſeroit là une penſée fauſſe & impie.

Voilà, MONSIEUR, ce qu'on peut appeller avec Saint Juſtin, [a] *l'Orthodoxie de Platon ſur le Dieu vraiment vrai:* à laquelle Plutarque rend un illuſtre témoignage dans ſon premier Livre *des Sentimens des Philoſophes*, chapitre ſept, lorſque quittant mal à propos ſon rolle de ſimple Hiſtorien, il s'érige en juge & en cenſeur d'Anaxagore & de Platon, qui ſont aſſurément deux grands Philoſophes: contre leſquels il raiſonne pitoyablement en Epicurien au ſujet de leurs dogmes de la Création du Monde, & de la Providence. Sa critique qui leur eſt honorable vous feroit moins de plaiſir à lire de ma traduction, que de celle du célébre Evêque d'Auxerre, M. Amyot. „ Platon même le „ magnifique parleur, quand il dit que Dieu créa le „ Monde à ſon moule & patron, ſent fort ſa rance „ & moïſie ſimpleſſe d'Antiquité, comme diſent les „ Poëtes de l'ancienne Comédie: car comment ſe „ regardoit-il ſoi-même pour former ce Monde à ſa „ figure? & comment a-t-il fait Dieu, rond comme „ une boule, & plus bas que l'Homme? Anaxagore a „ dit que les premiers corps du commencement „ étoient en repos & ne bougeoient, mais que l'En- „ tendement de Dieu les ordonna & arrangea, & fit „ les générations de toutes choſes. Platon au contrai- „ re, dit que ces premiers corps-là n'étoient point „ en repos, & qu'ils ſe mouvoient confuſément & „ ſans ordre: mais que Dieu entendant bien que l'or- „ dre vaut beaucoup mieux que la confuſion, mit tou- „ tes choſes par ordre. L'un & l'autre donc ont fait en „ cela une même faute commune, qu'ils ont eſtimé „ que Dieu eût ſoin des choſes humaines, & qu'il „ eût fabriqué ce Monde exprès pour en avoir le ſoin. „ Car un animal bien-heûreux & immortel (c'eſt „ comme les Epicuriens concevoient la Divinité) ac- „ compli de toutes ſortes de bien ſans aucune parti-

a Exhort.

cipation

cipation de mal, totalement dédié à retenir & con- «
ſerver ſa béatitude & ſon immortalité, ne peut «
avoir ſoin des affaires des Hommes : autrement il «
ſeroit auſſi malheûreux comme un manœuvre, ou «
comme un maçon, travaillant à porter de gros far- «
deaux, & reſſüant à la fabrique & gouvernement «
de ce Monde. Davantage ce Dieu dont ils parlent, «
il eſt force, ou qu'il ne fut point avant la création «
du Monde, lorſque les premiers corps étoient im- «
mobiles, ou qu'ils ſe mouvoient confuſément; ou «
bien s'il étoit, ou il dormoit, ou il veilloit, ou il «
ne faiſoit ne l'un ne l'autre. Or eſt-il que ni l'un ni «
l'autre n'eſt à confeſſer : car le premier ne faut-il «
pas admettre pour ce que Dieu eſt éternel : ni le «
ſecond, pour ce que s'il dormoit de toute éternité «
il étoit mort, car un dormir éternel c'eſt la mort : «
& qui plus eſt, Dieu ne peut être ſuſceptible de «
ſommeil ; car l'immortalité de Dieu, & l'être pro- «
chain de la mort, ſont bien éloignez l'un de l'autre. «
Et ſi Dieu étoit éveillé, ou il défailloit aucune «
choſe à ſa béatitude, ou il avoit félicité toute com- «
plete ; & ni en l'une ni en l'autre ſorte il ne ſe pou- «
voit dire bienheûreux : car s'il lui défailloit quelque «
choſe, il ne ſe pouvoit dire entiérement heûreux ; «
& s'il ne lui défailloit rien, pour néant s'entremet- «
toit-il de vaine entrepriſe. Et s'il eſt un Dieu, & «
que par ſa prudence les choſes humaines ſoient gou- «
vernées, comment eſt-ce que les méchans proſpé- «
rent en ce monde, & que les bons & honnêtes ſouf- «
frent au contraire? C'eſt-là, MONSIEUR, ce que
ce Traducteur nomme avec raiſon dans ſes Notes
marginales, blaſphêmes contre la Toute-Puiſſance «
du vrai Dieu, & ſubtilitez ridicules de l'homme «
ignorant & vain, qui veut diſputer de la vérité, «
laquelle ſurmonte ſon entendement. «

Vous verrez tout cela battu en ruine & anéanti dans les douze Livres de Théodoret contre les Grecs, & ſur tout dans celui de la Providence, qui eſt pour ainſi dire la matiére favorite de ce ſçavant & éloquent

Evêque de Cyr; puiſque outre le Livre dont vous verrez la traduction, il en a fait un Traité complet, contenant dix grands diſcours, qui ſont des piéces enchantées. Quant à la traduction de ce foible endroit de Plutarque, il y a un mot qui vous aura peut-être paru obſcur: *Comment a-t-il fait Dieu rond comme une boule, & plus bas que l'Homme.* Il faut ſubſtituer très-certainement à ces dernieres paroles, *& plus bas que l'Homme*, celles-ci, *& moins beau qu'un Homme*, ou celles-ci, *& plus laid qu'un Homme.* Plutarque ſçavoit que Platon dit dans le Timée, que Dieu le Créateur fit du Monde un Dieu viſible: & le ſel de la raillerie eſt en ce qu'un Homme fait comme une boule ſeroit un Homme plaiſamment fagotté, à plus forte raiſon un Dieu, ainſi que Plutarque le conçoit. Ce qui a porté le Traducteur à dire plus bas que l'Homme, c'eſt le terme de ταπεινὸς, qui veut dire *bas & humble*, ſur tout dans le Nouveau Teſtament, mais qui eſt auſſi rélatif à la figure d'une perſonne par oppoſition au beau & à ce qui ſied bien: comme quand Iſocrate dit dans l'Eloge d'Hélène, que Jupiter s'abbaiſſoit à prendre des figures peu convenables à ſa Divinité en faveur des belles mortelles, celle d'Amphitryon, par exemple, en faveur d'Alcméne, celle de pluye d'or pour Danaé, celle de Cygne pour Némélis & pour Léda: ταπεινὸς πρὸς τὸ κάλλος ἀξιοῦ πλησιάζειν. C'eſt en ce même ſens que Plutarque dit ici, *Le Monde étant un Dieu, comment le Créateur l'a-t-il fait rond comme une boule*, & plus mal figuré, ou *moins beau qu'un Homme*, Πῶς σφαιροειδεῖ ἔπλασε τὸν Θεὸν ὄντα ταπεινότερον Ἀνθρώπου; Cette petite obſervation n'eſt pas du ſujet de ma Lettre, mais elle eſt de notre commerce littéraire; outre la néceſſité de faire entendre Plutarque dans un endroit où il nous donne Anaxagore & Platon pour défenſeurs de la Providence.

Jamblique nous fournit en la même qualité Pythagore,[a] & le Pythagoricien Thymaridés: il établit

a Dans la Vie de Pythagore, chap. 28.

lui-même cette proposition Pythagorique, *Que rien ne se fait de soi-même, ni au gré de la Fortune, mais que tout arrive comme la divine Providence en ordonne.* Epictéte & Plotin mettent en œuvre la comparaison ordinaire du Monde avec un Théatre, & de la vie humaine avec une Tragicomœdie, dans laquelle l'Auteur de la Piéce, c'est à-dire, Dieu, a donné à chacun son rolle: il n'est question que de bien joüer: Plotin sur tout a là-dessus des choses profondément pensées, qu'il ne manque pas d'égayer un peu par le double sens du terme de *Poëte*, qui signifie en sa langue, comme vous sçavez, & l'Auteur d'une Poësie, & l'Auteur ou l'Ouvrier du Monde. Il faut avoüer que rien n'est plus beau que son second Livre de la troisiéme Ennéade, intitulé *de la Providence*: où après avoir proposé toutes les difficultez apparentes des Impies, il dissipe avec une dextérité admirable tous ces vers-luisans qui les ébloüissent. Il est vrai qu'il y employe quelquefois certains principes particuliers du Pythagorisme; comme lorsque pour justifier la Providence sur les miséres temporelles des gens de bien, il dit après d'autres meilleures raisons, *que leurs* adversitez sont la pénitence des péchez que leurs Ames ont commis dans quelqu'une de leurs vies précédentes, où ces Ames n'ont pas été aussi innocentes qu'elles le sont maintenant. Si l'on étoit surpris que ce Pythagoricien raisonne conséquemment à ses principes, on feroit comme ceux qui se plaignoient de ce que ce célébre Mathématicien Jésuite, le R. P. de Laloubére, votre Oncle, se citoit trop, parce qu'il renvoyoit à ses premiers Ouvrages les lecteurs de ses Ouvrages postérieurs: sur quoi cet homme, tout plein de sentences & de bons mots, disoit agréablement. *Ces gens-là trouvent mauvais que je veüille marcher sur mes pieds.* Il y a pourtant cette différence, que pour lui, il marchoit sur de forts bons pieds, je veux dire, qu'il raisonnoit sur de bonnes démons-

a Voyez Epic. dans le Manuel, & Plotin dans la 3. Ennéade, liv. 2. chap. 18.

trations qu'il avoit déja publiées ; au lieu que ce raisonnement de Plotin n'eſt fondé que ſur l'animation ſucceſſive de divers corps par une même Ame, c'eſt-à-dire, ſur la pure rêverie des Métempſychoſes, dont j'aurai l'honneur de vous entretenir en ſon temps. Mais il eſt toûjours beau que Plotin, & Porphyre Editeur de ſes Ennéades, ſon Diſciple, & ſon Hiſtorien, car il nous en a donné la Vie, reconnoiſſent [a] *que la Providence s'étend à tout, & que ſon affaire*, comme ils parlent, *eſt de ne rien négliger. Nous diſons donc*, continuë Plotin, *que tout ce Monde dépend du gouvernement de l'Intelligeuce, dont l'attention va à toutes choſes ſans rien excepter.*

Saint Auguſtin avoit bien ſçû remarquer dans Plotin ce qui mérite d'y être remarqué, ſçavoir, que par la Providence il entend l'Intelligence Divine, & qu'il en étend les ſoins [b] *juſqu'aux choſes d'ici-bas, & les plus abjectes* ; usque *ad hæc terrena & ima, & abjecta, & velociſſimè pereuntia, floſculos, folia.* Sur quoi il fait l'honneur à ce Philoſophe, de dire qu'il a dit la même choſe que JESUS-CHRIST ; Conſidérez les Lys de la campagne comme ils croiſſent. *Hoc* DOMINUS JESUS *ibi oſtendit ubi ait, Conſiderate lilia agri quomodo creſcunt, &c.* Théodoret, qui cite Plotin avec éloge ſur les mêmes articles, dit qu'il les avoit compilez de nos Oracles Sacrez, & [c] qu'il avoit oüi cette Théologie des divins Evangiles. *Le Verbe étoit au commencement, & rien n'a été fait ſans lui.* Que rien ne ſe faſſe, que rien n'arrive, à quoi le Verbe, l'Intelligence, la Providence n'ait part, tant pour le regard des plus petites choſes que des plus grandes ; voilà, MONSIEUR, ce que les Péres avoient à cœur de prouver aux Payens par le témoignage des Payens mêmes, comme par celui de Plotin & de Platon. Vous verrez tout à l'heure pourquoi

a Ennéade 3. liv. 2. chap. 6.
b S. Aug. de la Cité, liv. 10. chap. 14.
c Théodoret, liv. 6. de la Thérapeut.

ils recueilloient avec soin les passages qui prouvoient l'attention de la Providence sur les plus petites choses. Je dirai cependant que je crois en voir un des plus formels dans l'Epinomis, & le voici. a *Il y a des Dieux qui prennent soin de toutes choses, des petites & des plus grandes.* Ceux qui jugeroient ce passage peu digne d'attention, à cause *des Dieux* énoncez en plurier, ne seroient pas trop dans le stile de Platon. J'ai fait là-dessus quelques réflexions dans ma Lettre précédente. Eusébe, & Théodoret citent de longs extraits du dixiéme Livre des Loix, où les Dieux sont chargez du soin de toutes choses, & nommez à tout coup. *Les Dieux*, c'est-à-dire, *Dieu*: c'est ainsi qu'ils l'ont entendu: c'étoit ainsi qu'on le pouvoit dire à Athénes du temps de Platon, & non autrement: c'est ainsi que l'a entendu Plotin, lui qui ne nioit pas les Dieux, & qui a pourtant expliqué *de Dieu & de l'Intelligence*, ce que son Maître avoit dit des Dieux sur cet article. Platon dans l'endroit cité, s'est expliqué lui même aussi clairement qu'on le pouvoit attendre d'un homme d'esprit, qui comptoit sur le discernement de ses semblables, & qui n'étoit pas tout-à-fait au-dessus de ce que penseroit la multitude ignorante & superstitieuse. Car quelques lignes au-dessus de ma citation, & sur le point de s'embarquer dans la Doctrine de la Providence, il prend pour son guide dans cette route *Dieu même*, & non pas les Dieux: voyez ses paroles dans le Grec. Un peu auparavant il avoit coulé adroitement cette demande. *Mais sera-t-il sûr pour un Législateur de faire connoître qu'il a touchant les Dieux des pensées plus raisonnables que les Anciens?* Remarquez cette suite: après avoir rassuré là-dessus le nouveau Législateur, qui est Platon lui-même, il implore le secours de Dieu, & *s'étant mis sous la conduite de Dieu-même*, il publie sa premiere Loi concernant la Providence des Dieux: pouvoit-il mieux insinuer que les Dieux n'y ont part que sous les ordres de Dieu même? Je trouve enfin

a Platon dans l'Epinomis.

que Loüis Vivés, qui a fait de si sçavantes Notes sur les vingt-deux livres de la Cité de Dieu, renvoye, non pas aux Platoniciens, mais à Platon lui-même & à son Epinomis, ceux qui veulent se convaincre que ce Philosophe a reconnu la Providence Divine, & qu'elle veille au détail des plus petites choses ainsi que des plus grandes : [a] *sed cùm habeamus sententiam principis disciplinæ Platonis, indigere non videmur sectatorum dictis. Is ergo in Epinomide illud tenendum esse ante alia dicit Providentiam Divinam & maxima quæque, & minima curare.*

Il est surprenant, MONSIEUR, que Ciceron, dévoüé comme il l'est à Platon, l'ait pourtant abandonné sur un point si important & si marqué. Car si d'un côté ce Philosophe Orateur paroît avoir une doctrine pure sur la Divinité Suprême, & sur une Providence générale, quand il dit, [b] *Nihil est præstantius Deo : ab eo igitur necesse est Mundum regi.... Hunc Mundum regit, & moderatur, & movet princeps ille Deus :* de l'autre il craint de faire la Providence trop minutieuse, & borne les Dieux au soin des affaires de conséquence, en les débarrassant des moins intéressantes : [c] *Magna Dii curant, parva negligunt* ; proposition formellement contradictoire à celle de l'Epinomis. Il prend même le ton railleur sur un sujet si sérieux, en disant que les Dieux auroient trop d'affaires s'ils devoient promener leur inspection par les bouts de champ & de vigne de chaque particulier : & que si les broüillards & la grêle y ont fait quelque desordre, il n'est pas de toute nécessité que Jupiter y ait pris garde. *Nec agellos singulorum, nec viticulas Dii persequuntur ; nec si uredo aut grando quippiam nocuit, id Jovi animadvertendum fuit.* Voilà une grande porte ouverte au libertinage, & pour la doctrine & pour les mœurs.

a L. Vivés, sur le ch. 14. du liv. 10. de la Cité de Dieu.

b Liv. 2. de la Nature des Dieux. Du songe de Scipion.

c Liv. 2. & 3. de la Nature des Dieux.

Mais il eſt encore plus étonnant, [a] qu'un Diſciple de Moïſe & de Platon, tel que Philon le Juif, gâté peut-être par les deux voyages qu'il fit à Rome, l'un ſous Caligula, & l'autre ſous Claude, ait penſé plus Ciceroniennement que Ciceron-même ſur la Providence Divine; diſant qu'il eſt à croire qu'elle ne ſe mêle en aucune façon ni des broüillards, ni de la nége, ni des éclairs, ni du tonnerre; toute appliquée au ſoin des maîtreſſes piéces de la machine du Monde: de même que l'attention des Rois & des Généraux d'armée, s'attache ſur les villes & ſur les corps notables de troupes, non pas ſur un particulier mépriſable & obſcur. C'eſt ainſi qu'il s'explique dans ſon Traité de la Providence, dont Euſébe nous a conſervé un extrait qui ſeroit plus précieux, n'étoit cet endroit qui répond ſi mal à la ſublimité du reſte.

Ciceron, qui abuſe de la même ſimilitude d'un Roi qui ne s'abbaiſſe pas à des choſes indignes de lui, *Ne in regnis quidem Reges omnia minima curant*, Ciceron, dis-je, & Philon auroient pu emprunter à Ariſtote quelque choſe de plus judicieux que cette ſimilitude qu'il leur a prêtée. Car dans ſon Livre du Monde, dédié à Alexandre, en même temps qu'il ſemble reconnoître une Providence, il avertit qu'il faut bien ſe garder de la mettre à tous uſages, & de l'intriguer dans tout ce qui ſe paſſe ſur la terre: puiſque ce ſeroit, dit il, comme ſi l'on vouloit qu'un Roi ſe mît à tout, par exemple, à emballer lui-même des marchandiſes. Il ne diſoit pas là toute ſa penſée, car elle auroit peut-être fait rire la Cour d'Alexandre, & ce jeune Prince dont il étoit Précepteur. La Providence qu'Ariſtote reconnoiſſoit dans le fond de l'Ame, étoit une Providence purement *ſurlunaire*. Cette opinion vous paroît, MONSIEUR, auſſi ſinguliére que ce mot: la choſe eſt pourtant indubitable, il faut la faire entendre. Figurez-vous le Monde partagé en deux piéces ou régions, dont l'inférieure ſoit la Sphére qui a pour rayon la diſtan-

[a] Euſébe liv. 8. ch. 13. de la Prép. Ev.

ce du centre de la Terre à la Lune. Ariſtote tient que Dieu ne voit ni ne régle, ni ne peut voir ni régler, rien de tout ce qui ſe paſſe de libre & de contingent dans toute cette région qui enveloppe la Terre, l'Eau, & l'Air, & le reſte de l'eſpace juſqu'à la Lune. Tout ce grand païs n'eſt pas du diſtrict de la Providence. Elle ne laiſſe pas d'en avoir un extrémement vaſte, puiſqu'il comprend toute la région ſupérieure du Monde terminée par ſa frontiére inférieure au Ciel de la Lune. Dieu y voit & y régle tout, parce qu'il n'y a là rien de contingent, tout y eſt & y ſera toûjours de la même maniére. Le ſyſtéme eſt bizarre: je ne doute pas que vous n'ayiez quelque curioſité de ſçavoir ſur quoi il étoit fondé; car les égaremens des grands hommes viennent ordinairement de leurs grandes lumiéres. Cela eſt du moins vrai dans le cas préſent: mais il me paroît à propos d'en faire un article ſéparé, qui ſervira comme d'apoſtille à cette Lettre, avec laquelle il a une liaiſon naturelle.

La concluſion également naturelle de tout ce que j'ai dit juſqu'ici de la Providence, eſt que Platon, & les autres célébres Philoſophes qui l'ont attribuée dans toute ſon étenduë au premier Dieu, l'ont infiniment diſtingué par-là des Dieux inférieurs, qui non ſeulement n'étoient pas maîtres, chacun en ſon particulier, de tout ce qui ſe fait dans le Monde, mais qui faiſoient encore entr'eux aſſaut de puiſſance, d'autorité, de paroles même, & d'injures, paroiſſant dans des partis différens.

Mulciber in Trojam, pro Troja ſtabat Apollo,
Æqua Venus Teucris, Pallas iniqua fuit.

Que s'il s'agit des Génies, qui ſont les Dieux Philoſophiques, c'eſt un fait certain qu'aucun Philoſophe n'a penſé, ni qu'aucun de ces Génies, ni que tous enſemble, ayent eû le gouvernement ſouverain du Monde entier dont ils étoient membres, quoiqu'on leur ait attribué dans le Platoniſme la fonction

de *Tutelaires* ou de *Gardiens*, les uns de certaines espéces d'animaux, même de l'Homme, les autres de certaines sortes de fruits, & de choses semblables, comme nous l'apprenons de Porphyre & de Jamblique; mais toûjours avec dépendance de celui de qui ils tenoient leur commission, comme ce dernier & Plotin le font concevoir par la maniére de Jérarchie qu'ils composent de différens ordres de Génies, dont les plus bas sont éclairez par les supérieurs, & tous par le premier Dieu. Il en sera parlé dans la suite de mes Lettres. Je suis, &c. MOURGUES, J.

ARTICLE E'PISODIQUE.

L'Opinion d'Aristote touchant la Providence surlunaire.

L'ARTICLE que j'ai reservé de la Lettre précédente, m'offre un exemple à souhait pour vous faire trouver de quelque utilité, MONSIEUR, un travail où je me propose d'éclaircir les Ouvrages Polémiques des Péres, en éclairciſſant les sentimens des Philosophes qu'ils y attaquent. Car quand on voit que nos Saints Docteurs reprochent tous à Aristote d'avoir borné la Providence à la Lune, ou d'avoir renvoyé la Providence au-de-là de la Lune, sans expliquer autrement ce que cela veut dire: la chose paroît si extravagante, & d'une telle obscurité, qu'on n'y comprend rien; & qu'on est tenté de douter s'ils sont bien entrez dans les pensées d'un Génie de cette force, que l'on sçait bien qui n'extravague point pour le moins. Mais quand on sçait, comme tout le monde le sçavoit au temps des Péres, & ce qu'Aristote vouloit dire, & les raisons qui l'avoient mené à une erreur si singuliere, on plaint Aristote plus qu'on ne le mépriſe; & l'on rend justice à la bonne foi & à l'érudition de ses célébres antagonistes. Je croi devoir

commencer par établir le fait de l'accuſation intentée là-deſſus à ce Philoſophe : après quoi je vous développerai ſa penſée. Vous allez voir qu'on l'accuſe conjointement d'avoir fait le Monde éternel, & l'Ame mortelle, tout cela eſt aſſez lié dans ſes principes, & j'en dirai quelque choſe à cette occaſion. Ce que j'ai dit juſqu'ici de l'Unité de Dieu, de ſa ſupériorité & de ſes diſtinctions par rapport aux Dieux ou Génies, & en particulier de ſa Providence illimitée, vous a fait connoître la Religion de Platon : il s'agit d'examiner celle d'Ariſtote, & vous ne pouvez me réfuſer un peu de curioſité pour cette recherche.

Voici les dépoſitions d'une douzaine de témoins de grands poids pour l'accuſation que je viens de dire. [a] Saint Clément Alexandrin parlant d'Ariſtote au ſujet de la Providence. *Il lui vint dans l'eſprit de la faire deſcendre ſeulement juſqu'à la Lune, à cauſe de ces paroles du Pſalmiſte, Seigneur, votre miſericorde eſt dans le Ciel, & votre miſericorde s'étend juſqu'aux nuës.*

Ariſtote, [b] dit Euſébe, *ayant arrêté la Divinité aux bornes de la Lune, ſouſtrait à ſon gouvernement le reſte de l'Univers.*

Attaquez Ariſtote, dit Saint Gregoire de Nazianze, [c] *& ſur ſa Providence ſi avare de ſes ſoins, & ſur ſa Dialectique pleine de mauvais artifices, ſur ſes diſcours de l'Ame qui ſentent la mort, & ſur ſa Doctrine qui n'a rien que d'humain.*

Le terme *d'avarice*, en parlant de cette Providence Ariſtotélique qui réfuſe ſes ſoins à la Terre, plaît à Théodoret, [d] qui l'employe dans la Préface de ſa Thérapeutique, dont vous verrez la Traduction que je joindrai à mes Lettres. Vous y verrez dans le ſixiéme Livre de la réfutation *de la Providence, que le Fils de Nicomaque*, c'eſt-à-dire, Ariſtote, *renvoye au-deſſus de*

a S. Clément 5. Tapiſſerie.
b Euſ. Prép. Ev. liv. 15. ch. 5.
c S. Greg. de Naz.
d Théod. Préf. de la Thér.

la Lune. Mais je veux vous faire lire ici ce que Théodoret en dit dans ce qu'il nomme *les Fables Hérétiques, livre 5. chap. 10. Nous censurons aussi la Providence d'Aristote. Car il lui a prescrit pour ses bornes la Lune, l'accusant ou d'impuissance ou de paresse, l'un des deux: puisqu'il faut bien, ou qu'elle ne puisse pas suffisamment vaquer au gouvernement du Monde entier; ou que si elle le peut, elle soit assez pareßeuse pour s'épargner la peine de conduire nos affaires d'ici-bas. Mais l'un & l'autre est plein de blasphème. Car comment appeller impuissant celui qui a bien daigné créer jusqu'aux plus petites choses du monde? & comment négligeroit-il par paresse les choses qu'il a créées par un abyme de bonté.*

a *Aristote*, dit Saint Cyrille d'Alexandrie, *ne prétend pas que le Monde entier soit gouverné par la Providence. Les choses célestes selon lui en occupent les soins, mais non pas celles d'ici-bas, ni cette partie du Monde qui est au-dessous de la Lune, & le païs des mutations; & dans laquelle se passent toutes les affaires de la Terre.*

Voici les opinions particuliéres d'Aristote selon b S. Epiphane. *Il a tenu deux Principes, Dieu & la Matiére, & que ce qui est au-dessus de la Lune joüit des soins de la Providence Divine, au lieu que tout ce qui se paße au-dessous de cette Planéte, arrive au hazard suivant un cours qui n'a point de régles, & sans que la Providence s'en mêle.*

Saint Ambroise dit, c qu'*Aristote garantit la descente de la Providence jusqu'à la Lune*, mais c'est tout. d Le Ciceron Chrétien, c'est-à-dire Lactance, dit qu'*à tout prendre, Aristote reconnoît une Intelligence qui gouverne le Monde, quoiqu'il ne soit pas d'accord avec lui-même sur cet article, & qu'il y ait de la contradiction dans ses pa-*

a S. Cyrille d'Alexandrie contre l'Empereur Julien, livre 2.

b S. Epiphane, tome 2. liv. 3. contre les Héréſies.

c *S. Ambr. Des Devoirs, liv. 1. chap.* 13. Aristoteles asserit usque ad Lunam ejus descendere Providentiam.

d *Lactance de la Fauſſe Religion, chap. 5.* Aristoteles, quamvis ipse secum dissideat, ac repugnantia sibi dicat & sentiat, in summa tamen unam mentem mundo præesse testatur.

rotes & dans ses sentimens. Donner à l'Intelligence qui gouverne le Monde, une Providence qui ne passe pas la frontiére de la Lune, c'est une espéce de contradiction. Je ne sçai si c'est ce que Lactance a eû en vûë. Mais voici un témoignage plus ancien & plus net.

[a] Athénagore dans le discours de sa députation pour les Chrétiens auprès des Empereurs, Marc-Auréle, & Commode, dit qu'*Aristote a soustrait à la Providence les choses qui sont au-deßous du Ciel.* Selon Tatien, qui écrivoit contre les Grecs dans le second siécle quelques années avant Athénagore, *Aristote prescrit des limites à la Providence en mal habile homme, & outre son peu de lumiére il témoigne beaucoup d'amour propre dans l'idée qu'il donne de la Félicité.* Je vous parlerai, MONSIEUR, de ce dernier article dans la Lettre des Sectes. Tatien ajoûte " sur le premier, qu'il se „ rit de ceux qui assurant, selon les principes de leur „ Maître, que la Providence ne se met point en peine „ des choses qui se passent au dessous de la Lune, ne „ laissent pas, eux qui sont un peu plus proches de la „ Terre que n'est la Lune, & plus bas que le lieu où „ elle fait son cours, de se tourmenter pour les affaires „ sublunaires, & de se donner une espéce de provi- „ dence pour des choses que la Providence abandonne.

Afin qu'on ne pense pas que les Chrétiens, prévenus contre Aristote, ayent mal pris ses pensées, voici des témoins non suspects de ce côté-là. Laërce, son Historien, autre Auteur du second siécle comme [b] M. Menage le conjecture fort sçavamment, dit " [c] qu'A- „ ristote a reconnu Dieu incorporel, qu'il a borné „ l'étenduë de sa Providence aux choses célestes, „ Dieu ayant l'immutabilité en partage; & que pour „ les choses de la Terre, il a cru qu'elles se gouvernoient „ par sympathie avec celles du Ciel.„ Cette sympathie n'est rien moins que la Providence Divine, puisque

a Athénagore.
b M. Menage sur le titre de Diogéne Laërce.
c Diog. Laërce, liv. 5.

celle-ci ne veille qu'aux affaires du Ciel, selon Aristote.

a Le Platonicien Atticus, contemporain de Laërce, & de Tatien, l'entendoit si bien de la sorte, qu'il reproche à Aristote « d'avoir méconnu la Providence, « disposition prochaine à l'iniquité. Car d'une part « chassant la Divinité d'autour de nous, comme il « fait; & de l'autre ôtant toute espérance *de l'avenir* « à l'Ame qu'il croit mortelle, non seulement il anéantit « la piété & la Religion, mais encore il pousse l'hom- « me rempli de desirs déréglez à les satisfaire sans « contrainte, dans la pensée qu'après la mort il n'est « plus, & dans l'espérance de cacher aux Dieux ses « injustices: après quoi il n'est plus question que de les « cacher aux hommes, ce qui n'est pas même nécessai- « re, quand ceux qui en auroient connoissance ne sont « pas en état de le retenir dans son devoir. « Voilà un Infidéle qui parle comme un Pére de l'Eglise, au seul terme de *Dieux* près, qui étoit du stile ordinaire pour dire *Dieu*; ce qui paroît particuliérement en cet endroit: puisque l'Epicurien Laërce, qui reconnoissoit des Dieux tout comme ce Platonicien, nous a déja dit que la Providence bornée ou releguée par Aristote, est celle de Dieu, & non pas celle des Dieux. αὐτῷ (Θεῷ) τὴν Πρόνοιαν.

Je m'imagine, MONSIEUR, que vous pouvez souhaiter maintenant de sçavoir si c'est par un pur esprit de débauche qu'Aristote a soûtenu un dogme si faux & si dangéreux, ou si quelqu'un de ces principes l'a mené trop loin, comme je me suis fait un plaisir de le rechercher. Car de vouloir douter du fait, sous prétexte que nous ne le trouvons pas aujourd'hui nettement exposé dans ce qui nous reste des Ouvrages d'Aristote, ce seroit ignorer combien peu il nous reste de ses Ouvrages en comparaison de ce qui s'en est perdu. Ils étoient compris en sept cens livres comptez un à un sur le catalogue de Laërce,

a Voyez Eusébe Prep. Ev. liv. 15. chap. 5.

ſur celui d'Andronic de Rhodes, ſur la liſte de ce que nous en avons, ſur les citations de pluſieurs Auteurs, le tout, dis-je, compté par [a] Patrizio qui s'en eſt donné la peine, & qui n'a pas oublié les *Théologuménes*, ou Traitez Théologiques d'Ariſtote, dont on trouve quelques lignes ſeulement dans le premier livre des Saturnales de Macrobe, chapitre 18. A en juger par ce qu'Ariſtote y dit d'Apollon ou du Soleil, on peut croire que la Lune n'y étoit point oubliée : & après tout, elle n'auroit jamais été ſi célébrée par Tatien & par tant d'autres, s'il n'en avoit été fait mention expreſſe au ſujet de la Providence, ou dans ces Diſcours de Religion, ou quelque autre part. Une citation nous auroit tirez de peine : car je trouve que les citations ſont bien ſoulageantes, je parle de celles qui ſont néceſſaires & exactes : c'eſt ce qui me les fait aimer peut-être un peu trop, car j'en mets toûjours, tout perſuadé que je ſuis qu'elles rendent une Lettre deſagréable. Les lecteurs ſçavans ſont gens difficiles qui ne croyent par legérement que les Anciens ayent parlé comme un Auteur moderne les fait parler. Ils entendent à demi mot leurs vieux amis : ils n'ont pas beſoin qu'on leur en diſe les penſées, mais les paroles. Tout eſt reſpectable dans tels lecteurs, juſqu'à leur auſtérité : c'eſt eux qu'on doit avoir en vûë de contenter s'il eſt poſſible. Les autres peuvent ſe rendre un peu patiens en conſidérant que l'ennui de lire des citations n'eſt rien au prix de la peine d'en ramaſſer.

En voici une intéreſſante pour ceux qui aiment Ariſtote, & généralement pour tout le monde : car il n'y a perſonne qui ne ſoit bien aiſe de ſe confirmer toûjours dans la penſée que les Péres n'attaquent jamais des phantômes, & quelques-uns prendront plai-

a Voyez le 2. liv. du Tome des Recherches Péripatetiques de Patrizio : ce livre finit par ces mots. *Itaque hi collecti libri ſeptingentorum quadraginta ſeptem numerum adimplebunt.* Il ne nous en reſte que deux cens deux.

sir à voir Aristote déchargé du blâme de l'invention par rapport à une si mauvaise doctrine. C'est [a] Ocellus de Luques qui m'en paroît le premier inventeur: vous jugerez de ma conjecture par ce texte qui est le deuxiéme du second chapitre du Traité *de la Nature de l'Univers*, selon la division d'Emmanuël Vizzani de Boulogne, qui a traduit & paraphrasé ce beau monument de l'ancienne Philosophie. Les Parques sépa- « rent elles-mêmes du reste du Monde sa partie im- « passible & exempte de mutation; en sorte que le « lieu où la Lune fait son cours est comme un Isthme « entre la région de l'immortalité, & celle des généra- « tions. La Lune avec tout l'espace qui est au dessus « d'elle, c'est le pays où les Dieux gouvernent. L'espa- « ce inférieur à la Lune, est le pays de la discorde & de « la nature: car c'est là que s'opérent les mutations par « lesquelles la nature détruit les choses qu'elle avoit fai- « tes, & refait celles qu'elle avoit détruites. « Selon cette cosmographie nous voyons d'abord que la Lune est la frontiére du pays de l'immortalité, & de celui de la mortalité, ou de la génération, ou des mutations, termes synonymes dans le langage des Philosophes. Mais ce qui m'a fait voir assez nettement dans ce texte l'erreur que les Péres imputent à Aristote, c'est le sens doctrinal de ces deux autres termes du même langage; *les Parques* & *les Dieux*: car par le premier, les Philosophes entendent *la Providence*, comme je le ferai voir tout à l'heure, & par le second ils n'entendent que *Dieu*, comme je l'ai dit tant de fois, à moins que la contexture du discours ne fasse connoître qu'ils parlent des *Génies*. Si ces deux remarques se trouvent justes, le vrai sens du texte d'Ocellus sera celui-ci: *La Providence ayant pris pour elle la partie supérieure du Monde au-dessus de la Lune, parce que c'est-là où tout est immortel & immuable, & où Dieu gouverne, en a abandonné le reste à la guerre que se font les Elémens, & qui produit des mutations continuelles dans la Nature.* On

[a] L'Auteur justifiera dans le Plan Philosophique l'ancienneté d'Ocellus sur Aristote.

aura raiſon de croire qu'Ariſtote ayant adopté ce texte en termes équivalens, l'avoit inſéré & établi dans quelqu'un de ſes diſcours de Religion citez par Macrobe: & qu'ayant un plus grand nom qu'Ocellus dans le Monde Philoſophique, il aura été regardé par les Péres de l'Egliſe comme Auteur d'un dogme, qu'il avoit renouvellé & mis dans un plus beau jour, en la même maniére & pour les mêmes raiſons qu'on attribuë aujourd'hui à M. Deſcartes l'opinion des Automates inventée par Gomez-Pereyra, & à Copernic celle du mouvement de la Terre, quoique ç'ait été le ſyſtéme commun des Pythagoriciens il y a plus de deux mille ans.

Ocellus étoit de cette Secte, & des plus anciens ſelon [a] Jamblique qui le met, lui & ſon frére Ocylus, à la tête de la liſte des Pythagoriciens Luquois; ſi eſtimé au reſte, qu'Architas en ayant cherché avec beaucoup d'empreſſement les Ouvrages & les ayant envoyez à Platon, Platon lui en témoigna une extrême ſatisfaction: Laërce nous en a conſervé les deux Lettres. Ce qui fait plus à mon ſujet, c'eſt qu'Ariſtote s'étoit particuliérement attaché à la Doctrine d'Ocellus qu'il ſuit dans les points les plus importans; & qu'on attribuë le plus communément à Ariſtote, tels que celui de l'éternité du Monde, & celui du cinquiéme Elément: car [b] Philon en revendique le premier à Ocellus, & [c] Sextus Empiricus le ſecond. Après cela ce qui a achevé de me perſuader qu'Ariſtote lui avoit auſſi emprunté le dogme de la Providence, c'eſt que je ſçavois que le terme de *Parques*, employé dans le texte que nous examinons, ſe prend pour *la Providence* dans le ſtile des Pythagoriciens, & de Pythagore; & qu'outre Hiéroclés, j'en ai pour garant Ariſtote même.

Voici un petit endroit du commentaire d'Hiéroclés

a Jambl. Vie de Pythag. ch. dernier.

b Philon le Juif *du Monde.*

c Voyez Sext. Emp. contre les Math. *De la Naiſſance & de la Mort.*

ſur

sur les Vers d'or de Pythagore, dont celui-ci est le dix-huitiéme.

a *Soi tranquille & content quoique la Parque ordonne.*

Il n'y a, dit ce Commentateur, que la seule Philosophie qui puisse nous tranquilliser de la sorte, *n'y ayant qu'elle seule qui sçache exactement que la Parque dépend de la Providence de Dieu. Car s'il n'étoit point de Providence Divine, il n'y auroit point d'ordre dans le Monde, point de ce qu'on nomme Destin.* Vous voyez, MONSIEUR, que ce célébr' Commentateur des Vers d'or de Pythagore, dont le premier est,

Honore en premier lieu les Dieux, selon la Loi,

sçait bien réduire ces Dieux-là à un seul Dieu, quand il est question de la Providence : & je ne sçai s'il pouvoit dire plus clairement que la Providence de Dieu, selon Pythagore & selon toute la Philosophie, c'est ce que les Poëtes nomment la Parque, & que le peuple appelle la Fortune, le Sort, le Destin.

Aristote de même ne parle presque jamais des Dieux, il n'est point de Philosophie qui en soit plus déchargée que la sienne : quant à la Providence, il ne l'attribuë qu'à un seul Dieu, & il dit nettement que Dieu est la Parque, & b toutes les Parques ensemble. Car après les avoir marquées & distinguées toutes trois par leurs noms & offices, il conclut que *tout cela n'est autre chose que Dieu*, ce sont ses propres paroles : & sur cela il paroît bien content de Platon ; car il l'appelle *le brave Platon*, γενναῖος Πλάτων, lui qui à tout coup *donne quelque ruade à Platon*, comme on le lui a réproché de son vivant, il s'appuye donc ici de l'autorité de ce brave homme, & en cite ces belles paroles que vous avez déja luës sur la fin de la Lettre précédente, *Dieu ayant en sa main le commencement, la fin, & le milieu de toutes choses, selon une ancienne tradition, va droit à ses fins & par les voyes les plus naturelles.* Et puisque cette ancienne tradition

a Hiérocl.
b Aristote dans le livre *du Monde.*

que tous les Péres croyent empruntée de nos Ecritures, me revient sous la main, je vous dirai, MONSIEUR, une réflexion que je fais en ce moment; c'est que si Platon & Aristote n'avoient pas jugé cette tradition plus ancienne que les Poësies d'Orphée, ils l'auroient citée dans les propres termes d'Orphée, eux qui citent des Vers de Poëtes qui ne sont pas de cette réputation. Quoiqu'il en soit de cette observation, il me semble que j'ai prouvé comme je me l'étois proposé, que les Parques Philosophiques d'Ocellus avec ses Dieux, ne sont pour Aristote son Sectateur que la Providence de Dieu: d'où il résulte qu'Ocellus n'ayant fait descendre que jusqu'à la Lune cette Providence qu'il a exprimée à sa mode, il n'y a pas lieu de douter qu'Aristote n'ait pris de lui ce dogme si extraordinaire avec tant d'autres, ni que les Péres & les Philosophes que je leur ai associez sur ce point, n'ayent accusé juste en attribuant ce dogme à Aristote, quoiqu'on ne le trouve point en termes formels dans les deux cens deux livres qui nous restent seulement des sept cens quarante sept qu'on lui attribuë. J'avouë que par rapport aux Péres, qu'on ne peut jamais assez, ni estimer, ni étudier, j'ai été bien aise de trouver l'erreur qu'ils réprochent à Aristote, dans un Auteur qu'on sçait qu'Aristote a souvent copié: j'aurois voulu que le sçavant Paraphraste d'Ocellus m'eût prévenu en marquant sur le second chapitre, que c'étoit là à peu près ce que les Péres attribuoient à Aristote; dans la persuasion où je suis que la connoissance de l'interêt que les Péres prennent à la doctrine d'un Auteur sur lequel on travaille, éclaire beaucoup le travail. Je vous ferai observer dans la continuation de ces Lettres, que faute de cette attention on a souvent infirmé, sans le vouloir faire, les pensées de ces Défenseurs de la Religion.

Il me reste à satisfaire votre curiosité sur un point qui n'est pas connu de tout le monde. Peut-on sçavoir comment un aussi grand génie qu'Aristote a pû donner dans l'imagination d'un Providence limitée,

& quelle fausse vûë l'a égaré? Il a outré deux principes vrais & incontestables, celui de la simplicité de Dieu, & celui de son immutabilité: il en a conclu que Dieu ne peut avoir aucune connoissance des choses contingentes, ni par conséquent de nos actes libres, soit bons, soit mauvais, non plus que de toutes les mutations qui arrivent au tour de la Terre: il en a conclu que Dieu ne voit ni ne connoît que ce qu'il a toûjours vû & connu, & cela est vrai; mais il croit impossible que Dieu voye & connoisse une chose qui n'a pas toûjours été & qui est nouvelle, sans qu'il ait une vûë & une connoissance qu'il n'avoit pas toûjours eûës, c'est-à-dire, sans qu'il subisse quelque mutation; & c'est-là son erreur. De plus, il croit que le pouvoir, & l'acte, soit de connoître, ou de vouloir, ou d'agir, ne sçauroient être une même chose dans Dieu par rapport aux objets contingens: & que par conséquent dans le cas de l'acte, il y auroit en lui une composition de pouvoir & d'acte, opposée à la Souveraine simplicité de son Etre: & tout cela est faux, comme vous voyez. Mais vous voyez en même-temps, si je ne me trompe, que les erreurs des hommes ordinaires ne sont ni faites comme celle-là, ni sur des matiéres si relevées: que les plus forts esprits seroient les plus disposez à s'égarer de la sorte s'ils prétendoient se soûtenir sur leurs seules lumiéres destituées de celles de la Religion, & qu'enfin le malheur d'Aristote doit nous inspirer plus de réconnoissance envers le Ciel, que de mépris pour ce Philosophe.

Je suis sûr, MONSIEUR, que vous percez dans toutes les suites de ce systéme, & que vous en voyez déja les deux bouts: l'éternité du Monde, car s'il n'étoit pas éternel, il seroit contingent, & dès-là il n'auroit sçû, ni commencer ni se conserver qu'indépendemment de Dieu, & même à son insçû. Le païs de mutation & de contingence, païs étendu d'ici à la Lune, si l'on veut (car cette borne n'est là, que comme on dit proverbialement, le certain pour l'incertain) tout ce païs, dis-je, manifestement soustrait à la Pro-

vidence Divine, toute renfermée dans le païs d'immortalité & d'immutation, c'eſt-à-dire, dans le Ciel ingénérable & incorruptible, un cinquiéme Elément pour les corps céleſtes qui ſont toûjours les mêmes & toûjours dans le même état: l'Homme laiſſé à lui-même pour ſe faire ſa propre félicité indépendemment de Dieu qui n'eſt pas même témoin de ſa conduite; & dès-lors les avantages humains de l'ame, du corps, & de la fortune, regardez comme les aſſortimens néceſſaires de la parfaite félicité: ce ſont-là tous points connus de la Doctrine d'Ariſtote, les uns concernant la Phyſique & les autres la Morale; ces derniers fortifiez par ſon erreur de la mortalité de l'Ame que les Péres ont relevée tout d'une voix, & les uns & les autres liez à ſes ſpéculations guindées & préſomptueuſes ſur la ſimplicité & l'immutabilité divine, [a] qui eſt un myſtére qui paſſe l'intelligence de l'Homme, dit Saint Auguſtin, *quod neſcio quemadmodum ab homine poſſit intelligi.*

Je ne vous marquerai point ici les endroits où ce Philoſophe établit une Doctrine ſi outrée: car j'aime mieux mettre en ma place l'Auteur le mieux inſtruit de ſes ſentimens que je connoiſſe, afin qu'il vous certifie ce fait important: ce ſera le clair & le méthodique *Sylveſtre Maurus* Jeſuite, qui en a paraphraſé tous les Ouvrages en cinq tomes, outre un ſixiéme pour la Table, & qui a trouvé le ſecret de faire parler Ariſtote pour être entendu, au lieu que d'autres ne lui font dire que des énigmes. Voici l'obſervation de cet Auteur ſur ce texte d'Ariſtote. [b] *Il faut donc qu'il y ait un Principe qui ſoit eſſentiellement Acte*, ou comme nous dirions, *Dieu eſt donc un Acte pur.*

„ Remarquez au ſujet de ce texte, *dit Maurus*, que la ra-
„ cine de preſque toutes les erreurs d'Ariſtote a été la plus
„ grande de toutes les difficultez, qui eſt celle de conci-

a S. Aug. dans la Cité de Dieu, liv. 12. ch. 17.

b Voyez Maurus tome 5. pag. 330. Metaphyſ. liv. 11. chap. 5. édition de Rome en 1668.

lier la simplicité de l'immutabilité de Dieu avec sa li- «
berté Car d'un côté le premier Moteur, comme conte- «
nant en soi toute perfection, doit avoir & une simplicité «
qui exclue toute composition, & une immobilité ou im- «
mutabilité qui ne lui permette pas d'être tantôt d'une «
façon & tantôt d'une autre. D'ailleurs toutefois la li- «
berté consistant dans le pouvoir de vouloir ou ne pas «
vouloir, elle semble enfermer quelque composition «
& quelque mutabilité. Car si Dieu veut librement, «
il a donc pû ne pas vouloir: donc l'acte de vouloir «
est distinct de Dieu qui a pû être sans un tel acte: «
donc il y a en Dieu quelque composition du pou- «
voir de vouloir & de ne pas vouloir, & de l'acte «
de vouloir ou de ne vouloir pas. Il y a donc encore «
là quelque mutabilité par laquelle Dieu auroit pû «
être autrement qu'il n'est en effet, en sorte que quand «
il veut il ait pû ne pas vouloir. Aristote, *continuë* «
Maurus, a succombé à la difficulté, & pour sauver «
la simplicité & l'immutabilité de Dieu, il en a nié «
la liberté. De là plusieurs de ses erreurs, & son in- «
constance sur plusieurs véritez. Premiérement de là «
est née son erreur de la nécessité de l'éternité du «
Ciel & du Monde: car si Dieu agit & meut néces- «
sairement, donc le Ciel existe & est mû néces- «
sairement: donc le Monde existe aussi toûjours & né- «
cessairement. En second lieu, de-là est née son in- «
constance sur des opinions très-véritables, comme «
celles-ci. L'infini est impossible, l'Ame raisonnable «
a commencé avec le corps, & après la mort elle ne «
retourne point dans des corps corruptibles & mor- «
tels. Car si le Monde est de toute éternité, & si les «
Ames sont immortelles, donc il en a été déja pro- «
duit une infinité, & il en existe actuellement une «
infinité. Ou si le nombre en est fini, donc les mê- «
mes Ames après la mort retournent une infinité de «
fois dans des corps: donc les Ames raisonnables ne «
commencent pas avec les corps, mais elles étoient «
auparavant: donc il faut en revenir aux fables de «
Platon & de Pythagore sur le retour des Ames dans «

„ des corps, ſur ces révolutions de temps après leſ-
„ quelles toutes les mêmes choſes reparoiſſent dans
„ le Monde, ſur l'oubli qui ſurprend les Ames au
„ moment qu'elles ſont unies à la matiére, & qui
„ leur fait perdre tout ce qu'elles ſçavoient ; ſur la
„ ſcience enfin acquiſe par Réminiſcence ; toutes fa-
„ bles auſquelles Ariſtote a été forcé d'incliner dans
„ ſes Problémes, après les avoir rejettées dans d'au-
„ tres Ouvrages. De-là en troiſiéme lieu ſes erreurs
„ très-conſidérables ſur la ſcience de Dieu & ſur la
„ Providence : car il s'enſuit que Dieu ne ſçait pas
„ déterminément les véritez contingentes, qui peu-
„ vent être autrement, & être & ne pas être : & qu'il
„ ne ſçait déterminément que les ſeules véritez néceſ-
„ ſaires qui ne peuvent être autrement. La choſe eſt
„ claire ; car la ſcience des véritez qui peuvent ne
„ pas être, a pû n'être pas : or ſelon Ariſtote il répu-
„ gne à l'immutabilité de Dieu qu'il ait quelque ſcien-
„ ce, ou quelqu'autre acte que ce ſoit, qu'il ait pû
„ ne pas avoir : Dieu n'a donc pas une ſcience déter-
„ minée des véritez contingentes qui peuvent être au-
„ trement : il ne ſçait donc pas toutes choſes, & à bien
„ des interrogations il doit répondre, *Je ne ſçai.* Donc
„ Dieu ne ſçait pas déterminément les péchez des
„ hommes, ni leurs bonnes œuvres : donc il ne ſçau-
„ roit deſcendre par ſa Providence à rendre à chacun
„ ſelon ſes mérites : ce qui renverſe toute la Philoſo-
phie morale, & anéantit toute la Religion.

J'ai fait voir que les Péres n'ont rien ſuppoſé à Ariſtote, quelque extraordinaire que paroiſſe l'opinion qu'ils lui ont imputé ſur le ſujet de la Providence : je crois avoir découvert, & le guide qui l'a égaré, & les principes qui l'ont ſoûtenu dans ſon égarement. Quoiqu'il ne ſoit pas de mes engagemens de faire voir le foible de ces principes, ni de répondre aux argumens que vous venez de lire dans l'extrait précédent ; je dirai pourtant avec Saint Auguſtin, premiérement, que *la Foi devroit ſe moquer de cet argument, quand la raiſon ne pourroit pas le réfuter :*

ſecondement, que *c'eſt aller manifeſtement contre la raiſon que de meſurer l'intelligence infinie & immuable de Dieu, ſur l'intelligence étroite & muable de l'Homme:* troiſiémement.... mais vous aurez plus de plaiſir de lire les propres paroles de S. Auguſtin, liv. 12. chap. 17. de la Cité de Dieu, *Poteſt Deus ad opus novum, non novum ſed ſempiternum, adhibere conſilium.... Sed & prius ceſſavit, & poſterius operatus eſt* (voilà toute la force de l'objection des ennemis de la liberté de Dieu, qui voudroient conclure de-là qu'il s'eſt fait quelque changement en Dieu, puiſqu'il n'agiſſoit pas auparavant, & qu'il a agi enſuite: Saint Auguſtin y répond, après avoir remarqué que ceux qui parlent de la ſorte ne s'entendent pas bien eux-mêmes) *quod neſcio quemadmodum ab homine poſſit intelligi: hoc procul dubio quod dicitur* Prius *&* Poſterius, *in rebus prius non exiſtentibus fuit. In illo autem non alteram præcedentem altera ſubſequens mutavit aut abſtulit voluntatem: ſed una eadémque ſempiterna & immutabili voluntate, res quas condidit & ut prius non eſſent egit, quandiu non fuerunt; & ut poſterius eſſent, quando eſſe cæperunt.* Toute la Théologie n'éclaircira pas mieux le myſtére des actes libres de Dieu. Ce *prius* & ce *poſterius*, cet *auparavant*, & cet *après* qui fait la difficulté, ne ſont rien dans Dieu; ils ſont tout entiers dans les choſes que Dieu fait. Ariſtote ſe ſeroit contenté de cela, s'il étoit bien entré dans ce que Platon ſon premier Maître avoit tant inculqué, qu'à l'égard de Dieu, il n'y a point *d'auparavant* ni *d'après*; *mais*, ajoûte Ammonius, *un ſeul maintenant* qui fait une éternité entiére.

Je ſuis, &c. MOURGUES J.

A Toulouſe, ce 7. Décembre 1707.

III. LETTRE.

A AU MÊME.

DES ATHE'ES DU PAGANISME, pour faire voir que la plûpart de ceux à qui le Paganiſme a donné ce nom, ne rejettoient pas le Dieu Suprême, mais ſeulement les Divinitez Subalternes.

MONSIEUR,

DEPUIS le temps que je m'occupe à conſidérer attentivement les prodigieux égaremens des Payens ſur l'article de la Divinité, il ne m'eſt encore paſſé devant les yeux aucun Athée bien déclaré: le fond de Religion & de pieté que je vous connois, vous fera aimer cette obſervation. *La croyance générale du Paganiſme étoit certainement, qu'il y avoit un Dieu Suprême, & beaucoup de Divinitez Subalternes.* J'ai remarqué que *la Religion du peuple étoit toute tournée ſur ces Dieux Inférieurs*, & qu'il tenoit pour de francs Athées ceux qui n'adoroient que le premier Etre. Je me ſuis apperçû au contraire, que *les Doctes fixoient preſque toute leur vénération ſur le premier Dieu*, & qu'ils mépriſoient le culte populaire comme tout plein de ſuperſtition. C'eſt ſur ces trois faits, qui me paroiſſent indubitables, qu'on peut ſe former une idée aſſez juſte de la Religion des Payens. Mais je crois pouvoir encore aſſurer ce quatriéme fait, que *ni dans la Gréce ni dans*

l'Italie, ni parmi les Sçavans, ni parmi le peuple, il n'a point paru de parfait Athéïsme; point de vrai Athée qui niât absolument toute Divinité, & qui avoüât qu'il étoit tout à fait sans Religion: excepté peut-être un seul des trente Tyrans d'Athénes, duquel je parlerai dans la suite, car je ne veux rien dissimuler; & qui avoit des motifs politiques pour se débiter pour Athée quand il ne l'auroit point été, & pour se mettre au dessus de la Religion, s'étant mis au dessus des Loix que la Religion rendoit respectables.

Quant à ceux que l'on a regardez communément, & persecutez comme des Athées, c'étoient, à les regarder par un certain côté, les plus honnêtes gens, & les plus éclairez de la Gentilité. Car, par tout ce qu'on raconte d'eux, il paroît seulement qu'ils eûrent assez d'esprit pour s'appercevoir du ridicule de la superstition populaire, & assez de courage pour s'en moquer publiquement, même au péril de leur vie. Je croi pouvoir justifier, que sans qu'ils ayent jamais touché au Dieu Suprême, au premier Etre, à la premiére Cause, au premier Principe, leur Athéïsme n'attaquoit que le Polythéïsme. Au-de-là de ce que ceci peut être de quelque éclaircissement pour le Plan Théologique que je vous expose, & pour justifier les témoignages de préférence que ces prétendus Athées ont reçûs de la part des Péres sur le commun des Gentils; il est de la bonne foi & d'un peu de zéle, d'ôter aux libertins la misérable ressource de penser que la Gentilité n'ait rien crû, ou qu'il se soit trouvé des gens, ayant caractére de Philosophes, qui ayent nié absolument la Divinité. Ceux qu'ils pourroient se flater d'avoir pour eux! sur un bruit vague d'Athéïsme que l'Histoire Philosophique leur donne, sont Protagore, Prodicus, Diagore, Théodore, & Evhémére: je vais commencer par les faire connoître.

ARTICLE I.

Portraits hiſtoriques de Protagore, de Prodicus, de Diagore, de Théodore, d'Evhémére, & de Critias, qui ſont les ſix fameux Athées du Paganiſme.

LE premier métier de Protagore d'Abdére, qui ſe meſure ſi glorieuſement avec Socrate dans un dialogue de Platon, avoit été le métier de Portefaix ſelon Suidas, a ou de Fagotteur ſelon Aulu Gelle, qui ajoûte qu'il faiſoit ſes fagots d'une propreté toute particuliére: ſi bien que Démocrite qui lui en fit défaire un, & le refaire en ſa préſence, lui ayant trouvé en cela une eſpéce d'eſprit géométrique le prit chez lui, & en fit avec le temps un grand Philoſophe. Outre cela Protagore ſe fit lui-même Rhéteur, & eût la gloire de former Iſocrate. Mais ſon caractére dominant fut celui de Sophiſte, qui étoit un caractére que Socrate ne lui pouvoit pardonner, beaucoup moins la vanité qu'il en tiroit, ſe vantant d'apprendre à la jeuneſſe d'Athénes, lorſqu'il y parut, le ſecret de faire voir qu'ils avoient raiſon quand ils avoient tort. *Polliceba-tur ſe id docere, quanam verborum induſtria, cauſa infir-mior, fieret fortior.* Suidas définit ce ſecret *un aſſaut de paroles*, ἀγῶνα λόγων: il dit que Protagore en fut le premier inventeur, & que pour enſeigner tout ce qu'il y ſçavoit il prenoit cent *mines* de ſes éleves, c'eſt à-dire, quatre mille francs de notre monnoie. Il publia quelques Ecrits: ce qui le perdit, ce fut cette propoſition qui y fut trouvée, b *Quant aux Dieux, je ne puis dire s'il y en a, ni comment ils ſont faits: car il y a bien*

a *Aulu-Gel. liv. 5. chap. 3.* Protagoras de proximo rure in Abderam oppidum cujus popularis fuit, caudices ligni plurimo funiculo brevi circumligatos, & ratione quadam geometrica libratos portabat, &c.

b Sext. Emp. Des Dieux.

des raisons qui m'en empêchent. Le livre fut condamné au feu, & l'Auteur à la mort qu'il tâcha d'éviter par une prompte retraite : mais s'étant jetté dans un navire, il périt par le naufrage.

Il s'étoit fait un habile Disciple dans la personne de Prodicus de Céos, autre Sophiste qui lui ressembloit en tout ; intéressé comme lui, car il avoit fixé à cinquante drachmes, dit Suidas, c'est-à-dire, à deux pistoles, la rétribution qu'il tiroit de chaque Déclamation qu'il prononçoit en public, & licentieux comme son Maître sur la Religion ; car il disoit *que si l'on avoit tant de Dieux, c'étoit parce que le Peuple s'en étoit fait de toutes les façons, lui ayant plû d'adorer tout ce qui lui étoit de plus grand usage, comme le Soleil, la Lune, les Rivières, les Prez, les Fruits, & choses semblables.* Ses discours & ses livres faisoient impression ; puisqu'Aristophane dans sa Comœdie intitulée *Les Tragénistes* ou *Les Rôtisseurs*, qui s'est perduë, disoit d'un libertin, au rapport de Suidas.

Les livres l'ont gâté : c'est Prodicus peut-être,
Ou quelque autre jaseur qu'il s'est donné pour maître.

Théraméne, l'un des trente Tyrans, qu'on sçavoit avoir étudié sous ce Sophiste, ne faisoit pas trop d'honneur à son Ecole.

Diagore parut extréme, d'abord superstitieux, & puis Athée, *nous dit* Sextus l'Empirique. Il avoit mis cette Sentence au commencement d'un Poëme de sa façon.

Tout tourne au gré de Dieu, tout tourne au gré du Sort.

Ce langage n'avoit rien que d'édifiant, car Dieu & le Destin n'étoient qu'une même chose dans le stile des Philosophes, sur tout des Stoïciens. a Mais il changea de langage voyant que Dieu ne punissoit point un jeune Auteur, qui lui ayant volé quelques piéces de Poësie s'en faisoit honneur dans le monde, après s'être parjuré en justice pour soûtenir qu'elle étoit à

a Voyez Lilio Gregorio Gyraldi, Histoire des Poëtes, Dialogue 9.

lui. Alors Diagore se mit à dire par tout que les Dieux n'étoient que des chimères. Quelqu'un lui faisant remarquer quantité de tableaux exposez à l'entrée d'un Temple qui étoit près de la mer, lui dit en insultant à son incrédulité, *De qui sont tous ces tableaux, sinon de gens que les Dieux ont préservez du naufrage? Je le vois bien*, repliqua Diagore, *car ceux qui se sont noyez n'y ont pas fait peindre leur avanture.* Un autre jour que le navire qu'il montoit, étoit rudement battu de la tempête, il entendit les passagers qui disoient entre-eux, C'est cet Athée de Diagore qui nous a attiré ce gros temps. Alors leur montrant d'autres vaisseaux qui étoient dans le même péril, *Chacun de ces bâtimens*, leur dit-il, *porte-t-il son Diagore?* Mais ce qu'il fit un jour de plus scandaleux, ce fut de mettre au feu un Hercule de bois, pour faire boüillir son pot, en disant comme le rapporte Saint Clément, [a] *Courage Hercule : après tes douze travaux pour le service d'Eurythée, il m'en faut un treiziéme pour moi.* Enfin il divulga tout le secret des Mystéres de la Déesse Phrygienne par un Ecrit public, capable de faire tomber la Fête de Cybéle & de son Atis. Après quoi le plus sûr pour lui fut de se bannir d'Athénes, où par Sentence de l'Aréopage on promit un talent d'argent, c'est-à-dire, deux mille six cens livres, à celui qui le tueroit, & deux talens à celui qui le prendroit vif & l'ameneroit, ainsi qu'on peut voir dans [b] *les Oiseaux* d'Aristophane, & dans son Scholiaste Grec, qui nous apprend que Diagore étoit de la petite Isle de Mélos, l'une des Cyclades, détruite par les Athéniens, parce que c'étoit là une pépiniére d'Athées, comme dit Lilio. [c] Et c'est peut-être pour cette même raison qu'Aristophane traite Socrate de *Mélien* pour le faire regarder comme entiché d'Athéisme : car ce Poëte s'étoit livré à Anite & à Mélite qui formérent une accusation d'impieté contre

a S. Clément Avert.

b Aristoph. édition de 1607. page 592.

c Aristoph. dans les Nuës, Acte 3. Sc. 1.

Socrate, qui n'étoit pas de Mélos, mais d'un village proche d'Athénes. Quoiqu'il en soit, Diagore, qui étoit véritablement Mélien de naissance passa pour avoir l'esprit d'irréligion de ses insulaires, lorsqu'après la ruine de son Isle il eût été transporté à Athénes, où Démocrite l'achetta & en donna dix mille drachmes, ou quatre mille francs: de sorte que les deux plus fameux Athées, Protagore, & Diagore, sont sortis de son Ecole.

Environ cent ans après, Théodore de Cyréne parut à Athénes[a] avec son livre *des Dieux, livre non mépriſable, d'où l'on prétend qu'Epicure a tiré bien des choſes*, dit l'Epicurien Laërce qui avoit lû ce livre: c'est-à-dire, que la beauté de ce livre consistoit en ce que l'Auteur y rendoit les Dieux fort problématiques, comme a fait Epicure. C'est pourquoi Théodore fut regardé & chassé comme un Athée. A quoi ne contribua pas peu son horrible maxime touchant *l'indifférence des actions humaines*. Car il soûtenoit que rien n'est de soi ni bon ni mauvais, ni juste ni injuste: que toutes ces qualifications dépendent de l'opinion du peuple qui n'est qu'une assemblée de fous: & que le sage, qui a sçû se mettre au dessus des erreurs populaires, peut commettre sans aucun scrupule le larcin, l'adultére, & le sacrilége.[b] Cela n'empêcha pas qu'après avoir eû d'abord le surnom *d'Athée*, il ne fut ensuite surnommé *Dieu*. Il est croyable que ce fut par dérision, & pour lui réprocher qu'après avoir anéanti les Dieux, il ne lui restoit que de se mettre en leur place. C'est ce que Stilpon sembla lui vouloir dire quand il lui demanda, s'il croyoit tout de bon être tout ce qu'on disoit qu'il étoit.[c] Pourquoi non? répondit Théodore. Tu es donc un Dieu. Théodore en ayant convenu par un signe de tête, *Mais ne vois-tu pas miſérable*, continua Stilpon, *que par cette même*

a Dialog. Laër. dans Aristippe.

b Dans Stilpon.

c Voyez Laërce dans Stilpon, & M. Menage sur Laërce.

raiſon tu ſerois une pie, puiſqu'on t'en donne auſſi le nom à cauſe de tes jaſeries? Cet homme-là avoit cependant une certaine hauteur de vertu, ſur quoi la poſtérité lui a rendu une glorieuſe juſtice. Lyſimaque, un des Succeſſeurs d'Alexandre, lui ayant donné retraite dans ſes Etats, avoit ſouvent la tête rompuë de ſes maximes Philoſophiques, & il lui dit un jour; ſçais-tu bien que j'ai le pouvoir de t'ôter la vie? [a] *Voilà un beau pouvoir*, repliqua Théodore; *le moindre des inſectes venimeux en a autant.* Aſſurément je te ferai mourir ſur un gibet. *He je vous prie, Seigneur, gardez cette menace pour faire peur à ceux qui endoſſent l'écarlate dans votre Cour. C'eſt tout un pour Théodore de pourrir en terre ou en l'air.* L'Intendant de la Maiſon de ce Prince lui dit, Il me paroît que tu ne connois pas mieux les Rois que les Dieux. *Je connois aſſez les Dieux*, répliqua Théodore, *pour t'aſſurer qu'ils te déteſtent.* J'ai voulu rapporter tous ces traits, pour faire connoître le Fondateur de la Secte Théodorienne qui étoit un mélange de Stoïſme, [b] de Cyniſme, de Pyrrhoniſme, & de ce qui ſe nomma peu après, Epicuriſme, quand Epicure eût adopté la Doctrine de ce livre *des Dieux*, qui fit regarder & ſon Auteur & ſon Copiſte ſur un même pied d'Athées.

Ce fut preſque dans le même temps qu'Evhémére de Meſſine ou de Gergenti, produiſit l'Hiſtoire de la vie toute humaine de Jupiter & des autres prétenduës Divinitez, & il y a apparence que cette Hiſtoire, qui le fit paſſer pour un Athée, fit bien des Athées de ſa façon; je veux dire, qu'elle deſabuſa bien des gens ſur le culte des Dieux de la Fable, qui étoit l'endroit le plus éclatant du culte Payen.

Cent ans avant cet Hiſtorien intrépide, l'ambition

a *Cic. Tuſc.* 25. Magnum verò, inquit, effeciſti ſi cantharidis vim conſecutus es. Q. 1. Iſtis quæſo, inquit, iſta horribilia minitare Purpuratis tuis. Theodori quidem nihil intereſt, huímne an ſublimè putreſcat.

b Laërce Ariſtip.

avoit fait un Athée, dont elle fit bien-tôt après un Tyran. C'étoit Critias, l'un des trente Athéniens que Lysandre, après la réduction d'Athénes en 404. avant J. C. jugea les plus propres à accabler impitoyablement la liberté de leur propre Ville. Peut-être qu'un morceau de Poësie que Critias avoit osé publier, l'avoit fait juger capable de tout. Car dans son système, les Loix & la Religion n'étoient qu'une illusion finement concertée par la Politique, pour se rendre maîtresse non seulement de nos actions, mais même de nos pensées.

„ Il a été un temps, dit-il, où l'homme vivant „ comme la bête, tout se décidoit par la force, sans „ qu'il se parlât ni de recompense pour les bons, ni „ de punition pour les méchans. Après cela il fut éta„ bli des Loix pénales, qui me paroissent d'institution „ humaine; on fit de la Justice une Reine, & on lui „ donna pour Garde la Diffamation: quiconque trans„ gressa la Loi, fut puni. Mais quand on vint à faire „ réflexion que la Loi ne pouvoit après tout punir que „ les transgressions publiques, laissant impunies celles „ qui se commettoient sans témoins; je m'imagine „ qu'alors quelque homme adroit & rusé chercha un „ expédient propre à tenir les gens en crainte, sur tout „ ce qu'on pourroit ou faire ou dire, ou même penser „ en secret. Il introduisit donc la Divinité dans le „ Monde, c'est-à-dire, un Etre immortel & qui joüit „ toûjours de la plus belle de toutes les vies; un Etre „ éclairé qui voit & entend de la pure pensée, appli„ qué à tout ce qui se fait ici-bas; ayant en un mot „ tout ce qu'on attribuë à la Nature Divine, de sorte „ que tout ce qui se dit, il l'entend; tout ce qui se fait „ sur la Terre, il le voit: ne fût-ce qu'une pensée injuste „ qui nous passeroit par l'esprit, dès qu'il y a des Dieux, „ il n'y a pas moyen qu'elle leur échappe: car il est „ de la Divinité de ne rien ignorer. Il prit un bon tour „ pour faire goûter cette supposition: ce fut d'y mettre „ un peu de vrai sur beaucoup de faux. Car pour faire „ tout trembler au seul nom des Dieux, qu'il avoit

toûjours

toûjours dans la bouche ; il faiſoit remarquer que « c'eſt du côté du Ciel que les éclairs brillent & que le « tonnerre gronde: que beau au point qu'il l'eſt, le Ciel « ne peut être que le ſéjour & l'ouvrage de la Divini- « té : que c'eſt de la révolution des corps céleſtes que « dépend notre bonne ou mauvaiſe deſtinée, comme « c'eſt le Ciel qui fait la pluye & le beau temps. Ainſi « il tourna toutes nos craintes du côté du Ciel, après « y avoir placé la Divinité comme dans la plus belle « demeure qu'il fût poſſible: ainſi il fit regner les Loix, « & ceſſer les tranſgreſſions. Je me figure, ajoûte Cri- « tias, que ce fut ainſi que quelqu'un établit parmi les « mortels la créance des Dieux. „

J'ai fait d'autant moins de difficulté, de rapporter ce diſcours impie, que l'impieté s'y détruit elle-même en établiſſant la néceſſité de la Religion pour ſoûtenir la juſtice & la probité. Critias n'y prouve pas poſitivement qu'il n'y a point de Dieu, mais il hazarde ſeulement une conjecture ſur ce cas chimérique : & en montrant, comme il fait très-bien, que l'ordre ſeroit banni du monde, du moment qu'on en bannitoit la créance de la Divinité, en faiſant voir que dans cette ſuppoſition l'homme n'auroit qu'à vivre comme la bête ; il ruine la ſuppoſition, & démontre contre ſa penſée l'exiſtence de la Divinité: tant il eſt aiſé de tourner contre lui ſon propre raiſonnement. Auſſi l'Empirique Pyrrhonien, qui cherchoit des Athées dans l'endroit où il a inſéré ces vers auſquels j'ai plaint la peine de mettre des rimes, n'oſa aſſurer poſitivement l'athéïſme de Critias. [a] *Ce Tyran d'Athénes*, dit-il, *l'un des trente, ſemble être de l'ordre des Athées, quand il dit que les anciens Légiſlateurs feignirent un Dieu pour être inſpecteur des bonnes & des mauvaiſes actions des hommes ; dans la vûë d'empêcher que perſonne ne fiſt tort à ſon prochain en cachette, par la crainte qu'on auroit d'en être puni des Dieux.*

C'eſt ici, MONSIEUR, que je vous dirai ma pen-

[a] Sext. lib. 8.

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSITAIRE DE MONTAUBAN

sée, ou ma conjecture, touchant une espéce d'Athéïsme, dont on vit des Sectes entiéres lever l'étendart peu de temps après la mort de Socrate. Car les Stoïciens, les Cyniques, les Epicuriens, les Cyrénaïques, les Annicériens, & les Théodoriens, que je ferai connoître par leurs propres caractéres dans le *Plan Philosophique*, ou nioient les Dieux, ou leur ôtoient la connoissance & le soin des choses humaines; & c'en étoit assez pour être suspect d'Athéïsme parmi le peuple superstitieux & crédule, & parmi les Sceptiques qui ne croyoient rien. Les Sçavans étoient plus modérez, & nous ne voyons pas qu'ils ayent traité tous ces gens-là d'Athées. En effet il ne paroît pas que ces Sectes n'eûssent aucune croyance de la Divinité; mais seulement qu'elles n'avoient aucune foi pour les Divinitez populaires, qu'elles ne les jugeoient pas dignes du Culte qu'on leur rendoit, & que sur tout elles leur contestoient le gouvernement des choses humaines, *c'est à dire*, la Providence. Les cinq ou six Athées dont j'ai parlé, & qui sont presque les seuls connus dans le Paganisme par ce nom odieux, ne se l'étoient attiré que parce qu'ils s'étoient expliquez hardiment contre ces erreurs communes.

Je remarque en lisant l'avertissement de Saint Clément aux Gentils, que leurs Athées y sont les mieux traitez de leurs Philosophes. *Car*, dit ce Pére, [a] *ils ont eû de meilleurs yeux que les autres, pour s'appercevoir que le Polythéïsme n'étoit qu'une illusion: & s'ils n'ont pas connu la vérité, ils ont eû du moins quelque soupçon de l'erreur; personnages d'ailleurs d'une vie exemplaire. Je ne dissimule point ma surprise de ce qu'ils ont été surnommez Athées, & de ce qu'ils l'ont été par ceux que je nomme de vrais Athées, parce qu'ils ont tenu pour des Dieux, ceux qui ne l'étoient pas véritablement, qui n'étoient pas même, & qui pour tout Etre & toute Divinité n'avoient qu'un nom.* On diroit qu'Arnobe, le Maître de Lactance, n'a fait que traduire Saint Clé-

a Clem. Al. Exhortation aux Gentils.

ment en cette maniére. [a] *Jam dudum me fateor solitum esse mirari audere vos dicere quemquam ex his Atheum: cùm si verum fiat atque habeatur examen, nullos quàm vos magis hujusmodi par sit appellationibus nuncupari.* Pour me dispenser de multiplier les citations des Péres qui ont allégué contre les Payens leurs prétendus Athées comme des gens qui avoient tâché de leur ouvrir les yeux sur la pluralité des Dieux, & d'épurer, s'il eût été possible, leur espéce de Religion; je me contenterai ici de cette rémarque d'un homme d'une grande lecture, tel qu'Isaac Casaubon, sur Laërce dans Aristippe; sçavoir, que *quelques Auteurs Chrétiens ont jugé plus favorablement de Théodore & des autres* dont il est ici question, *que les Auteurs Payens qui les ont traitez d'Athées.* Il me semble que cela veut dire que tous les Chrétiens n'ont pas été persuadez que ce fussent de vrais Athées qui ne reconnussent aucune Divinité. Il est pourtant certain qu'ils rejettoient les Divinitez populaires, puis qu'ils s'en sont déclarez, même au péril de leur vie. Donc les Chrétiens, qui jugeoient d'eux plus favorablement que les Payens, pensoient qu'ils avoient eû quelque connoissance du Dieu Suprême. Or avec quelque connoissance du Dieu Suprême, & avec un mépris déclaré pour les Dieux populaires, ils faisoient sans doute la partie la moins gâtée du Paganisme.

Qu'on examine de près tout ce qui a fait le décri de Protagore, de Prodicus, de Diagore, d'Evhémére, & de Théodore: qu'on leur associe [b] Stilpon qui se fit chasser d'Athénes pour avoir soûtenu devant l'Aréopage qu'il n'y avoit point de Divinité femelle, & que par conséquent Minerve leur Patronne n'étoit point une Déesse: outre que la Minerve qu'on adoroit dans cette ville, c'étoit, disoit-il, la Minerve de Phidias & non pas celle de Jupiter, il vouloit dire, & non pas la Fille qui lui sortit du milieu du front:

a Arnobe liv. 5. contre les Gentils.
b Voyez Laërce dans Stilpon.

qu'on mette dans leur liste [a] Phidias lui-même qui se fit de fâcheuses affaires pour un petit mot dont on comprit toute la malice: car comme on eût voulu sçavoir de lui pourquoi il travailloit plus volontiers en marbre qu'en yvoire lorsqu'il s'agissoit de faire des Minerves, *C'est*, répondit-il, [b] *que le marbre conserve plus long-temps sa blancheur, & que c'est une matière plus vile que l'yvoire* : on lui auroit passé la prémiére raison toute mauvaise qu'elle étoit, dit Valére Maxime, mais la seconde fit voir que les Dieux n'étoient rien dans son estime. Cela offença les pieux Athéniens, & les disposa à souffrir avec plus d'indifférence qu'ils n'auroient fait, l'empriſonnement d'un Ouvrier si distingué, & sa mort en prison. Après qu'on aura bien examiné tous les actes que les Payens ont produit contre leurs Athées, il se trouvera que leur Athéisme n'attaquoit que les Divinitez Subalternes, soit Politiques, soit Poëtiques, sans toucher ni au prémier Dieu, ni même aux Dieux visibles qui étoient le Monde & les Astres, ni aux Génies qui étoient leurs Dieux invisibles: tant s'en faut qu'il paroisse que ces Athées eûssent rénoncé à la croyance de toute Divinité.

ARTICLE II.

Socrate & Héraclite accusez d'Athéisme par le Peuple, quoiqu'ils reconnûssent la Divinité Suprême.

MAIS voici ce qui me paroît décisif pour établir qu'on passoit pour Athée parmi les Payens dès qu'on heurtoit les opinions & les superstitions populaires tou-

a Voyez Plutarque dans Périclés.

b *Valére Max. liv. 1. ch. 29.* Athenienses Phidiam tulerunt, quandiu is marmore, potius quàm ebore, Minervam fieri debere dicebat, *quia diutius nitor esset mansurus.* Sed ut adjecit, *Et vilius*, tacere jusserunt.

chant le Culte des Dieux Inférieurs, quelque religieux sentimens que l'on eût d'ailleurs pour la Divinité Suprême. C'est que Socrate, & Héraclite furent accusez d'Athéïsme, eux qui publioient la sublime Théologie de l'Unité de Dieu, & de la Pluralité de ses Hypostases, comme vous le verrez, MONSIEUR, dans les Lettres suivantes. *Non assurément*, dit Socrate, *je ne suis pas tout-à-fait Athée. Mais je vous en prie, Mélite, parlez nettement, m'accusez-vous sérieusement de l'être? Oüi, je dis que vous l'êtes, puisque absolument vous ne croyez pas de Dieux.* Le voilà accusé formellement d'Athéïsme. Mais que répond-il à celà? *je vous admire*, reprend Socrate: *quelle raison avez-vous de dire ce que vous avancez? Quoi? je ne crois pas, comme le reste des hommes, que le Soleil & la Lune soient des Dieux? Non sans doute, Athéniens, il ne le croit pas*, recharge Mélite, *car il dit que le Soleil est une Pierre, & la Lune une Terre.* Prenez garde, interrompt Socrate, *vous croyez parler d'Anaxagore.* (Voici la note de M. Dacier sur les paroles de Socrate: [b] *C'est une Ironie de Socrate pour faire sentir le ridicule de la Religion des Athéniens qui prenoient pour des Dieux le Soleil & la Lune, qui ne sont que l'ouvrage de Dieu.*) *Mais dites-moi, Mélite, prétendez-vous que je ne reconnois aucun Dieu? Oüi, je prétends que vous n'en reconnoissez aucun.* On voit par là que ne pas reconnoître les Dieux populaires, c'étoit n'en reconnoître aucun. Pour faire entendre en passant ce que vouloit dire Mélite quand il accusoit Socrate de dire que le Soleil est une pierre; & pourquoi Socrate rejette cette espéce de blasphéme sur Anaxagore; je n'ai qu'à joindre ces paroles de Xénophon, [c] *Anaxagore disoit que le Soleil étoit une pierre* (une meule de moulin) *embrasée*, avec ce que j'ai dit ailleurs que Socrate juroit quelque fois par la premiére chose qui se trouvoit devant lui, comme, par

a Plat. Apolog. de Socrate.

b M. Dacier OEuvres de Platon, tome 2.

c Xen. liv. 4. des choses mémorables.

une pierre. Mélite l'accuſoit de jurer par une pierre en dériſion de ceux qui juroient par le Soleil. Il eſt certain que quelques Péres de l'Egliſe ont jugé, comme je l'ai dit ailleurs, que quand Socrate juroit par le chien, par la pierre, par le plane; c'étoit pour faire comprendre que les Divinitez Subalternes ne méritoient pas qu'on jurât par elles, & qu'un ſerment religieux ne pouvoit avoir que le premier Dieu pour objet. Mais il s'étoit expliqué ſi poſitivement ſur la Divinité du Soleil & de la Lune par ces paroles de l'Epinomis, *Nous avons de juſtes raiſons de dire que les Aſtres ſont animez.... Il faut donc tenir les Dieux viſibles, qui ſont les Aſtres, pour les plus grands, les plus adorables, & les premiers des Dieux. Après eux, & tout de ſuite au deſſous d'eux ſont les Génies*: & par ces autres paroles du ſeptiéme livre des Loix.... *touchant le Soleil & la Lune, qui ſont de grands Dieux*: enfin il avoit traité ſi hautement d'hommes dangereux & de *lâches*, ceux qui étant en autorité, n'oſeroient maintenir les Fêtes & les Sacrifices d'ancienne inſtitution pour les Dieux viſibles, & qui manqueroient de zéle pour publier la Divinité du Soleil & de la Lune; que l'amour de la vérité m'oblige à dire par occaſion que Socrate ne me paroît point parler par ironie quand il dit dans ſon Apologie, *Quoi? je ne crois pas, comme le reſte des hommes, que le Soleil & la Lune ſoient des Dieux?* Je reviens à mon ſujet, & je conclus que Socrate fut condamné d'Athéiſme ſur ce qu'on alleguoit qu'il attaquoit les Dieux Subalternes.

Au reſte, MONSIEUR, on prend les ſentimens de Socrate tels qu'on les trouve dans Platon, qui peut ſi l'on veut, lui avoir imputé fauſſement le dogme de la Divinité des Aſtres pour rendre ſa mémoire reſpectable aux Athéniens. Laërce nous apprend que Socrate s'étant fait lire le *Lyſis* de Platon, s'écria, *Bons Dieux!*

a Platon dans l'Epin.

b Laërce dans Platon.

que de mensonges ce jeune homme a dit là sur mon compte. a Gorgias en dit autant après la lecture du Dialogue qui porte en tête son nom. Mais après tout nous ne connoissons Socrate que par Platon & par Xénophon: & dans l'endroit où Xénophon b fait parler Socrate sur l'article des Dieux, le Soleil est placé immédiatement après le Dieu Suprême, & très-bien distingué de tout ce qu'on nomme là *les Ministres des Dieux*. De sorte que si Platon avoit prêté à Socrate la Doctrine de la Divinité du Soleil, il n'est pas trop vrai-semblable que Xénophon eût voulu appuyer cette menterie: car Platon & Xénophon ne s'aimoient pas, comme on en juge par le silence que ces deux Ecrivains contemporains, si célébres & si féconds, ont gardé l'un sur l'autre; le nom de Platon ne se trouvant qu'une fois dans Xénophon, comme c M. Ménage l'a remarqué; & Platon d n'ayant jamais nommé Xénophon, mais ayant dit de Cyrus, *que ce Prince étoit sage & vaillant & qu'il n'avoit manqué que du côté de l'éducation:* quoique l'éducation de Cyrus fasse la matiére du grand Ouvrage de Xénophon, contre qui ce petit mot étoit dit, selon la remarque de Gellius.

La vérité est qu'outre le Dieu Suprême, Socrate croyoit les Dieux visibles, sçavoir le Monde & les Astres qu'il jugeoit vivans & animez; & les Dieux invisibles, c'est-à-dire les Génies dont il estimoit que le Monde étoit plein. Mais il mettoit ces deux Ordres de Dieux créez, si au dessous du Dieu Suprême dont ils étoient l'ouvrage; & il étoit si choqué de voir que c'étoit à eux que le peuple adressoit tout son Culte, sans songer presque à leur Auteur; il échappoit à son zéle & à sa sincérité tant d'invectives contre ce desordre, qu'il fut aisé à ses ennemis de le faire

a Arhénée, liv. 2.

b Xén. Actions & paroles remarquables de Socrate, liv. 4.

c M. Menage sur Laërce 3. 34.

d *Gell. liv. 14. ch. 3.* Plato quodam in libro, virum quidem Cyrum gnavum & strenuum fuisse dixit, &c.

paſſer [a] *pour un homme qui ne croyoit pas les Dieux que croyoit la Ville* : parce qu'effectivement il ne croyoit pas en eux comme la Ville. Voilà au juſte la Religion de Socrate, comme il eſt juſtifié par quantité de preuves dans toutes mes Lettres : voilà ſon crime & ſon Athéiſme au jugement d'un Peuple ſuperſtitieux.

Diſons un mot d'Héraclite. C'eſt Saint Juſtin [b] qui nous apprend que ce Philoſophe fut regardé en Gréce comme un Athée, auſſi bien que Socrate : *quoique l'un & l'autre, & généralement tous ceux qui ont reconnu le Verbe, ayent été Chrétiens en ce que reconnoiſſant le Verbe ils ont reconnu* JESUS-CHRIST *qui eſt le Verbe*, comme ce Pére a l'aſſurance de le dire à l'Empereur Antonin le Pieux, & au Peuple Romain dans ſa ſeconde Apologie pour les Chrétiens. [c] Nous voyons dans Saint Clément pourquoi Héraclite fut mis au rang des Athées, mais d'une maniére très-honorable pour lui : puiſque ce fut pour avoir dit de ceux qui adorent le bois & le marbre, *Ces gens qui adreſſent leurs priéres à des Idoles, ſont auſſi fous que ceux qui parlent aux murailles* : & pour avoir donné cet avis aux pleureurs & aux pleureuſes des Divinitez Egyptiennes, *Si ce ſont des Dieux, ne les pleurez pas : ou ſi vous les pleurez, reconnoiſſez que ce ne ſont pas des Dieux.* Pour juger, au reſte, ſi cet Athée-là méritoit bien ce nom en rigueur, il me ſuffit, MONSIEUR, de vous avertir qu'Amélius, comme je le dirai ailleurs, trouvoit que l'Evangéliſte Saint Jean parloit de Dieu & de ſon Verbe, comme Héraclite.

J'ai ſuffiſamment prouvé que de tous les Philoſophes accuſez ou ſoupçonnez d'Athéïſme, il ne paroît pas qu'aucun ait méconnu entiérement la Divinité. Ainſi quelques eſprits libertins & ſuperficiels, que l'on voit quelquefois qui tâchent de ne rien croire, doivent renoncer à tout appui du côté de l'Antiquité Sçavante.

a Platon. Apol. de Soc.
b Apologie S. Juſtin.
c S. Clément Avertiſſ. aux Gentils.

Je voudrois bien la pouvoir laver d'une autre espéce d'Athéisme, qui ne touchoit pas à la Divinité, mais à la Providence. Aristote & Epicure l'ont niée : ce sont les deux seuls ennemis de la Providence que les Péres ayent reconnus. Les Péres étoient trop sages & trop éclairez pour chercher à en grossir le nombre, comme fait Ciceron en joignant Démocrite à Epicure. Il commence par faire forcément de Démocrite un Athée. [a] *Primùm igitur negandum est Deos esse, quod Democritus, simulacra inducens, quodam pacto negat..... Democritus nutare videtur in natura Deorum..... Imagines earúmque circuitus in Deorum numero refert.... quodam pacto Deos esse negat... Democritus censet imagines, Divinitate præditas, ineſſe universitati rerum.* Si ces simulacres & ces images dont Ciceron est si en peine, ne sont autre chose, comme j'ai lieu de le conjecturer, que les modelles éternels de toutes choses, renfermez dans l'Intelligence Divine, appellez *Nombres* ou *Proportions* par Pythagore, *Idées* par Socrate & par Platon, & *Formes* par Aristote ; ces images ne nous empêcheront pas de déférer au témoignage de [b] Saint Cyrille d'Alexandrie qui dit que Démocrite a reconnu la Divinité, *& qu'il a donné à Dieu le nom d'Intelligence.* De plus on feroit mal aisément, ou un blasphémateur de la Providence, ou un Athée, d'un Disciple de Pythagore : or [c] *Démocrite semble si bien avoir pris toute la Doctrine de Pythagore*, dit Thrasyllus, *qu'on croiroit qu'il a été son Disciple, si cela se pouvoit accommoder avec le temps auquel ils ont vécu l'un & l'autre.*

Pour l'exposition complète de la Théologie des Philosophes touchant la Divinité Suprême, il me reste à vous entretenir, MONSIEUR, sur le divin Ternaire de Platon, c'est-à-dire, sur une espéce de Trinité d'Hypostases qu'il concevoit dans la Natu-

a De la Nat. des Dieux, liv. 1. & 2.

b S. Cyrille contre Julien liv. 1.

c Diog. Laërce, liv. 9. dans Dém.

re divine : article que les Péres de l'Egliſe ont jugé important pour faciliter la ſoûmiſſion des Païens à la créance du dogme le plus relevé de notre Religion. Ce ſera la matiére intéreſſante d'une ou de deux Lettres qui ſuivront celle-ci. Je ſuis, &c.

MOURGUES J.

A Toulouſe, ce 16. Decembre 1707.

TABLE
ET ORDRE
DES MATIERES
DE LA II. LETTRE.

De six distinctions très-remarquables que les Doctes du Paganisme établissoient entre le Dieu Suprême, & les Dieux Inférieurs.

PLaton *écrivoit* Dieu *au haut de ses lettres importantes*, *&* les Dieux *au haut des indifférentes.* pag. 37.

Article I. *Trois titres de distinction entre Dieu & les Dieux.* 39

Il est l'Ouvrier, & ils sont ses ouvrages; il est immortel de sa nature, & ils ne sont immortels que par son bon plaisir: il est sans commencement, & ils ont commencé d'être. Faux principe de l'Académie, Que tout ce qui commence finit. Les Dieux étoient véritablement mortels selon le Système des Stoïciens, contre lesquels Plutarque s'emporte 39...44

Article II. *Quatriéme & cinquiéme différence entre Dieu, & les Dieux.* 45

Il est l'Etre vrai, & ils n'ont qu'un Etre faux; Dieu est même en quelque sorte au dessus de l'Etre, Hyperbole de Socrate. 45

S. Justin, & S. Augustin prouvent par ces deux

penſées de Platon, qu'il a eû quelque connoiſſance de nos Ecritures. Euſébe eſt dans le même ſentiment. 45...49

Eclairciſſement de la doctrine fondamentale des Pythagoriciens touchant l'Etre vrai & l'Etre faux, ou touchant le Monde Intelligible (ils veulent dire Dieu) & le Monde ſenſible dont les Dieux font partie. 49...53

Continuation du même éclairciſſement par l'analyſe du diſcours de Plutarque ſur l'Inſcription du Temple de Delphes : diſcours, dont on voit des extraits dans Euſébe, dans S. Cyrille d'Alexandrie, & dans Théodoret, au ſujet de la majeſtueuſe définition de Dieu, Celui qui eſt. 53...61

Spéculation de Platon & de Plotin ſur quelque notion qu'ils conçoivent dans Dieu comme antérieure & ſupérieure à celle de l'Etre. S. Juſtin ne deſapprouve pas cette ſubtilité. Théodoret n'admet cette ſupériorité qu'à l'égard de l'Etre créé. De Serres rend peu fidélement en Latin le paſſage de Platon. 61...64

Dans cette même page 64. ligne 15. *la Lettre ſuivante*, liſez, *deux de mes Lettres.*

Article III. *Sixiéme diſtinction du Dieu Suprême: ſa Providence s'étend à tout ; au lieu que les Dieux inférieurs n'ont qu'une ſorte d'œconomie bornée & dépendante.* 64

Selon Théodoret, Clément Alexandrin, & Saint Juſtin, Platon a tiré de nos ſaintes Lettres le dogme de la Providence : il l'établit dans le dixiéme livre des Loix. Plutarque raiſonne en Epicurien ſur la Providence, & ſur la production du Monde. La doctrine de la Providence eſt ſaine dans l'Ecole de Pythagore & de Platon,

aux Métempsychoses près, que Plotin employe pour la justifier. 64...75

Article Episodique. *L'Opinion d'Aristote touchant la Providence* Surlunaire. 75.

Nécessité de développer cet Article pour rendre intelligibles les passages de S. Clément, d'Eusèbe, de S. Gregoire de Nazianze, de Théodoret, de S Cyrille d'Alexandrie, de S. Epiphane, de S. Ambroise, de Lactance, d'Athénagore, de Tatien, de Diogéne Laërce, & du Platonicien Atticus, qui accusent Aristote d'avoir borné la Providence au soin des choses qui se passent au dessus de la Lune. 75...79.

Conjectures qui rendent vraisemblable qu'il a emprunté ce dogme du Pythagoricien Ocellus de Luques, qui désigne la Providence sous le nom de la Parque, comme font aussi Hiéroclés, & Aristote lui-même. 79....84.

Qu'Aristote est tombé dans cette erreur, parce qu'il a outré deux véritez certaines, celle de la simplicité de Dieu, & celle de son immutabilité. Extrait considérable du Pére Sylvestre Maurus Jésuite, sur ce sujet. Réponse de Saint Augustin aux difficultez apparentes de ceux qui ont de la peine à concilier l'immutabilité de Dieu avec la connoissance qu'il a des choses contingentes, & avec sa Providence qui en prend soin. 84...89.

TABLE
ET ORDRE DES MATIERES
DE LA III. LETTRE.

Des Athées du Paganisme.

IL ne paroît pas que parmi les Philosophes Payens il y ait eû aucun Athée, niant absolument toute Divinité. 91...92

Article I. *Portraits Historiques de Protagore, de Prodicus, de Diagore, de Théodore, d'Evhémére, & de Critias, accusez d'Athéïsme.* 93...99

Six Ecoles ou Sectes de Philosophes qui se déclarérent contre les Divinitez Subalternes, ne furent pas pour cela généralement accusées d'Athéïsme par les Payens éclairez. 100

Saint Clément Alexandrin, & Arnobe ont regardé comme la portion la moins corrompuë du Paganisme, ceux que le Peuple superstitieux nommoit Athées. Théodore, & les autres, ont été traitez plus favorablement par quelques Auteurs Chrétiens que par les Payens, au rapport de Casaubon. 100...101

Ni les six dont il a été parlé, ni Stilpon, ni Phidias qui offensérent les Athéniens par quelques railleries sur les Idoles, n'ont rien dit, que l'on sçache, contre le Culte du Dieu Suprême. 101...102

Article II. *Socrate, & Héraclite, furent accusez d'Athéïsme par le Peuple, quoiqu'ils re-*

connuſſent la Divinité Suprême. 102...106.
L'eſpéce d'Athéïſme de ceux qui ont nié la Providence, comme Ariſtote, & Epicure. Ciceron qui leur aſſocie Démocrite, eſt réfuté par S. Cyrille d'Alexandrie, & par Thraſyllus. 107...108

CONTINUATION DU PLAN THÉOLOGIQUE DU PAGANISME.

IV. & V. LETTRES.



A TOULOUSE;
Chez JACQUES LOYAU, Imprimeur, Libraire, & Juré de l'Université, ruë de la Porterie, à la Pallas.

M. DCCXII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

CONTINUATION DU PLAN THÉOLOGIQUE DU PAGANISME.

IV. & V. LETTRES.



A TOULOUSE,

Chez JACQUES LOYAU, Imprimeur, Libraire, & Juré de l'Université, ruë de la Porterie, à la Pallas.

M. DCCXII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

PLAN THÉOLOGIQUE DU PYTHAGORISME, ET DES AUTRES SECTES SCAVANTES DE LA GRECE.

IV. LETTRE. A MONSIEUR DE LALOUBERE, de l'Académie Françoise.

DE LA TRINITE' PLATONIENNE.

MONSIEUR;

AVANT que d'entamer cette matiére, je crois devoir mettre les lecteurs des Péres de l'Eglise au

fait de leurs sentimens sur la Trinité Platonienne, par les trois propositions suivantes, dont vous verrez la pleine justification dans la suite de cette Lettre : la premiére, que les Péres ont remarqué dans les Ecrits de Platon une imitation, une sorte de copie de la Trinité, suffisamment insinuée dans les Livres de Moïse & des Prophétes : la seconde, qu'ils ont trouvé cette copie très-défectueuse ; & très-infidéle : la troisiéme, que malgré cette infidélité qu'ils ont eû grand soin d'inculquer aux Payens mêmes, ils ont néanmoins profité de l'entêtement des Payens pour Platon, afin de les convaincre par la maniére dont il a parlé de la Trinité, qu'il s'étoit instruit sur la Religion dans nos anciennes Ecritures ; & afin de les apprivoiser, pour ainsi dire, à la créance du dogme Chrétien par cet argument, *Vous tenez Platon pour un excellent Maître sur les choses divines* (ces paroles sont de S. Justin) & Platon vous enseigne qu'il y a trois Hypostases en un seul Dieu : qu'avez-vous donc à vous récrier contre nous, qui ne faisons que rectifier Platon par Moïse, le Maître de Platon sur cette matiére, comme sur beaucoup d'autres ? De ces trois propositions, dont les preuves se présenteront d'elles-mêmes dans cette Lettre & dans la suivante, il résulte que les Péres ne peuvent pas avoir eû la pensée de prouver aux Fidéles le vrai dogme de la Trinité par l'autorité de Platon & des Platoniciens, comme des Ecrivains hardis le voudroient donner à entendre.

ARTICLE I.

Platon a mis dans le Dieu Suprême trois Hypostaſes Archiques, *c'eſt-à-dire, ayant caractére de Principe.*

DANS la ſeconde Lettre de Platon, écrite à Denis de Sicile, la Trinité, ou *la vérité eſt énoncée en tremblant*, comme parle Théodoret, ſous ces termes énigmatiques, *ce qui eſt en premier* dans la Divinité, *ce qui y eſt en ſecond, & ce qui y eſt en tiers.* Le Roi de Sicile avoit envoyé un homme de confiance nommé Archédéme à Platon, pour certains éclairciſſemens qu'il ſouhaittoit de lui touchant la nature de Dieu, qui eſt appellé *le Premier*, ou *le Premier Etre.* Voici la réponſe de Platon à cet article, qu'il appelle *un article reſpectable & divin.* a *J'ai compris par le diſcours d'Archédéme que vous ne trouvez pas que je vous aye aſſez développé ma penſée touchant la nature du Premier. Je ne puis pourtant vous en parler que par énigme, & de telle maniére qu'au cas qu'il arrive quelque malheur à cette lettre, ou ſur mer ou ſur terre, celui qui l'ouvrira n'y comprenne rien du tout. Voici donc ce qui en eſt. Tout eſt pour le Roi de toutes choſes, tout ſe rapporte à lui, il eſt l'auteur de tout ce qui eſt bon. Le Second eſt pour les choſes de la ſeconde claſſe, le Troiſiéme pour celles de la troiſiéme.*

Quand j'entends ces paroles, dit S. Clément, b *tout ce que j'y comprends c'eſt qu'elles regardent la ſainte Trinité; que le Troiſiéme eſt le Saint-Eſ-*

a Platon 2. Lettre.
b S. Clement 5. Tapiſſ.

prit, que le Second eſt le Fils par lequel toutes choſes ont été faites ſous le bon plaiſir du Pére.

Saint Cyrille[a] rapporte ainſi le Commentaire de Porphyre ſur ces paroles énigmatiques, & ſur quelques autres qui ont quelque liaiſon avec celles-ci. *Porphyre*, dit ce Pére, *expliquant la penſée de Platon, dit que l'eſſence de la Divinité s'étend juſqu'à trois Hypoſtaſes; que le Dieu ſuprême eſt le Bien ſouverain; qu'après lui vient le ſecond qui eſt le Créateur, que le Troiſiéme eſt l'Ame du Monde; & que les Proceſſions Divines s'étendent juſqu'à cette Ame. Voici*, dit encore ce Pére, *les propres paroles de Porphyre dans ſon quatriéme livre de l'Hiſtoire de la Philoſophie. Platon dit que l'eſſence de Dieu procéde juſqu'à trois Hypoſtaſes: que le Dieu ſuprême eſt celui qu'il nomme le Bien; que ce qui eſt après lui, ou le Second c'eſt le Créateur; & que la Troiſiéme Hypoſtaſe eſt l'Ame du Monde; la Divinité procédant juſqu'à cette Ame.*

Avant que de vous produire deux autres explicateurs de l'énigme de Platon, plus célébres encore que Prophyre; & avant que de vous parler de la ſixiéme Lettre qui eſt auſſi toute énigmatique, je veux ſatisfaire l'impatience raiſonnable que vous pourriez avoir, MONSIEUR, de ſçavoir ſi Platon a reſervé le ſecret de ſa Trinité pour ſes ſeuls amis auſquels il écrivoit en confidence, ou s'il en a dit quelque choſe dans ſes ouvrages qu'il a rendu publics. Car s'il s'eſt peu montré pour ce dogme, le nom que je donne à cette Trinité en l'appellant *Platonienne*, eſt un faux nom, & j'aurois dû la nommer *Plato-*

[a] S. Cyrille contre Julien liv. 1.

nicienne, à cause des Platoniciens qui en ont parlé nettement six ou sept siécles après Platon. A cela je dis d'abord que tous les Platoniciens en ont fait honneur à leur Maître, & que les Péres la lui ont unanimement attribuée, ce qui déja me suffit.

Mais je veux vous faire voir tout d'un coup d'œüil sa Trinité ou *son divin Ternaire* dans le Philébe. *Vous avoüerez donc*, y dit Socrate, *que l'Ame, & l'Intelligence, ont leur origine dans la nature du plus grand des Dieux.* Il y a là une distinction inévitable entre *le plus grand des Dieux*, *l'Intelligence*, & *l'Ame*. Si Socrate, ou pour mieux dire Platon, y met une distinction de nature, ou non, je n'ai que faire de l'examiner: c'est le fait littéral, & non le doctrinal, que je vous expose. De quelque maniére que Platon l'entende, il met l'origine de l'Ame & de l'Intelligence dans la Nature du Dieu Suprême. La lecture du texte vous fera remarquer que cette Ame y est nommée *Royale*, aussi-bien que l'Intelligence: cela est préparé dans la contexture du Dialogue, & auroit peu de grace dans la traduction du passage détaché. *L'Ame Royale*, & *l'Intelligence Royale* sont *le Troisiéme & le Second* de l'énigme, qui ont leur origine dans la nature *du Roi de toutes choses*, nommé ici *Jupiter*. J'ai mis dans la traduction du passage *le plus grand des Dieux* pour *Jupiter*, nommé dans le Critias *le Dieu des Dieux*, expression remarquable de nos Ecritures; & dans l'Euthyphron, *le plus excellent des Dieux*, selon la notion que non seulement les Philosophes, mais aussi *les hommes* ordinaires *ont attaché à ce nom*. L'Ame & l'Intelligence sont *Royales* dans Platon

quand il les considére par rapport au Roi des Dieux & des Hommes, Jupiter; elles sont *Divines* quand il en parle sans allégorie, comme dans le dixiéme livre des Loix; *l'Ame qui est Dieu*, dit-il, *prenant avec elle l'Intelligence qui est toûjours Dieu, régle sagement & heureusement toutes choses.*

Pour revenir au Philébe, Platon y parle distinctement *du Bien*, *de l'Intelligence*, *& de l'Ame*: il y met *le Bien* au dessus de tout: c'est dans la Nature *du Bien* que *l'Intelligence*, *& l'Ame* ont leur origine: il dit que *l'Intelligence est inséparable de l'Ame*: & je ne dois pas manquer de vous dire qu'il y donne plus d'une fois le nom de *Sageſſe* à *l'Intelligence*, c'est-à-dire selon Platon même, *au Verbe très-divin qui a fait & arrangé le Monde*: car la Synonimie de ces termes *Verbe* & *Intelligence*, est une chose très-connuë, comme je le ferai voir en parlant des trois Hypostases Archiques en particulier: il donne donc avec affectation le nom de *Sageſſe* au verbe Créateur du Monde; c'est qu'il écrivoit après celui qui a dit, [a] *Les Cieux ont été affermis par le Verbe du Seigneur*; & après celui qui fait parler ainsi la Sageſſe, [b] *J'étois avec lui mettant toutes choses en ordre*: à quoi il semble faire allusion dans cet endroit du Philébe. J'y ai encore sous les yeux une chose plus singuliére & plus digne d'être transcrite. [c] *L'Intelligence* ou le Ver-

a Dans l'Epinomis. Pseaume 32.

b Prov. 8. 30.

c Dans le Philébe.

be, *eſt engendré de celui qui eſt nommé la cauſe* ou le Principe *de toutes choſes*. Quelqu'un pourroit encore obſerver que Platon ne donne pas ce même caractére à *l'Ame*, quoiqu'à cela près il l'aſſocie à *l'Intelligence* dans la nature *du Bien* : comme s'il vouloit reſerver pour *l'Intelligence* la proprieté d'être engendrée. Mais ce ſeroit faire Platon trop *Orthodoxe*, pour me ſervir du terme de S. Juſtin : & nous aimerons bien mieux, vous & moi, dire de lui, ce que S. Auguſtin a dit de Porphyre [a] ſur le ſujet de la Trinité, il en a parlé comme il a pu, ou comme il lui a plu, *Hoc dixit ut potuit, ſive ut voluit* [b] S. Cyrille croit que *Platon penſoit encore plus exactement & plus ſainement qu'il ne parloit ſur cette matiére ; & qu'il ſe ſeroit mieux expliqué s'il n'eût craint une dénonciation d'Anyte & de Mélite, laquelle auroit pu abboutir à la ciguë de Socrate.* Mais ce Pére ne manque pas d'obſerver & de prouver que Platon n'eſt propre qu'à faire des Ariens ſur la Trinité. De bonne foi [c] dit Tertullien, je plains le pauvre Platon de ce que chaque Hérétique le prend pour ſon *faiſeur de ragouts & de confitures ; Doleo, bona fide, Platonem omnium Hæreticorum condimentarium factum.* Cela même prouve, MONSIEUR, qu'il eſt bon d'approfondir la doctrine de Platon, non pas pour la ſuivre ni pour en faire un aſſaiſonnement de nouveautez cruës & inſipides, comme ont fait les Hérétiques des premiers Siécles ; mais pour mieux entendre ces anciens Novateurs, & les Péres qui

a S. Aug. de la Cité liv. 10. ch. 23.
c Cyr. liv. 1. contre Julien.
c Tertullien dans le livre de l'Ame, ch. 23.

les ont réfutez. Telle eſt ma vûë dans cet Ouvrage.

J'ajoûte que pour bien entendre Platon même, il faut commencer par ſe mettre bien au fait de ſon Ternaire d'Hypoſtaſes, ou de Dieux ſi l'on veut; & ſur cela conſulter ſes plus anciens Interprétes. Car Platon mêle de ſa Théologie dans tous ſes Dialogues, & les termine preſque tous à la contemplation ou de *l'Ame*, ou de *l'Intelligence*, ou *du Bien*, ou de deux de ces choſes divines à la fois, ou de toutes les trois enſemble: très-eſtimable, à ſes erreurs près, d'avoir ainſi rapporté tous ſes diſcours à ſa Religion. Il avoit ſes raiſons pour en écrire d'une maniére ſi élevée que ſes lecteurs ignorans n'y puſſent atteindre, ſe tenant toûjours à la portée des ſeuls habiles. Aujourd'hui que les plus habiles ne ſçavent preſque rien de ſa Religion, on le trouve *ténébreux*, comme on diſoit autrefois qu'Héraclite l'étoit; on s'imagine qu'il nous ſert quelquefois du galimatthias, quoi qu'un Auteur tant ſoit peu raiſonnable n'en donne jamais, & qu'un homme de bon eſprit ſçache toûjours ce qu'il dit, & veüille bien qu'on le ſçache, en reconnoiſſant pourtant qu'il peut ſe tromper dans ce qu'il dit: l'un eſt une foibleſſe de l'humanité, & l'autre un foible & un travers. Il faut donc être perſuadé que Platon ne parle point en l'air, ni vaguement, ni confuſément, ſoit quand il dit *du Bien, qu'il eſt au de-là de l'Etre, le Premier, l'Un, le Même, toûjours le même, le Beau, le Parfait, l'Utile, la Fin de tout ce qui ſe fait, ce que toute Ame pourſuit, le Roi de tout, le Pére de l'Intelligence, l'origine de l'Intelligence & de l'Ame, le Principe de toutes choſes:* ſoit quand il dit *de l'Intelligence,*

qu'elle eſt Dieu, le Verbe très-divin, l'Ouvrier de toutes choſes, le Second, le Monde Intelligible, l'Etre tout court; *qu'elle a un Pére ineffable, qu'elle eſt inſéparable de l'Ame :* ſoit quand il dit *de cette Ame, qu'elle eſt Dieu, ayant ſon origine dans le principe de toutes choſes, qu'elle eſt répanduë & infuſée dans tout ce qui ſe meut, principe de tout mouvement, & ce qu'on peut nommer le Troiſiéme.* Platon eſt inintelligible d'un bout à l'autre pour quiconque ne comprend rien à tout cela : ce ſont les fondemens de ſa Morale, & les principes d'une Philoſophie plus Théologique que celle de notre temps : c'eſt là ſa Religion, & la vraie clef de ſes Ouvrages. Les Péres en ont des extraits conſidérables, aſſez ſouvent ils en paroiſſent contens, ſouvent ils en prennent avantage ſur les Payens, ſouvent ils le redreſſent ou le combattent : leurs raiſonnemens ſont faits pour leur temps où ces choſes étoient connuës : on veut y entrer aujourd'hui : ſans cette clef on eſt toûjours dehors.

Pour ces raiſons il ne faut pas plaindre ni la peine ni le papier à copier quelques Expoſiteurs du *divin Ternaire.* Les Péres vous ont déja fait parler Prophyre, & c'eſt eux qui nous ont conſervé quelque fragmens d'un fameux Pythagoricien ou Platonicien d'Apamée en Syrie, appellé Numénius, qui parle ainſi au ſujet des trois Hypoſtaſes. [a] *Il faut penſer*, dit-il, *que le Pére du Dieu créateur eſt le premier Dieu. Le premier Dieu étant tout ramaſſé en lui-même, a l'unité ou la ſimplicité en partage par cette même raiſon qu'étant renfermé en lui-même, il n'eſt pas*

a Numénius dans S. Cyrille liv. 8. contre Julien.

susceptible de division. Si bien que le second Dieu & le troisiéme n'est qu'un Dieu avec lui.

Voilà un Philosophe, a dit S. Cyrille, *qui déclare que Dieu étant un & simple, est par cela même indivisible; & que le Second & le Troisiéme Dieu n'est qu'un Dieu: ce Pythagoricien rassemblant peut-être, comme nous, dans l'Unité de Nature, ce qu'il avoit distingué par trois noms: quoi qu'il employe mal à propos les termes de Second Dieu, & de Troisiéme Dieu, en se contredisant lui-même si je ne me trompe.*

Venons à des Platoniciens dont les Ouvrages soient parvenus jusqu'à nous, comme pour rendre témoignage & de la fidélité des Péres qui en ont produit des extraits, & de leur bonne foi à en tirer des inductions tout évidemment renfermées dans les principes de ces Auteurs. Plotin dont nous avons Six *Neuvaines* ou *Ennéades* de livres, ce qui fait un corps de cinquante quatre livres précieux aux Sçavans, se présente le premier. S'il n'étoit question que de justifier qu'il a reconnu les trois Hypostases Platoniennes comme l'assurent S. Augustin, Théodoret, S. Cyrille, & Eusébe; je n'aurois qu'à proposer ce peu de paroles de son livre contre les Gnostiques, plus expresses que toutes celles que j'ai trouvé citées, b *Le Bien est simple de sa nature, & le Premier: l'Intelligence est après le Bien, je dis immédiatement après: & l'Ame après l'Intelligence. Il n'y a ni plus ni moins que cela de Principes dans l'ordre intelligible.* Mais nous allons apprendre quelque chose de plus curieux d'un homme si extraordinaire.

a S. Cyrille liv. 8. contre Julien.
b Plotin Enn. 2. liv. 9. ch. 1.

ARTICLE II.

Analyſe du livre de Plotin des trois Hypoſtaſes Archiques, *ſur lequel les Péres ont fait beaucoup d'attention.*

LA premiére de ces Hypoſtaſes eſt *Le Bien ou le Très-Parfait*, la Seconde *Le Verbe*, ou *l'Intelligence*, la troiſiéme *L'Ame du Monde*. Le but de Plotin eſt non ſeulement d'établir & d'éclaircir ce dogme par les ſeules lumiéres de la raiſon, mais auſſi de preſcrire à l'homme une Méthode pour s'élever à la connoiſſance & à la découverte des trois Hypoſtaſes, en commençant par la troiſiéme, pour paſſer de là à la ſeconde, & de celle-ci à la premiére. Et voici ſa Méthode. Premiérement, dit-il, par la connoiſſance de notre Ame particuliére nous parviendrons à la connoiſſance de l'Ame commune & du grand corps qu'elle anime qui eſt tout ce Monde ſenſible. Secondement par la connoiſſance de l'Ame commune & du Monde ſenſible nous parviendrons à la connoiſſance du Verbe qui eſt & le Principe immédiat de cette Ame, & l'Exemplaire ou le modelle du monde. En troiſiéme lieu par la connoiſſance du Verbe nous nous convaincrons qu'il ne peut pas être le premier principe, qu'il procéde néceſſairement de quelque choſe qui va devant lui, qu'il eſt engendré, qu'il a un Pére, & que ce Pére ne peut être mieux nommé que *Le Bien*, ou *le Très-Parfait*, ou *l'Unité*: & c'eſt la premiére ou la plus haute Hypoſtaſe.

Il vient au détail, & comme il ne ſe ſert guére du terme de *Verbe*, j'emploirai volontiers avec

Plotin celui *d'Intelligence*, pour ne pas profaner dans une doctrine impie un terme consacré dans la Religion.

Dans le 1. Chapitre il fait confusion à l'Ame du prodigieux oubli où elle est d'elle-même, & de Dieu son Auteur à qui elle est toute entiére & à qui elle se doit sans partage. Il lui prouve, qu'en prodiguant son estime & son admiration aux choses extérieures, elle se deshonore & se dégrade: puisque par là elle se met véritablement au dessous des objets de son estime & de son admiration. Elle ne prend pas garde, dit-il, qu'elle a des yeux dont elle pourroit se servir pour se regarder elle-même & pour considérer les choses divines.

Dans le 2. Chapitre il lui fait contempler sa propre beauté: que tout ce que nous avons d'aimable nous le tenons de l'ame, *plus mépriſables que du fumier auſſi tôt qu'elle nous abandonne & que nous ſommes morts*: que peut-être tout au monde ne seroit que terre sans l'ame; & que quand à cette terre on allieroit du feu, de l'air, & de l'eau, le tout néanmoins inanimé, on n'en feroit jamais un composé respectable: que c'est l'Ame qui vivifie toutes choses sur la terre & dans le ciel, qui fait que le Monde est un animal & un Dieu, le soleil un autre, & ainsi de chacune des Etoiles (Plotin raisonne conséquemment à ses principes, qui sont ceux du Pythagorisme; on devoit bien s'y attendre) que la face du Monde n'est si belle que parce qu'il *eſt animé dans ſon tout & dans chacune de ſes parties juſqu'aux plus petites*: qu'au reste ce qui fait que les Dieux sont Dieux, est Dieu, & un Dieu plus ancien que les Dieux. Et voilà tout d'un coup établie la Divi-

nité de l'Ame du Monde qui eſt la troiſiéme Hypoſtaſe Plotinienne & Platonienne.

Chapitre 3. Comme la parole proférée nous fait connoître la parole intérieure qui eſt ſon principe & dont elle eſt l'image : & comme la chaleur que le feu produit nous fait juger de celle qui eſt dans le feu, quoiqu'il y ait beaucoup à dire de l'une à l'autre : de même l'Ame du Monde déja connuë nous méne à la connoiſſance de la ſeconde Hypoſtaſe, de l'Intelligence, de l'Entendement Divin qui eſt le Pére & le Principe immédiat de cette Ame & dont elle eſt la production, l'acte, l'image imparfaite ; parole proférée qui exprime en quelque ſorte la parole immanente. Tout ce que Plotin nous dit là auroit beſoin d'explication : mais les explications ont paſſé devant dans les Ennéades précédentes. *L'Ame étant ſi excellente*, ajoûte-t-il, *l'Intelligence l'eſt encore davantage.*

Chapitre 4. On peut encore monter de ce Monde ſenſible au Monde Intelligibe, qui eſt l'Intelligence divine ; car l'Auteur de toutes choſes en a néceſſairement les modelles dans ſon intelligence, leſquels compoſent ce Monde Intelligible, où tout eſt ſtable, tout eſt immortel, tout eſt divin. *Là tout eſt Etre & Intelligence, là tout l'Etre & toute l'Intelligence : là tout eſt ſentlement, & eſt toûjours : point d'avenir, car tout y eſt déja : là rien de paſſé ; car de tout ce qui y eſt, rien n'en eſt paſſé : tout y eſt toûjours, les choſes y étant toûjours les mêmes.* Voyez, MONSIEUR, comme notre Contemplatif s'éleve juſqu'au Monde Intelligible, ou s'y abime. Ces modelles du Monde ſenſible, modelles ou exemplaires ſubſiſtans, éternels, & tout divins, ſont

les Nombres de Pythagore, & les Idées de Platon, seul objet de la vraie Philosophie, disent ces grands Maîtres, seule matiére de ce qu'ils nomment proprement science, tout le reste ne pouvant être qu'opinion, que conjecture, que vrai-semblance. Je me promets sans hésiter de faire connoître le fond de leur pensée dans mon *Plan Philosophique*, & de faire avoüer que sur leurs Nombres & sur leurs Idées ils ont pensé d'une maniére non seulement haute & sublime, mais encore nette & raisonnable, comme Saint Augustin en étoit très-persuadé, lui qui possédoit leur systéme, & en pouvoit juger mieux que personne. Voilà donc Plotin parvenu à la découverte de sa Seconde Hypostase, qui est l'*Intelligence* divine, par la considération du Monde sensible dont elle renferme les patrons éternels, & par la connoissance de l'Ame qui vivifie tout ce Monde-là, & qui est sa troisiéme Hypostase. Il ne lui reste plus que de monter de la seconde à la premiére; c'est son plus grand effort d'esprit. Pour cela il suppose que l'*Intelligence* qui connoît toutes choses, se connoît aussi elle-même: autrement il y auroit quelque chose qui échaperoit à la connoissance de l'Intelligence divine. Après cela il prend à la fin de ce chapitre un principe que vous trouverez d'une réverie profonde, & qui avoit besoin assurément d'être éclairci, comme il l'est dans cette même Ennéade livre 3. chapitre 10. & ailleurs: le voici. *Ce qui se connoît soi-même est une même chose, & en est plus d'une.* Il le prouve: car d'un côté, si dans ce qui se connoît soi-même, ce qui connoît, & ce qui est connu, n'étoient en aucun sens une même chose; ce qui se connoît soi-même comme nous le supposons, ne se

conoîtroit

connoîtroit pas soi-même, mais connoîtroit quelque chose différente de soi. D'autre part connoître & être connu sont deux choses, comme voir & être vu, comme *agir & patir* : donc ce qui connoît & ce qui est connu sont deux choses. Or dans ce qui se connoît soi-même il y a ce qui connoît & ce qui est connu : il y a donc deux choses. De plus les choses intelligibles, ces modelles des choses sensibles renfermez dans l'Intelligence divine, y sont mêmes choses entr'elles, & même chose avec elle ; toutes les choses qui sont en Dieu étant une même chose avec Dieu : & cependant ces modelles sont en quelque sens plusieurs choses différentes : car l'Homme Intelligible par exemple, est différent du Cheval Intelligible. L'Intelligence est donc unité & pluralité : elle n'est donc pas l'unité très-simple & très-parfaite. Et par cette considération Plotin tente la découverte de sa prémiére Hypostase, en cette manére.

Chapitre 5. Le Nombre, ou ce qui est Nombre, ne sçauroit être la premiére de toutes les choses, le premier de tous les principes, parce que l'Unité va devant tout Nombre, le produit, & l'engendre : donc l'*Intelligence* qui comme on vient de le montrer, est pluralité, quantité, & nombre, ne peut être la premiére de toutes les Hypostases, & nécessairement elle a pour principe l'Unité simple & parfaite. Et puisque l'*Ame* est inférieure à l'*Intelligence*, comme on l'a déja fait voir, puisque d'ailleurs cette Ame est Nombre elle-même ayant diverses fonctions, comme de raisonner, de comprendre, de desirer ; & agissant dans elle-même (toutes choses que Plotin prouve à redittes sans fin) il s'ensuit de là selon lui, que l'*U-*

nité parfaite est antérieure à l'*Ame* aussi bien qu'à l'*Intelligence*, & qu'elle est par conséquent la premiére Hypostase, qu'il nomme aussi *le Bien* & *le Très-Parfait*. Vous vous appercevez d'abord, Monsieur, que de tout ce raisonnement il s'ensuit que le Très-Parfait n'agit point dans lui-même; car il y auroit en lui & ce qui agit & ce qui souffre; qu'ainsi le Trés-Parfait ne se connoît pas; car il y auroit en lui & ce qui connoît & ce qui est connu; point d'unité parfaite par conséquent: & vous croirez peut-être que c'est là une objection contre Plotin: mais tout au contraire, c'est justement ce que Plotin veut, c'est comme il raisonne, c'est ce qu'il prouve en cent endroits; sçavoir, que le Très-Parfait ne se connoît pas, ni ne connoît quoi que ce soit; parce qu'étant Très-Parfait il n'a besoin de rien, pas même de lui-même: & qu'ainsi il ne connoît ni n'aime quoi que ce soit, il ne se connoît ni ne s'aime: & qu'enfin son bonheur suprême consiste dans son suprême repos, qui exclut toute action & toute attention. Je suis Historien &, non pas Approbateur, de ces spéculations outrées.

Chapitre 6. Nous voici à l'endroit dont Eusébe, S. Cyrille, & Théodoret ont été frappez: & dont ils ont tiré avantage, non pas pour prouver le mystére de la Trinité aux enfans de l'Eglise, mais pour renvoyer les Payens à l'école de leurs propres Maîtres, quand ils s'avisoient d'attaquer ce mystére par des railleries impies, comme avoit fait Julien l'Apostat, ou l'Athée, contre qui S. Cyrille a écrit. Plotin se flatant d'avoir solidement établi sa prémiére Hypostase, *Le Très-Parfait*; la très-simple Unité, ce qui est toûjours le même en tous sens & par tous ses endroits; entreprend

ici d'examiner pourquoi cette ſupréme Hypoſtaſe n'eſt ni ſeule ni ſtérile, en quelle maniére & pour quelle raiſon elle produit l'*Intelligence*, & l'*Ame* après elle & au deſſous d'elle. La curioſité eſt hardie. Il faut, dit-il, implorer le ſecours de Dieu, non par une oraiſon qui frappe l'oreille, mais en ſe recuëillant en Dieu qui eſt au fond de l'ame comme dans ſon temple: car nous ne prions jamais bien que quand nous allons *ſeuls à Dieu ſeul*, μόνος πρὸς μόνον, déchargez du ſouvenir de tout le matériel & de tout le ſenſible. Après cela examinant de quelle maniére le premier Principe en pourroit produire un ſecond, il dit que ce ne peut être ni par commandement, ni par volonté, ni par aucun autre mouvement qu'il ſe donne: puiſque le principe qu'il produiroit ainſi, ſeroit le ſecond par la ſuppoſition, & ne le ſeroit pas, car il deviendroit par là le troiſiéme en cedant néceſſairement la ſeconde place à ce prétendu mouvement par lequel il auroit été produit. Plotin n'en dit pas ici davantage ſur cet article qui conterne le parfait repos & l'inaction générale qu'il attribuë toûjours à ſa premiére Hypoſtaſe. Le ſecond principe ſe trouve immédiatement aprés le premier, & cela s'appelle être produit par le premier, quoi que le premier ne faſſe rien du tout pour produire le ſecond. Il compare le premier principe au Soleil, & le ſecond à la ſplendeur du Soleil, de qui elle dépend ſans que le Soleil s'agite pour la produire: cela n'explique pas trop heûreuſement la choſe, & il auroit été heûreux ſi une humble foi lui avoit épargné la peine de raiſonner humainement ſur les choſes divines.

Quant à l'article de la fécondité de la premiére Hypoſtaſe, il ſuppoſe comme choſes connuës,

que ce qui est dans sa perfection produit toûjours quelque chose ; que ce qui est de tout temps dans sa perfection, produit aussi de tout temps ; que le produit est toûjours l'image du produisant, mais toûjours moindre ou moins parfait que le produisant. Le feu, tandis qu'il est feu, produit de la chaleur ; la nége, tandis qu'elle est nége, produit de la froideur ; & de même les corps odorans, depuis qu'ils ont leur perfection & tandis qu'ils s'y maintiennent, produisent continuellement de l'odeur. *Que dirons-nous donc du Très-Parfait ? demande Plotin*, (& c'est ici l'essentiel du texte, & ce qui en a été transcrit par les Péres.) *N'est-il le principe de quoique ce soit? ou plûtôt ne l'est-il pas des choses les plus grandes après lui ? Ce qu'il y a de plus grand après lui c'est l'Intelligence : car c'est lui qu'elle regarde, c'est de lui seul qu'elle a besoin, au lieu qu'il n'a aucun besoin d'elle. L'Intelligence doit être engendrée par ce qui a un degré d'excellence sur elle, comme elle a une supériorité d'excellence sur tout le reste, qui n'est qu'après elle: l'Ame étant, pour ainsi dire, la production & le Verbe de l'Intelligence, comme l'Intelligence est la production & le Verbe du Très-Parfait.*

Ce que vous venez de lire, MONSIEUR, est quelque chose de bien exprés sur la distinction & sur l'ordre des trois Hypostases Archiques. Quelques lignes ne seront pas perduës à y donner un peu plus de jour par l'exposition de Plotin sur le terme de *Verbe*, que je n'ai pû supprimer en cet endroit. *Verbe* & *Parole* c'est là même chose. *Quand l'Intelligence* se contemple, a dit Plotin, elle s'entretient avec elle-même,

a Voyez le ch. 10. du liv. 3 de cette 5. Ennéade.

elle se parle, elle se dit, *Je suis ceci, Je suis telle chose,* Εἰμὶ τόδε, τὸ τόδε. Le plus intimement qu'elle puisse parler à elle-même, est de se dire, *Je suis moi, moi-même,* Εἰμὶ εἰμὶ καὶ Ἐγὼ ὦ ἐγώ. C'est là sa parole la plus secrete & la plus intérieure. Sa parole prononcée ou proférée, est selon Plotin, comme je le dirai ailleurs, lorsque non-seulement l'Intelligence se contemple comme le modelle du Monde sensible, mais qu'elle desire aussi d'exécuter ce modelle: car ce desir tout puissant, & tout agissant est l'Ame du Monde, ou la troisiéme Hypostase, appellée ici pour cette raison *le Verbe de l'Intelligence*; *de même*, ajoûte Plotin, *que l'Intelligence est le Verbe du Très-Parfait.* Ce *de même* n'est pas toutefois de la derniére exactitude; puisque selon cet Auteur, le Très-Parfait ne se connoissant point, dumoins réflexivement, ne se dit mot, & que son silence absolu est une partie de son repos souverainement heûreux. Je n'ai encore rien remarqué dans Plotin, qui le tire de cet embarras. Car dans ses principes le Très-Parfait ne sçauroit se dire, *Je suis, Je suis moi, Je suis moi-même.* Il est au de-là de l'Etre, & dans une inaction générale.

A cela près la subtilité de ce Philosophe qui trouve quelque divisibilité dans le *Moi* de sa seconde Hypostase, est quelque chose de très-singulier. On peut asseûrer que le P. Pardies, grand Mathématicien & Physicien de ma Compagnie, a tiré du *Moi indivisible* une démonstration de la spiritualité de l'Ame. Cette démonstration a été applaudie avec raison, & elle ne reçoit aucune atteinte de la maniére dont Plotin divise *le Moi.* Mais il faut toûjours avouër qu'il n'y a qu'un esprit pénétrant qui ait pu diviser *le*

Moi le plus ramassé, le plus intime, le plus uni. Achevons notre Analyse, & abbrégeons-en l'ennui.

L'Ame a aussi sa sorte de Verbe, dit Plotin, elle se parle, elle s'actuë pour vivifier toute la nature. Agir, c'est parler intérieurement, lorsque ce qui agit, n'agit que par ses actes intérieurs, par ses pensées, par ses desirs, par commandement, par volonté. Ainsi agit l'Ame divine des Platoniciens: *Animons le Monde* peut être une expression de son desir, & ce desir fait l'animation actuelle du Monde sensible, & c'est ce desir accompagné de son effet que Plotin appelle le Verbe de l'Ame. Il ajoûte que *le Verbe de l'Ame est obscur*, parce que le Monde extérieur & sensible n'étant pas matiére de science, mais d'opinion & de conjecture, suivant la grande maxime des Pythagoriciens, qui sera expliquée ailleurs, la vuë de l'Ame tournée de ce côté-là, ne peut être que confuse. *C'est pourquoi*, continuë-t-il, l'*Ame doit porter ses regards sur l'Intelligence dont elle est l'Image*, & pareillement l'Intelligence *doit tourner les siens sur le Très-Parfait*. Ce Théologien Phisosophe prouve autre part les articles qu'il ne fait ici que proposer; sçavoir, que toute production est une sorte d'image de son principe, d'où il suit que l'*Intelligence* est l'Image *du Très-Parfait*, & l'*Ame* l'Image *de l'Intelligence*: que celle-ci a deux regards, l'un sur le Très-Parfait, & l'autre sur l'Ame, qui en a aussi deux, l'un sur l'Intelligence, & l'autre sur le Monde sensible: qu'enfin l'Intelligence & l'Ame ne joüissent de leur félicité parfaite que par le premier de leurs deux régards. Il ajoûte ici pour expliquer l'intime

liaiſon de ſes Hypoſtaſes, que l'*Intelligence regarde le Très-Parfait, non pas comme ſéparée de lui, mais comme étant immédiatement après lui ſans rien entre deux, non plus qu'entre l'Ame & elle.* Ceci eſt rélatif à certaines viſions des Gnoſtiques, qui admettoient entre les Hypoſtaſes, des termes mitoyens & poſtiches qu'il a rejettez dans le dernier livre de la deuxiéme Ennéade. Il finit ici par cette ſentence remarquée de nos anciens Docteurs. *Or tout recherche & aime ce qui l'a engendré, ſur tout quand ce qui a engendré, & ce qu'il a engendré, ſont ſeul à ſeul. Que ſi d'ailleurs ce qui a engendré eſt le meilleur de tous les Principes, alors ce qui eſt engendré s'y unit néceſſairement de telle ſorte que leur diſtinction conſiſte ſeulement en ce que l'un n'eſt pas l'autre.*

J'ai cru devoir traduire, & tranſcrire preſque tout le texte de ce ſixiéme chapitre à cauſe des réflexions que nos Ecrivains y ont faites ; les voici. Celle [a] d'Euſébe eſt que Plotin confirme & développe fort bien la penſée de Platon *qui donne un Pére à celui qui a créé toutes choſes ; ce qui n'auroit ſçû lui venir dans l'eſprit, s'il n'avoit eû connoiſſance de la doctrine des Hébreux.* S. Cyrille fait [b] une attention particuliére, & ſur le terme d'*engendrer* dont Plotin ſe ſert ſi ſouvent, & ſur ce qu'il ajoûte que *ce qui engendre n'eſt différent de ce qui eſt engendré, qu'en ce que l'un n'eſt pas l'autre*, μόνῃ τῇ ἑτερότητι *excluant peut-être par-là*, dit ce Pére, *la diſtinction de nature, & n'admettant d'autre différence que celle qui conſiſte en ce que l'un a engendré, & l'autre a été engendré.* Pour la ſub-

a Prép. Ev. liv. 11. ch. 16.
b Liv. 8. contre Julien.

ordination des Hypoſtaſes Plotiniennes, & l'imperfection des deux derniéres dont l'une a beſoin du Très-Parfait, & l'autre de l'Intelligence, il trouve qu'il *y a du froid & du puérile dans ces imaginations de Plotin & de ſes ſemblables.* a Théodoret après avoir inſéré dans le ſecond livre de ſa Thérapeutique cet extrait de Plotin, aſſocie ce Platonicien à Numénius, & à Plutarque, & dit que tous trois ont appellé *Le Bien, l'Intelligence, & l'Ame*, ce que nous exprimons par *Le Pére, le Fils, & le Saint Eſprit*; *Et c'eſt ce que ces gens-là*, ajoûte-t-il, *ont volé de la Philoſophie & de la Théologie des Hébreux.*

Pour ne pas laiſſer tout-à-fait imparfaite l'Analyſe que j'ai entrepriſe du premier livre de la cinquiéme Ennéade, & que j'ai pouſſée juſqu'au ſeptiéme chapitre, je me contente de dire que dans les ſuivans Plotin ſe propoſe deux choſes. L'une de faire voir que ſes ſentimens, qu'il adéja expoſez ſur les trois Hypoſtaſes Archiques, ne ſont ni ſinguliers, ni modernes: que tout cela s'eſt dit anciennement, mais ſans être expliqué; & qu'on ne fait maintenant que le ſimple commentaire des paroles des premiers Maîtres: que c'eſt là *le vrai Ternaire de Platon*, dont Platon étoit redevable à Parménide: qu'Anaxagore, Héraclite, Ariſtote, & généralement tous les Sectateurs de Pythagore & de Phérécyde, ont laiſſé, ou dans leurs écrits, ou dans ce qui s'eſt conſervé de leurs diſcours par une eſpéce de tradition, quelques preuves qu'ils étoient dans cette doctrine, & qu'elle étoit une ſuite de leurs principes: qu'en particulier Ariſtote qui parle tant de l'*Intelligence*

a Théod. Thér. 2.

ſéparée ou ſéparable, eſt en cela avec Platon: quoiqu'en diſant que ce qui eſt ſéparable ſe connoît ſoi-même, & en n'admettant rien en Dieu qui ne ſe connoiſſe, il faſſe le Premier, dit Plotin, de ce qui ne ſçauroit être le Premier. Car déclarant que le premier Moteur ſe connoît, il n'entre point du tout dans le repos, dans le ſilence, dans la parfaite ſimplicité de la premiére Hypoſtaſe, & abandonne ſon Maître en ce point. L'autre choſe que Plotin ſe propoſe, c'eſt de montrer que la doctrine qu'il vient d'établir, explique nettement quelques endroits obſcurs de Platon, & en particulier l'énigme de ſa lettre à Dénis. Cependant l'explication que Plotin en donne lui-même, ne ſaute pas aux yeux. Je veux tenter de la faire entendre, parce que je n'ai point trouvé d'explicateur qui m'ait ſatisfait.

Il faut vous faire relire ici le texte de Platon. *Tout eſt pour le Roi de toutes choſes. Le Second eſt pour les choſes de la ſeconde claſſe, & le Troiſiéme pour celles de la troiſiéme claſſe.* Selon la doctrine de Platon & de Plotin il faut d'abord établir deux ſuites ou rangées, l'une de Principes, l'autre de choſes. Trois Principes ou Hypoſtaſes Archiques; ſçavoir, le Bien, l'Intelligence, & l'Ame; ou le Roi de toutes choſes, l'Ouvrier de toutes choſes, l'Ame du Monde; ou encore le Pére du Verbe, le Verbe & l'Eſprit: car le terme d'*Eſprit* eſt quelquefois employé par les Anciens, entre autres par Ariſtote, à la place du terme d'*Ame*; ou enfin le Premier, le Second, le Troiſiéme. Tel eſt l'ordre des Principes, & voici l'ordre des choſes. Les premiéres, les ſecondes, & les troiſiémes, ou comme je m'explique, les choſes de la pre-

miére classe, celles de la seconde, & celles de la troisiéme. Mais quelles sont ces choses-là ? C'est sur quoi les Traducteurs & les Expositeurs de Platon ne parlent pas clairement. Ce sont les trois Principes ou Hypostases pour la premiére classe, le Monde Intelligible pour la seconde, & le Monde extérieur & sensible pour la troisiéme. On goûteroit mieux ma pensée si on sçavoit exactement ce que c'est que ce double Monde que je ferai connoître dans *le Plan Philosophique*.

Cela supposé, quand Platon dit que *Tout est pour le Roi de toutes choses*, par ce mot *Tout* il entend, dit Plotin, *les choses de la premiére classe* : & il veut dire que les deux derniéres Hypostases regardent la premiére, l'Intelligence immédiatement, & l'Ame médiatement. La regarder, c'est la contempler, l'aimer, s'unir à elle ; Platon l'a suffisamment expliqué : l'Intelligence & l'Ame sont faites pour se tourner principalement de ce côté-là, pour s'attacher à leur premier Principe. Ainsi toutes choses sont pour le Roi de toutes choses, car l'Intelligence est tout l'Etre, elle est toutes choses en certain sens, Ὁ μὲν Νοῦς πάντα ἐν τοῖς ὄυσι. L'Ame est aussi en quelque sens toutes choses, Aristote l'avoit dit avant Plotin, tout cela s'expliquera en son lieu. Quand Platon ajoûte que *le Second est pour les choses de la seconde classe, & le Troisiéme pour celles de la troisiéme*, il veut dire que l'Intelligence, & l'Ame, outre leur premier regard qu'elles portent sur la premiére Hypostase, en ont chacune un second, comme Plotin l'a déja expliqué. Car l'Intelligence se regarde & se connoit elle-même, elle forme le Monde Intelligible en elle-même, elle y fait les modelles de toutes les

choſes ſenſibles, elle y travaille *au charmant ouvrage des Idées que Plotin appelle des Dieux Intelligibles* : elle eſt faite pour cela, elle eſt pour les choſes de la ſeconde claſſe. L'Ame eſt pour celles de la troiſiéme, c'eſt-à-dire, pour le Monde ſenſible qu'elle anime, qu'elle vivifie, & dont elle fait tout l'éclat, comme ce Platonicien l'a dit dès le ſecond chapitre de cette Ennéade. Telle eſt l'explication de cette Enigme dans laquelle Platon avoit renfermé le précis de ſa Théologie, & de ſa Philoſophie.

ARTICLE III.

La doctrine des trois Hypoſtaſes Archiques critiquée par S. Cyrille : avec quelques réflexions ſur l'uſage ancien & moderne du terme d'Hypoſtaſe, pour faire voir qu'il ne peut ſervir d'évaſion aux Platoniciens, accuſez de multiplier la Nature Divine.

JE continuë ma Lettre par un bel endroit de S. Cyrille : car aucun Pére ne s'eſt autant appliqué à mettre au jour le vrai apparent & le faux véritable du Syſtéme des trois Hypoſtaſes Platoniennes. *Il eſt vrai*, [a] dit-il, *que des hommes enflez de la Sageſſe mondaine, ont reconnu trois Hypoſtaſes Archiques, qu'ils ont étendu la Divinité juſqu'à ces trois Hypoſtaſes, & qu'ils ont même quelquefois employé le terme de Trinité, conformes en cela aux ſentimens des Chrétiens. Il ne leur manqueroit pour la conformité entiére, que d'admettre la Conſubſtantialité des*

a S. Cyrille liv. 8. contre Julien.

trois Hypoſtaſes, pour faire entendre l'unité de la Nature Divine, à l'excluſion de toute triplicité par raport à la diſtinction de nature; & de ne plus prétendre qu'il ſoit néceſſaire de concevoir aucune infériorité reſpective des Hypoſtaſes. Car ils placent à l'aventure au deſſus de tout, la Premiére Cauſe; ils veulent que ce ſoit quelque choſe de fixe, d'immobile, & dans une inaction générale: c'eſt ce qu'ils nomment le Bien. *Ils ajoûtent que de lui eſt faite l'*Intelligence, *qui devient parfaite par la contemplation du Bien: ils la nomment encore* le ſecond Dieu, l'Ouvrier du Monde, & celui qui eſt le plus proche du Bien: *ils l'abbaiſſent d'un degré, & lui donnent la ſeconde place au deſſous du Premier. Ils mettent dans le troiſiéme rang l'*Ame du Monde, *qui n'eſt point parfaite de ſon propre fond: mais elle ſe perfectione & ſe diviniſe par ſes rélations avec l'Intelligence qui a une ſupériorité d'excellence ſur elle.*

Les Péres font donc remarquer que les Théologiens du Paganiſme ſe coupent; & qu'aprés avoir établi qu'il n'y a qu'un ſeul Dieu, comme vous l'avez vû, MONSIEUR, dans la premiére Lettre, ils tombent dans une Trinité de Dieux inégaux en ſe perdant dans leurs *Hypoſtaſes*. Et afin que vous ne penſiez pas que ce terme leur ait pû ſervir d'évaſion, parce que les Hypoſtaſes, comme vous ſçavez qu'on les prend aujourd'hui, ne multiplient pas la Nature: je me hâte de vous dire avec S. Jérôme contemporain de S. Cyrille, que [a] *Toute l'Ecole des lettres ſé-*

a S. *Jérôme à Damaſe*, Tota Sæcularium literatum ſchola nihil aliud Hypoſtaſin niſi uſiam novit.: Quiſquis tres Hypoſtaſes, id eſt Uſias dicet, tres Naturas conatur aſſerere.

culiéres ne connoit point d'autre Hypoſtaſe que l'Eſence .... & que quiconque dit trois Hypoſtaſes, tend à établir trois Natures. Plotin & Porphyre ſon Diſciple, éditeur des Ennéades, étoient des Maîtres dans l'Ecole des lettres ſéculiéres; ils en entendoient le langage, ſelon lequel leurs trois Hypoſtaſes faiſoient trois natures, c'eſt-à-dire, trois Dieux.

Ce langage n'eſt pas celui de l'Egliſe qui a fixé le terme d'Hypoſtaſe à ſignifier, non pas la Nature, mais le ſuppôt de la Nature, *Suppoſitum Naturæ*. De trois Hypoſtaſes on ne conclut pas à trois Natures; & qui diroit que le Pére, le Fils, & le S. Eſprit ne ſont qu'une Hypoſtaſe, ne parleroit pas un langage Catholique. On lit dans la 18. ſeſſion du Concile de Florence ces paroles remarquables, la Perſonne ou l'Hypoſtaſe, *Perſona ſive Hypoſtaſis*: elles ſont d'un Théologien nommé Jean qui ne ſe propoſe en cet endroit que de marquer la différence qu'il conçoit entre *la Subſtance* ou *Uſie* d'une part, & *la Perſonne* ou *l'Hypoſtaſe* de l'autre: quoique les Théologiens ne faſſent pas ces deux derniers termes entiérement Synonimes, quand ils les comparent l'un avec l'autre; comparaiſon que ce Théologien ne faiſoit pas alors. Il me ſuffit de faire remarquer que *les Nourriſſons de l'Egliſe Catholique reconnoiſſent que l'Hypoſtaſe eſt autre que la Nature*, comme dit le Diacre Epiphanius dans la ſixiéme Action du ſecond Concile de Nicée en 787. long-temps après S. Jérôme. D'où il ſuit qu'une Trinité d'Hypoſtaſes au ſens des Platoniciens, eſt une Trinité de Dieux. a Procle le dit rondement: car *Numénius* qui

a Procle ſur le Timée.

a reconnu trois Hypostases, *a*, dit-il, *reconnu trois Dieux*; *Nommant le premier* le Pére, *le second* l'Ouvrier, *& le troisiéme* l'Ouvrage: *car le Monde est selon lui le troisiéme Dieu.* Pour le regard de ce troisiéme Dieu, il n'est pas à présumer que Procle postérieur de deux siécles ait sçû plus exactement le sentiment de Numénius que Plotin son contemporain & soupçonné d'être son plagiaire [a] *qui étend les choses divines jusqu'à l'Ame du Monde après l'Intelligence*: & non pas jusqu'au Monde, qui est un Dieu d'un autre ordre dans cette Théologie, un Dieu visible & beaucoup inferieur aux trois Hypostases. Porphyre plus ancien que Procle, rapporte ainsi le dogme de Numénius, qu'il dit être aussi celui de Platon: & la chose est toute visible par la lecture de Platon même.

Je dois encore avertir que quoique le terme d'*Hypostase* dans le titre du livre dont j'ai fait l'analyse, semble être de Porphyre, [b] je le trouve aussi dans le corps du livre, & qu'il y est joint avec le terme de *Verbe*: & ce qui est plus remarquable, que Plotin [c] prend formellement ses *trois Hypostases* pour *trois Natures*. Car ayant allégué en sa faveur un passage du Parménide de Platon, il ajoute: *Par là on voit que Parménide tombe aussi d'accord des trois Natures.* Cette remarque fait voir que les Platoniciens, malgré leurs subtilitez ou leurs subterfuges, admettoient trois Dieux, en admettant trois Hypostases ou trois Natures dans la Divinité, & que les Péres ont censuré juste.

a Plotin En. 5. liv. 1. ch. 7.
b ch. 7.
c. ch. 8.

Je veux finir cette Lettre par quelques pensées qui m'impriment ma Religion, & dont je sens vivement la force, de la maniére qu'elles se placent dans mon Esprit. Je considére d'abord que tous les Péres de l'Eglise, que tout le corps des Evêques assemblez dans les premiers Conciles, que l'Eglise Primitive en un mot, a reconnu & déclaré qu'Abraham, que Moïse, que David & quelques autres Prophétes, ont eû connoissance de l'Unité & de la Trinité Divine. Il n'y a au monde ni lumiére, ni sçavoir, ni raisonnement, ni hardiesse, si la Religion lui donne quelques bornes, qui puisse aller contre cette autorité. Le nouveau Testament qui expose plus nettement ce Mystére ineffable, l'expose quelquefois par le texte de l'ancienne Ecriture. N'y a-t-il pas quelque chose qui concerne la distinction des deux premiéres Personnes dans ces paroles, par exemple ? [a] *Comme les Pharisiens étoient là assemblez, Jesus leur fit cette question. Que pensez-vous du Christ ? de qui est-il Fils ? De David, lui dirent-ils. D'où vient donc, leur répondit-il, que David étant inspiré, l'appelle Seigneur ? disant,* [b] *Le Seigneur a dit à mon Seigneur, Asseyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que de vos ennemis, j'en fasse votre marchepied. Si donc il est appellé Seigneur par David, comment est-il son Fils ? Et personne ne pouvoit lui répondre un seul mot : & depuis ce jour-là qui que ce soit n'osa plus l'interroger.* JÉSUS-CHRIST, ne reconnoit-il pas dans le 1. verset du Pseaume 109. une Filiation du Christ rélative à quelque autre Pére

a S. Matthieu, ch. 22. vers. 41. S. Marc, 12. 35. S. Luc, 20. 42.

b Pseaume 109. 1.

qu'à David ? & ſe peut-il qu'il ſe trouve dans le Chriſtianiſme des eſprits plus audacieux que les Phariſiens qui ſe tûrent? Vous voyez la conſéquence terrible de certains diſcours hazardez avec autant de hardieſſe que de legéreté, comme. Qu'il faut avoir de bons yeux pour voir la Trinité dans Moïſe & dans les Prophétes: langage frivole de gens qui n'ont pas tout lû.

Je conſidére en ſecond lieu avec le juſte reſpect qu'il mérite, ce jugement unanime des Péres qui ont parlé de Platon; ſçavoir, qu'il a pris quelque idée, quoique défectueuſe, du myſtére de la Trinité, ſoit par quelque communication qu'il peut avoir eûë de nos Ecritures qu'il n'a pas bien entenduës, ſoit par quelque tradition des dogmes de Moïſe reſtée en Egypte, où ce Philoſophe alla s'inſtruire ſur la Religion, comme avoit fait Pythagore avec qui il eſt toûjours d'accord. Je vois que les Philoſophes Juifs, Philon & Ariſtobule, ſont à quelque choſe près, du même ſentiment que les Péres ſur le Moſaïſme de Platon. J'entens que le Pythagoricien Numénius, deſintéreſſé pour le Judaiſme & pour le Chriſtianiſme, appelle toutefois Platon le Moïſe de la Gréce: & je croi que cette disjonctive doit paſſer pour indubitable, ou que Platon n'a jamais parlé d'un ſeul Dieu en trois Hypoſtaſes, ou qu'il en a parlé ſur la foi de Moïſe ou des Egyptiens ſuffiſamment imbus de quelques articles capitaux de la Théologie d'un homme ſi fameux dans leur ancienne hiſtoire. La lecture de Platon même, & de tous les Platoniciens, à n'en pas excepter un ſeul, rend inſoutenable la premiére partie de la disjonctive: il en faut donc avoüer l'autre.

Je

Je vois en troiſiéme lieu ces Platoniciens & leur Chef honorablement eſclaves de Moïſe (ou des Egyptiens, je me ſuis expliqué) je les vois, dis-je, aſſervis à la créance d'un dogme impénétrable ; plus péniblement aſſervis que nous qui renonçons ſagement à le pénétrer, au lieu qu'ils y tachent, ſans y réüſſir jamais ; donnant dans des contradictions inévitables à la préſomption humaine qui oſe ouvrir les yeux ſur celui qui fait ſa demeure dans une lumiére inacceſſible : toutefois malgré leur embarras & leurs contradictions, toûjours tendus ſur l'Unité de Dieu & ſur ſes trois Hypoſtaſes, ne cherchant, ce ſemble, qu'un tour myſtérieux d'expreſſion pour ſauver leur créance ſans découvrir leur inſuffiſance : telle eſt la tentative de Platon dans le Parménide pour expliquer ſon divin Ternaire en cette ſorte, *Un ſans autre choſe, Un qui eſt pluſieurs choſes, Un & pluſieurs choſes.* Partout *Un*, ſi peur il a que l'Unité ne lui échappe. Embarras ou contradiction, encore une fois, qui me paroît prouver deux choſes ; l'une que Platon & ſa Secte étoient ſubjuguez par une autorité dominante ; ſçavoir, celle de nos Ecritures (je m'expliquerai bientôt :) l'autre que le dogme qu'elles propoſent eſt ſi certain, & ſi ſupérieur à toute la raiſon naturelle, qu'on ne peut ni le rejetter ſi l'on raiſonne (je m'expliquerai encore là-deſſus) ni le bien entendre ſi l'on s'en tient au ſimple raiſonnement. Car les Philoſophes Grecs ne ſe ſeroient jamais tourmentez à éclaircir un myſtére ſi impénétrable, s'ils avoient pu ſe dire, Peut-être ce n'eſt là qu'une pure viſion des Egyptiens ou des Hébreux : & la tentative que de ſi ſublimes Philoſophes ont faite pour en donner l'é-

a Voyez Plotin Enn. 5. liv. 1. chap. 8.

clairciſſement, ne leur auroit pas ſi mal réüſſi; ſuppoſé que cette matiére eût été à la portée de l'eſprit humain. Mais il reſte toûjours à expliquer comment une tradition, devenuë languiſſante en Egypte dans le cours de près de douze cens ans depuis la ſortie de Moïſe juſqu'au voyage de Platon, a pu néanmoins entrer avec tant de force dans ſon eſprit: & comment, à raiſonner juſte, on ne peut, comme j'ai oſé le dire, rejetter la créance d'un myſtére qui paſſe toutes les lumiéres de la raiſon.

ARTICLE IV.

Examen de ce Problême important, ſi la ſublimité impénétrable d'un point de Religion peut prouver que c'eſt Dieu ſeul qui l'a propoſé à l'homme, & que la Religion qui croit divers articles de cet ordre, eſt divine?

VOICI, MONSIEUR, ce que j'ai penſé deſſus, & que je ſoûmets à votre pénétration: car je ſçai avec quelle timidité il me convient d'expoſer mes penſées, & de les expoſer à une perſonne ſi éclairée. Je me ſuis figuré que la hauteur même, ou l'incompréhenſibilité de ce dogme, avoit perſuadé à Platon que Dieu ſeul en pouvoit être l'auteur. J'ai appliqué à ce ſujet particulier une lumiére, ou ſi vous voulez, une lueur qui m'eſt venuë à l'eſprit il y a long-temps, en méditant ſur les profonds myſtéres de la Religion, & en enviſageant ſon plan général avec le religieux étonnement dont il eſt impoſſible qu'un homme attentif ne ſoit pas ſaiſi. Car le voici ce plan, abrégé en cinq ou ſix articles qui frappent.

Il nous eſt propoſé à croire qu'il n'y a qu'un ſeul Dieu en trois Perſonnes diſtinctes: que le Verbe s'eſt fait chair, Dieu s'eſt fait Homme

ſans ceſſer d'être Dieu : que la chute d'un ſeul homme a été la perte de tous : que l'Homme-Dieu, offenſé par l'homme, eſt mort pour l'homme, & qu'il lui donne ſon corps à manger & ſon Sang à boire : qu'après de tels excès de charité pour l'homme, il punit néanmoins d'un ſupplice affreux & éternel un ſeul péché de l'homme impénitent, un péché d'un moment. Ajoûtez à cela, ſi vous voulez, ſe haïr ſoi-même, & aimer ſes ennemis du fond du cœur; bien d'autres choſes auſſi dures à la nature.

Il me paroît que dès-là que de tels articles nous ſont propoſez, nous pouvons conclure que c'eſt Dieu qui nous les propoſe. La nuë propoſition de tels dogmes eſt la preuve entiére de leur vérité. Comment cela? C'eſt qu'on ne voit pas que ni la lumiére naturelle de l'homme, ni ſes ténébres, ni ſa ſageſſe, ni ſa folie, lui ayent pu faire inventer un tel ſyſtéme de Religion. Car l'extravagance humaine a ſes bornes, auſſi-bien que la droite raiſon; & l'homme n'auroit jamais ſçû aller ſi loin, même en s'égarant. Vous comprenez bien, MONSIEUR, que ce que j'entens ici par le terme de folie ou d'extravagance, n'eſt pas un dérangement de tête, mais une capacité fort vaſte que nous avons, d'imaginer les choſes du monde les plus bizarres, & de nous donner carriére dans des fictions qui révoltent le ſens commun : & je juge que cette triſte capacité a auſſi ſes bornes. Notre eſprit laiſſé à lui-même, ni ne s'occupe, ni ne ſe joüe, ce me ſemble, que ſur des objets qui ſont de ſon uſage & à ſa portée : il ſe renferme dans le fini : il ne s'échappe guére à heurter les premiers principes : il ſçait compter tout au moins, & de lui-même il n'aſſortit pas enſemble l'Unité avec la Pluralité.

Quand on parle à l'homme de peines & de récompenſes éternelles, quand on lui dit que Dieu aſſemble en lui l'Unité & la Pluralité, il faut que l'homme comprenne que ce n'eſt pas un de ſes ſemblables qui parle: il faut qu'il reconnoiſſe qu'étant incapable d'inventer, & d'entendre même parfaitement ce langage, il ne lui appartient pas d'en juger: il faut qu'il ſe ſoûmette & qu'il croye. Ainſi Dieu ne parle qu'à notre Foi, quand il parle le langage qui lui eſt propre.

Il ſeroit beau de démontrer immediatement que les hommes qui ont parlé les premiers de choſes qui ſont ſi fort au-deſſus de l'homme, n'ont pu parler que de la part de Dieu: & que par conſéquent la Religion des Hébreux, inconteſtablement la plus ancienne, continuée & perfectionnée par le Chriſtianiſme, eſt ſuffiſamment prouvée par la ſimple propoſition de ſes dogmes tout ſurhumains, tout inconcevables, tout inimaginables, tout au-deſſus de l'invention & de la fiction humaine; & par une ſuite néceſſaire, tout divins, & tout vrais: en ſorte que l'homme retiré loin du tumulte du monde, & excité & frappé par un langage ſi ſublime, fût comme forcé de s'écrier! C'eſt-là votre langage, Seigneur; un mortel ne ſçauroit le copier, les choſes que vous dites ſont les témoignages de votre parole, & vos témoignages ſont devenus croyables plus qu'il ne faut, a *Teſtimonia tua credibilia facta ſunt nimis.* Pourroit-on dire que c'eſt de cette maniére que Dieu a manifeſté quelques myſtéres de ſa Doctrine à Orphée, à Pythagore, à Platon, lorſqu'ils ont ſçû en Egypte ce que c'étoit que la Religion de Moïſe? Car ces gens qui ont tenu injuſtement la vérité de Dieu captive,

a Pſeaume 92. 5.

pour parler avec Saint Paul, ont connu quelque chose de Dieu; aussi Dieu le leur a-t-il manifesté, [a] *Deus enim illis manifestavit.* Avec cela, MONSIEUR, la grace de la Vocation est tout autre chose.

Ma pensée touchant le caractére de la vraye Religion, pourroit être confirmée par le parallèle des Religions purement humaines. Nous connoissons, par exemple, le Paganisme populaire de la Gréce & de l'Italie. Je le distingue de celui de Platon, & j'en ôte ce qu'il avoit appris en Egypte: je le prens tel qu'il l'avoit trouvé à Athénes avant son voyage, tel qu'il a subsisté parmi le peuple dans les deux plus fameuses Républiques d'Orient & d'Occident. L'humanité s'y montre de tous côtez, & toute telle qu'elle est dans son état naturel, composée d'un peu d'élevation & de beaucoup de bassesses, d'un peu de discernement & de grandes bevuës.

Un Dieu à la tête d'un peuple de Dieux qui ont besoin d'un maître qui les gouverne: c'est la fonction de Jupiter. Ces Dieux-là n'étant que *des Hommes immortels*, comme les définissoit Héraclite, mangent & boivent; se réjoüissent, se querellent, aiment, se marient, & multiplient, tout comme *les Dieux mortels*, c'est-à-dire, comme les Hommes selon la définition du même Philosophe: & toûjours quelqu'un de ces Dieux s'offre à nous proteger quand quelqu'autre Dieu nous opprime, disoient Homére, & Ovide,

Sæpe, premente Deo, fert Deus alter opem.

Il se peut, ajoûtoit-on, que l'Ame soit immortelle (le Paganisme vulgaire n'étoit guére ferme sur cet article, Aristote le nioit selon tous les Péres, & selon les anciens Philosophes,

[a] Aux Rom. 1. 19.

comme je le dirai quelque part .) En ce cas les Ames criminelles auront long-temps à fouffrir après la mort, mais [a] *non pas éternellement : mille ans de fupplice*, par exemple ; *la fentence de Rhadamanthe ne portera pas leurs fouffrances plus loin.* Un feul trait de leur morale par comparaifon à la notre. Quel moyen d'aimer fes ennemis ? il n'en eft pas queftion : mais il faut s'aimer foi-même aſſez, pour ne fe pas inquiéter de tout ce qu'ils peuvent faire, puifqu'il n'eſt jamais en leur pouvoir de nous nuire ſi nous ne voulons.

N'eſt-il pas vrai, MONSIEUR, que toute cette Religion-là, eſt aſſez humaine ? & que le bon & le mauvais, ſoit de ſa créance, ſoit de ſa morale, ne ſortent point hors de la ſphére de nos lumiéres qui ne ſont que ténébres. C'a été la Religion des deux Nations les plus polies. Si l'Homme fabrique une Religion, il n'y mettra rien d'incompréhenſible pour la raiſon, puiſqu'il n'a que le ſeul inſtrument de la raiſon pour travailler à cet ouvrage ; il n'y mettra rien d'éternel ni rien d'infini : où en prendroit-il la penſée, lui qui ſe ſent mortel & borné ? lui qui ne voit rien autour de lui qui ne change continuellement d'état ? Dieu ſeul a répandu parmi les hommes la penſée de l'infinité & de l'éternité en tout genre. Ne m'objectez pas que les fauſſes Religions modernes, que nous connoiſſons, en ſont pleines. Car il eſt aiſé de penſer que le premier peuple, qui avoit appris de Dieu même un ſi ſublime langage, lui a donné cours parmi les Légiſlateurs & les doctes des autres Nations. Mais nous examinerons mieux toutes ces choſes dans quelqu'une de nos converſations Philoſophiques.

Saint Juſtin dans ſon Diſcours Parénétique

[a] S. Juſtin, 2. Apologie.

répéte jusqu'à trois fois cette proposition, comme évidente par elle-même. *Il est impossible*, dit-il aux Payens, *que vos Maîtres postérieurs ayent sçû eux-mêmes & enseigner aux autres, des choses si grandes & si divines, sans les avoir appriſes de ceux qui les sçavoient antérieurement.... vu les vieilles erreurs de vos Péres sur ces matiéres.* Il entend par ces Maîtres postérieurs, les habiles Philosophes, comme Platon & Pythagore qui ont un peu redressé leurs ancêtres sur les idées toutes humaines qu'ils avoient de la Divinité. Il prétend que d'aussi grandes choses & aussi divines que celles que ces Philosophes ont débitées, ne peuvent être nées dans leur esprit, & qu'il faut nécessairement qu'ils les ayent appriſes d'autres Maîtres qui les tenoient de Dieu même, c'est-à-dire de Moïse & de nos autres Prophétes. *Pour nous*, dit-il, *nous soûtenons que les Maîtres qui nous ont appris notre Religion, ne nous ont rien enseigné qu'ils ayent tiré de leurs pensées humaines: tout leur est venu du don que Dieu leur a fait d'en-haut.* N'est ce pas là tout le fond des réflexions que je viens de vous proposer à examiner?

Sur le point de fermer cette Lettre, je me suis souvenu d'un monument ancien & remarquable de la Trinité, non pas Platonienne, mais Chrétienne, lequel s'est conservé avec les Ouvrages de Lucien dans le Dialogue intitulé *Philopatris*, où l'on lit ces paroles, qui toutes irréguliéres qu'elles sont par rapport au langage le plus exact sur ce Mystére, marquent pourtant que l'Auteur en sçavoit beaucoup pour un Payen, ou pour un homme sans Religion, tel qu'il se fait connoître dans cette Piéce. TRIEPHON. *Jure par le grand Dieu, Le Roi céleste & éternel, par le Fils du Pére, & par l'Esprit qui pro-*

céde du Pére ; une choſe qui en fait trois, & trois choſes qui n'en font qu'une. Voilà celui que je te donne pour le vrai Jupiter, & pour le vrai Dieu. On voit clairement que ce Dialogue, qui ne paroit pas être de Lucien, fut fait dans le temps que la Perſe & l'Aſſyrie venoient d'être ajoûtées à l'Empire Romain, c'eſt-à-dire ſous Trajan vers l'année 108. Car Critas ayant dit d'une maniére ſpirituelle & flateuſe que bien qu'il ſoit pauvre, il fera un bon teſtament pour ſes enfans, puiſqu'il leur léguera pour tous biens *les jours de l'Empereur*, τὰς ἡμέρας τῦ Αὐτοκράτορος : *Et moi*, reprend Triéphon, *je laiſſerai aux miens le bonheur de voir Babylone ruinée, l'Egypte captive, & la Perſe dans l'eſclavage.* Il y a là du ſentiment & du feu, & plus de l'un & de l'autre qu'un événement n'en inſpire quand l'eſprit a eû le temps de s'y accoûtumer. Cette conquête étoit-donc récente lorſque le Dialogue fut fait : & alors Lucien ne pouvoit être que dans ſon enfance, puiſqu'il a vécu au-de-là de Marc-Auréle qui mourut en 180. C'eſt quelque choſe que tout au commencement du ſecond ſiécle un Payen ait parlé, même ſi mal, d'un tel myſtére. Je m'imagine que les Péres poſtérieurs à ce temps-là n'ont pas daigné citer Lucien (qu'on croyoit l'Auteur de ce Dialogue) entre les Gentils qui avoient eû quelque connoiſſance de la Trinité ; ſoit parce que Lucien étoit un impie qui n'en avoit parlé que par raillerie, ſoit parce que les Gentils eux-mêmes n'auroient eû que du mépris pour un railleur qui ne traitoit pas mieux leurs Dieux que celui des Chrétiens : tant un homme ſans Religion eſt abandonné, & en quelque ſorte deſavoüé, de tout le reſte des hommes. Je ſuis, &c.

MOURGUES J.

A Toulouſe ce 5. de l'an 1708.

V. LETTRE,
AU MÊME.

DES TROIS HYPOSTASES Archiques en particulier.

MONSIEUR,

LA matiére des Hypostases est non seulement si curieuse & si importante au jugement des Péres, mais encore si abondante & si peu connuë aujourd'hui, qu'une seconde Lettre pour expliquer les choses plus en détail, n'y sera pas mal employée.

ARTICLE I.

La distinction du Pére *&* du Verbe, *reconnuë par les Théologiens du Paganisme.*

UNE grande autorité comme celle de Saint Augustin, vous fera attendre d'abord quelque chose de considérable, sur ce sujet, des Platoniciens & de leurs Ecrits. [a] *J'en avois lû quelques-uns*, dit ce Pére dans ses Confessions, *& Sim-*

a S. Aug. Confess. liv. 8. ch. 2.

plicien m'en avoit témoigné ſa joye ; parce que la créance de Dieu & de ſon Verbe, y eſt inſinuée en mille maniéres. J'y avois lu, non pas ces propres paroles, mais ce qu'elles expriment, & qui y eſt établi par pluſieurs preuves différentes ; ſçavoir, que le Verbe étoit dès le commencement, que le Verbe étoit dans Dieu, & que le Verbe étoit Dieu : qu'il étoit dès le commencement dans Dieu, que toutes choſes ont été faites par lui, & que rien n'a été fait ſans lui, que ce qui a été fait étoit vie en lui. J'y avois lu que Dieu le Verbe n'a tiré ſa naiſſance ni de la chair ni du ſang, ni de la volonté humaine, ni des deſirs de la chair, mais qu'il eſt né de Dieu. Par ces derniéres paroles, il déclare qu'il n'y avoit pas moins remarqué l'Hypoſtaſe du Pére que celle du Verbe ſon Fils. En un mot il y avoit trouvé le commencement de l'Evangile de S. Jean, excepté ce qui regarde l'Incarnation du Verbe, & ſes abbaiſſemens volontaires. Ce que je n'y avois pas lu, dit-il, c'eſt, Et le Verbe s'eſt fait chair, & il a habité parmi nous : *Sed, quia Verbum caro factum eſt, & habitavit in nobis, non ibi legi.*

La diſtinction expreſſe que fait S. Auguſtin de ce qu'il avoit lu dans les Platoniciens, & de ce qu'il n'y avoit pas lu, eſt à remarquer pour deux raiſons : l'une parce qu'elle prouve qu'il n'étoit pas perſuadé que les Platoniciens des trois premiers ſiécles eûſſent copié nos Evangéliſtes. Je vois pourtant des gens d'eſprit qui ſont dans cette penſée qui ne me paroit pas fondée. Car par quel eſprit, par quel motif, par quel intéret, les Philoſophes auroient-ils voulu ſe parer publiquement de la doctrine de leurs adverſaires ? Et puis quelle peine auroient-ils eû à copier Saint

Jean sur l'article de l'Incarnation, s'ils l'avoient copié sur les autres? celui-là n'étant pas plus opposé que les autres à leur Systéme Philosophique, comme vous le verrez bientôt. Enfin on sçait au contraire que Celse, Amélius, & Julien l'Apostat, accusent, quoique très-ridiculement, nos Autheurs Canoniques d'être les copistes des Philosophes; & S. Jean en particulier est regardé par Amélius comme un plagiaire d'Héraclite tant sur l'Incarnation, la Résurrection, & l'Ascension du Verbe, que sur sa Divinité, & sur sa distinction du Pére; & c'est, MONSIEUR, la seconde raison qui me fait faire attention sur ce que Saint Augustin distingue, comme vous avez vû, ce qu'il avoit trouvé dans ces Platoniciens, & ce qu'il n'y avoit pas trouvé: car puisqu'il n'y avoit pas trouvé l'Incarnation du Verbe, c'est une preuve qu'il en avoit lû d'autres qu'Amélius, & que ce qui me fut dit un jour; sçavoir, *que S. Augustin & les autres Péres prenoient trop de pied sur un enthousiame du seul Amélius*, est une chose tout-à-fait hazardée.

Amélius-Gentilianus vivoit vers le commencement du troisiéme siécle; Disciple & Apologiste de Plotin, Condisciple de Porphyre. Son exposition sur le premier chapitre de S. Jean qu'il traite de *Barbare*, [a] c'est-à-dire, d'*Etranger*, suivant le stile fanfaron de la vanité Gréque; cette exposition, dis-je, est plus que cavaliére, & n'a rien de juste: mais étant devenuë curieuse par l'attention qu'Eusébe, [b] S. Cyrille, & Théodoret y ont faite, & d'ailleurs n'étant pas fort longue, j'ai cru que vous seriez bien-aise de la lire ici. *C'étoit donc là le Verbe, modelle éter-*

a Théod. Préf. de la Thérapeutique.
b Eusébe Prép. Ev. liv. 11. ch. 19.

nel des choſes qui ont été faites, ce Verbe de qui un Barbare parle avec tant d'élevation, qu'on croit par Jupiter, entendre Héraclite. Car il dit que le Verbe étoit dans Dieu en ordre & dignité de Principe, & qu'il étoit Dieu : que toutes choſes ſans exception ont été faites par lui : que tout ce qui a été fait étoit vivant, & vie, & Etre dans lui : que tombé dans le Monde corporel, & revêtu de chair, il s'eſt fait voir ſous l'apparence d'un Homme ; mais qu'en cet état même il a donné des marques de la grandeur qui lui étoit naturelle : & qu'ayant enfin quitté cette dépoüille, il étoit redevenu Dieu & le même Dieu qu'il étoit avant qu'il fut deſcendu juſqu'au corps, juſqu'à la chair, juſqu'à l'Homme.

Vous voyez d'abord évidemment, MONSIEUR, qu'Amélius n'a pas été du nombre des Platoniens muets ſur le ſujet de l'Incarnation du Verbe, & que par conſéquent, comme je l'ai déja dit, il y en a eû d'autres que lui, qui ont parlé de la Divinité du Verbe, à peu près comme Saint Jean, & qui ont été lûs par S. Auguſtin, comme il le dit dans ſes Confeſſions. [a] *L'Un d'entr'eux*, ajoute ce Pére dans la Cité de Dieu, *ſoit que nous ferions bien d'écrire en lettre d'or le commencement de l'Evangile ſelon S. Jean, & de l'expoſer aux yeux dans le lieu le plus éminent de toutes nos Egliſes : comme nous l'avons oüi dire*

a *Liv.* 10. *ch.* 29. Quod initium Sancti Evangelii quidam Platonicus.... aureis literis conſcribendum, & per omnes Eccleſias in locis eminentiſſimis proponendum eſſe dicebat. Sed ideo viluit ſuperbis Deus ille Magiſter, quia Verbum caro factum eſt, &c... Pudet videlicet doctos homines ex diſcipulis Platonis fieri diſcipulos Chriſti qui Piſcatorem, *&c.*

au Saint Vieillard Simplicien, qui a depuis gouverné l'Eglise de Milan en qualité d'Evêque. S. Augustin dit au même endroit en parlant des Platoniciens. *Ces gens doctes ont honte de devenir, de Disciples de Platon, Disciples de* JESUS-CHRIST, *qui a appris par son Esprit à un Pescheur une si haute sagesse. Ces sçavans orgueilleux*, comme il les nomme, ne prenoient donc pas dans nos Evangélistes ce qu'ils disoient du Verbe, mais ils s'étonnoient que des Barbares & des Pescheurs en eûssent sçû si bien parler: & c'est quelque chose de bien particulier qu'on veüille aujourd'hui que ces Platoniciens n'ayent parlé du Verbe que sur la foi des Evangélistes, & qu'on prétende mieux sçavoir ce fait que les Péres à peu près contemporains de ces Philosophes. La conformité qu'Amélius croit voir entre la doctrine de S. Jean & celle d'Héraclite sur le dogme du Verbe, prouve que ce dogme est plus ancien que l'Evangile, comme les Péres ont grand soin de le faire remarquer: qu'il a été connu des premiers Philosophes, & en particulier d'Héraclite plus ancien que Platon: & qu'enfin c'étoit Héraclite lui-même qui étoit un copiste, & non pas S. Jean; qu'Héraclite, dis-je, & ses maîtres, avoient eux-mêmes copié Moïse en ce point comme en plusieurs autres. Or nous ne devons pas abandonner legérement cette preuve de l'ancienneté de nos dogmes que les Péres ont trouvé solide, & de laquelle résulte le parfait accord des deux Testamens; comme font ceux qui disent que les Platoniciens postérieurs ont accommodé leurs expressions à celles de nos Evangélistes.

Au reste, MONSIEUR, la maniére dont ce

Platonicien entend les premiéres paroles de l'Evangile de S. Jean eſt ſinguliére, & auroit quelque choſe de beau & de grand, ſi elle ne ſe trouvoit d'ailleurs oppoſée à leur interprétation naturelle & reçuë: car au lieu qu'elles doivent être priſes dans le même ſens que les premiéres de la Généſe, *In principio*, *Au commencement*, Amélius les rend par cette petite paraphraſe, *In principii ordine & dignitate*; de ſorte qu'au lieu de traduire *Le Verbe étoit dès le commencement.... dans Dieu*, il faudroit dire, ſelon lui, *Le Verbe étoit dans Dieu en rang & en dignité de Principe.* a Origéne contemporain d'Amélius donne à ces mêmes paroles un tour aſſez ſemblable: *Lorſque Jean dit*, Le Verbe étoit dans le Principe, *par le Verbe il entend* le Fils, *qui eſt dit* être dans le Principe, *parce qu'il eſt dans le Pére.* Origéne reçoit auſſi l'interprétation ordinaire *In principio*, dès le commencement.

Je vous ferai auſſi remarquer, MONSIEUR, que par une ponctuation différente de la nôtre, Amélius & Origéne mettent plus de Philoſophie dans les verſets troiſiéme & quatriéme de Saint Jean, que le commun des Traducteurs. Car au lieu que nous diſons, *Toutes choſes ont été faites par lui, & de ce qui a été fait rien n'a été fait ſans lui. C'eſt en lui qu'étoit la vie*, parce que nous liſons ainſi, *Omnia per ipſum facta ſunt, & ſine ipſo factum eſt nihil quod factum eſt. In ipſo vita erat*: ils auroient traduit (je parle d'Origéne & d'Amélius) en cette maniére, s'ils avoient écrit en notre langue: *Toutes choſes ont été faites par lui, & rien n'a été fait ſans lui.*

a Orig. 6. tome ſur S. Jean.

Ce qui a été fait, étoit vie en lui. Or de cette expreſſion *La vie étoit dans le Verbe*, & de cette autre, *Ce qui a été fait étoit vie dans le Verbe*, la ſeconde qu'ils ont choiſie, eſt tout-à-fait du ſtile Philoſophique de Platon : à quoi l'Evangéliſte inſpiré n'a eû certainement aucun égard. S. Athanaſe, S. Cyrille, & S. Auguſtin ont ponctué de la même maniére qu'Origéne, ce qui fait que ſa ponctuation ne doit peut-être pas être abſolument rejettée, quoique l'autre ſoit la plus approuvée. Une petite obſervation critique, quand elle me vient ſous la main, n'eſt pas tout-à-fait hors du caractére de ces Lettres.

ARTICLE II.

Recueil d'extraits qui regardent chacune des trois Hypoſtaſes Platoniennes en particulier, le Pére, le Verbe, & l'Ame ou l'Eſprit.

POUR parler maintenant par ordre de chacune des trois Hypoſtaſes Archiques qui compoſent *le Ternaire de Platon*, τὰ τρία τῦ Πλάτωνος, je fais d'abord remarquer les noms différens par leſquels il les diſtingue, & ſous leſquels il en parle dans ſes Ouvrages. Il y nomme la premiére, *Le Pére, le Roi, le Bien, le Premier, l'Un parfaittement un, le Même toûjours le même & de la même maniére, l'Ineffable, & ce qui eſt au de-là de l'Etre* : la ſeconde, *l'Etre, le Fils, le Verbe très-divin, le Second, l'Intelligence, le Monde Intelligible, l'Idée, l'Ouvrier, la Cauſe, la Sageſſe, le Chef ou le Capitaine* : la troiſiéme, *l'Ame, l'Ame divine, l'Ame du Monde, la Vertu, le Troiſiéme.* Elle eſt nom-

mée *l'Esprit* par Orphée, Pythagore, Aristote, & Porphyre. Ces termes de distinctions, bien présens à la pensée, donnent de grandes lumiéres pour la lecture de Platon, & des autres Théologiens du Paganisme.

Je trouve *le Pére & le Fils* nettement distinguez sous ces propres noms dans le sixiéme livre de la République. Socrate n'ose entreprendre de parler *du Bien*, c'est sa premiére Hypostase ineffable. *Mais je veux vous parler*, continuë-t-il, *de celui qui paroît engendré du Bien & lui être très-semblable. Parlez-nous de lui*, lui dit-on, *car vous nous apprendrez ainsi ce que c'est que le Pére. Prenez-donc bien ma pensée*, reprend Socrate, *touchant ce Fils engendré du Bien même.* Et un peu après, *j'appelle*, dit-il, *le Soleil, le Fils du Bien, ce Fils que le Bien a engendré semblable à lui.* Je pourrois rapporter d'autres passages de Platon aussi exprés que celui-là : mais je préfére toûjours ceux que les Péres m'indiquent.

Le serment de sa sixiéme Lettre a fait dire à Théodoret [a] *que Platon avoit puisé dans les sources de la verité de quoi faire briller ses Ecrits, & qu'on reconnoissoit là qu'il avoit dérobé quelque chose à nos divins Théologiens ; à quoi il avoit mêlé néanmoins un peu d'ignorance, soit vraye, soit contrefaite par complaisance pour ses compatriotes qui tenoient à la Mythologie.* Voici le serment dont il s'agit. ... *En jurant & par le Capitaine de tous les Dieux qui sont & qui seront, & par le Pére & Seigneur de ce Capitaine & de ce Createur, dont le Pére ne sçauroit vous être*

a Théod. liv. 2. de la Thérapeutique.

inconnu

inconnu si vous raisonnez en vrais Philosophes.

Ce Philosophe, dit [a] S. Clement, *semble nous vouloir indiquer ici, je ne sçai à quel propos, le Pére & le Fils; conformiément aux Ecritures des Hébreux.* Il est en effet difficile de deviner à propos de quoi Platon débite une Théologie si relevée d'une part, & si choquante de l'autre par le terme de *Dieux futurs*, dans une Lettre où il ne paroît pas d'abord qu'il soit question de Théologie. J'ai lu & relu cette Lettre, car elle est venuë jusqu'à nous, excité d'un côté par la réflexion de S. Clément qui y trouve la Théologie hors de sa place; & de l'autre, par l'estime dûë à Platon, qui n'est pas homme à jetter au hazard une doctrine tout-à-fait déplacée.

La Lettre est pour Hermias homme riche, & puissant, & sur le tout Philosophe; & pour deux autres Philosophes, Eraste, & Coriscque. Tout ce qu'on y comprend à la premiére lecture, est que c'est là une Lettre mystérieuse. Si vous prenez la peine de la voir dans nos deux Traducteurs Latins, Ficin & de Serres, vous trouverez qu'ils l'ont rendu plus obscure, & vous vous sçaurez bon gré d'entendre le Grec pour débroüiller ce Latin, & pour ramener cette Lettre à la seule obscurité qu'elle porte avec elle. Chacun de ces Traducteurs parle du serment selon son caractére personnel, pour ne pas dire, selon celui de sa Communion. L'un élevé à une juste vénération pour les Péres de l'Eglise, dit [b] qu'*il n'est permis qu'à un profane d'ignorer combien certaines paroles de ce serment sont conformes aux Saintes Lettres.*

a Clém. Alex. Tapiss. 5.

b *Marsf. Fic.* Quantum verò hæc sacris consoneat Literis, nemo nisi profanus ignorat.

L'autre a dit *Loin d'ici ces fadaises... & ces interprétations qui profanent les myſtéres de nôtre Foi.... & que je déteſte, non ſeulement comme ineptes, mais comme impies.* Ce Traducteur avoit-il lu Clément Alexandrin & Théodoret? & s'il parloit d'eux, ſçavoit-il de qui il parloit? Il fait plus; car ſe jettant hors de ſon ſujet, il s'échappe à traitter de la même maniére l'interprétation de tout ce qu'il y a eû de ſaint & de ſçavant dans l'ancien Chriſtianiſme ſur un endroit de l'Epinomis dont je ne manquerai pas de vous rendre compte dans la ſuite de cette Lettre, au ſujet duquel, & du ſerment en queſtion, le très-docte Prélat [b] Auguſtin Steuchus de Gubio, Bibliothécaire du Saint Siége, dit ces paroles qui vous édifieront, MONSIEUR, & qui vous le feront eſtimer davantage. Car la pieté ne gâte point le ſçavoir, & fait honneur au ſçavant: je vous ai toûjours vû dans cette maxime. *Voilà comme parle Platon*, dit Steuchus, *& quand j'y penſe en moi-même, à peine puis-je m'empêcher d'en pleurer de joye: car cela me fait voir que le Sauveur du genre humain, toûjours connu, ne s'eſt jamais tellement dérobé à la vuë des hommes, que quand il viendroit, ſa Divinité & la très-auguſte Trinité, paruſſent des nouveautez.* Et un peu plus

a *De Serres.* Apage iſtas inſanias... & interpretationes quæ fidei noſtræ myſteria profanant... quas non ut ineptas modò ſed ſceleratas equidem deteſtor.

b *Steuch. de la perpetuité de la Philoſophie, liv. 1. ch.* 27. Hæc Plato, quæ mecum reputans modò non lacrymas profundo præ gaudio. Video enim, &c. Poſtremò quod omnibus modis eſt mirandum, ſuſpiciendum, exoſculandum, & in quo nequeo ipſe lacrymis & gaudiis moderari, & admirando ſatiari, dicitur à Platone de Patre ; ſic verè philoſophandum.

bas, *Enfin*, dit-il, *l'endroit* de cette sixiéme Lettre, *duquel il faut être tout étonné, tout ravi, l'endroit qu'il faut baiser, & sur lequel je ne puis ni modérer mes larmes & ma joye, ni me souler d'admirer; c'est quand Platon nous dit qu'il faut philosopher dans les régles de la vérité sur le Pére.*

Tout cela, MONSIEUR, peut vous faire souhaitter de voir ici cette Lettre: & je veux vous épargner la peine d'y deviner les choses qu'il faut nécessairement sçavoir pour l'éntendre. Platon, outre ses leçons publiques dans l'Académie, tenoit des conférences particuliéres sur la Théologie avec des personnes sûres. Il avoit envoyé quelque part, peut-être à Syracuse, deux de ses Disciples affidez, Eraste, & Coriscque, zélez pour la propagation de la philosophie *des Idées*, *des Formes*, ou comme ils disoient entr'eux, *de la Beauté*: cette petite remarque fera entendre un mot spirituel & agréable que Platon dit par raport à son âge, qui sembloit le devoir rendre insensible à la beauté. Ses deux anciens amis étoient souvent détournez de la Philosophie par le soin plus pressant de pourvoir aux néceſſitez de la vie, lorsque leur bonne fortune leur envoya Hermias, Officier d'épée, homme puissant & opulent, ayant avec cela la passion de la Philosophie, & qui se logea dans leur voisinage. Il paroît par cette Lettre qu'Hermias avoit de la peine à entrer dans le divin Ternaire de Platon: il n'étoit pas content de tout ce que lui en pouvoient dire ces deux Philosophes, & là-dessus il étoit prêt de rompre avec eux. Ils en donnérent avis à Platon, qui leur fit réponse par une lettre commune, dans laquelle il les exhorte à la bonne intelligence, à reprendre leurs conférences, à les multiplier, &

à s'y engager par une espéce de ferment dans lequel il met adroitement le dogme qui faisoit le sujet de leur contestation : il fait comprendre que la Philosophie nouvelle *des Idées*, suscitoit déja des persecuteurs à ses deux Sectateurs qui n'avoient pas besoin de perdre dans ces circonstances un Protecteur que le Ciel leur avoit envoyé : & si vous me demandez, MONSIEUR, d'où j'ai tiré tout ce détail, il me suffit de vous dire que sans ce détail cette Lettre seroit une énigme, & que maintenant on peut l'entendre d'un bout à l'autre à une seule lecture.

VI. LETTRE DE PLATON.

A Hermias, Eraste, & Corisque ; salut.

IL me semble que quelqu'un des Dieux propices prend un soin particulier de votre bonne fortune : il n'est que d'en sçavoir profiter. Car ne pouvant vous passer les uns des autres, vous voilà voisins, & à portée de vous entr'aider pour l'affaire du monde la plus importante : dans laquelle Hermias doit bien moins compter sur ses grands équipages de chevaux & sur le reste de l'attirail d'un homme de guerre, ou sur l'or qui abonde chez lui, que sur deux amis pleins de zéle & de probité. Quant à Eraste & à Corisque, ils ont certainement besoin d'autre chose, que d'être bons Philosophes comme ils le sont sur le chapitre de *la Beauté*, à laquelle je me trouve encore sensible tout vieux que je suis : il leur faut de la protection contre la malice ou l'injustice : car ils sont peu faits à la repousser, ayant été presque

toute leur vie avec nous qui sommes gens modé- « rez, ne faisant tort à personne. Ils ont besoin, dis- « je, d'un Protecteur ; de peur qu'ils ne soient con- « traints de négliger la vraie Philosophie pour « vaquer plus qu'il ne faudroit à celle qui ap- « prend à courir au plus nécessaire. Or Hermias « me paroit le plus propre à y bien pourvoir, « tant par sa générosité naturelle qui m'est connuë « sans que j'aie eû le bien de le voir, que par le « grand usage qu'il a du monde. Que dois-je donc « vous dire ? Je vous assure, Hermias, qu'il vous « seroit difficile de trouver des personnes plus di- « gnes de votre confiance, qu'Eraste & Coriscque : « je les ai plus pratiquez que vous n'avez fait, « je vous réponds d'eux, je suis leur garant. Je « vous conseille de vous livrer tout entier à la ver- « tu de ces deux hommes, & d'être persuadé que « vous ne perdez rien par ce dévouëment. Coris- « que & Eraste de leur côté, s'ils suivent mon « conseil, se donneront sans reserve à Hermias, « & essaieront par tous leurs services de s'engager « avec lui de la plus étroite amitié. Si quelqu'un « de vous vient à en rompre le nœud de quelque « maniére que ce soit : (car dans les choses hu- « maines il n'est rien qui ne soit fragile) mandez- « nous ici, à mes amis & à moi, le sujet de plainte « qu'on a contre lui. Car à moins que la rup- « ture ne soit bien considérable, j'ai lieu de croire « que nos réponses, assaisonnées d'équité & de « respect, feront comme ces paroles mystérieuses « qu'employent les Enchanteurs pour renouër plus « fort qu'auparavant les amitiez qui se sont re- « lâchées. Nous n'avons tous qu'à bien aimer la « Philosophie, & vous & nous : & qu'à la prati- « quer chacun à sa maniére, & selon son talent : «

„ & l'importante prédiction que je viens de faire
„ se trouvera véritable. Si nous en usons autre-
„ ment, je ne dirai pas ce qui en peut arriver, car
„ je n'aime à prophétiser qu'en bonne part ; & ma
„ prophétie pour l'heure est que nous aurons en-
„ semble une bonne conduite, *s'il plait à Dieu.*
„ Il faut que vous lisiez cette lettre tous trois en-
„ semble, & c'est le mieux ; ou que du moins deux
„ de vous en fassent la lecture en commun, & le
„ plus souvent qu'il sera possible : & que vous fas-
„ siez, comme il est de l'ordre, vos conventions
„ & vos loix pour ces conférences fréquentes, en
„ vous y obligeant par un serment que la belle
„ Etude, & sa sœur germaine l'Erudition, peuvent
„ seules vous mettre en état de faire, je veux dire,
„ *en jurant & par le Capitaine de tous les Dieux*
„ *qui sont & qui seront, & par le Pére & Sei-*
„ *gneur de ce Capitaine & de ce Créateur ; dont*
„ *nous connoîtrons tous le Pére, aussi clairement*
„ *que d'heureux mortels le peuvent connoître, si*
„ *nous raisonnons en bons Philosophes.*

Je vois là tout clair & très-exprés, le serment d'Orphée, qui jure *par le Verbe éternel issu du Pére*, quoique pour la commodité du Vers il emploie le mot de *Voix* au lieu de celui de *Verbe*, ainsi que [2] S. Justin & S. Cyrille l'ont remarqué.

Ciel, je jure par toi, grand œuvre d'un Dieu sage :
Et par toi, Voix du Pére issuë avant tout âge.

„ Charmantes paroles, ausquelles le jurement de Platon me paroît visiblement rélatif. Vous n'avez pas oublié, MONSIEUR, cette autre production si étonnante de la Muse d'Orphée, ce vers que j'ai cité dans une autre lettre.

[2] S. Justin, Exhortation aux Gentils.

Voi le Verbe divin, *pour t'attacher à lui.*

On voit bien qu'il entend la même choſe, ſoit quand il nous exhorte à contempler *le Verbe divin* pour nous attacher à lui, ſoit quand il fait ſerment par *la voix du Pére, iſſuë avant les temps.*

J'obſerve avec quelque plaiſir un rapport des mieux marquez entre ces deux beaux endroits d'Orphée, & deux endroits également beaux de Platon : ce paralléle me paroît une eſpéce de découverte. Orphée vient de nous dire, *Contemplez le Verbe divin pour vous attacher à lui*, & Platon dit dans l'Epinomis que l'*Homme heûreux* (il veut dire, le Philoſophe, le vrai Sage) *attache d'abord ſon admiration ſur le Verbe Très-Divin*, Λόγον τὸν Θειότατον ὁ μὲν Εὐδαίμων πρῶτον ἐθαύμασεν. Platon dans ſa ſixiéme lettre dit que *l'Homme heûreux*, que *celui qui raiſonne en bon Philoſophe, connoît le Pére & Seigneur du Créateur*, ou de l'Ouvrier du Monde; il veut que l'on jure *par le Créateur, & par ſon Pére*; comme Orphée jure *par le Verbe, & par ſon Pére.* Orphée appelle *le Ciel*, c'eſt-à-dire le Monde, *l'Ouvrage d'un Dieu grand & ſage*; & inſinuë qu'il a été fait *par la parole que le Pére a proférée de toute éternité*, c'eſt-à-dire, *par le Verbe éternel iſſu du Pére*: & Platon comme l'écho fidéle d'Orphée dit en termes formels[a] que le *Verbe Très-Divin a fait le Monde*, τὸν Κόσμον ἔταξε Λόγος ὁ Θειότατος. Le terme *d'arranger* dont ſe ſert Platon, ſignifie *faire*, en parlant du Monde, ſelon le langage de l'ancienne Philoſophie,

a Dans l'Epinomis.

connu de tous ceux qui en ont la plus legére teinture. Platon dit qu'il n'y a que la belle Etude & sa sœur l'Erudition, qui puissent mettre les gens en état de jurer par le Créateur, & par son Pére: & de la façon dont il s'exprime, cette belle étude est *l'étude faite auprès des Muses*, σπουδὴ μὴ ἄμουσος, comme s'il avoit dessein d'indiquer la Muse d'Orphée: quoique au fond cela puisse bien s'entendre d'autres Muses que de celle-là, puisque les plus anciens Philosophes ne donnoient leurs ouvrages qu'en vers.

Ce qu'il y a d'heûreux dans le parallèle que je viens de faire, c'est qu'Orphée répand une douce lumiére sur les ténébres affectées de Platon, qui n'a point été entendu de ses Traducteurs Latins, parce que cette sorte d'étude & d'érudition leur a manqué en ce cas, & que ces deux sœurs éclairées ne leur ont pas été secourables. Car ils ont tout gâté Platon dans ces endroits respectables par l'attention que les Péres y ont faitte; de sorte que qui voudroit placer après les paroles de ce Philosophe, comme on les a traduites, les inductions que les Péres en ont tirées en faveur de la Religion, ce seroit le vrai moyen de prouver que les Péres n'ont pas raisonné juste: quoiqu'il soit d'ailleurs très-certain qu'ils ont incomparablement mieux pris les pensées de Platon, & qu'ils sont entrez beaucoup plus avant dans son systéme que les modernes, comme il seroit facile, quoi que long, de le justifier par la conformité du langage de nos anciens Ecrivains avec celui de Philon, de Plutarque, de Laërce, de Sextus-Empiricus, ou des deux Sextus, de Plotin, de Porphyre, de Jamblique, de Procle, & de Macrobe même, qui a écrit en la même

langue que nos Traducteurs. Je parle d'une conformité de langage, non pas d'opinions : car les Péres déteſtoient & combattoient les erreurs de leurs adverſaires avec une exacte connoiſſance de leurs opinions ; aujourd'hui on n'entend guéres ni leurs opinions, ni leur langage.

Théodoret [a] voit là que Platon fait jurer ſes Philoſophes par le Capitaine ou le Prince *des Dieux qui ſont & qui ſeront*, préſens & à venir, faits & à faire : d'où ce Pére a raiſon de conclure que les Payens adoroient des Dieux qui n'avoient pas toûjours été, des Dieux créez ; *Et qui eſt-ce*, dit-il, *qui peut donner le nom de Dieu, ſinon par un badinage inſenſé, à un Dieu qui n'eſt pas toûjours Dieu.* Il ajoûte que nos ſaintes Lettres n'ont accoûtumé de donner le nom de Dieu qu'à celui-là ſeul *qui eſt toûjours, & de la même maniere, ſelon les mêmes choſes*, termes, ou définition, qu'il emprunte de Platon même, comme avoit fait avant lui Saint Juſtin. Si nous conſultons les Traducteurs de Platon, nous ſerons étonnez de l'écart de Théodoret. Pas un mot *de ces Dieux qui ſont & qui ſeront* : on y jure *par le Dieu & le Prince ou le Capitaine de toutes les choſes préſentes & futures.* C'eſt, me dira-t-on, que les Traducteurs ont travaillé ſur des originaux différens de celui de Théodoret. Cela eſt vrai ; mais cela les excuſe-t-il tout-à-fait ?

Quand on travaille après les Péres ſur des Piéces dont ils ont tiré quelque avantage pour la Religion, on a tort ſi l'on ne ſçait pas à quoi ils les ont employées, & plus grand tort ſi le ſçachant on donne lieu de croire qu'ils les ont mal employées de la maniére qu'on les expoſe au public.

[a] Livre 2. de la Thérap.

Je vous dirai bien-tôt là-dessus ma pensée, & j'espére que vous la trouverez raisonnable. De Serres en particulier n'a pas dû, ce semble, supprimer dans sa traduction le terme de *Seigneur*, l'ayant devant ses yeux dans le Grec, Πατέρα καὶ Κύριον, *Pére & Seigneur*; terme employé cette seule fois par Platon en parlant de Dieu; terme qui fait juger qu'il sçavoit de quelle maniére les Hébreux parloient de Dieu, & à Dieu; terme enfin aussi commun & consacré dans nos Ecritures, qu'il est peu du stile des Philosophes & des Poëtes de la Gréce. Saint Justin (de la Monarchie de Dieu) n'a pas supprimé ces vers du Diphile de Ménandre, où il avoit remarqué les termes de *Pére & Seigneur*, que ce Poëte, qui nâquit six ans après la mort de Platon, pouvoit avoir transcrits de la célébre Lettre de ce Philosophe.

C'est au seul Pére *&* Seigneur *éternel*
Que l'homme doit un Culte solemnel:
C'est lui qui fit le Ciel la Terre & l'Onde;
De tous les biens c'est la source féconde.

Vous ne devez pas être surpris, MONSIEUR, que je trouve un peu mauvais les suppressions, ou les altérations faites dans la sixiéme Lettre de Platon par des Traducteurs Chrétiens: puisque Origéne ne pardonne point à un Philosophe ennemi des Chrétiens, comme Celse, d'avoir supprimé cette même Lettre dans ses invectives contre l'Eglise. a *Cet homme qui se vante de sçavoir toutes choses*, dit Origéne, *& qui cite Platon, à tort & à travers, dissimule ce que Platon dit du Fils de Dieu dans sa Lettre à Hermias & à Corisque. Ce silence me paroît affecté.*

a Origén. livre 6. contre Celse.

Je reviens aux Traducteurs de Platon, qui n'ont pas mieux servi les Péres de l'Eglise sur l'Epinomis que sur la sixiéme lettre : & le but que je me propose dans celles que j'ai l'honneur de vous écrire, ne me permet pas de dissimuler cette inadvertance. Platon ayant dit au sujet des Dieux Planétiques, dont je parlerai en son temps, que chacun d'eux contribuë quelque chose à la perfection du Monde ; ajoûte que *le Monde a été fait par le Verbe* plus Dieu que tous ces Dieux-là, Dieu à meilleur titre que les Planétes (& c'est le sens qu'indique la liaison du Discours) ou, selon le son des paroles, *par le Verbe plus divin que tout ce qu'il y a de divin* : & par là il est suffisamment insinué que le Verbe ayant fait le Monde, il a fait aussi ces Divinitez Planétiques que le Paganisme adoroit. Les Péres qui ont trouvé là des armes défensives & offensives contre les Payens, sont desarmez par les Traducteurs ; comme vous l'allez voir, après que je vous aurai exposé un autre endroit souvent mis en œuvre, qu'ils ont aussi tout défiguré.

Platon a grand soin de distinguer deux Mondes dans le Timée qui est son chef d'œuvre ; le Monde qui a été produit avec le temps, & le Monde qui est de toute éternité. Ce Monde éternel est, dit-il, l'exemplaire & le modelle du temporel. Un ouvrier qui travailleroit à quelque chose sans en avoir une idée dans l'esprit, agiroit à l'aveugle. Dieu ne fait pas le Monde sans en avoir le modelle dans son Intelligence & dans sa pensée. *C'est*, continuë Platon, *sur ce Verbe & sur cette pensée de Dieu... que le Soleil, la Lune, & les autres cinq Astres nommez Planétes, ont été faits pour nous aider à observer & à calculer*

les diverſes durées du temps. On voit par là que ſelon Platon, le Monde intelligible & éternel, c'eſt-à-dire, le Modelle, l'exemplaire, l'idée du Monde matériel & ſenſible, c'eſt le Verbe & l'Intelligence de Dieu : que le Verbe de Dieu eſt avant le temps : que c'eſt ſur lui & par lui que les ſept Planétes ont été faittes, & dans le même ordre & pour les mêmes uſages que Moïſe a marquez dans la Généſe ; ſuivant le paralléle (peu ou aſſez exact, il n'importe) que Philon [a] & Euſébe font des paroles de ce Philoſophe plagiaire avec celles du Saint Légiſlateur au ſujet de la création du Ciel, & des luminaires du Firmament, & avec celles de David dans le Pſeaume trente-deux ; *Les Cieux ont été affermis par le Verbe du Seigneur.* Théodoret aſſure ſur ce paſſage du Timée, que *Platon a reconnu que toutes choſes ont été faittes par le Verbe du Seigneur, ayant tiré cette doctrine des Ecritures des Hébreux* : & je puis dire que Théodoret a ſur cela la parole de tous les Péres Grecs qui l'avoient précédé.

Quand après cela on cherche dans nos traductions Latines *le Verbe Très-Divin qui fait le Monde, & qui fait le premier objet de l'admiration de l'Homme heûreux*, c'eſt-à-dire, de la contemplation du Philoſophe : on trouve que l'Auteur de l'Epinomis en changeant de langue a changé d'eſprit : c'eſt *la plus divine de toutes les raiſons qui a rendu le Monde viſible*, & non pas, le Verbe plus divin que les divines Planétes, qui a fait le Monde viſible, *Mundum ornatúmque*, dit Ficin, *ratio omnium diviniſſima viſibilem ſtatuit* : traduction ou altération qui porte naturelle-

[a] Euſébe, Prep. Ev. liv. 11. chap. 30.

ment l'esprit à penser que Dieu a eû une raison digne de lui pour donner le Monde en spectacle à nos yeux. Le Verbe ne fait plus le premier objet de la contemplation du Philosophe, comme Platon le dit là après Orphée: c'est le Monde même, & le Monde visible, que le Philosophe contemple avant toute autre chose, *Hunc (mundum ornatúmque) vir felix primùm summopere admiratur*: contre la doctrine & la maxime invariable de tout le Platonisme & de tout le Pythagorisme, Que le Monde visible est un objet indigne du Philosophe, un objet capable de lui remplir l'esprit d'illusions & d'erreurs, qu'il ne doit chercher le vrai & le réel de toutes choses que dans leurs idées, dans leurs modelles éternels, dans le Monde Intelligible qui est le Verbe: contre l'interprétation unanime des anciens Docteurs du Paganisme, suivie par nos Ecrivains Ecclésiastiques; dont les fidéles Traducteurs, Zénobio-Acciaoli pour Théodoret, & le P. Viger Jésuite pour Eusébe, ayant retenu le terme consacré de *Verbe* qui est dans Platon, sans lui substituer mal-à-propos celui de *Raison* qui est du moins équivoque, n'ont pas manqué de dire que *c'est sur le Verbe que l'Homme heûreux attache sa premiére admiration*, & non pas sur le Monde visible; *Quod Verbum beatus quidem primùm est admiratus*, dit le premier; & le second, *Quod quidem Verbum quisquis beatus est, primùm admirari solet.* L'Editeur moderne de Saint Cyrille, Jean Aubert, a de méme évité ce contresens dans la traduction Latine du passage de l'Epinomis cité par ce Pére; quoiqu'il ait rendu le terme du *Verbe*, Λόγος, par celui de *Parole*, *sermo omnium diviniſſimus*; car il avoit prévenu

l'équivoque en disant avec Saint Cyrille quelques lignes auparavant que les plus considérables des Grecs avoient reconnu le Verbe de Dieu : *Quòd autem Græcorum proceres Verbum Dei esse crediderint*, & le reste, car on ne nie pas que les Péres Latins n'ayent employé les termes de *Raison* & de *Parole*, en parlant du *Verbe* : puisque Tertullien dit aux Payens même, qu'il est constant [a] que leurs Sages ont pris *le Verbe*, c'est-à-dire, *la Parole* & *la Raison*, pour l'Ouvrier de l'Univers ; que Zénon le détermine pour *le Fabricateur* qui a formé toutes choses par l'arrangement ; que le même Verbe est nommé par ces Sages, *tantôt le Destin*, *tantôt Dieu*, ou l'Ame de Jupiter, ou la Nécessité de toutes choses : *Apud Sapientes*, Λόγον, *id est*, *sermonem atque Rationem*, *constat Artificem videri Universitatis. Hunc enim Zeno determinat Factitatorem qui cuncta in dispositione formaverit. Eundem & Fatum vocari*, *& Deum*, *& animum Jovis*, *& necessitatem omnium rerum.* Mais comme Platon employe rarement le terme de *Verbe*, se servant continuellement de celui d'*Intelligence*, il ne convient pas de faire disparoître entiérement *le Verbe* dans les traductions, en telle sorte que les Péres qui appuyent avec raison sur ce mot, se trouvent pour ainsi dire en défaut, quand on vient à comparer le texte de Platon mis en Latin, avec les inductions qu'ils en tirent.

Ainsi cet autre passage du Timée qu'ils ont si souvent & si habilement manié, parce que Platon y dit que les deux Luminaires & les autres Planétes adorées des Gentils, ont été faites *par*

[a] Tert. dans l'Apologétique.

le Verbe & la penſée de Dieu qui étoit avant les temps ; on diroit que les Péres l'ont détorqué violemment à un ſens étranger, quand à la place de ces paroles eſſentielles *le Verbe & la penſée de Dieu* Λόγος καὶ διανοία Θεῦ, on ne trouve que celles-ci dans la traduction. *La Raiſon & le deſſein de Dieu*, *Ratio conſiliúmque Dei :* paroles qui ne donnent pas la moindre idée au Lecteur d'une Raiſon agiſſante & Perſonnifiée, pour uſer de ce terme, d'une Raiſon qui ait caractére & force de principe, mais d'une Raiſon qui projette ou détermine la production du Monde ; ce qui met à l'écart & Moïſe, & David, avec les Péres qui ont trouvé là quelque choſe de l'un & de l'autre. Ni Ficin, ni de Serres, ni Foxius, n'ont retenu le terme de Verbe : aucun d'eux ne ſemble s'être apperçu que *le Verbe*, Λόγος, fût là rélatif *au Modelle* du Monde, Παραδείγματι, qui avoit paſſé devant ; ni que *la penſée de Dieu par rapport à la production*, διανοία Θεῦ πρὸς γένεσιν, fût le modelle des choſes qu'il vouloit produire, c'eſt-à-dire *ſon Verbe*, comme Platon l'entend fort bien, & le dit en termes exprès. Rien n'eſt cependant plus éloigné de ma penſée que de croire que ces illuſtres Traducteurs ayent voulu ôter quoi que ce ſoit à Platon ou aux Péres : ils n'ont pas conſulté les Péres qui les auroient mis dans le vrai ſens de Platon : ils n'ont pas eû aſſez d'égard pour les Péres, parce qu'ils n'étoient pas aſſez inſtruits de l'uſage que les Péres ont fait de ces paſſages importans ; s'ils l'avoient été, ils auroient parlé comme eux ; c'eſt-à-dire, qu'ils auroient laiſſé parler Platon comme il parle, & n'auroient pas ſupprimé le terme de *Verbe* que tous ſes anciens Commentateurs ont religieuſement

retenu. J'ai quitté ici la plume pour ouvrir [a] Procle, le diffus Commentateur du Timée, sur le passage dont il s'agit : & d'abord *le Verbe divin*, *l'Intelligence divine*, *le Verbe Ouvrier* ou Créateur, *le Verbe Principe*, & telles autres expressions conformes à celles des Péres sur cet endroit de Platon, m'ont sauté aux yeux ; auſquelles on ne penseroit jamais en lisant, *Ex hac ratione & consilio Dei* : je suis sûr que Procle auroit mis, *Ex hoc Verbo, & hac Mente Dei*, s'il avoit écrit en Latin. Je renvoye à la fin de la Lettre quelques reflexions qui me viennent sur ce que j'ai cru pouvoir nommer une inadvertance des Traducteurs ; & je continuë de marquer ici les endroits que les Péres nous ont indiquez dans les Ouvrages des Payens pour la distinction de leurs deux premiéres Hypostases.

Les paroles suivantes ne sont-elles pas bien expresses ? *L'Ouvrier, le Verbe du Maître de toutes choses, est la premiére Puissance après lui.... il est le Fils légitime & parfait du Très-Parfait.* Elles sont de Mercure Trismégiste, citées avec plusieurs autres également formelles du même Auteur, par Saint Cyrille d'Alexandrie [b] vers le milieu du cinquiéme siécle : & alors les Péres avoient eû loisir certainement, depuis qu'on citoit Trismégiste contre les Payens, de voir si cette citation étoit aussi mépriſée des Payens, que quelques Critiques modernes la trouvent mépriſable. Si les Payens avoient rejetté, ou avec fondement, ou même sans fondement, les titres que les premiers Péres produisoient contre eux, les Péres postérieurs ne les auroient jamais reproduits au

a Procle, sur ce texte de Platon.
b S. Cyrille contre Jul. livre 1.

public

public, sans avertir qu'ils sçavoient du moins les oppositions qu'on y avoit faites. Il y auroit eû de la mauvaise foi, & une espéce d'impudence à revenir, comme si de rien n'eût été, à des allégations usées, & misérables. Les Actes & les productions qui ont été passées dans les premiers temps à ceux qui étoient à la tête des affaires de l'Eglise en Orient, c'est bien à nous à les discuter & à les contredire, à nous qui sommes, pour ainsi dire, à l'autre bout de la terre & des temps. Je vous ai ouï dire, MONSIEUR, plus d'une fois ce mot qui est d'une grande sagesse : *Ne sont-ce pas les Péres seuls qui nous apprennent tout ce qui est des dogmes & des antiquitez de l'Eglise ? Pouvons-nous tirer ces choses de notre tête ? Il faut bien passer nécessairement par tout ce qu'ils nous disent quand ils s'accordent tous à le dire.* Votre maxime seroit un bon frein pour empêcher la critique de s'emporter. Il me paroît qu'elle ne doit, ni ne peut aller en ce genre qu'à éclaircir de nouveau ce que le temps peut avoir obscurci : qu'à découvrir, par exemple, les bonnes raisons que les Péres ont eûës de se prévaloir contre les Païens de l'autorité de Trismégiste & des Sibylles, & non pas à révéler au public cette prétenduë découverte qu'on a osé imprimer il n'y a pas huit ans, & dont je vis hier même une sçavante Communauté très-scandalisée. [a] *Dans ces temps de zéle, des personnes bien intentionnées s'imaginoient rendre un grand service à la Réligion en la défendant contre les Païens par des argumens qu'ils feignoient de tirer des livres des Païens même,*

[a] El. H. l. 5. pag. 570. du t. 2.

Ils regardoient ces petites ſupercheries, faites à bonne intention, comme des pieuſes fraudes, & des menſonges officieux. Cela eſt bien répréhenſible. Continüons.

Philon le Juif, ſouvent cité par les Péres depuis S. Juſtin, dit dans ſon livre de l'Agriculture, que Dieu a prépoſé au gouvernement du Monde *ſon véritable Verbe qui eſt ſon Fils aîné:* & dans le livre des ſonges, que le Seigneur nomme Dieu *ſon très-ancien Verbe*, ſon Verbe éternel. Dans ſon livre de la création du Monde, il prend à tache de juſtifier la convénance de ce que Moïſe en a dit dans la Généſe avec ce que Platon en a dit dans le Timée. Là il dit pour Moïſe & pour Platon que Dieu voulant faire le Monde *ſenſible*, traça auparavant le Monde Intelligible pour lui ſervir de modelle. Ce monde Intelligible n'eſt autre choſe, ajoûte-t-il, *que le Verbe de Dieu, quand Dieu fait actuellement le Monde:* c'eſt le plan & l'idée que Dieu forme en lui-même de cette grande ville qu'il veut bâtir, l'idée des idées, le cachet dont l'empreinte doit figurer tout le Monde ſenſible & le moûler; c'eſt ce Monde tel qu'il eſt dans la pure idée de ſon divin Architecte. Toutes ces expreſſions de Philon ſont exactement Platoniciennes. Je m'arrête à la diſtinction ſi marquée du Pére, & du Verbe ſon Fils premier-né: ſi Philon la tient de Platon, Platon l'a donc clairement reconnuë: s'il la tient de Moïſe & des autres Prophétes, elle leur étoit donc clairement connuë, ou elle eſt du moins clairement exprimée dans leurs paroles, quand on voudroit ſuppoſer que l'Eſprit de Dieu les a fait parler ſans s'entendre. J'ai trouvé des gens plus embaraſſez de Philon que ni d'Orphée,

ni de Platon, ni de Zénon, ni des derniers Pythagoriciens ou Platoniciens, qui ont parlé distinctement du Verbe de Dieu : car ils ne sçavoient lequel choisir, ou de dire que la doctrine très-expresse du Verbe étoit née dans la tête de Platon ou d'Orphée, ou de se rétracter sur ce qu'ils avoient legérement avancé qu'elle n'est pas du tout dans l'ancien Testament, & que ni Platon ni Orphée n'auroient sçû l'y prendre. Car enfin, leur disois-je, Philon l'avoit prise quelque part, & toute distincte comme il l'expose ; c'est donc ou dans les Philosophes, ou dans l'ancienne Ecriture, ou dans la nouvelle. Il étoit Juif, il étoit Philosophe, & le plus excellent Philosophe de son temps, dit Eusébe : il avoit paru à Rome sous Caïus-Caligula & sous Claude, & il fit connoissance avec S. Pierre, comme dit S. Jérôme : quelquefois ces esprits irrésolus avec qui je m'entretenois, penchoient à croire que Philon avoit pris à Rome une assez forte teinture du Christianisme pour être en état de parler si distinctement du Pére & du Verbe son Fils. Tout cela fait sentir que le témoignage de Philon est considérable.

Encore ces mots de Numénius dans Eusébe. [a] *Que ce soit donc là un point arrêté que le premier Dieu se tient dans une inaction générale, comme étant le Roi de l'Univers : que le Dieu Créateur pénétre par son action dans la matiére céleste, & que c'est le Capitaine.* (Les noms de Roi & de Capitaine sont rélatifs aux passages que vous avez vu de Platon.) *Car il ne faut pas que le premier Dieu agisse pour la création du Monde : il faut qu'il ait un Fils ; il faut le tenir pour le Pére*

a Prep. Ev. liv. 11. ch. 18.

du Créateur. La ſimplicité eſt le propre du premier Dieu, tout renfermé en lui-même. Le ſecond Dieu & le troiſiéme font un ſeul Dieu avec lui.

Touchant ce troiſiéme Dieu, ou cette troiſiéme Hypoſtaſe Archique, qui eſt l'*Ame* ou l'*Ame du Monde* [a] Saint Juſtin, & ceux qui ont écrit contre les Païens après lui, leur font remarquer que tout ce que les Philoſophes ont dit de cette Ame, n'eſt qu'une imitation infidéle de ce qu'ils avoient lu du S. Eſprit dans nos anciennes Ecritures: que ce que Platon appelle *le Troiſiéme* dans ſa lettre à Denis, c'eſt le S. Eſprit, que *ce qu'il dit de la Vertu dans le Ménon, il l'avoit manifeſtement appris de nos Prophétes qui le diſent du Saint Eſprit* (ce ſont les paroles de S. Juſtin) *mais que craignant de ſe rendre odieux aux Grecs s'il ſe déclaroit diſciple des Prophétes, il avoit évité de nommer le S. Eſprit, & avoit parlé de ce Don de Dieu ſous le nom de la Vertu.* J'ai produit dans la Lettre précédente un paſſage très-exprés de ſon dixiéme livre des loix ſur la divinité de l'Ame, & ſur ſa diſtinction de l'Intelligence ou du Verbe toûjours Dieu. Je trouve dans [b] Empiricus que Pythagore parloit de l'Ame du Monde ſous le nom d'*Eſprit*, en diſant, qu'*il y a un ſeul & même Eſprit qui pénétre tout le corps du Monde, & qui en eſt comme l'Ame.* Je trouve Ariſtote tout Pythagoricien ſur cet article dans le livre *du Monde* dédié à Alexandre à qui il expoſe [c] dit S. Juſtin, l'*abrégé de toute ſa Philoſophie dans cet Ouvrage*: ce que je vous fais remarquer, MONSIEUR,

a S. Juſtin dans le Diſcours Parénétique.
b. Emp. des Dieux contre les Mathém.
c S. Juſtin dans le Diſc. Parénét.

parce qu'on veut aujourd'hui conteſter cet Ouvrage à Ariſtote, ſur des conjectures qui ne me paroiſſent pas encore bien fortes : je les examinerai mieux quelque jour. a L'Auteur du livre du monde, après avoir dit que le Vent (Ἄνεμος d'où quelques-uns dérivent, *Animus*, l'Ame, pour le dire en paſſant) n'eſt autre choſe que l'agitation d'un air condenſé, ce qu'on appelle auſſi *Eſprit* Πνεῦμα ; ajoute qu'*on donne ce même nom d'Eſprit, en un ſens tout autre, à la ſubſtance animante & féconde qui eſt dans les plantes & dans les animaux, généralement répandüe par tout.* J'ai remarqué le même terme d'*Eſprit* dans le même ſens en liſant le ſecond livre *de l'Abſtinence* par Porphyre : outre le *Spiritus* de Virgile, un peu confondu avec *Mens*, dans ces quatre beaux Vers.

Principio cœlum, ac terras, campóſque liquentes,
Lucentémque globum Lunæ, Titaniáque aſtra,
Spiritus intus alit : totámque infuſa per artus
Mens agitat molem, & magno ſe corpore miſcet.

Evitons neanmoins autant que nous le pouvons, le terme d'*Eſprit*, ainſi que ceux de *Verbe* & de *Pére* en parlant de la Trinité Platonienne, de peur de profaner nos Myſtéres. Diſons *le Bien*, *l'Intelligence*, & *l'Ame* pour les trois Hypoſtaſes Archiques des Philoſophes : après avoir indiqué l'uſage ou pour mieux dire l'abus qu'ils ont fait de ces autres noms qu'on ne doit ni écrire, ni lire, ni prononcer, ni entendre qu'avec un tremblement religieux. Ce que j'en ai dit, c'eſt

a Ariſt. dans le liv. du Monde.

dans la seule vûë de justifier la sage réflexion de nos Sçavans Docteurs, que la Théologie Païenne n'est qu'une corruption de celle des Hébreux. Les Grecs ne pouvoient pas même se donner toute la vanité de l'Invention sur leur Ternaire d'Hypostases inégales, tel que je l'ai exposé. Ce que je crois tout à eux, c'est la maniére en laquelle ils soutenoient leur espéce d'usurpation; c'est le raisonnement par lequel ils tâchoient inutilement de rendre plausible la chimére de leurs Hypostases: raisonnement dont il me reste à vous rendre compte pour achever l'histoire des erreurs du Paganisme touchant *le Premier Dieu*, comme on le nommoit pour le distinguer des Dieux subalternes.

ARTICLE III.

Recapitulation de la Théologie des Platoniciens sur les Distinctions, & les Processions des trois Hypostases Archiques.

EN premier lieu, dit Plotin, (& il prétend ne rien dire que d'après Platon) nous concevons Dieu comme ce qui est parfait & très-parfait: il est plein: il est comblé: il n'a besoin de rien, ni affaire de rien, ni inquiétude, ni vuë sur rien: ni desir, ni mouvement vers quoi que ce soit, puisque rien ne lui manque: il est *le Bien même*. Il est par là dans le plus profond repos, souverainement heûreux par son repos, tout renfermé & ramassé en lui-même, incapable de se desunir d'avec lui-même, Un de la plus parfaite unité, sans partage ni composition quelconque, simple par la plus exquise simplicité. A-t-il besoin ou

de se connoître ou de s'aimer, ou de connoître ou d'aimer autre chose ? Si cela est, continuë Plotin, il a quelque besoin, il lui faut quelque chose, il n'est pas comblé ; il veut, il s'agite, il sort de son souverain repos, il cherche puisqu'il veut; connoître & aimer c'est agir : toute action le tireroit de sa supréme simplicité, & de son unité suprême quand il n'agiroit qu'en lui-même : toûjours ce qui connoît & ce qui est connu sont deux choses en quelque sens, dit Plotin ; quand le même se connoîtroit soi-même, ce seroit une chose qui seroit plusieurs choses, ἓν πολλὰ ; ce seroit une espéce de composition dans ce qu'on suppose souverainement simple. Par toute cette spéculation ce qui est en premier dans la Divinité, ce qu'il y a de très-parfait, le Bien ne se connoît pas soi-même: conclusion répétée & inculquée sans cesse dans cet Auteur. Tel est le caractére, & telle est la distinction de sa premiére Hypostase : & c'est ainsi qu'en parle encore Numénius dans un fragment de son livre *du Bien* produit[a] par Eusébe.

En second lieu nous concevons, continuë Plotin, qu'il est de la perfection de Dieu qu'il agisse, quoique, comme il vient de dire, ce ne soit pas là la plus grande perfection de Dieu, laquelle consiste dans le repos & dans l'inaction. Nous concevons que la premiére action de Dieu est de se connoître lui-même. Donc ce qui est en second dans Dieu, & immédiatement après le Très-Parfait, c'est ce qui connoît Dieu, en tant qu'il se connoît lui-même, ne connoît pas assurément une chose différente de lui : donc ce qui connoît & ce qui est connu, est une seule chose

a Prép. liv. 11. ch. 18.

en un certain ſens: mais en un autre ſens ce ſont deux choſes, car ce qui connoît n'eſt jamais en tout ſens ce qui eſt connu. Voilà donc en Dieu une choſe qui en eſt pluſieurs. L'Unité d'une choſe qui en eſt pluſieurs en quelque ſens que ce ſoit, n'eſt pas l'unité très-parfaitte, puiſqu'on en peut concevoir une plus parfaitte; ſçavoir, celle d'une choſe qui n'en eſt pluſieurs en aucune maniére: telle eſt l'unité du Très-Parfait, *du Bien*, de la premiére Hypoſtaſe. Soit nommée la ſeconde Hypoſtaſe *l'Intelligence*. L'Intelligence, ajoûte notre contemplatif, ſe tourne d'abord vers le Très-parfait, elle le regarde, elle le cherche; elle a donc beſoin de lui, dit-il, quoi qu'il n'ait pas beſoin d'elle, elle n'a toute ſa perfection que par la vuë qu'elle porte ſur lui: conſidérée en elle-même elle manque de quelque choſe, elle a quelque indigence: paroles impies, ſi juſtement relevées & cenſurées par S. Cyrille. Outre ce premier regard de converſion ſur le Très-Parfait, l'Intelligence en a un ſecond ſur elle-même; elle ſe connoît, & en ſe connoiſſant elle connoît ce qu'elle eſt capable de faire, ſçavoir, le Monde dont elle ſe trace elle-même le plan, & l'Idée; elle forme en elle-même les modelles, les patrons, les exemplaires de toutes choſes; elle en régle les meſures & les proportions, ou comme parloit Pythagore, *les Nombres*. *Ces Idées*, *ces Nombres* ſont ce qu'on appelle *le Monde Intelligible*. Elle eſt elle-même tout cela, elle eſt le Monde intelligible; & juſques-là on ne conçoit point encore *de Monde ſenſible*, point d'Ame pour l'animer, point de troiſiéme Hypoſtaſe. Plotin a ſoin de faire remarquer que l'Intelligence n'a des fonctions de la vie que celle de connoître,

[a] qu'elle n'a ni empreſſement ni deſir, qu'elle contemple avec une entiére *apathie* les objets intelligibles, il veut dire, ces exemplaires dont il a été parlé; & qu'enfin elle vit ſeulement d'une vie intelligible, c'eſt-à-dire, par pure contemplation, par pure connoiſſance, & ſans appétition, ſans volition.

En troiſiéme lieu nous concevons, dit-il, qu'il eſt de la perfection de Dieu de vivre d'une vie pleine & entiére, & par conſéquent de vouloir auſſi-bien que de connoître. Donc ce qui eſt en tiers dans Dieu, & tout de ſuite après l'Intelligence [b], c'eſt Ce qui veut, ou, pour parler comme Plotin, c'eſt ce qui conçoit le deſir de faire le Monde ſenſible ſur le modelle du Monde Intelligible. C'eſt là ce qu'on a appellé l'*Ame*, ou l'*Ame du Monde*, ou *l'Ame commune*, *l'Ame univerſelle*, ou la troiſiéme Hypoſtaſe. Ce Platonicien ne la fait procéder que de l'Intelligence ſeule: *l'Ame*, dit-il, *eſt l'action de l'Intelligence: celle-ci demeurant dans elle-même remplit de belles choſes le Monde entier par le moyen de l'Ame. L'Intelligence eſt l'Ouvriére immortelle du Monde par le moyen de l'Ame immortelle, qui eſt une action incapable de ceſſation.* Vous voyez l'ouvrage du Monde toûjours attribué à l'Intelligence: ſoit parce que l'Architecte qui a formé l'idée d'un bâtiment, en eſt le principal ouvrier dès-là qu'il eſt l'auteur du bâtiment intelligible, pour m'expliquer de la ſorte: ſoit parce que Platon avoit en vuë ce Verſ. du Pſeaume 32. *les Cieux ont été affermis par le Verbe*, comme les Péres l'ont fait remarquer bien des fois.

Le but que je me ſuis propoſé dans cette Lettre

a Enn. 4. liv. 7. ch. 13.
b. Là même.

& dans la précédente, a été de vous faire remarquer, MONSIEUR, que les Péres ont eû raiſon de répréſenter aux Païens qui réſiſtoient à la créance du myſtére de la Trinité, premiérement que leurs Philoſophes en avoient eû quelque connoiſſance, ſecondement qu'ils l'avoient tirée de nos Saintes Ecritures, troiſiémement qu'ils les avoient très-mal entenduës: quatriémement que ces admirateurs des Philoſophes, au lieu de ſe ſcandaliſer de la Foi du Chriſtianiſme ſur cet article capital, devoient au contraire, à l'exemple de leurs Maîtres, conſulter là-deſſus nos Prophétes, & aller aux vraies ſources de la vérité; c'eſt la concluſion de Théodoret. Cela ſuppoſe que les Péres de l'Egliſe croyoient bien certainement deux choſes, l'une qu'il y avoit des preuves de ce Myſtére dans l'ancien Teſtament, l'autre qu'elles y étoient aſſez marquées pour que les Gentils les y eûſſent apperçuës eux-mêmes.

ARTICLE IV.

Concluſion de cette Lettre par diverſes conſidérations ou régles, ſoit pour inſpirer de la moderation aux Critiques, ſoit pour exciter l'attention des Traducteurs.

EN vérité, MONSIEUR, quand on a quelque lecture des Péres & des anciens Philoſophes, on eſt bleſſé d'entendre dire aujourd'hui, & de lire en termes peu couverts dans des livres imprimez, qu'on ne trouve ni l'ombre de la Trinité dans le Platoniſme, ni la Trinité dans l'ancien Teſtament, ſinon depuis qu'on la voit dans le nouveau, & parce qu'on l'y voit: que cette

créance ne descend pas des premiers temps, mais qu'elle y remonte: qu'après tout Orphée & Platon auroient sçû plus de choses sur cet article que les Juifs, leurs prétendus Maîtres, si les passages que les Péres citent de Platon & d'Orphée, devoient s'entendre comme les Péres veulent qu'on les entende. Ainsi fait parler les gens une presomptueuse ignorance. Quand on compte pour rien le sentiment unanime des Péres, on n'a qu'à se faire une Religion. Il est vrai qu'il importe peu à la Religion que les Philosophes ayent pensé, ou n'ayent jamais pensé à la Trinité: mais il importe à la gloire de la Religion que ses plus saints & plus illustres Défenseurs n'ayent pas pris de faux avantages sur ses ennemis, qu'ils n'ayent pas été tous ou des hommes de mauvaise foi, ou des visionnaires. A la bonne heure, que quand on n'a lu ni Platon ni Plotin, on trouve étrange qu'ils ayent parlé d'une matiére si relevée: mais il n'est pas permis de s'inscrire en faux contre un fait si certain.

Beaucoup moins est-il permis de mettre en fait que les Prophétes n'ont pu rien apprendre aux Philosophes sur cette matiére, & qu'il n'y a aucune trace sensible de la Trinité dans tout l'ancien Testament. Toute l'Eglise assemblée dans les premiers Conciles, s'y est donc trompée: tous ses Docteurs, à les prendre depuis S. Irénée jusqu'à S. Gregoire le Grand, se sont donc mépris, en croyant voir, par exemple, dans le sixiéme Verset du Pseaume 32. ce qui n'y est pas du tout. *C'est par le Verbe du Seigneur que les Cieux ont été affermis, & c'est par l'Esprit de sa bouche qu'ils ont toute leur vertu. Là*, [a] dit S. Jérôme,

[a] *Sur le 6. vers. du Ps. 32. S. Jérôme.* Trinitatis majes-

la majeſté de la Trinité eſt très-manifeſtement déclarée : le Seigneur, le Verbe, l'Eſprit du Seigneur. Le Verbe de Dieu, [a] dit S. Auguſtin, *eſt le Fils de Dieu le Pére ; c'eſt par le Verbe que toutes choſes ont été, duquel il eſt dit dans un Pſeaume, Les Cieux ont été affermis par le Verbe ;* & ailleurs, *Il a envoyé ſon Verbe, & il les a guéris.* [b] S. Juſtin dit que, *David a exprimé la diſtinction des Perſonnes en faveur des eſprits groſſiers, quand il a dit, Les Cieux ont été affermis par le Verbe du Seigneur*, & le reſte. Avant ce Martyr, S. Irénée liv. 1. contre les Héréſies, ch. 19. Après lui S. Clément Alexandrin dans l'exhortation aux Gentils, Origéne 1. tome ſur S. Jean, S. Athanaſe dans ſa lettre à Sérapion, S. Grégoire de Nazianze dans ſa quarante-quatriéme Oraiſon, S. Cyrille d'Alexandrie livre 3. contre Neſtorius, [c] Théodoret ſur le Pſeaume 32. où il dit que *la vraie Théologie nous prouve par ce paſſage que Dieu le Verbe a fait, avec le S. Eſprit, le Ciel & les Vertus céleſtes, les Puiſſances inviſibles*, les Anges & les Démons. Voilà bien des yeux clairvoyans dont je pourrois groſſir la liſte autant qu'il me plairoit, qui ont tous vû la Trinité dans le verſet que j'ai pris pour exemple, *Verbo Domini cœli firmati ſunt, & Spiritu oris ejus omnis virtus eorum.* Ces paroles ſont

tas manifeſtiſſimè declaratur. Dominus, Verbum, Spiritus Domini.

a *S. Aug. de l'eſſence de la Divinité.* Verbum Dei Filius eſt Dei Patris... De quo in Pſalmo, Verbo Domini cæli firmati ſunt; & alibi, Miſit Verbum ſuum & ſanavit eos.

b *S. Juſtin dans l'Expoſition de la Foi.*

c Théodoret, Pſ. 32.

certainement plus expreſſes que celles-ci, [a] *Dominus pluit ignem à Domino* : cependant il n'étoit pas permis dans le quatriéme ſiécle de douter que le Pére & le Fils ne fuſſent indiquez par cette répétition du mot de *Seigneur*, comme JESUS-CHRIST a inſinüé qu'elle porte ſur le méme ſens dans ce verſet du Pſeaume 109. *Dixit Dominus Domino meo* : car voici un Anathématiſme fulminé en 357. *Si quelqu'un n'explique pas du Pére & du Fils ces paroles*, le Seigneur envoya une pluye de feu de la part du Seigneur ; *& s'il dit que le même envoya cette pluye de la part du même : qu'il ſoit anathéme.* Ce Décret eſt très-conſidérable par les mêmes endroits qui ſemblent d'abord lui ôter toute conſidération. Car il eſt du Conciliabule de Sirmie qui fut l'ouvrage des Ariens ; leſquels étant au fond ennemis de la Trinité, ne cherchoient par là qu'à ſe donner la réputation d'Orthodoxes. Mais quand on péſe bien ces deux circonſtances, on connoît l'eſprit de ceux que ces Ariens vouloient contrefaire: & l'on juge qu'à plus forte raiſon l'Egliſe auroit anathématiſé ceux qui auroient oſé dire en ce temps-là que le verſet du Pſeaume 32. beaucoup plus exprés que celui de la Généſe, n'avoit aucun rapport avec le Myſtére de la Trinité.

Cependant aujourd'hui les traductions en langue vulgaire font diſparoître tout ce rapport. Ce n'eſt plus *par le Verbe du Seigneur* que les Cieux ont été affermis ; ce n'eſt plus *l'Eſprit de ſa bouche* qui a produit toute leur vertu ; paroles expliquées du *Saint Eſprit* dans pluſieurs Conciles,

[a] Gén. 19. 24.

& en dernier lieu dans celui de Florence, Seſſ. 18. *C'eſt par la parole du Seigneur*, nous dit-on, *que les Cieux ont été affermis, & c'eſt le ſouffle de ſa bouche qui a produit toute leur vertu.* Et pour ne pas ſéparer deux paſſages que Saint Auguſtin a liez enſemble, comme vous l'avez vû, on ne nous dit pas comme ce grand Docteur, & [a] comme le texte Sacré. *Il a envoyé ſon Verbe, & il les a guéris*: une fauſſe délicateſſe fait qu'on aime mieux nous dire, *Il a envoyé ſa parole, & il les a guéris.* De même ce n'eſt pas *le Verbe du Seigneur* qui *ſortira de Jéruſalem*, comme il a été prédit par les Prophétes [b] Michée & Iſaïe, ce qui veut dire ſelon Saint Juſtin, que *le Verbe qui aura ſouffert* dans Jéruſalem, *ſortira de Jéruſalem par la prédication de ſes Apôtres*: ce n'eſt pas cela ſelon nos Traducteurs; *La Parole du Seigneur*, diſent-ils, *ſortira de Jéruſalem.* On comprend bien là qu'il s'agit de la prédication des Apôtres: mais on n'y comprendra jamais que *la parole du Seigneur*, ſortie de Jeruſalem par la prédication des Apôtres, ſoit *le Verbe qui a ſouffert*, comme l'entend [c] Saint Juſtin, τὸν παθόντα Λόγον. Le terme de *Parole* eſt équivoque: quand on lit, *la Parole du Seigneur*, on ne ſçait lequel de deux il faut entendre, ou *la Parole de Dieu*, ou *la Parole qui eſt Dieu*, ou *Verbum Dei*, ou [d] *Verbum Deus*: & les lecteurs qui ne ſont pas doctes, vont plûtôt au premier ſens qu'au ſecond, qui eſt le vrai ſelon les Péres, quand ces lecteurs

a Miſit Verbum ſuum, & ſanavit eos. *Pſ.* 106. 20.

b *Mic.* 4. 2. De Sion exibit lex, & Verbum Domini Jeruſalem. *Et Iſaïe* 2. 3.

c S. Juſtin, dans l'entrétien avec Tryphon.

d Verbum Deus. *S. Aug.* Sermon du temps, 20.

trouvent dans les Traductions, *Les Cieux ont été affermis par la Parole du Seigneur: Il a envoyé sa parole, & il les a guéris: La Parole du Seigneur sortira de Jérusalem.* En mettant par tout là *le Verbe*, [a] premiérement on présente à tout lecteur le vrai texte Sacré, ce qui est l'essentiel; secondement en présentant au lecteur intelligent le sens que le texte présente lui-même, on ne lui défend pas de donner au texte tous les sens dont il est susceptible, selon les régles approuvées de l'Eglise pour l'interprétation de l'Ecriture, & par là on met à couvert toutes les inductions que les Péres peuvent en avoir tirées, soit en faveur du Christianisme, soit contre le Paganisme: inductions que le déguisement ou la détermination du texte pourroit faire paroître, à la premiére vûë, non-seulement forcées, mais aussi peu solides, & peu justes.

Ainsi je ne suis pas surpris que tandis que pour le terme de *Verbe*, par exemple, les Traducteurs du texte des Prophétes mettent *la Parole*, & ceux de Platon, d'Orphée, & d'Héraclite, mettent *la Raison*, on ne trouve rien des Prophétes dans les Philosophes, & qu'on ne rende pas toute la justice qu'on doit à la sagacité & aux vastes lumiéres des Péres qui ont découvert les larcins de la Philosophie sur l'Ecriture, & si heûreusement profité de cette découverte, tant sur la matiére du Verbe que sur tant d'autres. Car Saint Justin, Saint Clément Alexandrin, Origé-

a Ep. de S. Jean ch. 1. vers. 1. *Verbum vitæ*, le P. Bouhours traduit, *le Verbe de vie*: les autres traduisent *la Parole de vie*, ou *la Parole de la vie*: quoiqu'il soit parlé là de ce que nos mains ont manié, *Quod manus nostræ contrectaverunt de Verbo vitæ*.

ne ſon Diſciple, Euſébe, Saint Cyrille, Théodoret, & Lactance, font certainement de ce paralléle de la Philoſophie avec l'Ecriture copiée, mais altérée par la Philoſophie, une partie conſidérable de leurs Ouvrages Polémiques contre les Payens.

On n'a pas pourtant une prétention auſſi ridicule que le ſeroit celle de vouloir que dans tous les paſſages où le texte canonique porte *Verbum* ou Λόγος, un Traducteur ſubſtituât toûjours *le Verbe*. On veut dire que quand les Péres ont entendu le texte, ou ſeulement de la parole qui eſt Dieu, *de Verbo Deo*, comme je me ſuis déja expliqué; ou tout enſemble de la parole de Dieu, & de la parole qui eſt Dieu; je ne crois pas qu'il ſoit permis de ſupprimer le mot de *Verbe* pour le rendre par celui de *Parole*. Je ne ſçaurois approuver par la même raiſon la traduction des derniéres paroles du paſſage du Pſeaume 32. que les Péres ont entenduës de l'Eſprit qui eſt Dieu, *Et Spiritu oris ejus*, & que l'on a renduës par [a] *le ſouffle* de ſa bouche, au lieu de dire *l'Eſprit* de ſa bouche. On comprend par là ma penſée ſur toutes les autres altérations de cette nature, & qui peuvent regarder des textes entiers. Il ne peut jamais être permis à un Traducteur de nous empêcher de voir dans un paſſage, ou même dans un ſeul mot de l'Ecriture, ce que les Péres y ont vû, quand il ne l'y verroit pas lui-même. A cette obſervation j'en ajoûte trois autres que j'eſpére, MONSIEUR, qui vous paroîtront raiſonnables.

a *Nouvelle Traduction de la Bible.* C'eſt par *la Parole* du Seigneur que les Cieux ont été affermis: & c'eſt *le Souffle* de ſa bouche qui fait toute leur vertu.

La

La premiére, qu'il eſt de la ſageſſe & de la religion d'un Traducteur, ou d'un Commentateur, qui veut travailler ſur quelque Ouvrage que les Péres ont manié, de ne pas l'entreprendre ſans avoir vû l'uſage qu'ils en ont fait contre la Gentilité, ou en faveur du Chriſtianiſme; & ſans avoir conſulté ces Oracles reſpectables.

La ſeconde, qu'il n'y a pas moyen de mettre en problême, ſi ce ſont les Péres qui ont eû le vrai texte de Platon, & ainſi des autres, lorſqu'ils en ont pris quelque avantage ſur les Gentils; ou ſi c'eſt nous qui l'avons maintenant ce vrai texte, dans les Editions modernes qui ne s'accordent pas avec les copies qu'ils avoient vûës. Car s'ils avoient ou cité à faux par mégarde, ou ſuivi des copies infidéles, on leur en auroit oppoſé de plus ſûres & de plus correctes autant qu'ils en auroient voulu, en un temps où les copies de ces anciens Originaux n'étoient pas auſſi rares qu'elles le ſont aujourd'hui, puiſqu'on étoit plus proche des ſources que nous ne le ſommes, de quatorze à quinze cens ans, & qu'on n'en étoit éloigné que de cinq à ſix cens au plus: on n'auroit eû qu'à leur demander s'ils avoient des yeux, pour renverſer tout d'un coup ce qu'ils auroient bâti ſur des fondemens ruineux. Cette obſervation auroit fait rectifier ſur Théodoret, le fameux paſſage de la 6. Lettre de Platon dans l'Edition de Bâle en 1534. ſuivie de Ficin & de Serres, où ce paſſage eſt gâté par une lettre miſe pour l'autre, Θεὸν pour Θεὼν; & l'obſervation précédante auroit rendu les traductions plus litérales & plus réguliéres dans tous les endroits que les Péres ont citez de Platon ſur les trois Hypoſtaſes Archiques.

Troiſiéme obſervation. Que ſi tous Editeurs, Traducteurs, & Commentateurs des Oeuvres d'Orphée, de Pythagore, d'Héraclite, de Platon, de Philon, de Plutarque, de Plotin, de Porphyre, & des autres Philoſophes, ſont obligez d'y conſerver religieuſement tous les termes rélatifs à nos Ecritures, & d'y laiſſer paroître aux yeux des lecteurs tout ce que les yeux des Péres y ont vû: réciproquement auſſi ceux qui travaillent ſur les Péres Grecs, doivent y conſerver ponctuellement ce qui eſt du ſtile de l'ancienne Philoſophie; à quoi j'ai obſervé qu'on a manqué quelquefois.

Qu'on ne regarde pas, au reſte, comme une pure inutilité, le ſoin de prouver aujourd'hui par les Péres, que les Philoſophes ont eû quelque connoiſſance confuſe de la vraie Religion ſur pluſieurs de ſes dogmes, & en particulier ſur celui de la Trinité. C'eſt une preuve, non pas néceſſaire, mais conſolante, de la perpétuité de nos véritez toutes ſaintes, qui ont paſſé juſqu'à nous de l'antiquité la plus reculée, non ſeulement par les grands fleuves des Ecritures divines, comme parlent les Péres, mais encore par les ruiſſeaux bourbeux de la Philoſophie humaine. Je ſuis ſeûr, MONSIEUR, que vous n'avez été qu'édifié des larmes de ce ſçavant Evêque Italien [a] que je vous ai dit qui pleuroit de conſolation en liſant Platon. Juſqu'ici j'ai expoſé la créance du Paganiſme touchant la Divinité Suprême: dans mes Lettres ſuivantes, j'expoſerai ce qu'il a crû touchant les Divinitez Subalternes. Je ſuis, &c. MOURGUES J.

A Toulouſe ce 24. Janvier 1708.

a Steuchus de Gubio.

TABLE
ET ORDRE
DES MATIERES
DE LA IV. LETTRE.

De la Trinité Platonienne.

LE vrai but des Péres en faiſant obſerver aux Payens l'eſpéce de Trinité que Platon a reconnuë. pag. 111. 112

Article I. *Platon a mis dans le Dieu Suprême trois Hypoſtaſes* Archiques. 113

Divers paſſages en preuve de ce fait, avec les réflexions des Péres. 113... 120

Article II. *Analyſe du livre de Plotin* des trois Hypoſtaſes Archiques. 121

Méthode de cet Auteur pour élever l'eſprit à la connoiſſance de ces Hypoſtaſes en commençant par la troiſiéme, qui eſt l'Ame du Monde. 121. 122

Par la connoiſſance de cette Ame Divine, & par la conſidération du Monde ſenſible, on parvient à la découverte du Monde Intelligible, ou de l'Intelligence, qui eſt la deuxiéme Hypoſtaſe. 123. 124

Ni l'Intelligence, ni l'Ame ne peuvent avoir le caractére de premier Principe; celui-ci devant être la très-parfaite Unité, ce qui ne ſçau-

roit convenir aux deux autres. 124... 126
De la fécondité de la premiére Hypoſtaſe, & pourquoi ſa premiére production eſt nommée le Verbe. *Les deux derniéres Hypoſtaſes ont chacune divers regards. La liaiſon intime de toutes les trois. Euſébe, S. Cyrille d'Alexandrie, & Théodoret, reconnoiſſent que la doctrine des trois Hypoſtaſes tient quelque choſe de la doctrine des Hébreux.* 126... 132
Les Philoſophes les plus anciens ont reconnu les trois Hypoſtaſes: Ariſtote n'en a connu que deux. Explication de l'endroit difficile de la Lettre de Platon à Dénis, où il eſt parlé de toutes les trois. 132... 135
Article III. *Critique & cenſure de cette doctrine par S. Cyrille: avec quelques réflexions ſur l'uſage ancien & moderne du terme d'*Hypoſtaſe. 135... 138
Il n'eſt pas judicieux de dire qu'il n'y a aucune preuve de la Trinité Divine dans l'ancien Teſtament. 139
Sentiment unanime des Péres, que Platon a tiré de ces ſources ſacrées quelque idée, bien que défectueuſe, d'un ſi ſublime myſtére. 140
Platon a mieux aimé s'embarraſſer dans des difficultez inſurmontables, que d'abandonner un dogme ſi impénétrable pour la ſeule Raiſon. 141. 142
Article IV. *Examen de ce Probléme important Si la ſublimité impénétrable d'un point de Religion peut prouver que c'eſt Dieu ſeul qui l'a propoſé à l'homme & que la Religion qui croit divers articles de cet ordre, eſt divine.* 142.... 145
Le Paganiſme populaire ne paſſoit pas l'étenduë

des lumiéres purement humaines. 142... 145
Le Paganiſme populaire ne paſſoit pas l'étenduë des lumiéres purement humaines. 145. 146
Le Paganiſme philoſophique contenoit certains articles qui n'avoient pu être enſeignez aux hommes, que par des Maîtres auſquels Dieu les avoit enſeignez lui-même ; ſelon Saint Juſtin. 147
Monument ancien de la croyance Chrétienne ſur la Trinité, tiré du Philopatris de Lucien : les raiſons que les Péres ont pu avoir de négliger, comme ils ont fait, un témoignage ſi exprés. 147. 148

TABLE
ET
ORDRE DES MATIERES
DE LA V. LETTRE.

Des trois Hypoſtaſes Archiques en particulier.

ARticle I. *La diſtinction* du Pére & du Verbe, *reconnuë par les Theologiens du Paganiſme. S. Auguſtin avouë qu'il a trouvé dans les livres des Platoniciens preſque toute la Théologie du I. chapitre de l'Evangile de S. Jean.* 149... 151

Expoſition de ce même chapitre par le Platonicien Amélius, que Saint Auguſtin n'avoit pas lû. Autres paſſages conſidérables de ce Pére pour détromper ceux qui diſent que la diſtinction du Pére & du Verbe étoit inconnuë avant l'Evangile. Obſervation ſur les différentes ponctuations des verſets 3. & 4. du même chapitre de S. Jean. 151... 155

Article II. *Recueil d'extraits qui regardent chacune des trois Hypoſtaſes Platoniennes en particulier*, le Pére, le Verbe, & l'Ame *ou* l'Eſprit. 155. & ſuivantes.

Explication, & traduction de la VI. Lettre de Platon. 157... 162

Orphée jure par le Verbe éternel iſſu du Pére. Le ſerment de cette Lettre eſt viſiblement ré-

latif à celui d'Orphée, dont Platon copie la Théologie touchant le Pére, & le Verbe. Les Traducteurs Latins de Platon affoiblissent cette Théologie, & rendent frivoles les inductions que les Péres en ont tirées. Origéne ne pardonne point à Celse son silence affecté sur la sixiéme Lettre de Platon. 162... 166

Autres passages exprés de Platon sur le Verbe très-divin, *souvent citez par les Péres, & tout défigurez par les Traducteurs.* 167... 173

Trismégiste cité par S. Cyrille, distingue les trois Hypostases par les noms de Pére, de Fils, *& d'*Esprit. *La liberté que quelques-uns se donnent de critiquer sur les citations qui ont été bonnes & valables dans les prémiers siécles de l'Eglise, méne à de grands excés.* 173. 174

Philon s'explique avec toute la netteté possible sur la distinction du Pére, & du Verbe son Fils premier-né *: cette autorité est embarrassante pour les esprits critiques. Eusébe produit un extrait très-formel de Numénius sur la distinction des trois Hypostases.* 174... 176

Ce que Platon, Pythagore, Aristote, & Porphyre, ont dit de la troisiéme Hypostase en particulier. 176... 178

Article III. *Récapitulation de la Théologie des Platoniciens sur les Distinctions, & les Processions des trois Hypostases Archiques.* 178... 182

Article IV. *Conclusion de cette Lettre par diverses considérations ou régles, soit pour inspirer de la modération aux Critiques, soit pour exciter l'attention des Traducteurs qui travaillent ou sur les Ouvrages Polémiques des Péres, ou sur les Ouvrages des*

Philosophes que les Péres ont attaquez. 182.... 190

Dans la page 129. Εἰμὴ *corrigez*, Εἰμὶ.
Dans la page 142. dessus, *corrigez*, là-dessus.

CONTINUATION DU PLAN THÉOLOGIQUE DU PAGANISME.

VI. & VII. LETTRES.



A TOULOUSE,
Chez JACQUES LOYAU, Imprimeur, Libraire, & Juré de l'Université, ruë de la Porterie, à la Pallas.

M. DCCXII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.



PLAN THÉOLOGIQUE DU PYTHAGORISME, ET DES AUTRES SECTES SCAVANTES DE LA GRECE.

VI. LETTRE. A MONSIEUR DE LALOUBERE, de l'Académie Françoise.

DES DIEUX PHILOSOPHIQUES de la Première Classe, c'est-à-dire, des Dieux Visibles, qui sont le Monde & les Astres, selon la Théologie Payenne.

MONSIEUR,

Je n'ai encore exposé que la première partie du Plan Théologique du Paganisme: le Dieu

Suprême, & ſes Hypoſtaſes Archiques en ont fait l'ample ſujet. Je viens aux Divinitez Subalternes, & je nomme ainſi tout ce que l'aveugle Gentilité a adoré avec l'Auteur & le Maître du Monde ; & cela alloit à l'infini : ſi mal elle connoiſſoit ce Dieu jaloux [a] qui ne ſçauroit *abandonner à d'autres ſa gloire*. Le Monde paroît trop étroit pour la quantité de Dieux qu'y ont logé les Gentils, figurez dans le chapitre 23. du Deutéronome, comme le leur dit [b] Saint Clément, *par les fils de femmes publiques, exclus de l'entrée de l'Egliſe du Seigneur : car les Gentils ſe ſont donné une infinité de Dieux par l'ignorance du véritable ; comme ces enfans de proſtitution, par l'ignorance où ils ſont de leur vrai Pére, en peuvent donner la qualité à autant d'hommes diſſolus qu'il leur plaît.*

Pour garder quelque ordre dans une matiére ſi abondante ou ſi confuſe, je formerai deux Diviſions de ces Divinitez imaginaires, & dans chaque Diviſion diverſes Claſſes ; ſuivant en cela méme, non ſeulement les Péres de l'Egliſe, mais auſſi les Maîtres de la Gentilité. Je mettrai dans la premiére Diviſion les Dieux créez par le Dieu Suprême, & dans la ſeconde les Dieux qui ſont de création purement humaine : & ces deux Diviſions qui abbaiſſent les Dieux du Paganiſme, l'une à la condition de pures créatures, l'autre au rang de vraies chimére, c'eſt [c] Saint Auguſtin

a *Iſaïe* 48. 11. Gloriam meam alteri non dabo.

b S. Clém. Exh. aux Gentils.

c S. *Aug. de la Cité, liv.* 8. *ch* 23. Diverſa de *illis* (Diis) Hermes Ægyptius, quem Triſmegiſtum vocant, ſenſit & ſcripſit.... Hujus Ægyptii verba, ſicut in noſtram linguam interpretata ſunt, ponam.... Dominus, in-

qui me les fournit sur le témoignage de Trismégiste, que je croi pouvoir citer sur la garantie de ce Saint Docteur, qui sçavoit mieux que nous, ce qu'on peut citer valablement contre les Payens [je dis le même des autres Péres] sans m'amuser à examiner si les Ouvrages du très-ancien Trismégiste n'ont pas été remaniez par quelque faux Trismégiste du premier ou du second siécle ; lequel en tout cas, par son Polythéisme, auquel il revient sans cesse, ne paroît pas aussi sûrement Chrétien, que quelques Critiques se le figurent. Voici donc ce que Saint Augustin a lû dans Trismégiste. *Comme le Seigneur, ou le Pére, ou, ce qui dit tout, Dieu ; comme, dis-je, Dieu a fait les Dieux céleſtes ; de même l'Homme a fait les Dieux qui habitent dans les Temples, & qui ſe contentent d'être en ſocieté avec l'Homme.... Et comme le Seigneur & le Pére a fait éternels ſes Dieux céleſtes, afin qu'ils lui fuſſent ſemblables : de même l'Homme, qui en imitant l'exemple de faire des Dieux, n'a pas oublié ce qu'il eſt par ſa nature, a eû ſoin de donner ſon viſage & ſa figure aux Divinitez de ſa façon.*

Les Dieux de cette ſeconde diviſion faiſoient l'infatuation du peuple : mais on a des preuves qu'ils n'étoient que tolérez par les plus célébres Philoſophes, qui étoient néanmoins à cor & à cri pour ceux de la premiére : ce qui me les fait

quit, & Pater, vel quod eſt ſummum, Deus, ut effector eſt Deorum cœleſtium : ita Homo fictor eſt Deorum qui in templis ſunt, humana proximitate contenti... Ita humanitas ſemper memor humanæ naturæ & originis ſuæ, in illa divinitatis imitatione perſeverat, ut ſicut Pater ac Dominus, ut ſui ſimiles eſſent, Deos fecit æternos, ita humanitas Deos ſuos ex ſui vultûs ſimilitudine figuraret.

nommer les Dieux *Philoſophiques*, que l'on doit connoître avant que de paſſer à la connoiſſance des Dieux *Populaires*. Je forme après Platon deux Claſſes de Dieux Philoſophiques, celle des Dieux viſibles, & celle des inviſibles. Les premiers ſont le Monde & les Aſtres, les autres ſont les Génies répandus dans l'Air & dans l'Ether qui ſont des contrées auſſi habitables que celles de la Terre, & actuellement habitées par de divins Animaux ſans nombre, animaux adorables, ſelon cette ancienne Philoſophie. Il faut bien remarquer la diſtinction *des Dieux viſibles, & des inviſibles* dans l'extrait ſuivant.

Voici une grande concluſion de [a] Platon ſur le rang des Dieux. *Il faut donc dire que les Dieux viſibles ſont les plus grands, les plus reſpectables, les plus clairvoyans en toute maniére, les premiers de tous; ſçavoir, toute la famille des Aſtres, & tout ce Monde ſenſible qui a été créé comme eux.* Je ne prends pas dans ma traduction le mot de *créé* dans ſa ſignification étroite; j'ai aſſez averti ailleurs que ces gens-là ne prétendoient pas que Dieu même pût faire quelque choſe de rien; c'étoit une erreur capitale des Grecs. *Après eux, & au-deſſus d'eux*, continuë Platon, *viennent tout de ſuite* les Génies (*les Démons*) *de nature aërienne, logez dans l'étage du milieu & dans le troiſiéme, faiſant office de Meſſagers & d'Ambaſſadeurs; auſquels nous ſommes étroitement obligez d'adreſſer nos reſpects & nos priéres, afin que leur médiation nous ſoit favorable. A parler en général, les Animaux de ces deux eſpéces, les uns d'Ether, & les autres d'Air,*

a Plat. dans l'Epinomis.

sont invisibles : de sorte que ceux qui sont les plus proches de nous, n'en sont pas pour cela plus en état de faire impression sur nos yeux. La distinction dont j'avois besoin, est là suffisamment établie.

ARTICLE I.

Le Monde tenu pour un Dieu, composé de Corps & d'Ame.

PLATON[a] nous dit que le Dieu Suprême a fait le Monde, & qu'il en a fait un Animal, & un Dieu. Il traite ces trois articles par ordre, & il commence par établir que *le Monde a été fait*, ou produit. Il prétend en donner une démonstration, qui n'a pas déplû à Théodoret : la voici. [b] *Le Monde est visible, palpable, & corporel: or tout ce qui est de cette nature, est sensible : & tout ce qui est sensible, est produit.* Cette derniére proposition qui fait la difficulté, est une supposition ou une demande qui avoit précédé, quelques lignes auparavant. Platon l'avoit même établie dans plusieurs endroits de ses ouvrages: car voici sa doctrine à cet égard. Tout ce qui est produit, change continuellement d'état ; comme tout ce qui se meut, change continuellement de place ; la production étant une sorte de mouvement (Aristote est en cela d'accord avec Platon) & réciproquement tout ce qui change continuellement d'état, est produit ; comme tout ce qui change continuellement de place, se meut.

a Platon dans le Timée.

b Voyez le 4. Disc. de la Thérap. de Théodoret.

Or est-il que tout le sensible change continuellement d'état : donc tout le sensible est produit. Que tout le sensible change continuellement d'état la sensation continuellement changeante le prouve. Car elle est changeante, parce que l'état de l'organe sensible est changeant, aussi-bien que l'état de l'objet sensible : n'y ayant aucun moyen de comprendre pourquoi l'état de l'organe sensible étant changeant, comme l'expérience l'apprend, celui de l'objet sensible ne le seroit pas. Tout cela est discuté & approfondi dans trois ou quatre Dialogues, & sur tout dans le Théétète.

Platon [a] tache de conjecturer ce que *le vrai Dieu éternel* pouvoit avoir concerté en lui-même touchant la figure qui conviendroit *à ce Dieu futur*, c'est-à-dire au Monde : & Théodoret [a] raison de trouver que l'idée *d'un Dieu futur*, d'un Dieu qui n'est pas de tout temps ni en tout temps, est l'idée d'un Dieu chimérique. Il fut donc trouvé à propos, dit Platon, de donner au Monde la figure Sphérique, afin qu'il eût par là toute l'aisance possible à tourner en rond. Et à ce propos je vous fais remarquer, MONSIEUR, qu'il suffit que le Monde tourne, pour être un Dieu, suivant l'étymologie de ce mot *Dieu*, ou Θεὸς que [b] Platon ne veut pas qui soit ignorée des Scavans. *Il me paroît*, dit-il, *que les premiers Grecs & les Barbares n'adoroient d'autres Dieux que le Soleil, la Lune, la Terre, les Astres, & le Ciel; & comme ils remarquoient que tous ces Dieux étoient continuellement à tourner & à courir, ils crurent que c'é-*

a Plat. dans le Timée.

b Cùm hæc nimirum Deus ille qui semper est de aliquando futuro Deo cogitaret, &c.

toit

toit en cela que consistoit leur nature ; ils les nommèrent Coureurs ou Dieux, Θεὸς de Θεῖν qui *signifie* courir.

J'ai eu quelque plaisir de trouver dans les fragmens déterrez depuis peu d'un ancien Pythagoricien (c'est Ocellus de Luques) ce qui peut avoir éclairé Platon venu après lui, sur l'étymologie de la Divinité. Car Ocellus semble en effet définir la *Divinité* par *ce qui court sans cesse*. Par cette définition le Monde, qui a été fait, dit Platon, comme une boule bien tournée, pour une plus grande facilité de son mouvement continuël autour de son centre, ne peut manquer d'être un Dieu.

Son *Animalité*, pour user de ce terme, n'est pas moins expresse dans le Timée, que sa Divinité. Voici comme parle Ciceron dans sa traduction du Timée. *Non est cunctandum profiteri Mundum Animal esse, idque intelligens, divinâ Providentiâ constitutum.* Le Monde entier, comprenant, comme dit Platon, tout le feu, tout l'air, toute l'eau, & toute la terre, étoit donc regardé comme un animal vivant & doüé d'intelligence ; qui n'avoit que faire ni d'yeux, ni d'oreilles, n'y ayant rien hors de lui qu'il pût ou voir ou entendre ; de bouche non plus, ni pour manger, ni pour respirer, ne pouvant ni croître ni diminuër, & n'ayant ni besoin ni moyen de se rafraîchir par la respiration, faute d'air ou d'esprit ambient (Platon vient à tout ce détail) de mains & de jambes encore moins, puisqu'il n'auroit sçû ni que prendre hors de lui, ni où aller. Ainsi il n'y avoit pas lieu d'être surpris qu'un animal si parfait, qu'il se suffisoit à lui-même pour toutes choses, ne fût pas fait comme les autres.

Cela pourtant n'empêche pas que [a] l'Epicurien Velléius ne regarde cet Animal qui n'a ni pieds ni tête, ce *Dieu* [b] *rond & fait au tour*, comme un vrai monstre & une chimére de Philosophes, qui ne raisonnent pas, mais qui rêvent : *Mundum animo & sensibus præditum rotundum, volubilem Deum, portenta & miracula non differentium Philosophorum, sed somniantium.* [c] Il trouve que ce Dieu doit être incommode de tant tourner & tant s'agiter : qu'on n'a pas eu raison de le faire en boule afin qu'il fût le plus beau qu'il se pût, puisqu'il le seroit davantage, selon lui Velléius, s'il étoit fait en cylindre, ou en cube, ou en pyramide : qu'au reste s'il est vrai que le Monde soit un Dieu, comme il y a des endroits du Monde où le chaud est insupportable, & d'autres où le froid est très-piquant, ce Dieu là sera grillé & glacé tout à la fois en diverses parties de son corps ; que quand Pythagore s'est imaginé que l'Ame de cet Animal est la Divinité même qui circule par tous ses membres, & que nos Ames particuliéres sont des parcelles de cette Ame commune ; il n'a pas pris garde que dans cette supposition la Divinité seroit lacérée & mise en piéces par la distraction qui s'en feroit de tant d'ames, dont la plûpart étant des Ames très-miserables, la Divinité se trouveroit elle-même dans la misére, ce qui ne se peut.

a Cic. de la Nature des Dieux, liv. 1.

b Cic. de l'Univers. *Tornavit ita Deus Mundum, ut nihil effici potuerit rotundius.*

c Voyez le discours de Velléius dans le 1. liv. de la Nature des Dieux.

que si enfin on s'avise de dire que le Monde n'est ni Dieu ni Animal raisonnable, que par son Ame divine, sans que le corps y soit pour rien « on ne peut comprendre, dit ce bon Partisan d'Epicure, ce que c'est qu'un Dieu sans corps; ni « comment étant sans corps, il est capable de sen- « timent, de prudence, & de plaisir; ni comment « une Ame raisonnable peut être logée comme « il lui convient, sinon dans un corps de figure « humaine.

Vous trouverez, MONSIEUR, bien foibles & bien mauvaises les dernières raisons de ce digne Epicurien : quelques-unes de celles qui avoient passé devant, n'ont pas été méprisées par les Peres, par exemple, celle du chaud & du froid excessif, & telles autres miseres, à quoi ce Dieu-là se trouveroit exposé, outre divers accidens qui s'offrent à la pensée, dit à S. Augustin, & qu'on ne peut expliquer honnêtement ... *ut quod quisque calcaverit, partem Dei calcet; & in omni animali occidendo, pars Dei trucidetur* ... *Quid infelicius credi potest, quam Dei partem vapulare cum puer vapulat? Jam vero partes Dei fieri lascivas, &c. Nolo omnia dicere quæ possunt occurrere cogitantibus; dici autem sine verecundia non possunt.* b

Le dogme de la Divinité du Monde visible avoit passé d'Athénes à Rome, où il faisoit presque toute la religion des gens d'esprit. Ennius au lieu de dire le Monde, disoit poétiquement le Ciel, le Palais du Ciel, ce qui brille au dessus

a S. Aug. de la Cité, liv. 4. chap. 12. & 13.

b Voyez Lactance *de l'origine de l'erreur*, liv. 2. ch. 6.

de nos têtes ; pour dire Dieu, il disoit Jupiter ; & au bout de tout cela il ne reconnoissoit point d'autre Jupiter que le Ciel. Il n'adoroit pas pourtant le Ciel matériel, mais l'Ame du Ciel : si Varron avoit bien pris sa pensée : puisque celui-ci dit bien, dans a S. Augustin, qu'*il tient le Monde pour un Dieu*, mais c'est en déclarant qu'*il ne le tient pour tel que par l'endroit de l'Ame : de même qu'un homme sage, n'est sage que par l'endroit de l'Ame.* Je crois voir assez clairement que Ciceron est uni de créance avec Varron, qui semble confesser *tellement quellement* un seul Dieu, dit S. Augustin : *Varro videtur quoquo modo confiteri unum Deum.* Mais après cela ces Romains indécis reconnoissoient la Divinité des Génies & des Astres, ce qui les replongeoit dans le Polythéïsme, comme ce Pére le remarque dans le même endroit. b Ciceron zelé pour l'Ame du Monde, suscite à son Epicurien un rude antagoniste qui s'échauffe en faveur de la pieuse cause, comme il la croit, jusqu'à lui faire confusion d'avoir raisonné comme Epicure, qui n'auroit jamais, dit-il, parlé comme il a fait, sur cette matiére, s'il avoit sçû combien font deux & deux. *Quæ, si bis bina quid essent didicisset Epicurus, certè non diceret.* Mais pourquoi Ciceron laisse-t-il sans réponse l'objection des miséres inévitables de l'Ame divine ? C'est que de

a *S. Aug. de la Cité, liv. 7. chap. 6.* Dicit Varro hunc ipsum Mundum esse Deum : sed sicut hominem sapientem, cùm sit ex animo & corpore, tamen ab animo dici sapientem : ita Mundum Deum dici ab animo, cùm sit ex animo & corpore.

b Ciceron dans le 2. livre *de la Nature des Dieux.*

plus habiles Philosophes, tels qu'Empédocle, Héraclite, & Platon, auroient été bien embarrassez à y donner une bonne réponse, comme l'insinuë Plotin, qui y répond lui-même très-foiblement: ainsi qu'il faut que je le fasse voir maintenant à la gloire du Christianisme qui a anéanti la Divinité du Monde, ou plûtôt de l'Ame du Monde, cette premiére idole des plus grands Philosophes, par une objection qui est à la portée du peuple & des enfans: la voilà. Si l'ame du Monde est une Divinité, la Divinité sera sujette à souffrir & à pécher; ce qui choque toutes les lumiéres du bon sens. *Mortalis sit Mundus & Deus necesse est*, dit a Lactance, *nec tantùm mortalis, sed etiam omnibus morbis passionibúsque subjectus.*

ARTICLE II.

Système philosophique de l'Animation de toutes choses, suivant lequel Plotin tache de prouver que l'Ame du Monde n'est sujette ni à souffrir ni à pécher.

CE qui fonde le raisonnement précédent, qui a paru si plausible à b Tertullien dans son livre de l'Ame, à c S. Augustin dans la Cité de Dieu, à d Théodoret dans la Thérapeutique,

a Lactance des Institutions, liv. 2. de l'origine des l'erreur, chap. 6.

b Tert. de l'Ame, chap. 24.

c S. August. de la Cité, livre 4. chap. 12. & 13.

d Théodoret, Thérap. Disc. 5.

& à a Lactance dans les Institutions ; c'est cette fameuse proposition de Platon, citée & adoptée par b Plotin, *Comme notre corps est une partie du corps du Monde, de même notre Ame est une partie de l'Ame du Monde.* Car de là il s'ensuit, & bien clairement, que tout ce que nous souffrons soit dans le corps soit dans l'ame, une partie de Dieu le souffre, si le Monde est un Dieu ; & que ce Dieu est susceptible de la douleur & de l'injustice, suivant les propres paroles de Plotin, qui ne dissimule point la difficulté, mais qui se tourmente inutilement à la résoudre, en disant, non pas cruëment, mais d'une manière adoucie, qu'il est vrai que des parties de ce Dieu sont dans la misére & dans le desordre, mais qu'elles se sont bien attiré leur malheur. Cette réponse est si peu attenduë, & contente si peu, que vous auriez de la peine, MONSIEUR, à croire qu'on n'eût eu rien de meilleur à dire pour l'honneur du premier Dieu visible, si je n'avois de quoi vous le persuader par la simple exposition que je vais faire du Systéme de l'animation du Monde entier, & du divorce que font journellement avec l'Ame commune une infinité d'Ames, par l'envie qu'il leur prend d'animer quelque chose en leur particulier aux dépens de leur parfaite félicité. C'est un endroit remarquable de la vaine Théologie c du Paganisme.

Ressouvenez-vous, s'il vous plaît, des trois *Hypostases Archiques* des Platoniciens ; car il faut remonter jusques-là pour bien entendre les Pla-

a Lact. dans le lieu cité ci-dessus.

b Enn. 4. liv. 3. ch. 1.

c Voyez Macrobe sur le Songe de Scipion, l. 1. ch. 14.

toniciens sur notre sujet. La premiére n'a aucune part à l'ouvrage du Monde ; elle jouit d'un souverain repos ; une inaction totale fait sa félicité & sa distinction : ne penser à rien, & ne rien faire, c'est le propre *du Bien & du Très-Parfait*. La seconde Hypostase, qui est l'*Intelligence Divine*, forme le plan du grand édifice du Monde : & la troisiéme ; sçavoir, l'*Ame Divine*, exécute ce plan. Plotin a pour s'expliquer davantage, dit que l'*Intelligence est sans desir & sans passion, tandis qu'elle est seule* ; tandis qu'on la conçoit sans l'Ame, on la conçoit indifférente pour l'exécution de son plan, qui est le Monde Intelligible, dont elle s'occupe toute entiére sans se donner encore aucun empressement pour la fabrique du Monde sensible : Car quoique un excellent Architecte ait tracé dans son esprit le modéle d'un bâtiment très-régulier, ce n'est pas à dire qu'il ait nécessairement la passion de bâtir. Notre Platonicien souhaite qu'on remarque bien cet état ou cet instant d'indifférence, dans lequel l'*Intelligence* n'étoit point du tout excitée à la production du Monde extérieur, bien qu'elle en eût tous les patrons dans sa pensée : cela doit servir de quelque chose à Plotin dans la suite. Jusques-là il ne conçoit encore que deux Hypostases dans le premier Dieu ; sçavoir, *le Très-Parfait*, qui ne fait rien pour le Monde ; & l'*Intelligence*, qui n'en fait que le simple modéle. Maintenant b le desir de faire le Monde, s'excite ; & ce desir met dans Dieu sa troisiéme & derniére Hypostase, qui est l'*Ame*, *inférieure à l'Intelligence*,

a Plot. Enn. 4. liv. 7. chap. 13.

b Plot. Enn. 4. liv. 7. chap. 13.

& différente d'elle par le surcroît de ce désir qui l'en éloigne considérablement. Ainsi l'Ame en conservant le désir de travailler à l'ouvrage du Monde suivant le modéle qu'elle en a vû dans l'Intelligence (c'est toûjours Plotin qui parle) *devient, pour ainsi dire, grosse du Monde ; & pressée d'en accoucher, elle a hâte de le produire ; elle le produit : & par cet empressement elle se répand sur le sensible.* Ces dernières paroles doivent être remarquées.

Après avoir connu les dispositions où sont les trois Hypostases Archiques à l'égard du *Dieu futur*, c'est-à-dire, du Monde qui est encore à produire, il faut avancer avec Plotin & Porphyre son Editeur, qui ont pris à tache d'éclaircir ce que le profond Pythagoricien Timée de Locres avoit dit si mystérieusement sur cette matiére, sur laquelle a Macrobe donne aussi de grandes lumiéres dans son Commentaire, du *Songe de Scipion*, où il avoüe qu'il a profité des pensées de Plotin ; tant il est vrai qu'il faut s'attacher à ce dernier pour bien connoître la doctrine & l'esprit du Pythagorisme. L'Ame en se tournant vers *le Verbe très-divin*, y voit les idées ou les patrons de tout ce qu'elle est capable de faire en agissant sur la matiére encore informe, & sans qualité quelconque, par laquelle ce sujet-là puisse résister à son action. A cette vûë l'Ame s'excite à agir sur une matiére si soupple ; & cette excitation est un mouvement qu'elle se donne qui fait proprement sa vie ; car vivre, c'est se mouvoir soi-même : c'est par là précisément qu'elle est

a *Macrobe*, Plotinus inter Philosophiæ Professores cum Platone Princeps, *liv.* 1. *chap.* 18.

Ame;

Ame ; car le mouvement que l'Ame se donne fait son essence, dit Macrobe, *Animæ, quæ incorporea est, essentia est in motu.* Les lumiéres que l'Ame reçoit de l'Intelligence pour agir, & la volonté d'agir qu'elle conçoit, l'appliquent, la lient, l'unissent à cette matiére obéissante, qui se trouve par là animée & vivifiée. Et parce que la matiére meûë par l'Ame en la maniére qu'elle doit étre meûë pour faire le Ciel, les Astres, & les quatre Eléments, s'appelle le Monde visible ; il est clair, suivant ce Systéme, que ce Monde est un corps animé, c'est-à-dire, un Animal vivant. Et d'autant que *son Ame est divine*, comme parle Platon, & que selon le langage de Plotin elle est une des trois Hypostases divines, & par conséquent la Divinité même, nécessairement intelligente & heureuse ; il s'ensuit que le Monde visible est un Animal bien-heureux, doüé de raison & d'intelligence, & de plus un Dieu : mais toûjours un Dieu fait par le Dieu suprême, qui s'est employé à cette production par deux de ses Hypostases. Combien de chiméres pour préparer les voyes à celle d'un Dieu qui n'est qu'une pure Créature !

Mais, me direz-vous, s'ensuit-il de là que les Platoniciens avoüassent, comme je l'ai avancé, que leur premier Dieu visible fût sujet au déreglement & à la misére ? Je dirai tout à l'heure comment ils l'avoüoient. Mais je dois dire cependant qu'ils [b] prétendoient au contraire que le total du Monde en tant qu'animé par l'Ame commune & divine, faisoit un Dieu parfaitement heureux,

a Liv. 1. chap. 18.

b Plat. dans le Timée.

Deum perfectè beatum, suivant la traduction de Ciceron, conforme à l'original du Timée. Parlant en général, ils regardoient l'animation comme une fonction pénible pour l'Ame ; & en cela, comme en bien d'autres choses, les Indiens que vous nous apprenez, MONSIEUR, qui sont dans la même pensée, se sont rencontrez avec les Platoniciens. Mais ceux-ci mettoient une exception à la régle générale en faveur de l'Ame commune, ou de l'Ame du Monde. Car, disoient-ils, la matiére que cette Ame entreprit d'animer, étant *une matiére sans qualité* (c'est comme ils parloient, nous dirions *sans modification*) & par là susceptible de toutes sortes de qualitez ou de modifications, suivoit sans résistance le mouvement le plus naturel de l'Ame, c'est-à-dire, celui qu'elle devoit se donner pour former & pour entretenir les parties essentielles du Monde qui sont le Ciel & les Elémens. Par là, continuent-ils, cette Ame se compose un corps si parfait, si soupple, si aisé à gouverner, qu'elle n'en est aucunement distraite de sa contemplation béatifique qui a pour terme le Verbe ou l'Intelligence Divine.

La difficulté touloit donc sur les Ames particuliéres qui sont des détachemens & des parties de l'Ame commune, faisant un tout avec elle, de même nature qu'elle, aussi peu distinctes d'elle, que l'Ame qui donne le mouvement & le sentiment à nos mains & à nos pieds, est distincte de celle qui anime tout notre corps (c'est la comparaison de Plotin) sur quoi je remarque la justesse du raisonnement des Péres : car pour ne point chicaner les Payens sur le total de l'Ame commune, ni sur sa prétenduë félicité, ils ne les attaquent que par l'endroit des Ames particuliéres qui sont

des parties divines de cette Ame divine, suivant la Théologie Payenne ; lesquelles étant notoirement vicieuses & misérables, il en suit évidemment que les parties de la Divinité sont sujettes au vice & à la misére : a *Partem Dei vapulare, cùm puer vapulat, partes Dei fieri lascivas, &c. Si mundi pars est Homo, ergo quia mortalis est Homo, mortalis sit & Mundus necesse est ; nec tantùm mortalis, sed etiam omnibus morbis passionibusque subjectus.*

Or je montre que les Platoniciens avoüent les antécédens d'où l'on tire cette conséquence contr'eux. Car premiérement ils tiennent, & ils s'efforcent de prouver que les Ames particuliéres sont des parties ou des échantillons de l'Ame du Monde, des portions de la Divinité : secondement ils conviennent du malheur & du déréglement de ces Ames, & perdent même beaucoup d'esprit (comme vous verrez, MONSIEUR) à établir une chose si manifeste.

Leur doctrine sur le premier article est, que tout ce qu'il y a d'Ames particuliéres dans l'Univers, tant les nôtres, que celles des divins Animaux supérieurs à l'Homme, soit visibles comme les Planétes & les Etoiles, soit invisibles, comme les Héros, les Génies, celles enfin de tout ce qui est au dessous de nous, & qui vit, comme celles des Bêtes, & celles des Plantes, si l'on veut, parce que plusieurs en faisoient de vrais Animaux, contre le sentiment d'Aristote : que toutes ces Ames, dis-je, sont des parcelles de l'Ame du Monde, de cette même Ame qui fait, selon ces Théologiens, la troisiéme Hypostase de la pre-

a Saint Aug. & Lactan. dans les lieux déja citez.

miére Divinité. Voilà un fait si constant, que le tems seroit perdu à le justifier par des citations. Vous avez déja vû ce passage assez exprés dans le Philébe, & cité par Plotin. *Comme notre corps est une partie du corps du Monde, de même notre Ame est une partie de l'Ame du monde.* Ce Platonicien est presque toûjours sur cette matiére : toute sa peine est à decider si toutes les Ames sont ou ne sont pas une seule & même Ame avec l'Ame du Monde, & en quel sens on peut dire qu'elles n'en sont que des parcelles. Les neuf livres de sa quatriéme Ennéade n'y suffisent pas, il en a parlé dans les précédentes, il y revient dans les suivantes. Nos Ames sont si bien divines, qu'on peut dire à un homme dès cette vie, selon Ciceron & a Macrobe : sçavez-vous bien que vous êtes un Dieu ? *Deum te esse scito.* L'Homme n'est que l'Ame ; ils veulent dire, c'est l'Ame seule qui fait l'essentiel de l'Homme, & il ne suffit pas, ajoûtent-ils, de dire que l'Ame est immortelle, il faut dire qu'elle est une Divinité : *Animam non solùm immortalem, sed Deum esse. Platon*, dit b Tertullien, *a accordé tant de Divinité à l'Ame, qu'elle est égale à Dieu.* Il s'agit là de l'Ame, considérée comme une Ame particuliére qui est sujette à perdre la mémoire, ce que Tertullien trouve mal aisé, supposé que l'Ame soit aussi divine que Platon la fait. *La chose va si loin*, dit c Lactance, *que* suivant cette Theologie, *rien n'empêche que*

a Macrobe sur le Songe de Scipion, liv. 2. chap. 12.

b *Tert. de l'Ame, ch.* 24. Plato tantam Animæ concessit Divinitatem ut Deo adæquetur.

c *Lact. Instit. liv.* 2. *chap.* 6. Res eò pervenit ut ranæ, & culices, & formicæ, Dii esse videantur.

les grenouilles & les fourmis ne soient tenuës pour des Déesses, & les moucherons pour des Dieux. Tout le monde sçait comment a Horace nomme notre Ame dans cette belle sentence de sa Satyre contre la crapule.

Quin corpus onustum
Hesternis vitiis, animum quoque prægravat una,
Atque affigit humo divinæ particulam auræ.

Ajoûtez ce vers de b Juvenal.

Sensum à cœlesti demissum traximus arce.

On remarque que les Poëtes Latins ne perdoient pas l'occasion de relever la Poësie par la Philosophie. En voilà assez sur l'article de la Divinité Philosophique de toutes les Ames.

Quant au second article, concernant toutes les infirmitez & naturelles & morales de ces Ames divines, les Platoniciens nous disent que ce sont les suites déplorables de leur *descente* : & la descente des Ames est pour ces Théologiens un dogme triste & tragique, tout propre à divertir un Lecteur, qui sçachant que cette descente n'est qu'une de leurs visions creuses, remarque l'embarras où elle les jette. Certainement il y a loin du premier Dieu au dernier des hommes, au plus méchant & au plus mépriſable de tous les mortels. Cependant la même Ame, disent-ils, qui est aujourd'hui dans cet indigne mortel, a été dans le Dieu suprême. Telle est la chûte qu'il étoit ques-

a Serm. liv. 2. sat. 2.
b Juv. sat. 15.

tion de rendre sensible & croyable aux bons esprits du Paganisme. Je ne trouve que Plotin qui se soit flaté de leur développer ce mystère, ayant donné pour titre au Livre huitiéme de sa quatriéme Ennéade, *De la descente de l'Ame dans les corps* : ou pour mieux parler, c'est Porphyre, Collecteur des écrits de Plotin, qui a ainsi rangé la dissertation de la descente de l'Ame : & l'on sçait assez que la créance de ces deux célebres Pythagoriciens régloit celle de tout le parti : Jamblique & Macrobe sont dans les mêmes principes ; mais ils se dispensent de les éclaircir, parce que c'étoit chose faite depuis que Plotin avoit parlé.

Plotin au reste ne prétend pas débiter ici une nouveauté ; il ne se porte que pour Expositeur de la doctrine d'Héraclite, d'Empédocle, & de Platon, trop mystérieux sur cette matiére. a Il dit qu'Héraclite y soûtient fort bien son surnom de *Ténébreux* ; & qu'en nous parlant, *ou d'un passage des Ames d'un contraire à un autre contraire, ou de l'empire de la nécessité qui les fait monter & descendre ; avec je ne sçai quel entrepos pour se délasser*, Héraclite n'explique rien. Il dit d'Empédocle qu'il est trop poëtique, trop énigmatique, trop Pythagoricien ; c'est-à-dire, trop couvert, quand il se contente de dire : *qu'il y a pour les Ames criminelles une Loi de rélégation dans ce bas Monde*, & qu'il est lui-même *un exilé de la Divinité, contraint d'obéir à la Discorde qui lui fait perdre l'esprit.* Il trouve que Platon même, le divin Platon semble ici se contredire, *faisant d'abord à l'Ame un crime de sa descente ; disant que c'est parce qu'elle a péché qu'on l'oblige à*

a Enn. 4. liv. 8. chap. 1.

descendre, que c'est pour cela qu'on lui coupe les ailes pour la faire tomber dans un corps, où elle tient prison, ou elle est mise en pénitence; & assurant néanmoins d'un autre côté, *que c'est par l'ordre de Dieu, & en vue de la perfection de l'Univers, qu'elle descend.* De sorte que selon Platon, on devoit qu'elle péche en obéissant à Dieu, & en cédant à une nécessité d'ordre, qui veut qu'il y ait autant de sortes d'animaux ou d'êtres animez dans le Monde sensible, qu'il y a d'Idées de choses animées dans le Monde Intelligible : ce qui demande que des Ames particulières sans nombre se détachent journellement pour l'animation, quelque violente qu'elle soit pour elles. Où est donc leur péché ? & de quelle justice est-il qu'elles soient malheureuses en faisant ce qui est de l'ordre ?

Voilà un Platonicien zélé qui met dans tout son jour ce qu'Eusébe a appelle *l'absurdité outrée de la doctrine de Platon touchant la descente de l'Ame divine & céleste jusques dans des corps d'ânes, de loups, & de fourmis.*

Car je suis bien-aise que vous remarquiez, MONSIEUR, que je ne perds pas de vûë mon but, qui est d'éclaircir nos Docteurs. La descente de l'Ame est certainement l'endroit foible & absurde du Platonisme : il est utile de s'en convaincre en voyant combien Plotin se fatigue inutilement pour y donner un tour raisonnable. b Théodoret l'avoit bien lû ; car il le cite souvent : mais ce qui prouve qu'il n'y avoit rien trouvé qui pût donner la moindre couleur à la supposition des Ames envoyées en prison dans les corps qu'elles animent

a Eusébe. Prép. liv. 13. chap. 16.

b Théod. Thérap. Disc. 5.

pour leurs péchez, c'eſt qu'il prend les contradictions dans leſquelles Platon eſt tombé ſur cette matiére, *pour une preuve que les Philoſophes broüillent entr'eux, ſe broüillent quelquefois avec eux-mêmes.* Cependant Plotin s'étoit promis de mettre d'accord les Philoſophes entr'eux, & ſur tout Platon avec lui-même. J'avouë ſans peine que s'il s'y eſt bien pris, cela me paſſe.

Une Ame qui deſcend pour la premiére fois, a déja péché, puiſqu'elle deſcend en punition de ſes péchez : & cependant juſqu'à ſa premiére deſcente, elle n'a fait qu'une même Ame avec l'Ame divine. De plus, pour quelque quantiéme fois qu'une Ame deſcende, elle eſt toûjours une partie de la Divinité : & toutefois cette partie de la Divinité peut commettre des péchez, & en ſubir les peines dans ce Monde & dans l'autre. Ce ſont là les contradictions, auſquelles on demande une réponſe à Plotin : il ſe la demande lui-même dans plus d'un endroit de ſa quatriéme Enneade. Que fait-il pour nous donner contentement, & pour ſe contenter là-deſſus ? Il prouve que les Ames avant leur deſcente, ne ſont toutes qu'une même Ame qui eſt l'Ame divine ; & qu'à cela près on peut concevoir entr'elles quelque diſtinction qui ne fait rien à la difficulté, comme vous verrez. a Il tache en ſecond lieu de démêler quelque choſe de volontaire, & quelque choſe d'involontaire dans leur deſcente : mais il ne dit pas comment elles ſe trouvent capables de ce qu'il y a là de volontaire, ſuppoſé que ce volontaire ſoit mauvais & puniſſable, que ce ſoit enfin un *péché* ; car il ſe ſert de ce terme lui-même. Enfin il s'étend ſur les ſuites

a Enn. 4. liv. 8. chap. 5.

ordinaires

ordinaires de ce premier péché, qui sont d'autres péchez ; & beaucoup d'autres misères. Cela ne dissipe pas les contradictions, mais les établit ; cela laisse l'argument des Pères contre la Divinité & l'animation du Monde, dans toute sa force. Mais Plotin ne dit-il que cela ? Il est bon de s'en convaincre une fois par l'analyse du Livre huitiéme de sa quatriéme Ennéade.

ARTICLE III.

Analyse du Livre de Plotin, de la descente des Ames dans les corps.

LE Monde étant un animal ; c'est-à-dire un composé de corps & d'Ame, suivant la Théologie des Grecs, & chaque animal étant un petit Monde, un *Microcosme*, comme les Grecs l'ont dit si souvent de l'Homme en particulier ; a Plotin qui croit comme les plus célébres & les plus anciens Philosophes, Héraclite, Empédocle, Socrate, & Platon, que l'Ame est quelque chose de la Divinité, qu'elle est une Hypostase du Dieu suprême, Plotin, dis-je, juge, comme eux, que l'animation du corps du Monde & des autres corps, est *une descente*, un abbaissement, une dégradation, une mez-alliance de l'Ame divine. Cela lui fait, dit-il, de la peine à penser : mais il veut l'examiner de près, suivant le conseil d'Héraclite.

Il réduit b fort bien d'abord tout ce que l'animation peut avoir d'humiliant & d'incommode pour l'ame, à deux choses. D'un côté c'est la difficul-

a Chap. 1.
b Chap. 2.

té de vaquer tranquillement à ce qui fait toute sa félicité, c'est-à-dire, à la contemplation des choses divines ou intelligibles, malgré toute l'application nécessaire pour se fabriquer le corps qu'elle anime, pour le conserver dans le meilleur état & le plus long-tems qu'il est possible, pour veiller au détail de tous ses besoins : de l'autre, ce sont, dit-il, les mauvais plaisirs, les desirs déréglez, les sentimens douloureux dont elle se trouve remplie par son commerce avec le corps. Après cette réduction judicieuse, il parle premiérement de l'Ame du Monde, & tache de lui sauver toute sa félicité, par deux raisons. L'une est que cette Ame n'est enfoncée dans son corps que par sa partie inférieure & sensible, qui n'est pas faite pour contempler les choses d'en-Haut, comme sa partie supérieure & intelligible, qui est toûjours entiérement dégagée de la matiére : jusques-là, ajoûte-t-il, Dieu, auteur de cette disposition ou de cette situation de l'Ame commune, ne peut être justement accusé de rien. Pourvû que l'Ame par sa partie contemplative se tienne toûjours unie à lui, il n'y a pas d'inconvénient que par ses basses facultez elle agisse sur ce qui est au-dessous d'elle, c'est-à-dire sur la matiére. Plotin prend sa seconde raison du côté des qualitez distinguées du corps du Monde : car c'est, dit-il, un corps parfait, dispos, qui se suffit à lui-même, & qui n'est sujet à aucun accident contraire à son tempérament naturel : de sorte qu'au moindre signe, au moindre commandement de son ame, il se trouve dans la bonne disposition où elle le veut : & de son côté elle l'y veut si naturellement qu'il ne lui en coûte ni desir ni inquiétude, parce que son corps ne peut jamais ni rien gagner ni rien perdre. Cette Ame-

là n'eſt pas à ſon corps, mais c'eſt ſon corps qui eſt à elle. Plotin dit bien d'autres choſes finement penſées, pour faire juger que l'animation du monde n'eſt pas capable de troubler la ſublime & heureuſe contemplation de l'Ame commune. Ce qu'il n'oublie pas, & qu'il ne faut pas que je ſupprime, c'eſt que Platon eſtime que les Ames des Planétes & des Etoiles joüiſſent des mêmes priviléges que l'Ame du Monde : même dégagement de leur partie ſupérieure, même facilité à former, à entretenir, à mouvoir leurs corps ſphériques ; même liberté de contempler tranquillement l'Intelligence divine. Dès qu'on auroit paſſé aux anciens Théologiens de la Gréce que le Soleil eſt animal raiſonnable, il ne ſeroit pas honnête de faire du Soleil un malheureux animal.

Mais il eſt queſtion de l'Ame humaine, reprend a Plotin : car on nous dit, & il eſt vrai, qu'elle ſouffre dans nos corps toutes ſortes de maux, qu'elle y traîne une miſerable vie, dans les douleurs, les convoitiſes, les craintes, & les autres peines ; empriſonnée ou enſevelie dans nos membres : de ſorte que ſelon Empédocle, ce bas monde eſt pour elle une caverne obſcure, & ſelon Platon, un cachot. En s'expliquant de la ſorte, il fait bien voir qu'il connoît & le vrai état de la queſtion, & toute la difficulté de la réſoudre dans ſon ſyſtéme. Car les Platoniciens pouvoient conter tout ce qu'il leur plaiſoit de l'Ame du Monde & de celles des Aſtres, ſans crainte d'être démentis par qui que ce ſoit qui en eût de meilleures nouvelles ; à moins qu'il ne traittât tout cela de viſions & de chiméres, comme faiſoient les Chré-

a Chap. 3.

tiens. Mais à l'égard des Ames humaines, chacun n'en ressentant que trop les infirmitez, il étoit malaisé de concilier avec une si triste expérience le dogme fastueux de leur divinité, ou de leur *identité* avec l'Ame divine. Au lieu de tenter cette conciliation, Plotin prend ou donne visiblement le change, & m'oblige de tourner le reste de l'Analyse en Critique. Il nous dit ici, je veux dire, dans le troisiéme Chapitre de ce Livre, qu'on peut concevoir quelque distinction entre l'Ame commune & les Ames humaines; telle qu'on la conçoit entre les diverses idées divines qui font unité & pluralité dans la seconde Hypostase Archique; car l'idée de l'homme, par exemple, est différente de celle du cheval, & ainsi des autres: cependant tout est au fond une même chose dans l'Intelligence divine. Distinction, ajoûte-t-il, telle qu'on la conçoit entre le genre & l'espéce, telle qu'on la concevroit entre divers feux, supposé que tous les feux fussent ramassez ensemble pour faire un grand feu; telle qu'on la pourroit imaginer entre les Ames des différens habitans d'une Ville, si l'on supposoit ces Ames unies, pour faire toutes ensemble une Ame commune, qu'on appelleroit l'Ame de la Ville: car dans ce cas, ajoûte-t-il, on concevroit cette Ame comme quelque chose de plus parfait que les Ames particuliéres, mais rien n'empêcheroit que celles-ci ne fussent de même nature qu'elle. Il employe tout le Livre suivant, qui est le dernier de la même Ennéade, à examiner s'il y a plusieurs Ames, ou s'il n'y en a qu'une, & il y conclut, que *l'Ame étant incorporelle, une même Ame peut être vertueuse en moi, & vicieuse en un autre, & que la même chose peut être en plusieurs, quand c'est une chose incorporelle.* L'Ame di-

vine est donc dans tous les hommes ; comment se peut-il qu'elle y soit vicieuse & misérable ? Le paradoxe d'une seule Ame n'est bon qu'à augmenter la difficulté.

Plotin l'élude sans la résoudre dans le quatriéme Chapitre du Livre que j'examine. a Il dit que les Ames humaines & autres, ne devoient pas affecter, comme elles ont fait, de se distinguer de l'Ame commune ; qu'elles auroient bien fait de se tenir unies à elle pour être heûreuses, & pour gouverner & animer le Monde entier avec elle : mais qu'ayant voulu s'émanciper pour être sur leur compte, pour gouverner ou animer quelque chose en leur particulier, & pour disposer de quelque chose sans dépendance, par-là en se séparant du tout elles sont devenuës parties : & qu'il n'est pas surprenant qu'elles se trouvent mal d'une si mauvaise conduite, si elles y persistent un tems considérable. A l'entendre invectiver contre la folle ambition de ces Ames, on diroit qu'il leur étoit pleinement libre de vivre toûjours en societé avec l'Ame commune. Mais non ; l'ennemie de la liberté, c'est-à-dire, la nécessité, a fait leur séparation ; car *la nécessité*, dit Plotin, *les fait comme amphibies, destinées à vivre tour à-tour de la vie d'en-Haut, & de celle d'en-bas.* Platon insinuë qu'elles furent faites pour être des Ames particuliéres, & ajoûte qu'en cette qualité c'est une nécessité qu'elles partent pour la fonction d'animer quelque chose : il dit encore *que Dieu séme les Ames* : ce qu'il faut entendre, dit Plotin, comme si Dieu leur parloit & leur ordonnoit d'aller exécuter ce que demande d'elles l'ordre naturel qu'il a établi dans le Monde.

a Chap. 4.

Ce a Platonicien prétend dans le cinquiéme Chapitre ; que les propoſitions ſuivantes ne ſe choquent point l'une l'autre : Les Ames deſcendent pour la perfection de l'univers, & c'eſt Dieu qui en enſémence le Monde ; & néanmoins le Monde eſt pour elles une priſon & un antre ténébreux : leur deſcente eſt une choſe qu'elles font par néceſſité, & cependant leur deſcente eſt volontaire, & elles méritent bien d'en être châtiées : car elles s'exilent d'auprès de Dieu, comme dit Empédocle, & en cela *elles péchent*. En un mot, dit-il, *le volontaire & l'involontaire de la deſcente n'ont rien d'oppoſé*. Comment prouve-t-il ces paradoxes ? C'eſt, dit-il, que *la néceſſité a du volontaire*. Remarquez s'il vous plaît, MONSIEUR, qu'il s'agit là de la néceſſité & du volontaire du péché puniſſable de ces Ames. C'eſt, ajoûte-t-il en s'expliquant davantage, que *tout ce qui paſſe à un pire état* (il parle de cet état de dégradation qui eſt un péché) *y paſſe involontairement : & toutefois parce qu'il y paſſe en ſuivant ſon propre penchant, on dit qu'en ſouffrant ce qui eſt de ce pire état, il eſt puni comme il l'a mérité par ſes œuvres, lorſque la néceſſité de ſouffrir & d'agir de la ſorte eſt réglée par une loi naturelle & éternelle*. Il n'eſt pas ſurprenant que les anciens Docteurs qui ont écrit pour la doctrine de l'Egliſe, ayent trouvé b *abſurde* le dogme du Platoniſme touchant la deſcente des Ames, & que c Théodoret ait dit de Platon que là-deſſus ſa memoire le ſert mal, & qu'il dit en un endroit le contraire de ce qu'il avoit dit en un autre. Une

a Chap. 5.

b Euſ. liv. 13. chap. 16.

c Théod. Thér. 5.

fausse idée du volontaire requis pour le mérite & pour le démérite contentoit ces faux Théologiens, ce qui doit la faire regarder toûjours comme une idée Payenne. Plotin trouvoit les Ames libres de reste, dans leur descente qui étoit leur premier péché, quoiqu'elles fussent nécessitées à descendre, c'est-à-dire à pécher ; parce qu'après tout elles y suivoient leur inclination ; car il s'étoit mis dans l'esprit que ce qu'on fait volontiers on le fait volontairement, & que ce qu'on fait volontairement en ce sens-là on le fait librement, quelque forcé qu'on y puisse être d'ailleurs ; comme on l'a redit en ces tems. Sorti, comme il croit, de cet embarras, notre Platonicien se donne carriére, & satyrise sans ménagement ces Ames, toûjours divines, mais devenuës humaines, ou quelque chose de moins, par leur descente : il ne dissimule ni leurs péchez, ni les supplices ausquels elles sont condamnées. Une Ame qui se sépare de l'Ame universelle, péche selon lui, en deux maniéres : premiérement par cette désertion, causée par l'envie desordonnée qu'elle a de se distinguer, de se faire un petit Monde à part, & de le gouverner à sa fantaisie : elle péche en second lieu par tous les excés ausquels il lui est ordinaire de s'abandonner après sa désertion, comme par l'oubli de Dieu & d'elle-même, & par son attachement déréglé au corps qu'elle anime. Elle seroit suffisamment punie de son premier péché par sa dégradation inévitable de la dignité d'Ame publique, prépolée au gouvernement de l'Univers, & par son abbaissement à la condition d'Ame privée, toute occupée à soigner un corps indigent & imparfait : à quoi on ajoûte néanmoins, dit-il, une autre punition moins considérable, qui est de la faire circuler par divers

corps d'hommes, de bêtes, de plantes, selon qu'il eſt réglé par le juſte Jugement de Dieu. Les péchez qu'elle commet dans ſes différentes vies, & dans les différens corps qu'elle anime, lui attirent des peines tout autrement rigoureuſes que celle de la ſimple animation : & il y a une Cour de Démons pour connoître des péchez de cette ſeconde eſpéce, pour prononcer ſur le ſupplice qu'ils méritent, & pour exécuter la ſentence. Plotin trouve aſſez graciable le péché de la ſimple deſcente d'une Ame, péché ſans lequel Plotin n'auroit jamais été, & pour lequel il lui convient d'avoir un peu d'indulgence. Il dit donc dans ce même Chapitre, qui eſt le cinquiéme du Livre, que pourvû que l'Ame deſcenduë prenne la fuite auſſi-tôt qu'elle a tâté de l'animation, & aille rejoindre l'Ame du Monde, le premier manquement qu'elle avoit commis, lui eſt moins nuiſible qu'utile. Car outre qu'elle aura éprouvé ce qu'elle eſt capable de faire de ſon chef & par elle-même, & qu'elle aura exercé un talent qu'elle avoit, & qui auroit été en elle comme s'il n'y eût pas été, ſuppoſé qu'il n'eût jamais été mis en uſage, (c'eſt le talent de l'animation) outre cela, dit-il, elle aura connu le mal, & cette connoiſſance ſervira à l'affermir dans le bien: puiſque [a] *la plus vive connoiſſance du bien c'eſt l'expérience du mal.* Voilà une dangéreuſe maxime; & une maniére bien indécente de parler de l'Ame, qu'il ſe figure comme une portion de la Divinité. C'eſt comme quand il dit, tout au commencement de l'Ennéade ſuivante, qui eſt la cinquiéme, que la cauſe du malheur de l'Ame c'eſt ſa vanité excitée par le ſouvenir d'une ombre de

a Chap. 7.

diſtinction

distinction qu'elle a euë autrefois dans l'Intelligence divine, & une affectation d'indépendance qui lui fait tort : sentimens peu honorables pour elle, & qui font paroître la premiére faute moins legére que Plotin ne se l'étoit d'abord figurée.

Quant au déréglement & à la misére d'une Ame qui persiste dans son apostasie, animant tantôt un corps, tantôt un autre, Plotin tache là & ailleurs d'expliquer intelligiblement ce que les anciens Théologiens ses prédécesseurs ont dit plus mystérieusement, en nommant le corps *la prison & le sépulchre de l'Ame*. Premiérement, dit il, cette Ame se trouve toûjours assortie avec une matiére fort différente de celle qui fut employée à la fabrique des maîtresses piéces du Monde : car cette premiére matiére étoit sans qualité ou sans modification, & par là propre à recevoir toute sorte de modification ; au lieu que la matiére des corps animez, est une matiére déja *qualifiée* ou modifiée par rapport au total du Monde, & qui pour faire un corps d'homme, de bête, ou de plante, demande de son Ame un mouvement différent du mouvement commun. De sorte qu'une Ame particuliére se trouve à tout coup heurtée par l'Ame commune, ces deux Ames se mouvant presque toûjours à contre-sens avec les matiéres qu'elles animent. Secondement, celle qui a pris une route irréguliére en trouve d'autres sur son chemin qui suivent des routes encore plus irréguliéres, si bien qu'elles s'embarrassent mutuellement. De ces deux inconvéniens il en nait un troisiéme, qui est que l'Ame qui s'est liée à une matiére qualifiée, ne peut pas même lui accorder le mouvement que sa qualité propre demande : & de là ce que souffrent les animaux, ou ce qu'elle souffre

dans les animaux. En quatriéme lieu, la qualité de la matiére à laquelle elle s'eſt unie, eſt telle pour l'ordinaire, & l'occupation de l'Ame après cette matiére révéche, eſt ſi fatigante, que cette Ame en perd ſouvent l'uſage d'une partie de ſes plus nobles facultez : car ſi elle exerce quelques fonctions de l'intelligence dans l'Homme, tout ce qu'elle peut faire dans la Bête, c'eſt de penſer & & de ſentir, & dans la Plante, de végéter. Enfin ſa partie ſupérieure & ſa partie inférieure ſont toûjours en divorce : par ſa partie ſupérieure, elle tient toûjours à l'Intelligence divine qui l'a produite & qui la conſerve ; par l'inférieure elle eſt attachée à la matiére. Or a Plotin a une penſée qui lui eſt particuliére à ce qu'il dit ; c'eſt qu'*aucune Ame n'eſt jamais tellement enfoncée dans la matiére, ni ſi avant engagée dans le corps, qu'il n'y ait par deſſus ſon corps quelque choſe d'elle qui ſe porte vers l'Intelligence divine : car elle ne deſcend pas toute entiére dans le ſenſible ; elle eſt toûjours par quelque endroit dans l'intelligible* : ce qu'elle a dans l'intelligible entretient en elle un juſte deſir de ſe dégager pour ſe rendre heureuſe par la contemplation des choſes divines : mais ce qu'elle a dans le ſenſible, combat ce deſir par les ſoins infinis & les craintes continüelles à quoi l'engage l'animation : ainſi attirée vers l'intelligible & retenuë dans le ſenſible, ſon état ne peut être que violent.

Tel eſt le dogme Platonique de la deſcente de l'Ame, duquel il réſulte que ſelon le témoignage des Platoniciens mêmes, l'Ame la plus déréglée, la plus malheureuſe, la plus vile qui ſoit au mon-

a Chap. 8.

de, est si bien une parcelle de la Divinité, qu'elle peut encore, en réparant toutes les pertes qu'elle a faites par l'animation, se trouver unie au total de l'Ame divine : comme elle y étoit autrefois unie, lorsque par une foiblesse inconcevable elle succomba la premiére fois à la tentation de descendre pour animer quelque chose en son particulier. Ainsi l'Analyse précédente, qui est la fidéle exposition de la doctrine des Philosophes, ne fait que fortifier & éclaircir l'argument des Péres, contre la Divinité chimérique du Monde visible.

Les Stoïciens qui n'admettoient que des êtres purement corporels, point d'Ame qui ne fût toute corps & matiére, ne laissoient pas de regarder le Monde visible comme un animal intelligent & divin. Mais la maniére dont ils prouvoient que le Monde possedoit tous les avantages de l'intelligence & de la vie parfaite, n'a pas contenté a Ciceron. *Zénon, le Pére des Stoïciens*, dit-il, *n'apporte rien de concluant touchant le raisonnement & l'animation du Monde : car voici comme il argumente.* C'est une meilleure chose de raisonner, que de ne pas raisonner : or le Monde entier est la meilleure de toutes les choses : donc le monde raisonne. *Si cette conclusion est juste*, reprend Ciceron, *on prouvera en suivant les vestiges de Zénon, que le Monde sçait lire.* Car c'est une meilleure chose de sçavoir lire que de ne le pas sçavoir : or le Monde est de toutes choses la meilleure : donc le Monde sçait lire. *Hoc si placet, jam efficies ut Mundus optimè librum legere videatur. Zenonis enim vestigiis hoc modo rationem poteris concludere.* [*Quod literatum est, id est melius quàm quod non est li-*

a Cic. de la Nat. des Dieux, liv. 3.

teratum : nihil autem Mundo melius : literatus igitur est Mundus.] *On prouvera par des argumens tournez comme celui-là* (c'est toûjours Ciceron qui parle) *que le Monde est Philosophe, Mathématicien, & Musicien. Un autre argument que Zénon met souvent en œuvre, est celui-ci* : Rien ne se fait sans Dieu : or Dieu ou la Nature n'a pas le pouvoir de faire des choses qui lui soient dissemblables : donc puisque Dieu fait des animaux & des hommes sages, il est lui-même un animal doüé de sagesse. *Par là vous me prouverez encore*, dit Ciceron, *que votre Dieu, c'est-à-dire le Monde, est joüeur de Luth & de Flute, puisque ceux qui en joüent sont des Hommes que Dieu a faits comme tous les autres. Concedam non modò animantem & sapientem esse Mundum, sed fidicinem etiam & tibicinem, quoniam earum quoque artium homines ex eo procreantur.* Lactance a fait raisonner les Stoïciens en cette maniére. Le principe qui produit une chose qui a du sentiment, doit avoir lui-même du sentiment ; & le tout dont une partie a du sentiment, en a aussi lui-même : donc il faut que le Monde ait du sentiment, puisqu'il est le principe de l'Homme qui en a, & qui est une partie de ce tout. Si cette preuve est de mise, continuë Lactance, il faudra dire que la Divinité du Monde est sujéte à toutes les passions & à toutes les maladies, parce que l'Homme y est sujet. Ainsi, dit-il, les argumens tirez de faux principes, aboutissent toûjours à des inepties & à des absurditez : *ita semper argumenta ex falso petita ineptos & absurdos exitus habent.*

a Instit. liv. 2. chap. 6.

ARTICLE IV.

L'Animation & la Divinité prétenduë des Aſtres.

APRE'S avoir donné tant d'étenduë à l'article de la premiére divinité viſible de la Théologie Payenne, je puis abbréger d'autant celui des autres divinitez du même ordre, qui ſont les Aſtres, adorez après le Monde en la même qualité de Dieux ronds, & d'animaux intelligens, étoiles fixes & planétes, qu'on ne ſçauroit regarder comme inanimées, a dit Platon, ſans leur faire injuſtice, & qui méritent le titre de Dieux ſupérieurs, par rapport aux Génies qui ſont les divinitez inviſibles. Dieux toutefois qu'il b réconnoit pour pures créatures quant au corps & quant à l'ame, en racontant au long comment le Monde & les Aſtres furent faits par le Dieu ſuprême.

C'eſt à ce ſujet que l'ancien Apologiſte des Chrêtiens Athénagore fait remarquer aux Empereurs Marc-Auréle, Antonin, & Luce-Auréle-Commode, que Platon leur veut faire adorer des choſes qui n'ont pas même l'étre véritable, puiſque tout ce qui eſt produit, n'eſt qu'un ambigu d'étre & de non-étre, ſelon les premiers principes de la Théologie de Platon. C'eſt pourquoi, ajoûte S. Clément, le droit le plus clair & le plus liquide

a Platon dans l'Epinomis.

b Voyez dans le Timée les Dieux faits par le Dieu éternel.

qu'ayent les Aſtres à la qualité de Dieux, c'eſt un droit d'étymologie a qu'ils s'y ſont fait par leur conſtance à courir nuit & jour autour de nous; puiſque, ſelon la remarque de Platon, on a fait le mot de *Dieu*, de celui de *courir*, comme courir ſe dit en ſa langue. Ciceron, ou le Stoïcien b Lucilius dans Ciceron, ne tire pas la divinité des Aſtres du mot de courir, mais de leur belle manière de courir. « Je ne ſçaurois concevoir (dit-« il) cette ſi merveilleuſe conſtance dans les étoi-« les, cette ſi juſte convénance des tems réglée « dans toute l'éternité par des mouvemens ſi di-« vers, ſi cela ſe fait ſans eſprit, ſans raiſon, « ſans conduite: & puiſque nous voyons que les « Aſtres en ſont pourvûs, nous ne ſçaurions nous « empêcher de les mettre au nombre des Dieux... « Après cela il faut convenir que leurs mouve-« mens ſont volontaires: & la choſe étant viſi-« ble, il faut être non ſeulement ſans lumière, « mais encore ſans religion, pour nier que ce ſoient « des Dieux. C'eſt pourtant ce que nous nions har-« diment (réplique Lactance) & nous vous prou-« vons, à vous, dis-je, faux Philoſophes, que « vous êtes non ſeulement des ignorans & des « impies, mais auſſi des aveugles, des inſenſez, & « des rêveurs, plus viſionaires que le peuple qui « ne ſçait rien. Il prend pour des Dieux le So-« leil & la Lune, & vous y ajoûtez encore les « Aſtres. Enſeignez-nous donc la célébration des « myſtéres de chaque étoile, afin que nous faſ-« ſions pour chacune ſon temple & ſon autel, & « que nous ſçachions les cérémonies & les priéres

a S. Clem. Avertiſſement aux Gentils.

b *Lact. liv. 2. chap.* 5.

qu'elle agrée ; ſon nom, & le jour de ſa fête : « ſi ce n'eſt peut-être qu'il ſuffiſe d'honorer en gros « tant de menuës divinitez, qu'on ne ſçauroit « compter une à une. Il y a plus ; car l'argument « duquel on conclut que tous les corps céleſtes « ſont des Dieux, ſert à prouver le contraire. Car « ſi l'on penſe que la régularité & la raiſon qui « paroit dans leurs mouvemens, établiſſe leur di- « vinité, on ſe trompe ; c'eſt ce qui la détruit. « Car ſi c'étoient des Dieux, ils iroient çà & là « ſans contrainte, comme les animaux ſur la terre, « qui pouvant diſpoſer d'eux-mêmes, vont d'un « côté & d'autre, ſelon leur fantaiſie, & ſe por- « tent où la penſée les mêne. Le mouvement des « Aſtres n'eſt donc pas volontaire, mais néceſſaire, « puiſqu'ils y gardent ſervilement les loix qui « leur ont été preſcrites. . . . Il eſt vrai qu'il y a « dans les Aſtres une raiſon qui régle leur cours, « mais c'eſt celle de Dieu, & non pas celle des « Aſtres. « Lactance continuë d'expliquer ſa penſée par l'exemple de la Sphére d'Archiméde.

Saint Gregoire de Nazianze a dit au ſujet de ces Dieux viſibles, qu'ils ne valent pas ceux qui les voyent, qu'il y a dans l'Homme quelque choſe de plus élevé & de plus reſſemblant à la divinité que dans les Aſtres ; & que leurs adorateurs ſont plus adorables que ce qu'ils adorent : & [b] S. Auguſtin décide qu'une mouche eſt quelque choſe de plus que le Soleil. Origéne n'en ſeroit pas tombé d'accord, lui qui croyoit que le Soleil étoit animé, par une erreur que [c] S. Auguſtin ne peut aſſez déplorer dans un homme qui étant ſi ſçavant & ſi

a S. Gregoire, Oraiſon 24.

b Des deux Ames contre les Manich. ch. 4.

c S. Aug. de la Cité de Dieu, liv. 11. chap. 23.

profond dans les lettres Eccléſiaſtiques n'a pas vû combien ce reſte de Platoniſme étoit contraire à la ſuprême autorité de nos Ecritures. Il ne croyoit pas comme les Platoniciens que les Ames fuſſent des parcelles de la divinité ; mais il croyoit, dit S. Auguſtin, que Dieu les ayant faites, elles avoient péché ; que par là elles s'étoient éloignées de leur Créateur, les unes plus & les autres moins, ſelon la diverſité de leurs péchez ; & qu'en deſcendant du Ciel vers la terre, elles avoient trouvé les diverſes priſons où elles avoient mérité d'être enfermées ; que la priſon de l'une de ces pécheresſes étoit le corps du Soléil, & ainſi des autres globes céleſtes. De ſorte, reprend a ſaint Auguſtin, que *ſi cent ames avoient commis le même péché que l'ame Solaire, ce Monde auroit maintenant cent Soleils.* On voit par là & que l'Egliſe n'a jamais toléré un Platoniſme erroné, & que la doctrine de la deſcente des Ames que j'ai cru devoir expoſer, n'eſt pas étrangére au ſujet des Divinitez Viſibles du Platoniſme, qui ſont le Monde & les Aſtres. Je parlerai de ſes Divinitez Inviſibles qui ſont *les Génies*, dans la Lettre ſuivante.

Je ſuis, &c. MOURGUES J.

A Toulouſe, ce 2. Mai 1708.

a S. Aug. là-même.

VII. LETTRE.

A AU MÊME.

Des Dieux Invisibles, c'est-à-dire, des Génies, qui sont les Dieux Philosophiques de la seconde classe.

MONSIEUR,

L'ACCUSATION que l'Eglise primitive formoit contre les Théologiens du Paganisme, se réduisoit à ces deux chefs, également propres à les humilier & à les convertir : Vous êtes des plagiaires & des corrupteurs de Moïse, vous & vos Maîtres, leur disoient nos saints Docteurs : plagiaires, parce que vous avez pris une partie de ses dogmes; corrupteurs, parce que vous avez tout altéré ce que vous en avez pris. Nos Ecrivains en trouvoient une preuve des plus convainquantes dans l'article des Génies ou Dieux invisibles du Paganisme. « Quoique Platon reconnoisse avec les Hé- « breux certaines Intelligences incorporelles & rai- « sonnables, disoit a Eusebe, il se coupe pour- « tant dans la suite, disant tantôt qu'elles sont in- «

a Euſ. Prép. Ev. liv. 13. chap. 15.

« créées, comme l'Ame universelle, tantôt qu'el-
« les sont un écoulement du premier Principe (car
« il ne veut pas accorder qu'elles ayent été faites
« de rien) tantôt que ce sont des émanations &
« des projections du premier Principe & du se-
« cond; tantôt faisant de ces Intelligences un
« peuple de Dieux, parce qu'elles sont bonnes
« de leur nature, & incapables de décheoir de
« la vertu qui leur est naturelle; tantôt tirant de
« ce peuple une colonie de Démons, susceptibles
« de malice & de méchanceté, si capables de se
« tourner au mal, qu'il y a de bons & de mau-
« vais Démons de nom & de fait: toutes choses
« contraires à la doctrine des Hébreux a. Mais
« ne reconnoissez-vous pas vous-mêmes (disoient
« aux Chrétiens les derniers Platoniciens) certaines
« Puissances invisibles que vous nommez Anges
« & Archanges, & que vous avez appris à nommer
« Chérubins & Séraphins, comme les Hébreux?
« Pourquoi nous voulez-vous donc tant de mal,
« de ce qu'après celui qui est toûjours le même,
« & de la même maniére, & selon les mêmes
« choses (c'est la définition ou la notion du
« Dieu suprême, selon Platon) nous reconnoissons
« & nous révérons d'autres Dieux en second,
« beaucoup inférieurs au premier? J'avouë (leur
« répond Théodoret) que nos divines Ecritures
« nous ont enseigné qu'il y a des Puissances in-
« visibles, occupées à chanter les loüanges du
« Créateur, & à exécuter ses divines volontez. Mais
« nous n'avons garde de les appeller Dieux, ni
« de leur rendre un culte divin, ni de partager
« entre Dieu & elles l'adoration dûë à Dieu. Pla-

a Théodoret Thérap. liv. 3.

ton même, a dit Tertullien, n'a pas nié qu'il n'y eût des Anges, *Angelos quoque etiam Plato non negavit*. Mais il faut apprendre dans nos saintes Lettres, ajoûte Tertullien, comment quelques-uns d'entr'eux s'étant corrompus volontairement, & s'étant attiré la condamnation de Dieu, il s'en forma une Nation plus corrompuë, qui est celle des Démons, acharnez à nuire à l'Homme en toutes maniéres (j'abbrége le texte) lui remplissant l'Ame & de passions folles & honteuses, & de diverses erreurs, dont la plus capitale est de faire accroire aux esprits aveuglez & abusez que ces Puissances spirituelles & invisibles sont des Dieux. *Aspiratio Dæmonum & Angelorum mentis, quoque corruptelas agit furoribus & amentiis fædis ac sævis libidinibus, cum erroribus variis, quorum iste potissimus quo Deos istos (vires spirituales) captis & circumscriptis hominum mentibus commendat.*

Ce tems rend nécessaire la chose du monde la plus superfluë, comme est la peine de transcrire quelques passages pris au hazard entre mille, pour prouver que les Chrétiens n'étoient pas contens de Platon sur le chapitre de Génies. D'où il s'ensuit démonstrativement que *les Ecrivains de l'Eglise primitive* ne *se sont* pas *jettez dans le Pythagorisme ou dans le Platonisme, parce que voyant qu'on y donnoit beaucoup d'emploi aux Génies, c'est-à-dire, comme ils l'entendoient, aux Anges & aux Démons, ils ont conclu de là que c'étoit à cette Philosophie qu'ils dévoient s'attacher*. Conjecture fausse & frivole, sur laquelle un Anabaptiste a osé écrire que *beaucoup de choses*,

a Tertull. Apolog. ch. 22.

tant bonnes que mauvaises, ont passé du Paganisme, & sur tout du Pythagorisme & du Platonisme, dans le Christianisme. Mais ce que vous attendez de moi, MONSIEUR, au commencement de cette Lettre, c'est l'exposition de la créance de cette ancienne Ecole touchant les Génies.

Platon dit a que *tout est plein de Dieux, & que ces Dieux-là sont de vrais Animaux, ayant tous corps & Ame.* Plotin peuple de même de ces Divins Animaux tout l'espace entre le Ciel & la terre. On diroit qu'il croit qu'on va lui demander pourquoi y ayant tant de Dieux dans le Monde, tous les Animaux n'y sont pas de cette excellente espéce; car il prévient cette question, en disant, que b comme un Sculpteur qui auroit à tailler la figure d'un Animal, ne le feroit pas tout yeux; *de même le Verbe* (remarquez ce mot, & permettez-moi d'en user après Plotin) *de même*, dit-il, *le Verbe en faisant le Monde, n'a pas fait des Dieux de tous les Animaux: il y a voulu des Dieux & des Démons, & avec eux des Hommes & des Bêtes.*

Les Pythagoriciens établissoient quatre ordres de Génies, ou de Divinitez Invisibles: dans le plus haut étoient *les Dieux*; dans le second, *les Démons*, qu'ils ne concevoient pourtant pas sous l'idée odieuse que les Hébreux & les Chrétiens ont attachée à ce terme; c'étoient les éclairez, les habiles, qu'on nommoit Démons, suivant l'étymologie Gréque, dont c Platon a honoré les

a Plat. liv. 10. des Lois.

b Plotin Enn. 3. liv. 2. chap. 11.

c Platon dans le Cratylus.

Génies de ce second rang. Ceux du troisiéme se nommoient *Héros*, ou *demi-Dieux*, *nez*, dit Platon, *des amours des Dieux avec des mortelles, ou des mortels avec des Déesses*, honteuse vision sur laquelle les Péres n'ont pas épargné le Pythagorisme. Il y avoit enfin un quatriéme rang pour de *purs mortels* de Pére & de Mére, mais *qui s'étoient mis au dessus de l'humanité* par la pratique la plus constante & la plus sublime de la vie Philosophique. La tradition de ces quatre ordres de Divinitez Invisibles, à la prendre seulement depuis Pythagore, quoiqu'on en voye quelque trace dans Orphée, s'est conservée durant plus de neuf cens ans, puisque a Jamblique parloit ainsi dans le quatriéme siécle. « Après les Dieux nous « plaçons tout de suite les Démons, les Héros, « & les Ames pures, ces Ames étant aussi dans « l'ordre des Divinitez. Les Démons & les Hé- « ros (ajoûte-t-il) sont entre les Dieux & elles, « comme l'air & l'eau entre le feu & la terre. « Les Démons & les Héros ont les uns & les au- « tres quelque chose du caractére des Dieux & des « Ames : mais le Divin prédomine dans les Dé- « mons, & l'Humain dans les Héros. C'est par « le canal des Démons & des Héros que les cho- « ses divines passent jusqu'a nous, & réciproque- « ment les choses humaines jusqu'aux Dieux. Il ne se peut rien de plus détaillé. C'est que, comme b Platon le dit dans le Critias, « Il est moins em- « barrassant d'avoir à parler des Dieux, que d'af- « faires humaines, par la raison (ajoûte-t-il) que «

a Voyez Jambl. des Mystéres, sect. 1. & 2. de la distribution faite par M. Gale.

b Platon dans le Crit.

les Hommes étant très-ignorans sur le chapitre« des Dieux, il faut qu'ils se contentent, s'ils« veulent, de ce qu'on leur en dit avec le plus« petit air de vrai-semblance. Suivant la division que Jamblique fait des *Génies* (terme commun sous lequel a les Latins ont compris toutes les Divinitez Invisibles) je vais dire par ordre de quelle maniére les Théologiens de la Gréce, qui sont les maîtres de ceux de l'Italie, se figuroient les Dieux, les Démons, les Héros, & les Ames pures ou Divines.

ARTICLE I.

Des Génies qu'on établissoit dans la partie supérieure du Monde, & auxquels le nom de Dieux étoit proprement affecté.

SAINT Augustin, qui avoit recherché & examiné avec soin ce qu'il y avoit de plus constant & de plus uniforme dans la croyance des Platoniciens touchant leurs Dieux, dit b qu'ils les logeoient dans la partie supérieure du Monde, c'est-à-dire dans le Ciel : que c'est pour cette raison qu'Apulée les nomme *Animaux Ethériens* : qu'on les croyoit c immortels & heureux ; mais

a *Lact. liv. 2. chap. 15.* Dæmones sibi Geniorum nomen assumunt : sic enim Latino sermone Dæmonas interpretantur.

b *S. August. de la Cité liv. 8. chap. 14.* Dii excellissimum locum tenent : eorum sedes in cœlo est.

c *Ch. 16.* Dii non solùm æterni, verùm etiam beati sunt.

que les habiles Payens ne les croyoient heureux & éclairez sur la vérité, que par les illustrations qu'ils recevoient d'en-Haut ; Dieu étant a le Soleil qui éclaire l'Ame du Monde ; & celle-ci étant comme la Lune qui n'a de lumiére qu'autant qu'elle en reçoit du Soleil : ce qui doit aussi s'entendre des Dieux. b *Dicit ergo ille magnus Platonicus* (il parle de Plotin) *non aliunde illis supernis præberi vitam beatam, & lumen intelligentiæ veritatis quàm unde præbetur & nobis ; consonans Evangelio ubi legitur, erat lumen verum quod illuminat omnem hominem venientem in hunc Mundum.*

Vous trouverez, MONSIEUR, que les paroles suivantes du même Pere méritent d'être particuliérement remarquées. « S'il s'agit de ces « Dieux que Platon dit avoir été faits par le Dieu « suprême, & s'il plaît aux Platoniciens de les « nommer Dieux, comme étant immortels & « heureux ; mais immortels par le bien-fait de « leur création *dont ils sont redevables à Dieu*, « & heureux par leur union à leur Créateur ; dans « cette supposition (dit S. Augustin) on permet- « tra aux Platoniciens de parler à leur mode. On « peut voir dans leurs livres que c'est là le sen- « timent ou de tous les Platoniciens, ou des plus « habiles d'entr'eux. Nous n'avons que faire de « disputer avec eux sur une question de nom. Ils « disent, au nom près, ce que nous disons : & « sur le nom même de Dieux qu'ils donnent à « ces créatures immortelles & heureuses, nous « n'avons presque pas de différent avec eux, parce *nous lisons même dans nos saintes Lettres, le « Dieu des Dieux le Seigneur a parlé* : on peut en-

a Liv. 10. ch. 2. Tanquàm Deus sit Sol, & universitatis anima sit Luna.

b Là-même.

"tendre le Dieu de ces Dieux, par celui qui a "été nommé *le grand Roi par deſſus tous les* "*Dieux*. Ceux qu'ils appellent leurs Dieux bien fai- "ſans, nous les appellons nos ſaints Anges. a *Quos illi Deos bonos, nos ſanctos Angelos vocamus....* b *Hos ſi Platonici malunt Deos dicere, quos à ſummo Deo conditos Deos ſcribit eorum auctor & magiſter Plato, dicant quod volunt: non enim cum eis de verborum controverſia laborandum eſt. Si enim eos ſic immortales, ut tamen à ſummo Deo factos; & ſi non per ſe ipſos, ſed ei à quo facti ſunt adhærendo, beatos eſſe dicunt; hoc dicunt quod dicimus, quolibet eos nomine appellent. Hanc autem Platonicorum eſſe ſententiam, ſive omnium, ſive meliorum, in eorum literis inveniri poteſt. Nam & de ipſo nomine quo hujuſmodi immortalem beatàmque creaturam Deos appellant, ideò inter nos & ipſos penè nulla diſſenſio eſt, quia & in ſacris noſtris literis legitur, Deus Deorum Dominus locutus eſt; & alibi*, confitemini Deo Deorum: *& alibi*, Rex magnus ſuper omnes Deos. *Poteſt itaque intelligi horum Deorum Deus, qui dictus eſt Rex magnus ſuper omnes Deos.*

Cette réflexion n'eſt pas particuliére à S. Aug. *Accordons à Platon, ſi on le trouve à propos*, dit c S. Cyrille d'Alexandrie, *que les Intelligences & Puiſſances céleſtes que Dieu a faites, ont été honorées du nom de Dieux: car nous diſons qu'il en eſt dans le Ciel qui ont été nommées Dieux & Seigneurs.* d Philon dit que ces Puiſſances cé-

a Liv. 8. De la Cité, chap. 24.

b Liv. 9. chap. 24.

c S. Cyril. liv. 2. contre Julien.

d Philon dans le livre des ſonges.

leſtes,

leſtes, qu'il plait aux Philoſophes de nommer des Dieux, ont dans les ſaintes Lettres le nom d'Anges, qui leur convient mieux. Vous avez vû dans les Lettres précédentes, le terme d'*Anges* employé par Orphée en parlant des Puiſſances qui ſervent le Dieu ſuprême. Théodoret, comme je l'ai dit un peu auparavant, nous apprend que les Platoniciens de ſon tems prétendoient pouvoir ajuſter leur créance touchant les Dieux, à la nôtre touchant les Anges. Tous les Péres Grecs font la même remarque : & il doit paſſer pour conſtant qu'un des larcins les plus viſibles des Grecs, à qui on reproche continüellement d'avoir pillé nos Ecritures, eſt leur doctrine touchant leurs bons & mauvais Démons, qui n'eſt qu'une corruption de la doctrine des Hébreux, concernant les Anges bons & mauvais : car David a parle des mauvais Anges, *Immiſionem per Angelos malos*, comme b Philon le remarque à ce même ſujet.

Pour ſe convaincre que Platon avoit puiſé dans de bonnes ſources, & que nos ſaints Anges ſont pour lui ce qu'il nomme *les Dieux Inviſibles*, ou *les Dieux*, tout court, il n'y a qu'à voir les perfections & les fonctions qu'il leur attribuë. c Il les croit *immortels* d *& bienheureux*, mais non par eux-mêmes, comme S. Auguſtin l'a fait remarquer, *non per ſe ipſos*; & Platon le dit de la maniére la plus forte dans le Timée.

a Pſ. 77. 49.

b Phil. Des Géants.

c Platon dans le Timée.

d Dans le Feſtin.

Il les nomme *les Conducteurs & les Gardiens des Hommes, instruits de nos affaires, de nos démarches*, a *& y prenant interêt.* Il dit b que chaque païs à ſes Dieux, qui y veillent au bien commun. Il eſt mal-aiſé de ne pas remarquer dans Platon juſqu'aux mots & aux ſyllabes de nos Ecritures, comme Euſebe s'exprime. Je ne doute pas que les *Dieux des Dieux*, ne ſoit une mauvaiſe application, & pourtant une copie de notre *Deus Deorum*, le Dieu des Dieux; tant cette expreſſion eſt ſinguliére. Ciceron c qui n'avoit pas lû les Pſeaumes de David, non-ſeulement ne me paroît pas être dans le ſens de Platon, mais me paroit lui faire dire une vraye inconſéquence. Car c'eſt le Dieu ſuprême qui parle pour la premiére fois aux Dieux qu'il vient de former tous les premiers, & qu'il nomme *Dieux des Dieux*; ce que Ciceron *traduit ainſi: Vous* qui avez été engendrez des Dieux; *Vos qui Deorum ſatu orti eſtis.* Le moyen que les Dieux les ayent engendrez, s'il n'en étoit point d'autres avant eux? De-Serres auroit bien pû négliger en cet endroit le beau Latin de Ciceron, & Marcile-Ficin en abandonner la penſée, au lieu de dire, comme il fait, Dieux nez des Dieux, *Dii ex Diis orti.* Platon nomme les Dieux céleſtes ou éthériens, *Dieux des Dieux*, par rapport aux Dieux inférieurs, qui ſont les Aë-

a Dans le 10. des Loix.

b Dans le 2. de la République.

c *Cic. de l'Univers.* Quando igitur Dii creati ſunt, tum ad eos, is Deus qui omnia genuit, fatur: Hæc vos, qui Deorum ſatu ortis eſtis, attendite.

riens. a Sallufte le Platonicien diftingue les Dieux en deux ordres par rapport à ce bas Monde. *Les uns*, dit-il, *ſont dans le Monde, & les autres au deſſus du Monde.* Cette diviſion ſuffit pour fixer le ſens naturel d'une locution que Platon ſemble avoir tirée de nos Ecritures, quelque irréguliére que ſoit l'application qu'il en fait.

Il n'y avoit pas trouvé que b le Dieu des Dieux ſe fût déchargé ſur les Dieux, du ſoin de former l'Homme, comme ils firent, dit-il, empruntant du Créateur commun quelque choſe d'immortel, & y ajoûtant de leur côté quelque choſe de mortel; & devenant ainſi nos Créateurs, comme parle c S. Auguſtin, non pas quant à l'Ame, mais ſeulement quant au corps: *Plato animarum noſtrarum eos creatores eſſe noluit, ſed corporum.* Beaucoup moins avoit-il trouvé dans nos Livres ſaints l'adoration qu'il demande pour ces *Dieux de nom*, comme les appellent à tout propos les Péres Grecs: & le premier des *Vers d'or* de Pythagore, qui ordonne le culte divin des Génies, n'eſt qu'un *Vers de plomb*, comme d S. Gregoire de Nazianze nomme agréablement ces Vers d'or prétendus. Ainſi la Théologie Gréque touchant les Dieux céleſtes, n'eſt qu'une imitation & une altération de la doctrine des Hébreux. On remarquera l'un & l'autre ſur le ſujet des Démons, dont il faut parler maintenant.

a Sall. chap. 6.

b Plat. dans le Tim.

c S. Aug. De la Cité, liv. 12. ch. 26.

d S. Greg. Troiſiéme Invective contre Julien.

ARTICLE II.

Des Génies répandus dans l'air, auſquels on donnoit le nom de Démons, *les uns bien-faiſans, & les autres mal-faiſans.*

LE nom de Démons étoit affecté aux [a] Génies Aëriens, ſur leſquels les derniers Platoniciens ſont auſſi diffus, que Platon en a parlé ſobrement. Il ne voudroit pas decider s'ils ſont *Dieux* ou ſeulement [b] *enfans de Dieux*. Ce qu'il y a de plus rémarquable ſur le ſujet des Démons, c'eſt qu'ils ſont très-appliquez les uns à nous nuire, les autres à nous faire du bien; y en ayant de bons & de mauvais parmi eux, ſelon la Théologie du Pythagoriſme, contraire à celle des Hébreux, qui n'en reconnoit que de mauvais, & contraire à elle-même, dit [c] Euſébe; puiſque enſeignant qu'ils ſont tous iſſus des Dieux, elle ne ſçauroit dire *d'où vient que d'une ſi bonne ſource il découle des eaux ſi mauvaiſes, ni comment une racine céleſte qui tire tout ſon ſuc du bien même, pouſſe des rejettons de malice, ni comment enfin l'amertume nait de la douceur.*

Apulée, dit [d] S. Auguſtin, a fait une Diſſer-

a Plat. dans l'Epinomis.

b Dans l'Apologie.

c Euſ. Prép. Ev. liv. 13. ch. 15.

d Saint Auguſt. de la Cité de Dieu, liv. 8. chapitres 16. 17. 18. liv. 9. ch. 23.

tation intitulée *Du Dieu de Socrate*, dans laquelle il prouve que l'Esprit Familier de Socrate n'étoit pas un Dieu, mais un Démon. Cependant il n'a employé ce terme odieux que dans le corps de la Dissertation, il n'a osé le faire paroître dans le titre. *Maluit autem hoc in ipsa disputatione, quàm in titulo libri ponere.* C'est là que ce Platonicien dit pour définir *les Démons*, a *que ce sont des animaux, & des animaux raisonnables; qu'ils ont l'ame sujette aux passions, que l'air est la matiére de leur corps, & enfin qu'ils sont immortels: que de ces cinq choses les trois premiéres leur sont communes avec nous; la quatriéme leur est particuliére, & la cinquiéme est tout ce qu'ils ont de commun avec les Dieux.* Apulée ne se souvient pas, reprend S. Augustin, qu'il a nommé les Dieux *animaux Ethériens*, & les Démons, *animaux Aériens*; & que par conséquent la condition *d'animal* leur est aussi commune que l'Immortalité. Ce Pére fait observer dans le langage des Platoniciens, une autre différence considérable entre les Dieux & les Démons; car ils nommoient ceux-là *immortels & bien-heureux*, & ceux-ci *immortels* seulement; n'osant les dire bien-heureux: *Dæmones, immortales tantùm, non etiam beatos autem dicere.* Quelle apparence en effet de les dire bienheureux, quand on les assujettit à nos plus grandes miséres, qui sont les passions? Mais à quelles passions? A la colére, à la vengeance, à l'amour des turpitudes du théatre, comme Apulée l'avouë, quoiqu'il les épargne beaucoup, *quamvis eis plu-*

a Apuleïus breviter eos definiens ait Dæmones esse genere animalia, animo passiva, mente rationalia, corpore aërea, tempore æterna, *ch.* 16.

rimùm pareat. a Saint Auguſtin n'oublie pas de dire que quoique le Chriſtianiſme reconnoiſſe de bons & de mauvais Anges, on ne ſçait ce que c'eſt que de bons Démons parmi nous. Il remarque même que de ſon tems les Payens ne prenoient guére le terme de Démon qu'en mauvaiſe part; & qu'un maître ne prétendoit pas parler gracieuſement à ſon valet en lui diſant, Tu as un Démon dans le corps.

Les bons Démons étoient pourtant connus des Doctes, auſſi bien que les mauvais: & b Porphyre s'étudie à peindre le caractere des uns & des autres. Il dit qu'une colonie d'Ames, détachées du Monde, s'étant venu établir au deſſous de la Lune, elles s'y firent des corps de matiére ſubtile; mais d'une matiére ſi ſubtile, qu'il la nomme *Eſprit.* Celles qui s'appliquérent à contenir & à gouverner ſelon les lumiéres de la raiſon ce corps ou cet eſprit, auquel elles s'étoient unies, formérent le peuple des bons Démons, comme il eſt à croire: celles au contraire qui ſe laiſſérent dominer & emporter par leur eſprit, c'eſt-à-dire, par leur corps, firent ainſi la Nation perverſe des mauvais Démons. Les Démons bienfaiſans, ajoûte-t-il, font tout ce qui dépend d'eux pour le bien & pour l'avantage de certaines choſes qu'ils ont ici en garde; ſoit qu'ils ſe trouvent chargez de la conſervation de quelque eſpéce particuliére d'animaux, ou de fruits, ſoit qu'ils ſoient commis pour donner la pluye ou

a *Saint Auguſt. liv. 9. chap.* 19. Eorum etiam qui Pagani appellantur, nullus fere eſt tam literatus & doctus, qui audeat in laude vel ſervo ſuo dicere, Dæmonem habes.

b Porphyre de l'Abſtinence, liv. 2.

le beau tems à propos, soit qu'ils disposent des vents à leur gré, soit qu'ils veillent à la bonne température de l'air, & à la régularité des saisons. Pour ce qui est de nous, ils nous donnent de l'esprit & de l'ouverture pour la Musique & pour toutes les autres sortes de sciences, du talent pour la Médecine, & de la disposition pour la lutte & pour les autres exercices. Car on ne sçauroit, dit-il, attribuer ces bons offices à certains Génies qui nous en rendent au-contraire de très-mauvais; nos prospéritez & nos calamitez ne pouvant pas nous venir des mêmes principes. Ils font aussi office de Messagers entre les Dieux & les Hommes: ils leur portent nos priéres comme à nos Juges, & ils nous rapportent leurs bonnes inspirations, leurs corrections, & leurs oracles.

Quant aux mauvais Démons, Porphyre semble avoir pris à tâche d'invectiver contre eux, comme il fait de la maniére la plus sanglante, en ses termes. « Ces Démons malfaisans, dit-il, « sujets au ressentiment, & asservis à la concupis- « cence, causent toutes les calamitez, comme la « peste, la stérilité, les tremblemens de terre, les « maladies, & toutes les suites de ces fléaux. Ils « ont la malice de nous persuader que tous ces « maux nous viennent des Dieux, vrais auteurs « de nos prospéritez & de notre abondance. Ce « qu'ils font de plus lâche, c'est de se cacher en « nous maltraitant. Leurs irruptions sont égale- « ment violentes & imprévuës: car comme ils « sont tout aussi invisibles que les Dieux, n'ayant « point de corps solide, ils se tiennent dans leurs « embuscades pour nous prendre en trahison: & « de cette sorte ils sont plus prompts à nous nuire « que les bons Génies ne sont diligens ou à préve- «

„ nir le mal, ou à y appliquer le remède : car
„ tout ce qui eſt bon, étant modéré, & n'ayant
„ rien de bruſque, procéde en toutes choſes avec
„ une certaine maturité ennemie de la précipita-
„ tion. Après nous voir accablez de diſgraces, ils
„ nous font recourir aux priéres & aux ſacrifices,
„ comme ſi ces diſgraces étoient l'effet de la co-
„ lére des Dieux bienfaiſans. C'eſt par de tels ar-
„ tifices qu'ils affoibliſſent en nous l'opinion
„ avantageuſe que nous avions des bons Demons:
„ ils nous les font croire auſſi malins qu'ils le
„ ſont eux-mêmes, & ſe mettent par ce moyen
„ de niveau avec eux. Car tout leur but eſt de
„ broüiller ainſi nos idées, de nous donner le
„ change, & de profiter de notre illuſion, comme
„ ils font, en gagnant l'affection de la multitude
„ par les paſſions qu'ils ſe donnent, toutes ſem-
„ blables à celles du peuple, favoriſant les hom-
„ mes dans leurs pourſuites amoureuſes, ſe dé-
„ clarant les patrons & les diſtributeurs des ri-
„ cheſſes, des charges, des délices, & de la gloire;
„ véritables ſources de diviſions & de guerres.
„ Le pis de tout cela eſt qu'ils viennent ainſi à
„ bout de perſuader que les plus grands Dieux ſont
„ capables des mêmes paſſions & des mêmes dé-
„ réglemens, juſqu'à en jetter le ſoupçon ſur le
„ Dieu ſuprême. Cruels & diſſolus par leur pro-
„ pre panchant, & fourbes par état, ils ſont
„ réclamez eux & leur Prince, par les Sorciers qui
„ donnent des maléfices : ils travaillent à la com-
„ poſition des Phyltres amoureux, & n'épargnent
„ pas les prodiges, pour atteſter le menſonge ; car
„ il leur eſt familier de mentir. Leur but eſt de
„ faire accroire qu'ils ſont des Dieux, & que
„ leur Chef eſt le Dieu ſuprême. Tout homme
de

de bien, au lieu de se les concilier par des sa- «
crifices d'animaux dont la vapeur les attire, par- «
ce qu'elle les sustente, tâchera au contraire de «
les éloigner de lui par la pureté de son ame; car «
ils n'ont garde de s'attacher à une ame pure. Si «
les Villes ont intérêt à se les rendre propices, je «
m'en mets peu en peine. Les Villes ne connoiſ- «
sent d'autres biens que l'opulence, les avanta- «
ges extérieurs, & les commoditez du corps; tout «
ce qui y est opposé, elles le regardent comme «
un mal. Le soin de l'ame est oublié dans les Vil- «
les. Mais nous nous passerons autant que nous «
pourrons, vous & moi, cher Firmus, de tout «
ce que ces mauvais Génies peuvent donner: & «
banniſſant de notre ame toute affection aux cho- «
ses extérieures, nous tâcherons par-là de nous «
rendre semblables à Dieu, & aux Génies qui «
sont autour de lui. «

Je n'ai pas voulu faire à Porphyre le tort de supprimer la conclusion morale de cet extrait abregé en quelques endroits, où il nous peint avec de si noires couleurs ces Génies qui composent ce que a l'Empereur Julien appelle *la tribu des Démons nuisibles & insensez*. Génies si différens des Dieux, selon Porphyre, qu'au lieu que *ceux-ci sont les Protecteurs & les Sauveurs de l'espéce humaine, ceux-là sont les bourreaux de l'Homme, acharnez à le faire souffrir, & faisant office d'Exécuteurs à l'égard des ames condamnées aux tourmens des enfers*. Dieu a permis que ce Platonicien, si considéré dans son parti, & si emporté contre les Chrétiens, en faisant, comme vous venez de voir, le caractére des Démons ennemis de l'Homme, ait fourni des armes aux Défenseurs

a Jul. dans la 2. Oraison.

de l'Egliſe pour attaquer les Sacrifices, les Oracles, & toute l'Idolatrie du Paganiſme, ainſi que je le montrerai en ſon lieu.

Sur cet article de la doctrine des Payens, il n'eſt pas inutile de remarquer les deux principales fonctions qui leur ont fait juger les Démons néceſſaires autour de nous ; l'une eſt celle de Meſſagers, & l'autre celle de Gardiens. Sur la premiére, [a] Saint Auguſtin dit agréablement que ſi les Dieux, habitans de l'Ether, ne peuvent ni avoir de nos nouvelles que par le canal des Démons, ni nous envoyer leurs ordres que par de tels Meſſagers, qui, comme parle Appulée, portent aux Dieux les ſuppliques des Hommes, & leur rapportent les ſecours des Dieux ; en vérité ces bons Dieux éthériens ſont à plaindre : car ils riſquent d'être trompez à tout coup par leurs Agens qui ſont de vrais fourbes. Mais diſons plûtôt, pour ne pas avilir en eux la Divinité, que c'eſt une erreur ridicule, ou déteſtable, de tenir pour des Dieux ceux qu'on réduit à la néceſſité de ne pouvoir ſe paſſer des Démons, qui ſont toûjours *des animaux ſujets aux paſſions*, tant les bons que les mauvais, ſelon [c] Appulée. *O multum dolenda neceſſitas ! an potius irridenda vel deteſtanda vanitas, ne ſit vana divinitas ! Si enim Dii iſti boni... Dæmonibus indigent nunciis... poſſunt & mendaciis Dæmonum decipi.*

Quant à la ſeconde fonction des Démons, qui eſt celle de Gardiens à l'égard des Communautez & des particuliers, Platon en parle ainſi dans le

a S. Aug. de la Cité liv. 8. chap. 21.

b *Ch.* 16. Animalia animo paſſiva.

c Liv. 8. ch. 21.

quatriéme livre des Loix. « De même que nous « ne faisons pas garder un troupeau de bœufs par « un bœuf, ni un troupeau de chévres par une ché- « vre, mais que nous y commettons ou un bou- « vier ou un chévrier : ainsi Saturne n'a pas ju- « gé que quelque Génie de notre espéce fût capa- « ble de gouverner toutes les choses humaines « avec une indépendance absoluë, sans se porter à « beaucoup de violences & d'injustices. C'est pour- « quoi il a prépose aux Villes pour Rois & pour « Princes, non pas des Hommes, mais des Dé- « mons, qui sont d'une espéce plus divine & plus « excellente que la nôtre. « Il est malaisé de ne pas entrevoir dans cette doctrine quelque chose de la Prophétie de a Daniel sur *le Prince du Royaume de Perse*, ou l'Ange des Persans, *Princeps regni Persarum... Rex Persarum... Et ecce Michaël unus de Principibus primis, &c.*

Pour le Gardien de chaque homme en particulier, jugez, MONSIEUR, par cet extrait d'Appulée si Platon n'a pas écrit quelquefois sur de bons memoires. « Platon est persuadé, dit « ce Platonicien, qu'il a été donné à chacun des « hommes un Gardien & un témoin de sa vie, le- « quel étant toûjours présent, voit sans être vû, « non seulement toutes nos actions, mais encore « toutes nos pensées : que lorsqu'ayant achevé de « vivre, il faut s'en retourner, le gouverneur de « l'homme qui meurt s'assure de lui aussitôt, & le « traîne au Jugement comme un prisonnier : qu'il « se tient à son côté tandis qu'il subit l'interroga- « toire, soit pour le convaincre de faux s'il use de « déguisemen, soit pour l'appuyer quand il parle « selon la vérité : & que c'est enfin sur la dépost- « tion de ce témoin que la sentence est portée. «

a Dan. 10. 13.

Ce ſont-là, MONSIEUR, les propres paroles d'Appulée. Voulez-vous bien encore l'entendre moraliſer là-deſſus comme un ſaint Pére, ſi j'oſe m'exprimer de la ſorte? « C'eſt pourquoi vous „ tous, continuë-t-il, qui êtes inſtruits par ma „ bouche de ce divin ſentiment de Platon, accoû- „ tumez-vous à régler toutes vos actions & tou- „ tes vos penſées ſur la perſuaſion où vous êtes, „ qu'il n'y a rien du tout de ſecret pour vos Gar- „ diens, ni dans votre cœur, ni dans votre con- „ duite extérieure : puiſqu'effectivement celui „ qui eſt chargé de vous en particulier, s'éclair- „ cit curieuſement de tout, qu'il voit tout, qu'il „ comprend tout, & qu'il ſe tient pour cela dans „ l'endroit le plus intérieur de votre ame où il fait „ le même office que votre conſcience. Si ce véri- „ table Gardien dont je vous parle, ſi ce Gou- „ verneur que vous avez en votre particulier, cet „ obſervateur domeſtique, ce maître toûjours „ préſent, ce témoin irréprochable ; ſi, dis-je, cet „ approbateur des bonnes actions, & ce cenſeur „ des mauvaiſes, eſt auſſi-bien remarqué & diſ- „ tingué qu'il le doit être : s'il eſt religieuſement „ honoré de la maniére qu'il l'a été par Socrate, „ je veux dire, ſi vous l'honorez par la droiture & „ par l'innocence de votre conduite, il penſera à „ vous dans vos troubles, il vous conſeillera dans „ vos doutes, il vous ſera ſécourable dans vos „ dangers, il vous ſoûtiendra dans vos diſgraces ; „ lui qui peut, ou par la voye des ſonges, ou par „ celle des miracles, ou même peut-être en ſe ren- „ dant viſible ſi la choſe le demande, éloigner „ de vous les infortunes, vous combler de proſpé- „ rité, relever ce qui eſt tombé, affermir ce qui „ chancelle, éclairer ce qui eſt dans les ténébres, „ & corriger les malignes influences des aſtres,

Dans la traduction de cet extrait, je n'ai employé le terme de *Gardien* que quand Appulée a employé celui de *Custos*.

Quant à l'Esprit familier de Socrate (car on peut attendre de moi que je dise en passant ce qu'Appulée en a pensé dans le livre d'où j'ai tiré cet extrait) c'étoit, selon lui, le Démon attaché à la garde de ce Philosophe. Comme sa grande probité, dit-il, étoit un culte très-religieux qu'il rendoit à son Gardien, celui-ci lui parloit souvent intérieurement d'une maniére fort distincte : il lui donnoit certains signes de sa présence que Socrate avoit observez avec beaucoup d'application : il se pourroit même qu'il se fût fait voir quelquefois à Socrate, dit Appulée, sans oser pourtant l'assurer. Au reste, il ne lui parloit jamais pour le porter à entreprendre, mais seulement pour le faire désister de certaines entreprises : car c'est-là ce que ce Démon avoit de plus singulier, & qui est attesté par Socrate même. Mais cela n'a rien de surprenant pour Appulée : car un homme sage au point que Socrate l'étoit, n'entreprenant jamais rien mal-à-propos, & se portant toûjours de lui-même à tout ce qui étoit de son devoir, la peine de l'y exhorter auroit été perduë. Au lieu que ses plus sages entreprises pouvant quelquefois échoüer par des accidens qu'on ne pouvoit prévoir humainement, c'étoit à son charitable Démon qui en prévoyoit sûrement le mauvais succés, de l'empêcher de s'y embarquer : d'autant plus que Socrate ne consultoit que lui dans ses doutes. Car il n'étoit point de ces gens, qui vont apprendre dans les ruës ce qu'il leur convient de faire, & qui agissent selon qu'ils entendent que le monde parle; gens qui ne pensent pas par leur esprit, mais par leurs oreilles, si on peut s'expliquer de la sorte,

Qui ex angiportu reptantes, consilia ex alienis vocibus colligunt, &, ut ita dixerim, non animo sed auribus cogitant.

A la fin Socrate s'étoit fait une maxime de tenir pour heûreux ceux de ses projets, sur lesquels son fidéle Gardien ne lui disoit mot. De sorte que le jour même qu'il fut condamné à la mort, il jugea que la journée lui avoit bien réussi, comme il le déclara publiquement à ses Juges & à ses accusateurs ; & il le jugea ainsi sur ce que la divine voix qui le détournoit de toutes les entreprises qui lui devoient mal tourner, ne lui avoit pas défendu ce matin-là de sortir de sa maison, ni de monter à la Tribune pour plaider sa cause, qui eût l'issuë que tout le monde sçait. Ce Démon domestique & celui de Delphes, ausquels il donna une place si remarquable dans sa plaidoirie ou dans son Apologie, y furent de trop, ou y furent du moins très-inutilement. En vain il s'y donna deux Démons, l'un pour Gouverneur, & l'autre pour Panégyriste : il n'en fut pas moins condamné à la mort par de purs hommes. Il s'étoit donné un fort mauvais Pédagogue, comme parle [a] Tertullien, *pessimum revera pædagogum :* puisqu'après tout, dans le sentiment des Gentils même, leurs bons Démons sont naturellement sujets aux passions, comme le prouve Saint Augustin. Et pour ce qui est de l'Oracle de Delphes, qui avoit mis Socrate, comme il le dit lui-même, au-dessus de tous les humains par ces deux vers.

Tout sage qu'est Sophocle, Euripide est plus sage ;
Mais Socrate en sagesse a sur tous l'avantage :

Pour ce suffrage, dis-je, si favorable du Démon

[a] Tertull. de l'Ame chap. 1.

Pythien, il étoit naturel de penſer, continuë Tertullien, que ce Démon avoit eû en vûë de faire plaiſir à ſon ami, le Démon familier de Socrate... *Sapientiſſimus Socrates ſecundum Pythii quoque Dæmonis ſuffragium, ſcilicet negotium navantis ſocio ſuo.* Au reſte Plotin étoit bien mieux gouverné que Socrate: puiſque [a] Porphyre aſſûre que Plotin avoit un véritable Dieu pour Eſprit familier.

ARTICLE III.

Des Héros, ou Demi-Dieux, & des Ames pures.

APRE'S les Dieux, & les Démons dont je viens de parler, on trouve dans la liſte Platonienne des Divinitez inviſibles, les Héros ou Demi-Dieux: car ces deux noms reviennent au même, ſuivant ce vers d'Héſiode,

Héros, ou Demi-Dieux, race humaine & divine...

C'étoient les enfans illégitimes des Dieux, enfans nez d'un Dieu & d'une femme, ou d'une Déeſſe & d'un homme; ce qui eſt fort bien exprimé par le terme de *Demi-Dieux*, ſur lequel [b] Saint Clément Alexandrin félicite les Grecs en leur diſant, *qu'ils ſont également heûreux dans la fabrique de leur impie Religion, & dans celle des noms qui leur ſont néceſſaires; puiſqu'ils ont ſçû dire des Demi-Dieux, comme on dit en leur langue des Demi-Anes, pour dire des Mulets.*

Quant au terme de *Héros*, Saint Auguſtin paroît content de ceux qui le dérivoient du nom de

a Porphyre dans la Vie de Plotin.
b S. Clém. Avis aux Gentils.

Junon [a], la Déesse de l'air, appellée *Hera* en Grec : car la Fable vouloit marquer par ce nom mystérieux que ces Génies qu'on nommoit Héros, & qui n'étoient au fond, dit-il, que les ames de quelques Défunts d'un certain mérite, habitoient dans l'air avec les Démons. Sur quoi ce Pére dit que nos Martyrs mériteroient bien d'être appellez Héros, si l'usage de l'Eglise le permettoit, puisqu'ils triomphoient & de Junon, quoi que ce nom puisse signifier, & des Puissances de l'air qui sont les Démons. *Sed à contrario Martyres nostri Heroes nuncuparentur, si usus Ecclesiastici sermonis admitteret, non quòd eis esset cum Dæmonibus in aëre societas, sed quòd eosdem Dæmones, id est aëreas vincerent Potestates, & in eis ipsam, quidquid putatur significare, Junonem, quæ non usquequaque inconvenienter à Poëtis inducitur inimica virtutibus, & cœlum petentibus viris fortibus invida.*

Platon juge les Héros dignes de la vénération publique [b]. *Que tout homme qui a de bons sentimens*, dit-il, *les fasse paroître par le culte religieux qu'il rendra publiquement aux Dieux, après eux aux Démons, & après ceux-ci aux Héros.* Voilà le culte divin adressé à des Hommes, & vous n'en disconvenez pas vous-mêmes, dit [c] Tertullien aux Gentils : car si vous les nommez Héros,

a *S. Aug. de la Cité de Dieu liv. 10. ch. 21.* Hoc enim nomen (Heros) à Junone dicitur tractum quòd Græcè Juno *Hera* appellatur.... hoc videlicet veluti mysticum significante fabula quòd aër Junoni deputetur, ubi volunt cum Dæmonibus Heroas habitare, quo nomine appellant alicujus meriti animas defunctorum.

b Platon des Loix liv. 4.

c Tertul. aux Gentils liv. 2. ch. 7.

c'est

c'eſt que vous n'avez pas l'aſſûrance de les nommer Dieux. *Hoc certè Homines fuiſſe, vel eo palam eſt, quòd non conſtanter Deos illos, ſed Heroas appellatis.* Ce n'eſt pas encore tout ce qu'on a à vous reprocher, continuë Tertullien : car quand la Divinité devroit être livrée à des morts, ce ne ſeroit jamais à des morts, tels que vous les produiſez : un Mopſus, un Amphiaraüs ; des inceſtueux, des adultéres, des raviſſeurs, des parricides, des ſcélérats capables de bannir du monde toutes les loix. Faut-il ſe moquer, ou ſe mettre en colére, de ce que vous tenez pour des Dieux ceux qu'on ne devroit pas vous paſſer pour des Hommes? *Quid ergo contendimus ? Si addicenda mortuis divinitus erat, non utique talibus... Atqui non horretis inceſtos, adulteros, raptores, parricidas etiam legibus exerendis. Ridendum, an iraſcendum ſit, tales Deos credi, quales Homines eſſe non debeant ?*

Preſque tous les Péres Grecs & Latins ont le feu de Tertullien contre les Héros déïfiez ; Bacchus & Hercule ſe montroient des premiers dans cette liſte, cela ſuffit ; leur incontinence monſtrueuſe juſtifioit, & paſſoit même toutes les invectives. La débauche abominable, & l'yvreſſe emportée du premier avoient paſſé & en religion & en uſage parmi les ſacrez Myſtéres, dit [a] Saint Grégoire de Nazianze ; & [b] *le ſecond s'étoit fait un droit à la qualité de Dieu par le treiziéme de ſes travaux dans la famille de Theſtius, dont les cinquante filles furent deshonorées en une ſeule nuit.* Après ceux-là paroiſſoient Eſculape écraſé de la foudre de Jupiter, parce qu'au grand mépris des Parques il ſe

a S. Grég. Panégyr. ſur les ſaintes Lumiéres, Oraiſon 39.

b Invective 3. contre Julien.

prévaloit de l'art de guérir les malades pour reſſuſciter les morts ; les Gémeaux fils de Léda, Caſtor & Pollux, qui par une alternative journaliére de mort & de vie ne pouvoient faire de deux mortels qu'un ſeul immortel ; Mopſus & Amphiaraüs, Divinitez tant ſoi peu plus modernes que ces deux Fréres, tout purs Hommes au temps du ſiége de Troye. C'eſt comme les [a] Péres ont tourné en ridicule & en abominable le culte Païen des Héros.

Le quartier des Héros dans le Ciel, eſt, dit [b] Ciceron, cette eſpéce d'écharpe blanche qui y paroît durant une nuit ſéréne, & que les Grecs appelloient *la Galaxie* ; nous la nommons la Voye Lactée, *is ſplendidiſſimo candore inter flammas circulus elucens, quem vos, ut à Graiis accepiſtis, Orbem Lacteum nuncupatis.* Plutarque [c] dit qu'il s'étoit trouvé des Pythagoriciens qui regardoient la voye lactée comme la trace d'une étoile tombée du temps de l'incendie de Phaëton, non ſans brûler & blanchir les endroits du Ciel où elle avoit touché. Mais vous m'avouërez, MONSIEUR, qu'il eſt beau à Démocrite d'avoir, pour ainſi dire, deviné ſans le ſecours de nos Téleſcopes, que cette blancheur étoit cauſée par une confuſion de petites étoiles, que nous voyons qui ſe touchent preſque, dans tout cet eſpace. C'eſt-là que l'imagination du peuple avoit logé les Héros.

Macrobe [d] après Ciceron leur aſſocie les Ames des Légiſlateurs & des Fondateurs de Ville, d'Em-

a S. Clém. Exhort. aux Gentils.

b Ciceron dans le Songe de Scipion.

c Plut. Sentimens des Philoſophes liv. 3. ch. 1.

d Macrobe ſur le Songe de Scipion liv. 1. ch. 9.

pire, ou de République : parce qu'il est à présumer, dit-il, que ces belles ames en étoient uniquement descenduës pour un si grand dessein, & que ne s'étant pas beaucoup chargées ici-bas de matiéres pésantes, rien ne les empêche de remonter à leur sphére natale au sortir du corps. Une ame de cette espéce connoissant la noblesse de son origine, se revêt, dit-il, de toutes les vertus; & ses vertus comme une eau nette & pure, la lavent continuellement des ordures corporelles, & attachent toutes ses vûës au Ciel. [a] *Car ce n'est pas pour rien, ni par une vaine flaterie*, si l'on en croit Macrobe, *que l'antiquité a consacré entre les Dieux les Fondateurs de certaines Villes, & d'autres grands Personnages qui se sont signalez par des services rendus au public. Hésiode même*, ajoûte-t-il, *compte les anciens Rois entre les Dieux.* Voilà la porte ouverte aux Apothéoses des Empereurs par un homme de Cour (je parle de Macrobe) qui auroit été un dangereux courtisan, si l'Empereur Théodose n'eût eû plus de Religion que son Chambellan, qui n'en voulut jamais avoir qu'autant qu'en avoit Platon. Je ne sçai même s'il n'en abandonne pas ici quelque chose, & s'il ne mollit pas sur cet article *en livrant la Divinité*, comme parloit Tertullien, aux simples Fondateurs, quelque importantes que puissent être leurs Fondations, si d'ailleurs ils ne touchent à la Divinité ni par leur Pére ni par leur Mére. Car [b] Pla-

a Nec enim de nihilo, aut de vana adulatione veniebat, quòd quosdam urbium conditores, aut claros in republica viros in numero Deorum consecravit antiquitas. Sed Hesiodus quoque priscos Reges cum Diis aliis enumerat. *Là même.*

b Platon des Loix liv. 9.

ton ne veut pas de Dieux Héros, qui ne soient nez Demi-Dieux. *Les anciens Législateurs*, dit-il, *faisoient des loix pour les enfans des Dieux qui étoient les Héros, & étoient eux-mêmes issus de Dieux.* Et ailleurs a : *Gardez-vous de pécher, ou par parole, ou par œuvre, ni contre les Dieux, ni contre les Hommes divins... Vous qui n'êtes qu'un homme né d'un homme, n'offensez pas par vos discours un Héros, Fils de Jupiter, comme Minos. Parce qu'il fit la guerre aux Athéniens, on se croit permis de dire qu'il étoit farouche, intraitable, injuste. Rien n'est plus impie que d'en parler de la sorte.* Plutarque b suit la pensée de Platon, & fait comprendre que c'est cette desagréable guerre qui a suscité contre ce sage Législateur les Poëtes Athéniens qui l'ont confiné dans les Enfers pour une occupation aussi desagréable que celle de juger les morts. *C'est toûjours un malheur*, ajoûte-t-il, *de se broüiller avec une Ville qui sçait parler & écrire.* Cet avis pourroit faire rédouter à qui que ce soit les Académies où l'Eloquence & la Poësie sont cultivées. Quoiqu'il en soit, on ne pouvoit faire un Dieu, soit céleste, soit infernal, que d'un Demi-Dieu, selon la doctrine de Platon: & il est bon de remarquer que les Apothéoses arbitraires, contre lesquelles les Péres se sont élevez avec tant d'éclat, devoient passer parmi les Platoniciens de bonne foi, pour un relâchement scandaleux.

Ceux qui avoient la démangeaison de faire des Héros, n'eûrent aucun égard à la restriction sous laquelle Platon permettoit de décerner l'Héroïs-

a Dans le Minos.
b Plutarque dans Thésée.

me, & ils le firent Héros lui-même. Labeo a crû que Platon devoit avoir place entre les Demi-Dieux, dit a S. Augustin, *Platonem Labeo inter Semideos commemorandum putavit, sicut Herculem, sicut Romulum : Semideos autem Heroibus anteponit ; sed utrosque inter numina collocat.* Ce sçavant Antistius Labeo qui brilloit par une vaste érudition du temps d'Auguste, donnoit même le pas à Platon sur les *Héros*, en qualité de *Demi-Dieu*; car il s'étoit avisé de distinguer ces deux qualitez contre la décision d'Hésiode. Platon avoit à peine fermé les yeux, qu'il eût dans la personne d'Aristote un adorateur capable de lui en attirer d'autres par son exemple : Témoin ces deux vers remarquables dans la Vie d'Aristote par Ammonius,

Aristote, en dressant cet autel à Platon,
Fait défense aux méchans d'invoquer ce saint nom.

Platon avoit trouvé l'Héroïsme dans l'Académie où il enseignoit : il l'y continua par son mérite & par droit de succession. Car je ne dois pas manquer de vous dire, MONSIEUR, (comme à un Membre distingué de l'Académie Françoise & de celle des Médailles, sans parler de la part que vous avez au rétablissement de celle des Jeux Floraux de cette Ville de Toulouse) que le Patron de toutes les Académies du monde, je veux dire Académus, ou Ecadémus, a été titré de Héros & de Dieu, comme nous l'apprenons b de Laërce. Les Notes du sçavant M. Ménage sur cet endroit

a S. Aug. de la Cité de Dieu, liv. 2. ch. 14.
b Diog. Laër. liv. 3.

ſont très-curieuſes. Les allées & les boſquets qu'Académus avoit dans ſon beau parc au fauxbourg d'Athénes, font conjecturer qu'il aimoit à y attirer un monde ſçavant & poli ; & qu'ayant d'ailleurs eû part aux exploits guerriers des deux Fréres Gémeaux Fils de Jupiter, il étoit Héros à double titre. De ſorte que quand Platon, huit cens ans après, choisit ce lieu pour ſes conférences Philoſophiques, il put avoir en vûë d'y perpétuer l'Héroïſme qui ſe tire du côté de l'eſprit & de l'érudition. Ceci vous fera ſouvenir, MONSIEUR, de ces deux vers de Sarrazin, l'un des premiers ſujets de l'Académie Françoiſe,

Car il eſt des Héros d'une douce maniére,
Il en eſt de juſtice, il en eſt de breviaire.

Par ce que vous venez de lire de la divinité des Ames Héroïques, vous auriez une juſte idée de celle des Ames Philoſophiques : car les unes & les autres ſont a *des Ames de quelque mérite* : ſi la vanité des Philoſophes, que b Tertullien appelle *Animaux de gloire* (*Philoſophus, gloriæ animal*) n'avoit trouvé le moyen de faire monter *ſur les aîles de l'Amour* les ames de ceux de leur profeſſion qui ont été les plus épris *de la beauté* : de les faire, dis-je, monter & voler beaucoup plus haut que celles des Rois, des Guerriers, & des Princes, qui ſont les Héros ordinaires, ſelon la doctrine c de Platon. Celles-ci ſont arrêtées dans la Galaxie, d'où elles tournent encore leurs penſées

a *S. Aug. de la Cité liv.* 10. *ch.* 21. Heroas appellant alicujus meriti animas defunctorum.

b *Tertul. de l'Ame ch.* 1.

c Platon dans le Phédre.

ſur les choſes humaines, pour prendre ſoin de la gloire & de la proſpérité des Empires qu'elles ont fondez ou gouvernez. Mais celles là, *comme des oiſeaux, ne regardent qu'au deſſus d'elles*, & négligeant toutes les affaires d'ici-bas, paſſent dans *les Iſles des Bienheûreux*, au-delà de la voye lactée, juſqu'au ſéjour des Dieux, où *grace à l'amour*, dit Platon, elles ſe trouvent transformées en de vraies Divinitez.

Si au ſujet de ces *Ames amoureuſes qui ont philoſophé ici-bas loyalement & ſans artifice*, Platon[a] a eû intention de dire énigmatiquement quelque choſe de raiſonnable & d'honnête, & ſi par l'amour de la beauté il a voulu faire entendre leur amour pour la ſageſſe; il eſt très-certain qu'à prendre à la lettre l'endroit du Phédre où il a parlé d'elles, il en a dit la choſe du monde la plus ſcandaleuſe. Je ne dois pas ſupprimer que les Péres n'ont pû lire cet endroit ſans horreur. Vous verrez ce qu'en dit Théodoret dans la Thérapeutique: & voici comme b Tertullien en avoit parlé longtemps avant lui. *Omnes ferme Philoſophi ſuas ſolas, id eſt ſapientum animas in ſupernis manſionibus collocant. Plato quidem non temere Philoſophorum animabus hoc præſtat, ſed eorum qui Philoſophiam ſcilicet exornaverint amore puerorum: adeo etiam inter Philoſophos magnum habet privilegium impuritas... In æthere dormitio noſtra cum puerariis Platonis...*

En voilà aſſez ſur ces Ames Philoſophiques: & voici en quatre mots la récapitulation de toute la Théologie des Philoſophes. Un ſeul Dieu en trois

a Voyez le Prologue d'Origéne ſur les Cantiques.
b Tertull. de l'Ame ch. 54. & 55.

Hypoſtaſes, Créateur ou Auteur de toutes choſes, (excepté pourtant de la matiére) & infiniment au deſſus de tout le reſte. Pluſieurs Divinitez Subalternes, les unes viſibles, ſçavoir le Monde & les Aſtres; les autres inviſibles, comme les Génies de l'Ether nommez ſimplement Dieux, ceux de l'air nommez Démons, les uns bons & les autres mauvais, les Héros dans la voye Lactée, & les Ames Philoſophiques quelque part dans *les Iſles des Bienheûreux* : & tout cela digne d'adoration, mais incapable pourtant de contenter & de borner la ſuperſtition du vulgaire, qui outre tant de Divinitez créées par le Dieu Suprême, en avoit encore d'autres de création purement humaine, dont il me reſte, MONSIEUR, à vous entretenir dans les deux premiéres Lettres que j'aurai l'honneur de vous écrire, l'une ſur *les Dieux de la Fable*, & l'autre ſur *les Idoles*. Je ſuis, &c. MOURGUES, J.

A Toulouſe ce 16. de Mai 1708.

TABLE

TABLE
ET ORDRE
DES MATIERES
DE LA VI. LETTRE.

Des Dieux visibles selon la Théologie Payenne.

DEux divisions de Dieux subalternes dans le Paganisme, & deux classes dans chaque division. 197... 201

Article I. *Le Monde tenu pour un Dieu, composé de corps & d'ame.* 201... 203

L'animation & la divinité du Monde combattuë par un Epicurien dans Ciceron. L'objection des Péres contre cette Divinité imaginaire. 203... 207

Article II. *Système Philosophique de l'animation de toutes choses, suivant lequel Plotin tâche de prouver que l'Ame du Monde n'est sujette ni à souffrir ni à pécher.* 207...212

Toutes les Ames particuliéres étoient regardées comme des parcelles de l'Ame divine du Monde. Cette erreur fortifie l'argument des Péres contre la divinité du Monde. Plotin ne résoud pas cette difficulté, quoiqu'il y tâche. 212.. 219

Article III. *Analyse du livre de Plotin, de la descente des Ames dans les corps.* 219

L'animation étoit regardée comme une fonction hu-

miliante & pénible pour l'Ame. Exception en faveur de l'Ame du Monde, & de celles des Planétes. 219...221

Du premier péché des Ames, & comment Plotin y conçoit du néceſſaire & du volontaire : expoſition & critique de cette mauvaiſe doctrine. 221...225

En punition de ſon premier péché, l'Ame circule par divers corps d'hommes, de bêtes, de plantes. Les péchez qu'elle commet dans ſes différentes vies, ſont plus puniſſables que celui de ſa deſcente : dangéreux principe de Plotin pour en rendre raiſon. 225.226

Le déréglement & la miſére d'une Ame, tandis qu'elle eſt ſéparée de l'Ame du Monde. Elle peut néanmoins s'y réünir. 227...229

Le raiſonnement des Stoïciens pour prouver que le Monde eſt un Animal doüé d'intelligence : ce que Ciceron & Lactance oppoſent à ce raiſonnement. 229. 230

Article IV. *L'animation & la Divinité prétenduë des Aſtres.* 231.232

Lactance tourne contre les Payens la raiſon apparente ſur laquelle ils fondoient cette erreur. Saint Auguſtin réfute Origéne qui croyoit le Soleil animé. 232...234

TABLE ET ORDRE DES MATIERES DE LA VII. LETTRE.

Des Dieux inviſibles, ou des Génies.

LEs Pythagoriciens plagiaires de Moïſe, & corrupteurs de ſa doctrine, ſur l'article de leurs

Génies. Un Docteur moderne a avancé témérairement que les Péres avoient été contens de Pythagore & de Platon sur cet article. 235. 236

Quatre ordres de Génies sous autant de noms différens ; les Dieux, les Démons, les Héros, & les Ames pures. 238... 240

Article. I. *Des Dieux, ou des Génies de l'Ether. Les Platoniciens les croyoient immortels, heûreux, & éclairez par le Verbe ; selon la remarque de S. Augustin qui en fait le paralléle avec nos saints Anges.* 240... 242

S. Cyrille d'Alexandrie, & Philon, jugent comme S. Augustin, que le terme de Dieux *employé dans l'Ecriture, peut s'entendre des Anges.* 242. 243

Les Dieux, selon Platon, Gardiens des hommes ; instruits de nos démarches, s'intéreſſent pour nous. Il les nomme Dieux des Dieux *en un ſens qui n'a pas été bien pris par Ciceron, ni par les Traducteurs modernes du Timée. Deux erreurs de Platon & de Pythagore touchant leurs Dieux.* 243...245.

Article II. *Des Démons, ou des Génies aëriens. Appulée en fait une deſcription qui eſt critiquée par S. Auguſtin. Les Pythagoriciens reconnoiſſoient des Démons bienfaiſans, contre la doctrine des Hébreux, auſſi-bien que des Démons malfaiſans.* 246... 248

Porphyre parle des bons Démons, & des mauvais, dans un grand détail. 248...252

Les Démons ſujets aux paſſions, & néanmoins les Meſſagers des Dieux, & les Gardiens des Hommes, ſelon les Platoniciens. Deux extraits remarquables d'Appulée pour expliquer la doctrine de Platon. 252... 255

Digreſſion ſur l'Eſprit familier de Socrate. Cet Eſ-

prît étoit de l'ordre des Démons, & non pas de celui des Dieux. Son caractére singulier. Socrate a marqué un peu d'amour propre en se donnant deux Démons, l'un pour son conseiller, l'autre pour son panégyriste. 255.257

Article III. *Des Héros, & des Ames pures. Etymologie du nom de Héros, lequel pourroit convenir à nos SS. Martyrs au jugement de Saint Augustin.* 257.258

Tertullien, S. Grégoire de Nazianze, & S. Clément Alexandrin, éclatent vivement contre le culte Payen des Héros. 258...260

Ciceron dit que les Grecs plaçoient les Héros dans la Voye Lactée. Démocrite a découvert la cause de la blancheur qui paroît dans cet endroit du Ciel. là-même.

Les Fondateurs d'Empires, & les Législateurs ont été associez aux Héros, & avec raison si l'on en croit Ciceron, & Macrobe. Réflexion de Plutarque au sujet de Minos à qui les Athéniens font exercer son Héroïsme dans les Enfers. 260..262

L'Erudition a été un tître d'Héroïsme pour Platon, égalé à Hercule & à Romulus par Antistius Labeo, comme nous l'apprenons de S. Augustin, & honoré d'un Autel & d'une épitaphe par Aristote, ainsi que nous l'apprend Ammonius. Académe qui a donné son nom à toutes les Académies, a été fait Héros à ce même tître. 262..264

Les Ames pures sont celles qui ont été à des Philosophes consommez. Ces Ames Philosophiques ont été misés au dessus des Héroïques par les Philosophes eux-mêmes. Ce que Platon a dit d'elles fait horreur, étant pris au pied de la lettre: Théodoret & Tertullien n'ont pas crû qu'on pût y donner un bon sens. 264..266

CONTINUATION DU PLAN THÉOLOGIQUE DU PAGANISME.

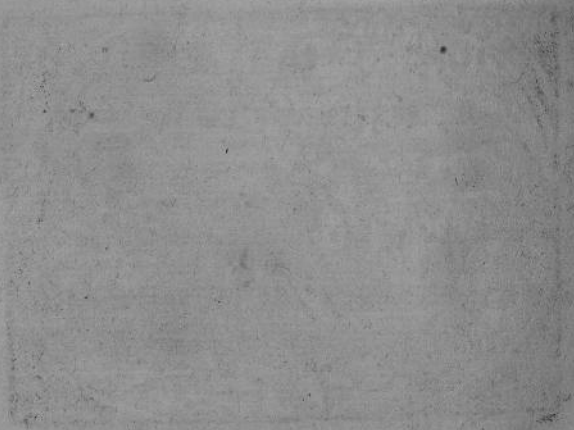
VIII. & IX. LETTRES.



A TOULOUSE,
Chez JACQUES LOYAU, Imprimeur, Libraire, & Juré de l'Université, ruë de la Porterie, à la Pallas.

M. DCCXII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.



PLAN THÉOLOGIQUE DU PYTHAGORISME, ET DES AUTRES SECTES SCAVANTES DE LA GRECE.

VIII. LETTRE. A MONSIEUR DE LALOUBERE, de l'Académie Françoiſe.

DES DIEUX DE LA FABLE, qui étoient les Dieux Populaires de la premiére claſſe.

MONSIEUR,

TOUT ce Plan de Théologie raiſonnée, quoique fauſſe & impie, que je vous ai expoſé juſ-

qu'ici, n'étoit à proprement parler, que pour l'Ecole & pour les Doctes. On peut dire que le peuple avoit sa Religion & ses Dieux à part. Le culte public ne s'adressoit guére qu'aux Dieux de la Mythologie, que nous appellons les Dieux de la Fable, ou les Divinitez fabuleuses : la multitude les adoroit comme des Divinitez très-réelles, quoique les Philosophes pussent faire pour lui dessiller les yeux ; premiérement en lui faisant remarquer que ce que les Poëtes en racontoient étoit trop indécent & de trop mauvais exemple pour être pris à la lettre ; secondement en tâchant de donner à tous ces contes un sens purement allégorique, qui faisant évanoüir en un moment toute la troupe céleste, mettoit en sa place les choses les plus communes que nous avons devant les yeux, comme le feu & l'eau, ou les sentimens qui nous sont les plus ordinaires, l'amour, la colére, & les autres passions. De sorte, MONSIEUR, que vous aurez ici le plaisir d'un combat où le Christianisme va commettre l'élite & les chefs de l'armée ennemie, avec le corps des troupes de la même armée, je veux dire, avec la foule ignorante & superstitieuse du Paganisme. Les Péres de l'Eglise ayant tous pris le parti d'oppôser en cette occasion les Philosophes aux Poëtes, je ne puis mieux suivre l'esprit de nos saints Docteurs, qu'en faisant tourner cette Lettre sur deux articles, sçavoir, sur l'indécence de la Mythologie poëtique, & sur l'inutilité des Allégories philosophiques pour couvrir la turpitude des Fables, scandaleusement p[illegible]ées par les uns, & puérilement allégoriées par les autres.

ARTICLE PREMIER.

De l'indécence de la Mythologie poëtique.

LEs Péres ne peuvent assez loüer Platon de ce que, tout admirateur qu'il est du beau génie d'Homére, il le critique [a] sans ménagement sur la maniére dont il parle des Dieux & des Héros, la plus propre à gâter tous les esprits du côté de la Religion, & sur tout les jeunes esprits du côté des mœurs. Nous prierons Homére, dit-il, de ne nous point parler *de ces deux grands tonneaux de sorts*, les uns bons, les autres mauvais, que Jupiter nous jette à la tête, sans regarder ce qu'il fait; & de ne nous pas faire entendre ces paroles plaintives de la bouche du plus grand des Dieux,

[b] *Je la vois de mes yeux (ô mortelle douleur!)*
La fuite du Guerrier le plus cher à mon cœur.

Non plus que celles-ci,

[c] *Que je suis malheûreux! la dure Parque ordonne*
Qu'au glaive de Patrocle aujourd'hui j'abandonne
Les jours de Sarpédon, chéris & précieux.
Quel triomphe du Sort sur le plus grand des Dieux!

Ni cet emportement d'Achille,

[d] *Que ne puis je, Apollon, des Dieux le plus mauvais,*
Te punir sur le champ des torts que tu me fais!

a Voyez les Liv. 2. & 3. de la Répub.
b Iliade liv. 22. c Liv. 16. d Liv. 22.

Eſchyle, dit Platon, ne s'eſt pas moins oublié lorſqu'il a fait parler Thétis en cette maniére.

Si-tôt que je fus Mére, une bouche adorable
M'apprit que j'alaitois un Fils invulnérable,
Un mortel affranchi de la loi de mourir.
L'aurois-je jamais crû, qu'Apollon ſçût mentir;
Lui qui dicte aux Devins les oracles céleſtes!
C'eſt un fourbe, & j'en ai des preuves trop funeſtes:
Ce Dieu, qui de mon Fils me fit le ſort ſi beau,
Lui-même il l'aſſaſſine & l'envoye au tombeau.

Homére s'égare, continuë Platon, quand il nous parle de Junon enchaînée par Jupiter, & de Vulcain précipité du Ciel par ſon Pére.

a Junon, votre vengeance eſt-elle ſatisfaite?
Hector plie, & c'eſt vous qui cauſez ſa défaite.
Contre lui trop de haine échauffe vos eſprits,
Vous pourriez de ma main en recevoir le prix.
Souvenez-vous du jour, où de liens ſerrée
Je vous guindai tremblante à la voûte azurée,
Là d'une double enclume ayant les pieds chargez,
Et dans un anneau d'or les deux bras engagez,
Donnée à tous les Dieux en tragique ſpectacle,
Chacun plaignit vos maux, nul n'y put mettre obſtacle:
Un ſeul qui l'entreprit, relancé de ma main
Alla ſe fracaſſer dans le ſéjour humain.

Platon ne peut pardonner à Homére d'avoir conté

a Liv. 15.

que le Forgeron des Dieux, qui étoit demeuré estropié de cette chûte, & dont la démarche ne pouvoit plus être gracieuse, ayant long-temps après voulu donner à boire aux a *Bienheûreux immortels*.

Ce fut parmi les Dieux un rire interminable,
De voir ses pas tortus à l'entour de la table.

Ce rire interminable, ou *inextinguible* comme le Prince des Poëtes le nomme, paroit d'une étrange messéance à Platon: qui n'est pas moins choqué des combats des Immortels, soit entr'eux, soit avec des mortels, soit avec les Enfans de la Terre. Sa Critique, qui est là dessus un peu succinte, a été poursuivie par les SS. Péres, qui avoient en vûë de faire tomber sur la Théologie des Grecs le ridicule de leur Mythologie, laquelle en faisoit partie, du moins parmi le peuple. C'est pourquoi S. Justin, S. Clément, Eusébe, S. Gregoire de Nazianze, S. Cyrille, & Théodoret, n'ont pas crû indigne de leur grave caractére, la citation des peu sérieux récits qu'Homére nous fait des blessûres de Mars, & de Vénus. Ce Poëte, après avoir racouté leurs avantures amoureuses (qu'il auroit dû supprimer au jugement de Platon) quand il vient ensuite à leurs proüesses de guerre & à leur sang versé dans le combat, ne manque pas de faire souvenir ses Lecteurs que ces deux blessez étoient immortels, afin qu'on ne soit pas surpris qu'un habile Chirurgien, comme Péon, ait pû guérir Mars de sa blessûre au ventre qui étoit mortelle (car celle que Vénus avoit reçûë à la main étoit peu de chose): c'étoit

a Iliade, Liv. 1.

une bonne garantie pour les Médecins des Dieux que l'immortalité de leurs malades : & c'eſt ſur de telles Fables, & ſur d'autres également inſenſées, que nos Ecrivains ont fondé la juſte dériſion du culte populaire de ces Divinitez, *qui avoient*, dit S. Clément[a], *un corps infirme comme le nôtre, ayant beſoin de Médecins tout comme nous.*

Ce ſçavant Athénien, Prêtre de l'Egliſe d'Alexandrie, profite d'un endroit rémarquable d'Euripide, qui quelque temps avant que Platon publiât ſes Dialogues, avoit eû le courage de faire voir aux Athéniens dans ſa Tragœdie intitulée *Jon*, qui eſt venuë juſqu'à nous, les terribles conſéquences qu'il étoit naturel de tirer de la débauche que les premiers Poëtes attribuent aux Dieux. S. Juſtin, Philoſophe & Martyr, avoit produit ce même extrait d'Euripide, quelque trente ans avant S. Clément. Voici comme le jeune Ion, Prince qui donna ſon nom à l'Ionie, parle à Apollon, ſans ſçavoir ni qu'il parle à ſon Pére, ni que l'injuſtice qu'il lui réproche avoit été commiſe contre lui qui parle, & contre ſa Mére.

Vous faites violence à de jeunes mortelles ;
Et par votre ordre exprés ces Méres trop cruelles
Au parricide honneur immolent leurs enfans,
A la merci du Sort expoſez dans les champs.
Ne comptez-vous pour rien que l'innocent périſſe ?
Etant Dieu, rougiſſez de manquer de juſtice,
Puiſque ſi l'Homme en manque il eſt puni des Dieux.
Dieux, nos Légiſlateurs, quoi de plus odieux,

[a] Dans l'avis aux Gentils.

De plus mauvaise foi, que de nous faire craindre
L'infraction des Loix que l'on vous voit enfraindre ?
Pardon, Phébus ; pardon, Neptune & Jupiter,
L'un maître de l'Olympe & l'autre de la Mer,
Ce sont de vos amours les scandaleux exemples.
Qui par les gens de bien font déserter vos Temples ;
Et quant aux Scélérats, s'il en est parmi nous,
Ils suivent vos leçons, il faut s'en prendre à vous.

C'est-là, MONSIEUR, ce que S. Clément appelle *mettre les Dieux tête nuë comme des criminels devant leurs Juges, pour s'entendre prononcer leur Sentence en plein Théatre.* Voilà votre Jupiter, le plus grand de vos Dieux, disoit le même Pére aux Gentils, le voilà mari ou plûtôt ravisseur incestueux, & de sa Mére Cérés, & de sa Sœur Junon, & de sa Fille Proserpine qu'il avoit cûë de sa Mére à lui. a *Qui magis incesti*, s'écrie Tertullien, *quàm quos Jupiter docuit ?*

S. Cyrille b d'Alexandrie a un endroit fort vif & fort beau, pour faire juger de l'impression que ces sottes & scandaleuses Fables pouvoient faire sur les esprits. C'est en réponse aux fades plaisanteries de Julien l'Apostat sur la coûtume dès-lors immémoriale qu'avoient les Chrétiens de former le signe de la Croix sur le front, & de le faire peindre jusques sur les portes de leurs maisons. *Faisons venir un Peintre*, dit ce Pére. *Il s'agit, mon Ami, de nous faire un tableau de votre façon,*

a Apologétique, chap. 10.
b S. Cyr. liv. 6. contre Julien.

qui porte nos jeunes gens à la retenuë, & qui faſſe craindre aux Filles & aux Femmes de ſe deshonorer. Vite; un Jupiter avec Ganyméde, ou un Neptune avec les Nymphes qu'il a violées, ou une Vénus avec ſa foule d'Amans, ou un Apollon après cette vertueuſe fille qui trompa ſa brutale pourſuite & ſes amours forcenées, métamorphoſée en laurier. Vraiment, Julien, vous avez raiſon de trouver faſtidieuſes les peintures du ſigne de notre ſalut. Les tableaux de vos Dieux donnent aſſurément de plus piquantes leçons, mais c'eſt de débauche. J'ai abrégé cet endroit, n'en ayant pris que la ſubſtance. Après cela, MONSIEUR, quand on entend [a] Julien, qui très-content de lui-même, dit par ironie aux Chrétiens d'Antioche, *En vérité, vous devez bien me pardonner ma groſſiéreté & mes autres défauts, car c'eſt Homére qui m'a gâté l'eſprit dès mon enfance*, on peut dire que cet Empereur ne dit pas-là une auſſi jolie choſe qu'il le croit; puiſqu'il n'étoit pas impoſſible qu'un jeune homme ſe fût gâté l'eſprit par la lecture d'Homére: & le faux de la raillerie de cet Empereur ſe montre tout entier quand il continuë à dire ſur le même ton, *que Socrate & Platon ont achevé de l'infatuer*: car certainement ils ne l'avoient pas infatué de la lecture d'Homére, eux qui regardoient les avantures des Dieux de la Mythologie comme des leçons de licence & d'impieté. Ce qui obligea Socrate & Platon à fermer l'entrée des villes de leur République à tous Poëtes du caractére d'Homére & d'Héſiode.

S'il en vient quelqu'un dans notre Ville, dit [b] So-

a L'Empereur Julien dans le Miſopogon.

b Plat. de la Rép. liv. 3.

crate par la plume de Platon, *nous le saluerons respectueusement comme un homme sacré, admirable, charmant : mais nous lui declarerons qu'il n'y a personne parmi nous qui ait autant d'esprit que lui, & qu'il n'est pas nécessaire qu'il y en ait. Nous le prierons donc de passer dans une autre Ville, après lui avoir parfumé la tête, & la lui avoir orné d'une couronne de laine.* Voilà cette mémorable & formidable loi contre les Poëtes, de laquelle les Péres ont tant parlé à l'honneur de Platon, & à la honte des Mythologues & des adorateurs des Dieux de la Fable. Pourquoi ce parfum & cette couronne de laine ? L'un pour traiter ces faiseurs de contes obscénes comme des personnes ou infectées de quelque mal contagieux, ou dont l'haleine sent & incommode, ainsi que Théodoret l'insinuë dans son troisiéme Discours contre les Grecs : l'autre en dérision de la couronne Apollinaire qui faisoit l'ornement & la distinction des têtes Poëtiques. [a] Théodoret qui cite cette loi dans deux Discours différens, dit toûjours que Platon congédie Homére après l'avoir parfumé, *comme les femmes congédient les hyrondelles*, symbole des jaseurs importuns avec lesquels Pythagore conseille d'avoir peu de commerce : *Ne pas souffrir les hyrondelles dans sa maison*, c'est le huitiéme de ses symboles.

Platon ayant mis ainsi ses nouveaux Etats à couvert de la contagion de l'ancienne Mythologie, y établit une seconde loi pour contenir la nouvelle Poësie dans ses justes bornes. *Qu'aucun* [b] *Poëte ne compose que sur des matiéres convénables aux*

a Théod. Thér. Disc. 2. & 10.
b Platon des Loix liv. 7.

loix de la Ville, à la justice, à l'honnêteté, & au bien commun : & qu'il ne lui soit permis de faire voir ses productions à des particuliers, qu'après qu'elles auront été lûës & approuvées, tant par des examinateurs établis pour les revoir, que par les Juges de la police. Cette loi, MONSIEUR, nous donne lieu de remarquer en passant la sagesse & la nécessité des Ordonnances du Roi pour le réglement de l'Imprimerie, & pour la révision des Ouvrages de tout genre, avant qu'ils soient rendus publics : on sçait ce que la Religion & les bonnes mœurs souffrent de la liberté entiére qu'on a ailleurs là-dessus.

Au sujet de la loi qui bannit les Poëtes Mythologistes de toute Ville bien policée, S. Augustin dit que Platon pourroit paroître plus digne de l'adoration du public, que les Divinitez qui demandoient à être honorées par les représentations théatrales de la Mythologie. [a] *Cui tandem honestiùs divinos honores decerneret civitas ? utrum Platoni hæc turpia & nefanda prohibenti, an dæmonibus hac hominum deceptione gaudentibus ?* Il fait remarquer que les Romains avoient eû plus de soin de leur honneur, que de l'honneur de leurs Dieux ; car ils avoient livré ceux-ci à toute l'indiscretion des Poëtes, contre laquelle ils s'étoient munis eux-mêmes d'une bonne loi qui défendoit aux Poëtes sur peine de la vie de diffamer qui que ce fût : permis à eux de joüer les Dieux, défense de joüer les hommes : de sorte qu'il eût été plus dangéreux d'attaquer le Sénat que le Capitole, & Rome seule que tout le Ciel. [b] *Itáne pluris habenda visa est existimatio Curiæ quàm*

a De la Cité liv. 2. ch. 14. b Chap. 12.

Capitolii, & Romæ solius quàm Cœli totius? Les Romains avoient douze Dieux *choisis* ou *du grand ordre*, dont les noms sont compris dans ces deux vers de la façon d'Ennius,

Juno, Vesta, Cerésque, Diana, Venus, Mars; Mercurius, Jovi, Neptunus, Vulcanus, Apollo.

Quelque homme vain & glorieux auroit pû les féliciter, dit Saint Augustin, de leur qualité de *Dieux choisis*, si l'on ne les voyoit choisis plûtôt pour être dénigrez que pour être honorez : car pour les Dieux de la petite espéce, leur obscurité les a mis à couvert de la médisance. [a] *Gratularetur autem Diis illis selectis quisquam nobilitatis & claritudinis appetitor, & eos diceret fortunatos, si non eos magis ad injurias, quàm ad honores, selectos videret. Nam illam infimam turbam ipsa ignobilitas texit ne obrueretur injuriis.* Je ne veux pas dire là-dessus, ajoûte ce Pére, ce que Tertullien dit peut-être avec plus d'esprit que de justesse, que si l'on choisit entre les Dieux comme entre les oignons, après les Dieux choisis ou *élus*, tous les autres sont des Dieux rejettez & comme réprouvez : *Qua in re non dico, quod facetius ait Tertullianus fortasse quàm verius, si Dii seliguntur ut bulbi, utique cæteri reprobi judicantur.* Varron grossit la liste de ces *Divinitez choisies* jusqu'au nombre de vingt, & il n'y oublie pas Janus comme avoit fait Ennius. Mais sur ce que Saint Augustin a remarqué que Janus est le seul dont les Poëtes n'ayent pas noirci la vie, il dit agréablement qu'ils ont passé leur mauvaise

a De la Cité liv. 7. ch. 4.

humeur à lui gâter la figure : car ils en ont fait un monstre à deux visages, ou même à quatre ; & la raison de cette multiplication de visages ne se peut bien dire qu'en la langue de Saint Augustin. *Cujus vitam minus turpem invenerunt, eum simulachri monstruosa deformitate turparunt, nunc eum bifrontem, nunc etiam quadrifrontem tanquam geminum facientes. An fortè voluerunt, ut, quoniam plurimi Dei selecti erubescenda perpetrando amiserant frontem, quanto iste innocentior esset, tanto frontosior appareret.*

J'ai reservé jusqu'ici un extrait de Xénophane, qui dit, ce me semble, en trois ou quatre vers rapportez par Sextus l'Empirique, tout ce qui se peut dire contre la Mythologie, & contre les Mythologistes.

a *Tout ce qui noircit l'homme, & le rend odieux ;*
On l'a tout ramassé sur la tête des Dieux :
Trois crimes, le larcin, la fourbe, l'adultére ;
Font les Divinitez d'Hésiode & d'Homére.

Ce sont les Payens eux-mêmes, & les plus sages de ce parti, tels que Xénophane, Euripide & Platon, qui ont fourni des armes aux Saints Péres contre les Dieux de la Fable. Ceux-ci les ont vigoureusement attaquez par deux endroits ; premiérement par celui de leurs fausses avantures très-mal imaginées par les Poëtes : secondement par celui de leur vraie humanité attestée par les Historiens. Il me reste, MONSIEUR, à vous dire un mot sur ce dernier article, après m'être peut-être trop arrêté sur le premier.

a Sext. Emp. liv. 8. *des Dieux.*

De quel secours n'a point été pour la bonne cause l'*insolent vieillard*, comme le nommoit Timon, c'est-à-dire, le courageux & sincére Ecrivain Evhémére (car on connoît le ton railleur de Timon) de quel secours, dis-je, n'a point été *Evhémére*, qui *a avancé, non pas en conteur de fables*, [a] dit Saint Augustin, *mais en Historien diligent, que tous ces Dieux-là n'avoient été que des hommes sujets à la mort ?* Ce hardi Messinois qui vivoit environ l'an 300. avant JESUS-CHRIST, *ramaßa*, dit [b] Lactance, *les vies de Jupiter & des autres qu'on tenoit pour des Dieux, & composa leur Histoire sur les monumens sacrez qui se conservoient dans les anciens Temples : ayant entrepris pour cela de très-longs voyages*, ajoûte [d] Eusébe, *& visité la côte & les Isles de l'Ocean méridional, à la priére de Cassandre Roi de Macédoine.* Cette Histoire fut jugée si importante, qu'Ennius en fit la traduction en Latin, comme [d] Ciceron nous l'apprend : & une marque qu'Evhémére avoit déterré de très-bons memoires sur la pure humanité des Dieux de la Fable, c'est qu'il en devint Athée, dit Sextus Empiricus ; athéisme le plus raisonnable du monde par rapport à des Dieux prétendus qu'il sçavoit certainement n'avoir été que des hommes.

Outre cet Historien si dangéreux par sa hardiesse & par sa candeur, les Défenseurs des Im-

a *S. Aug. de la Cité liv. 6. ch. 7.* Evhemerus omnes tales Deos, non fabulosa garrulitate, sed historica diligentia, homines fuisse, mortalésque conscripsit.

b Lact. liv. 1. ch. 11.

c Euséb. Prép. Ev. liv. 2. ch. 2. Extrait de Diodore de Sicile.

d Cic. liv. 1. de la Nature des Dieux.

mortels avoient contre eux tous les habitans d'une Isle aussi considérable que celle de Créte, qui tenoient à grand honneur de posséder & de montrer le tombeau de Jupiter dans leur Isle. Il est vrai que l'Epicurien Celse, devenu l'Avocat de ce Dieu, dit [a] Origéne, s'inscrit en faux contre ce monument incommode, & s'appuye de Callimaque qui en fait réparation à Jupiter par ces vers:

Tu vis, tu n'es pas mort, grand Roi: ta sépulture
Est l'œuvre des Crétois enclins à l'imposture.

Il est encore vrai que sur les menteries des Crétois, Callimaque a pour lui ces paroles satyriques d'Epiménide cité par [b] Saint Paul,

Crétois oisifs, toûjours menteurs, méchantes bêtes.

Mais Callimaque gâte la cause de Jupiter & celle de Celse, dit Origéne, par le vers qui suit immédiatement les deux qui ont été citez de lui:

Chez les Parrhasiens Rhée accoucha de toi.

Car le berceau de Jupiter nous répond de son tombeau; *la naissance en terre est le commencement de la mort.*

Pour le regard du Dieu Mars, il étoit si bien mortel, qu'il avoit risqué d'être exécuté à mort, dit [d] Saint Augustin: & de là l'étymologie naturelle de l'Aréopage, *le Village de Mars*, pour dire, la Cour des Juges pour le criminel dans Athé-

a Origéne liv. 3. contre Celse.

b A Tite 1. 12.

c S. Aug. de la Cité liv. 13. ch. 19.

nes;

nes ; sur le modéle de la Cour des douze Dieux par lesquels le Dieu Mars fut jugé dans son Village pour crime d'homicide, ayant eû la moitié de ses Juges pour lui, ce qui fut son salut, parce qu'en cas de partage l'avis favorable l'emportoit déja dès ce temps-là en ce genre de causes. Cette étymologie embarrassoit Varron, parce qu'elle faisoit foi de la vraye humanité de ce faux Dieu. *Marcus Varro non vult Areopagon inde cœpisse nomen, quòd Mars qui Græcè Ἄρης dicitur, cùm homicidii crimine reus fieret, judicantibus duodecim Diis in eo prælio, sex sententiis absolutus est : quia ubi paris numeri sententiæ fuissent, præponi absolutio damnationi solebat, &c.*

On sçavoit aussi sûrement dans l'Isle de Chypre, dit [a] S. Clément, que l'adultére maîtresse de Mars, c'est-à dire Vénus, n'avoit été qu'une femme, & qu'une femme perduë. Ainsi lui & les autres Péres de l'Eglise ont ramené le reste de ces Dieux à leur condition naturelle, & il n'est pas nécessaire que je m'y arrête davantage. Mais je ne dois pas supprimer le puissant moyen qu'ils ont tiré de la création des *Dieux Politiques*, pour éclairer les Payens sur celle des Dieux Poëtiques, je veux dire, pour leur faire juger que les Dieux de ces deux ordres étoient de création purement humaine. J'entends par *les Dieux Politiques* les Hommes extraordinaires auſquels on a décerné les honneurs divins par des vûës de pure politique ; telles que sont celles d'affectionner le peuple à la culture des Sciences & des Arts, de faire priser la valeur, de faire respecter la Magistrature & l'autorité souveraine. On faisoit donc

[a] S. Clément dans l'Avertissement aux Gentils.

d'abord remarquer aux Payens que les Docteurs de leur Religion attribuoient aux Villes & aux Républiques le droit de faire de semblables Apothéoses : on leur en produisoit ensuite des exemples récens : & par leurs Divinitez modernes il étoit aisé de leur faire juger des anciennes.

Le droit de la *Théopée*, ou de la *création des Dieux*, étoit non-seulement accordé, mais reservé même, au conseil politique des Villes & des Etats : si bien que ceux d'entre les Payens qui avoient le mieux pénétré l'esprit de leur Religion, trouvoient mauvais que les Poëtes & les Phyficiens se fussent ingérez dans la fonction, les uns de donner des Dieux au public ; les autres de les lui ôter, & d'en réformer un grand nombre. *Nous avons des livres*, dit S. a Augustin, *qui font foi que le très-docte Pontife Scévola, traitant de trois sortes de Dieux, les uns donnez par les Poëtes, les autres par les Philosophes, & les autres par les personnes qui gouvernent dans chaque Ville, dit que les Dieux Poëtiques ne sont que des bagatelles, parce qu'on en feint bien des choses indignes des Dieux ; & que les Philosophiques ne sont point l'affaire des Villes, parce qu'on en dit certaines choses qu'il est inutile, & d'autres qu'il est même nuisible au Peuple de sçavoir.* Si l'on demande à ce Pontife quels sont les points de la Théologie Philosophique qui seroient nuisibles, s'ils venoient à être sçûs de la multitude ; *C'est*, dit-il par exemple, *qu'Hercule, Esculape, Castor, Pollux ne sont pas des Dieux, ayant été hommes, & ayant éprouvé la caducité de la condition humaine, comme les Sçavans le font voir.* Quoi plus?

a S. Augustin de la Cité de Dieu liv. 4. chap. 27.

Que les Villes n'ont pas les vrais simulacres des Dieux ; car un véritable Dieu n'a ni sexe ni âge, ni certaine taille marquée. *Quid aliud ? quàm quòd eorum qui sint Dii, non habeant Civitates vera simulachra ; quòd verus Deus nec sexum habeat, nec ætatem, nec definita corporis membra.* Remarquez en passant, MONSIEUR, pour la Lettre suivante, que les Philosophes n'étoient pas plus pour les Idoles que pour les Dieux de la Mythologie. Le Pontife qui sçait bien que les Philosophes ont raison, continuë Saint Augustin, ne veut pourtant pas que ces vérités viennent à la connoissance du Peuple : il juge donc qu'il est expédient que les Villes ayent des erreurs en matiére de Religion ; & Varron ne fait pas façon de le dire dans ses livres des choses divines. *Expedire igitur existimat, falsâ in Religione Civitates.* La belle Religion ! reprend ce Pére, dans laquelle on croit qu'un homme qui a recours à elle pour se guérir de ses erreurs en se faisant instruire de la vérité, est bienheûreux d'être trompé. *Præclara Religio, quò confugiat liberandus infirmus, & cum veritatem qua liberetur inquirat, credatur ei expedire quòd fallitur.* Saint Augustin met dans un beau jour le plan de Religion ou de Théologie bourgeoise que Varron s'étoit appliqué à dresser pour les Villes, on n'a qu'à lire les chapitres 5. & 6. du sixiéme livre de la Cité de Dieu. Selon les plus habiles Romains il falloit au Peuple une Religion toute fausse d'un bout à l'autre, n'ayant pour objet que les Idoles consacrées par autorité publique, & une grande liste de Dieux prétendus qui n'avoient été que des hommes déifiez par des Apothéoses arbitraires, dont les Péres faisoient remarquer l'abus par des exemples récens ; sur

tout depuis que les Souverains s'étoient arrogé le droit d'en honorer ceux qu'il leur plairoit de leurs sujets, ou de s'en honorer eux-mêmes.

Théodoret n'oublie pas les Rois & les Empereurs qui avoient tenté de se faire adorer; comme, entre les Rois de Syrie, Antiochus second, qui ayant vû que son prédecesseur s'étoit laissé surnommer *Sauveur*, se fit surnommer *Dieu*, afin de s'assurer tout d'un coup l'avantage & la prééminence du surnom sur tous ses successeurs; & parmi les Empereurs Romains, Caligula, Néron, Adrien, & Domitien. Car l'Apothéose Impériale étoit comme passée en droit & coûtume: & ce n'étoit pas là une petite ressource, sur tout pour un Empereur qui voyoit qu'il ne pouvoit guére espérer d'être honoré après sa mort en sa qualité naturelle d'Homme qu'il avoit deshonorée durant sa vie, comme avoient fait certainement quelques-uns de ceux que Théodoret vient de nommer. Cette coûtume impie paroissoit d'ailleurs si impertinente à Vespasien, qu'ayant conservé son humeur agréable jusqu'au dernier soûpir, il dit, [a] *Je pense que je me fais Dieu*, pour dire qu'il se sentoit mourir, *Ut puto, Deus fio*: car c'étoit en effet une chose assez plaisante [b] de devenir Dieu malgré soi, quand on ne pouvoit plus continuer d'être Homme. *Deûm honor Principi non antè habetur, quàm agere inter homines desierit.*

Telle est l'abomination du culte divin réglé par la politique ou par la passion, comme les Péres faisoient voir qu'il l'étoit dans les Apothéoses modernes, par lesquelles ils faisoient juger des anciennes, & sapoient ainsi d'une main, pour ainsi

a Suetone chap. 23. b Tacite.

dire, les fondemens de la Mythologie, tandis qu'ils renverſoient de l'autre le foible ſoûtien que les Philoſophes lui préſentoient en la raffermiſſant comme ils pouvoient ſur l'Allégorie, ainſi qu'il me reſte à le faire voir, après que j'aurai dit ici en deux mots ce que c'étoit préciſément que les Dieux de la Fable, ſelon l'idée du vulgaire. C'étoit pour lui un peuple inviſible de Génies immortels gouverné par un Roi tout-puiſſant. La Fable étoit l'Hiſtoire de ce peuple, écrite par les enfans des Dieux, c'eſt-à-dire, par les Poëtes.

ARTICLE II.

La Mythologie Poëtique, tournée en Allégorie par les Philoſophes.

VOICI, MONSIEUR, un fort beau paradoxe, ou un changement de théatre qui fait plaiſir. Selon les Philoſophes, & ceux particuliérement qu'on nommoit Phyſiologues ou Phyſiciens, tout le Polythéiſme Poëtique & Populaire, tout ce qu'il y a eû de Divinitez en Gréce & en Italie, leurs généalogies, leurs familles, leurs domaines en proprieté, leurs amours, leurs guerres, leurs avantures, toute la Mythologie en un mot, n'eſt autre choſe que la Phyſique miſe en vers : c'eſt la Nature donnée en ſpectacle dramatique ſous divers noms & caractéres de perſonnages : c'eſt une eſpéce de Comœdie qui a pour ſujet le Monde naturel, & pour Acteurs, le Temps, les Elémens, les Saiſons, les choſes les plus utiles à l'Homme, comme les grains, les vins, les métaux, & choſes ſemblables ; les parties notables de l'Univers, comme la Terre, la Mer, le

Ciel, les Aſtres. Le Monde Moral entre auſſi dans cette Piéce : les Paſſions, les Vertus, les Arts, les Sciences y joüent leur rolle, comme l'Argent & la Pauvreté dans le Plutus d'Ariſtophane. On ne pouvoit ſe diſpenſer de donner des noms aux choſes qu'on mettoit ſur la ſcéne : on l'a fait ; Saturne eſt le temps, Jupiter avec ſa femme Junon eſt l'air, ſon frére Neptune la mer, Cerès la terre, Vulcain le feu, Bacchus le vin, Minerve les Arts, Mercure le commerce, Mars la guerre, Pluton les richeſſes, Vénus la beauté, Cupidon l'amour, les Parques ſont la fortune, & ainſi du reſte.

Les Philoſophes ſe réjoüiſſoient de la groſſiéreté du peuple qui encenſoit à la bonne foi toute cette foule de Divinitez imaginaires : & pour eux ils n'adoroient dans leur cœur que le Dieu Supréme, les Dieux viſibles, ſçavoir, le Monde & les Aſtres, & les Dieux inviſibles qui ſont les Génies ; ſe flatant d'avoir une Religion bien épurée, par la ſubſtitution des Allégories à la place des Fables. A ce ſujet les Péres obſervoient deux choſes, premiérement que l'Allégorie étoit un voile honnête qui avoit été jugé néceſſaire pour couvrir la turpitude de la Mythologie ; ſecondement que l'Allégorie avoit été imaginée après coup, & ſi mal imaginée, que d'un côté la Phyſique & la Morale n'y avoient rien gagné, & de l'autre la Mythologie ſcandaleuſe n'y avoit rien perdu : & de ces obſervations ſolidement établies, ils tiroient cette conſéquence contre les Payens, que leur Religion contenoit tant d'horreurs & d'impietez, que pour en couvrir une partie leurs Philoſophes avoient fait une tentative riſible & inutile. Le fait de la tentative, & ſon in-

utilité ſont deux choſes que je dois éclaircir.

Platon, Chryſippe, & Ciceron ont eſſayé d'établir l'Allégorie par les étymologies, qui ſont aſſurément de grandes ſources de lumiére pour les gens de bon eſprit; & vous n'aurez pas de peine à en convenir, vous, MONSIEUR, qui avez & des régles ſi délicates pour diſtinguer les bonnes étymologies des fauſſes, & des vûës ſi juſtes ſur l'uſage qu'on peut faire des premiéres. Platon fait donc voir dans le Cratyle que les noms des Dieux du vulgaire des Poëtes, ſont les noms mêmes, quoi qu'un peu déguiſez, que l'on donne, ou que l'on pourroit donner aux différentes parties qui compoſent ce Monde ſenſible: ce qui porte directement à penſer que la Mythologie eſt l'Hiſtoire naturelle, & non pas une affaire de Religion. La ſanglante critique qu'il fait des fictions d'Homére & d'Héſiode dans les livres ſecond & troiſiéme de la République, appuye fortement cette conjecture, en rendant palpable le ridicule & l'indécent de la Mythologie, ſi l'on ſuppoſoit qu'elle fût une vraie généalogie, & une hiſtoire ſacrée pour faire connoître & honorer des Dieux réels. Il ne manquoit plus qu'à faire voir, s'il eût été poſſible, que la deſcendance des Dieux, telle qu'elle eſt expoſée par ces Poëtes, exprimoit au juſte la liaiſon & la ſubordination des cauſes naturelles; & que les amours, les querelles, les divers partis, en un mot les avantures des Dieux, répréſentoient naïvement tous les effets qui réſultent ou du concours ou de la contrarieté des principes Phyſiques. Un écrit à deux colomnes, l'une pour la Mythologie en pluſieurs articles ſuivis & bien arrangez, l'autre pour la Phyſiologie en autant d'articles rélatifs, & dans le même ordre,

auroit été décisif. Mais cet Ecrit est encore à faire, ou pour mieux dire, il est infaisable, puisque ni Platon ni Chrysippe ne l'ont pû faire.

Le dernier l'avoit tenté, comme nous l'apprenons de [a] Ciceron, ou du moins avoit entrepris quelque chose d'équivalent. Car Chrysippe avoit composé deux livres de la Nature des Dieux, l'un pour établir que chaque Dieu de la Fable représente quelque principe ou quelque corps naturel, Saturne, par exemple, le temps, Jupiter l'Ether, Junon l'air, Neptune la mer, Cérès la terre, & ainsi du reste; l'autre pour accommoder à ces Dieux qu'il venoit, dit Ciceron, de changer en êtres muets & insensibles, les petits contes d'Orphée, de Musée, d'Hésiode, & d'Homére: voilà les vrais Péres de la Mythologie. Mais de la maniére dont tout cela étoit ajusté, poursuit Ciceron, il auroit fallu dire que tous ces Poëtes les plus anciens de tous, étoient aussi francs Stoïciens que Chrysippe. *Chrysippus in secundo libro de Natura Deorum, vult Orphei, Musæi, Hesiodi, Homerique fabellas accommodare ad ea quæ ipse libro de Diis immortalibus dixerit: ut etiam veterrimi Poëtæ, qui hæc ne suspicati quidem sint, Stoici fuisse videantur.* Ciceron ne croit pas que ces bons Poëtes eûssent jamais eû la premiére pensée de faire prévaloir quelque jour la Physique du Portique sur celle de l'Académie: & nous voyons effectivement dans Eusébe & dans Théodoret, ou plûtôt dans les extraits que ces Evêques nous ont conservez du Cynique OEnomaüs, & du Péripatétien Diogénien, que Chrysippe ne dit que du galimatias par la bouche de ces Poëtes.

Avant lui Cléanthe son Maître, & Zénon

[a] Ciceron de la Nat. des Dieux liv. 30.

Maître de tous les deux, Fondateur des Stoïciens, s'étoient jettez sur les Allégories, & tous trois avoient complotté, pour ainsi dire, contre la Mythologie, ayant été résolu entre eux de la battre par les étymologies, & Zénon ayant pris pour sa tâche particuliére d'expliquer physiquement & moralement la Théogonie d'Hésiode, ce qui n'étoit pas peu entreprendre. Tous les noms divins de la Fable passérent par leur étamine, ainsi que nous l'apprenons de Ciceron; & tout ayant été bien examiné, ils se firent fort de démontrer cette proposition universelle, très-capable de tourner l'attention du public sur leur secte naissante, sçavoir, que Dieu seul étant la cause de tous nos biens, & sa bonté pour les hommes paroissant dans toutes les choses qui nous sont de quelque utilité; on avoit donné anciennement par cette raison le nom de Dieu même à chacune de ces choses, toutes muettes & insensibles qu'elles étoient; sans prétendre en aucune maniére qu'elles fussent des Divinitez particuliéres, ni que le pain & le vin fussent adorables sous les noms de Cérès & de Bacchus, ni l'Ether sous celui de Jupiter, ni l'air sous celui de Junon, ni la terre sous celui de Vesta, ni la mer sous celui de Neptune: en un mot qu'on n'avoit fait des Dieux de toutes choses que pour exprimer qu'elles nous étoient utiles, & pour nous faire souvenir que nous en étions redevables à Dieu. C'est-là, comme vous sçavez, MONSIEUR, le sujet principal du second livre de Ciceron *de la Nature des Dieux*, & il avoit déja entamé cette matiére dès la fin du premier. Voici quelques morceaux qui méritent d'être transcrits. [a] *Quidquid enim mag-*

[a] Cic. de la Nat. des Dieux liv. 2. 44. 45.

nam utilitatem generi afferret humano, id non sine divina bonitate erga homines fieri arbitrabantur. Itaque tum illud quod erat à Deo natum, nomine ipsius Dei nuncupabant, ut cùm fruges Cererem appellamus, vinum autem Liberum... Utilitatum igitur magnitudine constituti sunt ii Dii qui utilitates quasque gignebant... a *Zeno neque Jovem, neque Junonem, neque Vestam, neque quemquam qui ita appelletur, in Deorum habet numero : sed rebus inanimatis atque mutis per quamdam significationem hæc docet tributa nomina...* b *Chrysippus, qui Stoicorum somniorum vaferrimus habetur interpres, disputat æthera esse eum quem homines Jovem appellarent ; quique aër per maria manaret, eum esse Neptunum ; terram, eam quæ Ceres diceretur : similique ratione persequitur vocabula reliquorum Deorum.*

Il me semble que cette interprétation de la Mythologie auroit pû être appellée d'un nom plus doux que celui de visions stoïques, *stoicorum somniorum.* Ciceron qu'on peut blâmer de ne se montrer jamais assez décidé ni sur le pour ni sur le contre dans des matiéres de cette conséquence, devient lui-même un Zénon & un Chrysippe en faveur des Stoïciens de Rome, & fait en sa Langue un essai d'étymologies, comme ils en avoient fait en la leur, pour justifier que les noms Latins des Dieux les plus ordinaires, n'expriment que ce que Dieu est, & ce qu'il fait à notre égard : que c'est lui, par exemple, qui est Saturne, en tant qu'il fait le temps, se soulant d'années, pour ainsi dire, & mangeant en quelque sorte ses propres enfans, selon la Fable. c *Saturnus autem est ap-*

a Cic. de la Nat. des Dieux liv. 1. 27. b Liv. 1. 19.
c Liv. 3. 44.

pellatus, quòd saturetur annis, ex se enim natos comesse fingitur solitus : il est Jupiter, c'est-à-dire, notre Pére sécourable, *Ipse Jupiter id est juvans pater, quem conversis casibus appellamus à juvando Jovem.* Quoique notre Langue & les autres qui se parlent en Europe ne soient à proprement parler que des Dialectes Latins ; néanmoins les étymologies Latines de Ciceron, qui sont assez curieuses, ne seroient guére gracieuses en notre Langue ; les voici en la sienne. *Junonem à juvando credo nominatam. Ut Portunus à portu, sic Neptunus à nando, paulùm primis literis immutatis. A gerendis frugibus Ceres, tanquam Geres, casúque prima litera itidem immutata, ut à Græcis ; nam ab illis* Δημήτης, *quasi* Γῆ μήτης *nominata est. Jam qui magna verteret, Mavors : Minerva autem quæ vel minueret, vel minaretur. Sol dictus quia solus ex omnibus syderibus est tantus ; vel quia cùm est exortus, obscuratis omnibus solus appareat. Luna à lucendo nominata, eadem est enim Lucina ; Diana dicta, quia noctu quasi diem efficeret. Quæ autem Dea ad res omnes veniret, Venerem nostri nominaverunt ; atque ex ea potius venustas, quàm Venus ex venustate.* Ciceron fait observer que tous ces noms ne marquent aucun caractére de Divinité dans les choses inanimées auxquelles on les a imposez, mais seulement dans l'Auteur unique de toutes ces choses, & s'enflâme de zéle contre la superstition populaire qui s'en est fait des fantômes de Divinitez, & une Religion composée de fables & de contes de vieille. [a] *Videtisne igitur, ut à physicis rebus bene atque utiliter institutis tracta ratio sit ad commentitios &*

a Cic. de la Nat. des Dieux liv. 2. 46.

fictos Deos ? quæ res genuit falsas opiniones, errorésque turbulentos, & superstitiones penè aniles. Cela vaut bien les étymologies : & l'on peut dire que ce qui rend considérables ses livres de la Nature des Dieux, & qui en fait peut-être le but principal, c'est la dérision & l'anéantissement des Dieux de la Fable.

On voit par tout le septiéme livre de la Cité de Dieu les efforts que Varron a fait pour rendre le peuple raisonnable sur les fictions Poëtiques, & les peines qu'il s'est donné pour masquer honnêtement la Mythologie, je veux dire, pour en couvrir l'indécence par des Allégories ingénieuses. De sorte que la tentative dont je m'étois proposé d'éclaircir le fait, a occupé Platon, Zénon, Cléanthe, Chrysippe, Varron, & Ciceron : auſquels on peut joindre Plutarque qui tourne à tout propos les fables des Dieux sur la Physique & sur la Morale, quoique le tour qu'il leur donne ne soit pas toûjours le plus naturel. Il ne me reste qu'à faire voir que la tentative de ces beaux esprits a été inutile pour desensorceler le peuple superstitieux, & qu'elle n'a servi qu'à mettre les Philosophes du côté des Péres contre le Paganisme vulgaire, comme je le disois au commencement de cette Lettre.

Saint Justin commence par humilier les Mythologues allégoriques, en leur faisant voir qu'ils n'ont pas pris garde à une régle qui leur auroit fait comprendre que plusieurs traits de la Mythologie n'étoient pas susceptibles d'allégories. Voici sa régle. [a] *Les choses qui se disent allégoriquement sont celles qui étant naturelles à quelque sujet,*

a S. Just. Demandes & réponses des Orthodoxes, réponse à la dixiéme demande.

ſont attribuées à un autre, auquel elles ne ſont pas naturelles comme dans ce paſſage, Le Seigneur en ſentit la douce odeur : *car étant naturel à l'homme de ſentir les odeurs, on le peut dire figurément de Dieu. Il n'en eſt pas de même*, continuë ce Pére, *des choſes que les Poëtes fabuleux diſent des Dieux : car n'étant pas naturel qu'un homme dévore un homme, le conte de Saturne qui dévora Jupiter ne peut être regardé comme une Allégorie. Cependant*, dit [a] ailleurs ce Pére en parlant aux Payens, *quand on vous pouſſe ſur les opinions des Poëtes touchant les Dieux, vous tâchez de vous ſauver du côté des Philoſophes : c'eſt-là votre plus fort rempart.*

[b] Euſébe fait voir dans un grand détail l'impoſſibilité de concilier la Phyſique ou la Morale avec la Mythologie : il prouve par des témoignages publics que ces Allégoriſtes guindez rampoient avec le bas peuple devant les Idoles & les Autels des Dieux Poëtiques ; & il conclut que l'Allégorie n'étoit qu'un faux vernis ſur une impieté véritable. Saint Grégoire de Nazianze dans ſa troiſiéme Invective contre Julien l'Apoſtat, après avoir défié les Phyſologues les plus hardis, par un recueil d'impertinences Poëtiques très-bien choiſies qu'il leur propoſe pour y exercer leur Phyſique, ajoûte enfin que leur recours aux fables allégoriques eſt l'effet de leur timidité qui les oblige de s'aller cacher, & que les Poëtes ont raiſon de les regarder *non pas comme des défenſeurs courageux, mais comme des lâches qui tournent le dos.* [c] Théodoret s'étend beaucoup ſur cette matiére, ce qui fait voir que de ſon temps on la jugeoit impor-

a Dans l'Exhort. aux Gentils.

b Euſéb. Prép. Ev. liv. 3. ch. 14. c Thérap. liv. 3.

tante. Il dit d'abord, comme ceux qui en avoient parlé avant lui, que la messéance des Fables avoit jetté ceux qui en rougissoient, dans le parti des Allégories : il montre que l'expédient des Etymologies leur a pitoyablement réussi, & que Platon même en hazarde quelques unes qui font rire. Mais il ajoûte une remarque très-singuliére, c'est que ces Philosophes qui avoient entrepris la réforme générale des Divinitez Poëtiques, n'ont fait autre chose qu'en ajoûter de plus modernes à ces anciennes qui se sont toûjours maintenuës. Le Paganisme avoit déja des Dieux de la création des Poëtes, il en eût de la façon des Philosophes, & même de deux façons, des Dieux *Physiques* & des Dieux *Moraux*, pour user de ces termes, parce que les Philosophes avoient subtilisé tantôt sur les choses naturelles, tantôt sur les qualitez morales pour dépayser les lecteurs d'Orphée, d'Hésiode, & d'Homére. Il y eût trois *Théopées* pour une, elles sont très-bien distinguées dans Théodoret. Les Poëtes avoient fait adorer Jupiter, Neptune, Cérès & Vulcain : les Physiologues firent adorer l'Air, l'Eau, la Terre, & le Feu. Les Poëtes avoient aussi fait adorer Vénus, Mars, Bacchus, Mercure, & Minerve : les *Ethologues* firent adorer sous ces mêmes noms, dit Théodoret, la Concupiscence, la Colére, l'Ivrognerie, le Larcin, & la Raison. Ce Pére qui distingue dans le troisiéme livre de la Thérapeutique jusqu'à cinq sortes de Théopées qui ont peuplé de Dieux le Monde Payen, compte la Théopée Poëtique pour la seconde, & met les deux Philosophiques dont nous venons de parler, l'une dans le troisiéme rang, & l'autre dans le quatriéme.

Nos Ecrivains Latins ne l'ont pas cédé aux

Grecs ni en force ni en éloquence, quand ils ont entrepris les Philosophes Allégoristes. Arnobe qui vivoit dans le troisiéme siécle, & qui avoit été témoin de leur mauvaise foi & de leur embarras avant sa conversion à la Foi, employe presque tout son cinquiéme livre contre les Gentils, à leur ôter la miserable ressource des Allégories, tantôt comme inventées après coup, tantôt comme insoûtenables, tantôt comme se détruisant les unes les autres, tantôt comme arbitraires & bizarres, tantôt comme opposées aux principes de la Physique : c'est-là le précis de ce cinquiéme livre, qui est peut-être celui qui dût paroître à ses adversaires le plus pressant & le plus piquant. Enfin [a] Saint Augustin dans le septiéme livre de la Cité de Dieu, depuis le chapitre 5. jusqu'au 30. prouve victorieusement que Varron & les autres Allégoristes n'ont cherché qu'*à colorer la turpitude d'une erreur très-pitoyable, des apparences d'une doctrine plus recherchée*, ce sont ses termes ; & qu'ils n'y ont ni réussi ni pû réussir. Quelques-uns, dit Tertullien, s'imaginent donner une jolie interprétation de la fable de Saturne, disant que l'Allégorie veut que Saturne soit le Temps ; le faisant pour cela fils du Ciel & de la Terre, qui n'ont ni pére ni mére ; lui mettant la faucille à la main, parce que tout est fauché & moissonné par le temps, & lui faisant dévorer ses enfans, parce que le temps consume toutes ses productions : mais cela s'appelle donner à de vilaines fables la couleur d'un faux sçavoir. [b] *Eleganter quidam sibi*

a *S. Aug. de la Cité liv. 7. ch. 5...* qui turpitudinem miserrimi erroris velut altioris doctrinæ specie colorare conantur.

b Tertull. aux Nations liv. 2. ch. 12.

videntur physiologicè per allegoricam argumentationem de Saturno interpretari Tempus esse, &c. Quid sibi vult intellectio ista nisi fœdas materias mentitis argumentationibus colorare? C'est-là au juste l'idée que tous les Péres se sont faite de la Mythologie raisonnée.

Si quelque chose prouvoit que les premiers Poëtes eûssent eû quelque vûë sur la Physique dans la généalogie & dans les avantures de leurs Dieux, ce seroit l'indécence même & l'extravagance de ces fictions : & en ce cas ce qu'on pourroit penser de plus favorable sur tant de folies que ces Poëtes, très-beaux génies à cela près, font faire à leurs Divinitez, c'est que les régles selon lesquelles les causes naturelles agissent, n'ayant aucune sorte de rapport ni avec les loix de la vie civile, ni avec les maximes de la vertu; il a été impossible, après avoir personnifié le Ciel, la Terre, les Elémens, & les autres principes de tout ce qui arrive dans la Nature, il a, dis-je, été impossible d'exprimer allégoriquement le concours ou la contrarieté de ces principes, & les effets qui en résultent, sans dire les choses du monde les plus choquantes à les prendre dans le sens populaire. Mais supposé même que la Physique & la Morale eûssent été l'objet des Poëtes Mythologistes, ils auroient toûjours manqué de discernement, n'ayant pas prévû que le peuple toûjours ignorant, parce qu'il est peuple, & toûjours corrompu, parce que c'est un composé d'hommes, pourroit bien laisser à quartier le physique & le moral enveloppé, où son peu de lumiére ne lui permettroit pas d'entrer, & recevoir avec applaudissement le grossier & le scandaleux de ces Fables, parce qu'il y trouveroit &

de quoi couvrir ſes déréglemens, & un moyen de les conſacrer en quelque ſorte par le motif de ſe rendre ſemblable à ſes Dieux.

Je crois cette réflexion aſſez conforme aux ſentimens de Platon : car il fait comprendre dans le Cratyle & ailleurs, qu'il reconnoiſſoit à la vérité dans les Divinitez Poëtiques quelque ſorte d'Allégorie : [a] mais il l'a juge défectueuſe dans ſes livres de la République par trois raiſons ; premiérement, parce qu'elle n'étoit pas à la portée de tout le monde ; ſecondement, parce qu'elle n'étoit pas unie, mais embarraſſée de trop de fictions incidentes & étrangéres ; & en dernier lieu, parce que ce qu'elle préſentoit au dehors, étoit capable de fomenter les paſſions, & tout propre à éteindre dans le cœur, ſur tout des jeunes gens, tous les ſentimens de Religion, & de pieté naturelle envers leurs parens. Cette ſage critique de la Mythologie a attiré à Platon de grands éloges de la part des ſaints Péres. Il déclare enfin qu'il ne veut pas que celle d'Héſiode & d'Homére entre dans les Villes de ſa République *ni avec le paſſeport de l'Allégorie, ni ſans ce paſſeport : car*, ajoûte-t-il, *les jeunes gens ne ſont pas capables de faire le diſcernement de ce qui eſt de l'Allégorie d'avec ce qui n'en eſt pas.* Je n'aurois ſçû ſouhaiter, MONSIEUR, rien de plus exprés ſur le ſujet de cette Lettre ; & c'eſt par-là que je la finis, en vous faiſant ſouvenir que les Romains, ſous leurs Rois, rejettoient tout à la fois & la Mythologie & l'Allégorie comme vous l'avez lû dans Denys d'Halicarnaſſe. Je ſuis, &c. MOURGUES, J.

A Toulouſe ce 26. de Mai 1708.

a Plat. de la Rép. liv. 2.

APOSTILLE.

JE viens de relire l'endroit du second livre de Denys d'Halicarnasse où il est parlé des Dieux de la Fable, & je me figure, MONSIEUR, que vous me sçaurez gré d'en avoir transcrit ici quelques lignes. *Quant à ces Fables, qui contiennent en quelque sorte des blasphêmes & des accusations contre les Dieux, Romulus les jugea dangéreuses, inutiles, & indécentes, telles en un mot que ni les Dieux, ni même les gens de bien, ne sçauroient les tenir à honneur. Il rejetta donc tous ces contes.* L'Historien en fait là un assez grand détail : après lequel il continuë ainsi. *Qu'on ne s'imagine pas, que j'ignore l'usage qu'on peut faire de quelques Fables Gréques, dont les unes exposent l'action & les ouvrages de la Nature sous des termes Allégoriques, & les autres sont propres ou à nous consoler parmi les disgraces humaines, ou à bannir de nos esprits certains troubles, certaines terreurs, certaines opinions mal fondées; & les autres utilement inventées pour quelque autre fin. Instruit de toutes ces utilitez autant qu'un autre, j'y renonce par un motif de Religion, & m'en tiens à la Théologie des Romains : étant persuadé que l'avantage qu'on peut tirer des Fables Gréques, est peu de chose, & à la portée de peu de gens, c'est-à-dire, seulement de ceux qui sont bien entrez dans le but des inventeurs de ces Fables, ce qui est donné à peu de personnes. La multitude, qui ne se pique pas de Philosophie, aime à donner le plus mauvais sens à tout ce qu'on lui conte des Dieux, & tombe dans l'un ou l'autre de ces deux inconvéniens, ou de mépriser les Dieux comme sujets à de*

grandes miſéres, ou de ne ſe garder de rien, quelque criminel qu'il puiſſe être, voyant que les Dieux ſont ſujets à de ſemblables déreglemens. [a] Euſébe & Théodoret ont approuvé la préférence que cet Hiſtorien Grec donne à la Théologie Romaine ſur celle des Grecs leurs compatriotes.

a Voyez Euſ. Prep. Ev. liv. 2. ch. 8. & Théod. Thér. Diſc. 3.

IX. LETTRE.
AU MÊME.

DES IDOLES, QUI ETOIENT les Dieux Populaires de la seconde classe.

MONSIEUR,

CET article du Plan Théologique me présente naturellement le sujet de deux Lettres : car je me suis appliqué à rechercher la Théorie & la Pratique du culte idolatrique. Je commence par en exposer la Théorie ; & ce que j'entens par ce terme, c'est la créance des Payens touchant les Idoles : elle étoit le fondement du culte idolatrique, & il est bon de sçavoir une fois sur quoi étoit fondée une superstition si générale & si éclatante.

ARTICLE PREMIER.

La créance du Peuple touchant les Idoles, très-différente de celle des Philosophes.

A Parler en général le peuple regardoit les simulacres comme des Dieux. *Rachel* [a] *ayant dé-*

[a] Genèse 30. 19. & 31.

robé les Idoles qui étoient à son Pére Laban, celui-ci dit à Jacob : Pourquoi m'avez-vous dérobé mes Dieux ? Lorsque Fabius s'étant rendu maître de la Ville de Tarente l'abandonna au pillage, son Secretaire lui ayant demandé ce qu'il ordonnoit des simulacres sacrez, il lui répondit: [a] *Laissons aux Tarentins leurs Dieux qu'ils ont irritez.* C'est assez de ces deux exemples sur une chose si connuë.

Mais les Philosophes & les Doctes en jugeoient-ils comme le peuple ? Les uns tournoient publiquement en ridicules les Idolâtres, les autres idolâtroient extérieurement avec la multitude par pure politique sans aucune créance intérieure ; & quelques autres, sur tout les plus modernes, reconnoissoient quelque chose de divin dans les Idoles, & tâchoient d'expliquer en quoi cela consistoit. Ce sont des faits que j'ai à justifier, & le dernier, qui est le plus important, m'engage à exposer les principes de cette Théürgie dont on faisoit tant de bruit du temps de S. Augustin : c'étoit le secret curieux, que les derniers Platoniciens se flatoient d'avoir, de déifier les Idoles infailliblement, & pour ainsi dire, mécaniquement & physiquement ; c'étoit le grand art d'en faire des Dieux. Vous remarquez, MONSIEUR, que les Sçavans incrédules sur la divinité des Idoles, les uns assez sincéres pour déclarer leur incrédulité, les autres assez politiques pour la cacher, peuvent facilement être joints ensemble, & c'est par eux que je vais commencer.

Dès le premier siécle de la Philosophie Héraclite & Xénophane levérent l'étendard du Schisme contre les Idolâtres. *Il n'y a que les insensez*

a Plutarque Apophthegmes des Romains.

qui parlent aux pierres & aux murailles, disoit Héraclite : *or je soûtiens*, ajoûtoit-il, *que* [a] *ceux qui s'adressent à des choses inanimées comme si c'étoient des Dieux, font toute la même chose.* Nous tenons ce bon mot de l'Epicurien Celse, qui voulant ôter aux Chrétiens le mérite de la juste horreur qu'ils avoient des Idoles, leur produit Héraclite qui en avoit eû tout autant d'horreur avant eux. Origéne sçait si bon gré à Celse de cette citation, qu'il lui dit, Et nous de notre côté nous vous citerons encore Zénon de Cittie qui dit dans sa République : *Il ne sera pas besoin de bâtir des Temples dans nos Etats : car il ne faut pas croire qu'un Maçon en faisant des murailles & des cheminées faße quelque chose de saint & de sacré, ni que l'ouvrage d'une main si vile soit digne de vénération.* C'étoit là un coup porté sur les Idoles, & c'est ainsi qu'Origéne le prend : car où les auroit-on logées du moment qu'il n'auroit point été de Temples ? Et voilà Celse lui-même contre l'Idolâtrie, avec Héraclite & Zénon.

Joignons à ce Fondateur de la célébre secte des Stoïciens, le Fondateur de l'Ecole Eléatique, le fier Xénophane, dont vous avez vû dans la Lettre précédente un trait si satirique contre les deux grands Auteurs de la Mythologie, fauteurs également déclarez de l'idolâtrie, Héſiode & Homére. Il [b] trouve les hommes charmans de donner leur figure à leurs Dieux de bois, de pierre, ou de métail ; & là-dessus il dit fort plaisamment que si les bêtes avoient des Sculpteurs & des Pein-

a Origéne contre Celse, liv. 1.

b Voyez S. Clément 5. Tapisserie, Eusébe Prép. Ev. liv. 13. ch. 13. & Théodoret Thér. Disc. 3.

tres parmi elles, les Eléphans de ces professions assortiroient sans doute les Dieux d'une trompe, les Bœufs d'une paire de cornes, & que les Chevaux ne manqueroient pas de les peindre ou de les tailler en Chevaux, comme les Hommes les représentent en Hommes, & par le même motif de vanité qui fait que chaque espéce d'animaux se trouve fort bien faite, comme elle est; & qu'elle ne croit pas que les Dieux puissent être mieux faits que de lui ressembler. Ce goût-là se remarque, ajoûte Xénophane, dans une même espéce comme dans la nôtre: car les Ethiopiens ne manquent pas de faire leurs Dieux noirs & camus; & les Thraces, qui sont rousseaux au teint olivâtre, les peignent aussi de leurs couleurs naturelles. Cela a mérité d'avoir place dans les Ouvrages des Péres.

S. Clément, l'un de ceux qui ont trouvé instructive la plaisanterie [a] de Xénophane, suit sa pensée & la rend plus vive en montrant avec son érudition ordinaire que les plus fameuses Idoles avoient été faites sur des originaux qui ne faisoient pas honneur aux Divinitez leurs copies. [b] Témoin le Jupiter Olympien qui portoit sur l'un de ses doigts le nom du *beau Pantarcés*, que Phidias y avoit gravé pour faire adorer, non pas tant Jupiter, que l'objet qu'il adoroit lui-même. Témoin la Vénus Cnidienne dans laquelle, continuë ce Pére, on idolâtroit Cratina la maîtresse de Praxitéle. Ainsi dans le temps que la beauté de Phryné faisoit de plus grands désordres, toutes les Vénus furent des Phrynez, parce que tous

a S. Clém. 7. Tapisserie.

b Avertissement aux Gentils.

les Peintres le voulurent ainſi ; comme les Athéniens ne vouloient point voir de Mercure qui ne fût un Alcibiade. Il ajoûte que quand les Rois virent la Divinité proſtituée de la ſorte à des Courtiſanes, ils ne ſe crûrent pas trop ambitieux d'y prétendre. S. Auguſtin [a] ne peut aſſez s'étonner que Triſmégiſte ait pû penſer que l'Homme pouvoit adorer ſa propre figure, & ſon propre ouvrage. *Comme s'il n'étoit pas plus aiſé*, dit ce Pére, *que l'Homme en adorant ſes ouvrages ceſſe d'être Homme, qu'il n'eſt aiſé que les ouvrages de l'Homme deviennent des Dieux par l'adoration de l'Homme.*

Nous apprenons de Plutarque que Numa avoit exclu des Temples des Romains toutes figures d'Hommes & d'Animaux [b] ; de ſorte qu'on n'y en vit pas une durant l'eſpace de cent ſoixante dix ans. Ce trait de Religion, cette ſuppreſſion de l'idolâtrie Gréque & Egyptienne, eſt certainement honorable pour le berceau du peuple Romain : S. Clément, Euſébe, & [c] S. Cyrille s'en ſont prévalus contre les Idolâtres. Je trouve auſſi très-conſiderable pour mon ſujet ce que Plutarque ajoûte que *les réglemens de Numa touchant les ſimulacres, ſont conformes en toute maniére aux dogmes de Pythagore.* Cette même conformité avoit été remarquée avant Plutarque par [d] Dénys d'Halicarnaſſe, & S. Cyrille d'Alexan-

a *S. Aug. de la Cité, liv. 8 ch. 23.* Cùm ſit facilius fieri, Deos colendo quos fecit, ne ipſe ſit homo ; quàm ut per ejus cultum Dii eſſe poſſint quos fecit homo.

b Plutarque dans Numa.

c S. Cyril. contre Julien, liv. 6.

d Denys d'Hal. liv. 2.

drie la justifie par le témoignage de ce sçavant Antiquaire qui écrivoit sous Auguste, & qui croit qu'elle avoit donné lieu au parachronisme populaire qui faisoit regarder Numa comme un Pythagoricien, quoiqu'il fût plus ancien que Pythagore de quatre générations entiéres, ou de trente quatre Olympiades révoluës.

Vous attendez, MONSIEUR, avec quelque curiosité la déclaration de Socrate & de Platon sur cette importante matiére. La voici dans leurs propres termes tirée du douziéme livre des Loix. *La Terre, notre commune demeure, est le Temple commun de tous les Dieux. Que personne donc ne consacre desormais quoi que ce soit, en l'honneur des Dieux, soit en or ou en argent; car c'est une ostentation odieuse que celle d'une riche argenterie aussi-bien dans les Temples que dans les maisons des particuliers; soit en yvoire, parce que ce qui se tire du cadavre d'un animal après que l'Ame en est délogée, n'est pas la matiére d'une offrande que les Dieux puissent avoir pour agréable; soit en fer ou en acier, parce que ce sont les instrumens de la guerre. Que si quelqu'un veut des figures dans les Temples publics, qu'elles soient tout simplement de bois ou de pierre.* Platon dit *tout simplement*, pour exclure la dorure & la peinture. Il régle après cela que si l'on offre au Temple quelque sorte de tissu que ce puisse être, l'offrande n'aille pas au de-là de ce qu'une femme peut faire d'ouvrage en un jour; & il veut que ces tissus soient ordinairement blancs. Il dit que les Dieux se contentent qu'on leur consacre pour toutes peintures, celles de quelques oiseaux & choses semblables, à condition toutefois que le Peintre n'y ait pas mis plus d'une journée de son travail. En un mot, tout

ce qui eſt offert aux Dieux, il le veut ſi négligé, & pour ainſi dire, ſi meſquin, que [a] Saint Clément & [b] Théodoret ont eû raiſon de penſer qu'au fond il regardoit & les Temples & les ſimulacres des Dieux, & les offrandes qui leur étoient faites, comme des ſuperſtitions amuſantes pour les femmes & pour le peuple.

Quelques Philoſophes poſtérieurs tâchérent long-temps après de colorer ces uſages ou ces abus. On vit avant le milieu du ſecond ſiécle un Maxime de Tyr, l'un des plus beaux eſprits de ſon temps, eſſayer timidement de quelle maniére ſeroient [c] reçûs trois nouveaux principes qu'il hazardoit ſur cette matiére : " l'un, que les Idoles n'étoient que des ſignes viſibles qui nous retraçoient le ſouvenir des Dieux, & nous avertiſſoient de les honorer ; ſi-bien que celui-là n'auroit que faire d'Idoles qui ſans aucun ſecours extérieur pourroit s'élever facilement de lui-même à la penſée de la Divinité, ce qu'on ne devoit pas attendre du peuple : l'autre, que le choix de ces ſignes étoit arbitraire, & naturellement dévolu à ceux qui ſont en droit de faire des loix : le troiſiéme, que ce choix néanmoins devoit être cenſé d'autant plus judicieux, que les ſignes qui auroient été choiſis, ſeroient plus propres à imprimer du reſpect & de l'amour pour les Dieux. Or il prouvoit que rien n'y étoit plus propre que les Idoles de figure humaine, quand la matiére en étoit la plus pure, & l'ouvrage le plus exquis : & de là il concluoit que les Légiſlateurs Grecs avoient marqué plus

a S. Clém. 5. Tapiſſ. b Théod. Thérapeut. Diſc. 3.
c Maxime de Tyr Diſſertat. 38.

de bon goût, que ceux qui avoient choisi pour « symboles de la Divinité ou le feu comme les « Persans, ou le bœuf & le crocodile comme les « Egyptiens, ou un monstrueux serpent comme « les Indiens du temps d'Alexandre. Il finit en di- « sant. *Qu'on ait seulement la Divinité présente* « *à l'esprit (quoique je ne blâme pas absolument les* « *simulacres) qu'on ait seulement de l'intelligence,* « *seulement de l'amour, seulement de la mémoire:* « *avec cela on aura tout ce qu'il faut.* «

On vit dans le même siécle, quelque trente ans après la Dissertation de Maxime de Tyr sur les Idoles, qu'elle avoit trouvé quelques approbateurs parmi les Idolâtres de son temps : *puisque quelques-uns disoient*, comme nous l'apprend Athénagore, *Il est vrai que ce ne sont-là que des simulacres, mais il y a des Dieux pour lesquels sont ces simulacres : en s'adressant, & en sacrifiant aux simulacres, on s'adresse, on sacrifie aux Dieux; tout se rapporte à eux, tout se fait pour eux. On n'a que cette seule maniére de soûtenir leur présence: car*, comme dit Homére,

[a] *On ne peut sans effroi voir les Dieux face à face.*

Vous voyez là, MONSIEUR, comme une porte de dégagement, que les Idolâtres les plus spirituels trouvérent des plus commodes & dont les esprits superficiels furent encore plus satisfaits. *Il y a eû*, dit Saint Augustin, *je ne sçai quel Disputeur, qui se croyoit bien habile, & qui disoit, Je n'honore ni cette pierre, ni ce simulacre privé de sentiment : car je n'ignore pas, non plus que votre Prophéte, que ce simulacre inanimé ne voit point*

[a] Iliade 20. 131.

par ſes yeux, ni n'entend point par ſes oreilles : auſſi n'eſt-ce pas-là l'objet de mon culte. Mais j'adore ce que je vois, & je ſers celui que je ne vois pas. Et qui eſt-il donc celui que vous ſervez? C'eſt, dit-il, *une certaine Puiſſance inviſible qui préſide à ce ſimulacre.* Ecoutez [a] Saint Auguſtin lui-même. *Sed extitit neſcio quid diſputator qui doctus ſibi videbatur, & ait, Non ego illum lapidem colo, nec illud ſimulachrum quod eſt ſine ſenſu. Non enim Propheta veſter potuit noſſe quia oculos habent & non videbunt, & ego neſcio quia illud ſimulacrum nec animam habet, nec videt oculis, nec audit auribus. Non ergo illud colo : ſed adoro quod video, & ſervio ei quem non video. Quis eſt iſte ? Numen quoddam, inquit, inviſibile, quod præſidet illi ſimulacro.*

Voyons ce que Saint Auguſtin oppoſe à cette évaſion de l'Idolâtre. *Dites-moi, honorez-vous les Démons, ou les Eſprits bons tels que les Anges ? Car il y a de ſaints Anges, & des Eſprits malins. Je dis qu'on n'honore dans vos Temples que des Eſprits malins qui ont l'orgueil d'exiger le ſacrifice pour eux, & de vouloir être honorez comme des Dieux : ils ſont malins, ils ſont ſuperbes. Si vous voulez honorer & adorer comme un Dieu quelque ſaint homme, quelque ſerviteur de Dieu, il vous en empêche, il ne veut pas s'arroger l'honneur de Dieu, il ne veut pas être un Dieu pour vous, mais être au deſſous de Dieu avec vous. C'eſt ce qu'ont fait les ſaints Apôtres Paul & Barnabé : ainſi tous les Saints, Hommes ou Anges, cherchent la gloire de celui qu'ils aiment. Mais le Démon s'étant arrogé les honneurs divins, tant*

[a] S. Aug. ſur le Pſeaume 96.

pour lui que pour tous les Démons, il a peuplé les Temples des Payens, persuadé l'usage des simulacres & des sacrifices, & que ces sacrifices lui fussent offerts. On répond, Nous n'honorons pas les mauvais Démons : nous honorons ceux-là mêmes que vous nommez Anges, les Vertus du grand Dieu, les Ministres du grand Dieu. Plût au Ciel que votre vûë fût de les honorer ! car vous apprendriez d'eux-mêmes à ne les pas honorer comme des Dieux. Jean s'étant jetté aux pieds d'un Ange, Levez-vous, lui dit cet Ange : que faites-vous ? Adorez celui là. Je suis serviteur aussi bien que vous l'êtes, vous & vos fréres.

Voilà comme on pressoit ceux qui déclaroient que le culte qu'ils rendoient aux simulacres, étoit purement rélatif : on alloit à ces Esprits qui étoient le terme du culte. On faisoit souvenir les Payens de la distinction des Esprits ou Génies en bons & mauvais, distinction marquée & étalée dans leur propre Théologie, comme je l'ai fait voir dans la septiéme Lettre. On leur prouvoit que le culte divin dont ils donnoient toutes les marques extérieures devant les Idoles, ne pouvoit être adressé à leurs bons Génies, ou Esprits, ou Anges, qui auroient cessé d'être bons & Saints dès-là qu'ils se seroient arrogez les honneurs reservez au Grand Dieu, dont ils n'étoient que les serviteurs & les ministres. Lactance leur avoit dit avant Saint Augustin, que les Anges ne peuvent ni vouloir ni souffrir qu'on les traite de Dieux, [a] *Neque Angeli dici se Deos aut patiuntur aut volunt.* Tous les Péres Grecs ont pris la chose du même côté, & ont prouvé que les honneurs ren-

a Lact. Inst. liv. 2. ch. 17.

dus aux Génies, ou Dieux, ou Démons; honneurs que ces Génies avoient exigez eux-mêmes, & pour eux-mêmes, comme il étoit justifié par des Oracles que les Payens produisoient eux-mêmes, ne pouvoient être référez qu'à ces *Génies a jaloux de la gloire du Dieu Suprême, & ennemis de l'homme*, dont parle Porphyre, indignes par ces deux raisons d'être honorez & d'être servis. En un mot, après la déclaration d'un culte purement rélatif (& toûjours très-inférieur à celui de Dieu) ceux qui le soûtiennent ne peuvent être attaquez que par l'indignité de l'objet d'un tel culte. Les Péres de l'Egliſe auroient crû manquer contre la bonne foi, s'ils avoient attaqué autrement les Payens qui s'étoient expliquez comme ceux qui parlent dans Athénagore, & dans Saint Auguſtin. Et c'eſt, pour le remarquer en paſſant, ce qui fait que les Proteſtans ſincéres & habiles, abandonnent aujourd'hui aux Ecrivains populaires de leur parti, l'accuſation frivole d'Idolâtrie contre l'Egliſe Romaine, au ſujet des reſpectables Images de JESUS-CHRIST, & des Saints.

ARTICLE II.

De la Théürgie, de l'alligation prétenduë des Génies aux Idoles, & de leur aſſiſtance également imaginaire aux Télétes.

AU reſte pour concilier plus de vénération à l'Idole viſible, quelques Platoniciens dirent & écrivirent ſur un ton affirmatif que ſon Génie inviſible n'en deſemparoit point, qu'elle en étoit ou

a Porphyre, de l'Abſtinence, liv. 2.

animée, ou quelque chose d'approchant ; ce système acheva de fasciner & d'infatuer le peuple. Alors le vieux Egyptien, Hermés surnommé Trismégiste, redevint à la mode : il pouvoit passer pour le premier auteur de cette hypothése si applaudie, qui dans ce cas n'auroit été que renouvellée. Car, comme nous l'apprenons de Saint Augustin, il pousse *l'alligation du Génie à l'Idole* jusqu'à une espéce d'*animation* : il offre à l'adoration des Idolâtres un animal : le simulacre en est le corps, & le Génie en est l'ame. [a] *Ille visibilia & contrectabilia simulachra velut corpora Deorum esse, asserit : ineſſe autem his quosdam spiritus invitatos .:. quibus divini honores & cultus obsequia deferuntur: Hos ergo Spiritus invisibiles per artem quamdam visibilibus rebus corporalis materiæ copulare, ut sint quasi animata corpora, illis spiritibus dicata & subdita simulachra, hoc esse dicit, Deos facere ; eámque magnam & mirabilem, Deos faciendi, accepisse homines potestatem.*

L'Egyptien nous apprend ici trois choses : l'une, qu'il y a un art pour unir si bien des Esprits invisibles à des matiéres visibles, que les simulacres dédiez & consignez à ces Esprits, soient dès-lors comme des corps animez, *ut sint quasi animata corpora.* La production de ces espéces d'animaux n'est pas naturelle, elle est mécanique, c'est un art. La seconde chose qu'il enseigne, c'est que cela s'appelle faire des Dieux, *hoc esse dicit Deos facere :* ce sont-là des Dieux artificiels, [b] *Dii arte facti.* La troisiéme chose qu'il découvre aux Idolâtres crédules, est plus intéressante & plus curieuse, c'est que les hommes ont reçû ce grand

a S. Aug. de la Cit. liv. 8. ch. 23. b Ch. 24.

talent, cet admirable pouvoir de faire des Dieux ; [a] *eámque magnam & mirabilem, Deos faciendi, accepiſſe homines poteſtatem.* Ce Pére rapporte l'extrait de Triſmégiſte, que vous avez déja lû, MONSIEUR, au commencement de la ſixiéme Lettre : & après en avoir fait la critique la plus ſolide, la plus ſpirituelle, & la plus agréable ; il ramaſſe le ſel & la force de ſa critique dans ces quatre paroles qui ſeroient bonnes à lire & à retenir pour ceux qui débitent que les Ecrivains de l'Egliſe primitive s'étoient entêtez de Mercure Triſmégiſte, *Hac vana, deceptoria, perniciosa, ſacrilega, Hermes Ægyptius.*

Après les trois choſes que *ce Prophéte du malin Eſprit* (comme ce Pére le nomme) nous avoit révelées, il lui reſtoit de nous en apprendre une quatriéme, ſçavoir le grand art de faire un Dieu d'une ſtatuë. Mais le ſecret de cette *Théopée* n'étant pas venu juſqu'aux Platoniciens du troiſiéme ſiécle ou du quatriéme, ceux-ci lui ſubſtituérent la *Théürgie* qui la remplaçoit avec deux grands avantages : l'un, qu'au lieu que la Théopée de Triſmégiſte lioit le Génie à l'Idole, ce qui faiſoit un Dieu indépendant du Prêtre qui le ſervoit ; la Théürgie au contraire mettoit le Génie à la diſpoſition du Prêtre qui l'attiroit dans l'Idole ou l'en retiroit à ſon choix : ce qui concilioit au Prêtre beaucoup plus de conſidération : l'autre, que la Théürgie n'aſſurant que la ſimple aſſiſtance ou préſence du Génie inviſible dans le ſimulacre viſible, ſans parler d'animation, en étoit beaucoup moins expoſé à être convaincu d'impoſture, que s'il eût aſſuré que le ſimulacre étoit animé : car on

[a] S. Aug. de la Cit. liv. 8. ch. 23.

auroit

auroit dit, Que le simulacre donne donc quelque signe de vie, & qu'il parle lui-même. Abandonnant donc la Théopée, on se fixa à la Théürgie, dont il me semble à propos de donner ici une idée, afin que la foiblesse & l'extravagance ridicule de ses principes fasse juger que les Péres ont eû raison de dire, que si elle produisoit quelque chose qui passât les forces de la nature, ce n'étoit que par l'opération du Démon.

Si vous me demandez donc, MONSIEUR, ce que c'étoit que la *Théürgie*, je vous répondrai d'abord avec [a] Saint Augustin, que c'étoit un nom honnête substitué par les Maitres Enchanteurs à celui de *Magie* qui faisoit peur aux gens, & à celui de *Goëtie* qui étoit la Magie déterminée aux maléfices, plus détestée encore que la Magie en général, qu'on croyoit bonne en certaines rencontres. Porphyre reconnoissoit, dit ce Pére, que la Théürgie étoit l'art de faire du bien & du mal aux hommes par le moyen des Génies, *Theürgiam esse, tam boni conficiendi quàm mali, & apud Deos & apud homines, disciplinam*: il la définissoit pourtant, le secret de disposer l'ame à la visite des Esprits & des Anges, & à la vision des Dieux; & il prétendoit que l'ame y étoit disposée par certaines consécrations, nommées *Télétes*; c'est-à-dire, par certaines cérémonies pratiquées selon les régles les plus parfaites de l'art. Ces Télétes avoient, disoit-il, la vertu de purifier ou *purger* l'ame; non pas assez pour voir Dieu, mais assez pour voir des figures d'Anges & de Dieux admirablement belles: Si toutefois, ajoûte Saint Au-

[a] *S. Aug. de la Cité liv.* 10. *ch.* 9. Ars quam vel Magiam, vel detestabiliore nomine Goëtiam, vel honorabiliore Theürgiam vocant.

guſtin, ces Théürges voyent quelque choſe de tel, c'eſt que, comme dit l'Apôtre, Satan ſe transfigure en Ange de lumiére. *Animam dicit per quaſdam conſecrationes Theurgicas quas Teletas vocant, idoneam fieri atque aptam ſuſceptioni ſpirituum & Angelorum, ad videndos Deos. Ex quibus tamen Theürgicis Teletis ſi tetur intellectuali animæ nihil purgationis accedere, quod eam faciat idoneam ad videndum Deum ſuum.... Qui has ſordidas purgationes ſacrilegis ritibus operantur, quaſdam mirabiliter pulchras, ſicut ipſe commemorat, vel Angelorum imagines, vel Deorum, tanquam purgato ſpiritu vident: ſi tamen vel nihil aliquid vident, illud eſt quod Apoſtolus dicit, Quoniam Satanas transfigurat ſe velut Angelum lucis.* Porphyre ſe déſabuſa, à la fin, de l'efficace inſurmontable des Télétes, comme il paroît par ſa célébre Lettre à un Egyptien, de laquelle j'aurai lieu de parler plus d'une fois dans la ſuite. Car les Péres poſtérieurs à la publication de cette piéce, vers la fin du troiſiéme ſiécle, y ont trouvé des armes contre le culte idolatrique; & Jamblique de Chalcis, vers le milieu du ſiécle ſuivant, eût bien de la peine à raccommoder ce qu'elle avoit gâté, à ſon avis.

Ce Philoſophe, Idolâtre par attache, & par raiſon, comme il l'auroit voulu faire croire, *initia aux myſtéres* de la Théürgie l'Empereur Julien qui l'égale à Platon, & le traite de Héros dans ſa IV. Oraiſon. Il y a eû un autre Jamblique, diſciple de Porphyre, & un autre encore du temps de Trajan: aucun de ces deux ne peut être celui qui fut en ſi grande faveur auprès de Julien. M. de Tille-

a S. Aug. de la Cité liv. 10. ch. 10.

mont a fort bien redreſſé ceux qui les confondent. Toutes les raiſons portent à *croire que* l'*Auteur* du livre *des Myſtéres* eſt le Héros de Julien. Cet Auteur étant Syrien, les Grecs l'ont pû croire les uns de Chalcis, les autres d'Apamée, qui ſont deux Villes de Syrie. Ayant à vous parler ſi ſouvent de lui, je n'ai pas crû, MONSIEUR, que cette Note vous dût paroitre hors d'œuvre.

Celui-ci peut être nommé le premier Défenſeur ſérieux de la Théürgie : nul autre ne l'a tant illuſtrée ; nul autre, que l'on ſçache, n'a crû en pouvoir parler aux gens d'eſprit ſans ſe décrier auprès d'eux. Il ſemble qu'il avoit entrepris de la mettre à la portée des eſprits les plus communs, en lui ôtant un air de myſtére qui pouvoit la rendre ſuſpecte. Il falloit lui paſſer quelques ſuppoſitions : après quoi il faiſoit voir qu'il n'y avoit pas plus de merveille à avoir la viſite d'un Génie du premier ordre, qu'à avoir l'audience d'un Grand quand tout ce qui eſt autour de lui s'empreſſe à nous la faire accorder. Car la Théürgie, ſuivant l'idée de Jamblique, eſt l'art qui apprend à lier commerce avec les Génies ſupérieurs, naturellement & néceſſairement bienfaiſans, en ſe conciliant les Génies inférieurs qui ſont capables ou d'empêcher ou de faciliter ce commerce. Il a ſes principes ou hypothéſes, qu'il ne ſe met pas autrement en peine d'établir, mais d'où il déduit ſans peine tout ce qui concerne la vénération dûë aux Idoles, aux Temples, & Lieux ſacrez, & aux Prêtres ou Prêtreſſes qui les deſſervent. Il ne lui faut pas moins de deux douzaines de ſuppoſitions, qu'il n'a pas miſes en ordre comme je m'en ſuis donné la peine, que vous trouverez peut-être, MONSIEUR, aſſez mal employée. Je puis vous dire pourtant

que cette matiére n'eſt ni auſſi indifférente par rapport à mon but dans cet Ouvrage, ni auſſi ennuyante qu'on pourroit bien ſe la figurer d'abord ; & que certainement elle ſeroit un peu moins intelligible & plus déſagréable ſi elle étoit traitée avec plus de confuſion.

Rien n'eſt plus directement de mon Plan Théologique que de faire connoître à fond la Religion des Platoniciens, parce que c'eſt à eux que les Péres ont eû affaire. Le [a] docte Gérard Jean Voſſius renvoye avec raiſon ceux qui en veulent être pleinement inſtruits, au livre de Jamblique *des Myſtéres*. Cet Ecrit de Jamblique eſt la réponſe qu'il fait ſous le nom emprunté d'un Prêtre Egyptien Abammon, à l'importante lettre dont j'ai promis de parler, écrite par Porphyre long-temps auparavant à un autre Egyptien nommé Anébon, à qui il propoſoit ſes difficultez contre la Théurgie, & des difficultez ſi conſidérables, que [b] S. Auguſtin croit qu'on peut douter raiſonnablement ſi Porphyre n'avoit pas pris ce tour pour deſſiller les yeux à ſon Egyptien. .. *Aut ut meliora de Philoſopho ſuſpicemur, eo modo voluit Porphyrius hominem Ægyptium talibus erroribus deditum, quaſi quærentis & diſcere cupientis humilitate, ad ea cognoſcenda convertere ; & quàm ſint contemnenda, vel etiam devitanda, monſtrare.* Je ne doute pas que la réfutation d'une lettre ſi injurieuſe à l'Idolâtrie, n'ait été en partie ce qui mit Jamblique en ſi grande faveur auprès de l'Empereur Apoſtat

a *Voſſius des Sectes, chap. 2. §. 5.* Mea hæc ſententia, non poſſe melius quàm ex Jamblicho *de Myſteriis*, quid Platonici de divinis rebus ſenſerint, cognoſci.

b S. Aug. de la Cit. liv. 10. ch. 11.

que les Chrétiens nommoient, dit [a] S. Grégoire de Nazianze, ou *Idolien* au lieu de *Julien*, ou *Idolomanés*, comme qui diroit *fou d'Idoles*. Pour lui, il déclare en termes presque formels qu'il étoit en quelque sorte fou de Jamblique. *J'avois bien la fiévre*, [b] lui écrit-il, *quand on vint me dire qu'un homme m'apportoit une lettre de votre part. A l'instant même, sans appeller mes gens, je saute du lit, tout transporté & comme hors de moi. Sitôt que j'eûs la lettre entre mes mains, j'atteste les Dieux & l'amour dont je brûle pour vous, que mon mal s'évanouït, & que la fiévre me quitta, toute honteuse d'avoir été surprise par cette Divinité secourable... Mais quand je l'eûs ouverte, cette adorable lettre, combien de fois la baisai-je, comme les méres baisent leurs petits enfans? Combien de fois colai-je mes lévres sur cette charmante maîtresse? Ayant reconnu votre signature, combien de fois l'appliquai-je sur mes yeux, y attachai-je ma bouche, lui adressai-je la parole?*

Le reste de la lettre est également passionné, ou pour mieux dire, les six lettres qui nous restent de lui à ce Philosophe, le sont toutes de même: & je trouve dans [c] Photius ce qui, outre le livre *des Mystéres*, pouvoit avoir fait naître cette belle passion. C'est que Jamblique avoit encore composé un livre *des Simulacres*, qui s'est perdu. Son but y étoit, dit Photius qui l'avoit lû, de prouver que les Idoles étoient divines, & remplies de la présence divine; non seulement celles qu'on nommoit *Diopétes*, c'est-à-dire, *tombées du séjour de Ju-*

a S. Grég. Oraison, ou Invective contre Julien.

b Julien lett. 60.

c Phot. Bibl. *Philopon*, vol. 215.

piter, parce que les Ouvriers, qui les avoient faites, étant ignorez, on ne risquoit pas d'être démenti, en disant que ce Dieu en avoit fait présent à la Terre ; mais aussi celles qu'on faisoit faire journellement par des Fondeurs & par des Sculpteurs, nullement Théürges, mais bien payez. Au reste, Jamblique si caressé de son Empereur tandis qu'il s'en tint à la Théürgie spéculative des livres, ayant voulu, sous un autre regne, passer à la Théürgie pratique, pour dévíner le successeur de [a] Valens, il irrita par-là à tel point cet Empereur, qu'après cela le meilleur parti qu'il pût prendre, fut de s'empoisonner lui-même pour prévenir une mort plus involontaire & plus rigoureuse. Il faut voir maintenant sur quelles suppositions il fondoit cet art dangéreux dont il fut enfin la victime. Mais les doutes proposez par Porphyre doivent passer devant les suppositions de Jamblique, qui y servoient de réponse, ou d'éclaircissement.

Difficultez de Porphyre, dans sa lettre à Anébon contre la pratique de la Théürgie. [b] Toutes les „ actions saintes, toutes les paroles mystérieuses, „ ne les adressons-nous pas aux Génies supérieurs, „ qui sont les Dieux ? & ne logeons-nous pas les „ Dieux dans le Ciel ? ne sont-ils pas-là hors de „ portée d'entendre la voix du Théürge, & de voir „ son action ?

„ Mais quand ils verroient & entendroient tout, „ en pourroient-ils être touchez le moins du mon- „ de ? Ne sont-ils pas *de purs Esprits*, par consé- „ quent *impatibles*, ou impassibles, tels que rien

a Zonaras Annal. tom. 3. sous Valens.
b Tout cela est extrait de la lettre de Porphyre.

d'extérieur ne peut leur faire ni plaisir ni peine, « parce qu'ils ne craignent rien de dehors, & « qu'ils ont tout leur bonheur au dedans d'eux- « mêmes? «

Les Dieux ne sont-ils pas du moins parfaite- « ment libres? & l'Invocateur leur imposera-t-il « la nécessité de faire ce qu'il lui plait? Mais d'où « vient que suivant ses régles, tantôt il les invo- « que par forme de supplication comme ses maî- « tres, & tantôt il leur commande à baguette com- « me s'ils étoient ses valets? Est-il beau qu'un « simple mortel qui a quelquefois de grands vices « prenne tant d'empire sur eux? Est-il séant qu'il « entreprenne quelquefois de leur faire peur com « me à des enfans, en menaçant de faire de « grands désordres s'il n'est promptement obéi? « Car il leur dit, par exemple, que s'ils ne se ren- « dent auprès de lui, il s'en va arrêter le Soleil, « ou mettre tout le Ciel en éclats, choses qui pas- « sent visiblement son pouvoir. «

Mais de plus est-il sensé, est-il honnête, de « faire descendre les Dieux de leur haute sphére, « pour nous donner des nouvelles d'un Esclave fu- « gitif? pour les intéresser au recouvrement d'une « piéce de terre, au succés d'un mariage, ou de « quelque sorte de négoce? «

Je voudrois bien sçavoir enfin, dit Porphyre, « s'il y a des Dieux mal aisans, comme il y en a « sans doute de bienfaisans: car je vois que le « Théurge a besoin des uns pour maléficier cer- « taines personnes, & des autres pour combler de « prospérité le public & les particuliers. «

La lettre de Porphyre, de laquelle on trouve des extraits ou des abrégez dans Eusébe, dans Théodoret, dans S. Augustin, & qui est venuë

toute entiére jusqu'à nous, contient beaucoup d'autres difficultez sur le détail de la Théurgie ; mais celles-ci en attaquent le point capital, qui est le pouvoir imaginaire qu'on lui attribuoit d'attirer les Génies supérieurs aux cérémonies qui se pratiquoient autour des Idoles, & de livrer les Dieux à des hommes qui pouvoient les mettre à tout usage. Voici les éclaircissemens de Jamblique. [a]

I. *Supposition.* Quelque éloignée de la terre que soit la sphére des Dieux, ils peuvent avoir des nouvelles de ce qui se passe ici-bas par le canal des Génies de différens ordres, distribuez par étages entre le séjour des Dieux & le nôtre. Les priéres montent, & les graces descendent en passant pour ainsi dire de main en main.

II. [b] *Supposition.* Quoique l'impatibilité & la liberté parfaite des Dieux soient deux choses incontestables ; car ils ne font rien forcément, ils sont insensibles à tout ce qui se fait ou qui se dit pour les attirer : néanmoins leur bonté naturelle agit d'elle-même en notre faveur par le seul plaisir de se satisfaire, quand elle se trouve à portée d'agir ; & nous pouvons contribuer à l'y mettre par l'usage des saintes cérémonies. Ils vont par tout où il leur convient d'aller, & il leur convient d'aller où ils sont appellez & invitez par ce même usage : & si cela est bien prouvé, il est aussi prouvé qu'il leur convient de se rendre présens aux saintes cérémonies, ou Télétes faites dans toutes les régles.

a Les citations suivantes sont rélatives à la division du livre des Mystéres, faite par M. Gale.

b Section 3. ch. 17.

III. *Supposition.* Il convient aux Dieux d'honorer ces Télétes de leur préſence & de leur aſſiſtance, premiérement en conſidération du Théürge quand il eſt du caractére qu'il faut : car [a] après ſa conſécration, vaquant aux priéres & aux autres fonctions de religion inſtituées par les Dieux, il eſt lui-même un petit Dieu ; il agit alors & il prie, non pas en homme, mais en Dieu : il n'eſt pas ſurprenant qu'il ait quelque pouvoir auprès d'eux.

IV. *Supposition.* [b] Il ſuffit qu'il ait par ſon caractére quelque reſſemblance avec eux, pour qu'ils ſoient tout diſpoſez à entrer en commerce avec lui : car *ils ne voyent rien qui ait la plus légere convénance avec eux, à quoi ils n'accourent, à quoi ils ne s'attachent.*

V. *Supposition.* [c] Un Prêtre qui a paſſé loyalement par toutes les épreuves ou *purgations* de la Théürgie, peut être parvenu à avoir pour ſa garde ou un Archange ou même un Dieu ; ſon Gardien ordinaire, qu'il avoit d'abord, de la baſſe claſſe des Génies ainſi que les autres hommes, ayant cédé à un autre Génie ſon ſupérieur la conduite d'une ame au-deſſus du commun. Dans ce cas le nouveau Guide concilie ſucceſſivement avec les Génies de tous les ordres, l'ame privilegiée dont il a ſoin : il n'eſt pas ſurprenant qu'elle ait des liaiſons avec les Dieux, puiſqu'elle en vient quelquefois, dit [d] Jamblique, *à n'être unie qu'au ſeul Verbe Eternel, entiérement dégagée de la matiére.*

VI. *Supposition.* [e] Outre le caractére & les qua-

a Sect. 4. ch. 2. b Sect. 1. ch. 15. c Sect. 9. ch. 6
d Sect. 10. ch. 6. e Sect. 1. ch. 15.

litez du Miniſtre ſacré, les Télétes par elles-mêmes ſont très-propres à attirer la viſite des Dieux. Il ſuffit de dire que les Dieux ont fourni jadis eux-mêmes aux premiers hommes les priéres dont on ſe ſert encore aujourd'hui pour les ſolliciter efficacement à deſcendre. Oüi [a] ce ſont eux-mêmes qui y ont mis tous ces termes d'un langage barbare, à quoi maintenant on ne comprend rien: ils ſçavent bien, eux, ce que tout cela ſignifie, & nous n'avons que faire de nous en embarraſſer. Ils ſont de même les ſeuls inventeurs des ſaintes cérémonies, quoiqu'il y en ait d'horriblement indécentes, & aſſorties d'une pareille obſcénité de paroles. Car Jamblique ne nie pas ce fait que Porphyre avoit relevé; il y donne un air myſtérieux.

VII. *Suppoſition.* [b] Quand on regarde de près à tout le détail des ſacrifices & des offrandes qui ſe pratiquent dans les Télétes, on eſt convaincu que les Dieux ne ſçauroient manquer de s'y préſenter à leur tour. Car on y attire ſucceſſivement les Génies des Hiérarchies inférieures: & ceux de la plus haute, qui ſont les Dieux, ferment néceſſairement cette eſpéce de marche, quand elle ſe fait en bon ordre.

Cette ſuppoſition, ou cette viſion de Jamblique, fait peut-être la matiére de trois quarts de ſon livre. Il dit que l'on ſçait de ſcience certaine que les Dieux, inviſibles de leur nature, ſe ſont rendus viſibles, & plus d'une fois, à quelques mortels privilégiez, qui ſont devenus par-là de

a Voyez le ch. 4. de la 7. Section, & le ch. 11. de la prémiere.

b Sect. 5. ch. 21.

grands maîtres de Théürgie. Car ces apparitions réiterées leur ont donné tout loisir & toute commodité de bien observer, comme ils ont fait, premiérement que l'arrivée des Dieux étoit précédée par celle de quantité de Génies inférieurs ; secondement que ces Génies sont de divers ordres ; troisiémement que ces ordres s'entresuivent & sont subordonnez entr'eux d'une certaine maniére ; en quatriéme lieu que l'apparition est réglée par rang de dignité en commençant toûjours par les Génies du plus bas ordre.

Pour l'arrangement, & les noms particuliers des ordres, tels que ce Platonicien les avoit dans sa tête, il s'en explique [a] suffisamment en disant au sujet de la Théürgie prise selon toute son étenduë, que c'est l'art de faire liaison avec *les Dieux* ; avec *les Archanges*, *& les Anges* qui ressemblent tout-à-fait aux Dieux ; avec *les Démons*, parmi lesquels il y en a de très-malfaisans ; avec *les Principautez & les Princes*, qu'il met au-dessous des Démons ; enfin avec *les Héros*, *& les Ames*, qu'il est aisé de distinguer par leur action ; car celle des Héros est plus pésante, mais plus vigoureuse, celle des Ames plus vive, mais plus foible. On diroit que cet Auteur avoit vû mille fois de toutes ces sortes d'Esprits ; tant il en marque de différences, & des plus imperceptibles, dans le chapitre des *Epiphanies* ou Apparitions.

Il ajoûte que par ces descentes visibles des Dieux & des Génies, il a été aisé de juger de quelle maniére s'opéroient leurs descentes invisibles qui arrivoient journellement, les visibles étant fort rares. Voici encore une de ses suppositions

a Voyez les neuf premiers articles ou chapitres de la seconde section.

qui n'étoit pas pour être goûtée des gens d'esprit, tant l'artifice en est grossier : il comptoit que tout est bon pour le peuple sans lumiére, & enclin à la superstition.

VIII. *Supposition.* Les Dieux ont une telle exubérance de bonté & de pouvoir, qu'ils se rendent présens aux natures les plus basses, par exemple, à l'espéce humaine, toutes les fois qu'il leur plaît. Dans cette vûë ils se sont pratiqué partout, & de tous côtez, des routes, des passages, & des *véhicules* convénables, dans des sujets corporels & matériels à la vérité, mais néanmoins propres à recevoir la Divinité : de sorte que les Dieux, tout immatériels qu'ils sont, peuvent pourtant être dans ces êtres matériels, mais ils y sont *immatériellement*; ce sont ses expressions vagues dont il faut se contenter. Ces sujets-là, ou ces véhicules, sont, dit-il, une espéce particuliére de matiére toute pure & toute divine. Personne, [a] ajoûte-t-il, ne doit être surpris de ce que je dis. Car *puisque cette matiére a été faite par le Pére & le Créateur du Monde*, elle en doit avoir reçû une très-parfaite disposition à recevoir les Dieux dans quelque portion d'elle-même: & puisque la Terre ne sçauroit se passer absolument de toute communication avec eux, il faut que quelque partie d'elle soit divine, c'est-à-dire, propre à servir de sujet à la Divinité. Or un sçavant Théürge a une connoissance exacte des différens véhicules, que tous les Dieux en général, & que tel & tel Dieu en particulier, se sont préparé dans les divers composez de la Nature ; & par-là il est en état de choisir entre les pierres, les plantes, les animaux,

a Sect. 5. chap. 23.

les aromates, ce qu'il y a partout-là de sacré, de parfait, de *déiforme*; afin d'en composer un tout qui sera parfaitement pur, & aussi disposé à la réception des Dieux, que les corps transparens à celle de la lumiére. Au reste, continuë Jamblique, il faut ajoûter foi aux récits contenus dans nos Ecritures secretes, qui nous apprennent que ceux qui sont favorisez des bienheureuses apparitions, y reçoivent des Dieux-mêmes des morceaux d'une certaine matiére qui doit avoir quelque sympathie avec ceux qui en font le présent. Et puisqu'il est employé de cette matiére dans nos sacrifices, peut-elle manquer d'y attirer les Dieux par sa vertu sympathique?

Si l'Apologiste de la Théürgie avoit à parler de cette espéce de Talismans, travaillez & donnez en présent par les Dieux mêmes, il semble qu'il devoit commencer par-là: c'étoit le bon mot à dire, pour faire évanoüir toutes les difficultez touchant l'efficace des *Télétes*, ou sacrifices parfaits.

Comme Porphyre dans un article de sa lettre à l'Egyptien, avoit beaucoup insisté sur l'inutilité des cérémonies Théürgiques, qu'on voyoit journellement qui n'aboutissoient à rien, ce qui pouvoit faire penser, disoit-il, *que tout cela n'étoit que ſornettes, & pures inventions de fourbes adroits.* Jamblique[a] convient du fait, mais il rejette le mauvais succés trop ordinaire de la Théürgie, sur les innovations de toutes les sortes, que les Grecs y avoient faites suivant leur génie volage. *Car ce ſont des eſprits*, dit-il, *qui n'ont point d'arrêt, & qui ne ſçauroient garder une choſe dans l'état où ils l'ont reçûë; auſſi changeans ſur le reſ-*

[a] Sect. 7. ch. 5.

te que sur le langage qu'ils ont tout gâté en cette matiére, où toutes les paroles sont comptées, & toutes essentielles. Les Barbares plus fermes sur les usages & sur les termes anciens, en sont d'autant plus agréables aux Dieux, & leur parlent un langage qu'ils entendent avec plaisir. Je vous prie, MONSIEUR, de remarquer en passant la rareté des Télétes heureuses, reconnuë par ces deux célébres Platoniciens. Je vous laisse à penser si les Platoniciens, & nommément Porphyre, ont séduit les Péres de l'Eglise, en leur faisant accroire qu'il intervenoit ordinairement du surnaturel dans les Oracles, & dans les autres fonctions de la Théürgie, comme un Docteur Hollandois a eû le courage de l'avancer. Voici encore quelques suppositions de Jamblique, rélatives aux objections de Porphyre. Celui-ci trouvoit que les maléfices dont les Théürges se mêloient, ne portoient pas à croire qu'ils agissent en tout par la vertu surnaturelle des Dieux bienfaisans.

IX. *Supposition* [a] en réponse à cette difficulté. Il n'est pas surprenant que nous nous figurions de l'injustice dans les maléfices, & que cependant les Dieux n'y en trouvent point. Car nous déterminons la notion de ce qui est juste & de ce qui ne l'est pas, par rapport à ce qui convient à chacun selon la vie présente qu'il méne, & selon les loix de la police humaine établie parmi nous. Mais les Dieux réglent l'idée du juste & de l'injuste par rapport à ce qui est dû à chacun, ayant égard & à toutes les vies qu'il a menées jusqu'alors, & aux loix universelles selon lesquelles les Dieux gouvernent le Monde entier. Nous qui ignorons &

a Sect. 4. chap. 5.

ces loix naturelles ou divines, & les péchez que les plus gens de bien peuvent avoir commis dans tous les états où ils se sont trouvez avant leur dernière naissance, nous croyons que les personnes maléficiées par les Dieux à la priére des Magiciens, souffrent un traitement injuste, si ce sont gens de probité : & les Dieux ne font au contraire qu'exercer en cela leur exacte justice, punissant ces malheûreux [a] des péchez qu'ils avoient commis avant que de naître cette derniére fois. Voilà la *Métempsychose* qui vient au secours de la *Goëtie*, qui est selon Saint Augustin, la Théurgie ou la Magie malfaisante. Après avoir mis l'honneur des Dieux à couvert, Jamblique n'a pas de peine à y mettre celui des Enchanteurs, en rejettant tout ce qu'ils font, sur les Esprits qui le leur font faire, sans que leur Ame, dit-il, y ait aucune part.

Il ne dissimule pas une autre objection considérable que Porphyre avoit faite. D'où vient, avoit-il dit, que les Dieux demandent que leur Ministre se dispose à ses fonctions par la continence, & que cependant à sa priére ils soufflent des passions horribles d'incontinence. D'où vient qu'ils le veulent homme juste, & qu'ils ne laissent pas de se prêter à lui pour les injustices les plus criantes ? Y auroit-il peut-être des Dieux malfaisans, comme il y en a de bons ? y en auroit-il d'impurs, comme il y en a d'honnêtes & de chastes ? On voit dans le quatriéme article de la lettre à Anébon (& je suis forcé de le dire une fois pour toutes, à la décharge, pour parler ainsi, de tous les Péres de l'Eglise, & plus en particulier,

[a] Chap. 4

de Saint Clément, de Saint Grégoire de Nazianze, d'Eusébe, de Théodoret, & d'Arnobe (que pourroit soupçonner d'avoir exagéré en publiant ces horreurs, quoique d'ailleurs assez étalées dans les livres des Auteurs Payens) on voit, dis-je, dans cette lettre [a] que les postures & les nudités les plus infames des Sacrificateurs entroient dans les actions publiques de Religion, & que Porphyre étoit en peine du tour qu'on pouvoit y donner. Jamblique [b] pour réponse à cet article, dit qu'il convient de reconnoître les Dieux pour auteurs de la fécondité de toutes choses, & ne rougit pas de l'indécence des signes qu'on donne de cette reconnoissance. Quant aux actions si notoirement violentes & injustes, qu'avec tous les adoucissemens tirez de la Métempsychose, on ne sçauroit les attribuer aux Dieux; Jamblique les rejette sur les Démons en cette maniére.

X. *Supposition.* Les Démons, parmi lesquels il y en a de malfaisans, se présentent quelquefois à la place des Dieux dans les mystéres: mais ce n'est que quand l'Enchanteur y a donné lieu, n'ayant pas bien consulté ses régles. Car alors ces singes de la Divinité sont ravis de passer pour ce qu'ils ne sont pas; & afin de signaler leur puissance par des choses extraordinaires, ils commettent bien des desordres & bien des méchancetez dont les Dieux n'auroient pas été capables.

Mais pourquoi l'Enchanteur, qui est censé s'adresser toûjours aux Dieux, use-t-il quelquefois de priére, & quelquefois de commandement & de menace, suivant qu'il est prescrit dans ses livres? C'est, comme vous l'avez vû, une chose

a Sect. 1. ch. 11. b Sect. 4. ch. 7.

qui

qui embarrasse Porphyre. Jamblique [a] répond d'abord que c'est parce que l'Enchanteur agit tantôt en homme, & il supplie; tantôt en Dieu, & il le prend alors sur un autre ton. Cela ne satisfait pas, parce que le ton du commandement ne peut jamais lui bien convenir, celui de la menace encore moins. Pour sauver cet endroit du cérémonial de la Théurgie, Jamblique a recours à une chose qu'on peut bien appeller une pure supposition: vous en jugerez.

XI. *Supposition.* [b] Parmi les Génies il y en a d'une certaine espéce irraisonnable, il y en a qui ne raisonnent point. Ils ont pourtant quelque chose de divin, en ce que leur fonction concourt à la conservation du Monde entier, tout comme celle des Dieux vraiment Dieux, à cela près que leur fonction dans le Monde est bornée à une seule chose, au lieu que celle des Dieux s'étend à mille choses différentes. Ces Esprits limitez ne sont dans l'Univers que pour un seul usage, & ne sçavent, pour ainsi dire, qu'un métier: chacun a le sien dont il s'acquitte parfaitement. Il en est d'eux comme d'un couteau, par exemple, qui est bon pour trancher, & qui n'est bon pour rien au-de-là. Comme ils n'ont point à choisir entre diverses occupations, ils n'ont pas besoin de discernement. Ce sont donc des esprits irraisonnables, & par cet endroit inférieurs à l'Homme qui est doüé de raison. Comme ils n'ont point de jugement (c'est toûjours [c] Jamblique qui parle) ils ne comprennent pas que quand l'Enchanteur ménace

a Voyez le 2. ch. de la 4. sect.

b Sect. 4. ch. 1.

c Voyez encore le ch. 5. de 6. section.

de renverser tout l'Univers, s'il n'est promptement obéï, il se vante de plus qu'il ne peut; & craignant effectivement le bouleversement du Monde, ils vont lui offrir leur service pour l'appaiser. Les commandemens & les menaces Théurgiques ne s'adressent donc qu'à ces Génies brutes & aveugles, qui semblent faits exprès pour essuyer la forfanterie d'un Enchanteur, & ausquels Jamblique n'auroit peut-être jamais pensé, sans l'objection ou la raillerie de Porphyre. Non content de cela, Jamblique qui veut à toute force que les menaces, c'est-à-dire, la partie la plus frapante de la cérémonie, ne soient pas perduës; & qui sent bien que ses Dieux irraisonnables pourroient lui être contestez, profite ici de l'opinion constante de la *patibilité*[a] des Démons, & prétend que la frayeur gagne quelquefois ces Génies, quoique plus éclairez sans comparaison que ceux dont il a été parlé, quand l'Enchanteur en colére parle d'arrêter le mouvement des Cieux & des Astres. Car comme ils sçavent, dit-il, que si la machine du Monde ne tournoit plus, ils y seroient sans emploi; ils frémissent à la seule idée du péril qui les trouble, & sans examiner de plus près la chose, ils prennent le parti d'obéïr.

On ne comprend pas comment un homme d'esprit, comme ce Platonicien, peut dire sérieusement des puérilitez de cette nature. Rien n'est plus propre à faire voir que les objections de Porphyre, qui ne sont qu'une partie de celles des Péres, demeurent sans réponse: & c'est pour cela que j'ai crû qu'il m'étoit permis d'en parler. J'ai vû des personnes qui regardoient le livre *des Mystéres Egy-*

[a] Sect. 6. ch. 6.

ptiens, comme un livre qui enseignoit la Magie. On peut dire qu'il dessille les yeux sur la Magie Théürgique, & qu'il en expose tout le ridicule. Ce qu'il enseigne parfaitement, ce sont trois ou quatre choses qui servent pour la lecture des Péres. Premiérement, qu'ils n'imposent rien au Platonisme quand ils traitent de Magie sa Théürgie : les Magiciens, les Enchanteurs, les *Goëtes* qui en étoient la pire espéce, c'est-à-dire, les artisans des maléfices, sont des hommes divins, & de petits Dieux pour Jamblique : selon lui le commerce avec des Génies qui veulent être adorez, & en particulier avec les Démons, Esprits sujets aux passions, Esprits jaloux des honneurs divins, Esprits malfaisans & superbes ; ce commerce-là est le but & l'essentiel de la Théürgie. En cela les Péres n'ont dit que ce qu'il a dit.

Secondement, qu'ils ont eû raison de nommer cette Magie-là très-infame & très-abominable, au lieu qu'il la nomme, lui, toute sainte & toute divine. Il en publie pourtant lui-même les abominations, la turpitude, les maléfices, qu'il colore par des fictions puériles. Qui la nomme mieux, ou des Péres ou de lui, cette Magie telle qu'il nous l'expose lui-même ?

Troisiémement, qu'ils ont eû raison de dire que c'étoit une Magie dont le Démon se méloit : non pas en la maniére, ni pour les causes extravagantes que ce Platonicien se l'imagine ; car aucun Pére n'a ni dit, ni pensé, ou que les offrandes méthodiques faites aux Génies pour les faire marcher en belle ordonnance, ou que les termes bizarres d'un langage inconnu, ou que les menaces forcenées faites aux Génies irraisonnables, ou que la vertu talismanique d'un morçeau de terre divine & *déi-*

forme, ou que telles autres impertinences, fussent (indépendamment de tout pacte) le secret infaillible de mettre le Démon en action pour les opérations surnaturelles. Mais les Péres ont crû ce que le bon sens & la Religion font croire aujourd'hui à tous ceux qui ont de l'un & de l'autre, çavoir, que c'étoit le Démon qui souffloit la superstition, la violence, l'impudence & l'incontinence, tant aux acteurs qu'aux spectateurs de cérémonies aussi abominables que celles dont parle Jamblique : que quand les Théurges y voyoient des figures de Génies admirablement belles, si pourtant ils voyoient rien de tel, *si tamen vel tale aliquid vident* (qu'on remarque bien cette conditionelle de S. Augustin, fort différente d'une affirmative absoluë) c'étoit qu'alors Satan se transfiguroit en Ange de lumiére. Ils ont crû que puisqu'il y a eû de vrais Magiciens & de vrais Enchanteurs, qui ont accrédité l'Idolâtrie parmi les Payens, comme l'Ecriture en fait foi ; tout le surnaturel de la Théurgie des Platoniciens, s'il y en avoit comme l'assuroit Jamblique, & comme tous les Payens le prétendoient ne pouvoit être que l'effet de l'Art diabolique des Magiciens & des Enchanteurs. Ne le croyons nous pas de même ? Mais comme nous sçavons tous que les vrais Enchanteurs ne sont pas très ordinaires : de même les Péres n'ont jamais crû, ni témoigné croire, qu'il fût impossible que d'habiles charlatans, contrefaisant les vrais Enchanteurs dans les cérémonies Théurgiques, y donnassent à leurs dupes du faux surnaturel pour du véritable : qu'ils assurassent, par exemple, qu'ils voyoient certaines figures d'Anges ou de Dieux admirablement belles,

a S. Aug. de la Cité de Dieu, liv. 10. ch. 9.

quasdam admirabiliter pulchras Angelorum imagines vel Deorum; sans néanmoins voir rien de tel, *si tamen vèl tale aliquid vident.* C'est donc imposer aux Péres, que de dire qu'ils ont crû bonnement tous les miracles du Paganisme: & ce seroit foiblement défendre les Péres que de dire qu'à la vérité ils ont crû la plûpart de ces miracles, mais qu'ils les ont attribuez à l'opération du Démon. La vérité est qu'ils ont prouvé victorieusement aux Payens, que quand on leur passeroit tous leurs prétendus miracles, ils en devroient conclure que leur Religion est le pur ouvrage des Génies malfaisans & ennemis de l'Homme; lesquels, selon eux, avoient la puissance d'opérer des miracles, & auxquels seuls, selon eux encore, on pouvoit attribuer de tels miracles, qui n'alloient qu'à affoiblir la croyance de la Divinité, & à corrompre les mœurs. Pure *concession*, MONSIEUR, de la part des Péres touchant les miracles du Paganisme: voilà la clef de leurs livres sur cette matiére, & la vraye réponse aux téméraires qui leur imputent un excés de crédulité. On le verra dans ma lettre *des Oracles* que vous avez déja vûë en datte du 20. Janvier 1705.

Au reste, MONSIEUR, ce n'est pas une petite obligation que je vous ai, de m'avoir communiqué les Notes çavantes & judicieuses de M. Gale sur le livre des Mystéres de Jamblique. La traduction Latine qu'il en a faite, marque un homme stilé à la Philosophie telle qu'elle étoit dans ses premiéres sources; connoissance nécessaire pour réüssir à traduire les Ouvrages Théologiques des Grecs, parce qu'ils n'avoient d'autres Théologiens que leurs Philosophes.

Si je ne citois que Jamblique sur la Théürgie,

on croiroit qu'il pourroit avoir eû des singularitez sur cette matiére, & qu'il y faisoit trop entrer de Magie, & trop de Génies. Mais nous sçavons, & nous lisons ce qu'en croyoit [a] Apulée dans le „ second siécle ; que les Génies ou Démons se „ plaisent à être honorez dans les Temples ; que „ la varieté des Sacrifices leur fait plaisir ; que la „ Divination des Aruspices, des Augures, des „ Inspirez, & des Interprétes des songes, les re„ garde, ainsi que les miracles de la Magie. *Per hos Græco nomine Δαίμονας nuncupatos, cuncta denunciata, & Magorum miracula, omnesque præsagiorum species reguntur*, &c. On sçait par lui-même qu'il fut accusé juridiquement d'avoir eû recours à des miracles de cette espéce ; tant pour se faire aimer d'une riche veuve qu'il épousa, que pour la défaire d'un fils qui troubloit la tranquillité de ce mariage. *Me causam pro uxore mea Pudentilla agere aggressum, de composito, nec opinatem, insimulare Magicorum maleficiorum, ac denique necis Pontiani privigni mei cœpere.* Il employa toute son éloquence à se laver de ces deux miracles, & en vint à bout. S'il croyoit la Magie si miraculeuse & si divine, il n'avoit, dit [b] S. Augustin, qu'à s'en faire honneur ; il devoit en être le martyr, comme les Chrétiens souffrent volontiers le martyre pour nos véritez divines ; il devoit se tenir sûr que les Dieux, auteurs d'un art si divin & si pieux, le récompenseroient de ce sacrifice dans l'autre monde. Il trouva plus à propos de n'y pas compter.

a Apulée de l'Esprit Familier de Socrate.

b *S. Aug. de la cité, liv. 8. ch. 19.* „ Pro divinis operibus prædicandis, humanam vitam sibi adimi non timeret: sicut Martyres nostri, cùm eis pro crimine objiceretur Christiana Religio, &c.

Comme je remarque que Maxime de Tyr, Plotin, Porphyre, Salluſte, & les autres Platoniciens, ne ſont ni aſſez uniformes ni aſſez précis ſur ce qui concerne la Théurgie ; je profiterai ici volontiers de ce que le docte & laborieux Marſile Ficin a recueilli de ſes lectures ſur cette matiére. Voici l'abrégé de ce qu'il en dit dans ſon Commentaire ſur le 5. chapitre du 5. livre de la 3. Enéade de Plotin.

Les Platoniciens avoient imbu le peuple de la penſée que les Miniſtres des choſes ſaintes ſçavoient l'art non-ſeulement de traiter avec les Génies en leur particulier, mais encore d'en attirer de tel caractére qu'il leur plaiſoit pour les attacher à un temple, à une ſtatuë, à un arbre, à une fontaine, à un antre, à un bocage, à tels autres lieux qu'on appelloit ſaints, parce qu'on croyoit que quelque Dieu ou Génie en étoit le Gardien. Là il inſpiroit ſes Prêtres & ſes Prêtreſſes, il recevoit les priéres & les ſacrifices, & il faiſoit ſentir les effets de ſa protection & de ſa préſence, & au public, & aux particuliers. C'étoit ſur cette perſuaſion populaire qu'étoit fondé le culte Idolatrique. Ceux qui cherchoient des raiſons apparentes pour juſtifier que les différentes cérémonies, en quoi conſiſtoit ce culte, étoient propres à concilier naturellement l'attention & la faveur des Génies, & à les engager à deſcendre en ſuivant leur attrait, établiſſoient pour cela quelques principes, qui ont été remarquez par Marſile Ficin.

Ils prétendoient en premier lieu qu'il falloit avoir égard à la matiére dont étoit compoſé le corps de chaque eſpéce de Génies ſelon leurs ſphéres, c'eſt-à-dire, ſelon l'endroit de l'eſpace étendu entre nous & les étoiles, qui leur avoit été aſſi-

gné pour le peupler. Car les Génies avoient des corps, c'étoient des animaux invisibles; & l'on en reconnoissoit au moins de quatre espéces sur le témoignage d'Orphée : les Dieux ou Génies célestes dont le corps étoit tout de feu, les éthériens ou aériens dont le corps étoit fait d'un mélange d'air & de feu, les aquatiques qui avoient quelque alliage d'une eau subtile ajoutée à l'air & au feu, & enfin les terrestres qui avoient pardessus tout cela quelques grains d'une terre fine & legére qui entroit dans leur composition.

En second lieu, les Maitres de l'art des invocations & évocations faisoient faire grande attention à l'indissolubilité ou à la dissolubilité de ces quatre divers composez. Car, disoient-ils, ces corps qui sont tout de feu, sans nul alliage, ne perdent jamais rien de leur substance, par la facilité avec laquelle l'Ame embrasse & serre de tous côtez également une seule matiére, disposée à se tenir unie & ramassée par son *homogénéité*. Mais il se détache continuellement quelques petites parties de tous ces autres corps qui sont faits d'un mélange de matiéres *hétérogénes*, plus ou moins toutefois, selon le dégré de la mixtion.

Troisiémement, les Invocateurs & Evocateurs jugeoient par-là de la qualité de l'attrait ou de l'aliment convenable à chaque ordre de ces Génies. Ils estimoient donc que les Génies Célestes, ne souffrant jamais aucun déchet dans leur corps, n'avoient besoin d'aucune sorte d'aliment : que les Ethériens ou Aëriens se pouvoient suffisamment substanter d'odeurs subtiles, comme celle des fleurs, celle de l'encens & des autres aromates : mais que les Aquatiques & les Terrestres nos voisins, étant sujets à faire des pertes plus sensibles,

avoient aussi besoin de *réparans* plus solides, tels que la vapeur du lait, du vin, & du sang, avec toûjours quelque fumée de chair rôtie sur les charbons.

En quatriéme lieu, de là les libations & les sacrifices sanglans pour les Génies les plus matériels, les simples parfums pour ceux qui le sont un peu moins, le chant & la symphonie pour attirer ceux qui ne sont pas prenables par l'odeur ni par la fumée, comme pour les Dieux célestes, qui se repaissent de Musique, accompagnée d'illuminations, disposez à avoir cette invitation pour agréable, supposé sur tout que pour se les concilier on prenne justement le temps que la Planéte qui les conduit est la dominante dans le *théme* du ciel. Car on supposoit que chaque Dieu visible, c'est-à-dire, chaque Planéte & Etoile fixe, avoit toûjours à sa suite un nombreux cortége de Dieux invisibles ou Génies, qui étoient plus portez à répandre leurs faveurs sur la terre dans le temps que l'Astre qu'ils servoient, avoit une espéce de domination & de triomphe dans le ciel.

Tels étoient les principes les plus généraux de cette Théürgie toute visionnaire, qui avoit pour fondement de prendre chaque sorte de Génie par son attrait, ce qui dépendoit de la prétenduë habileté du Théürge. C'étoit à lui à juger de quel Génie on pouvoit avoir affaire selon le temps & les circonstances, & à sçavoir si ce Génie aimoit particuliérement ou la danse, ou le chant, ou les piéces de musique composées sur un certain mode; ou le son de certain instrument, ou certaines figures de Mathématique: ou s'il étoit friand [a] de

[a] Hom. Il. 4. 49.

liqueurs, ou de bonnes senteurs, ou de puanteurs *intolérables*, dit Saint Clément, *comme est celle de tout ce qu'on brûle d'une victime dans le sacrifice; car ce qui en est bon n'est pas pour les Dieux, mais pour le Sacrificateur, suivant la raillerie de Ménandre*; à laquelle ce Pére ajoûte la sienne sur cette déclaration de Jupiter dans Homére,

Oüi, je dois préferer, si je suis équitable,
Priam à tous les Rois de la terre habitable,
La nation Troyenne aux autres Nations.
Douces odeurs de rôt, douces libations,
(Car c'est-là notre part des fumeux sacrifices)
S'y font toûjours sentir sur mes autels propices.

» Si les senteurs de cuisine, dit Saint Clément, » sont la part des Dieux de la Gréce, & si c'est par-» là qu'elle distingue ses Dieux, les Grecs ont fait » tort à leurs cuisiniers de ne les avoir pas déifiez; » vû que ces senteurs sont aussi leur part, & qu'ils » joüissent de la même béatitude. Du moins les » adorateurs des Divinitez à la Gréque auroient » dû choisir pour le lieu de l'adoration l'âtre de la » cheminée comme le lieu le plus ordinairement » parfumé de cette senteur qui a la vertu d'attirer » les Dieux.

Porphyre dont vous avez déja vû, MONSIEUR, dans la huitiéme Lettre une invective pleine de feu contre les Démons ou Génies sublunaires, invective également contre les Théurgues qui les invitent à leurs cérémonies. Il est persuadé que les crimes horribles & la vie abomi-

2 S. Clém. 7. Tapiss.

pable d'un Enchanteur sont le charme le plus puissant pour attirer ceux de ces Génies dont il a le plus affaire pour ses maléfices. Il ajoûte qu'ils s'attachent d'eux-mêmes aux hommes les plus corrompus, sans autre magie que l'envie qu'ils ont de prendre part à leur intempérance & à leurs emportemens. Car il donne à ces Démons dissolus une certaine faculté de sucer les esprits du sang, échauffé par la bonne chére & par la passion dans le corps d'un homme, & de goûter par-là de ses alimens & de ses délices. C'est pour apprendre à Firmus le vrai moyen de se préserver de ces dangéreuses sangsuës, qu'il a composé son traité *de l'Abstinence*. Car elles n'auront garde de l'aller sucer tandis qu'il ne mangera de rien qui ait vie, comme il le lui conseille, aussi-bien que de ne participer jamais aux sacrifices où il y a du sang répandu.

Mais avant sa lettre à Anébon, & avant le Traité de l'Abstinence, Porphyre en avoit publié un autre, où il s'étoit très-mal-à-propos déclaré contre Platon sur l'article des Idoles, comme on le voit par un extrait qui ne se trouve que dans Eusébe[a], qui a crû le devoir conserver pour la confusion de ce faux Platonicien si emporté contre les Chrétiens. C'est-là que contre la décision formelle de Platon, Porphyre décide que l'or, l'argent, & l'ivoire sont des matiéres merveilleuses pour en faire des simulacres adorables; à quoi il ajoûte de son chef le crístal, le marbre de Paros, & le marbre noir. Il trouve que toutes les belles figures d'hommes, de femmes, de jeunes garçons, de jeunes filles, répréſentent fort naïvement & les Dieux en général, comme animaux raisonna-

a Euséb. Prép. Ev. liv. 3. ch. 7.

bles, & telles & telles Divinitez en particulier, commes différentes entre elles. Enfin, MONSIEUR, il y profane toute notre Mathématique, & en fait passer toutes les figures en symboles idolatriques ; nos cercles, nos pyramides, nos cones, nos cylindres, & nos triangles : mais la pudeur la plus médiocre n'oseroit exprimer par quel endroit quelques-unes de ces figures sont divines & symboliques pour ce Philosophe impudent. Que n'ont pas été forcez de dire les Péres de l'Eglise, en des langues moins sévéres que la nôtre, contre les infames peintures dont cet homme justifie ici l'usage & l'exposition dans les actions Théürgiques & dans les Fêtes Payennes ?

On peut marquer la juste horreur que l'on a des abominations de l'ancienne Idolâtrie, en voulant ignorer même en quoi elles consistoient ; & c'est-là le parti le plus loüable pour les personnes qui ne peuvent pas vaquer à la lecture & à l'érudition : mais on peut dire aussi & que l'horreur de telles abominations s'augmente à mesure qu'on les connoît, & que cette connoissance en fait concevoir autant de mépris que d'horreur. C'est, MONSIEUR, ce que je me suis proposé en exposant dans cette Lettre la théorie du culte idolatrique, dont j'exposerai la pratique dans la suivante. *La Divination les Sacrifices, & les Fêtes Payennes*, en feront trois articles non seulement curieux, mais utiles, à ce qu'il me paroît, pour l'intelligence de certains Ouvrages des Péres. Je suis, &c. MOURGUES, J.

A Toulouse ce 7. de Juin 1708.

TABLE
ET ORDRE
DES MATIERES
DE LA VIII. LETTRE.

Des Dieux de la Fable.

CEs Dieux étoient de la création des Poëtes: ils faisoient l'objet de la vénération du peuple, & de la dérision des Philosophes. 267. 268

Article I. *L'indécence de la Mythologie poëtique. Homére & Eschyle critiquez à ce sujet par Platon.* 269...271

Sa critique a été approuvée & continuée par les Péres, & en particulier par S. Clément Alexandrin qui profite de la réprimande faite aux Dieux par Ion dans Euripide. 271...273

Endroit fort vif & fort beau de S. Cyrille d'Alexandrie contre les peintures des Dieux de la Fable, en réponse aux fades railleries de Julien l'Apostat sur les peintures de la Croix que les Chrétiens mettoient par tout. 273. 274

Deux loix remarquables de Platon, l'une pour fermer l'entrée des Villes de sa République aux Poëtes Mythologistes, l'autre pour la fixation des matiéres sur lesquelles les Poëtes peuvent écrire, & pour établir des Reviseurs de leurs Ouvrages. 274...276

Les Romains avoient abandonné les Dieux à l'indiscrétion des Poëtes, contre laquelle ils s'étoient munis eux-mêmes d'une loi des plus sévéres. 276. 277

Les douze ou vingt Dieux choisis *des Romains sembloient à S. Augustin n'avoir été choisis que pour être plus maltraitez par les Poëtes, que les Dieux obscurs. Les Poëtes & les Dieux poëtiques satyrisez par Xénophane.* 277. 278

Ces Dieux-là n'avoient été que des hommes. Leur Histoire publiée par Evhémére. Le sépulcre de Jupiter dans l'Isle de Créte, & son berceau dans la Ville de Parrhasie. Mars jugé dans son Village pour crime d'homicide, d'où S. Augustin tire la vraie étymologie de l'Aréopage. La vie scandaleuse de Vénus dans l'Isle de Chypre. 278...281

Ce que c'étoit que les Dieux Politiques, dont le Conseil des Villes se réservoit la création. L'induction que les Péres en tiroient contre les Dieux Poëtiques. Doctrine impie du Pontife Scévola exposée & censurée par S. Augustin: elle vouloit que les Doctes eussent leur Religion à part, & que celle du peuple fut mêlée d'erreurs. 281...284

L'Apothéose Impériale, & les autres Apothéoses arbitraires, attaquées par les Péres, & toutes propres à dessiller les yeux aux Payens. 284.285

Article II. *La Mythologie Poëtique, tournée en Allégorie par les Philosophes. Raisons de cette tentative, qui a occupé Platon, Zénon, Cléanthe, Chrysippe, Varron, & Ciceron: Les étymologies employées pour la faire réussir.* 285... 292

L'inutilité, & le mauvais effet de cette tentative, qui n'a abouti qu'à fortifier le Polythéisme popu-

leire, en multipliant les Théopées, *c'est-à-dire, en fournissant au peuple deux nouvelles manières de se faire des Dieux.* 292... 296

Quand il seroit vrai que les Poëtes n'auroient voulu donner les Divinitez de la Fable que pour des Divinitez allégoriques, ils auroient toujours manqué de discernement, comme Platon le fait voir. Les Romains sous leurs premiers Rois, rejettoient & la Mythologie & l'Allégorie. 296... 298

TABLE ET ORDRE DES MATIERES DE LA IX. LETTRE.

Des Idoles.

Article I. *LA créance du peuple touchant les Idoles, très-différente de celle des Philosophes. Le peuple regardoit les Idoles comme des Dieux. Héraclite regardoit les Idolâtres comme des insensez. Zénon ne vouloit point de Temples dans la République qu'il avoit imaginée. Xénophane contre la folie de tailler ou de peindre les Dieux sous des figures humaines.* 300... 303

Réflexions de S. Clément sur les Originaux que les Sculpteurs & les Peintres avoient copiez pour faire des Dieux. S. Augustin contre Trismégiste qui croyoit que l'ouvrage de l'Homme pût devenir un Dieu. Toutes figures d'hommes & d'animaux bannies des Temples par Numa; ce qui l'a fait regarder comme un Pythagoricien, quoiqu'il ait vécu avant Pythagore. 303... 305

Socrate & Platon toléroient les Idoles à des conditions qui ont fait juger qu'ils avoient dessein d'en abolir l'usage. 305. 306

Trois principes de Maxime de Tyr pour essayer de donner un tour raisonnable à l'Idolâtrie. Ce que S. Augustin & Lactance opposoient à ceux d'entre les Idolâtres qui déclaroient que le culte rendu à l'Idole étoit rélatif aux Dieux. 306...310

Article II. *De la Théürgie, de l'alligation prétendue des Génies aux Idoles, & de leur assistance également imaginaire aux Télétes.* 306. & suiv.

Trismégiste vouloit faire regarder les Idoles comme des corps animez par un Génie, & accordoit aux hommes le pouvoir de faire d'une statuë un animal divin ou un Dieu. 311. 312

Les Platoniciens du troisiéme siécle ne reconnurent que la simple assistance ou présence des Génies aux cérémonies qui se faisoient autour des Idoles, sans parler d'animation, ni même d'alligation. 312. 313

De la Théürgie. *Comment elle est définie par S. Augustin, par Porphyre & par Jamblique. Ce qu'on entendoit par les Télétes. Eclaircissement sur les Dissertations de Porphyre & de Jamblique concernant la Théürgie. Ce qui mit ce dernier en faveur auprès de l'Empereur Julien, & ce qui causa sa disgrace sous le regne de Valens.* 313... 318

Difficultez proposées par Porphyre contre la théorie & contre la pratique de la Théürgie, dans sa fameuse Lettre à Anébon. 318... 330

Onze suppositions de Jamblique, pour résoudre, s'il est possible, toutes ces difficultez. 330... 330

Trois réflexions importantes pour justifier la maniére dont les Péres ont parlé des cérémonies ou Télétes payennes. 330... 333

Appulée, Maxime de Tyr, Plotin, Porphyre, Salluste Platonicien, & quelques autres, autre Jamblique, rangez par Marsile Ficin, sur la doctrine des Génies & de la Théürgie. 333...

S. *Clément profite d'une raillérie de Ménandre contre les Théürges ou Sacrificateurs. Porphyre invective contre eux; quoi qu'il eût approuvé en un autre temps l'usage des simulacres, & des symboles idolatriques.* 337... 340

CONTINUATION DU PLAN THEOLOGIQUE DU PAGANISME.

X. LETTRE.



A TOULOUSE,
Chez JACQUES LOYAU, Imprimeur, Libraire, & Juré de l'Université, ruë de la Porterie, à la Pallas.

M. DCCXII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

PLAN
THÉOLOGIQUE
DU PYTHAGORISME
DES AUTRES SECTES
DE LA GRE

PLAN THÉOLOGIQUE DU PYTHAGORISME, ET DES AUTRES SECTES SCAVANTES DE LA GRECE.

X. LETTRE. A MONSIEUR DE LALOUBERE, de l'Académie Françoise.

DES TROIS PRINCIPALES fonctions du Culte Idolatrique, qui étoient la Divination, les Sacrifices, & la célébration des Fêtes.

MONSIEUR,

LA langue de Ciceron est nommée *une langue riche*, par [a] Saint Jerôme: elle ne l'est peut-être

[a] Lettre 41. à Pammachius & à Océan.

davantage nulle part, que dans les deux livres de la Divination. Je sçavois bien que j'y avois comme en reserve, quelque chose de précieux sur la principale matiére de cette Lettre : je viens de les relire, ces deux Livres charmans, & je me trouve plus riche que je ne pensois. Il me falloit cela pour vous mener par des choses de quelque agrément aux spéculations de Jamblique, qui sont seches & un peu tristes : après cela Jamblique est ma meilleure ressource, s'agissant de vous exposer ici la Théologie du Paganisme sur les trois principales fonctions du culte Idolatrique, qui étoient *la Divination*, *les Sacrifices*, & *les Fêtes*, ou Orgies des Idolâtres. Les Péres en ont beaucoup parlé : & cette connoissance éclaircit bien des choses dans leurs Ouvrages.

ARTICLE PREMIER.

De la Divination, sujet très-problématique parmi les beaux Esprits d'Italie.

JE marquerai par ordre, premiérement les dogmes Philosophiques sur la Divination ; secondement les différentes maniéres dont on la pratiquoit ; troisiémement les lieux où l'on prétendoit qu'elle avoit le mieux réüssi, & qui en étoient devenus les plus célébres.

Ciceron & son frére Quintus avoient dans leur belle maison de campagne un endroit agréable & rétiré, qu'ils appelloient leur Lycée ; la fraîcheur des allées qui les invitoit à s'y promener, & les sujets de Philosophie qu'ils y traitoient ordinairement ensemble, leur retraçant l'idée des sçavans

tes promenades d'Aristote qu'ils a estimoient, & au dessus de quoi, comme ils le b disent, ils ne voyoient que Platon. Un jour y ayant été question de la Divination, dont le miraculeux révéré du peuple, étoit assez problématique parmi les gens d'esprit, Quintus prit le pour sur lequel il étoit bien prêt, & le lendemain Ciceron traita le contre d'une maniére qu'on peut dire victorieuse, ou du moins éblouissante.

Quintus en fit d'abord un point de Religion, & supposa que c'étoit toûjours les Dieux qui faisoient deviner, qui que ce fût qui s'en mêlât; & que si les bêtes & les choses inanimées prédisoient l'avenir, c'étoit eux qui réglotent les signes qu'elles en donnoient aux Interprétes des sacrez pronostics. Ciceron ne contesta pas cette proposition conditionelle, Si le fait de la Divination est prouvé, il est aussi prouvé que les Dieux en sont les auteurs: mais il nia tout court la condition & le fait, prétendant que ce n'étoit-là en tout qu'illusion & superstition.

Quintus après avoir indiqué, comme une chose très-constante, la vénération & l'attention scrupuleuse de tous les anciens peuples sur les Oracles & sur les présages des choses futures, s'étend d'une maniére agréable & intéressante pour ses lecteurs, sur les événemens les plus mémorables de l'histoire de son pays, tous marquez par quelque prédiction, ou par quelque prodige qui porte à croire que les affaires des Romains ont été celles

a *Ciceron liv. 1. de la Divination.* Singulari vir ingenio Aristoteles, & penè divino.

b *Dans les Tuscul. liv.* 1. Aristoteles longè omnibus (Platonem semper excipio) præstans & ingenio & diligentia.

des Dieux, & que ce seroit manquer de Religion que de ne pas regarder comme toute divine, la fondation de la République ; idée des plus flateuses pour une Nation, à laquelle il ne manquoit que de se faire adorer, après s'être fait redouter, c'est-à-dire, haïr du reste du Monde. A quoi il ajoûte, comme une chose plus capable de faire impression sur les Sçavans, l'autorité de Pythagore, de Démocrite, de Socrate, de Platon à la tête de l'ancienne Académie, laquelle a transmis la créance de la Divination à toutes ses différentes réformes ; d'Aristote & de toute la succession du Péripatétisme, de Zénon & de sa secte Stoïcienne la plus attachée de toutes à cette ancienne doctrine ; en un mot, de tous les Philosophes, s'il on en excepte [a] Epicure, qui n'est, dit-il, qu'un enfant, ou un *bégayeur* sur tout ce qui concerne les Dieux, & Xénophane de qui il n'a rien à dire, sinon qu'il est le seul qui ayant reconnu des Dieux, ait nié absolument la Divination. Quinctus demande donc si après que tous les hommes se sont expliquez sur ce fait, il faut attendre que les bêtes parlent pour l'attester aux incrédules. *Si ratio mecum facit, si eventa, si populi, si nationes, si Græci, si Barbari, si majores etiam nostri; si denique hoc semper ita putatum est; si summi Philosophi, si Poëtæ, si sapientissimi viri, qui Respublicas constituerunt, qui urbes condiderunt: an dum bestiæ loquantur expectamus, hominum consentiente auctoritate contenti non sumus?*

Que réplique à cela Ciceron ? Dans l'impossi-

a *De la Divination liv.* 1. .... Præter Epicurum balbutientem de Natura Deorum... Colophonius Xenophanes unus, qui Deos esse diceret, Divinationem funditus sustulit.

bilité de dire quelque chose d'intelligible sur votre matière ; vous avez fait armes, mon Frére, d'une prodigieuse foule d'exemples qui ne sont tous que des contes. Sur quoi je vous dirai d'abord que je ne crois pas qu'il soit du Philosophe de prouver par témoins : car ils peuvent dire vrai par hazard, & déposer faux par méchanceté. C'est par des argumens & par des raisons qu'il faut montrer que les choses sont comme on les dit, & non pas par des faits, sur tout par une sorte de faits qu'il m'est permis de ne pas croire. [a] *Cùm explicare nihil posses, pugnasti commentitiorum exemplorum mirifica copiâ : de quo primò hoc libet dicere. Hoc ego Philosophi non esse arbitror, testibus uti ; qui aut casu veri, aut malitia falsi fictique esse possunt. Argumentis & rationibus oportet, quare quidque ita sit, docere ; non eventis ; iis præsertim quibus mihi liceat non credere.* Après cela il attaque la Divination pied à pied ; il infirme les allégations de Quintus l'une après l'autre ; & par des réflexions malignes, mais fines, il tourne en fables peu sérieuses toute l'histoire sacrée de Rome. Il dit néanmoins qu'il faut maintenir tout cela dans l'honneur & la vénération où il est parmi le peuple : & qu'il est de la bonne politique de ne pas toucher aux pratiques communes de la Religion ; quoiqu'on voye bien ce qu'il en faut penser, & ce qu'on en peut dire, entre amis discrets, & un peu incrédules. [b] *Sed soli sumus : licet verum exquirere sine invidia, mihi præsertim de plerisque dubitanti.* Je ne me lasse pas MONSIEUR, de vous faire remarquer dans les Doctes de ce temps-là le scandaleux prin-

a De la Divination, liv. 2. b Liv. 2.

cipe de tolérer, & de fomenter même par des vûes de politique, *reipublicæ causâ*, les erreurs populaires en matiére de Religion, *errandum fuit in religione civitatis*; maxime si bien relevée par Saint Auguſtin, dont vous avez vû les paroles dans quelqu'une des Lettres précédentes.

Je ſuis encore plus obligé de faire obſerver que Ciceron ſe trompe certainement, & s'éblouït, quand il ſe flate de prouver ce paradoxe, Qu'il n'y a jamais eû de Divination, prenant ce terme dans toute ſon étenduë. Le premier peuple, qu'il n'indique que ſous les noms d'Aſſyriens & de Chaldéens, *Principio*, *Aſſyrii, ut ab ultimis auctoritatem repetam, qua in natione Chaldæi*... ce premier peuple, dis-je, avoit ſes prédictions & ſes Prophéties; & par ſes Prophéties indubitables on ſçait que les autres nations avoient du moins quelques Oracles, où le Démon oppoſoit de faux Prophétes aux véritables, & contrefaiſoit les miracles de la Puiſſance divine par les preſtiges magiques des Enchanteurs. Le plaiſir qu'on a de voir un habile Payen s'élever contre les ſuperſtitions Payennes, ne doit pas nous empêcher de voir qu'il va trop loin. Paſſons au ſecond article plus curieux de la diſpute de Ciceron avec ſon Frére, ou pour mieux dire, avec lui-même, & après avoir vû de quelle maniére il établit d'un côté, & détruit de l'autre, le fait hiſtorique de la Divination; voyons comment ſous le nom de Quintus il en développe la Théorie [b] où les principes Philoſophiques, & en met au jour la foibleſſe dans les répliques qu'il fait ſous ſon propre nom.

Quintus diviſe avec une netteté charmante une

[a] Liv. 1. de la Divinat. [b] *Idem*, & liv. 3. des Offices.

matiere aussi vaste & aussi confuse que celle de la Divination pratique, & ne donne à sa division que deux membres. *Il y a*, dit-il, [a] *deux manieres de deviner*, c'est-à-dire, de prévoir & de prédire l'avenir, *l'une artificielle, & l'autre naturelle. L'artificielle est celle des inspecteurs d'entrailles dans les sacrifices, celle des interprétes des prodiges & des éclairs, celle des Augures, des Astrologues, & de ceux qui jettent le sort. La naturelle est celle des songes, & celle de l'inspiration.*

Pour exposer succintement sa pensée, il veut dire que les Dieux ont deux voyes pour nous conduire à la connoissance de l'avenir, celle *des Signes*, & celle *de l'Inspiration*. Les signes sont certaines choses qui tiennent du prodige, ou par elles-mêmes, ou par la singularité des conjonctures dans lesquelles elles arrivent. Il suppose que l'on ait bien observé de tout temps que ces signes ont constamment les uns des suites heureuses, & les autres des suites funestes. Il veut que sur ces observations réitérées on ait fait un art de juger des suites par leurs signes. La Divination est *artificielle* dans ceux qui prédisent l'avenir suivant les régles de cet art prétendu. Par opposition à celle-là, & parce qu'on dit que nous faisons naturellement ce que nous faisons sans art, il nomme *naturelle* une autre sorte de Divination qui n'a point de régles : c'est celle des personnes qui disent sur l'avenir ce que les Dieux leur inspirent immédiatement, soit durant le sommeil, soit durant quelque sacré transport dont on est saisi.

Il n'y a point à raisonner *sur la Divination artificielle*. Les Dieux ne sont pas obligez de ren-

[a] Duo sunt enim divinandi genera ; quorum alterum artis est, alterum naturæ.

dre compte des signes qu'ils ont choisis pour pronostiquer l'avenir. Ils ont leur langage ; c'est à nous de l'étudier & de l'entendre si nous pouvons : ils ont leur écriture : le ciel, l'air, les entrailles d'une victime, sont partie de leurs livres, ils y écrivent ce qu'il leur plait ; c'est à nous d'apprendre à y lire : les bons Interprétes des signes ont comme la clef de chacun de ces chiffres ; & Quintus fait remarquer que pour qu'ils déchiffrent heureusement, il n'est pas nécessaire qu'ils soient remuez intérieurement & soufflez par les Dieux ; les régles de leur art, fondées sur une infinité d'observations, leur tenant lieu d'inspiration. Par-là la plûpart de ceux qui faisoient le métier de Devins, étoient exclus du nombre des Inspirez. [a] *Quæ enim extis, quæ fulguribus, quæ portentis, quæ astris præsentiuntur, hæc notata sunt observatione diuturna. Affert autem vetustas omnibus in rebus longinqua observatione incredibilem scientiam ; quæ potest esse etiam sine motu atque impulsu Deorum : cùm, quid ex quoque eveniat, & quid quamque rem significet, crebra animadversione perspectum est.* Il ne faut pas demander comment ou pourquoi tels évenemens sont liez à tels signes : car ce n'est pas-là une Divination raisonnée, mais purement conjecturale, ou appuyée sur une pure conjecture, *qui trompe peut-être quelquefois* (Quintus l'avouë) *mais qui le plus souvent méne droit à la vérité* ; ce sont ses propres paroles. *Ea est omnis opinabilis Divinatio : conjectura enim nititur, ultra quam progredi non potest. Ea fallit fortasse nonnunquam : sed tamen ad veritatem sapissimè dirigit. Est enim ab omni æter-*

[a] De la Divinat. liv. 1.

nitate repetita, in qua cùm pene innumerabiles res eodem modo evenirent iisdem signis antegressis, ars est effecta, eadem sæpe animadvertendo atque notando. Il ne me reste que deux choses à dire touchant cette Divination artificielle & conjecturale ; l'une, qu'elle étoit rejettée par les Péripatéticiens, *hæc improbantur à Peripateticis* : l'autre, que pour en voir la ridicule foiblesse dans son plus beau jour, il ne faut que lire le second livre de la Divination.

On raisonnoit plus sérieusement *sur la Divination naturelle*, qui étoit celle de l'inspiration, toûjours plus estimée que celle des signes. Voici le système de l'inspiration, comme on le concevoit à Rome, fondé sur trois suppositions des plus fausses, & des plus universellement reçûës toutefois dans le Paganisme. La premiére, Toutes les Ames, tant celles des Dieux que les nôtres, sont des détachemens de l'Ame du Monde répanduë partout dès le commencement des temps, comme un principe divin de sentiment & d'intelligence. Ainsi il ne se peut qu'il n'y ait quelque commerce entre les Ames divines & les humaines, comme entre parentes, issuës de la même tige, & toutes de même nature, disposées par-là à s'entrecommuniquer leurs impressions ; ce qui fait entre elles une maniére de langage & d'entretien, dans lequel les Ames des Inspirez peuvent s'instruire sur l'avenir : & c'est à cela qu'il faut rapporter la Divination naturelle, pour en parler avec esprit, dit Quintus, & pour en donner la cause Physique. *Altera Divinatio est naturalis : qua Physica disputandi subtilitate referenda est ad naturam Deorum, à qua haustos animos & delibatos habemus ; cùmque omnia completa sint & referta*

æterno sensu & mente divina, necesse est cognatione divinorum animorum animos humanos commoveri.

De plus (& c'est une seconde supposition en ce qu'on ne soit pas content de la premiére: mais par malheur celle-ci n'est pas moins chimérique que l'autre) notre Ame à chacun de nous, a vécu, dit-il, depuis le commencement du Monde, & a conversé avec une multitude innombrable d'Ames, de qui elle a appris tout ce qui doit arriver dans les temps à venir: elle a tout sçû & tout vû. L'occupation fatigante & infinie de conserver dans le meilleur état le corps auquel elle est unie, a effacé de sa mémoire les choses futures: mais elle se les remet en un moment quand elle peut parvenir à se dégager si parfaitement, & à se vuider si bien des soins du corps, qu'elle n'ait alors rien à démêler avec lui: c'est ce qui arrive aux Devins, & quelquefois à ceux qui dorment: & à moins de cela, point de Divination naturelle. *Animus quia vixit ab omni æternitate, versatusque est cum innumerabilibus animis, omnia quæ in natura rerum sunt videt... Cum ita solutus est & vacuus, ut ei plenè nihil sit cum corpore: quod aut Vatibus contingit, aut dormientibus... Viget enim animus in somniis, libérque sensibus ab omni impeditione curarum, jacente & mortuo penè corpore... Sed vigilantes animi vitæ necessitatibus serviunt, disjunguntúrque à societate divina vinclis corporis impediti.*

On commence de voir dans ces paroles une troisiéme chose qu'il suppose, sçavoir, qu'il y a deux états singuliérement propres, soit à la reminiscence des choses futures que l'on sçavoit autrefois, suivant la seconde supposition; soit au renouëment de commerce avec les Ames divines,

suivant la premiére. L'un de ces états est celui du sommeil ; l'autre est celui de l'extase, ou transport, d'une espéce d'aliénation d'esprit, qu'on nomme Enthousiasme ou Fureur, telle que celle des Devins, & des Poëtes, ou même des Orateurs extraordinairement échauffez & émûs dans quelques endroits des grandes actions d'éloquence. Il croit bien flater son Frére, que lui attribuer un grain de cette fureur, que Démocrite & Platon croyent essentielle pour un grand Poëte. *Negat enim sine furore Democritus quenquam Poëtam magnum esse posse : quod idem dicit Plato : quem, si placet, appellet furorem, dummodo is furor ita laudetur, ut in Phædro Platonis laudatus est. Quid vestra oratio in causis ? quid ipsa actio ? ... Equidem etiam in te sæpe vidi.* Ce qu'il y auroit de curieux, ce seroit s'il enseignoit le moyen de se concilier des songes & des fureurs de Devins : il descend à quelque détail là-dessus.

Et premiérement pour les songes, il nous prescrit avec Socrate & Platon une espéce de régime, qu'ils croyent eux & lui, qui peut aboutir à des rêves Prophétiques, s'il est permis d'user de ce terme. *Aller prendre son repos après un repas frugal, mais honnête. Pour la partie supérieure de l'Ame qu'on nomme l'Intelligence, la regaler de bonnes pensées qui la remuënt & qui l'élevent. Pour l'appétit concupiscible qui se nourrit de plaisir, ni ne le faire mourir de faim, ni ne le rassasier jusqu'au dégoût : car s'il manque quelque chose à la nature, ou si elle regorge de délices, l'un & l'autre a coûtume d'émousser la pointe de l'esprit. Pour l'appétit irascible, l'adoucir & le rafroidir. Alors il arrivera que les deux Puissances inconsidérées de l'Ame n'osant remuer, la troisiéme qui est la rai-*

son, & l'intelligence, aura des lumières vives & fortes pour former des songes : alors les visions que l'on aura durant le sommeil, seront tranquilles & accompagnées de vérité. Au lieu que ceux, en qui d'une part l'intelligence & la raison se trouvent profondément assoupies durant le sommeil, & de l'autre la partie brutale & sauvage de l'Ame, devenuë insensée par l'excés de boisson & de nourriture, s'échape & s'emporte, n'ont que des illusions toutes folles & extravagantes.

A ces régles de tempérance Quintus ajoûte [a] le principe Philosophique qu'à mesure que l'Ame est plus séquestrée du corps, elle a d'autant plus de vigueur & de vie ; entiérement séparée de lui après la mort, elle se ressouvient du passé, elle voit le présent, elle prévoit l'avenir : *aux approches de la mort, elle est*, dit-il, *beaucoup plus divine qu'auparavant:* [b] les mourans sont plus passionnez pour la vertu qu'ils n'avoient été jusqu'alors; & ceux qui ont mal vécu, c'est alors sur tout qu'ils sont touchez du plus vif repentir de leurs péchez. Or le sommeil est une espéce de mort: donc l'Ame y peut prévoir l'avenir dans les circonstances marquées par Socrate.

Ecoutons encore ce que Quintus aura à nous dire sur la Fureur, qui fait le second membre de la Divination naturelle. Lorsqu'en veillant on a l'Ame aussi détachée & débarrassée du corps, que le meilleur Devin la sçauroit avoir durant le som-

a Cùm ergo est somno sevocatus animus à societate & contagione corporis, tùm meminit præteritorum, præsentia cernit, futura providet.

b Nam qui sunt morbo gravi & mortifero affecti, tùm vèl maximè laudi student : eósque, qui secus quàm decuit vixerunt, peccatorum suorum tum maximè pœnitet.

meil, on est également en état d'être inspiré par les Dieux. *Ainsi*, dit-il, *ceux dont les Ames enflammées d'une ardeur soudaine, & extraordinairement émûes, mépriſent leurs corps, en ſortent, & s'envolent, voyent certainement dans ces excurſions les choſes qu'ils prédiſent quand ils parlent en inſpirez. Or il y a bien des choſes qui mettent de telles ames dans ce beau feu. On voit des Devins que le ſon des voix, & tout ce qui ſe chante ſur le mode Phrygien, jettent dans le tranſport: pluſieurs y entrent quand ils ſont dans des bocages ou des forêts, pluſieurs à la vûë des fleuves ou de la mer: & alors poſſedée de fureur, leur Ame voit les choſes long-temps avant qu'elles arrivent. Je crois auſſi qu'il y a eû quelques endroits de la terre d'où il ſortoit des exhalaiſons qui agiſſoient ſur les Ames, & leur faiſoient rendre des oracles... S'il y a long temps qu'on n'éprouve plus la vérité des Oracles de Delphes, éprouvée auparavant dans tous les âges; ſi ce lieu alors ſi célébre ne ſoûtient plus ſa gloire aujourd'hui que les Oracles y ſont déchus de leur excellence: il ſe peut que cette vertu de la terre qui cauſoit à la Pythie un tranſport dans lequel elle étoit divinement inſpirée, ſe ſoit évanoüie à la longue: comme on a vû quelques fleuves ou tarir, ou changer de lit.*

Chaque parole porte coup dans ce petit extrait, parce que Quintus y inſinuë toutes les pratiques ſuperſtitieuſes, que le peuple croyoit fort propres à rendre les ames furibondes (c'eſt le terme de

a Multóſque modis inflammantur tales animi: ut ii qui ſunt vocum & Phrygiis cantibus incitantur: multos nemora ſylvæque, multos amnes aut maria commovent quorum furibunda mens videt antè multò quæ futura ſunt.

Quirus, *quorum furibunda mens*) comme les clameurs, les Hymnes, le chant Phrygien, accompagné d'instrumens, copié & animé par la danse; ajoûtez la circonstance des lieux favorables à tels spectacles, les sombres bocages, la solitude des bois, ou des rivages de la mer, la douce rêverie qui saisit naturellement l'esprit au bord des belles eaux qu'on voit couler, & dont on entend le murmure. Il avoit été aisé de persuader que ce qui cause quelque leger transport ou de plaisir ou d'horreur aux ames communes, étoit capable de remuer tout autrement les ames mieux préparées aux divines impressions. La ressource des exhalaisons locales qui enfloient ces ames, & dont elles ne se déchargeoient que par des oracles, *anhelitus quosdam terrarum quibus inflatæ mentes oracula funderent*, cette ressource étoit merveilleuse, & pouvoit établir un Oracle telle part qu'il plairoit à un Inspiré ou à un Pythie. Les exhalaisons pouvoient néanmoins tarir à la longue; *vetustate evanuerunt*, bonne ressource pour expliquer la décadence des Oracles.

Mais [a] Ciceron, quand il quitte le personnage de son Frére, trouve très-plaisant que la terre de Delphes ait perdu sa force par laps de temps. Vous croiriez, dit-il, qu'on parle de vin, ou de quelque chose que l'on auroit salée pour la conserver: car cela perd sa force à la longue. *De vino aut salsamento putes loqui, quæ evanescunt vetustate.* Mais le temps peut-il venir à bout d'une force divine, comme celle de la terre de Delphes? Sçachons au moins depuis quel temps cette force s'est perduë. N'est-ce pas depuis que les gens ont

a De la Divination liv. 2.

commencé

commencé d'être moins crédules ? Il y a environ trois cens ans, continuë-t-il, que Demosthénes disoit que la Pythie *philipisoit* ; il vouloit dire qu'elle étoit d'accord avec Philippe, & que ce Prince l'avoit gatée. *Quæ vetustas est, quæ vim divinam conficere possit ? Quando autem ista vis evanuit ? an postquam homines minus creduli esse cœperunt ? Demosthenes quidem qui ab hinc annos prope ecc. fuit, jam tum* Φιλιππίζειν *Pythiam dicebat, id est quasi cum Philippe facere : hoc autem eo spectabat ut eam a Philippo corruptam diceret.*

La fureur de la Sibylle lui est aussi suspecte que celle de la Pythie. Une fureur qui [a] fait faire des Acrostiches lui paroit bien rassise. Il se défie de prédictions louches & obscures comme celles-là. C'est pourquoi il consent volontiers que le livre intitulé *la Sibylle* soit bien caché & bien serré, en sorte qu'il ne puisse être lû sans permission expresse du Sénat, comme il a été observé par le passé ; & à condition sur tout que de là en avant aucun lecteur n'y trouve un Roi pour le donner à la Ville de Rome : comme on avoit fait courir le bruit, il n'y avoit pas long-temps, que le faux Interprete de la Sibylle étoit prêt d'avertir le Sénat de donner le nom de Roi à celui qui en faisoit véritablement la fonction ; qu'autrement c'étoit fait de Rome. Un bon Republicain, comme Ciceron, soûtient que si cela est dans ce livre, ce livre ne vaut rien ; & que ni les Dieux ni les hommes ne souffriront pas qu'à l'avenir il y ait un Roi dans Rome. Ces

a In Sibyllinis ex primo versu cujusque sententiæ primis literis illius sententiæ carmen omne prætexitur : hoc scriptoris est, non furentis. Ea quæ Ἀκροστιχὶς dicitur, &c.

paroles, *qui callidè illa composuit*, font voir qu'il ne croyoit pas qu'une Prophétesse eût fait le livre, & qu'il le tenoit pour supposé. Il me semble que tout cela est à remarquer. Enfin il dit en général sur le sujet de la Fureur, qu'on a beau la nommer divine : qu'après tout fureur & folie, l'un revient à l'autre ; & que c'est avoir bonne opinion de la folie, que de croire qu'un fou voye l'avenir qu'il ne voyoit pas quand il étoit sage ; & qu'en perdant le sens qui le faisoit homme, il ait acquis quelque chose de ce qui fait les Dieux.

Que ne dit-il pas contre l'inspiration nocturne de ceux qui dorment ? Si les Dieux ont quelque chose à nous dire pour notre bien, quel mal feroient-ils de nous le dire quand nous veillons ? Que s'ils veulent nous parler durant le sommeil, que ne parlent-ils du moins clairement, sans qu'il nous faille recourir aux Interprétes des songes ? Faut-il tant de mystére & tant de détours pour nous dire, Faites cela, ou Ne faites point cela ? *Sine anfractu*, *Hoc facito*, *hæc ne feceris*, *directè diceret*. Un Dieu ne sçauroit-il nous le dire rondement ? Un homme qui se disposoit à courir dans les Jeux Olympiques, rêva qu'il étoit dans un chariot traîné par quatre chevaux. Il *fut bien vîte* à l'Interprête. Vous serez victorieux : ne voyez-vous pas ce que marque la vîtesse des chevaux ? Un autre Interprête lui dit, Les quatre chevaux qui vous traînoient, n'alloient-ils pas devant vous ? Cela veut dire que votre course ne sera pas heûreuse. Ciceron rapporte d'autres exemples très-bien choisis de l'ignorance des Interprétes qui se contredisent : après quoi il conclut qu'un Dieu qui parle énigmatiquement à un homme qui dort, sans lui fournir de sûr Interprête, ressemble à un

Ambassadeur Affricain ou Espagnol qui haranguetoit le Sénat Romain sans Truchement, *tanquam si Pœni aut Hispani in Senatu nostro sine interprete loquerentur.* Mais il y a des songes qui se trouvent véritables. Est-ce merveille que rêvant mille choses toutes les nuits, & quelquefois tout le long de la nuit, il arrive quelquefois quelque chose de ce que l'on a rêvé? Le tireur le plus maladroit ne peut-il pas par hazard rencontrer le but en tirant toute la journée? *Ainsi*, dit-il, *la Divination des songes est sifflée comme toutes les autres par quiconque a assez d'esprit pour regarder les songes comme des songes* Ainsi cet agréable & dangéreux Académicien, tantôt par de bonnes raisons, tantôt par des railleries très-fines, prétend avoir emporté toute Divination, tant naturelle, sçavoir la Fureur & les songes qu'artificielle, consistant en signes & en prodiges, dont il suit toutes les espéces une à une pour en mieux faire connoître la vanité & le ridicule.

Il dit, par exemple, que Pompée qui avoit du foible pour les fibres & entrailles de victimes, se trouva ordinairement joüé par les Aruspices, qui étoient pourtant les Devins les plus accréditez, & les plus occupez: & qu'il n'y avoit point de vieille radoteuse dans Rome qui crût qu'un taureau gras avoit vécu sans cœur, ou que son cœur s'étoit fondu dans le temps de l'immolation, puisque l'*Extispice* ne lui en avoit point trouvé, ce qui avertissoit que le cœur de César étoit menacé. Contre les vertus du Zodiaque & contre les Nativitez dressées à la Chaldéenne, il demande si tout ce qui périt à la journée de Cannes, étoit né sous la même étoile. Contre le sort jetté dans toutes les régles, à la Prénestine en un mot, il

écrit hardiment qu'il n'y a que la seule Ville de Préneste, & un vieux Temple, où l'on s'y amuse; & que ce n'est encore que le bas peuple, pas une personne de quelque distinction. Contre le vol des oiseaux, il prie les Augures de tous pays de convenir entr'eux s'il faut qu'il se fasse à droit ou à gauche pour être heûreux; & si le droit ou le gauche se doit prendre par rapport à l'oiseau ou à l'homme; les Grecs & les Barbares disant l'un, & les Romains l'autre; qu'on s'accorde aussi sur les espéces d'oiseaux qui volent pour prédire l'avenir; car à Rome elles sont réduites à un petit nombre, ailleurs rien presque ne vole, qui ne parle des choses futures. Quant à tant d'Oracles recueillis par Chrysippe, il croit que les Historiens Grecs, & nommément Hérodote, d'où Chrysippe les a tirez, ont autant besoin de caution qu'Ennius, qui a visiblement supposé l'oracle captieux qu'il prétend avoir été rendu à Pyrrhus par ce vers Latin, dans lequel Apollon ne lui disoit rien; puisqu'il lui disoit également qu'il pouvoit vaincre les Romains & en être vaincu:

Aio te, Æacida, Romanos vincere posse,

Premiérement, dit Ciceron, *jamais Apollon n'a parlé Latin, secondement les Historiens Grecs n'ont rien sçû de cet Oracle, troisiémement Apollon avoit déja cessé de faire des vers du temps de Pyrrhus: en dernier lieu, bien que les Eacides fussent des plus sottes gens qui fussent au monde, comme Ennius le dit par cette expression originale,*

Stolidum genus Æacidarum,
Bellipotentes sunt magi' quàm sapientipotentes:

ils se seroient néanmoins apperçûs d'une ambi-

bologie qui crève les yeux, & n'uroient rien compté sur cet Oracle. Vous voyez bien, MONSIEUR, ce que Ciceron vouloit dire par ces railleries, & quel respect il avoit pour Apollon, quelle foi pour la Divination de quelque genre qu'elle pût être.

Voici enfin sa conclusion sérieuse en finissant son second livre de la Divination, où il l'a battuë en ruine. *C'est pourquoi*, dit-il, *comme*[a] *on doit avoir même du zéle pour la propagation de la Religion, d'où l'on tire de grandes lumieres pour la connoissance des choses naturelles : de même il faut arracher toutes les racines de la superstition. Car c'est une importune qui nous fatigue, qui nous poursuit, & qu'on trouve devant soi de quelque côté qu'on se tourne : si on entend parler d'un Devin ou d'un pronostic, si vous faites un sacrifice, si vous voyez un oiseau, un Astrologue, un Aruspice ; s'il fait des éclairs, s'il tonne, si quelque chose a été touché du feu du ciel, s'il est né quelque monstre, s'il est arrivé quelque chose qui semble tenir du prodige (& il est impossible qu'il n'arrive souvent des choses de cette nature) on en prend ombrage, de sorte qu'on ne sçauroit avoir jamais l'esprit en repos. On croiroit que le sommeil est un asile à l'abri de tous les travaux & de toutes les inquiétudes : mais il en naît encore bien des peines & des craintes. On mépriseroit les songes : mais il a plu à des Philosophes de les prendre sous leur protection. Au reste, & c'est, dit-il, ce que je souhaite qu'on se mette bien dans l'esprit) pour ôter d*

a Quamobrem ut Religio propaganda etiam est, quæ est juncta cum cognitione naturæ : sic superstitionis stirpes omnes ejiciendæ sunt : instat enim, & urget, & quocumque te verteris persequitur.

monde la superstition, on n'en ôte pas la Religion: car d'un côté il est du sage de maintenir les réglemens de nos ancêtres touchant les choses & les cérémonies sacrées: & de l'autre la beauté du Monde, & l'arrangement des corps Célestes, nous forcent de reconnoître un Etre suprême & éternel, qui doit faire l'objet de l'admiration & de la vénération du genre humain.

Ces dernières paroles sont très-remarquables; on y voit toute la Religion des gens d'esprit d'Italie du temps de Ciceron: reconnoître une Divinité, qui est selon lui l'Ame du Monde, comme je l'ai fait voir ailleurs: retenir les anciens usages concernant les cérémonies sacrées; toutes les Divinitez subalternes abandonnées à la superstition du peuple, avec l'entêtement de la Divination, & l'amusement de ses différentes pratiques, qui ne devoient pas être compriſes dans les anciens réglemens des Romains, puisque Ciceron veut que ceux-ci soient maintenus, & que celles-là soient abolies, comme des superstitions vaines & fatigantes.

Qu'on ne dise pas que je me suis trop arrêté à exposer les sentimens d'un particulier sur cette matiére. Car cet habile particulier avoit tout lû, tout recherché, tout examiné, par rapport à son sujet; comme il paroît par la quantité de citations dont les deux parties de sa dissertation sont chargées: de sorte qu'on peut les regarder comme une compilation raisonnée de tous les Auteurs qui avoient parlé de la Divination avant lui. Il avoit sçû dans son Voyage de Gréce & d'Asie, ce qu'on y croyoit, & comment on y raisonnoit sur cet article. Il paroît néanmoins que la Divination

qui [a] *étoit alors assez froide dans Rome*, pour me servir du terme de Ciceron, échauffa extraordinairement la tête aux Platoniciens Grecs qui parurent du temps des Péres de l'Eglise : & pour un entier éclaircissement, il faut qu'après avoir vû sur quel pied elle étoit en Italie au siécle de Ciceron, on voye maintenant comment elle étoit traitée en Egypte & en Gréce du vivant de Jamblique, qui est de tous les Ecrivains Orientaux celui qui s'est attaché à en rendre un compte plus particulier. Retenons toûjours la division Ciceronienne de la Divination en deux espéces, celle des Inspirez, & celle des Interprétes des prodiges ou des signes de l'avenir : & commençons par la premiére espéce.

Comment on raisonnoit en Gréce & en Egypte sur la Divination.

Tout état d'aliénation d'esprit, est par lui-même singuliérement propre pour l'inspiration divine, suivant les principes [b] de Platon, qui allie la fureur, soit Prophétique, soit Poëtique avec les délires des malades, & avec certains songes des gens qui se portent bien, sur le pied d'*aliénations divines*, n'en reconnoissant que de trois sortes, causées ou *par le sommeil, ou par la maladie, ou par l'enthousiasme.* [c] Aristote, tout déclaré qu'il étoit avec ses Péripatéticiens contre la Divination des signes, croyoit toutefois que ceux que

a ... Sortes planè refrixerunt. b Plat. Tim.

c *Cic. de la Div. liv.* 1. Aristoteles quidem etiam eos, qui valetudinis vitio furerent, & Melancholici dicerentur, censebat habere aliquid in animis præsagiens atque divinum.

la mélancolie avoit rendu fous, avoient quelque chose de divin dans l'esprit, & quelques vûës sur l'avenir. Jamblique[a] entreprend d'expliquer comment toutes ces aliénations disposent à l'inspiration, & il prend pour exemple les songes. L'Ame, dit-il, a deux vies, la corporelle quand nous veillons, & l'intellectuelle qui se reveille aussitôt que nous commençons de dormir. C'est par celle-ci que l'Ame peut s'unir aux Dieux: & s'il arrive qu'elle s'y unisse, comme elle fait quelquefois après s'y être disposée par des œuvres de Théurgie, il n'est pas mal aisé qu'elle voye alors les choses futures dans la volonté des Dieux, comme les effets dans leurs vraies causes.

L'état des Inspirez s'appelle, selon [b]Jamblique, *Poßeßion* ou *Enthousiasme*. Le Devin y est, sans sçavoir qu'il y soit: il ne sent rien de ce qui se passe en lui: ses paroles n'expriment pas ses pensées, il ne pense pas même en cet état: & si nous voulons dire que les Devins parlent, nous devons ajoûter qu'*ils parlent comme les fous*, sans sçavoir ce qu'ils disent, parce qu'au fonds *ce sont les Dieux* ou Démons *qui parlent eux-mêmes par la bouche de ces Enthousiasmez, ceux-ci ne pensent à quoi que ce soit. On ne peut pas dire qu'ils veillent, comme on fait quand on a la liberté de tous ses sens, ni que ce soit proprement eux qui connoissent les choses qu'ils prédisent: car ils ne se possédent ni comme ils faisoient avant l'inspiration, ni en aucune façon que ce soit, ne réfléchissant jamais sur eux, & n'ayant aucune pensée qui soit à eux. Leur extase est si profond, que quoi qu'on leur applique le feu, qu'on les pique avec des ai-*

a Jamblique des Mystéres, section 3. ch. 3. suivant la division de M. Gale. b Sect. 3. ch. 4.

nes, qu'on leur déchire les bras & les épaules, ils ne sentent rien du tout. Leurs actions ne sont pas humaines: car dans le fort de leur ravissement ils grimpent les lieux inaccessibles, ils passent à travers les flammes, ils marchent sur les charbons, ils se promènent sur les eaux, comme fait la Prêtresse des Castabules. Quelquefois le Génie qui s'est emparé d'eux les guinde en haut, quelquefois il en fait des Géans, & quelquefois des Pigmées.

Selon cet Auteur[a] chaque Divinité régle sur son goût particulier & sur son caractére personnel, les signes qu'elle donne de sa *poßeßion*, & les actions extraordinaires qu'elle fait faire à ses possédez. Un Génie qui aime la danse fait danser les inspirez & les inspirées, s'il aime la musique il les fait chanter, s'il est Poëte il leur fait faire des vers: & à juger du talent de certains Dieux par les vers de leur façon, il falloit qu'ils ne sçûssent pas bien les régles de la versification Gréque; puisque Porphyre qui avoit fait un recueil d'Oracles en vers divins, avoit été obligé, nous dit-il lui-même, d'en rajuster beaucoup qui étoient tout estropiez: ce qu'Eusébe & Théodoret n'ont pas laissé tomber. Vous sçavez, MONSIEUR, combien Plutarque est en peine de deviner pourquoi les Oracles modernes n'étoient qu'en prose, & ce qui pouvoit avoir obligé les Dieux à abandonner leur langage, car la Poësie est le langage des Dieux: vous avez lû son opuscule sur cette grande question: & vous venez d'entendre Ciceron qui certifie le fait, que du temps de Pyrrhus quatre cens ans avant Plutarque, il n'étoit plus question de vers dans les Oracles d'Apollon qui étoit

[a] Sect. 3. ch. 5.

le grand inſpirateur des Poëtes & des Devins, outre qu'il n'avoit jamais ſçû faire des vers Latins, a *Primùm Latinè Apollo nunquam locutus eſt: præterea Pyrrhi temporibus jam Apollo verſus facere deſierat.* Chacun ſent la fine malice de Ciceron, & la ſimplicité Bœotienne de Plutarque, s'il a regardé cette queſtion-là comme une choſe bien ſérieuſe. Je pancherois à croire qu'en la propoſant il a eû deſſein de donner de l'eſprit à ſes compatriotes, infatuez de la Divination plus que peuple du monde: qu'il a voulu leur faire entendre que quand les hommes n'avoient plus ſçû faire des vers, les Dieux n'avoient pas été capables de leur en faire faire, & que quand il s'en faiſoit dans les ſiécles paſſez, c'étoit les hommes qui les faiſoient, & non pas les Dieux qui n'en auroient pas aſſurément oublié le métier. Par cette ſeule réflexion, la Divination, jadis toute Poëtique, *devenoit* toute humaine. Mais revenons à Jamblique.

Ce qu'il veut nous faire bien remarquer, b c'eſt que les perſonnes conſacrées devoient ſe préparer à la poſſeſſion divine & à l'inſpiration par la ſolitude & par les ténébres, par la priére, par le jeûne, par les bains réitérez, par diverſes *ſuffumigations*, & autres opérations de Théurgie, qu'il nomme *purgatives*. Le tout pouvoit affoiblir la tête: mais cela n'étoit rien; car la folie mélancholique étoit un état d'inſpiration. Il ajoûte enfin que *les jeunes perſonnes & les plus ſimples* (M. Van-Dale ajoûte de ſon côté, *ſur tout les filles*) *étoient conſtamment les plus propres à être inſpirées, par la raiſon*, dit Jamblique, *qu'elles ont*

a Cic. de la Divin. liv. 2. b Sect. 3. ch. 24.

plus de disposition que les autres à se laisser mener par des impressions étrangères.

La Musique produisoit autrefois, dit-on, cette aliénation divine qui faisoit prédire les choses futures : & [a] Jamblique prétend en sçavoir la véritable raison ; la voici. *L'ame avant sa descente dans un corps a entendu la Musique des Dieux : cette Musique est de la composition la plus propre à exprimer en même temps & la différence d'ordres entre les Génies, & leurs différens caractéres, & les proportions des mouvemens des sphéres célestes, mouvemens qui produisent eux-mêmes la plus agréable de toutes les harmonies. Tout ce qui se chante dans les cérémonies sacrées est une imitation de ce concert ravissant, les Dieux en ayant fourni & les sons & les paroles. C'est pourquoi une ame bien disposée, venant à se ressouvenir ici-bas de ce qu'elle avoit entendu là-haut, savoure le rapport des Hymnes sacrées avec les piéces qui font le plaisir des Dieux, se remet en goût de l'harmonie divine, se la rappelle, s'y applique toute entiére* : & de là le transport & l'aliénation. *Les Dieux de leur côté, trouvant que ces chants sont sur le modèle des leurs, se rendent présens à la cérémonie aussitôt qu'ils les entendent, par l'inclination qu'ils ont à venir prendre part à tout ce qui a quelque convénance avec les choses célestes. Ainsi la possession d'une Ame est prompte & parfaite, accompagnée d'une plénitude de dons surnaturels.*

Enfin cet Auteur [b] a le courage de prouver, s'il est possible, que tout ce qu'on voit dans le monde, animaux, plantes, élémens, a quelque teinture de Divination. Il faut croire qu'il s'entendoit

[a] Sect. 3. ch. 9. [b] Sect. 3. ch. 12.

lui-même dans les propositions suivantes. *La vertu divinatrice des Dieux remplit toutes choses, s'insinue dans la terre, dans l'air, dans le feu, & dans l'eau : il n'est ni espéce d'animal, ni autre sorte d'Etre qui lui échappe, & qui ne prenne d'elle quelque connoissance de l'avenir, plus ou moins selon les différentes dispositions des sujets. L'eau* [a] *en particulier en est très-susceptible, parce qu'elle est transparente : car la Divination est une espéce de lumiére qui porte avec elle la connoissance des choses ou futures ou cachées : & le merveilleux de cette lumiére, c'est qu'elle rend intelligentes les choses qui n'ont point d'entendement, & qu'elle fait penser celles qui ne sçauroient penser d'elles-mêmes.* Il ajoûte [b] *que c'est par l'effusion de cette lumiére que les Dieux absorbent l'ame du Devin, se rendent maîtres de lui, & lient toutes ses facultez naturelles, afin de se pouvoir servir de lui, comme d'un instrument inanimé, pour tout ce qu'il leur plaît. Les choses miraculeuses qu'il opére en cet état, peuvent bien être attribuées*, dit-il, *ou aux Anges ou aux Démons : mais pour la connoissance de l'avenir, elle ne lui vient que des Dieux.*

Un principe plus intelligible, dont Jamblique se sert pour expliquer la Divination artificielle, ou l'art de prédire l'avenir par l'observation des signes qui le pronostiquent, est que chaque animal, [c] chaque plante, chaque corps à peu prés, a un Génie qui en prend soin & qui en dispose. Ce Gardien [d] peut agir, par exemple, sur un oiseau commis à ses soins, & en gouverner le vol & le ramage à sa fantaisie ; sur l'eau d'une fontaine pour la faire boüillonner, ou pour tirer d'elle un petit murmu-

Cha. 14. b Ch. 11. c Voyez les ch. 15. & 16. d Ch. 17.

re : & ainſi ſur toutes les autres choſes qui donnent des indications de ce qui doit arriver. Ainſi toute la Divination eſt du côté des Génies Tutélaires, & il n'eſt pas néceſſaire qu'elle donne de la connoiſſance aux êtres qui en ſont incapables, comme ce Platonicien le diſoit dans la ſuppoſition précédente.

§. *Des pratiques ſuperſtitieuſes de la Divination, en détail.*

Après avoir rapporté les principes Philoſophiques de la Divination, il faut en indiquer maintenant les pratiques les plus uſitées, auſſi propres que les principes à la faire mépriſer & déteſter, telle qu'elle étoit dans le Paganiſme : très-différente de la nôtre, dit [a] Saint Juſtin, *premiérement en ce que nos Prophétes & nos Apôtres n'ont prédit l'avenir qu'au nom de Dieu, qui étant l'objet de leur foi & de leur adoration*, a été auſſi pour eux le ſeul principe de la Divination : *ſecondement en ce que tout ce que les Prophétes ont prédit touchant l'abolition des Dieux & des Oracles des Grecs, & touchant l'établiſſement du Chriſtianiſme, s'eſt accompli. Au lieu que toutes les prédictions des Devins, ſoit contre le Dieu de vérité, & contre ſes adorateurs, ſoit en faveur des Grecs, ont été ſans effet.* S. Juſtin le prouve par l'exemple de la mort tragique [b] du Roi d'Aſſyrie Sennachérib, muni d'une prédiction qui lui promettoit la priſe de Jéruſalem : & cet exemple fait voir en paſſant qu'au langage des Péres, ce qui ſe dit des Grecs,

a S. Juſtin Queſtions & Réponſes aux Orthod. Rép. à la 2. Queſtion. b Liv. 4. des Rois ch. 18. & 19.

de leurs Dieux, & de leurs Oracles, s'entend ordinairement des Payens en général, & de la Religion Payenne. Disons un mot des pratiques superstitieuses de la Divination, que le sçavant Jésuite Delrio a ramassées avec beaucoup d'ordre, & éclaircies par un grand nombre de citations qui marquent une prodigieuse lecture.

De la Pyroscopie. C'étoit l'art de deviner par le feu. Les Egyptiens, les Grecs, les Romains avoient en grand honneur les gens qui en faisoient le métier, en observant (j'ai presque honte, MONSIEUR, d'être obligé de parler d'observations si puériles : les hommes touchez de superstition redeviennent enfans ; elle peut faire d'une nation entiére un peuple de femmes, ainsi qu'on l'a dit du luxe & de la mollesse) en observant, dis-je, si la flamme de la poix résine concassée qu'on jettoit sur les charbons, ou celle de plusieurs flambeaux enchanrez & mis près à près, s'unissoit ou non ; si elle petilloit extraordinairement ; si elle se formoit en pyramide irréguliére, ou en cone parfait ; si elle poussoit une pointe du côté de quelques peuples voisins auxquels il falloit déclarer la guerre, ou dont il falloit rechercher l'alliance ; si cette flamme étoit ou nette & pure, ou noirâtre, ou rougeâtre, ou couleur de sang ; si la fumée du sacrifice étoit déliée, ou trop chargée, ou ondoyante, ou si elle montoit à droiture vers la demeure des Dieux. Seneque n'oublie presque aucune de ces particularitez dans l'OEdipe. S'il arrivoit ou que la flamme s'éteignît en un instant, ou que l'encens & les autres aromates amortissent la braise, au lieu de s'y

a Xerxés dans Plutarque, Apophth. des Rois.

consumer doucement, cela ne pouvoit annoncer rien de bon. C'étoit aux *Pyroscopes* à juger de tous ces prodiges.

De l'Hydromantie. L'art de deviner par l'eau étoit venu des Persans, dit Varron ; Numa en faisoit grand cas, & le Philosophe Pythagore en profita après lui : car on voyoit dans l'eau des images de Dieux, ou plûtôt des illusions de Démons, dit a Saint Augustin, *imagines Deorum, vel potius ludificationes Dæmonum :* & quand on regardoit dans du sang, on y découvroit les ombres des morts ; alors l'*Hydromantie* passoit en *Nécromantie* dans laquelle c'étoit les trépassez qui sembloient deviner : *ubi adhibito sanguine, etiam inferos Varro perhibet sciscitari, & Νεκυομαντίαν Græcè dicit vocari : quæ sive Hydromantia sive Necromantia dicatur, id ipsum est, ubi mortui videntur divinare* Mais les vivans devinoient ordinairement par l'eau claire. Car ou la Prêtresse en avaloit quelques tasses pour humer en même temps la lumiére de Divination dont l'eau est toute pénétrée à cause de sa diaphanéité, comme Jamblique nous l'a déja dit : ou l'on y trempoit un papier blanc sur lequel le Démon Gardien de la fontaine écrivoit, par exemple, le nom du futur Empereur. Ainsi b Nicéphore nous conte qu'Adrien encore particulier reçut la premiére prédiction de l'Empire très-nette & très-lisible sur les feüilles d'une branche de laurier trempée dans la fontaine Castalienne d'Antioche : ce qui fut cause qu'étant Empereur, il fit incessamment boucher cette fontaine, de peur que quelqu'un,

a S. Aug. de la Cité de Dieu, liv. 7. ch. 35.
b Liv. 10. ch. 29.

qui auroit trop de hâte de lui succéder, ne s'y allât munir d'une pareille prédiction. Quelquefois on jettoit trois petites pierres dans une eau dormante, & l'on avoit soin de compter & de bien remarquer les ronds qui se faisoient sur la surface de l'eau, s'ils étoient nets & concentriques, ou s'ils se broüilloient & se confondoient. Tantôt on plongeoit une clef suspenduë par un fil ou par un cheveu dans l'eau qu'on avoit mise dans un bassin d'airain ou d'argent, & l'on tenoit compte du nombre de coups que la clef frappoit d'elle-même sur les côtez du bassin. Tantôt on remarquoit s'il ne s'élevoit point de là quelque petite vapeur, ou s'il n'y paroissoit point quelque figure humaine, comme on en voyoit dans les miroirs enchantez. Enfin le Devin marmottoit certaines paroles en forme de demande *sur une eau qui sçavoit* ou parler, suivant l'expression d'Anacréon, λάλον ὕδωρ, ou chanter, suivant l'expression d'Ammian *præcinentibus aquis*; & si elle répondoit par un doux murmure, cela vouloit dire, *Oüi*. C'étoit à l'*Hydromantien* ou de préparer toutes ces sortes d'eaux, ou de profiter de la disposition qu'elles avoient naturellement à chanter l'avenir: il en interpretoit tous les signes.

De l'Alphitomantie, de l'Alévromantie, & de la Critomantie. On devinoit par la farine d'orge & de froment: Théodoret & S. Clément parlent de cette Divination, qui passoit pour la plus rustique, comme on en peut juger par ces paroles de Porphyre, b *Je doute que les Dieux soient assez esclaves des hommes, pour n'être pas paresseux à servir ceux mêmes qui ne dévinent que par la farine.*

a Ammian Marcellin liv. 22. b Porphyr. à Anébon.

On

On devinoit pour les pauvres gens par l'offrande que ces pauvres gens étoient en état de faire, qui étoit celle d'un peu de farine; leurs Devins étoient les *Alphitomanthes*: & comme cette Divination n'étoit ni brillante, ni ttes-revenante, c'est pour cela peut-être que la maniére dont on la pratiquoit n'est pas venuë jusqu'à nous. On sçait seulement que, selon les principes de Porphyre & de Jamblique, le froment & l'orge ne manquoient pas de Démons Gardiens qui en avoient soin, comme des choses les plus nécessaires à la vie: après quoi il étoit aisé de faire accroire au peuple que ces Gardiens agissoient dans toutes les petites merveilles qu'il plaisoit au Devin de prendre pour des présages de l'avenir.

De la Cléromantie. On devinoit en jettant les sorts, après que le *sorcier* les avoit enchantez, & qu'il avoit appellé les Esprits prépoſez aux sortiléges. Ces sorts étoient tout ce qu'on vouloit, des billes, des dez, des osselets, des fléches sur chacune desquelles on avoit écrit le nom de quelque Ville, par exemple, pour sçavoir par quel siége on feroit l'ouverture de la campagne. On a des preuves de l'ancienneté de tous ces usages. C'étoit, selon Ciceron, la Divination roturiére, sifflée des gens de condition. C'étoit un enfant qui tiroit les sorts, comme les billets dans nos Loteries. Ce n'étoit en tout qu'erreur, que superstition, qu'avidité de gain, que tricheries. *Sortes pueri manu miſcentur atque ducuntur... a Tota res est inventa fallaciis, aut ad quæſtum, aut ad ſuperſtitionem, aut ad errorem... Sed hoc quidem genus Divinationis vitæ jam communis exploſit... atque id in vulgus, quis enim vir illuſtrior utitur ſor-*

a Ciceron de la Divination liv. 2.

tibus ? Les sorts Homériques ont été en réputation : l'endroit de l'Iliade ou de l'Odyssée qu'on rencontroit à l'ouverture du livre, étoit un oracle. Il n'étoit question que d'en faire l'application aux circonstances présentes des personnes & des affaires, & c'étoit l'office du *Cléromantien*.

Des Augures & Auspices. Les oiseaux étoient estimez fort sçavans sur l'avenir : non seulement ceux qui annoncent le beau temps & la pluye aux laboureurs, la tempête & le calme aux gens de mer ; car Iamblique bannit de la Théurgie cette sorte de Divination comme trop naturelle : mais principalement ou uniquement ceux qui ne mangeoient, ni ne gasoüilloient qu'au gré des Devins, ou du Démon Gardien de chacun de ces oiseaux. Les sacrez poulets qu'Appius Claudius fit jetter dans la mer, afin de les faire boire, dit Sigonius, puisqu'ils ne vouloient pas manger, *si quidem esse nolunt, bibant* ; ces poulets noyez, dis-je, & les malheurs qui furent, comme les superstitieux se l'imaginoient, la suite de cet attentat, donnérent un grand rélief parmi les Romains à la Divination Augurale. Ces poulets étoient élevez dans l'enceinte du Temple : & s'ils refusoient le grain ou la boüillie qu'on leur présentoit au point du jour, la chose étoit de mauvais augure ; comme au contraire s'ils prenoient goulument leur pâture, & encore mieux, si en ayant pris dans leur bec plus qu'ils n'en pouvoient avaler à la fois, ils en laissoient tomber quelque chose de leurs volières ; le petit bruit que cela faisoit en tombant, & qui se nommoit *Tripudium solistimum*, remplissoit les assistans de grandes espérances de l'avenir. Ciceron [a] remarque que quand il étoit important

[a] Cic. de la Divinat. Liv. 2.

que ce *tripude*, ou frappement de terre fût bien sensible, on avoit soin de faire bien jeûner les poulets avant le temps de cette grave cérémonie, qu'il détaille & qu'il ridiculise trop agréablement, pour ne pas rapporter ici ses paroles. *Du moment*, dit-il, *que le Devin a demandé à un homme qui le sert dans cette fonction, si l'on a fait silence, ce Devin baisse les yeux, & ne les tourne plus ni de côté ni d'autre. On lui répond aussitôt, Il me semble qu'on a fait silence. Di-moi si les oiseaux mangent. Ils mangent. De quels oiseaux me parles-tu? & où dis-tu qu'ils mangent? Je parle des poulets qui viennent d'être apportez ici dans leur cage par l'officier qui en est chargé.* Après le récit de ce beau dialogue qui donne commencement à la cérémonie, Ciceron se met à faire ses réflexions. *Ces poulets-là*, dit-il, *c'est ce qu'on appelle les Meßagers de Jupiter: & que les poulets mangent ou non, peu importe: car le bon augure ne se tire pas de ce qu'ils mangent, mais de ce que quand ils mangent, il leur tombe nécessairement du bec quelque chose qui frappe la terre, & ce frappement c'est ce qu'on nomme le terripude, ou le tripude. Aussi-tôt qu'un de ces poulets a laissé tomber un peu de sa boüillie, on annonce le Tripude solistime à celui qui fait la fonction d'Augure. Je demande*, continuë Ciceron, *si un auspice qui arrive aussi nécessairement & aussi forcément que ce Tripude, peut avoir quelque chose de divin. Une marque que les plus anciens Augures ne pratiquoient pas ainsi la Divination, c'est que nous avons un ancien décret du Collége des Augures où il est déclaré que tout oiseau peut faire le Tripude. A la bonne heure donc qu'on regardât comme un auspice, si un oiseau venoit de lui-même faire devant nous ce petit manége: à la*

bonne heure qu'on dit alors, Cet oiſeau vient de la part de Jupiter, c'eſt ſon Ambaſſadeur. Mais maintenant qu'un poulet qui eſt apporté dans une cage, & qui mourant de faim, inclusa in cavea & fame enecta, ſe ruë ſur ſa bouillie, & en laiſſe tomber ſur le pavé, vous voulez que cela paſſe pour un heureux auſpice, & que Romulus qui a fondé cette Ville ſous d'heureux auſpices, n'y ait pas ſçû autre choſe ? Vous êtes bien bon. Mais, dites-vous, Flaminius n'ayant pas déféré aux auſpices, périt avec ſon armée. Cela eſt vrai ; mais l'année d'après Paul Emile, qui y avoit déféré ſcrupuleuſement, n'en périt pas moins avec ſon armée dans la bataille de Cannes.

Le Coq étoit conſulté quelquefois ſur l'avenir, auſſi-bien que les poulets ; [a] Zonaras nous en apprend la maniére, & il mêle notre Jamblique dans ſon récit. On trace, dit-il, ſur la pouſſiére les lettres de l'Alphabet ; & après qu'on a mis quelques grains de froment ou d'orge auprès de chacune de ces lettres, un coq eſt lâché avec certaines paroles myſtérieuſes : & les lettres auprès deſquelles il va ſe pâturer, déclarent ſelon l'opinion commune, la choſe dont on eſt en peine. Cet Hiſtorien ajoûte que Libanius & Jamblique ayant voulu ſçavoir, de cette maniére, celui qui devoit ſuccéder à Valens, le coq s'attacha à ces quatre lettres Θ.Ε.Ο.Δ. *Théod.* ce qui étant venu à la connoiſſance de l'Empereur, cet Empereur fit faire un grand maſſacre de Théodoſes, de Théodotes, & de Théodores. Il avoit oublié ce beau mot de Gallicanus, pére de l'Empereur Adrien, Que jamais Prince ne fit mourir ſon ſucceſſeur, *ſucceſſorem ſuum nullus*

a Zonaras Annal. liv. 3. Valens.

occidit. Valens ne pardonna pas à ceux, qui avoient voulu deviner le sien, une curiosité de cette nature : il les fit rechercher, & Jamblique prit du poison pour se dérober à son ressentiment. Il est mal aisé que ce Jamblique soit le même que celui qui fut disciple de Porphyre, à moins qu'il ne soit mort plus que centenaire : mais je ne doute pas qu'il ne soit l'Auteur de la répon e aux doutes de Porphyre, de laquelle j'ai tiré tant de choses sur la Divination. Il convenoit qu'il fût la victime de l'abominable Théurgie qu'il avoit mise en honneur sous Julien l'Apostat dont il étoit le Héros.

Il y avoit des oiseaux qui étoient toûjours de mauvais augure : mais ils ne laissoient pas d'avoir leur utilité. Témoin le Berger de la neuviéme Eclogue de Virgile, qui se feroit aller faire tuer par un soldat sans les bons avis d'une corneille, oiseau sinistre. Pour le corbeau, quand il croaçoit, on ne l'entendoit guére impunément en ces temps-là ; & c'est à ce sujet qu'Epictéte a dit la plus belle chose qui se pouvoit dire par un Philosophe. Ce croacement-là, dit-il, n'est jamais pour moi. Il m'annonce que je perdrai quelque chose, quelqu'un de mes membres si l'on veut ; cela ne me regarde pas : il est toûjours en moi d'être homme de bien, & le corbeau n'y a rien à voir. Tout le reste ne m'est de rien, n'étant pas des choses dont je dispose. Il attaque la Divination en général, & sans perdre le temps à en examiner la solidité, il en fait voir l'inutilité, en prouvant deux choses : l'une, qu'il ne faut jamais aller à l'oracle pour sçavoir si l'on fera son devoir ; on n'a qu'à le faire ? Assisterai-je mon ami ? c'est de mon devoir ; voilà l'oracle : l'autre, que la curiosité

est superflue, sur tout ce qui n'est pas de notre devoir, ou qui ne nous regarde point, ou qui ne dépend pas de nous. C'est dire que tous les Devins du monde n'ont rien à apprendre à un homme sage; c'est saper la Divination par ses fondemens, c'est la renvoyer aux idiots. Je n'ai pas rapporté son propre texte: je l'ai abrégé. Voilà un Stoïcien qui n'étoit pas aussi infatué des Devins, que le commun de la secte, qui vouloit rendre croyables toutes les merveilles qu'on contoit de ces gens-là, par ce principe, Dieu peut toutes choses. Je souhaite, répond Ciceron, qu'il puisse rendre sages les Stoïciens, afin qu'ils ne soient pas assez superstitieux & assez crédules pour se rendre malheureux. *Nihil est, inquiunt, quod Deus efficere non possit. Utinam sapientes Stoicos effecisset ne omnia superstitiosa sollicitudine & miseria crederent.*

De l'Aruspicine. Les Aruspices, ou Extispices, étoient les Devins les plus communs, par la raison que c'étoit la Divination utile. Ces Devins-là faisoient profession de ne sçavoir lire l'avenir que dans les entrailles d'une victime bien nourrie & bien choisie. Les bonnes gens qui l'avoient amenée, s'en retournoient fort contens d'une prédiction ambiguë qui s'accomplissoit toûjours d'une maniére ou d'autre; & emportant avec eux la réponse des fibres, ils laissoient au Sacrificateur le reste de la victime qui étoit quelque chose de plus solide. Jamblique s'attache à prouver la possibilité de cette Divination; il auroit été bon d'en établir le fait: il dit que les bas Génies, ou Démons, peuvent, au moment même de l'immolation, faire tous les changemens qu'ils trouvent à propos, dans la constitution naturelle des parties internes d'un animal, & faire connoître par-là les

pedres des Dieux. Cicéron avoit assuré cinq cens ans avant lui que les vieilles de Rome & d'Italie ne radottoient pas assez pour croire ce pouvoir des Génies sur l'anatomie des parties internes, jusqu'à la renverser dans l'instant même de l'immolation : [a] *Cùm immolare quispiam velit, tum fieri extorum mutationem, aut ut absit aliquid aut supersit ; Deorum enim numini parere omnia : hæc, mihi jam crede, ne anicula quidem existimant.* Et supposé une telle radotterie, on auroit encore pû demander à Jamblique pourquoi les Démons ne faisoient jamais usage de ce pouvoir sur le corps d'une vieille vache, mais sur celui d'un bœuf gras, & d'une tendre génisse. Quoi qu'il en soit, les premiers Extispices se contentoient de tuer quelque bête, *afin que cette bête qui n'avoit rien sçû durant sa vie*, dit Saint Pierre Chrysologue, *devinât après sa mort, & parlât par ses fibres ; elle qui certainement n'avoit jamais parlé par sa langue.* Mais quelques furieux s'imaginérent dans la suite que les entrailles humaines pouvoient parler plus sçavamment que celles des bêtes : & il s'éleva une espéce barbare d'Extispices qui voulurent s'instruire de l'avenir par la dissection des viscéres d'un homme, d'une femme, ou d'un enfant : Saint Chrysostome dit que l'Empereur Julien fit bien du carnage par cette brutale infatuation, & Théodoret raconte qu'une femme fut éventrée toute vive à Carres, pour satisfaire la folle curiosité de cet Empereur sur le succés de la guerre de Perse où il périt. Tels Aruspices, ou tels bourreaux, furent nommez *Nécromantiens*, parce qu'on croyoit qu'ils étoient en commerce avec les morts

[a] Cic. de la Divin. liv. 2.

dont ils augmentoient le nombre : on donnoit encore ce nom haïssable à ceux qui alloient de nuit déterrer les cadavres pour en faire entrer quelque chose dans leurs Philtres, Talismans, & autres chefs-d'œuvres de Magie, ainsi qu'aux *Allèvromantiens*, & à tous autres qui se vantoient d'évoquer les Manes, comme pour apprendre des gens de l'autre Monde des nouvelles de celui-ci, & pour interroger les morts sur la destinée des vivans. C'étoit toûjours Tirésias qui portoit la parole pour les Ombres muettes, & qui en conduisoit la bande tout aveugle que le fait Homére : comme s'il falloit, dit Ciceron, que Tirésias vînt nous apprendre ce qui est blanc & ce qui est noir, parce qu'il ne voit goute. *Nunquid ergo Tiresias, quòd oculis captus fuit, possit divinius, quæ alba sint, quæ nigra, dicere ?*

De la Tératoscopie, & de l'Onirópolie. Les Interprétes des prodiges & des songes joüoient un rolle nécessaire dans les siécles superstitieux : car autrefois si l'on avoit ou vû ou rêvé quelque chose d'extraordinaire, il falloit recourir à eux ; & l'on auroit passé pour cavalier sur sa Religion, si l'on ne les avoit jamais visitez. Saint Clément fait remarquer qu'en ces temps-là les choses des plus naturelles se tournoient en prodiges dans les têtes foibles, & Ciceron s'en moque de même. *Un homme en chaussant le soulier en avoit rompu le cordon, un rat avoit fait un trou à un sac de cuir, une truye avoit mangé ses petits, faute d'avoir eû autre chose à manger depuis trop long-temps, un serpent s'étoit entortillé à la clef d'une porte, ou au pilon d'un mortier :* il falloit aller consulter tous ces cas avec un Devin expert qui ne traitoit pas cela de bagatelles : quoi qu'il se trouvât toûjours

des hommes de sens pour dire à ces imbecilles, que *le cordon étoit usé, & la truye affamée : & que ce seroit bien la merveille si le sac avoit troüé le nat, & si la clef & le pilon s'étoient entortillez au serpent.* Ces reparties sont de Ménandre, d'Antiphon, de Bion, & de Diogéne : Saint Clément les a rapportées avec quelques autres du même caractére dans le septiéme livre de ses Tapisseries ; & cela suffit pour faire comprendre que les *Téraoscopes*, ou explicateurs, ou remarqueurs de prodiges, ne devoient pas être mal occupez.

Les débroüilleurs de songes, ou *Oniropoles*, étoient dans le Paganisme sur le même pied que ceux dont je viens de parler, mépriſez des gens d'esprit, & cultivez par les petits esprits, qui font toûjours le plus grand nombre. Cependant il semble que les Philosophes pouvoient faire tomber absolument l'*Oniropolie* : car selon eux celui qui est favorisé de l'*aliénation divine*, c'est celui qui fait le songe, & non pas celui qui se mêle de l'expliquer ; puisque celui-ci veille, & qu'il est à soi ; état où l'on n'est pas susceptible d'inspiration, selon Platon, & selon Porphyre. Car, dit celui-ci, tandis que nous veillons, notre ame étant continuellement occupée du soin du corps, on peut dire qu'elle a sur les yeux une plaque d'ivoire, comme parle Homére, à travers laquelle on ne voit rien du tout, quelque délicé qu'elle puisse être : au lieu que quand on dort, l'ame, soulagée d'une partie des soins du corps, n'a sur les yeux qu'une plaque de corne, qui peut être si mince, qu'on verra à travers. Et voilà, ajoûte-t-il, le mystére des deux portes d'Homére pour les songes ; une porte de corne pour les songes vrais, & une porte d'ivoire pour les son-

ges faux. Je vous prie, MONSIEUR, de suivre ce Commentateur de six vers de l'Odyssée, rendus très-fidellement par ces quatre vers de Virgile, auſquels Macrobe applique le Commentaire de Porphyre.

[b] *Sunt geminæ ſomni portæ ; quarum altera fertur*
Cornea, qua veris facilis datur exitus umbris :
Altera candenti perfecta nitens elephanto,
Sed falſa in cœlum mittunt inſomnia manes.

Homére a voulu dire par cette allégorie que toutes nos penſées, toutes nos connoiſſances ne ſont ici-bas que des ſonges, le vrai de toutes choſes étant dans l'autre monde (dans le Monde intelligible, dans Dieu) de ſorte que tandis que l'Ame unie au corps agit par ſenſation, ſoit que nous veillions ou que nous dormions, nous rêvons continuellement; avec cette différence pourtant, à laquelle tout le monde ne s'attendroit pas, que nous rêvons bien davantage durant la veille, que durant le ſommeil. Car la rêverie de ceux qui veillent eſt telle, qu'ils ne peuvent tenter de voir la vérité qu'à travers une porte d'ivoire, c'eſt-à-dire, que très inutilement: & voyez en effet (dit Macrobe, mêlant ſon Commentaire avec celui de Porphyre) voyez, dit-il, comme Virgile explique bien notre aveuglement par ces autres trois vers,

Aſpice: nâmque omnem, quæ nunc obducta tuenti
Mortales habetat viſus tibi, & humida circum
Caligat, nubem eripiam.

a Odyſſ. liv. 19. b Enéïd. liv. 6.
c Macrobe du Songe de Scipion liv. 1. ch. 3.

Mais quand on dort (cela s'entend d'un sommeil Platonique, tel qu'il a été déja expliqué) l'ame étant alors plus dégagée du corps, & d'autant plus libre, on peut essayer de voir la vérité à travers une porte de corne, qui a toujours quelque transparence : & ce sont-là de tous nos rêves les plus heureux & les plus vrais. Il faut supposer pour l'entier éclaircissement des deux Poëtes, que toutes nos connoissances, qui ne sont au fond que des songes, nous ont été envoyées de l'autre Monde, celles de la veille par une porte, celles du sommeil par l'autre, & que ces deux portes sont fermées pour nous jusqu'à la mort : après quoi nos deux Philosophes justifient que ces Poëtes ont parlé réguliérement, en disant que les songes faux nous sont venus par la porte d'ivoire, & les vrais par la porte de corne. Si cette digression Pythagorique sur le faux de tout le sensible, & sur le vrai de l'intelligible, ne vous déplaît pas ; j'en tire encore cet autre avantage, que vous en voyez mieux la raison que j'ai de dire que la Philosophie semble ruiner l'Oniropolie, ou l'interprétation des songes. Car celui qui a un songe utile pour la découverte de l'avenir, est plus disposé à être éclairé là-dessus, que ne l'est celui qui entreprend d'interpréter le songe, si l'on s'en rapporte aux Philosophes ; puisque le songeur dort, & que l'interprète veille : celui qui dort peut être dans l'aliénation divine, & il est certain que celui qui veille n'y est pas. C'est donc mal-à-propos que celui-ci, qui ne peut rien voir à cause de la lame opaque qu'il a sur les yeux, s'ingére à conduire à la connoissance des choses futures, une personne qui a pû du moins les entrevoir à travers

une écaille transparente. a *Cur, si Deus ista visa nobis dat, utendum est interpretibus somniorum?*

En voilà plus qu'il n'en faut pour faire connoître les différentes sortes de Divination qui se pratiquoient dans le Paganisme : il me reste encore à dire un mot des lieux où elle étoit le plus en vigueur ; ce qui me donnera occasion d'en exposer encore diverses pratiques très-superstitieuses & très-ridicules. Sans cette connoissance on ne sçauroit entendre parfaitement les Péres, qui indiquent souvent ces pratiques d'Idolâtrie, & ne permettent pas aux Payens d'oublier les lieux, où la Divination avoit été jadis si triomphante, & où on la voyoit absolument tombée depuis la publication de l'Evangile.

§. *Des lieux que la Divination & les Oracles avoient rendu célébres.*

Les Trépieds de Delphes, & de Cyrrhe ; deux fontaines, celle de Castalie, & celle de Claros ; le chéne & le bassin de Dodone, le chaudron de Thesprotie, l'antre de Trophonius à Lébadée, ville de Bœotie ; celui d'Amphiaraüs à Oropé dans la méme Province ; & ailleurs ceux d'Amphiloque, de Glaucus, & de Mopsus ; ceux des Nécromantiens en titre, établis en Chaldée, en Colchide chez les Cimmériens, en Thyrrénie, & principalement dans les trois bouches d'enfer, qu'il avoit plû aux Grecs d'outre-mer & à leurs Poëtes, de placer de notre côté, à Averne, à Tarente, & à Héraclée dans la grande Gréce ; le temple de la Diane des Castabales en Cilicie, &

a Cic. de la Divinat. liv. 2.

celui d'Ammon en Lybie parmi les Garamantes ; tout cela avoit eû autrefois des Pythons & des Pythies à gages pour les curieux de l'avenir ; sans parler des personnes sans caractére qui se mêloient de deviner en tous lieux pour la commodité de ceux qui ne pouvoient se transporter à ces Oracles fameux que je viens de nommer.

On remarque que la Divination se pratiquoit ordinairement à la bouche d'un antre, d'où l'on croyoit qu'il sortoit une certaine exhalaison, qui faisoit sur l'ame du Devin, dit Plutarque, ce que fait l'archet sur un instrument à cordes : c'est-à-dire, que quand cette vapeur lui donnoit dans la tête, elle lui faisoit chanter l'avenir. Ainsi Plutarque conçoit le principe de l'inspiration, ou de l'aliénation, comme quelque chose de matériel, d'extérieur, & de purement physique, qu'il n'explique pas autrement : mais il attribuë l'extinction des Oracles, presque générale de son temps, à ce que par les divers changemens qui arrivent dans la nature, les antres ne transpiroient plus comme autrefois, & que la source des vapeurs prophétiques y étoit tarie. Ces antres ténébreux pouvoient aussi avoir leur commodité pour faire réüssir la Divination par le moyen des sarbacanes, & telles autres machines qu'il falloit cacher aux yeux des spectateurs, quand les Devins n'étoient pas de bonne foi, ainsi qu'Eusébe, Lucien même, & bien d'autres l'ont fait remarquer.

De l'Oracle de Delphes. Cette ville de Phocide, située auprès du Mont Parnasse, avoit & Antre & Trépied à tout usage pour sa Prophétesse, comme Jamblique la nomme : car elle faisoit ses fonctions, tantôt assise à l'entrée de la caverne, & tantôt montée sur son siége à trois

pieds, qui marquoient qu'elle sçavoit également le présent, le passé, & l'avenir : sur quoi on a dit encore que dans le premier cas elle pouvoit avoir besoin d'être soufflée de près en prononçant ses oracles, & que dans le second elle sçavoit son rolle par cœur. Ciceron nous a déjà dit que de son temps, & dès long-temps auparavant, rien n'étoit plus mépriſé que l'Oracle de Delphes, qui avoit passé pourtant pour le plus fin de toute la Gréce, comme il en étoit sans contredit le plus renommé... [a] *jam oracula Delphis non eduntur, non modo nostra ætate sed jamdiu, jam ut nihil possit esse contemptius.*

La véritable fontaine Castalienne étoit comme une appartenance de l'Oracle de Delphes, entre cette Ville & le Parnasse. Bien que cette fontaine n'eût à proprement parler que la vertu de faire chanter les nourrissons des Muses, & de faire voir dans l'avenir comme les Poëtes y voyent, c'est-à-dire, comme il leur plaît: néanmoins Théodoret remarque que les Grecs lui faisoient l'honneur de la nommer entre les fontaines à oracles. Elle avoit été contrefaite dans le fauxbourg d'Antioche, ainsi que l'Oracle de Delphes; & les Empereurs Adrien & Julien trouvérent que les copies valoient les originaux. Le fleuve Permesse, le mont Hélicon, & la Ville de Cyrrhe, figurent toûjours dans la carte Poëtique avec la fontaine *Castalie*, le Mont Parnasse, & la Ville de Delphes : dans la carte Géographique de la Phocide tout cela est attenant ou voisin : tout cela fourmilloit de Devins de l'un & de l'autre sexe, s'il'on peut s'exprimer régulièrement de la sorte: je regar-

[a] De la Divination, liv. 2.

de tout ce qu'il y avoit là d'Oracles comme des rejettons de celui de Delphes, qui tombérent irréparablement avec lui.

Des eaux fatidiques ou inspirantes de Claros, de Colophone, & des Branchides. La Fontaine de Claros en Ionie, à laquelle Apollon doit ses surnoms de *Clarien* & de *Clarinée*, n'a pas été oubliée ni par Porphyre ni par Jamblique dans leurs démêlez touchant la Divination. Le dernier ne veut pas qu'on puisse contester *le fait des véritables prédictions du Prophéte qui avoit bû à cette fontaine: mais il avouë qu'il n'eſt pas donné à toutes sortes de personnes de comprendre comment cette eau le rendoit Prophéte.* Il prétend qu'elle ne servoit qu'à le purger de ce qu'il avoit de lumiére naturelle, qui étoit un obstacle à la lumiére infuſe de la Divination. Après cette *purgation*, le Devin étoit au point d'aveuglement & d'aliénation où les Dieux le vouloient pour l'éclairer par eux-mêmes. A entendre Anacréon, on diroit que ce remède-là expulsoit entiérement la raison, & causoit une sorte de démence ou de fanatisme.

Les beuveurs des eaux parlantes,
Au pied de Claros coulantes
Meuglent comme furieux.

La Ville de Claros étant peu distante de Colophone, Saumaise sur Solin juge avec raison que c'étoit la fontaine de Claros qui formoit dans son cours le fameux canal, ou *la Cascade de Colophone*, comme la nomme Théodoret, où les beuveurs devenoient également furieux. Et comme si la Divination des eaux *parlantes*, ainsi qu'Anacréon vient de les nommer, s'étoit cantonnée du côté

de Colophone ; on beuvoit de ces mêmes eaux non loin de là chez les Branchides en Milesie, limitrophe d'Ionie ; mais on le faisoit avec plus de cérémonie qu'ailleurs, selon Jamblique. Car les beuveuses, qui étoient chargées de la Divination en ces quartiers-là, tenoient d'une main la coupe, & de l'autre une certaine baguette enchantée, dont quelque Dieu, dit Jamblique, avoit fait présent autrefois à ces peuples : quelquefois elles se rafraichissoient les pieds dans le sacré ruisseau, quelquefois elles y trempoient le bord de leurs robes, quelquefois elles se mettoient à humer la vapeur de l'eau : & toutes ces cérémonies n'étoient que de simples préliminaires pour la réception du Dieu qu'elles attendoient. Car il ne faut pas croire, dit ce Philosophe, que ce Dieu leur vint du fond de l'eau, mais il leur venoit *de dehors* : & quand elles en étoient bien possédées, elles montoient & s'asseyoient sur une espéce de chevalet, d'où elles prononçoient leurs oracles.

Des chênes de la forêt de Dodone, & du chaudron de Thesprotie. Dodone, dit l'Abbé Nonnus, est une Ville d'Epire dans laquelle étoit un Oracle desservi par des femmes, & un chêne consacré à Jupiter. Ceux qui avoient à consulter l'oracle, entroient dans le tronc de cet arbre qui devoit être creux par un côté : & aussitôt on remarquoit un tremoussement sensible dans ses branches, ce qui donnoit occasion à ces femmes d'annoncer les volontez de Jupiter. Hérodote dit qu'auprès du chêne s'étoient hutées jadis deux femmes sçavantes sur l'avenir, qui furent nommées *les Colombes*, parce qu'elles étoient venuës là comme des oiseaux, sans que personne sçût d'où elles étoient : ce qui avoit donné lieu au sot conte

qui

qui se débitoit parmi le peuple, qu'en ce lieu-là les colombes parloient. Au reste, ce qui ne se disoit d'abord que de ces *Colombes*, s'est dit ensuite des arbres, sçavoir, que tous les chênes de la forêt de Dodone parloient comme nous; les Poëtes en ont été & en sont encore garans.

Le Bassin retentissant de Dodone, y augmentoit la foule des curieux. Nous apprendrons encore ce que c'étoit, du Moine Grec Nonnus, qui ne jugea pas indigne de son caractére, le soin qu'il prit de rechercher les fables peu sérieuses des Grecs, en vûë d'éclaircir les deux Invectives de Saint Gregoire de Nazianze contre l'Empereur Julien, lesquelles sont pleines d'allusions à ces fables: & par-là vous voyez, MONSIEUR, ce que demande de moi, le dessein de donner quelque éclaircissement, si je puis, à tous les Ouvrages Polémiques des Péres. On voyoit dans la Ville de Dodone, dit Nonnus, une statuë sur un grand piédestal, tenant une baguette à la main; & à côté d'elle étoit un vaisseau d'airain. Ceux qui avoient besoin d'un oracle, alloient faire leur priére à cette Divinité: & quand elle vouloit leur répondre, elle battoit de la baguette sur ce vaisseau. L'agréable retentissement de l'airain causoit un soudain transport aux Prophétesses, qui disoient en cet état tout ce que le Démon leur suggéroit.

Suidas en parlant du chaudron Thesprotien, autre meuble de Divination fort rénommé par toute la Gréce, dit sur la foi d'Aristote (ce morceau d'Aristote n'est pas venu jusqu'à nous) que c'étoient deux cippes l'un contre l'autre; sur l'un étoit un chaudron renversé, & sur l'autre une figure d'enfant tenant un foüet dont les cordes

avoient des bouts d'airain ; & que quand je ne sçai quel vent venoit à les agiter, elles battoient sur le chaudron d'une maniére qui marquoit quelque chose : c'étoit aux Prêtresses qui connoissoient & qui observoient les diverses batteries, à énoncer ce qu'elles signifioient. Cela revient à peu près au Bassin de Dodone, Ville d'Epire dans la Province de Thesprotie : ce qui me fait penser ou que le bassin & le chaudron étoient la même chose, quant à la pratique de la Divination, ou que l'oracle de Thesprotie n'étoit qu'une imitation, ou une extension, de proche en proche, de celui de Dodone.

Des cinq Oracles les plus fameux, après celui de Delphes, l'un à Lébadée, l'autre à Orope, l'autre en Acarnanie, l'autre en Cilicie, & l'autre en Egypte.

Il est à propos de faire connoître d'abord les Patrons titulaires de ces Oracles : car, excepté l'Oracle d'Egypte auquel Jupiter préſidoit lui-même, (& c'étoit ce que le Paganisme avoit de plus respectable) les autres quatre avoient pour fondateurs & pour Inspirateurs, quatre Héros des plus médiocres, ou quatre Dieux des plus modernes, qu'on sçavoit très-bien n'avoir été que des hommes environ le temps du siége de Troye : ce qui donnoit un air pitoyable & ridicule à la Divination payenne, & un grand avantage aux Péres qui la contestoient & qui la combattoient. *J'ai envie de badiner avec Celse*, dit [a] Origéne, *pour répondre aux badineries qu'il nous débite : Que pense-t-il lui-même de la puissance de Trophonius dans Lébadée ? de celle d'Amphiaraüs dans Thébes ? de*

[a] Orig. liv. 3. contre Celse.

celle d'Amphilocus en Acarnanie ? & de celle de Mopsus en Cilicie ? De bonne foi voudroit-il leur attribuer quelque chose au dessus de l'homme, & en leur faveur faire faux bond à l'Epicurisme dont il fait profession, & qui ne reconnoît ni Dieux, ni Héros, ni Démons ?

Pausanias dans ses Bœotiques nous apprend que Trophonius avoit été un Architecte des plus entendus dans son métier, mais des plus fripons. Car ayant bâti pour Hyriée la chambre du Tresor de ce Prince, il s'y ménagea une entrée qu'il débouchoit quand il vouloit, en ôtant de par dehors une pierre, qu'il avoit à ce dessein posée à cru dans son assise. Le Roi qui voyoit diminuer son tresor, quoi qu'il fût toûjours saisi de la clef de cette chambre, prit le parti de faire tendre sur ses coffres certain filet ou ressort, capable de tenir arrêté le voleur qui y toucheroit sans précaution. Agamede frére de Trophonius y fut pris une nuit que les deux fréres étoient allez voler de compagnie. Alors Trophonius, sans autre façon, coupa la tête à ce cher frére, qu'on auroit pû obliger de déclarer son complice à force de tortures. Mais ce crime ne fut pas impuni : car la terre engloutit l'Architecte larron & fratricide ; & il ne fut plus parlé de lui, continuë Pausanias, jusqu'à ce qu'Apollon, pour qui il avoit bâti le Temple de Delphes, ordonna aux Lébadéens d'en faire bâtir un pour son Architecte, auquel il fit part, après son enterrement subit, du talent de prédire l'avenir. Tel étoit ce Héros à oracles, consulté jusqu'au temps de Plutarque en Bœotie dans la Ville de *Lébadée* : car c'est ainsi que cette ville se nommoit, & non pas *Lébadie*, dit M. Baudrand, *Lebadea, non Lebadia, ut in Thesauro Linguæ La-*

tinæ. Plutarque excepte ce seul oracle de la cessation des oracles qui étoit générale de son temps. L'exception pourroit bien être fondée sur ce que Plutarque étant de *Chéronée, qui n'étoit qu'à quatre pas de Lébadée*, n'a pas voulu se faire des affaires avec ses voisins en décréditant leur Oracle. Pausanias [a] qui est garant du voisinage de ces deux Villes, décrit l'antre de Trophonius, où il falloit s'aller disposer à entendre des prédictions, il décrit, dis-je, cet antre, & les divers manéges auxquels on y obligeoit les consultans, comme les choses du monde les plus propres à leur renverser la tête : aussi n'en sortoient-ils que tout égarez, ayant perdu toute connoissance, en sorte qu'il leur falloit du temps pour rapprendre à rire ; car c'est une circonstance marquée par Pausanias, qui avoit eû beaucoup de simplicité, pour un homme d'esprit comme lui, de s'être laissé traîner par les pieds, couché sur le dos, dans un antre comme celui-là, d'où il n'étoit pas sorti plus sçavant sur l'avenir : car il ne s'en vante pas.

Auprès de Lébadée étoit [b] Orope, & à demi-lieuë d'Orope le temple d'Amphiaraüs, Devin à titre d'Interpréte de songes. Il avoit lui-même eû quelque songe qui lui annonçoit une fin malheûreuse s'il alloit au siége de Thébes : sa femme Eriphyle découvrit le lieu où il s'étoit caché pour n'y pas aller, & Polynice fils d'OEdipe l'y fit marcher. Il y eût le sort de Trophonius dont je viens de parler : car il y disparut subitement, la terre s'étant ouverte sous lui ; en sorte que son char, ses chevaux, & son cocher Baton, furent perdus avec

a Pausan. dans les Bœotiques.

b Pausan. dans les Antiquitez Attiques, ou dans son 1. livre.

lui dans le même abîme. Les Oropiens en firent un Dieu, & le reſte de la Gréce ſouſcrivit à cette Apothéoſe. *Je pourrois*, dit ici Pauſanias, *nommer bien d'autres hommes, déifiez par les Grecs.* Cet aveu que les Grecs eux-mêmes ont fait, a été reçû avec applaudiſſement de nos ſaints Docteurs. Une choſe que cet Antiquaire remarque, & qui mérite d'être remarquée, eſt que la fontaine qui étoit auprès du temple, n'étoit pas faite pour s'y laver, pour s'y purifier, ni pour en tirer aucun enthouſiaſme, comme celles des autres Oracles; mais pour recevoir les piéces d'or & d'argent que l'on y jettoit, ce qui n'en étoit pas un mauvais uſage. Le Dieu envoyoit des ſonges à ceux qui paſſoient la nuit dans ſon temple, & ſes Prêtres leur en donnoient l'interprétation: mais la Divination n'étoit pas en ce lieu-là gratuite. Il falloit dormir dans la peau fraîche d'un animal offert en ſacrifice, ces premiers frais étoient inévitables, & jetter encore quelque choſe dans la fontaine ſi l'on avoit été guéri de quelque mal, en ſe faiſant traiter de la maniére que le Dieu d'Orope, ou de Thébes, l'avoit ordonné. C'eſt [a] Origéne qui nous apprend qu'Amphiaraüs débitoit ſes oracles & ſes remédes auſſi-bien dans Thébes de Bœotie, que dans Orope.

L'Oracle d'Amphilocus étoit dans [b] Mallos. Homére [c] parle d'Amphilocus, fils d'Amphiaraüs, bon Devin comme ſon Pére, & de plus, tendrement chéri d'Apollon. *De tous les Oracles de mon temps*, dit Pauſanias *celui de Mallos en Cilicie eſt le plus ſûr*, ou le moins menteur. C'étoit

a Origéne contre Celſe liv. 3. b Pauſ. liv. 1.
b Odyſſée liv. 15.

en Cilicie qu'étoit la Ville de Mallos, suivant l'ancienne Géographie, que M. Baudrand a si curieusement recherchée : *Ciliciæ urbes quondam Claræ Selinus, Mallos, &c.* Cela ne doit pas faire juger qu'Origéne se soit mépris, en plaçant un Oracle d'Amphilocus en Acarnanie, puisqu'on sçait qu'un canton de l'Acarnanie étoit l'Amphilochie, & qu'il n'y a point de doute qu'Amphilocus n'eût un Oracle dans le territoire auquel il avoit donné son nom. Je vous prie, MONSIEUR, de faire réflexion à l'embarras des habiles du Paganisme, quand il étoit question de nommer, dès le commencement du 2. siécle, un seul Oracle qui fît foi parmi les esprits solides. Car [a] Plutarque dit *que sa Province de Bœotie où l'on trouvoit jadis à chaque pas un Oracle, se trouvoit de son temps dans une étrange sécheresse de Divination* (c'est ainsi qu'il s'exprime) *que les ruisseaux en étoient taris, & qu'on ne puisoit plus de prédictions nulle autre part que dans la Lébadie :* (car Plutarque dit *Lébadie*, & non pas *Lébadée*, lui qui n'étoit peut-être pas à une journée de cette Ville, dont il devoit sçavoir le nom : je dis ce mot par rapport à la critique du sçavant M. Baudrand, qui a suivi Pausanias, & bien d'autres.) D'un autre côté Pausanias, qui avoit reconnu toute la Bœotie, examiné l'Oracle d'Amphiaraüs à Orope, & tâté de celui de Trophonius à Lébadie, nous dit quelques années après Plutarque, que celui d'Amphilocus en Cilicie est le moins suspect de fourberie, qu'il connoisse ; c'est-à-dire, qu'il n'en étoit pas un seul auquel on pût se fier du temps de ces deux Auteurs contemporains.

a Plutarque de la cessation des Oracles.

La Ville de Mopſos, ou de Mopſuëſtie en Cilicie a été illuſtrée par l'oracle de Mopſus. Ce Mopſus étoit fils d'Apollon, & meilleur Devin que l'Oracle vivant des Grecs, je veux dire que Calchas, qui n'étoit que petit-fils du Dieu des Devins. Homére aſſocie Amphilocus à Calchas dans le malheûreux voyage de Troye à Colophone, qui fut fatal au dernier. Car il y trouva Mopſus qui lui propoſa deux queſtions auſſi inutiles que difficiles, dont Héſiode a crû devoir conſerver le ſouvenir, & qui peuvent donner une idée des Prophétes de la Gentilité. Combien préciſément il y avoit de figues ſur un arbre qui en étoit tout chargé ? & combien une truye pleine, qui paſſoit devant eux, portoit de petits, combien de mâles & combien de femelles, avec toutes les particularitez d'un chacun? Calchas eût le ſens de n'en rien dire : mais il eût la foibleſſe de mourir de jalouſie quelques jours après, lorſque cette bête ayant mis bas, eût vérifié de point en point la prédiction de Mopſus : de même que les figues comptées une à une, avoient d'abord fait voir qu'il devinoit juſte. Treize ſiécles après, un voyageur raconte [a] à Plutarque qu'un certain Gouverneur de Cilicie demi-Epicurien, voulut éprouver ſi Mopſus ſçauroit lire ce qui étoit écrit dans un billet, ſans l'ouvrir. *T'immolerai-je un bœuf blanc, ou noir ?* c'étoit le contenu du billet : & le Dieu répondit, *Noir*, à celui que le Gouverneur avoit envoyé à l'Oracle, & qui lui rapporta ſon billet cachetté comme il l'avoit reçû. Cette réponſe fit rentrer en lui-même le Cilicien incrédule qui ſe mit à genoux pour demander pardon à

a Plutarque de la ceſſation des Oracles.

Mopſus d'avoir douté de ſa Divination. Plus ces récits ſont frivoles, moins il m'eſt permis de les ſupprimer ; puiſque les Péres ont fait remarquer aux Payens, qu'un des caractéres de la Prophétie divine, eſt de n'être employée que *pour des choſes utiles à l'homme, & importantes pour le réglement de ſa vie*, comme le dit [a] Théodoret. Saint Clément [b] dit que l'Art de deviner, attribué à Mopſus, avoit été, à ce qu'on diſoit, compoſé par un certain Battus de Cyréne. C'eſt ſur tout [c] Saint Juſtin qui décrie la Divination Gréque, par l'impertinence des fables que les Grecs contoient eux-mêmes de leurs plus fameux Devins ; entre autres de Tirésias, qu'il étoit tantôt homme, & tantôt femme ; & que quand les Dieux étoient prêts à ſe battre, il les avoit ſouvent mis d'accord ; que Junon fâchée de ce qu'il ſe méloit de raccommodemens, lui avoit ôté la vûë ; & que Jupiter au contraire, charmé de ce qu'il avoit tant de fois pacifié les Dieux, l'avoit récompenſé, en lui accordant le don de Divination. *Si tout cela eſt très-ridicule, & très-incroyable*, dit Saint Juſtin, *quelle foi peut-on avoir aux prédictions d'un Devin ſi fabuleux ?*

Il eſt temps, MONSIEUR, de finir ce long article de la Divination, comme je vais faire par l'Oracle d'Ammon en Lybie. Il falloit bien que cet Ammon fût un Devin du premier ordre, étant pére du cinquiéme Apollon, ſelon Ariſtote. Car Ariſtote compte juſqu'à cinq Apollons, dit [d] Saint Clément, dont le premier étoit fils de Vulcain &

a Théodoret des Oracles. b S. Clém. 1. Tapiſſ.
c S. Juſt. Queſt. & Rép. aux Orthodoxes 146.
d S. Clém. Avertiſſement aux Gentils.

de Minerve (*Et voilà*, dit ce Pére, *Minerve rayée du catalogue des Vierges.*) & le dernier étoit le Lybien, fils d'Ammon. On a prétendu qu'Ammon étoit Jupiter même ; ce qui fit venir à Alexandre la ridicule fantaisie de se faire sculper avec des cornes de bélier à la tête, deshonorant en lui, dit Saint Clément, l'ouvrage de la Nature par celui de la Sculpture, afin de passer pour fils de Jupiter. Lucain parle de ce Jupiter à tête cornuë.

[a] *Ventum erat ad templum, Lybicis quod gentibus unum*
Inculti Garamentes habent. Stat corniger illic
Jupiter ut memorant : sed non aut fulmina vibrans,
Aut similis nostro, sed tortis cornibus Ammon.

Cléombrote, riche Philosophe, qui voyageoit par curiosité, raconta à Plutarque qu'il avoit appris en Lybie des Prêtres d'Ammon que d'année en année il se consumoit moins d'huile dans la lampe qui brûloit jour & nuit dans le Temple : ce qui faisoit juger à ces Prêtres que les années se faisoient continuellement plus courtes. Cette observation étonna [b] Plutarque & les autres qui étoient présens à ce récit : mais quand on demanda au voyageur des nouvelles de l'Oracle d'Ammon, où la Divination, disoit-on, avoit tari comme ailleurs, Cléombrote avoüa le fait par son silence, & en baissant les yeux. Les Péres ont profité de cet aveu, & encore mieux de divers Oracles prétendus d'Apollon, qui déclaroit en un lieu qu'il ne rendoit plus d'oracles dans l'autre : de sorte que Porphyre produisoit des oracles qui prouvoient

a Lucain liv. 9. b Plut. de la cessation des Oracles.

qu'il n'y avoit plus, ou presque plus d'oracles au monde ; ridiculité qu'Eusébe fait remarquer dans sa Préparation Evangélique, liv. 5. chap. 16.

ARTICLE II.

Des Sacrifices du Paganisme.

ICI, MONSIEUR, les sentimens opposez de Porphyre & de Jamblique, font, pour ainsi dire, un contraste qui plaît, & qui éclaircit parfaitement la théorie de la Théürgie Payenne touchant les Sacrifices. Porphyre n'en veut point du tout de sanglans ; il les condamne généralement comme des injustices, des cruautez, des impietez horribles. Il tolére, plus qu'il ne permet, les non sanglans, c'est-à-dire, les offrandes que l'on croit devoir à certains Génies inférieurs, des prémices des fruits de la terre, qui sont effectivement, selon lui, en la garde de ces Génies : mais il ne pardonne ces sacrifices qu'aux laboureurs, au peuple, aux personnes qui n'ont aucune élevation d'esprit : il en interdit l'usage aux sages, aux Philosophes, aux personnes spirituelles. Jamblique au contraire trouve bon qu'on sacrifie des animaux ; & qu'à ces victimes on ajoûte l'offrande des grains, des fruits, des liqueurs, des aromates : il n'oublie rien pour justifier toutes ces actions de Religion, ainsi qu'il se les figure. Jamblique écrivoit sous Julien, & pour Julien, qu'on nommoit *Rôtisseur de bœufs*, ou *Tauricréme*. Porphyre avoit écrit sous des Empereurs qui distinguoient l'Empire de la Sacrificature, & qui ne se mêloient point dans les disputes qui pouvoient naître entre les Sacrificateurs & les Philosophes. Sous le même regne

Jamblique auroit parlé comme Porphyre. Vous les entendrez l'un & l'autre : & de tout ce qu'ils diront sur leurs sacrifices, vous n'en tirerez aucune conséquence pour les anciens sacrifices des Juifs : ce n'est pas par les pensées des Platoniciens que nous jugeons des usages du peuple de Dieu.

§. Principes Philosophiques de Porphyre a *contre l'usage de sacrifier des animaux.*

I. Le vrai culte qui peut plaire aux Dieux, doit être tout spirituel & tout intérieur. S'il s'agit du Dieu Suprême, dit ce Platonicien, le seul sacrifice dont il se tient honoré, c'est la contemplation d'une ame exempte de passion, qui le considére en silence, sans oser même parler de ses perfections. S'il s'agit des Dieux inférieurs, le seul sacrifice qui leur est dû, consiste en hymnes & en loüanges. Car nous avons deux vies, l'une toute spirituelle, & l'autre toute animale. Les Sages, les Philosophes, ne vivent proprement que de la premiére : & persuadez que les Dieux ne se mêlent que d'entretenir en nous cette sorte de vie, sans prendre aucun intérêt à notre vie animale ; ces hommes spirituels & éclairez offrent continuellement leurs priéres & leurs actions de graces, qui sont comme les fruits de cette vie de l'esprit, à ceux qui la leur conservent, & qui ne veulent de leurs adorateurs que cette espéce de culte. Mais comme les laboureurs, & quantité d'autres gens qui n'ont pas l'ame plus élevée, ne vivent à proprement parler que de la vie animale, au soin de laquelle, & de tout ce qui la concerne, sont prépose'z les Génies

a Porphyre dans ses livres de l'Abstinence.

bienfaisans, les bons Démons, qui sont d'un ordre inférieur à celui des Dieux; il n'y a pas d'inconvénient que des hommes matériels comme ceux-là, offrent en sacrifice des fruits de la terre, qui sont la nourriture naturelle de l'homme, à ces Génies qui leur fournissent leur nourriture, ni qu'on déclare par-là qu'on leur en est rédevable. Quant aux sacrifices où l'on verse du sang, où l'on égorge des animaux, ils ne peuvent jamais être permis à qui que ce soit, dit Porphyre: & voici un second principe, sur lequel il tâche d'établir ce paradoxe.

II. Rien [a] ne doit être moins nuisible que le sacrifice; rien n'en doit souffrir, ni hommes, ni bêtes. C'est donc une action d'irréligion que d'immoler des victimes vivantes: car c'est causer à des animaux la plus grande de toutes les peines, qui est la mort, & la plus grande de toutes les pertes, qui est celle de la vie. Ici notre Platonicien fait une longue dissertation de la connoissance des bêtes. Sentir, craindre, souffrir, sont pour elles des choses aussi naturelles que pour les hommes: elles souffrent autant de leur mort, que nous de la nôtre: c'est une injustice de les condamner à la mort qu'elles n'ont point méritée, & une impieté de les y condamner par le motif d'honorer les Dieux qui défendent toute injustice. Il est vrai que la raison n'est pas aussi parfaite dans les bêtes que dans les hommes (je tâche de ne pas dire une parole qui ne soit de [b] Porphyre) mais elles y participent pourtant en quelque manière. Aristote & Platon, Empédocle & Pythagore, Démocrite & tous les autres qui les ont étudiées de près, ont

a Porphyre de l'Abst. liv. 3. b *Là-même.*

découvert qu'elles sont véritablement doüées de raison. *Etablissons donc*, dit-il, *que dans le vrai Pythagorisme, & dans la vraie Philosophie, toute ame qui a du sentiment & de la mémoire, est une ame raisonnable : car par la démonstration de cet article, nous étendrons jusqu'aux animaux de toute espéce, l'obligation que nous avons de garder la justice envers tout ce qui raisonne.* Suivant ce projet il montre par des expériences curieuses & agréables, que les bêtes parlent entr'elles leur langue, & se font à entendre la nôtre, & à nous obéir au moindre mot : qu'elles apprennent beaucoup de choses les unes des autres, & qu'elles en apprennent beaucoup de nous, comme réciproquement elles nous en ont beaucoup appris : car si d'un côté, par exemple, le cocher guide son attelage, de l'autre le chasseur se laisse guider par sa mute : qu'elles ont leurs fins comme nous les nôtres, & que même elles y vont plus droit que nous : qu'elles passent d'une connoissance à une autre qui lui est liée, & qu'elles concluënt juste : que le chien qui a perdu de vûë le gibier, & qui a trois chemins devant lui, n'en flaire que deux, & se jette dans le troisiéme, suivant les régles du syllogisme *Disjonctif*, dit Porphyre, que le chien forme fort bien à sa maniére. Qui me fera voir, dit-il, que les bêtes ne delibérent jamais ensemble ? Mais elles n'ont pas de loix. Nous n'en avons pas eû non plus, tandis que nous avons mené une vie heûreuse. Elles n'ont point de Villes ; ni les Scythes n'en ont point, ni les Dieux non plus. Il pousse ses observations & ses inductions, jusqu'à prouver en autant d'articles séparez, que les bêtes ont leur Dialectique, leur sagesse, leur droiture, leur innocence, leur gratitude, leur esprit de

ſociété, leur juſtice, leurs ruſes, leurs panchans & leurs paſſions, aſſez ſemblables aux nôtres, plus de vivacité que nous dans les fonctions des organes de la ſenſation, quelque étincelle d'intelligence, quelque prévoyance de l'avenir, quelque ſorte de Divination; *qu'en un mot la différence de nos talens & de nos qualitez aux leurs, eſt ſeulement celle du plus au moins, & non pas celle de la poſſeſſion à la privation entiére, ou d'avoir à ne pas avoir.* Le tout fondé ſur ce que *les animaux ont du ſentiment: car s'ils en ont, ils ont auſſi de la connoiſſance, ſuivant le principe de Straton, ſurnommé le Phyſicien: Qu'il eſt abſolument impoſſible de ſentir ſans connoître: puiſque, comme il dit, L'Ame voit, l'Ame entend: tout le reſte eſt ſourd & aveugle.* Vous voyez en paſſant, MONSIEUR, que les Anciens mettoient le ſentiment dans l'Ame, & non dans le corps.

Porphyre ne prouve pas que les animaux ayent du ſentiment, il le ſuppoſe: il ne prévoyoit pas qu'on en pourroit douter quelque jour. Sextus [a] l'Empirique nous apprend que l'on s'étoit toûjours contenté de raiſonner là deſſus en cette maniére. *S'il y a des animaux, ils ſentent: car tout animal eſt conçû animal, en tant qu'il eſt doüé de ſentiment.* Mais de là on ne conclut rien contre les Récens, pour qui les bêtes ne ſont pas des animaux. Porphyre auroit trouvé cette propoſition auſſi ſinguliére, que nous trouvons ſinguliéres les conſéquences qu'il tire de ce que les bêtes ſont des animaux, ſçavoir, [b] qu'on ne peut donc en tuer ſans injuſtice ni pour l'autel ni pour la table: puiſque tout animal a du ſentiment; & que tout ce

a S. Emp. contre les Mathém. b Porph. de l'Abſt. liv. 3.

qui a du sentiment, a de la connoissance ; & que tout ce qui a de la connoissance, a aussi de la raison, du moins dans quelque degré ; & que tout ce qui a de la raison, a droit aux avantages de la justice, qui ne permet pas qu'il soit sacrifié ou à la superstition, ou à l'intempérance des hommes. Tel est le second raisonnement de ce Pythagoricien un peu outré, ce me semble, sur la matiére que nous traitons. En voici un troisiéme.

III. *Les bêtes sont de la même nature que nous par l'endroit de l'ame.* Et comme il s'explique encore, *il y a une liaison d'affinité & de parenté entre nous & le reste des animaux.* Il le prouve par cet article si connu de la doctrine de Pythagore, que toutes les Ames sont, pour ainsi dire, des échantillons de la même étoffe, toutes des détachemens ou des parcelles de l'Ame universelle, de l'Ame divine, de l'Ame du Monde. D'où il conclut que *les bêtes étant dans notre alliance*, l'injustice qui se commet contre elles quand on en tuë, soit pour les sacrifices, soit pour les repas, dégénére en impieté, comme celle qu'on commettroit contre sa famille & contre sa parenté. L'Empirique que j'ai déja cité, & qui écrivoit quelque temps avant Porphyre, fait raisonner de la même maniére tous les Philosophes de l'Ecole Italique, ayant à leur tête Pythagore & Empédocle, contre ces deux espéces d'impies :

Les Parens aux parens, donnent le coup mortel,
Et des Dieux bienheûreux ensanglantent l'autel.

Ceux-là a *tuent leurs parens*, c'est-à-dire, les

a S. Emp. des Dieux.

animaux, pour se nourrir de leur chair ; ceux-ci offensent les Dieux par des sacrifices abominables.

IV. Au de-là de ces trois principes, Porphyre fait une infinité de remarques Historiques, Philosophiques, & Mythologiques, toutes très-curieuses & recherchées, en preuve de sa double *abstinence*. Il observe, par exemple, que la première origine des sacrifices sanglans a été la loi du talion, *Vie pour vie*, *Ame pour ame*, quand quelque bête féroce avoit donné la mort à quelqu'un de notre espéce : & que l'introduction des repas en viande ne s'est faite que durant la famine, comme durant quelque long siége ; la nécessité de se nourrir de choses qui sont les moins faites pour cet usage, ayant porté les hommes à attenter dans ces extrémitez à la vie des animaux, l'intempérance ayant ensuite accoûtumé le monde à cet usage barbare, & la superstition aveugle ayant enfin tenté de rendre les Dieux-mêmes complices de nos meurtres, qu'ils ne peuvent qu'avoir en horreur. D'où vient, demande-t-il, qu'on ne leur sacrifie ni des serpens, ni des scorpions, ni des singes, animaux nuisibles ou inutiles ? C'est que de telles victimes n'auroient point autorisé notre délicatesse, que nous voudrions consacrer, s'il étoit possible, par des victimes plus succulentes offertes aux Dieux. Il prétend que si les Egyptiens adoroient des bêtes, aussi-bien que des hommes, c'étoit en vûë de mettre également l'une & l'autre espéce à couvert de la gourmandise & de l'irréligion : qu'on donnoit pour la même raison des cornes de bélier à Jupiter, des cornes de taureau à Bacchus, des aîles aux Muses & aux Sirénes : que c'étoit dans le même dessein de rendre les brutes respectables, qu'on faisoit le Dieu Pan moitié homme

homme moitié chévre : & que pour cela même Socrate juroit indifféremment tantôt par le chien, tantôt par l'oiſon ; & il le faiſoit très-ſérieuſement, dit Porphyre, parce qu'il imitoit en cela Rhadamanthe qui étoit fils de Jupiter. Le dernier de ces quatre livres de l'Abſtinence, contient une belle érudition ſur l'innocence des hommes du Siécle d'or, qui ne vivoient que de gland ; d'où eſt venu le proverbe, *C'eſt aſſez du chêne*, ἄλις δρυὸς ; ſur la ſobrieté & la frugalité des Lacédémoniens, des Egyptiens, des Juifs, des Syriens, des Phœniciens, des Perſans, des Indiens, & de pluſieurs autres peuples diſtinguez par leur politique & par leur courage ; & ſur la férocité des peuples ſauvages, qui, accoûtumez à vivre de chaſſe dans les bois & ſur les montagnes, en étoient venus à s'entremanger, & à faire chére de leurs parens vieux & inutiles, comme les Maſſagétes, les Derbices, les Thébarénes, les Hircaniens, les Caſpiens, & les Scythes.

V. Il ramaſſe toutes ſes preuves en les appliquant aux trois fins du ſacrifice. *On ſacrifie*, dit-il, *ou pour honorer les Dieux, ou pour les remercier, ou pour en obtenir les biens dont on a beſoin.* Mais, ajoûte-t-il, les honore-t-on par des injuſtices & par des violences ? peuvent-ils agréer qu'on paye leurs bienfaits du bien d'autrui, c'eſt-à-dire, de la vie d'un animal ? & oſons-nous demander la récompenſe d'un meurtre aux Dieux-mêmes que nous ne pouvons pas tromper comme les hommes ? Il a quantité de penſées très-vives & très-ingénieuſes ſur cette matiére, que Théodoret a miſes en œuvre dans ſon Diſcours des Sacrifices, qui eſt le ſeptiéme de la Thérapeutique.

Cependant cet auſtére Pythagoricien ſent bien

que ses preuves meneroient l'abstinence trop loin. Il n'ose pas condamner absolument les sacrifices ou les offrandes qu'on fait aux Dieux, quand ce n'est que des fruits de la terre & des présens de Cérés : car encore faut-il se nourrir de quelque chose, quelque Pythagoricien qu'on puisse être. Toutefois les plantes se trouvent tout aussi bien nos parentes que les bêtes, selon le grand principe de Pythagore, Que toute la Nature est animée. Porphyre s'objecte donc que quand on ne présenteroit aux Dieux que des gâteaux, ou quelques brins d'herbe, ou quelques branches fleuries, il y auroit toûjours quelques ames végétatives délogées de leurs corps, & quelque violence injuste qui leur seroit faite. Il se répond assez foiblement, que les plantes n'ayant ni sentiment ni connoissance, *on ne leur arrache pas l'ame malgré elles*, comme on fait aux bêtes. Cette réponse n'étoit pas sans replique. Il est temps d'entendre Jamblique, le grand Apologiste des Sacrificateurs.

§. Principes Philosophiques de Jamblique pour justifier généralement tous les Sacrifices qui se pratiquoient dans le Paganisme.

Celui-ci soûtient les sacrifices, selon toute l'étenduë que le peuple le plus superstitieux le pouvoit desirer : il les justifie tous, sanglans & non sanglans : il en approuve toutes les pratiques décentes & très-indécentes ; à l'exclusion des victimes humaines, tout y est reçû, tout y est bon, tout y est même nécessaire : les aromates, sur tout

a Porphyre liv. 2.

l'encens, les herbes, les fleurs, les fruits, les grains, la farine, les gâteaux au miel, le vin, le lait, le sang; suffumigations, libations, effusions, consomption d'offrandes par le feu, senteur de chairs brûlées, & tuerie de toutes sortes d'animaux, hormis de quelques-uns qui n'étoient connus qu'en Egypte.

Qui voudroit réduire à un seul syllogisme tous ses raisonnemens répandus dans une trentaine de chapitres, il me paroît que c'est de cette sorte qu'il faudroit le tourner. Rien n'est plus saint pour nous que d'être en commerce avec les Dieux: or rien n'est plus propre à établir cet heureux commerce que l'usage du sacrifice. Donc rien n'est plus saint que cet usage. Il faut éclaircir cette doctrine, & mettre ici en ordre les preuves de Jamblique, qui ne sont pas trop arrangées dans son Livre.

I. Etre en commerce avec les Dieux, c'est profiter des avantages de leur présence, après les avoir engagez à descendre de leur céleste séjour pour nous visiter ici-bas. C'est de tous les commerces le plus saint, le plus heureux, & le plus intéressant, parce que partout où les Dieux célestes paroissent, ils y répandent leurs graces & leurs faveurs; ils en banniſſent la guerre, la peste, la famine, & les autres fléaux; ils y portent avec eux la santé & l'abondance. Il n'est donc question que de les attirer autour de nous. Or rien ne le peut mieux faire qu'un sacrifice bien ordonné, & bien conduit, suivant toutes les formalitez de la Théurgie la plus réguliére. Pour le prouver, il fait diverses suppositions, dont voici la suite qu'il a négligée dans son Ecrit.

II. Les Dieux vont toûjours partout où il leur convient d'aller, partout où on leur prépare les

voyes, partout où ils peuvent paroître avec une escorte de Génies inférieurs qui les annonce, & qui puisse leur faire honneur, soit par la dignité des Génies, soit par la belle ordonnance de leur marche, les Dieux aimant l'ordre par dessus toutes choses. Vous avez déja remarqué, MONSIEUR, dans la Lettre précédente, quand j'y ai parlé de la Théurgie, que cet homme-là avoit la tête toute pleine de Génies, & de marches concertées, dont il parle avec toute l'assurance qu'il pourroit faire, s'il en avoit été témoin oculaire bien des fois, ou s'il les avoit réglées lui-même. C'étoient-là des idées propres à agir vivement & agréablement sur l'imagination du peuple : & en lui débitant de telles visions, on ne risquoit pas d'être convaincu de faux ; parce que tout étoit invisible, les Dieux, les Génies, & les marches. Sçachons comment Jamblique peut prouver que la cérémonie du sacrifice met en mouvement les Génies, les attire autour du Sacrificateur, & en l'ordre qu'il faut pour être suivis nécessairement des Dieux, qui ne manquent pas de venir après leurs fouriers. C'est-là son but.

III. Le sacrifice dit un changement d'état de toutes les choses qu'on y offre. Elles y sont détruites, & c'est ainsi qu'elles y changent d'état. Or quand elles viennent à être détruites, elles retombent dans les principes élémentaires ; les parties dont elles étoient composées se changent, les unes en terre, les autres en eau, les autres en air, & les autres en feu. Les Elémens ont des Génies Gardiens qui en prennent soin, ainsi que toutes les autres choses du monde ; & parce que les Elé-

a Sect. 5. ch. 24.

mens sont les quatre maîtresses pièces de cette grande machine, les Génies Elémentaires qui sont en grand nombre, composent une Hiérarchie élevée, & voisine de celle des Dieux: & quand ceux-là marchent, ceux-ci suivent comme par une *concomitance* naturelle & nécessaire. Il n'y a donc maintenant qu'à se souvenir que [a] les Gardiens des Elémens sont *passibles*, ainsi que le reste des Génies, & qu'à comprendre qu'ils ont leur intérêt à la destruction des choses offertes en sacrifice, parce que cette destruction leur donne toujours quelques parties élémentaires qui augmentent leurs possessions, à quoi leur *passibilité* leur permet d'être sensibles; & l'on concevra, comme Jamblique, que les Dieux doivent se rendre présens aux sacrifices pour ne pas se desunir d'avec leurs voisins les Génies Elémentaires qui s'y rendent, comme y ayant leur intérêt.

Il fortifie ce raisonnement par diverses remarques, qui sont comme des propositions antécédentes, d'où il tire la même conclusion, sçavoir, que la célébration réguliére d'un sacrifice, ne peut manquer d'y attirer les Dieux. Voici quelques-unes de ces remarques ou de ces suppositions, outre celles que j'ai exposées en parlant de la Théurgie.

IV. *Pour reprendre la chose d'un peu plus haut*, dit-il, [b] *supposons qu'il y a des Dieux matériels, comme il y en a d'immatériels.* Si ceux-ci n'ont point de commerce avec la matière, ceux-là en ont beaucoup avec elle. Or le rituel de la sacrificature ordonne qu'on commence par attirer les Dieux matériels, sans quoi on ne viendroit jamais à bout

a Section 5. ch. 20. b Sect. 5. ch. 14.

d'avoir les immatériels, qui ſont ceux dont on a affaire. C'eſt pour les premiers qu'on égorge la victime, & qu'on fait changer d'état aux oblations matérielles qui ſont de la cérémonie : ce ſont choſes qui conviennent à ces Dieux matériels, & qui reveillent leur attention : parce qu'ils gouvernent les êtres matériels, & que chacun s'affectionne à ce qu'il gouverne.

De plus, il faut diſtinguer deux états de nôtre ame. [a] Un jour étant réünie à l'Ame du Monde, & entiérement dégagée de la matiére, elle n'aura de commerce qu'avec les Dieux immatériels. Mais tandis qu'elle eſt couverte de cette écaille corporelle, il nous convient de nous en tenir à un culte matériel, & de l'adreſſer aux Dieux matériels.

Ajoûtez que nous avons ſouvent recours au ſacrifice pour être guéris de nos infirmitez corporelles. [b] *Or le corps ſe guérit par des corps, le corps ſe purge par des corps.* Ce bel Aphoriſme feroit penſer que les Dieux matériels avoient, ſelon lui, le ſecret de ſe ſervir des matiéres du ſacrifice pour en compoſer des purgatifs, & des remédes ſpécifiques & topiques pour les malades.

Venant enſuite à l'immolation des hoſties vivantes, il fait voir [c] qu'un animal intéreſſe bien des Génies, & de pluſieurs ordres. Car il a un corps, une ame, & une infinité de facultez différentes. Il y a des Gardiens inviſibles pour toutes ces ſortes de choſes. On croiroit que par cette raiſon ils prennent intérêt à la conſervation de l'animal, & ont regret à le voir immoler. Mais point du tout: car ils aiment aſſez ſagement ce qu'ils ont en garde, pour être bien-aiſe que tout en change en

a Sect. 5. ch. 15. b Ch. 16. c Sect. 5. ch. 14.

mieux, comme il arrive dans le sacrifice. D'ailleurs quand la victime est égorgée & brûlée, ces Génies distinguez, que nous avons nommez Elémentaires, y gagnent toûjours quelque chose. Ceux qui ont la conduite des Ames séparées, y font le recouvrement d'une ame qui s'étoit soustraite à leur direction en s'unissant à un corps. a *Le feu dissout les liens qui l'attachoient à la matiére, & cette ame devenuë plus pure, en est d'autant plus propre à entrer en commerce avec les Dieux.* Il y avoit encore dans cet animal quantité de facultez, comme la végétance, la séminale, en un mot, toutes celles des plantes & des corps inanimez, lesquelles y étoient liées & empriſonnées, tandis qu'il vivoit: tout cela recouvre la liberté, & se remet au pouvoir de divers Génies commis au maintien de ces facultez dans le Monde. Ce sont comme divers présens faits aux Esprits des classes inférieures pour les tourner du côté du Sacrificateur, les inviter à s'approcher, & leur faire commencer la marche qui doit être terminée par les Dieux supérieurs, comme il a été dit.

La doctrine de cet article feroit trembler pour l'Homme; car d'un côté l'immolation des victimes humaines n'étoit pas sans exemple ni dans l'Isle de Rhodes, ni dans celle de Chypre, ni en Egypte, ni en Phœnicie, ni presque dans tout l'Empire Romain, s'il est vrai, comme le dit Porphyre, b qu'*Adrien en abolit l'usage presque dans tout cet Empire*: & de l'autre toute la doctrine de Jamblique sur l'article des bêtes égorgées & brûlées, tombe à plomb, pour ainsi dire, sur notre espéce. Mais il a eû soin de dire un mot

a Sect. 5. ch. 12. b Porph. de l'Abst. liv. 2.

pour notre sureté. *Il y a certaines choses*, dit-il, *qui servent notre commerce avec les Dieux, par le soin que nous prenons de leur sureté & de leur conservation; parce qu'en demeurant dans l'état où elles sont, elles ont la vertu de nous tenir unis avec eux. Tels sont certains animaux qu'on a en Egypte, & tel est l'Homme qui est un animal sauvé par toute la terre.*

Cet Auteur, qui pour établir l'usage des sacrifices, leur donne pour but l'établissement ou l'entretien d'un commerce familier entre les Dieux & les Hommes, propose néanmoins une doctrine sauvage, & opposée, ce semble, à la douce idée de ce commerce, en attribuant aux Dieux une parfaite indifférence pour tout ce qui nous touche, pareille à celle du Dieu d'Epicure;

Nec bene promeritis capitur, nec tangitur ira.

Je fais remarquer ce point, afin qu'on voye que les Péres n'ont point surfait du tout aux Payens, quand ils les ont si souvent accusez de n'avoir demandé des oracles, ni offert des sacrifices qu'aux Démons: puisque les Payens les croyoient *passibles*, c'est-à-dire, prenables par leur intérêt, & sensibles au nôtre; au lieu que désintéressez eux-mêmes, les Dieux étoient insensibles & aux demandes & aux miséres de l'homme, ainsi que Jamblique va nous le dire. [b] *La fin du sacrifice n'est ni d'honorer les Dieux, ni de les remercier de leur protection, ni de leur demander les choses dont nous avons besoin: toutes vûes humaines*, ajoûte-t-il, *& peu convénables à leur nature & à leur élévation.* Porphyre avoit dit préciſément le con-

a Jamb. Sect. 5. ch. 24. b Sect. 5. ch. 5.

traire dans son Traité de l'Abstinence, j'ai cité son passage qui est exprés. Mais à bien prendre la pensée de ces deux Ecrivains, ils sont tout-à-fait d'accord. On a effectivement ces trois vûës dans le sacrifice : mais on n'adresse le sacrifice qu'aux Démons, c'est-à dire, aux Génies sensibles à l'honneur qu'on leur rend, aux rémercîmens qu'on leur fait, aux besoins qu'on leur expose ; à quoi les Dieux sont très-insensibles à cause de leur parfaite *impassibilité*, comme Porphyre le déclare dans sa Lettre à Anébon, & comme Jamblique le confirme dans sa réponse à cette Lettre. Les Péres étoient donc de très-bonne foi, quand ils disoient aux Payens, Vous ne sacrifiez qu'aux Démons : & ce n'est pas de vos Dieux que vous tirez vos Oracles, puisque de votre aveu vous ne les tirez que de ceux à qui vous sacrifiez, qui sont les Démons. Cette observation ne me paroît pas inutile : écoutons Jamblique qui la justifie, en nous peignant ses Dieux tout-à-fait indolens, & indifférens à notre égard.

Les Dieux ne viennent à nos sacrifices que parce que tous les êtres étant liez les uns aux autres dans la nature, il se fait comme une longue chaîne des Démons & des Dieux, dont ceux-ci forment un bout. Nous attirons à nous toute la chaîne, & les Dieux qui sont à ce bout, en faisant venir par des oblations convénables les Démons de divers ordres, qui sont tout le long de cette espéce de chaîne. C'est que les Démons les plus voisins de nous sont corporels, matériels, passibles, sensibles à ce qui se fait pour eux, prenables par des offrandes. Mais [a] *les Démons* qui sont plus

[a] Sect. 5. ch. 11.

haut, & *qui sont les plus excellens, je les tiens impassibles*: à plus forte raison les Dieux. Ce seroit la pensée du monde la plus indécente, de s'imaginer que les Dieux fussent puissamment allechez par la senteur de la chair & de la graisse des victimes; puisqu'il n'y a pas d'honnête homme, qui voulût avoüer qu'il se laisse attirer par la fumée du meilleur repas. Mais d'un autre côté, continuë [a] Jamblique en répondant aux doutes de Porphyre, vous n'avez que faire de craindre que les Dieux soient contaminez par la vapeur de ces cadavres qu'on brûle. Car premiérement elle ne monte pas si haut qu'à cinq stades (ce n'est tout au plus qu'un quart de lieuë) & les Dieux ne logent pas si bas: secondement les corps terrestres, comme ceux qui montent avec cette vapeur, ne sçauroient s'allier aux corps celestes, tels que sont les corps des Dieux, ni par conséquent agir sur eux; & en troisiéme lieu, les Dieux dissiperoient en un moment toutes ces vapeurs matérielles, au cas qu'elles fussent capables de les infecter, & qu'elles pûssent parvenir jusqu'à eux; aucune sorte de matiére ne pouvant tenir contre ces Puissances immatérielles. Ainsi, continuë Jamblique, ne vous imaginez pas que si les Sacrificateurs s'abstiennent de viande, ce soit parce qu'ils craignent, comme vous l'insinuez, que les Dieux qui les visitent n'en soient polluez. Car ils ne s'en abstiennent que par rapport à eux-mêmes, convaincus que manger d'un corps d'où l'ame a été délogée, c'est prendre une nourriture qui appésantit notre ame, la soüille, l'amollit, & lui cause bien des maladies: & c'est ce qu'on veut bien vous avoüer, [b]

a Sect. 5. ch. 4. b *Là-même.*

puisque vous semblez encore batailler ici pour l'abstinence de ce qui a vie. Ces paroles font voir que la Lettre à Anebon est postérieure au Traité de l'Abstinence. [a] Sçachez donc que les Démons mêmes n'ont pas absolument besoin des choses qu'on leur sert dans le sacrifice : car ils ne manquent pas d'aliment, & s'ils en manquoient, ils en trouveroient autre part que parmi nous, par exemple, dans l'air ; & jamais ils ne se reposeroient sur nous de leur entretien ; car il dépendroit ainsi de nous de les faire jeûner & de les rendre malades. Comment oseroit-on donc avoir une telle pensée des Dieux ?

Les Dieux n'agissent pas comme causes particulières, attentives aux avantages que quelques particuliers retirent d'un sacrifice : cette cérémonie nous applique à eux, mais elle ne les applique pas à nous. S'ils attachoient leurs soins sur nous, s'ils s'occupoient de ce que nous faisons pour eux, s'ils y prenoient intérêt, s'ils y prenoient garde, ils s'embarrasseroient dans les fatigues de l'animation, ils agiroient comme étant chargez de la conduite de nos personnes, ils se dégraderoient du rang de causes universelles, qui n'ont en vûë que le bien & l'ordre du Monde entier. [b] *Ainsi il n'est pas permis de dire qu'ils entrent pour quoi que ce soit dans la dispensation ou de la stérilité & des autres calamitez, ou de la prosperité, ou de l'abondance ; ni qu'ils fassent rien de ce qu'ils font, comme immédiatement appliquez à étudier notre vie & nos actions.* Le sacrifice ne nous attire donc la faveur & les dons des Dieux, qu'entant que la cérémonie en est toute propre à les faire approcher

a Sect. 5. ch. 10. b Sect. 5. ch. 17.

en la maniére qu'il a été dit : car durant leur visite, comme nous nous trouvons plus à portée de reſſentir les heureux effets de leur action bienfaiſante, ils travaillent incidemment pour notre bien particulier, en travaillant à leur ordinaire pour le bien commun du Monde. Telle eſt la ſubtile réverie de cet Auteur, pour accorder la prétendue efficace des ſacrifices des Payens, avec l'exquiſe impaſſibilité qu'il croyoit devoir attribuer à ſes Dieux, auſquels il ne convenoit pas, ſelon lui, d'être touchez d'un appareil de cérémonies extérieures, ni de plier à la voix des Sacrificateurs : car Jamblique & Porphyre trouvoient très-critiquable [a] ce mot d'Homére,

[b] *Les Dieux mêmes, les Dieux n'ont pas l'ame inflexible,*
Leur hauteur à nos vœux n'eſt pas inacceſſible.

VI. Je ferois une injuſtice au bon eſprit de Jamblique, ſi je ſupprimois que Jamblique a entrevû l'inutilité des ſacrifices en un cas qu'il exprime en cette ſorte. [c] *Lorſque quelque Théurge, s'étant élevé par ſa vertu au deſſus du monde, eſt parvenu à s'unir aux Dieux qui ſont au deſſus du monde ; dans ce cas il n'a que faire de mêler ni des offrandes matérielles ni des actions corporelles au culte qu'il rend aux Dieux : car tout ce qui eſt corps & matiére, eſt beaucoup au deſſous de lui. Mais c'eſt de tous les cas le plus rare : & ce qui arrive à peine une fois & bien tard après un long uſage de la ſacrificature, ne doit pas être propoſé au com-*

a Lett. à Anébon. Jambl. ſect. 8. ch. 8.
b Iliade 9. 493. c Sect. 5. ch. 20.

mun des hommes comme une chose qui les regarde. Voici, MONSIEUR, des paroles plus remarquables. [a] *Mais quoi ? ce qu'il y a de plus élevé dans la fonction de la sacrificature, n'est-ce pas d'adresser le sacrifice à l'Etre unique qui a un souverain domaine sur tous les êtres du Monde, & d'honorer en lui plusieurs substances & plusieurs Puissances ensemble ?* Dans le stile de Jamblique & des Platoniciens, ces substances & ces Puissances signifient les Dieux subalternes. De sorte que sa question est celle-ci. *Ne seroit-il pas mieux de ne rapporter le sacrifice qu'à Dieu seul ; d'où il reviendroit quelque honneur aux Esprits inférieurs qui le servent, & qui tiennent de lui tout ce qu'ils ont d'excellence sur nous ? J'en suis tout persuadé,* répond Jamblique : *mais le bonheur de pouvoir sacrifier de la sorte, n'arrive que fort tard, & qu'à très-peu de personnes : il est à souhaiter que nous soyions en état de le faire au moins sur la fin de nos jours. Je ne donne donc pas ici des régles pour un homme de ce caractére : il est au dessus de toutes les régles. Les miennes sont pour ceux à qui il manque quelque chose de cette élevation.* Vous voyez, MONSIEUR, comme la vérité se fait jour à travers l'erreur, & comme la lumiére luit dans les ténébres. Je termine par-là l'article des sacrifices, & assez honorablement pour Jamblique.

ARTICLE III.

De la célébration des Fêtes Payennes.

CEs Fêtes abominables, qui ont échauffé le zéle des Péres de l'Eglise, tiroient leurs noms ou

[a] Sect. 5. ch. 22.

des Divinitez en l'honneur desquelles elles étoient célébrées, ou de ce qui en faisoit le sujet, qui étoit toûjours quelque avanture tragique ou amoureuse de ces Divinitez, qui en avoient fourni des plus propres à être données en spectacle réjoüissant ou lugubre : & ce sont les deux sortes de spectacles qui attirent davantage le peuple, & qui font sur lui le plus d'impression. Ces Fêtes étoient donc *les Diasies & les Pandies* pour Jupiter, *les Hérées & les Dédales* pour Junon, *les Céréales*, *les Thesmophories & les Eleusinies* pour Cérès, *les Dionysies & les Phallagogies* pour Bacchus, *les Artémisies* pour Diane, *les Délies & les Hyacinthies* pour Apollon, *les Héraclées* pour Hercule, *les Asclépies* pour Esculape, *les Panacées* pour la fille de ce Medecin, presque aussi honorée que Minerve qui avoit ses *Panathénées*; *les Isies* que la Gréce & l'Italie avoient empruntées à l'Egypte, & plusieurs autres jours de dissolution publique; car c'est ainsi qu'on peut définir de telles célébritez. L'ivrognerie & les danses extravagantes en étoient les moindres excés : il falloit que les choses y allassent toûjours jusqu'à une espéce de fureur pour y soûtenir dignement le nom d'*Orgies* qui leur étoit commun.

Des Diasies en l'honneur de Jupiter; c'est-à-dire, en l'honneur *d'un Tyran de l'Isle de Créte*, dit Saint Gregoire de Nazianze, *quoique cette vérité choque les Gentils*. Ce Pére met cette fête-là à la tête de toutes les autres dont il représente si vivement la ridicule indécence dans son Panégyrique pour la Fête *des saintes Lumiéres*. Saturne avoit déja dévoré quelques-uns de ses enfans, dit Nicétas sur Saint Gregoire, lorsque sa femme Rhée lui jetta dans la bouche une pierre emmail-

lotte qu'il avala, pensant ajoûter aux autres parricides celui de son petit Jupiter. Cependant cet enfant réfugié dans l'île de Créte, y pleuroit à si hauts cris, qu'il auroit pû être entendu du ciel; *& Saturne*, dit Saint Gregoire, *n'auroit pas été peu étonné d'entendre encore crier comme un enfant une pierre qu'il avoit mangée croyant manger son enfant.* La mére ordonna donc aux Curétes de s'assembler, de hurler, de choquer leurs armes, de battre diverses sortes de tambours, & de faire tel tintamarre, que la puissante voix de l'enfant en fût couverte, & ne l'exposât pas à être véritablement dévoré. On comprend le beau bruit & l'agréable desordre, que ce conte apprêtoit pour les vénérables Diasies, fêtées en l'honneur du plus grand des Dieux.

De la fête des Dédales, ou des Statuës. C'étoit une *Hérée* ou une *Diasie* tout à la fois, dont Eusébe expose le peu grave sujet dans les chapitres 1. & 2. du liv. 3. de la Préparation Evangélique, en ayant emprunté le récit de Plutarque, avec qui s'accorde fort bien le curieux Antiquaire Pausanias[a] que j'ai voulu consulter. Cette fête se célébroit avec un grand concours, de soixante en soixante ans, auprès de la Ville de Platée, en memoire d'une momerie puérile du grand Jupiter, lequel ayant donné quelque sujet de fâcherie à Junon qui disparut, & alla se cacher en Eubœe, il fit courir le bruit dans tout le Pays, que puisque Junon ne se trouvoit plus, il alloit épouser publiquement la belle Platée. Le jour de la cérémonie étoit fixé, & le char nuptial prêt, dans lequel il mit à son côté une statuë de chêne galamment

[a] Pausanias dans ses Bœotiques.

coëffée & étoffée. A la nouvelle de ces secondes nôces, la jalouse Junon sortie de la retraite, comme il l'avoit bien prévû, & courut en furie à ce char, où elle fut si aise de ne trouver qu'une rivale de bois, qu'elle en aima son infidele plus que jamais. C'est ce qu'Eusébe a crû devoir rapporter au long, & dans les propres termes de Plutarque, afin de donner une idée des impertinentes cérémonies des Payens, & des Allégories encore plus impertinentes qu'y attachoient les Physiciens, entêtez de chercher les mystéres de la nature dans les historiettes de la Fable, comme avoit fait Plutarque, dont l'écrit sur *la Physiologie des Grecs*, est perdu, à la reserve de l'extrait qu'Eusébe nous en a conservé, touchant les *Dédales* ou statuës de Platée.

Des Eleusinies. L'inceste de Jupiter avec sa propre mére, Rhée, ou Cybéle, ou Ops, ou Cérés, ou Brimo, tous divers noms de cette Déesse dont il fut le ravisseur & le fils, & dont il eut Proserpine; cet horrible attentat, dit a Saint Clément, faisoit le fond des abominables mystéres de Cérés *la rugissante*, ou *la mugissante*: car c'étoit ce qu'on avoit voulu exprimer par le nom qu'on lui avoit donné de *Brimo*, à cause du terrible fracas qu'elle fit de la violence qu'elle avoit soufferte de la part de celui qui lui devoit le jour. Il chercha à la radoucir, en lui faisant accroire que touché de répentir, il s'étoit traité de la maniére qu'il méritoit d'être effectivement puni. Elle ne vit que trop dans la suite qu'elle avoit été joüée, lorsqu'elle apprit que son fils & son corrupteur avoit par un second inceste deshonoré

a S. Clém. Alex. dans l'Avertissement aux Gentils.

Proserpine

Proserpine leur fille à elle & à lui, autre attentat suivi bientôt après de l'enlevement de cette fille par Pluton troisiéme fils de la malheureuse Rhée. Si-tôt qu'elle la trouva à dire, elle se mit à courir toute la terre comme une forcénée, pour tâcher de sçavoir ce qu'elle étoit devenuë. Ce fut à Eleusinie, l'une des douze villes d'Attique, qu'elle apprit toutes les particularitez de ce rapt, par la rélation que lui en firent quatre fils de la Terre, Dysaule, Triptoléme, Eumolpe, & Eubulée, dans la cour de la Reine Baubo, dont Orphée a consacré un trait d'impudence qui plut à la Déesse, & qu'on n'oseroit dire, même après Saint Clément, Saint Gregoire de Nazianze, & Arnobe. Là Rhée ou Cérés ne pensa plus qu'à enseigner aux Eleusiniens l'art de cultiver la terre, & sous ce prétexte elle lia une intrigue des plus secretes avec Triptoléme, l'un des quatre fréres, qu'elle cachoit toutes les nuits dans son feu, & à qui elle prêtoit le matin son char avec son attelage de dragons volans, pour aller donner des leçons d'agriculture partout où il lui plairoit. Elle cacha mieux ses amours avec ce bouvier, ainsi que le qualifie Saint Clément, qu'avec Jason qui fut foudroyé par Jupiter pour avoir osé aimer une Immortelle. Les Eleusinies, ou fêtes Céréales, étoient la répréſentation trop naturelle de cet enchaînement d'abominations : *fêtes véritablement dignes de la nuit & du feu*, dit ce Pére. *J'ai honte*, dit Saint Gregoire de Nazianze, *de mettre au jour cette fête nocturne, & de dire que la turpitude faisoit un mystére :* horrible célébrité, ajoûte Théodoret, dans laquelle on exposoit de toutes les peintures la plus capable d'accabler la pudeur des Dames, & d'animer l'effronterie des hommes :

comme réciproquement dans les Orgies de Vénus, & dans celles de Bacchus on offroit à la vûe & à l'adoration des Dames les figures les plus capables de faire rougir les hommes, eussent-ils été élevez dans les contrées les plus barbares, ainsi que le disent, outre ceux que j'ai déja nommez, Eusèbe, Saint Cyrille, Tertullien, Lactance, & Saint Augustin, qui en parlent sur la notoriété publique, sur le témoignage des Payens mêmes, & sur leurs oracles qui approuvoient & qui ordonnoient de telles horreurs, pour fêter dûement les *Phallagogies*.

Les actions des Prêtres & des assistans répondoient à l'esprit des cérémonies; pour ne rien dire des paroles, dont l'obscénité étoit quelquefois de l'essence du mystére qu'on célébroit. Ainsi Saint Augustin nous apprend que les Laviniens avoient un mois entier pour dire de ces ordures en l'honneur de Bacchus, lequel ayant été surpris dans une très-mauvaise action par quelques payfans, qui se mirent à le huer, avec des paroles grossiéres & messéantes, cela ne servit qu'à le divertir. [a] *In oppido Lavinio uni Libero totus mensis tribuebatur, cujus diebus omnes verbis flagitiosissimis uterentur.* Plutarque [b] & Porphyre certifient le fait de ces usages malhonnêtes, & fort communs: & le premier dit que *c'étoient-là des douceurs, mais seulement pour les mauvais Démons*: cette restriction est de bon sens. Le second ne dissimule pas au Prophéte Anébon, ainsi qu'il le nomme, combien il est choqué d'entendre dire que les Dieux se laissent attirer ici-bas par le spectacle & par les

a S. Aug. de la Cité de Dieu liv. 7. ch. 21.
b Plutarque de la cessation des oracles.

paroles libres de ces scandaleuses scénes. Mais Iamblique, répondant pour le Prophéte & pour tous les habiles Sacrificateurs, est assez hardi pour soûtenir que toutes ces horreurs entrent dans les régles d'une mysticité épurée.

Des Artémisies, & des Isies, ou Isées, & autres Fêtes lugubres & sanglantes. [a] Saint Grégoire de Nazianze dit que dans les fêtes de Diane, les jeunes gens de Sparte paroissoient en un état tout propre à faire rougir leur Déesse qu'ils tenoient pour fille: mais c'étoit pour se déchirer tout le corps à grands coups de foüets, en dédommagement envers elle pour les victimes humaines qu'Iphigénie lui immoloit autrefois en Tauroscythie, après avoir risqué de lui être immolée elle-même en Aulide, pour le plus petit sujet du monde, c'est-à-dire, parce que son pére Agamemnon s'étoit vanté de chasser aussi scavamment que Diane. Lactance [b] rapporte, comme une chose connuë, que dans les sacrifices de Bellone on voyoit les Prêtres courir & s'emporter ainsi que des furieux, ayant à chaque main une lancette dont ils se scarifioient les épaules.

On voyoit [c] de semblables & de plus étranges brutalitez dans les Fêtes Egyptiennes qui étoient unitées partout, en l'honneur d'Osiris & d'Isis, deux Gémeaux, frére & sœur qui s'étoient aimez, dit Plutarque, comme mari & femme dans le ventre de leur mére, d'où les Egyptiens avoient eu leur Orus, disoit-on, qui étoit l'Apollon des Grecs. Mais voici en deux mots le fond de ces affreux & honteux mystéres, qui étoient devenus

a S. Grég. des saintes Lumiéres. b Lactance de la vraie Religion liv. 1. ch. 21. c Plut. Isis & Osiris.

Romains ; dit Minutius Felix ; & qu'aucun des Péres n'a oubliez. Le Dieu Typhon démembra le Dieu Osiris ; Diodore de Sicile dit qu'il fut fait vingt-six parts du corps de ce Dieu. La Déesse Isis chercha & ramassa avec beaucoup de fatigues les membres épars de son frére pour les faire adorer ; & ce qu'il lui fut impossible d'en recouvrer, parce qu'il avoit été jetté dans le Nil, elle le fit adorer en figure, quoique l'honnêteté en pût souffrir. Les incisions & les mutilations étoient jugées nécessaires pour répréſenter ces mystéres au naturel. Nous apprenons de Varron, dit b Tertullien parlant aux Gentils, que vos Dieux Sérapis, Isis, Arpocrate, & Anubis, eûrent défense de se montrer dans le Capitole ; le Consul Gabinius se mit au dessus de l'emportement superstitieux du peuple, & s'en tenant au décret du Sénat, il défendit d'élever des autels ni à Sérapis ni à Isis. Vous avez donc parmi vos ancêtres une secte Chrétienne, au nom près, pleine de mépris pour les Dieux. *Habetis igitur in majoribus vestris, etsi non nomen, attamen sectam Christianam, qui Deos negligit.* Malgré l'horreur des honnêtes gens pour ces spectacles qui n'avoient rien que de brutal & d'infame, le bas peuple qui s'en accommodoit pour cela même, trouvoit quelquefois des Empereurs de son goût, tels que l'Empereur Commode qui les aimoit avec passion, comme on le voit dans c Elius Spartianus. *Isidis sacris Commodus adeo deditus fuit, ut & caput raderet, &*

a *Min. Felix dans l'Octavius.* Hæc tamen Ægyptia quondam, nunc & sacra Romana sunt.

b Tertullien aux Nations liv. 2.

c Eli. Sp. dans Pestennius Niger.

Anubim portaret, & omnes partes expleret. Anubis étoit un monstre ayant une tête de chien sur un corps d'homme, mais qui ne pouvoit manquer d'être adoré en Egypte ayant Osiris pour pére. Les temples Romains avoient adopté toutes ces Divinitez Egyptiennes, comme le dit Lucain.

Nos in templa tuam Romana accepimus Isim,
Semideósque canes, & sistra jubentia luctus.

Enfin les mystéres nocturnes de *la grande Mére*, de *la bonne Déesse*, c'est-à-dire, de *Cybéle*, produisoient par une opération sanglante & honteuse, quantité d'efféminez qui se destinoient aux outrages du public en s'outrageant eux-mêmes. *Il n'y a encore que quatre jours*, dit[a] Saint Augustin, *que nous en avons vû gueuser dans les rues & dans les places de Carthage, de ces Ganymédes & de ces Atys, faits comme des hommes sans être des hommes*, tels enfin qu'étoit leur modéle. *Homo vel quasi homo qui vocatus est Atys... Jupiter inter fœmineas corruptelas uno Ganymede cœlum infamavit. Mater magna non numinis magnitudine sed criminis, tot mollibus professis & publicis & inquinavit terram, & cœlo fecit injuriam... Itaque de mollibus eidem matri magnæ contra omnem virorum mulierúmque verecundiam consecratis, qui usque in hesternum diem per plateas vicósque Carthaginis, etiam à populis unde turpiter viverent exigebant, nihil Varro dicere voluit, &c.*

Je ne puis mieux terminer cet article que par ce que pense de telles fêtes un habile Payen *qui est*

[a] S. Aug. de la Cité liv. 7. ch. 25. & 26.

souvent des nôtres, comme en parle a Tertullien, je veux dire par ce qu'en pense Seneque. *Seneca sæpe noster.* Ces paroles sont d'autant plus précieuses, & le public est d'autant plus obligé à b Saint Augustin de les lui avoir conservées, que le livre de Seneque *contre les superstitions*, d'où ces paroles ont été extraites, n'est pas venu jusqu'à nous. Voici ce qu'il disoit au sujet des simulacres, & de la célébration des fêtes tumultueuses & tragiques dont nous parlons.

On consacre des Dieux immobiles, & faits des plus viles matiéres, à la place des Dieux saints, immortels, & inviolables : on leur donne des figures d'hommes, de bêtes, de poissons : on ente quelquefois diverses espéces d'animaux sur un corps : après quoi on appelle une Divinité, ce qui seroit un monstre s'il venoit à être animé, & qui nous feroit peur s'il paroissoit tout-à-coup devant nous. Quelqu'un me dira ici, Voulez-vous donc que je prenne pour mes Dieux le Ciel & la Terre ? & que j'aille chercher mes Divinitez, les unes au dessus de la Lune, les autres au dessous ? M'accommoderai-je mieux de Platon ou de Straton le Péripatéticien, dont l'un fait Dieu sans corps, & l'autre sans ame ? Mais vous, lui repliquerai-je, vous accommodez-vous mieux des visions de Titus Tatius, de Romulus, & de Tullus Hostilius, dont le premier a fait la Déesse Cloacine pour présider aux cloaques & aux égoûts ; *le second le Dieu Picus* d'un Roi devenu oiseau par un tour de Circé qui le métamorphosa en piverd, *& le Dieu Tiberinus* d'un voleur à pendre, qui s'étant noyé dans no-

a Tertull. de l'Ame ch. 20.
b S. Aug. de la Cité liv. 6. ch. 19.

tre riviére, en a fait le Tibre ; *dont le troisiéme enfin a érigé en un couple de Déesses la Terreur & la Pâleur, deux des plus tristes situations de l'homme, sans contredit, dont l'une lui jette le trouble dans l'ame, l'autre lui imprime sur le corps les indices de la maladie lorsqu'il est en pleine santé ? Sont-ce là pour vous des Divinitez plus indubitables, & plus dignes d'avoir un appartement dans le Ciel ?* Mais voyez, ajoûte Saint Augustin, avec quelle liberté Seneque nous dit sa pensée sur les cérémonies également cruelles & messéantes des Fêtes Payennes. *Celui-là se rend Eunuque*, reprend ce Philosophe, *& celui-ci joüe des couteaux sur ses bras. Ceux qui se rendent les Dieux propices à ce prix-là, que pourroient-ils craindre de pis des Dieux irritez ? Les Dieux sont eux-mêmes indignes de tout honneur, s'ils aiment à être honorez de la sorte. Jusqu'où va la folie de l'esprit humain, quand il est troublé, & hors de son assiette ! Pour appaiser les Dieux, nous allons au-de-là de la rage des hommes ; je dis de ces hommes furieux qui ont fourni de tragiques sujets au théatre. Les Tyrans ont déchiré les membres à quelques malheûreux, mais ils n'ont contraint personne à déchirer lui-même ses propres membres. La molleſſe de quelques Rois a fait des Eunuques, mais personne n'a jamais été forcé à se deshonorer si cruellement lui-même pour obéir à son Roi. On s'aſſaſſine dans les temples : on y prie par ses playes & par son sang. Si l'on étoit curieux de voir ce qui s'y fait & ce qui s'y souffre, on y découvriroit des choses si malséantes à des gens d'honneur, si indignes de personnes libres, si éloignées de gens sensez ; que personne ne douteroit que ce ne fussent-là de vrais fous, s'ils étoient en plus petit nombre : mais la multitude des*

insensez plaide pour leur bon sens ? Maintenant, reprend Saint Augustin, ce que Seneque dit qui se fait communément dans le Capitole même, & qu'il condamne avec beaucoup d'intrépidité, peut-on douter que ce ne soit ou par dérision qu'on le fait, ou par folie ? Car, comme Seneque le conte d'une maniére très-divertissante, on est d'abord desespéré d'avoir perdu Osiris, & un moment après on est hors de soi de l'avoir trouvé : ce qu'il y a de plaisant, c'est que sans avoir ni rien perdu, ni rien trouvé, on exprime par une véritable tristesse & par une véritable joye cette perte & ce recouvrement également imaginaire. *Heureusement*, ajoûte Seneque, *cette folie a un temps préfix, être fou une fois l'année, ce n'est pas trop. Puisque me voilà au Capitole, je veux y rougir des officiers & des officiéres que la folle superstition y a mis en divers fonctions. L'un est là pour intimer aux petits Dieux les ordres du plus grand des Dieux, l'autre pour apprendre à Jupiter l'heure qui vient de frapper : l'un est son garde, & l'autre son parfumeur, qui ne fait pourtant que semblant de le parfumer, par des mouvemens de bras qu'il se donne pour ne rien faire. Junon & Minerve ont leurs Coëffeuses, qui loin des Déesses & même du temple, s'escriment de la pointe des doigts comme pour leur arranger les cheveux, aidées d'autres femmes gagées pour tenir le miroir. Il y a des plaideuses qui choisissent les Dieux pours leurs Avocats : il y a des plaideurs qui leur portent leurs requêtes, & qui les instruisent de leurs procés. Un sçavant bâteleur, autrefois chef de troupe, quand il fut décrépit jouoit tous les jours sa farce dans le Capitole ; comme si les Dieux eûssent dû s'en contenter lorsque les hommes n'en vouloient plus. Les artis-*

faut de tous métiers, qui sont-là employez pour les Dieux immortels, y sont sans rien faire du tout. Et un peu après : *Encore passe pour ces fainéans qui ne sont point aux gages de leur Dieu pour des choses infames, & qui blessent l'honnêteté. Mais que peut-on penser des prétendues maîtresses de Jupiter, qui se tiennent là assises sans se soucier de Junon, dont la colére est pourtant bien terrible, si vous en croyez les Poëtes ?*

Après cela, Saint Augustin faisant la comparaison de Seneque avec Varron, dont il a rapporté les sentimens Théologiques dans le cinquiéme chapitre de ce même livre, qui est le sixiéme de la Cité de Dieu, dit que Varron n'a pas osé parler avec autant de liberté que Seneque, s'étant contenté de censurer la Religion des Poëtes, sans toucher à celle des honnêtes gens, *qui est mise en piéces par Seneque*, dit ce Pére. En effet, ajoûte-t-il, si nous cherchons la vérité, les temples où l'on fait toutes ces choses, valent moins que les théatres, où l'on les représente. *Sed si verum attendamus, deteriora sunt templa, ubi hæc aguntur, quàm theatra ubi finguntur.* C'est pourquoi Seneque veut qu'à l'égard de *la Théologie* qu'on nomme *Civile*, le meilleur parti pour le sage soit de pratiquer les fonctions de Religion pour sauver les apparences, sans que le cœur y soit pour rien : car voici comme il le dit, *Toutes pratiques que le sage observera comme prescrites par les loix, & non pas comme agréables aux Dieux.* Ce sont les propres termes de Seneque, *Quæ omnia sapiens servabit tanquam legibus jussa, non tanquam Diis grata.*

Et encore un peu après, *Nous faisons plus*, dit Seneque ; *car nous marions les Dieux, & d'une*

manière qui n'eſt pas honnête, les frères avec les ſœurs : nous donnons Bellone à Mars, Vénus à Vulcain, Salacie à Neptune. Nous faiſons pourtant garder le célibat à quelques-uns des Dieux, comme s'il ne s'étoit point trouvé de parti pour eux : d'autant plus qu'il y a quelques Déeſſes veuves, comme Populonie ou Fulgore, & la Déeſſe Rumine, que je ne ſuis pas ſurpris qui n'ayent point été demandées. (La première de ces divines Veuves gardoit le peuple du feu du ciel, l'autre faiſoit bien teter les enfans.) *Pour toute cette troupe roturière de Dieux, qu'en un long-temps une longue ſuperſtition a entaſſez les uns ſur les autres, nous les adorerons en telle ſorte, que nous nous ſouvenions toûjours que leur culte eſt plus une affaire de coûtume que de Religion.* Vous auriez de la peine, MONSIEUR, à croire que ce fuſſent bien là les paroles de Seneque, ſi je ne les mettois ici en ſa propre langue. *Omnem iſtam ignobilem Deorum turbam, quam longo ævo longa ſuperſtitio congeſſit, ſic adorabimus, ut meminerimus cultum ejus magis ad morem quàm ad rem pertinere.*

Voilà, MONSIEUR, la juſte idée qu'on doit ſe faire du culte Idolatrique, & en particulier des Fêtes Payennes. C'étoient des ſuperſtitions dont le peuple faiſoit ſa Religion, & auſquelles les perſonnes éclairées ne tenoient que comme à certains uſages dont on connoît les inconvéniens & que l'on ſuit pourtant pour éviter la ſingularité. Après ce que vous venez d'entendre, vous conviendrez qu'avec quelque force que les Péres ayent parlé contre ces Fêtes abominables, ils n'ont pas même pû exagérer : ils n'ont eû qu'à en parler comme les Payens mêmes, pour en donner toute l'horreur qu'ils vouloient. Les ex-

pressions suivantes [a] de Lactance, par exemple, au sujet des célébritez lugubres & tragiques, paroissent copiées d'après celles que vous venez de lire.

Quintilien, dit-il, *a raison de dire dans le Fanatique*, Si Dieu nous contraint à de tels excés, il est en colére. *Que pourroient faire de pis ces Dieux-là dans leur plus grand courroux*, reprend Lactance, *que ce qu'ils font quand ils sont propices ? Que peut-il y avoir de saint pour ceux qui honorent leurs Dieux de la sorte ? & que feront dans les lieux profanes ceux qui commettent les plus grands crimes entre les autels de leurs Dieux ? Pescenius Festus*, continuë Lactance, *raconte dans son Histoire satirique que les habitans de Carthage immoloient à Saturne des victimes humaines; & que l'ayant crû en colére lorsqu'ils eûrent été défaits par Agathocle Roi de Sicile, ils lui sacrifiérent deux cens jeunes hommes de condition pour expier tout ce qui avoit pû leur attirer son courroux :*

[b] Tant la Religion pût conseiller de maux,
Et si grands scélérats furent les faux-devots.

Que pouvoient gagner ces foux furieux au sacrifice qu'ils firent d'une partie de leur Ville, & d'une partie si considérable, qu'à peine la victoire d'Agathocle y auroit pû causer une si horrible boucherie ? Ne vaudroit-il pas encore mieux de vivre sans Religion *comme des bêtes, que d'ado-*

a *Lact. Inst. liv. 1. ch. 21.* Optimè igitur Quintilianus in Fanatico, Istud, inquit, si Deus cogit, iratus est...

b Tantum Religio potuit suadere malorum,
Quæ peperit sæpe scleroſa atque impia facta.
Lucrece liv. 1.

rer des Dieux si impies, si profanes, si sanguinaires ?

Rémarquez, MONSIEUR, s'il vous plaît, cette derniére pensée. Saint Clément a Alexandrin avoit jugé avant Lactance qu'il valoit mieux être sans religion, que d'adorer de telles Divinitez. Leurs adorateurs étoient, selon ce Pére, les vrais Athées du Paganisme, & non pas ceux que ces impies adorateurs traitoient d'Athées. Je suis, &c. MOURGUES, J.

A Toulouse ce 11. de Juillet 1708.

§ S. Clém. Avertissement aux Gentils.

TABLE ET ORDRE DES MATIERES DE LA X. LETTRE.

Des trois principales fonctions du Culte Idolatrique, qui étoient *la Divination*, *les Sacrifices*, & *la célébration des Fêtes*. page 341

Article I. DE *la Divination. L'usage en est prouvé par autorité. Réfutation de cette preuve.* 341... 346

Principes ou suppositions des Philosophes Romains pour expliquer la possibilité de la Divination. 346... 354.

Réfutation de tous ces raisonnemens. 354... 361

Comment on raisonnoit en Gréce & en Egypte sur la Divination. 361... 367

Des pratiques superstitieuses de la Divination, en détail. 367

Maniéres de deviner par le feu, 368 : *par l'eau*, 369 : *par la farine d'orge & de froment*, 370 : *en jettant les sorts*, 371 : *par les poulets & par le Tripude solistime*, 372 : *par le coq*, *&c.* 374 : *par l'inspection des entrailles d'une victime*, 376 : *en interprétant les songes & les prodiges*, 378

Allégorie Philosophique des deux portes dont parlent Homére & Virgile, l'une de corne pour les

Songes vrais, l'autre d'ivoire pour les songes faux. 379...381
Des lieux que la Divination avoit rendu célebres. 382
Du Trepied de Delphes, & de la fontaine Castalienne. 383
Des eaux inspirantes ou parlantes de Claros, de Colophone, & des Branchides. 385
Des Chênes parlans de Dodone, & de son Bassin rétentissant; du Chaudron de Thesprotie. 386
De l'Oracle de Trophonius à Lébadée, 388 : *de celui d'Amphiaraüs à Orope,* 390 : *de celui d'Amphilochus à Mallos,* 391 : *de celui de Mopsus à Mopsos,* 393 : *& de celui d'Ammon en Lybie.* 394
Article II. *Des Sacrifices du Paganisme.* 396
Principes Philosophiques de Porphyre contre l'usage de sacrifier des animaux. 397...404
Principes Philosophiques de Jamblique pour justifier généralement tous les sacrifices qui se pratiquoient dans le Paganisme. 404...415
Article III. *De la célébration des Fêtes Payennes.* 415
Des Diasies en l'honneur de Jupiter. 416
Des Hérées pour Junon. 417
Des Eleusinies & des Thesmophories pour Cérès. 418
Des Phallagogies pour Bacchus. 420
Des Artémisies pour Diane. 421
Des Isies Egyptiennes, & des autres fêtes lugubres & sanglantes. là même.
Des Fêtes nocturnes pour Cybèle. 423
Seneque invective avec beaucoup de force contre la turpitude & la barbarie de ces scandaleuses solemnitez. 423...426

Railleries de Seneque sur les Officiers & Officieres des Divinitez du Capitole. 426... 428

Lactance rapporte le sentiment de Quintilien sur le sujet de ces Fêtes, dont les Habiles du Paganisme ont parlé avec presque autant d'horreur que les Péres de l'Eglise. 428... 430

CONTINUATION DU PLAN THÉOLOGIQUE DU PAGANISME.

XI. LETTRE.



A TOULOUSE,
Chez JACQUES LOYAU, Imprimeur, Libraire & Juré de l'Université, ruë de la Porterie, à la Pallas.

M. DCCXII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

PLAN
THEOLOGIQUE
DU PYTHAGORISME,
ET DES AUTRES SECTES SÇAVANTES
DE LA GRECE.

XIe. LETTRE.

A MONSIEUR
DE LALOUBERE,
de l'Academie Françoise.

TROIS DOCMES SUR LES QUELS
les Philosophes réglovent leur Morale ;
l'Immortalité de l'Ame, le Jugement
des Morts, & la Métempsychole.

MONSIEUR,

Il me semble que le Plan Theologique de
Grece ne seroit pas complet dans mes Lettres,
après avoir exposé dans les précédentes leur Th-

PLAN THÉOLOGIQUE DU PYTHAGORISME, ET DES AUTRES SECTES SCAVANTES DE LA GRECE.

XI. LETTRE.

A MONSIEUR DE LALOUBERE, de l'Académie Françoise.

TROIS DOGMES SUR LESQUELS les Philosophes régloient leur Morale : l'Immortalité de l'Ame, le Jugement des Morts, & la Métempsychose.

MONSIEUR,

Il me semble que le Plan Théologique des Grecs ne seroit pas complet dans mes Lettres, si après avoir exposé dans les précédentes leur Théo-

logie spéculative, je ne proposois ici leur Théologie pratique, réduite par Socrate à trois points capitaux, dont il laissa la créance comme par testament à ses sages amis dans le dernier entretien qu'il eût avec eux. *L'Ame*, leur dit-il, *est quelque chose d'immortel... Or, mes amis, une chose qu'il est très-juste de penser, c'est que si l'Ame est immortelle, on est obligé de la cultiver, & d'en avoir soin, non seulement pour ce temps que nous appellons le temps de la vie, mais encore pour tout le temps qui suit celui-ci : car si vous y pensez bien, vous trouverez qu'il seroit très-dangereux de la négliger. Si la mort étoit la ruïne & la dissolution du Tout, ce seroit un grand gain pour les méchans après leur mort, d'être délivrez en même temps de leur corps, de leur Ame, & de leurs vices. Mais puisque l'Ame est immortelle, elle n'a d'autre moyen de se délivrer de ses maux, & il n'y a de salut pour elle, que de devenir très-bonne, & très-sage : car elle n'emporte avec elle dans l'autre monde que ses bonnes ou ses mauvaises actions, & ses vertus ou ses vices, qui font ou son bonheur ou son malheur dès qu'elle y arrive. Ce qu'on nous dit là-dessus, c'est qu'après que chacun est mort, le Génie tutélaire qu'il a eû en partage, & qui l'a conduit pendant la vie, le méne en un certain lieu où il faut que les morts se rendent pour être jugez, & de là passer en d'autres lieux où leur jugement doit être exécuté, chacun accompagné du Guide chargé d'en faire la conduite : & qu'après qu'ils y ont reçû ou les récompenses ou les châtimens dont ils s'étoient rendu dignes, & qu'ils y ont demeuré tout le temps marqué, un autre Conducteur les ramène dans cette vie au bout de plusieurs longues révolutions d'années.* Il avoit dit avant cela,

Il est certain qu'il y a un retour à la vie: il est certain que des morts il se fait des vivans: il est certain que les Ames des morts subsistent quelque part, & que les vertueuses y sont mieux qu'elles n'étoient ici, & les vicieuses plus mal. L'Immortalité de l'Ame, le Jugement des morts, & la Métempsychose, faisoient donc trois points principaux de la Théologie Morale du Paganisme, sur lesquels vous voyez, MONSIEUR, que Socrate établissoit la nécessité de prendre soin de notre Ame pendant le cours de cette vie, en vûë de ce qu'elle a ou à espérer ou à craindre par rapport à la vie ou aux vies futures.

De ces trois articles, les deux premiers étoient des emprunts que les Grecs avoient fait sur les Hébreux, suivant la rémarque commune des Péres, justifiée par Eusébe dans les cinq derniers Chapitres du Livre onziéme de la Préparation Evangélique. Quant à la Métempsychose, c'étoit un supplément, ou pour mieux dire, un extension erronée de l'article de la Résurrection, transmis aux Evangélistes par les Prophétes. L'altération faite de cette créance par les Payens, consiste, dit Saint Augustin, ou en ce que les uns prétendent avec Platon, que toutes les Ames sans exception réitérent périodiquement l'animation pendant toute l'éternité, ou en ce que les autres veulent avec Porphyre que les Ames suffisamment *purgées & réünies au Pére* (à la Divinité) ne rentrent plus dans les corps. Si Platon & Porphyre avoient pû s'entre-communiquer leurs sentimens particuliers, dit ce Pére, [a] ils se seroient peut-être faits Chrétiens sur l'article de la Résurrection,

[a] Cité de Dieu Liv. 22. ch. 27.

Platon ayant persuadé à Porphyre que toutes les Ames se réüniroient à leurs corps, & Porphyre ayant persuadé à Platon que les Ames pures ne se réüniroient pas à des corps dans lesquels elles pussent être malheüreuses; après quoi l'un & l'autre nous auroit crûs sans peine, quand nous leur aurions dit qu'elles se réüniront à leurs propres corps devenus immortels, dans lesquels elles ont souffert les miséres de cette vie, & dans lesquels elles ont rendu à Dieu un culte pieux & fidéle pour obtenir leur délivrance de ces miséres. *Singula quædam dixerunt Plato atque Porphyrius, quæ si inter se communicare potuissent, facti essent fortasse Christiani, &c.* M. Dacier a très-bien rémarqué dans une de ses Notes sur le Phédon que *Platon & Socrate avoient eû quelque idée de la Résurrection, mais qu'ils l'avoient gâtée & corrompuë en la mêlant avec la Doctrine de Pythagore* touchant la Métempsychose.

Je me propose, MONSIEUR, d'établir par ordre ces trois faits, que les Philosophes, sur tout les Pythagoriciens & les Platoniciens, ont crû l'Immortalité de l'Ame, le Jugement des morts, & la Métempsychose.

ARTICLE PREMIER.

De l'Immortalité de l'Ame.

SAINT AUGUSTIN dans son troisiéme Livre contre les Académiciens, & dans sa troisiéme Lettre à Volusien, dit que Pythagore reçût de Phérécyde de Syrie la créance de l'Immortalité de l'Ame; & que frappé de la nouveauté de ce Dogme, d'Athléte qu'il étoit, il se fit Philo-

sophe. Hesychius de Milet met entre les mains de Phérécyde, *les Ecritures Secretes des Phœniciens*, & Saint Clément [a] la Prophétie de Cham. On ne peut presque pas douter que les Ecritures Secretes des Phœniciens n'eûssent quelque chose de celles des Hébreux leurs voisins, quand on sçait d'ailleurs que *les Ancêtres de Moïse* comme [b] Saint Justin l'a fait remarquer, *passérent de Phœnicie en Egypte à cause de la famine*; que *Moïse apprit aux Phœniciens la Grammaire & les Sciences par le canal des Juifs successeurs de sa Doctrine*, selon l'aveu de l'Historien Eupoléme, cité par Saint Clément & par [c] Saint Cyrille; que Phérécyde ayant, selon Laërce, autant voyagé qu'Ulysse, il est hors d'apparence que l'Egypte ait échappé à ses courses parmi les peuples sçavans; quand on sçait enfin par Socrate & par Platon dans le Phédre, que les Egyptiens reconnoissoient (aussi bien que les Phœniciens) pour leur premier Maitre, le fameux Theuth, ou Thoth, ou Taautus, qui est le Mercure imaginaire des Grecs, & le vrai Législateur des Juifs, c'est-à-dire, Moïse, suivant une conjecture que l'Illustre M. Huet a rendu très-plausible dans la quatriéme Proposition de sa Démonstration Evangélique.

Tout ce que les Poëtes & les Philosophes ont dit de l'Immortalité de l'Ame, & des supplices d'après la mort, & de la contemplation des récompenses Celestes, c'est de nos Prophétes qu'ils ont appris à le penser; c'est de nos Prophétes qu'ils ont pris occasion de s'en expliquer à leur maniére,

a 6. Tapisserie. b Exhortation aux Gentils.
c Liv. 7. contre Julien.

disoit S. Justin dans sa seconde Apologie ; & pour parler avec cette assûrance à un Prince éclairé, à un vrai Philosophe tel que l'Empereur Antonin, il falloit certainement que ce Pére trouvât le dogme de l'Ame Immortelle, suffisamment énoncé dans notre ancienne Ecriture. Les autres Péres y ont vû clairement comme lui la résurrection des morts, & une autre vie après celle-ci. Que la Critique se contienne, qu'elle ne souffle pas indiscretement ses doutes contagieux, qu'elle se croye aveugle si elle ne voit pas dans l'Ancien Testament ce que JESUS-CHRIST y a vû: *N'avez-vous* [a] *point lû ce que Dieu vous a dit? Je suis le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, & le Dieu de Jacob. Il n'est point le Dieu des morts, mais il est le Dieu des vivans. Et le peuple qui l'écoutoit avoit de l'admiration pour sa Doctrine. Cependant les Pharisiens, entendant dire qu'il avoit fait taire les Saducéens, s'assemblérent*, & le reste. Est-il permis d'entendre les choses autrement que le Maître Céleste? *Illud planè fas non est aliter intelligere, quàm ab ipso Cœlesti Magistro in Evangelio commemoravimus revelatum.* Cette régle [b] de Saint Augustin sera toûjours goûtée des vrais Sçavans.

Pythagore instruit par Phérécyde surnommé le Théologien, devint lui-même le Théologien de Platon par le canal de sa postérité Philosophique: *A Pythagoræ posteris Platonem Theologiam didicisse, isti asserunt*, nous dit encore [c] Saint Augustin. Et puisque ce Pére s'est appliqué à rectifier quelques démonstrations de Platon touchant l'immortalité de l'Ame, je croi, MONSIEUR,

a Saint Matthieu 22. 31. b Lettre 49. derniére Question. c De la Doctrine Chrétienne ch. 28.

que vous verrez ici avec quelque curiosité une courte analyse du Phédon où ce grand sujet est traité, suivie de la Critique de Saint Augustin: car il n'est pas indifférent de sçavoir ce que deux esprits si supérieurs ont pensé sur une matiére si importante.

Analyse & Critique du Phédon. Phédon, qui avoit été présent lorsque Socrate but le poison, rapporte tout ce qu'il avoit pu retenir du beau discours, par lequel Socrate entreprit de consoler ses amis, en faisant voir que la mort n'a rien de terrible pour l'Homme sage, puisque sa vie ayant été pure, & son Ame étant immortelle, il doit espérer de recueillir le fruit de sa vertu dans une meilleure vie. Il s'attacha au point capital de l'immortalité de l'Ame, sur quoi il établit ces deux propositions; *Notre Ame existoit avant que d'être unie à notre corps, & elle subsistera à jamais après en avoir été séparée*: elle est préexistente & impérissable, par conséquent immortelle: sa préexistence avant que nous fussions nez fait la moitié de son immortalité, selon lui, & son éternelle durée après que nous sommes morts en fait l'autre moitié; c'est ainsi qu'il s'explique. Tel est le sujet, & telle la division de ce discours en deux parties; dont la premiére est certainement une erreur, & avec cela elle paroît invinciblement démontrée pour ses Philosophes, à qui il manquoit quelques principes revelez (comme que Dieu peut faire quelque chose de rien, & que l'Ame raisonnable est créée, & non pas produite) principes par lesquels Saint Augustin nous fera voir le foible du raisonnement de Socrate sur la préexistence des Ames.

I. *Raisonnement de ce Philosophe.* La préexis-

tence dont nous parlons est suffisamment prouvée, si la Métempsychose est établie, ou s'il est prouvé que les Ames sont tour à tour dans le pais des vivans & dans celui des morts, ou que comme on parle, *les vivans se font des morts, & les morts des vivans.* Or il est de toute nécessité que les vivans se fassent des morts, & les morts des vivans; car les choses qui ont leurs contraires se font nécessairement de leurs contraires. Il est démontré [a] que toutes les productions naturelles sont circulaires, qu'elles sont toutes des espéces de mutations ou de mouvemens, que dans toute espéce de mouvement naturel, il y a toûjours une espéce de mobile qui va & revient, qui passe & repasse d'un terme réglé & déterminé à un autre terme réglé & déterminé, faisant une maniére de cercle par ces allées & venuës réïtérées; & que ce qui fait la détermination des deux termes de chaque mutation, ne peut être autre chose que leur contrarieté: que par cette vicissitude de passage & de retour d'un contraire à l'autre, tout ce qui se détruit se répare dans le Monde; que tout s'y renouvelle, que tout s'y soûtient & s'y conserve par cette voye; que sans cela tout ce qui s'y produiroit se feroit de rien, tout ce qui y périroit s'anéantiroit: que les productions toûjours directes, & jamais rétrogrades, ou toucheroient enfin à leur dernier terme, & par-là elles prendroient

a Ce sont là des principes d'ancienne Physique, qui n'étoient point connestez alors. Aristote les a employez après Platon, ils ont été admis ou éclaircis par Saint Jean de Damas dans son Abregé de Philosophie, & par Saint Thomas dans ses Commentaires sur Aristote. Mais la Métempsychose n'en est pas une suite, comme Saint Augustin le fera voir.

fin, ou iroient à l'infini sans trouver de dernier terme ; sans en avoir même ; & par-là elles n'auroient rien de réglé, n'étant pas possible ni qu'elles eussent été réglées que par rapport à leur dernier terme, ni qu'il leur eût été fixé un dernier terme dans leur progrès à l'infini : qu'enfin les productions directes & rétrogrades, ou par un seul mot réciproques, sont d'une telle nécessité, que l'une étant prouvée ou accordée par un Philosophe, l'autre l'est également ; à moins qu'il n'abandonne cette maxime, Que la Nature, le principe de toutes mutations, c'est-à-dire, l'Auteur de toutes choses, ne fait rien sans raison : car si employant une sorte de mutation dans la conduite de l'ouvrage du Monde, il y négligeoit la mutation contraire & réciproque, il ne sçauroit être fondé en raison ni dans l'emploi de l'une, ni dans la négligence de l'autre. Tout cela étant certain, on ne niera pas, reprend Socrate, que *les vivans* & *les morts* soient deux termes contraires de mutation : moins encore niera-t-on qu'il se fasse journellement une sorte de mutation qui est *le passage des vivans aux morts* : cette mutation indubitable nous répond de la réciproque, qui est *le passage*, ou le retour *des morts aux vivans*. Or les mobiles qui font ces passages, ne sçauroient être que les Ames : donc leurs départs de ce Monde & leurs retours dans ce Monde sont également indubitables ; & c'est dans ce sens que se vérifie cette sentence Philosophique, Que *les morts se font des vivans*, & que *les vivans se font des morts*. Ainsi est prouvée la Métempsychose, & la préexistence des Ames.

Critique de ce raisonnement par S. Auguſt. L'Ame n'entre point dans le cercle des mutations, parceque

sa formation est une pure & simple *créatian*: par conséquent sa venuë au Monde n'est pas un retour périodique & réitéré : il y aura pour elle un retour sans plus, celui de la *résurrection*. Le dogme de la *création* fait tomber l'erreur de la préexistence, le dogme de la *résurrection* renverse l'erreur de la Métempsychose, & substituë quelque chose de décent à ce que la Métempsychose a de honteux. [a] *Cur non potius Divinitati credimus, quæ animam* creatam *dicit esse quæ non erat ?* . . . [b] *Quanto honestius creditur reverti semel animas ad corpora propria, quàm reverti toties ad diversa ?* . . . [c] *Falsò igitur à quibusdam Platonicis est creditus quasi necessarius orbis ille ab eisdem abeundi, & ad eadem revertendi.* Que si les Philosophes prétendent que Dieu ne puisse faire rien de nouveau, du moins tout à neuf ; parce qu'il leur semble que ce qu'il feroit de la sorte, il le feroit par un dessein conçû de nouveau, & que dans Dieu cette nouveauté marqueroit de la mutabilité : ce Pére répond que ce qui est une nouveauté dans le Monde, ne l'est pas dans Dieu ; & qu'au reste donner des bornes à la puissance de Dieu, ce seroit beaucoup de témérité à l'homme sur beaucoup de foiblesse d'esprit. [d] *Qua tandem temeritate humanæ vanitatis audemus negare Divinitatem facere posse res, non sibi, sed mundo novas, quas neque antea fecerit, nec unquam habuerit improvisas ?* Enfin Socrate, ou Platon qui le fait parler, prend dans son raisonnement que l'Ame, comme les autres choses, est sujette à conversion, c'est-à-dire, à devenir autre chose que ce qu'elle est, & à re-

a De la Cité de Dieu, liv. 10. ch. 31. b Ch. 30.
c Ch. 31. d Liv. 12. ch. 20.

devenir ce qu'elle a été : & Saint Augustin rejette cette supposition, fondé toujours sur ce que l'Ame raisonnable ne se fait point par conversion ni par mutation, mais par création : [a] *Ac primum illud firmissimè teneamus animæ naturam nec in naturam corporis converti, ut quæ jam fuit anima fiat corpus ; nec in naturam animæ irrationalis, ut quæ fuit anima hominis fiat pecoris ; nec* [b] *in naturam Dei, ut quæ fuit anima fiat quod est Deus : atque ita vicissim nec corpus, nec animam irrationalem, nec substantiam quæ Deus est, converti & fieri animam humanam. Illud etiam non minus certum esse debet animam non esse nisi creaturam Dei.* Quant au proverbe Philosophique, *Les vivans se font toujours des morts, comme les morts des vivans*, ce Pere se contente d'opposer à Platon un Platonicien célebre tel que Porphyre, qui dit que les Ames bien purgées s'unissent au Pere, c'est-à-dire, à Dieu qui est leur Pere, & qu'elles ne reviennent plus dans ce Monde : de sorte que de ces defuntes il ne se fait plus de vivans : [c] *Quæ sententia profectò (magnus ille Platonicus) absulit quod esse Platonicum maximè perhibetur, Ut mortuos ex vivis, ita vivos ex mortuis semper fieri.*

II. *Raisonnement de Socrate pour établir la préexistence des Ames.* Il y en a, dit-il, une démonstration très-belle : c'est que tous les hommes, s'ils sont interrogez méthodiquement sur les matiéres des Sciences les plus difficiles & les plus in-

a De la Génése à la lettre liv. 10. ch. 4.

b Ce mot est rélatif à l'erreur des Platoniciens, qui croyoient que les Ames très-pures se redivinisoient à la fin.

c De la Cité liv. 10. ch. 30.

connuës pour eux jusqu'alors, trouvent néanmoins d'eux-mêmes les bonnes réponses aux questions proposées. Celui qui ne fait simplement que les interroger, ne leur suggére pas ces réponses, il ne leur apprend rien. Si d'ignorans qu'ils étoient auparavant, ils paroissent devenus sçavans d'eux-mêmes & tout d'un coup, cette merveille ne peut s'expliquer qu'en disant que le maître qui les interroge comme il faut, les fait ressouvenir de ce qu'ils avoient très-bien sçû autrefois, & qu'ils avoient oublié quand ils sont venus au Monde: de sorte qu'*apprendre n'est autre chose que se ressouvenir, la science n'est que réminiscence.* Il faut donc de toute nécessité que nous ayions appris dans un autre temps les choses dont nous nous ressouvenons dans celui-ci: & cela est impossible si notre Ame n'existe pas avant que de venir sous cette forme humaine. Après cela Socrate prétend démontrer qu'avant que notre Ame fût unie à notre corps, elle a connu nécessairement le bon, le beau, le juste, le vrai, l'égal, & bien d'autres choses purement intelligibles; puisque depuis le moment qu'elle est dans notre corps, elle sçait nous faire dire Cela est bon, cela est beau, cela est vrai, cela est juste, ces choses-là sont égales; ce que nous ne sçaurions dire si nous n'avions sçû auparavant ce que c'est que le bon, le beau, le vrai, & le reste; & si la connoissance antérieure des choses intelligibles, rappellée à tout coup par le ministére de la sensation, qui fait à cet égard l'office de Maître, en nous raffraichissant le souvenir du passé, ne nous éclairoit à propos pour juger des choses sensibles. D'où il conclut toûjours que notre Ame étoit avant notre naissance.

Critique de ce raisonnement par Saint Augus-

tig. Platon, tout grand Philosophe qu'il est, essaye vainement de prouver ici une fausseté par une autre, la préexistence des Ames par leur prétendue réminiscence. Il a beau nous donner une scéne de Socrate avec un petit serviteur de Ménon, dans laquelle par diverses questions bien arrangées Socrate méne ce jeune garçon, nullement Géométre, à dire de lui-même que dans tout quarré, le quarré de la diagonale est double de celui du côté. Car, dit Saint Augustin, puisque cet enfant s'est trouvé Géométre par cette voye, il n'est personne qui ne puisse prétendre à la Géométrie: & si l'apprentissage de cette science est une affaire de pure réminiscence, selon Platon, il faut que tous les hommes vivans ayent été autrefois des Géométres, puisqu'ils peuvent le redevenir aujourd'hui; & cependant, reprend ce Pére, les Géométres étant maintenant si rares, il n'est guéres croyable que dans la vie précédente tout ait été plein de Géométres: a *Non enim omnes in priore vita Geometræ fuerunt, cùm tam rari sint in genere humano, ut vix possit aliquis inveniri.* Mais, continuë le Saint Docteur, de ce que notre œuil corporel discerne le blanc du noir sans le secours d'aucun Maître, s'ensuit-il que cet œuil avant que d'être enchassé dans notre tête eût déja sçû ce que c'étoit que le blanc & le noir? Et quelle nécessité y a-t-il donc de conclure que l'œuil de notre Ame, qui est son Intelligence, a sçû dans une vie précédente ce que c'étoit que le vrai, le beau, le bon, le juste, l'égal, parce que cet œuil spirituel discerne aujourd'hui ces choses de leurs contraires, sans que le Maître qui interroge avec

a S. Aug. de la Trinité liv. 12. ch. 15.

ordre & méthode y contribuë autrement? Les hommes, reprend Saint Augustin, ont tous au dedans d'eux-mêmes un Maître commun de toute vérité, qui est Dieu : quand on nous parle ou qu'on nous interroge sur les sujets purement intelligibles, tels que sont les principes communs & invariables des sciences, on nous avertit de nous recueillir en nous-mêmes, & de consulter ce Maître intérieur qui est la Vérité même, & qui nous instruit sur le champ à proportion que nous sommes appliquez, & que nous nous rendons attentifs. [a] *De universis autem quæ intelligimus, non loquentem qui personat foris, sed intus ipsi menti præsidentem consulimus Veritatem, verbis fortasse ut consulamus admoniti. Ille autem qui consulitur docet, qui in interiore homine habitare dicitur Christus, id est, incommutabilis Dei atque sempiterna sapientia... Noster auditor novit quod dico sua contemplatione, non verbis meis. Ergo ne hunc quidem doceo vera dicens vera intuentem : docetur enim, non verbis meis, sed ipsis rebus, Deo pandente manifestius.* Mais s'il est vrai que nos Ames ayent déja été dans d'autres corps, & si c'est pour cela qu'étant bien interrogez nous répondons pertinemment & sçavamment sur les matiéres intelligibles, comme les ayant bien possédées avant notre derniére naissance, d'où vient que nous n'avons point du tout de réminiscence des choses sensibles, & que tous les maîtres & interrogateurs du monde perdroient leur temps à nous demander, par exemple, ce que nous avons vû de nos yeux pendant nos autres vies? Car selon le systême de Platon, il faudroit, dit Saint

[a] Du Maître ch. 11. & 12.

Augustin,

Augustin, que tous les hommes, ou presque tous, fussent des Pythagores, c'est-à-dire, qu'ils pussent se ressouvenir de leurs anciennes avantures, comme Pythagore se ressouvenoit de ses proüesses Troyennes; puisque comme d'un Euphorbe mort il s'étoit fait un Pythagore vivant, de même, selon Platon, les autres vivans se font d'autres morts, & les autres morts d'autres vivans, tout comme les veillans se font des dormans, & les dormans des veillans, autre comparaison de ce Philosophe. *Samium Pythagoram ferunt recordatum fuisse talia nonnulla... Si vere illa recordarentur quæ hic, in alio antea positi corporibus viderant, multis ac pene omnibus id contingeret; quandoquidem ut de vivis mortuos, ita de mortuis vivos, tanquam de vigilantibus dormientes, & de dormientibus vigilantes, sine cessatione fieri suspicantur.* Il me paroit, MONSIEUR, que par cette critique Saint Augustin se met beaucoup au dessus de Platon, non seulement en tournant contre la préexistence des Ames la réminiscence que Platon en croyoit être une preuve; mais encore en substituant à cette prétenduë réminiscence, l'illustration actuelle de la lumiére divine, toûjours prête à éclairer notre intelligence sur les objets purement intelligibles, objets toûjours les mêmes, *veritez immuables*, comme ce Pére les nomme, du nombre desquelles sont les principes des sciences, qui se présentent dans cette lumiére incorporelle à tout esprit attentif: en sorte qu'interrogé sur ces matiéres il y trouve, il y lit les vraies & bonnes réponses qu'il donne aux questions proposées, quand elles

a De la Trinité liv. 12. ch. 15.

lui seroient alors proposées pour la première fois, n'eût-il auparavant rien sçû en ce genre. [a] *Credibilius est propterea vera respondere de quibusdam disciplinis, etiam imperitos earum, quando bene interrogantur, quia præsens est eis, quantum id capere possunt, lumen rationis internæ, ubi hæc immutabilia vera conspiciant; non quia ea noverant aliquando, & obliti sunt, quod Platoni vel talibus visum est . . .* [b] *Sed potius credendum est mentis intellectualis ita conditam esse naturam, ut rebus intelligibilibus, naturali ordine, disponente Conditore, subjecta, sic ista videat in quadam luce sui generis incorporea, quemadmodum oculus carnis videt quæ in hac corpore luce circumadjacent, cujus lucis capax, eique congruens, est creatus.* Cette sublime doctrine sera développée dans le Plan Philosophique. Venons aux démonstrations de l'immortalité de l'Ame.

I. *Démonstration de Socrate.* La voilà dans des termes qui nous sont ordinaires, mais elle y est trop couverte. *Notre Ame est faite à l'image & à la ressemblance de Dieu, donc elle est immortelle.* Ecoutons Socrate.

L'Ame a été formée par l'Auteur de toutes choses sur le modéle ou sur l'idée de l'Etre divin, qui est l'Etre impérissable, tout spirituel, simple, ou totalement exempt de composition, & par conséquent incapable de destruction par dissolution de parties; elle n'a pas été formée sur le modéle de l'Etre matériel, qui est l'Etre périssable, corporel, composé de parties, & par conséquent sujet à destruction par dissolution de parties. Donc elle ressemble davanta-

a Rétractations liv. 1. ch. 4.
b De la Trinité liv. 12. ch. 15.

ce au premier de ces modéles qu'au dernier, étant absolument impossible que l'intention de l'Auteur de toutes choses soit jamais frustrée. Donc l'Ame est nécessairement immortelle; car si elle étoit mortelle & périssable elle reßembleroit moins au modéle sur lequel elle a été formée, qu'à cet autre modéle sur lequel elle n'a pas été formée, ce qui est impossible. Toutes les conséquences de ce raisonnement sont évidentes. Les deux parties de l'antécédent sont démonstratives par une suite de propositions qui n'ont pas besoin de preuve, les voici. 1. L'Auteur de toutes choses ne fait rien sans sçavoir ce qu'il fait, c'est-à-dire, sans en avoir l'idée dans son intelligence divine, & sans y travailler sur ce patron intelligible, sur cet exemplaire, sur ce modéle. 2. Par derniére réduction tout l'Etre se divise en divin & matériel, ou en spirituel & corporel; & suivant cette division tous les patrons ou modéles intelligibles de l'Etre se réduisent aux deux qui ont été énoncez. 3. On peut juger sûrement sur lequel des deux l'Ame a été formée, en observant attentivement auquel des deux elle devient plus reßemblante à meßure qu'elle devient plus parfaite : car ce qui régle la perfection de chaque chose, c'est sa reßemblance avec son modéle éternel renfermé dans l'intelligence divine. Tout cela étant accordé à Socrate, il lui est aisé de raisonner en cette maniére : Si l'Ame a été formée sur le modéle de l'Etre divin, & non sur le modéle de l'Etre matériel, on conçoit évidemment que sa perfection consiste à s'unir à Dieu, & à se dégager de la matiére autant qu'il est possible, à s'occuper des objets intelligibles & à se détacher des objets sensibles, à commander à son corps au lieu de lui obéir, à mépriser la volupté

pour les plaisirs de l'esprit, à écouter la raison, & non pas la passion, à cultiver la religion, la vertu, en un mot la sagesse; plûtôt qu'à s'abandonner à l'impieté, au vice, au déréglement. Or est-il que tout homme attentif conçoit & avoüe que la perfection de l'Ame consiste effectivement dans les premiers de ces caractéres, & son desordre dans les derniers. Donc l'Ame a été formée sur le premier des deux modéles énoncez, & non sur le dernier: ainsi l'antécédent du raisonnement est aussi indubitable que les conséquences.

La force de cette démonstration dépend de la doctrine des Idées; doctrine de telle importance, dit Saint Augustin, que sans la bien entendre, personne ne peut passer pour sçavant, personne ne peut être sage: [a] *Siquidem tanta in eis (quas Plato Ideas vocat) vis constituitur, ut nisi his intellectis, sapiens esse nemo possit.* Elle sera amplement exposée dans le *Plan Philosophique*.

La finesse de cette démonstration, de la maniére que Socrate a sçû la tourner, consiste en ce que, sans outrer la ressemblance de l'Ame avec Dieu, & sans prétendre qu'elle lui ressemble parfaitement, ce qui ne peut jamais être, il n'a besoin que d'établir que l'Ame tient plus du spirituel que du corporel, ou, comme il parle, plus de l'invisible que du visible, ce qu'on ne sçauroit nier, pour conclure de là qu'elle est formée sur le modéle, c'est-à-dire, sur l'Idée de l'Etre incorporel & impérissable, & que par conséquent elle est nécessairement immortelle.

II. *Démonstration de Socrate touchant l'immortalité de l'Ame.* La voilà dans les propres ter-

a S. Aug. Question 44. des 83.

mes de ce Philosophe. *Ce qui fait que le corps est vivant, c'est l'Ame ; elle apporte la vie avec elle dans tout corps où elle entre ; & le contraire de la vie est la mort : donc elle ne reçoit jamais la mort ; elle est donc immortelle.*

Près de deux siécles avant que le Phédon eût pû paroître, Cyrus sur le point d'expirer, avoit ainsi consolé sa Cour désolée de la perte qu'elle alloit faire d'un si bon Prince. *Non, non, mes enfans, je n'ai jamais pû me persuader que l'Ame qui est vivante tandis qu'elle est dans un corps mortel, soit morte quand elle en est séparée. Car je remarque que c'est elle qui rend vivans même les corps mortels durant tout le temps qu'elle leur est unie :* paroles que Xénophon & Ciceron on rendu immortelles : le premier paroît y être mieux entré que le second. Cette preuve que Cyrus avoit abandonnée à la vrai-semblance qu'elle porte avec elle, Socrate tâche de la rendre démonstrative par diverses propositions dont voici la suite sous des expressions plus courtes que celles de l'original.

I. Dieu ou l'Intelligence divine est la principale cause de toutes choses : Socrate ne dit pas que Dieu soit la seule cause de toutes choses ; il admet des causes concourantes, qu'il nomme des *Concauses* dans le Politique.

II. Tout ce que Dieu fait, il le forme sur le patron, l'exemplaire, le modéle, l'Idée qu'il en a dans son intelligence divine ; autrement il y travailleroit sans sçavoir ce qu'il fait. Au reste ces Idées ne sont pas des phantômes, elles sont réelles & subsistantes : le Bon par lui-même, le Beau

a Xénophon Cyropédie liv. 8. Ciceron de la Vieillesse p. 73.

par lui-même, le Grand, le Juste, & toutes les autres Idées divines sont quelque chose de réel; elles sont l'Etre même, elles sont Dieu même, parce que tout ce qui est en Dieu est Dieu même.

III. Tout ce que Dieu forme sur une Idée, devient nécessairement une sorte de copie de cet original, en a essentiellement quelques traits, & participe à cette même Idée, en quelque façon que ce puisse être : n'étant pas possible ni de penser que l'intention du divin Ouvrier, appliqué à copier son Idée hors de lui, soit absolument frustrée, ni de dire qu'une chose qui ne participe en aucune façon à une Idée, pas même par quelque sorte de ressemblance, ait été formée sur cette Idée par un Ouvrier infiniment éclairé & tout-puissant.

IV. Tout ce qui est formé sur une Idée, participant nécessairement à cette Idée, en tire par cette raison une dénomination inamissible, & relative au nom propre de cette Idée; par exemple, tout ce qui est formé sur l'Idée du *Beau*, participant nécessairement à ce beau, est toûjours dénommé beau; & tout nombre formé sur l'Idée de l'*Imparité* ou de l'*Impair*, participant nécessairement à l'impair, est toûjours dénommé impair : & cette dénomination que chaque chose tire de son Idée, est incompatible avec la dénomination contraire; car les contraires en tout genre s'excluent mutuellement du même sujet: ainsi ce qui est toûjours dénommé beau, n'est jamais dénommé laid; ce qui est toûjours dénommé juste, n'est jamais dénommé injuste; ce qui est toûjours dénommé vivant n'est jamais dénommé mort, non plus que le nombre dénommé impair ne sçauroit être dénommé pair. Ces dénomina-

tions ne sont pas arbitraires, puisqu'elles expriment ce que chaque chose retire de son Idée, & ce en quoi elle y participe.

Voici maintenant la démonstration de Socrate. Entre les Idées divines il y en a certainement une qu'on désigne par le terme de *Vie*, ou par ces termes, *Ce qui est vivant*. Or c'est sur cette Idée-là que l'Ame est formée, puisque *c'est elle qui fait que le corps est vivant*, & puisqu'*elle apporte la vie avec elle dans tout corps auquel elle s'unit*; ce qui est évident & accordé à Socrate. Donc elle participe nécessairement à la vie par III. proposition précédente. Donc par la IV. elle tire de cette Idée la dénomination inamissible de *Vie*, ou de *Ce qui est vivant*, dénomination incompatible avec sa contraire, *Ce qui est mort*. Donc l'Ame ne sçauroit jamais recevoir la mort, car dans ce cas il seroit vrai de dire que ce qui est vivant est mort: énonciation dont un terme détruit l'autre. Socrate ajoûte, quelques lignes après: *Que ni Dieu, ni la forme même de la vie, ni s'il y a quelque autre chose d'immortel, que rien de tout cela ne puisse périr, c'est ce qui sera avoüé de tous les Hommes, & encore plus de tous les Dieux: car puisqu'il est vrai que tout ce qui est immortel est impérissable, n'est-ce pas une conséquence nécessaire & sûre que l'Ame étant immortelle ne puisse jamais périr? De sorte que quand la mort arrive, ce qu'il y a de mortel & de corruptible dans l'Homme, meurt; & ce qu'il y a d'immortel, se retire sain & incorruptible, cédant la place à la mort, & triomphant d'elle.*

A l'occasion de ces paroles que je viens de citer, *la forme même de la vie*, il n'est pas inutile pour l'intelligence du Phédon & de la doctrine

des Idées, de faire observer la différence que Platon met entre l'*Idée* & *la Forme*. Celle-là est comme un cachet, & celle-ci est comme l'empreinte de ce cachet; celle-là est comme un original en fait de peinture ou de sculpture, celle-ci en est comme une espéce de copie; l'Idée est toute renfermée dans l'intelligence de Dieu, la Forme en est l'imitation, l'expression, la ressemblance émanée hors de Dieu, & inhérente à ce que Dieu fait ou forme sur cette Idée. Seneque va nous le faire comprendre dans cet extrait considérable de sa Lettre 58. où je vous prie, MONSIEUR, de substituer par la pensée le terme d'*Intelligence divine* à celui de *Nature* dont il se sert; & de ne pas oublier que Dieu ne peut trouver qu'au dedans de lui-même les modéles éternels qu'il copie au dehors.

„ Ce que c'est que l'Idée, c'est-à-dire, ce que „ Platon entend par ce terme, apprenez-le. L'I„ dée est l'exemplaire éternel des ouvrages de la „ Nature. Je joins l'explication à la définition, „ afin que vous compreniez mieux la chose. Je „ veux faire votre portrait, vous êtes le modé„ le que je me propose de copier en exprimant „ sur la toile vos traits que j'ai pris par la pensée: „ ainsi votre figure, qui m'éclaire l'esprit, & qui „ dirige ma main & mon pinceau, c'est l'Idée. „ Tout de même la Nature a une infinité de mo„ déles de diverses choses, d'hommes, de pois„ sons, de plantes; & tout ce qu'elle a à faire, „ elle le copie d'après ces modéles. Appliquez„ vous maintenant à comprendre ce que c'est que „ la Forme; & si vous y trouvez de la difficulté, „ prenez-vous-en à Platon, & non pas à moi, ou „ plûtôt faites réflexion que rien n'est bien subtil

qu'une soit un peu difficile à comprendre. Je me « suis déja servi de la comparaison d'un Peintre : « il s'étoit proposé de tirer Virgile, il en exami- « noit tous les traits : le visage de Virgile étoit l'I- « dée ou l'original d'une copie qui étoit encore « à faire : ce que l'Ouvrier a tiré de l'Idée, & ce « qu'il en a jetté sur la toile, c'est la Forme : « Vous demandez en quoi différent l'Idée & la « Forme ? L'une est l'original, & l'autre en est « l'air exprimé dans le portrait ; l'Ouvrier copie « l'une, & il fait l'autre. Une statue a sa sorte de « visage, & la personne qu'elle représente a le « sien : celui de la personne est l'Idée, celui de la « statue que l'Ouvrier a faite en regardant l'autre « c'est la Forme. Autre différence ; la Forme est « dans l'ouvrage, & l'Idée est non seulement « hors de l'ouvrage, mais encore avant l'ouvra- « ge : *Idos in opere est, Idea extra opus : nec tan-* « *tùm extra opus est, sed ante opus.* «

Suivant cette exposition, les ouvrages de Dieu ne sont autre chose que les copies de ses Idées : mais au lieu de dire *les copies*, Platon disoit *les Formes*, & pour énoncer que l'Ame a été formée sur l'idée de la Vie, il la nomme *la Forme de la Vie* : ajoûtant que ce à quoi la Vie donne sa Forme ne peut jamais recevoir le contraire de la vie qui est la mort ; & que par conséquent l'Ame est nécessairement immortelle & impérissable.

On croiroit peut-être aujourd'hui pouvoir tourner le raisonnement de Socrate en cette maniére, *La vie actuelle est renfermée dans l'idée de l'Ame, donc l'Ame vit actuellement & pour toûjours* : comme on a dit depuis peu, *L'existence actuelle est renfermée dans l'idée de Dieu, donc il existe actuellement & pour toûjours.* Mais on ne pren-

droit pas bien la pensée de ce Philosophe, ou on ne la rendroit pas fidélement : car suivant le stile moderne, on entendroit parler de l'idée que nous avons de l'Ame, & non pas de l'idée que Dieu en a. Or il ne paroit pas que la vie actuelle & interminable de l'Ame soit liée à notre idée, au lieu qu'elle est nécessairement liée à l'idée divine, comme Socrate croit le démontrer. Celle-ci est selon lui *cause & nécessité*, αἰτία καὶ ἀνάγκη, c'est-à-dire, cause nécessaire ; elle agit continuellement & invinciblement sur son objet extérieur ; elle s'y exprime, elle s'y imprime, elle se le rend semblable autant qu'il est possible, elle le rend insusceptible (souffrez ce mot) d'une impression contraire à celle qu'elle y fait : mais nos idées, nos pensées, n'ont ni action, ni activité, ni puissance sur leurs objets extérieurs. Ainsi il faut trouver bon que les Anciens ayent raisonné comme il leur a plû, & non pas comme il nous plairoit. Nous ne les ferons pas venir à nous ; c'est à nous à voir si nous devons ou si nous pouvons aller à eux : pour moi, j'expose, je ne juge pas. Saint Augustin dit que Platon a vû l'immortalité de l'Ame, [a] *Plato immortalitatem Animæ vidit* : tous les Péres lui ont applaudi à ce sujet. Tertullien même, peu indulgent pour les Philosophes, mais un peu adouci par l'Auteur du Phédon, ne veut pas nier, dit-il, que les Philosophes n'ayent eû quelques sentimens conformes aux nôtres : [b] *Planè non negabimus aliquando Philosophos juxta nostra sensisse* : Mais ce Pére avoit fait précéder cet aveu par la juste censure des

a De la Cité liv. 1. ch. 22.
b Tertul. De l'Ame, Article 2.

paroles qui terminent le Phédon, sur lesquelles aucun des Péres que j'aye lû, n'a fait quartier à Socrate: ce que je me crois obligé de faire remarquer en passant contre certains discours plus que frivoles que l'on répand; sçavoir, que les Péres faisoient tout ce qu'ils pouvoient pour tirer les Philosophes de leur côté. La digression ne sera pas longue.

Criton, dit Socrate étant déja tout froid quelque temps après avoir bû le poison, & ce furent ses derniéres paroles, *nous devons un Coq à Esculape: acquittez-vous de ce vœu pour moi, & ne l'oubliez pas.* Vous m'avoüerez, MONSIEUR, que se sentant mourir, il ne pouvoit pas commander sérieusement qu'on fit pour lui après sa mort un Sacrifice au Dieu de la Santé. De plus, il ne paroît pas qu'il ait même toléré les sacrifices sanglans que les Platoniciens successeurs de sa Religion avoient en horreur comme nous le voyons dans le Traité de l'Abstinence par Porphyre. Socrate venoit de dire, *L'Ame pure n'a pas plûtôt quitté le corps, qu'elle retourne à un Dieu plein de bonté & de sagesse; & c'est où j'espére que mon Ame ira dans un moment, s'il plaît à Dieu:* & ces autres paroles *J'ai oüi dire qu'il faut rendre graces au ciel en rendant l'esprit*: & ailleurs il s'étoit expliqué en cette maniére, [a] *Je le dis fort sérieusement, l'union de l'Ame & du corps ne vaut pas mieux que leur séparation.* Après cela pour dire, Je dois à Dieu des actions de grace maintenant que je vois poindre le jour d'une meilleure vie, il semble qu'il a pu dire allégoriquement, Je dois au Dieu de la vie & de la santé un sacrifi-

a Des Loix liv. 8. vers le commencement.

ce de cet oiseau qui annonce le jour. Si les Péres s'étoient intéressez pour sa réputation & pour la Religion, ils auroient pû recourir à cette interprétation bénigne. Cependant ils l'ont tous accusé, ou d'irréligion, ou de [a] prévarication pour avoir fait semblant de mourir dans la créance populaire; car c'est ainsi qu'en parlent Tertullien & Théodoret.

Je reviens à sa Doctrine de l'Immortalité de l'Ame, qui auroit dépeuplé de Philosophes le Monde entier, si tous les Philosophes l'avoient prise aussi vivement que Cléombrote d'Ambracie, & Caton d'Utique qui furent poussez, dit Lactance, par la lecture du Phédon, l'un à se précipiter dans la mer, l'autre à se passer l'épée au travers du corps; aveugles imitateurs de la vanité Stoïque de Cléanthe, de Chrysippe, de Zénon, & d'Empédocle, dont le dernier s'étoit jetté dans un Volcan du Mont-Etna, & les autres s'étoient trop hâtez d'aller à l'immortalité par divers genres de mort. De sorte que cette Doctrine, à cela près si salutaire, seroit devenuë exécrable si elle avoit continué de faire des homicides volontaires comme ceux-là: [b] *Execrabilis prorsus ac fugienda Doctrina, si abigit homines à vita.* Toutefois la faute n'en étoit pas à Socrate qui avoit dit si sagement dans le Phédon même, *Nous avons été mis dans cette vie comme dans un poste que nous avons ordre de garder, & qu'aucun de nous ne doit abandonner sans un contre-ordre ... si un de nos esclaves s'étoit tué lui-même sans que nous*

a Tert. de l'Ame art. 1. Théod. contre les Grecs Disc. 7.

b Lactance, Institutions liv. 3. ch. 18.

l'y eussions obligé, nous souhaiterions pouvoir l'en punir. Par cette même raison personne ne peut s'ôter la vie, mais chacun doit attendre que Dieu l'oblige à la quitter, comme il m'y oblige aujourd'hui. S. Augustin rend justice à Socrate ou à Platon sur la sagesse de cette décision : il dit en parlant de l'action de Cléombrote, [a] que s'il y eût là du grand, « il y eût du mauvais, comme ce meurtrier de lui- « même devoit l'avoir appris de Platon, puisqu'il « l'avoit lû ; & qu'il pouvoit bien penser que Pla- « ton auroit été le premier à pratiquer l'homici- « de volontaire, ou à l'enseigner, si la même pé- « nétration avec laquelle il avoit vû l'immortali- « té de l'Ame, ne lui eût fait juger que c'étoit-là « une action qu'il ne devoit pas faire, & qu'il de- « voit même condamner. «

Au reste, je ne dois pas oublier qu'avant que de démontrer l'immortalité de l'Ame, Socrate avoit démontré l'utilité de la croire immortelle par ce raisonnement capable de faire impression sur tous les esprits. *Si ce que je dis se trouve vrai, il est très-bon de le croire ; & si après ma mort il ne se trouve pas vrai, j'en aurai toûjours tiré cet avantage dans cette vie, que j'aurai été moins sensible aux maux qui l'accompagnent ordinairement.* La Note de M. Dacier sur cet endroit est très-belle. C'est comme si Socrate disoit « Si cela est « vrai, je gagne tout en n'exposant que peu « de chose : & s'il est faux, je ne perds rien ; au « contraire j'ai gagné beaucoup. Car outre que « cette espérance m'a soutenu dans mes maux, « dans mes infirmitez, dans mes foiblesses, j'ai «

a *De la Cité liv. 1. ch. 22.* Quod tamen magnè potius factum esse quàm bene, testis ei potuit esse Plato ipse, quem legerat, &c.

„ été fidéle, honnête, humble, reconnoissant,
„ bienfaisant, sincére, véritable, & je n'ai quit-
„ té que des plaisirs empestez & faux pour des
„ plaisirs réels & solides. M. Pascal a étendu
„ cette vérité dans son article VII. & en a fait
„ une démonstration d'une force infinie.

Je suis persuadé, MONSIEUR, que vous en trouverez une autre d'une grande force dans ces paroles de Socrate que vous avez déja lues. *Si la mort étoit la ruine & la dissolution du tout, ce seroit un grand gain pour les méchans après leur mort d'être délivrez en même temps de leur corps, de leur Ame, & de leurs vices.* Il me paroit que ces deux démonstrations morales se soutiennent & se fortifient mutuellement.

Je ne dois pas non plus supprimer celle-ci. *Quand l'Ame & le Corps sont ensemble, la nature n'ordonne-t-elle pas à l'un d'obéir en esclave, & à l'autre d'avoir l'empire & de commander? Ne trouvez-vous pas que ce qui est divin ou qui ressemble à Dieu, est seul capable de commander? L'Ame est donc plus durable que le corps, car elle me paroît infiniment plus excellente.* Se peut-il qu'elle soit moins durable que les os & la poussiére du corps qu'elle a animé.

N'oublions pas celle-ci, puisque Socrate n'oublie rien. *Il n'arrive d'être dissoutes ou dissipées, qu'aux choses qui sont composées. Or l'Ame est un être simple, ou exempt de composition.* La maniére dont il le prouve est d'une élevation qui étonne. Il établit que l'Etre toujours le même, est l'Etre simple & sans composition: il fait remarquer que le bon, le beau, le vrai, le juste, l'Etre (par ce seul mot il désigne *Dieu, Ce qui est*) toutes les idées, toutes les choses intelligibles,

sont toûjours les mêmes & de la même manière, immuables, invariables : il fait voir que même ici-bas l'Ame fermant sa vuë à tout le sensible, peut parvenir à la contemplation profonde & tranquille des choses intelligibles toûjours les mêmes ; que durant tout le temps qu'elle les contemple, qu'elle s'y tient unie, elle est la même & de la même maniére, elle pense, elle s'affectionne, elle est affectée d'une seule & même façon ; que cet état d'union avec les objets toûjours les mêmes, avec l'Etre même, avec Dieu, est pour elle un état de perfection, & l'état de sa plus grande perfection : d'où il résulte qu'elle est faite pour cet état, pour être unie immobilement à ce qui est toûjours le même, & pour être toûjours la même elle-même, ce qui lui donne le caractére d'un Etre simple, exempt de composition, & par-là incapable de dissolution ou de dissipation. On se contente de dire aujourd'hui, L'Ame est un Esprit, & non pas un Corps, donc elle est impérissable par séparation de parties. Il ne faut pas affoiblir cette démonstration : il est néanmoins certain que Saint Augustin s'est attaché plus fortement à déduire l'immortalité de l'Ame de ce qu'elle s'unit aux objets Intelligibles, toûjours vrais, toûjours les mêmes ; & de ce que dans cette union elle est le sujet de ce vrai immuable, par exemple, du vrai des proprietez du nombre. a *Quis enim, ut alia omittam, rationem numerorum mutabilem esse audeat dicere ?... Ea verò quæ intelliguntur, non quasi alibi posita intelliguntur quàm ipse qui intelligit animus... Ista conjunctio intuentis animi, &*

a S. Aug. de l'immortalité de l'Ame ch. 3. & 6.

ejus veri quod intuetur ; ita est ut subjectum sit animus ; verum autem illud in subjecto, &c. Après cela, vous sçavez, MONSIEUR, que ce Pere n'est pas tout-à-fait content de son livre de l'immortalité de l'Ame, & qu'il le trouve lui-même trop obscur : ainsi je ne serai pas surpris qu'on m'ait trouvé de quelque obscurité dans l'exposition de certains raisonnemens de Socrate, qui est lui-même d'assez bonne foi pour dire à ses amis, *Ne vous paroît-il point manquer quelque chose à mes preuves ? Car il me semble qu'elles donnent lieu à beaucoup de doutes & d'objections, si quelqu'un veut prendre la peine de les examiner en détail.*

ARTICLE II.

Du Jugement des Morts.

POUR faire la liaison naturelle de cet article avec le précédent, je me rappelle ces paroles mémorables de la VII. Lettre de Platon. *Il faut*, dit-il, *nous en tenir toûjours à ce qui est déclaré dans le Texte ancien & sacré, sçavoir, que notre Ame est immortelle, & qu'en sortant du corps elle trouve des Juges devant lesquels elle a à subir un grand jugement.* J'ai dit ailleurs la conjecture de Saint Justin touchant le *Texte ancien & sacré*, ou *les anciens Mémoires* citez plus d'une fois par ce Philosophe quand il débite quelque point important qui tient quelque chose de la doctrine des Hébreux.

Quoi qu'il en soit, je trouve la plus saine

a Retract. liv. 1. ch. 5.

partie

partie des Philosophes dans cette persuasion, que tous les hommes rendront compte à Dieu de leur vie, que leurs Ames seront jugées après la mort, & que chacun sera ou récompensé ou puni selon ses œuvres. A ne regarder même que le fait historique, il n'y a personne qui ne le juge très-curieux, & très-digne d'être éclairci. Car par l'établissement du fait que je viens d'énoncer, on apprend tout d'un coup que les nations cultivées ont eû une régle commune de conduite, qu'on peut appeller l'abrégé ou le supplément de toutes les loix, un principe d'ordre & de justice, le ferme fondement de tous les devoirs & publics & particuliers. Chacun doit à Dieu un compte de toute sa vie ; compte nécessairement suivi ou du châtiment ou de la récompense, car la raison ne sçauroit le concevoir autrement : en voilà assez pour contenir les méchans, dans les cas même où ils pourroient tromper la justice humaine ; assez pour encourager les gens de bien à la poursuite de la vertu, malgré toutes les difficultez & tous les obstacles.

Cet article n'étant pas moins exprés dans le Phédon, que celui de l'immortalité de l'Ame, je continuerai par-là l'analyse de ce dialogue important. Mais ce sera après vous avoir fait remarquer, MONSIEUR, la diligence & l'attention des Péres de l'Eglise à recueillir toutes les preuves de cette créance jusques dans les Poëtes, que les Payens lisoient sans aucune réflexion sérieuse, & plûtôt pour se divertir que pour s'instruire, comme Théodoret le leur reproche dans son premier Discours contre les Grecs. Ceux-ci se trouvoient forcez d'avoüer que leur propre Religion leur étoit moins con-

nuë qu'à leurs rédoutables adversaires. Voici quelques preuves de l'application des Pères à rechercher tout ce qui concerne le Jugement des morts, & ses circonstances.

Ils n'ont pas permis aux Payens d'oublier un mot que Sophocle avoit dit, en passant, de la séparation des bons & des méchans qui se fera dans l'autre vie ; a

On sçait qu'en l'autre Monde, où vont tous les Humains,
Le juste & le pécheur tiendront divers chemins.

ni ce que Philémon, ou Diphile avoit glissé dans une Comœdie, qu'après la mort les Ames seront jugées, & que ce sera Dieu qui les jugera ;

Aux bords de l'Achéron Dieu notre commun Maître,
Devant son Tribunal nous fera comparaître :

ni ce que le même Poëte avoit dit, que l'injustice d'une aiguille volée, ne sera ni cachée à Dieu, ni impunie (& que doit-on penser des plus grands crimes dont ce Poëte avoit fait le dénombrement ?)

Pamphile, Dieu t'observe, & ta main devant lui
Ne peut cacher le vol d'une aiguille d'autrui.

Tous ces petits traits, & plusieurs autres semblables auroient échappé à des lecteurs moins ap-

a Voyez S. Justin, de la Monarchie de Dieu, & S. Clément, Tapisserie.

pliquez que n'étoient Saint Justin & Saint Clément.

Le premier a nous indique deux endroits exquis de Platon, l'un dans le premier Livre de la République, l'autre dans le dixiéme, où *Ce que ce Philosophe avoit appris des Prophétes sur le sujet du Jugement, il n'osé leur en faire honneur, retenu par la crainte des Grecs*, dit ce Pére; *& il aime mieux feindre le tenir de je ne sçai quel mort revenu de l'autre Monde, qui racontoit comme les choses se passoient dans ce pays-là.* Ce même Pére marque les endroits d'Homére où ce Poëte met en œuvre à sa maniére, ce qu'il avoit appris dans son voyage d'Egypte. Tityus, Sisyphe, Tantale, sont des copies poëtiques des vrais criminels tourmentez dans l'Enfer. Il cite Diodore de Sicile sur les lumiéres qu'Homére tira des Egyptiens: & il fait remarquer plus d'une fois que ce que les Egyptiens avoient de raisonnable en matiére de Religion, ils le devoient aux Hébreux, & en particulier à Moïse.

[b] Saint Clément poursuivant la même découverte, a trouvé dans les Poëtes des endroits bien marquez touchant la vie future, & produit ce grand mot d'Héraclite; *Les hommes après la mort verront des choses qu'ils n'attendent ni ne se figurent*: ces belles paroles du Phédon, *Les belles Ames s'en vont d'ici avec de bonnes espérances; mais les méchans vivent dans de tristes inquiétudes sur l'avenir. Si j'ai bien ou mal fait de m'attacher à la vraie Philosophie, & si j'y ai gagné quelque chose*, dit Socrate dans le même Dialogue, *c'est ce que je sçaurai sûrement, s'il*

[a] S. Justin Exhort. aux Grecs. [b] S. Clém. 5. Tapiss.

plaît à Dieu, en arrivant dans ce pays-là je suis sur le point d'en être éclairci. Il parloit ainsi le jour de sa mort. *Ne vous semble-t-il pas* [b] dit-il dessus [a] Saint Clément, *qu'il a par-là déclaré la foi qu'il avoit aux Ecritures des Hébreux sur les espérances du Juste après la mort?* [c] Ce Pere n'oublie pas le supplice d'Aridée si tragiquement exposé dans le dernier livre de la République: il juge que *ces hommes de feu*, y sont nos Démons, que *Pyriphlégéthon* est le Fleuve de feu de nos Ecritures, & que *le Tartare* est ce que ceux qu'il plaît à Platon de traiter de Barbares, c'est-à-dire, les Prophétes Hébreux, appellent *la Géne*.

Au sujet du Pyriphlégéthon ou fleuve de feu, [e] Théodoret dit que *Platon avoit oüi parler en Egypte du Fleuve de feu que Daniel* [d] *avoit vû*. Et il n'importe que ce Fleuve se trouve dans l'Odyssée, plus ancienne que cette Prophétie. *Or Homére*, dit [f] M. Dacier, *pouvoit avoir tiré les mêmes idées de la tradition des Egyptiens.* A quoi j'ajoûte qu'il étoit de l'usage des Philosophes de proposer leurs pensées sous des Allégories qu'ils nommoient *Fables*, pour lesquelles ils cherchoient quelques traits de la Mythologie populaire, quelque endroit brillant des Poësies d'Homére ou d'Hésiode qui leur fournît des expressions vives & nobles sur ce qu'ils avoient à dire, persuadés que leur doctrine en seroit & mieux reçûë du public, & mieux retenuë. C'est un artifice auquel Platon a souvent recours: de sorte qu'il se

a S. Clém. 1. Tapisserie. b 5. Tapisserie.
c Théod. liv. 11. contre les Grecs, ou Thérap.
d Daniel 7. 10. e Odyssée liv. 10.
f M. Dacier, Vie de Platon.

peut bien qu'ayant à parler du Fleuve de Daniel, obligé d'ailleurs, pour ne pas choquer la vanité des Athéniens, de ne leur jamais citer des Etrangers, il ait emprunté quelque chose d'Homére, afin de se faire mieux goûter. Celse fut assez extravagant pour imputer le même usage à ceux de nos Auteurs sacrez qui sont postérieurs à Homére, & nommément sur la matiére dont il s'agit ici : *Ne s'appercevant pas*, dit a Origéne, *de l'ancienneté de Moïse sur tous ceux qui ont fait profession de science parmi les Grecs.*

Origéne, Disciple de Saint Clément, prétend ainsi que son Maitre, que la Fable du Phédon a été bâtie sur divers endroits de notre Ecriture dépravez par les Philosophes. Cette Fable comprend la substance de la doctrine du Paganisme touchant l'état des Ames dans l'autre vie : Plutarque, Plotin, Porphyre, Jamblique, tous les Académiciens, les Platoniciens, les Pythagoriciens des derniers temps, n'ont fait que développer la pensée de Platon qui y parle sur cette matiére pour tous les Philosophes qui l'avoient précédé ; & voici les points capitaux de sa créance, dont je trouve qu'aucun n'a échappé à la connoissance des Péres, ni à leurs réflexions. 1. Toutes les Ames subissent le Jugement au sortir de leurs corps. 2. Il y a des Ames, mais en petit nombre, qui se trouvent entiérement saines, & qui n'ont rien à craindre de ce Jugement : toutes les autres y sont trouvées malades ; les unes pourtant capables de guérison, & les autres incurables. 3. Les Ames saines prennent le chemin des *Champs Elysées*, qui est *le pays de la Li-*

a Origéne liv. 7. contre Celse.

berté & de l'affranchiſſement de tous maux : elles achévent de s'y purifier, & cette purification eſt une affaire de mille ans. Pour ſçavoir ce qu'elles deviennent après cela, il faut diſtinguer celles qui doivent revenir dans ce Monde, ſuivant l'ordre du Deſtin, & celles qui y ont déja achevé leurs tournées fatales. Il ſera parlé des premiéres dans l'article des Métempſychoſes. Les autres paſſent dans une terre bienheureuſe, où elles jouïſſent des plus pures délices dans la contemplation continuelle du Verbe Divin. Il peut même arriver qu'elles ſe redivinifent à la fin, en ſe réünifſant à l'Ame Divine du Monde de laquelle elles s'étoient malheûreuſement détachées. 4. Les Ames malades prennent toutes le chemin du Tartare, les guériſſables pour y être purgées, les incurables pour y être tourmentées. 5. Quand les premiéres y ſont guéries de toutes leurs indiſpoſitions par des remédes très-violens, les unes paſſent dans les Champs Elyſées, les autres vont continuer l'animation des corps à laquelle elles ſont encore obligées, n'ayant pas fourni toute leur carriére. Les malades deſeſpérées, c'eſt-à-dire, celles qui ſont chargées de crimes impardonnables, ne ſortent jamais du Tartare, ſuivant le ſentiment de Platon. Un petit éclairciſſement ſur chacun de ces points. L'éclairciſſement ne ſera que ſur le ſeul fait : & il y faut toûjours diſtinguer le fait Théologique, & le fait populaire. Le premier regarde le fond & la ſubſtance du dogme, tel qu'on l'auroit énoncé entre perſonnes éclairées. Le ſecond en regarde les circonſtances, telles qu'on les débitoit au peuple, ou qu'on les laiſſoit débiter par le peuple. Le premier eſt compris dans les cinq propoſitions précédentes. Le

second, pouvant servir à faire connoître cette vaine Religion, & à la faire mépriser davantage, sera la principale matiére de l'éclaircissement. Mais je ne dois pas supprimer la déclaration que Platon a faite par la bouche de Socrate après avoir étalé le fait populaire. [a] *De vous dire présentement que toutes ces choses soient comme vous venez de les entendre, c'est ce qu'un homme de bon esprit ne vous garantira jamais. Mais que supposé la certitude de l'immortalité de l'Ame, ce que je vous ai dit de l'état des Ames, & des demeures où elles sont reçûes après la mort, soit ou exactement vrai, ou fort approchant du vrai, c'est dequoi tout homme de bon sens peut bien vous répondre.*

§. *Du Jugement des Ames.* Le Jugement des morts reconnu par les Payens, a paru d'une grande considération aux Péres de l'Eglise. Minos & Eaque en sont chargez par Jupiter dans le Gorgias, & leur Cour est établie dans l'endroit où le grand chemin de l'autre Monde se sépare en deux routes, dont l'une méne droit aux Champs Elysées, & l'autre au Tartare. Eaque est constitué juge des Ames Européanes, & Minos des Asiatiques. La fonction particuliére de Rhadamanthe, troisiéme Juge des Ames, regarde celles que les deux autres ont déja condamnées à passer dans le Tartare; on la fera connoître dans l'article suivant. Durant cette vie mortelle, ajoûtent les Théologiens du Paganisme, chaque Ame est à la garde d'un Génie, qui après l'avoir unie à son corps, veille pour elle & sur elle, *& la conduit enfin à son Juge après le trépas.* Ce Juge c'est Dieu,

[a] Vers la fin du Phédon.

selon leur véritable pensée, comme on la connoit par ces vers que j'ai déja citez,

Aux bords de l'Achéron, Dieu notre commun Maître
Devant son Tribunal nous fera comparaître.

Les Prophétes, dit [a] Lactance, *avoient si souvent inculqué le jugement qui seroit fait des morts par le Fils de Dieu, que les Poëtes en étant instruits, accoûtumez d'ailleurs à prendre Jupiter pour la Divinité qui gouverne le Monde, ont publié que le Juge des Enfers est un Fils de Jupiter; non pas toutefois ou Apollon, ou Bacchus, ou Mercure qui passoient pour des Dieux célestes, mais un Dieu qui avoit été homme & juste, comme Minos, ou Eaque, ou Rhadamanthe. Ils ont donc corrompu par les licences de la Poësie ce qu'ils avoient appris, ou la vérité de cette créance s'est dissipée en passant par tant de bouches différentes, & par tant de discours qui y changeoient quelque chose.*

§. *De la séparation des Ames justes d'avec les criminelles.* Il se trouve des Ames saines & vigoureuses, c'est-à-dire, pures & innocentes; & il s'en trouve de malades, c'est-à-dire, de vicieuses & de corrompuës: les deux premiers Juges

a *Lactance des Récompenses divines liv. 7. ch. 21.* ... Sed ramen non Apollinem, aut Liberum, aut Mercurium, qui cœlestes putantur: sed Deum qui & mortalis fuerit, & justus, vel Minoëm, vel Æacum, vel Rhadamanthum. Corruperunt igitur poëtica licentia quod acceperunt, vel opinio veritatem per diversa ora sermonésque varios dissipata mutavit.

en font la séparation. *C'est un proverbe*, dit Socrate dans le Phédon, *parmi ceux qui se mêlent des cérémonies sacrées*,

Plusieurs portans le Thyrse, & bien peu de Bacchus.

[a] Saint Clément a orné deux de ses Tapisseries de ce mot de Socrate, en ajoûtant toûjours que c'est comme nous disions, [b] *Beaucoup d'appellez & peu d'élus.* Socrate & Platon étoient donc persuadez que les Ames qui se trouvoient nettes devant leur Juge, étoient en petit nombre. [c] Virgile en jugeoit comme eux.

... & pauci læta arva tenemus.

Entre les Ames pécheresses qui sont le grand nombre, & qui sont toutes renvoyées au troisiéme Juge, il y a une différence si notable par la qualité de leurs excés, que ce seroit une injustice de les envelopper dans une même condamnation: Rhadamanthe a ses régles pour connoître celles qui sont capables de résipiscence, & celles qui ne laissent aucune espérance d'amendement. Il est de sa commission d'en faire le triage: & c'est une seconde séparation dont on expliquera le motif & les suites, après avoir exposé l'état des Ames bienheûreuses.

§. *Des Champs Elysées, de la Nouvelle Terre, & des Isles des Bienheûreux.* Ce sont divers noms sous lesquels les Payens ont parlé du séjour des Ames heûreuses. Platon s'est attaché aux deux derniers, & la description que Socrate fit de la Terre Céleste quelques heures avant sa mort, a

a 11. & 5. Tapiss.

b S. Matt. 20. 16. c En. 6.

paru aux Péres copiée à peu-près sur la promesse allégorique que Dieu fait à la Jérusalem d'en-haut par la bouche d'Isaïe, [a] *De la paver d'escarboucles, de la fortifier de Jaspe, de la fonder sur les Saphirs, & de lui donner un revêtement de pierres précieuses choisies. Voyez*, dit Eusébe [b], *si Platon n'est pas à peu-près dans les mêmes idées dans le Dialogue de l'immortalité de l'Ame.* Eusébe qui aspire toûjours à la persuasion de ses lecteurs, & qui ne craint pas que les lecteurs solides lui sçachent mauvais gré d'avoir trop chargé son Ouvrage d'extraits, met tout de suite un long extrait de ce Dialogue, dont il me sera permis de rapporter ici quelques morceaux de la traduction de M. Dacier, à qui le public est rédevable de tant de belles Traductions, & de tant de Notes curieuses dont il les accompagne. [c] *Une autre Terre pure est au dessus de la nôtre, dans ce ciel pur où sont les astres : les arbres, les fleurs, les fruits, les montagnes y sont d'une beauté qui enchante : elles produisent toutes sortes de pierres précieuses, d'une perfection, d'une netteté, & d'un éclat dont rien n'approche. Celles que nous estimons tant ici, comme nos Emeraudes, nos Jaspes, nos Saphirs, n'en sont que de petites parcelles... Outre toutes ces beautez dont je viens de parler, cette heûreuse terre est ornée d'un or & d'un argent qui étant répandus en tous lieux en abondance, jettent de tous côtez un éclat qui charme la vuë : de sorte que de voir cette terre, c'est le spectacle des Bienheûreux... Ceux qui ont passé leur vie dans la sainteté d'une maniére particu-*

a Isaïe 54. 11. b Prép. Ev. liv. 11. ch. 36.

c Extrait du Phédon.

lière, sont reçûs là-haut dans cette terre pure où ils habitent : & ceux d'entre eux que la Philosophie a suffisamment purgez, vivent pendant toute l'eternité sans leur corps, & sont reçûs dans des demeures encore plus admirables & plus délicieuses, qu'il n'est pas facile de vous expliquer, & que le peu de temps qui me reste ne me permet pas de vous dire.

Il y a quelques réflexions à faire sur les dernières lignes de cet extrait pour entrer jusques dans le fond du dogme Platonique. Premièrement il y a là des Ames qui ne sont pas encore dispensées pour toujours de l'animation, & il y en a qui le sont. Secondement il y en a qui ne sont pas encore entiérement purifiées, & il y en a qui sont déja arrivées à une pureté parfaite par l'usage de la Philosophie, c'est-à-dire, de la sagesse. Tout cela fait sa demeure dans cette terre supérieure à la nôtre: & je prends plaisir à remarquer l'exactitude de Virgile à prendre les pensées de Platon, & à distinguer ces divers états dans les habitans des Champs Elysées. Je ne doute pas, MONSIEUR, que vous n'ayez la même satisfaction à observer ici par occasion la justesse philosophique d'un Poëte que nous aimons, & qui déclare, dit Lactance, [a] qu'il ne débite pas ici des choses qu'il ait feintes.

Sit mihi fas audita loqui.

Il nous apprend donc, & qu'il y a là des Ames destinées à continuër la fonction d'animer, & que l'interruption qu'on leur accorde de cette pénible fonction, n'est que pour mille ans; & que le

a Lact. Inst. liv. 7. De la Recompense divine ch. 22.

moyen arrêté pour les rengager dans cette désagréable carrière, est de leur faire oublier les misères inséparables de la condition humaine, ce qui s'appelle en termes allégoriques les faire boire dans le Léthé, dans le Fleuve de l'oubli.

[a] *Animæ, quibus altera fato*
Corpora debentur, Lethæi ad fluminis undam
Securos latices, & longo oblivia potant....
Has omnes, ubi mille rotam volvêre per annos,
Lethæum ad fluvium Deus evocat agmine magno,
Scilicet immemores supera ut convexa revisant,
Rursus & incipiant in corpora velle reverti.

Il nous apprend que ce cercle de mille ans, qu'il nomme un long jour, est le temps prescrit pour l'épurement entier de ces Ames distinguées, qui sont destinées à donner au Monde des Fondateurs, des Législateurs, des Rois, des Guerriers, des Héros en tout genre: car toutes celles qui reviennent des Champs Elysées sont de ce caractère; ce sont des Ames toutes de feu, mais d'un feu pur & céleste.

Exinde per amplum
Mittimur Elysium, ac pauci læta arva tenemus,
Donec longa dies, perfecto temporis orbe,
Concretam eximit labem, purumque reliquit
Æthereum sensum, atque aurai simplicis ignem.

Pour expédier enfin le système de la félicité suprême, que le Paganisme promettoit aux Ames

[a] Virg. Enéid. liv. 6.

les plus pures & les plus saintes, il faut joindre ce que Platon en dit dans le Phédon avec ce qu'il en avoit dit dans le Phédre. *Toute l'Ame*, & toute Ame, tandis qu'elle *a des ailes* pour s'empêcher de tomber dans les corps, *gouverne le Monde entier* : elle est quelque chose de l'Ame du Monde, elle en est comme une portion. Platon ajoûte que ce n'est qu'en perdant ses ailes qu'elle tombe dans les corps, & qu'elle fait tout ce qu'il y a d'animaux. Qu'on suive sa pensée, sans se faire de *ces ailes* de l'Ame un sujet de dérision : car il parle là d'une maniére noble & digne de Platon : ces *ailes* sont, dit-il, la Justice, la Tempérance, la Sagesse ; il a l'art de placer à propos ces termes tout ordinaires & naturels dans le discours le plus figuré & le plus animé, tel qu'est le sien en cet endroit. Il dit positivement qu'avec le secours de ces ailes *une Ame peut* remonter jusqu'à l'état de sa premiére origine, *retourner au terme d'où elle étoit partie*, redévenir ce qu'elle étoit avant toute animation. Voilà l'essentiel du dogme, & le fait théologique qui valoit la peine d'être éclairci. Je mets dans le fait populaire le temps que la Déesse de l'Equité, Adrastée, fixe à dix mille ans entre la sortie & le retour des Ames qui sont d'une sainteté commune, & à quelque chose de moins en faveur des Ames philosophiques. Il résulte de tout cela trois dogmes capitaux du Platonisme ou du Pythagorisme, la descente des Ames, l'animation passagére des corps par ces Ames, & la réanimation de tout l'Univers par les Ames parfaites, réünies à l'Ame du Monde ; leur *migration*, si je puis employer ces termes, leurs diverses *transmigrations*, & leur *remigration* par laquelle elles se déifient : le tout bâti, dit Saint

Augustin, mais bâti à faux, sur la doctrine de Moïse touchant la Résurrection : tous les Pères Grecs ont eû la même pensée.[a]

8. Des peines de l'autre vie, selon la pensée de Platon. Toutes les Ames que les deux premiers Juges renvoyent au troisiéme, sont malades ; les unes pourtant guérissables & les autres incurables ; leurs maladies sont les manquemens pardonnables, ou les crimes impardonnables qu'elles ont commis dans ce Monde. Virgile nous propose quelques exemples des péchez sans rémission.

Vendidit hic auro patriam, Dominumque potentem
Imposuit ; fixit leges pretio atque refixit :
Hic thalamum invasit Natæ, vetitosque hymenæos :
Ausi omnes immane nefas, ausoque potiti.

Le bout de ce dernier vers est quelque chose de plus critiquable qu'un pur pléonasme : car il fait voir l'imperfection de la Morale Payenne, en ce qu'à en juger par-là elle croyoit rémissible en l'autre vie tout péché simplement projetté ; & mettoit ainsi trop de différence entre un attentat commis, ou seulement conçû dans le cœur. [c] *Mais moi je vous dis que quiconque regarde une femme avec des yeux de concupiscence, a déja commis l'adultére en son cœur :* voilà l'exacte droiture du vrai Juge des vivans & des morts.

Les plus cruelles tortures, & en particulier le tourment du feu, sont, selon Platon, [d] des remédes purgatifs pour les Ames capables de guéri-

a S. Aug. de la Cité de Dieu liv. 22. ch. 28.
b Euſ. Prép. Ev. liv. 11. ch. 32. c S. Matth. 5. 28.
d Platon dans le Gorgias.

son, & de purs supplices pour les malades desespérés ; supplices, dit-il, inutiles pour elles, mais utiles pour le public, à qui Jupiter les propose en exemple de terreur, ce qui suffit pour justifier la sagesse de la Providence. Théodoret ne fait pas difficulté d'adopter cette dernière réflexion : & vous en voyez l'importance pour adoucir les peines d'esprit de certaines gens, qui trop attachez à leurs lumiéres humaines & défectueuses, se tourmentent à comprendre comment il est d'une bonté infinie & d'une équité suprême de faire souffrir des pécheurs desespérez, au lieu de les anéantir.

C'est Rhadamanthe qui ordonne ces purgations & ces supplices : voici comme Virgile les conçoit ; on lit toujours les morceaux de Virgile avec un nouveau plaisir. Le mot que vous allez entendre sur la pénitence différée à la mort, est un mot exquis.

Gnosius hæc Rhadamanthus habet durissima regna,
Castigatque auditque dolos, subigitque fateri
Quæ quis apud superos, furto lætatus inani,
Distulit in seram commissa piacula mortem.
Continuò sontes ultrix accincta flagello
Tisiphone quatit insultans, torvosque sinistra
Intentans angues, vocat agmina sæva sororum...
Hinc exaudiri gemitus, & sæva sonare
Verbera, tum stridor ferri, tractæque catenæ...
Non mihi si linguæ centum sint, oráque centum
Ferrea vox, omnes scelerum comprendere formas,
Omnia pœnarum percurrere nomina possem.

Il y a un article particulier sur la maniére dont on lave les Ames dans l'autre Monde des taches dont elles se trouvent imprimées par le commerce de la matiére.

Quin & supremo cùm lumine vita reliquit,
Non tamen omne malum miseris, nec funditus omnes
Corporeæ excedunt pestes: penitúsque necesse est
Multa diu concreta modis inolescere miris.
Ergo exercentur pœnis, veterúmque malorum
Supplicia expendunt. Aliæ panduntur inanes
Suspensæ ad ventos: aliis sub gurgite vasto
Infectum eluitur scelus, aut exuritur igni.

Les Fleuves bourbeux & brûlans dans lesquels on jette toutes les Ames criminelles, en font & les remédes & les supplices, selon Platon.

Mais voici un sentiment qui lui est singulier dans le Paganisme : je ne l'ai trouvé dans aucun autre Philosophe, & ce sentiment est très-rémarquable. Il reconnoît en termes formels l'éternité des peines. [a] *Quant aux malades*, dit-il, *que l'on voit qui sont incurables, un sort convenable à leur état les précipite dans le Tartare, d'où ils ne sortent jamais.* Parole mémorable, qui fait voir, dit [b] Théodoret, qu'il avoit sçû en Egypte ce que dit le divin Isaïe, [c] *Leur ver ne mourra point, ni leur feu ne s'éteindra point :* & ailleurs ; *Qui vous annoncera que le feu est allumé ? qui vous annoncera la demeure éternelle ?* Ce dernier ver-

a Dans le Phédon. b Théod. liv. 11. de la Thér.
c Isaïe 66. 24. & 33. 14.

ſet

ſet à quelque choſe de plus énergique dans notre Vulgate: *Qui de vous pourra habiter avec le feu dévorant? ou qui de vous habitera avec les ardeurs éternelles?* A ces éclairciſſemens ſuffiſans pour donner une idée de la créance Payenne touchant l'état des Ames dans l'autre vie, je vais ajoûter l'examen d'un Paradoxe, qui n'eſt pas aſſurément eſſentiel à ma matiére, quoi qu'il y vienne très-naturellement, mais qui pourra peut-être, MONSIEUR, vous faire quelque plaiſir par ſa nouveauté.

§. Quelques Doctes du Paganiſme ſituoient l'Enfer entre la Terre & la Lune.

N'eſt-il pas vrai, MONSIEUR, que la découverte paroîtroit aujourd'hui des plus ſingulières, s'il étoit vrai que les Coſmographes du Paganiſme qui croyoient avoir le mieux reconnu, pour ainſi dire, tout l'eſpace qui eſt entre la Terre & la Lune, eûſſent trouvé là, au deſſus de nos têtes, & leur Tartare, & leurs Champs Elyſées? Voici un article de leurs Rélations uniformes, recueilli il y a plus de treize cens ans par un homme plein d'érudition, dont les agréables Saturnales, & le merveilleux Commentaire ſur le Songe de Scipion, font juger encore aujourd'hui que Théodoſe ne ſçauroit avoir eû dans ſa Cour ni d'eſprit mieux cultivé, ni de plus profond Pythagoricien que ſon Chambellan: vous voyez que je parle de Macrobe. J'eſpére que vous lirez avec plaiſir cet extrait des chapitres dix & onze de ſon premier livre ſur le Songe de Scipion.

Avant que la Philoſophie eût l'âge & la vigueur néceſſaires pour la recherche des choſes naturelles, ceux qui donnérent une forme à la Religion parmi les diverſes nations de la ter-

„ re, ne concevoient d'autre Enfer pour les
„ Ames, que les corps mêmes où elles sont enfer-
„ mées comme dans une prison sale & obscure,
„ pleine d'immondice & de sang. C'est ce qui
„ s'appelloit le sépulcre de l'Ame, les souterrains
„ de Pluton, en un mot les Enfers. Tout ce qu'u-
„ ne créance fabuleuse avoit mis dans les Enfers,
„ ils tâchérent de le faire remarquer dans nous-
„ mêmes, & dans le corps humain. Ils dirent
„ que le Léthé ou le Fleuve d'oubli n'étoit autre
„ chose que l'erreur qui faisant oublier à l'Ame ce
„ qu'elle a été, & ce qu'elle a eû d'élévation
„ durant sa premiére vie, lui persuade qu'elle ne
„ vit que depuis qu'elle est dans un corps. Par
„ une semblable interprétation, ils jugérent que
„ le feu de la colére & l'ardeur des passions
„ étoient le Phlégéthon : que l'Acheron, *ou le*
„ *Fleuve de tristesse*, étoit le chagrin en quoi se
„ tourne d'ordinaire le plaisir de s'être contenté
„ en parlant ou en agissant contre son devoir : que
„ le Cocyte, *ou le Fleuve de lamentation*, étoit
„ tout ce qui plonge les hommes dans le deüil, &
„ les fait fondre en larmes : que le Styx, *ou*
„ *Fleuve de rage*, c'étoit tout ce qui jette les es-
„ prits dans le gouffre des inimitiez. Ils estimérent
„ que même l'idée des supplices de l'autre Mon-
„ de avoit été tirée de ce qu'on voit qui arrive or-
„ dinairement dans la vie : prétendant que ce Vau-
„ tour qui est éternellement à ronger le foye toû-
„ jours renaissant d'un malheûreux *comme Tytius*,
„ exprime le tourment d'une conscience qui se
„ sentant coupable, déchire par des remords con-
„ tinuels le cœur du criminel en le faisant ressou-
„ venir de son crime, & lui ronge en cette façon
„ les entrailles sans lui donner un moment de re-

lâche ; toûjours après à lui manger, pour ainsi « dire, les chairs qui lui reviennent à la même « heure, sans que ce misérable prenne jamais pitié « de lui-même, suivant cette loi, [a] *Que nul cou-* « *pable n'est absous s'il est lui-même son Juge, ni* « *ne peut éviter l'exécution de la sentence portée* « *contre lui-même.* Ils regardoient comme des « Tantales qui mouroient de faim ayant devant « eux une table abondante & délicieuse, ceux à « qui le desir d'acquerir de plus en plus, ferme les « yeux sur les grands biens qu'ils possédent, indi- « gens dans l'affluence, riches à qui la misére « fait sentir ses peines, insensibles à ce qu'ils ont, « & pauvres de tout ce qu'ils n'ont pas. « Macrobe continuë de faire dire les plus belles choses du monde sur les peines allégoriques de l'autre vie, par ces anciens Théologiens qui n'étoient pas Philosophes : après quoi il avance [b] le curieux Paradoxe que je vous ai promis, en ces termes.

Il faut dire maintenant ce qu'une recherche « plus exacte de la vérité, & la culture de la Phi- « losophie, ont ajoûté à ces pensées. Car les sec- « tateurs de Pythagore, & puis ceux de Platon, « ont distingué deux sortes de mort ; celle de l'A- « me, & celle de l'Animal : [c] l'Animal meurt « quand l'Ame abandonne le corps : l'Ame meurt, « lorsque de l'unique & indivisible principe de la « Nature, elle passe & se distribuë parmi les corps... « [d] On a crû, & non sans raison, que la région «

a *Macrobe ch.* 10. *du* 1. *liv.* ... lege hac, qua se Judice, nemo nocens absolvitur, nec de se suam potest vitare sententiam. b Ch. 11.

c ... animam mori, cùm à simplici & individuo fonte Naturæ, in membra corporea dissipatur.

d *Ch.* 12. Inter Lunam Terrâsque locum mortis &

„ de la Mort & des Enfers, ainſi qu'on la nom-
„ me, eſt ſituée entre la Lune & la Terre : que la
„ Lune eſt dans la frontiére de la vie & de la
„ mort ; que les Ames qui ſe coulent de là ſur
„ la Terre, meurent : & que celles qui en re-
„ montent, reviennent à la vie. Car depuis la Lu-
„ ne en bas, c'eſt le pays des êtres ſujets à ca-
„ ducité. Enfin les Phyſiciens ont donné à la Lu-
„ ne le nom de Terre céleſte, & ont nommé ſes
„ habitans les peuples Lunaires. Ils ont prouvé
„ que la choſe eſt de la ſorte par quantité d'ar-
„ gumens qu'il ſeroit trop long de rapporter. Il ajoûte que que quelques-uns de ces ſectateurs de Pythagore & de Platon ayant diviſé tout l'eſpace d'ici au Ciel d'une maniére particuliére qui ne fait rien à mon ſujet, s'en ſont toûjours tenus à prendre [a] *la Lune pour cette Terre céleſte ou Ethérée, comme l'appellent les Phyſiciens.* Macrobe s'apperçoit qu'il a tant parlé de la mort de l'Ame, que quelqu'un pourroit peut-être entendre d'une mort phyſique ce qu'il a dit d'une mort purement myſtique & métaphorique. Il édifie là-deſſus ſon lecteur [b] en déclarant que cela ne touche

ferorum vocari, ipſámque Lunam vitæ eſſe mortiſque confinium ; & animas inde in terram fluentes mori, inde ad ſupera meantes in vitam reverti, nec immeritò exiſtimatum eſt. A Luna enim deorſum natura incipit caduca rorum... Denique illam Æthéream Terram Phyſici vocaverunt, & habitatores ejus Lunares populos nuncupaverunt : quod ita eſſe plurimis argumentis, quæ nunc longum eſt enumerare docuerunt...

a Ut ſit Luna pro Terra quam Æthéream Terram à Phyſicis diximus nominatam.

b *Ch.* 12. Nec te moveat quod de Anima, quam eſſe immortalem dicimus, mortem toties nominamus. Etenim morte ſua anima non extinguitur, ſed ad tempus

en aucune maniére au dogme de l'immortalité de l'Ame, toûjours sacré pour ces grands Philosophes.

Je ne fais attention ici qu'à leur doctrine touchant la situation de leurs Enfers entre deux Terres, dont l'une est l'astre qui nous éclaire durant la nuit. Si nous sçavions que les Poëtes eûssent voulu parler de l'Empire de Pluton, selon le système qui fait de la Lune une Terre, on sauveroit beaucoup de leurs expressions, sans être obligé de dire qu'ils concevoient cet Empire, comme le peuple, quelque part au dessous de nos pieds: [a] quand nous lirions *subterranea regna* dans la seconde Satyre de Juvenal, nous substituërions par la pensée *sublunaria regna*; quand ils le nommeroient l'Empire ténébreux, nous entendrions par ces ténébres les cones d'ombre qui se forment dans l'air derriére les grands corps des Planétes du côté opposé au Soleil, comme nous le suggére M. Vindet, Medecin Anglois, dans sa sçavante Lettre en forme de Tapisserie [b] *sur l'état des Morts*. Mais on seroit certainement embarrassé à interpréter litéralement la descente d'Enée aux Enfers, suivant la Cosmographie de Macrobe,

Ad Genitorem imas Erebi descendit ad umbras,

ce seroit monter & non pas descendre. De sorte qu'il en faut toûjours revenir à dire avec le même

obruitur: nec temporali demersione beneficium perpetuitatis eximitur: cùm rursus è corpore ubi meruerit contagione viciorum penitus elimata purgari, ad perennis vitæ lucem restituta in integrum revertatur.

a Esse aliquid manes, & subterranea regna.

b De vita functorum statu. *Sect.* 12.

Anglois [a], que les Poëtes ont accommodé leurs expressions à l'idée populaire du système du Monde.

Pour Platon, dès-là qu'il établit *la Terre pâre dans le Ciel*, & qu'il ajoûte *que tout autour d'elle & dans ses cavitez il y a des fleuves très-larges & très-profonds, des fleuves de feu, & d'autres fleuves de boüe; & que le plus extérieur de ces fleuves est celui qui s'appelle Océan*: il mène naturellement l'esprit à l'Hydrographie de Macrobe, qui rend l'Allégorie du Phédon beaucoup plus intelligible. Car divisant par la pensée en divers lits tout l'air, ou toute la matiére fluide compriſe entre les deux Terres, nous aurons dans ces espaces souterrains au respect de la Lune, dans ces bas lieux, ou lieux inférieurs, c'est-à-dire, dans les Enfers; nous y aurons, dis-je, comme divers étages & appartemens pour juger les Ames, pour les purger, pour les châtier, pour les loger: nous y concevrons divers fleuves, dont le plus extérieur nommé Océan, ou *fleuve rapide*, deviendra myſtérieux comme les autres dans cette Allégorie, & nous avertira par son nom de la briéveté & de la rapidité de la vie. L'Acheron, ou *le fleuve de triſteſe*, un peu plus haut à notre égard, sera le premier que les Ames, qui remontent après la mort, auront à passer quand il plaira au Nocher Charon, comme qui diroit *le Réjoüi*; parce qu'il se réjoüit ou malicieuſement des folies que ces Ames ont faites ici-bas, ou ſincérement de ce qu'elles vont revoir leur céleſte patrie ſi leurs péchez n'y mettent obſtacle. Sur l'autre bord de la riviére seront les trois Cham-

[a] Hoc dixerunt ad popularem atque obviam nimis Mundi compagem respicientes.

bres criminelles, celles de Minos & d'Eaque à la tête du chemin fourchu qui mène par la droite les Ames sages & innocentes dans les Champs Elysées, & par la gauche les Ames folles & coupables dans les Champs de pleurs, *lugentes Campos*, où est le siége de Rhadamanthe, qui fait jetter les plus corrompuës & les plus obstinées dans le Fleuve de feu, les autres dans le canal du fleuve de tristesse. Ces deux fleuves qui en font quatre en changeant de nom dans leur cours (l'un devenant le Fleuve de lamentation, & l'autre le Fleuve de rage) entraînent tout ce qu'on y jette, je veux dire toutes ces Ames infortunées, *dans le Tartare*, c'est-à-dire, dans le séjour de la consternation, qui est un abyme du bord duquel jusqu'à sa plus grande profondeur, il y a deux fois autant que de son bord jusqu'au Ciel, ainsi que Virgile semble le dire, ce qui a donné bien de l'exercice à ses Commentateurs.

Tum Tartarus ipse
Bis patet in præceps tantum, tenditque sub umbras,
Quantus ad ætherium cœli suspectus Olympum.

Permettez-moi encore, MONSIEUR, une petite digression sur cette difficulté des moins importantes, je l'avouë, dans la Théologie Payenne, mais que les beaux Esprits ont pourtant examinée, sans beaucoup de succés toutefois, pour n'avoir pas assez lû Platon; & qui d'ailleurs ayant produit des explications assez réjoüissantes, peut sembler venir à souhait parmi mes sombres matiéres, que je sens bien qui auroient besoin d'être un peu égayées de temps en temps si j'en avois le secret.

§. *De la profondeur du Tartare, selon les Païens.* Voici d'abord [a] Hésiode qui nous en dira sa pensée.

En neuf jours & neuf nuits une enclume pesante
De l'Olympe à la Terre achève sa descente.
De la Terre au Tartare en neuf nuits & neuf jours
Une pesante enclume acheveroit son cours.

Si Homére a pû profiter des modéles d'Hésiode, comme quelques-uns le prétendent, on voit qu'il n'en a pris ici que la pensée, en supprimant cette enclume qui n'est pas d'un grand éclaircissement, quoi qu'elle peigne fort bien à la portée du peuple. [b] Homére s'est contenté de dire,

Du ténébreux Tartare aussi creux est l'abyme.
Que du brillant Olympe on voit haute la cime.

Plutarque dans l'Opuscule intitulé, *De la face qui paroît dans le rond de la Lune*, dit que les hommes de la Lune placent le Tartare dans notre Terre, & que voyant leur Terre, c'est-à-dire, la Lune, entre le Ciel & notre habitation, ils expliqueroient facilement ce vers d'Homére, s'ils avoient par hazard oüi parler d'Homére. On voit bien que tout cet endroit de Plutarque n'a rien de sérieux.

Mais il s'agit de Virgile. D'où vient qu'étant ordinairement si littéral dans ce qu'il traduit d'Homére, il s'est aviſé néanmoins de doubler la distance du ciel à la terre pour faire la juste mesure de la profondeur du Tartare? & comment faut-il l'en-

a Hésiode dans la Théogonie 710.
b Iliade liv. 8. 16.

tendre quand il dit, ou qu'il semble dire,

Deux fois aussi profond du Tartare est l'abyme,
Que du brillant Olympe on voit haute la cime?

Tum Tartarus ipse
Bis patet in præceps tantum tenditque sub umbras
Quantus ad Ætherium cœli suspectus Olympum.

J'ai devant mes yeux deux célèbres Commentateurs de l'Enéide, imprimez ensemble, Servius, & Ascensius. Ce *bis tantum*, DEUX *fois autant* les embarrasse. L'un dit que quand le Soleil par son mouvement du Nord au Sud passe dans une portion de la sphére, il en laisse deux portions de l'autre côté pour les ombres & pour le Tartare. A ce compte le Tartare passe d'un pole à l'autre tous les six mois. L'autre dit que quelques-uns mesurent la profondeur du Tartare par le demi-diamétre de la Terre, dont le centre est le fond de cet abyme: & parce que de là aux Antipodes où ils placent l'Enfer, il y a un autre demi-diamétre de la Terre, on peut dire qu'à l'égard des Antipodes la profondeur du Tartare est double de la hauteur du Ciel. Cette explication n'est pas de celles qui sautent aux yeux, Ascensius n'en est pas content. La sienne est que Virgile ne veut dire là autre chose, sinon que l'ouverture du Tartare est deux fois plus grande que la porte du Ciel: ce qui est, dit-il, très-intelligible dans la Morale. Car la vertu tenant toûjours le milieu entre deux vices contraires,

Virtus est medium vitiorum, utrinque reductum,

pour une vertu qui nous conduit au Ciel, il y a deux vices qui peuvent nous précipiter dans l'En-

fer : si cette moralité est dans ce vers de Virgile, elle y est bien enveloppée.

Mais pourquoi s'est-on fait une énigme volontaire en séparant ce que Virgile a joint, & en joignant ce qu'il a séparé ? *Tartarus bis patet*, tout naturellement, *le Tartare a deux ouvertures, deux entrées.* Quelle nécessité de faire rétrograder *tantum*, afin de le lier avec *bis*, pour avoir par-là *bis tantum*, & imputer à Virgile un *deux fois autant* qu'on ne peut débroüiller ? C'est qu'on n'a pas consulté le patron sur lequel Virgile a travaillé, comme je l'ai déja fait rémarquer. On auroit trouvé dans le Phédon [a] les deux entrées, ou les deux soupiraux du Tartare, ouverts dans les bords du grand marais Achérusiade ; & si bien ouverts, qu'ils reçoivent chacun un fleuve qui porte les Ames qu'on y a jettées, qui les porte, dis-je, dans le Tartare. On auroit même observé deux autres soupiraux de la même force, ou deux autres embouchures de fleuve vis-à vis des premiéres près de la rive opposée du même marais : car Platon a marqué toutes ces particularitez, & nous a fait sçavoir que les fleuves [b] que le Tartare engloutit d'une part, il les revomit de l'autre.

a *Platon dans le Phédon.* L'Acheron a son embouchure dans le marais Achérusiade à l'opposite de celle de l'Océan. Un troisiéme fleuve se rend à l'extrémité du marais Achérusiade : c'est ce fleuve qu'on appelle le Pyriphlégéthon. A l'opposite de celui là est le quatriéme fleuve. C'est le Stygien qui forme le formidable marais du Styx. Ce fleuve dirigeant son cours vis-à-vis du Pyriphlégéthon, le rencontre enfin dans le marais Achérusiade.

b *Platon là-même.* Ces eaux se rendent dans le Tartare où elles rentrent par d'autres endroits que par ceux par où elles sont sorties.

Et il le faut bien, car comment remonteroient de cet abyme les Ames purgées? Ce ne sera pas par le même courant d'eau qui les y a entraînées, ni par conséquent par le même canal. Il a donc été nécessaire que ces eaux eussent, pour m'expliquer de la sorte, & leur chute & leur jet pour jaillir à la hauteur d'où elles prennent leur pente, afin que le Fleuve de feu, & le Fleuve de tristesse pussent recevoir & regorger les Ames dans le même bassin, comme ils font, selon Platon, par quatre embouchures, dont Virgile qui ne fait rien qu'avec jugement, *qui nil molitur inepte*, comme Horace l'a dit d'Homére, Virgile, dis-je, n'a pris que les deux descendantes, *bis patet in præceps*; parce que ce sont celles-là qui causent de l'effroi; les montantes étant au contraire le retour à la lumiére & à la liberté après les ténébres & les tourmens du Tartare.

Virgile, qui sçavoit son Platon, a donc voulu dire qu'il y a deux abymes qui aboutissent au fond du Tartare, & que la profondeur de ces abymes est effroyable : ce qui s'exprime très-bien & très-poëtiquement en disant qu'elle égale la hauteur du mont Olympe qui porte son sommet au dessus des nuës; car le ciel des Poëtes n'est pas plus haut que cela, aussi disent-ils l'*Olympe* pour dire *le Ciel*. Tant d'éclaircissemens seroient devenus inutiles, si les Commentateurs & les Traducteurs eussent rendu fidélement la pensée de l'Auteur en ces termes, ou en d'autres meilleurs,

Deux goufres, du Tartare ouvrent la profondeur
Qui du brillant Olympe égale la hauteur.

au lieu de traduire comme on a fait.

C'est-là que du Tartare est la caverne immonde,

Deux fois plus haute encor dans sa chute profonde
Que la Terre n'est loin de l'Olympe azuré.

Je vous prie, MONSIEUR, de remarquer dans *le Tapissier Epistolaire* de M. Vinder, car je vous ai l'obligation de m'avoir communiqué cette docte & curieuse Piéce de critique, d'y remarquer, dis-je, à la section douziéme, une virgule qu'il met après *præceps*, en écrivant ainsi les vers dont est question.

Tum Tartarus ipse
Bis patet in præceps, tantum tenditque sub umbras
Quantus ad Ætherium cœli suspectus Olympum.

Cette seule virgule met en défaut tous ceux qui ont doublé la hauteur de l'Olympe pour composer la profondeur du Tartare.

Au sujet des fleuves de l'autre Monde desquels j'ai tant parlé, je me souviens en ce moment d'une chose qui est peut-être la plus extraordinaire que j'aye jamais lûë. J'en ferai mieux sentir la singularité par une Note de M. Dacier qui en a fait de si sçavantes sur le Phédon. *Platon*, dit-il, *avoit tiré des livres des Prophétes ces fleuves de feu préparez pour le supplice des méchans après leur jugement, & il avoit lû ce fleuve de feu dont il est parlé dans Daniel* chap. VII. *Théodoret... Le Prophéte Ezéchiel appelle ce Tartare*, la Terre la plus profonde, & le Lac, *Traditi sunt in mortem ad terram ultimam ad eos qui descendunt in lacum.* Il dit qu'*ils sont couverts de l'abyme*, & il parle *des fleuves & des eaux de cet abyme.* 31. 14. 15. & 32. 18. Mais long-temps avant Ezéchiel Ho-

mére *avoit eû les mêmes idées, qu'il avoit tirées de la tradition des Egyptiens.*

Cependant, MONSIEUR, on nous a fait sçavoir depuis peu qu'au lieu d'un sujet grave & triste, comme celui des supplices des méchans, il ne s'agit là que d'une belle question de Physique que Platon y traite comiquement : il recherche, nous dit-on, *l'origine des Fontaines.* On ne me croiroit pas si je ne citois.

Paralléle des Anciens & des Modernes. II. partie. Dialogue III. « *Le Chevalier.* J'ai lû ces « jours passez un livre qui traite de l'origine des « Fontaines... Quand on lit l'opinion de Platon « (*sur l'origine des Fontaines*) on ne voit gout- « te, on est en plein minuit. Voici l'endroit... « Socrate après avoir parlé des Ames, de leurs « Génies & Conducteurs, & avoir fait une des- « cription de la Terre qu'il divise en deux parties, « sçavoir une haute où les Ames bienheûreuses se « retirent après le trépas, l'autre basse que les « hommes vivans habitent, il dit qu'il y a au des- « sous de cette Terre basse plusieurs concavitez qui « vont en rond, les unes plus grandes & plus pro- « fondes, les autres moins, & qu'elles se ren- « contrent, & ont leurs sorties en différentes ma- « niéres, par lesquelles il sort une grande quan- « tité d'eau, qui se verse d'une concavité en l'au- « tre comme feroit une tasse dans une autre : qu'il « y a dans la Terre une grande quantité d'eau, « soit froide, soit chaude, pour fournir aux fon- « taines & aux riviéres : qu'il y a aussi beaucoup « de feu, jusqu'à en former des fleuves : qu'il y « en a aussi d'eau bourbeuse, l'une plus, l'autre « moins : & que tout cela est mû de même que « le seroit un vase suspendu en équilibre, com- «

„ me une balance qui s'éleveroit & s'abaisseroit,
„ tantôt d'un côté, tantôt de l'autre alternative-
„ ment, & que cela est ainsi disposé de sa nature.
„ qu'il y a une grande ouverture qui traverse
„ toute la Terre, qui est appellée par les Poë-
„ tes, & sur tout par Homére, le Tartare, dans
„ lequel tous les fleuves viennent se rendre, &
„ d'où ils sortent: que la cause de cet écoulement
„ est que ces eaux n'ont ni fond ni fondement, ce
„ qui les fait floter de la sorte en haut & en bas;
„ que l'air & le vent qui sont à l'entour causent la
„ même chose; & qu'il y a de même qu'aux ani-
„ maux une continuelle respiration d'air: que ce-
„ lui qui entre ou qui sort avec l'eau, excite de
„ grands vents; & que ces eaux ayant coulé s'ar-
„ rétent en différens lieux, & font des lacs, des
„ mers, des fleuves & des fontaines; d'où s'en
„ retournant par divers chemins, elles se ren-
„ dent au Tartare d'où elles étoient venuës, les
„ unes plus haut, les autres plus bas, mais tou-
„ tes plus bas que n'a été leur issuë. Il dit ensui-
„ te qu'il y a quatre principaux écoulemens de tou-
„ tes ces eaux du dedans de la Terre; l'un est l'O-
„ céan, l'autre est l'Achéron qui est à l'opposite,
„ & qui s'écoule par des lieux deserts & souter-
„ rains dans le Palus Achéruse, où les Ames des
„ morts viennent se rendre, le troisiéme qui cou-
„ le au milieu d'eux est Pyriphlégéthon, qui
„ après avoir coulé quelque temps, tombe dans
„ un lieu vaste, où étant échauffé par un grand
„ feu, il fait un lac ou marais d'eau & de boue
„ boüillante plus grand que n'est la mer. A l'op-
„ posite de ce fleuve est le quatriéme qui sort
„ avec violence, & qui après avoir fait le marais
„ Stygien, & après avoir passé par divers chemins

en rond, descend enfin comme les autres dans le « même Tartare, & s'appelle Cocyte, &c. *L'Abbé.* Il est à remarquer que l'endroit de Platon, « dont ce qu'on vient de lire a été extrait, est « trois fois plus long, & six fois plus obscur. (A « ce dernier mot, le judicieux Abbé n'avoit qu'à ajoûter, *pour vous, M. le Chevalier, & pour moi*, & il auroit dit une vérité notoire.) *Le Chevalier.* J'ai toûjours regardé Socrate & Pla- « ton comme deux saltimbanques qui ont monté « l'un après l'autre sur le théatre du Monde... « Mondor, & Tabarin, comme il parle du grand « Hippias, ou du Beau. «

Il est bon, MONSIEUR, & même nécessaire d'opposer à ce Tabarinage quelque chose de raisonnable, pour l'honneur de notre siécle. *Extrait du portrait de M. de Court, par M. l'Abbé Genest, page 26.* « M. De Court s'étoit attaché avec une ardeur particuliére à lire les Ecrits « de Platon, moins touché de ses riches & sublimes expressions, que du fond de sa doctrine autrefois si révérée, & qui étoit la Philosophie des « premiers Péres de l'Eglise. Personne peut-être « jusqu'ici n'a sçû mieux démêler & approfondir « toutes les véritez semées dans ces excellens Dialogues. Il avoit été ravi d'y voir l'existence de « Dieu, & ses attributs immortels, établis par les « lumiéres de la Nature : *ce Soleil intelligible, qui « forme & qui éclaire nos esprits ; qui par les pures « voluptez des vertus morales & intellectuelles, « nous conduit au souverain bonheur, & qui est lui- « même cette fin bien-heûreuse de notre ame incor- « ruptible, & immortelle.* « Voilà un moderne qui ne regardoit pas Platon comme un saltimbanque : vous m'avez souvent parlé, MONSIEUR, de la

sagesse, & des grandes lumieres de M. de Cour-vous n'en avez fait vous-même un très-beau portrait.

Je dois avertir, en finissant cet article, que dans nul Auteur Chrétien que j'aye lu, je n'ai trouvé aucun vestige de la créance de Macrobe touchant la situation du lieu des tourmens, ou des purgations, ou du jugement des morts, telle qu'il en la figure entre la Terre & la Lune; créance très-opposée à la tradition Ecclesiastique, selon laquelle l'Enfer est au milieu de la Terre, comme le cœur est au milieu de l'animal, ainsi que dit Saint Jerôme sur le second chapitre de Jonas: *Quomodo cor animalis in medio est, ita Infernus in medio Terræ esse perhibetur.*

ARTICLE III.

De la Métempsychose.

LA Métempsychose est le passage d'une Ame par divers corps, qu'on suppose qu'elle peut animer successivement: ce passage se nomme aussi Transmigration. La Transmigration des Ames étoit une erreur capitale & invétérée du Paganisme: les Peres l'ont attaquée avec force, & en ont fait une salutaire confusion aux Payens. C'est là, MONSIEUR, ce qui m'engage à faire voir que ceux-ci ne tenoient pas leur Métempsychose dans un sens purement métaphorique; car dans cette supposition on pourroit penser ou que les Peres de l'Eglise leurs aggresseurs étoient de mauvaise foi, ou que faute d'examen & de lumiere ils attaquoient un phantôme.

Certainement ils n'ont ni réfuté, ni tourné en dérision;

dérision, le sentiment exprimé dans le dernier verset du Pseaume 48. *L'Homme ayant été honorablement distingué, n'a pas compris sa distinction : il a été comparé aux bêtes de charge, privées de sagesse, & il leur est devenu semblable.* Or telle est la Métempsychose, prise dans un sens purement métaphorique, symbolique, allégorique, figuratif. « Quoique selon la parole de Dieu, « dit Tertullien, l'Homme soit devenu semblable aux bêtes de charge, privées de raison ; il « n'arrivera pas pour cela que des ravisseurs il se « fasse des milans, & des deshonnêtes des chiens, « & des cruels des panthéres, & des hommes de « probité des brebis, & des jaseurs des hirondelles, & des pudiques des colombes ; en sorte « qu'une ame demeurant substantiellement la même, reprenne partout son caractére naturel dans « les proprietez des animaux : [a] *Quasi eadem substantia animæ ubique naturam suam in animalium proprietatibus repetat.*

Si des ravisseurs décédez il se fait véritablement des milans, & qu'une même ame passe du corps d'un ravisseur dans le corps d'un milan ; voilà la Transmigration réelle : si l'on compare seulement le ravisseur au milan, & que pour détourner les hommes de la rapacité, on leur fasse accroire que s'ils sont des ravisseurs, ils deviendront des milans après leur mort ; c'est-là une Transmigration purement métaphorique & comminatoire. Je prouve que les Péres n'ont pas calomnié les Payens en les accusant d'avoir soûtenu la Transmigration, ou la Métempsychose réelle.

[a] Tertull. de l'Ame ch. 32.

§. XI. *Preuve tirée des propres Ecrits de Platon.*

Vous avez vû, MONSIEUR, dans le premier Article de cette Lettre, que Socrate, raisonnant quelques heures avant sa mort, comme Platon le fait raisonner, prétendoit démontrer le dogme de l'Immortalité de l'Ame par celui de la Métempsychose; & celui-ci par une suite de principes d'ancienne Philosophie, & par l'expérience journalière de la Réminiscence. Ce que Socrate démontra fort bien par-là, à mon avis, c'est qu'il mouroit très-persuadé de la Métempsychose réelle: car la Métempsychose métaphorique, appuyée sur la nécessité d'avoir sçû dans l'autre Monde les choses dont on se ressouvient dans celui-ci, & sur la thèse de Physique *que les contraires se font de leurs contraires*, & par conséquent *les vivans des morts, comme les morts des vivans*, auroit marqué dans Socrate un trouble d'esprit qui ne paroît pas dans les preuves beaucoup meilleures qu'il donna ensuite de l'Immortalité de l'Ame. Saint Augustin, comme vous l'avez vû dans la critique qu'il fait de ce raisonnement, & Tertullien, comme vous le pourrez voir dans la réfutation qu'il en fait dans les chap. XXX. & XXXI. du livre *de l'Ame*, n'ont pas pensé que Socrate eût parlé dans cet endroit-là par métaphore; & il est impossible de le penser.

Dans la suite de ce dernier entretien qu'eut Socrate avec ses amis, il leur parla de cette sorte. *Je vous dis, par exemple, Cébès, que les ames des hommes intempérans, brutaux, & lascifs, & qui se sont mis au dessus des régles de l'honnêteté, entrent dans des corps d'Anes, ou d'autres semblables animaux. Cela ne vous paroît-il pas vraisemblable?* Assurément, Socrate. *Et les Ames qui*

n'ont aimé que l'injustice, la tyrannie, & les rapines, vont animer des corps de Loups, d'Eperviers, de Faucons. *Des Ames de cette nature peuvent-elles aller ailleurs?* Non sans doute, Socrate. *Il en est donc de même des autres : elles vont dans des corps de bêtes d'espéce différente, dont elles avoient le naturel.* Cela ne se peut autrement selon ces principes. *Que dirons-nous de ceux qui dans le train d'une vie commune se sont fait une habitude de pratiquer les vertus populaires de Justice & de Tempérance ; quoique sans entrer autrement dans la Philosophie & dans la contemplation des choses intelligibles ; Ne doivent-ils pas avec cela être plus heureux que les autres, & leurs Ames ne seront-elles pas mieux logées après la mort?* Apprenez-nous donc, Socrate, quel sera leur heureux partage. *C'est qu'il est vrai-semblable que leurs Ames passent dans des corps d'animaux œconomiques & doux, comme sont les Abeilles, les Guêpes, & les Fourmis ; ou qu'elles retournent même dans des corps humains pour faire d'autres hommes tempérans & sages.*

Le célébre décret d'Adraſtée dans le Phédre eſt un coup de maître, un tour digne de l'eſprit de Platon pour donner un air de fatalité reſpectable à ces Tranſmigrations qui devoient naturellement paſſer pour un conte. Les fauſſetez beaucoup circonſtanciées prennent par-là une apparence ſéduiſante : Platon l'avoit rémarqué ſans doute. Il tient la Métempſychoſe pour une vérité ; mais il s'apperçoit que cette vérité prétenduë a quelque choſe de choquant & de riſible même pour la plûpart des eſprits ; il l'avouë[a] en quelque en-

[a] Liv. 1. de la Répub.

droit ; il revêt son sentiment du voile des circonstances, qui donne de l'éclat au mensonge. On voit qu'il en a usé encore ainsi au sujet de l'immortalité de l'Ame qui est une vérité constante. C'est donc dans cette vûë qu'il introduit la Déesse Adraſtée qui fixe le nombre & le temps des tournées que les Ames de différente condition doivent faire sur la terre, les unes pendant trois mille ans, les autres pendant dix mille, pour animer successivement divers corps : avec l'option qu'on leur donne au bout de chaque millenaire, de ce qu'il leur plaît de devenir, ou hommes, ou bêtes ; & quoique toutes ces fixations soient faites de génie, elles paroissent des ordres irrévocables, & des loix invariables dans la bouche de la Justice même, & de la fille de Jupiter.

On voit dans le dixiéme & dernier livre de la République l'option qui se fait des vies ou conditions, & qui est ordinairement mal faite, parce que les Ames optent selon leurs premiéres inclinations : de sorte que si elles se trouvent mal partagées dans leur nouvelle vie, *le tort n'en est pas à Dieu*, dit Platon, *mais à elles qui ont choisi*. Orphée trouve bon de devenir Cygne, pour n'avoir pas à naître d'une femme, haissant toutes les femmes à la mort, à cause de ces jalouses qui l'avoient mis en piéces. En même temps l'Ame d'un Cygne voulut de la vie humaine : Platon ne dit pas quel homme ce Cygne devint, quoique Platon nomme les personnes dans tous les autres exemples, comme vous verrez. Je conjecture qu'il a voulu laisser croire que cette Métempsychose le regardoit, parce qu'il étoit public dans Athénes que quand il se mit entre les mains de Socrate pour apprendre de lui la Philosophie,

Socrate avoit vû en songe la nuit précédente un oiseau de cette belle espéce. Platon continuë à conter que le Poëte Thamyrus se fit Rossignol, Ajax Lion, Agamemnon Aigle; que la Princesse Atalante voulut avoir le corps d'un Athléte, & que l'Ame de Thersite voulut faire un Singe.

Sur quoi Saint Augustin a fait rémarquer aux Platoniciens que les eaux du Fleuve d'oubli n'avoient pas toute la vertu que l'on dit: car elles n'avoient pas fait oublier à tous ces morts ce qu'ils avoient été, ni ce qu'ils avoient haï ou aimé. *Du moins selon vous*, dit ce Pére, *les Ames, même celles qui ont passé par toutes vos purgations, ne laissent pas de se ressouvenir qu'elles ont aimé les corps: car vous dites que c'est l'amour des corps qui leur fait réitérer l'animation: & voilà déja un amour qui est une grande tache à ces Ames si bien nettoyées. Mais enfin elles se font un plaisir de se loger dans des corps: & d'où vient qu'elles s'en font un plaisir, sinon de ce qu'elles se souviennent d'y avoir été logées? Achevez de leur ôter la memoire, & vous leur laisserez peut-être un peu de sagesse. Car Enée a raison de demander à Anchise comment il se peut qu'il y ait des Ames capables de cette folie; & pour le coup le Fils parle de bien meilleur sens que son Pére. Et quant à ce que vous faites sonner si haut*, continuë ce Pé-

a S. *Aug. Cité, & Serm.* 143. Amore corporum dicunt animas purgatas, mundatas, redire ad corpora. Ergo anima purgata si sic amat, nonne amor iste magnæ sunt sordes? Delectat rursus in corporibus habitare? Unde delectat nisi per memoriam quia ibi aliquando habitaverit? Dele totam memoriam, & fortè residuam facies sapientiam. *

* Melius Filius intelligebat quàm Pater exponebat.

re, *sçavoir, que la société du corps ne peut rendre l'Ame que malheureuse, & qu'il faut qu'elle fuye tout ce qui s'appelle corps pour trouver sa félicité.* (Porphyre se servoit de ce principe contre la résurrection des corps qui fait un article de la créance Chrétienne) *ne dites-vous pas que le Monde est un grand Animal, c'est-à-dire, qu'il a une Ame, nommée parmi vous, quelquefois Hécaté, & quelquefois Jupiter? Voulez-vous, Porphyre, rendre un bon service à Jupiter? Vous n'avez qu'à tuer le Monde pour l'amour de lui. Vous me dites de sortir de mon corps pour me rendre heureux, & je dis à votre Jupiter de sortir du ciel & de la terre pour le même sujet. TU qui dicis omne corpus fugiendum, occide Mundum: fugiat Jupiter tuus de cœlo & terrâ.*

Il est certain que Platon dans le Phédon attribue le retour des Ames à l'amour des corps, qu'il nomme une ivresse qui leur fait faire à tout coup de faux pas. Macrobe [b] a un article sur le vertige de ces Ames ivres d'amour pour les corps ou pour la matière: & je suis bien aise, MONSIEUR, que vous remarquiez déja une des causes de la Métempsychose, & que Saint Augustin est exactement vrai sur cet article du Pythagorisme, comme sur tous les autres. Mais de peur que ses récorsions ingénieuses contre les défenseurs d'une opinion si chimérique, & la manière fine dont il les raille, ne vous fassent juger qu'il n'a pas crû qu'ils fussent eux-mêmes trop sérieusement dans cette opinion, dont il ne montre ici que le ridicule; je me hâte de vous dire

a Si vult esse beata anima, corpus est omne fugiendum.

b Sur le Songe de Scipion, liv. 1. ch. 12.

qu'il croit très-certain que Platon a enſeigné la tranſmigration des Ames juſques dans des corps de bêtes. [a] *Platonem, animas hominum poſt mortem revolui uſque ad corpora beſtiarum, ſerpſiſſe, certiſſimum eſt.* Plotin a été dans le même ſentiment; mais Porphyre ſon diſciple l'a abandonné ſur le choquant article des bêtes, & s'eſt borné à dire que les Ames humaines paſſoient toûjours dans d'autres corps humains, ce qui pourtant eſt encore très-choquant, dit ce [b] Pére. Il a eû honte de croire une choſe d'où il pourroit arriver que la Mére changée en mule ſeroit la voiture de ſon Fils; & il n'a pas eû honte de croire une autre choſe de laquelle il pourroit arriver que la Mére, redevenuë fille après ſa mort, ſeroit épouſée par ſon propre Fils. *Puduit ſcilicet illud ne Mater Filium in mulam revoluta vectaret: & non puduit hoc credere ne revoluta Mater in puellam Filio forſitan nuberet.* [c] TOUCHANT *ces circulations d'Ames* (ce ſont encore les propres expreſſions de Saint Auguſtin) *touchant ces allées & ces venuës alternatives & continuelles, Porphyre, tout Platonicien qu'il étoit, ne s'eſt pas laiſſé mener par ceux de ſa ſecte; ſoit qu'il ait reconnu que ce n'étoit là que de pures viſions, ſoit que les temps Chrétiens l'ayent tenu en reſpect:* ces paroles ſont remarquables, & honorables au Chriſtianiſme, *ſive tempora jam Chriſtiana reveritus.* IL *s'eſt au moins contenté de penſer que*

a S. Aug. de la Cité, liv. 10. ch. 30. b *La-même.*

c *Liv. 12. ch. 20.* De iſtis circuitionibus, & ſine ceſſatione alternantibus itionibus & reditionibus animarum, Porphyrius Platonicus ſuorum opinionem ſequi noluit, ſive ipſius rei vanitate permotus, ſive tempora jam Chriſtiana reveritus.

les Ames humaines étoient précipitées dans des corps humains, & il a eû le courage de raser toutes les prisons qu'on leur préparoit dans des corps de bêtes. BILLUINUS *autem carcerem evertere minimè dubitavit.* Saint Augustin a donc été très persuadé, comme toute la terre, que les Pythagoriciens & les Platoniciens croyoient une Métempsychose réelle, je veux dire, une animation successive de divers corps, tantôt d'homme, tantôt de bête, par une même Ame: & ce Pére a estimé que c'étoit quelque chose pour les Chrétiens, d'avoir fait perdre à un Platonicien aussi déterminé que Porphyre, un peu plus de la moitié de son terrain.

§. 2. *Preuve. On peut former trois suites, ou trois chaînes, l'une des Péres Grecs, l'autre des Péres Latins, l'autre des Philosophes & des Poëtes de ces deux nations, pour établir que les Payens admettoient la Métempsychose réelle.*

Saint Justin, ou l'Auteur des Questions & Réponses aux Grecs, attribuées à Saint Justin Martyr & Philosophe, prend, s'il m'est permis de le faire observer, il prend, dis-je, le ton de la raillerie en leur parlant de leurs Métempsychoses, ainsi qu'ont fait tous les autres Péres. Je le fais rémarquer, parce qu'il me semble qu'il n'est ni honnête, ni sûr de railler des opinions d'autrui, tandis qu'on peut avoir le moindre doute si on les a bien prises. a *Comment Platon est-il tantôt animal raisonnable, & tantôt animal irraisonnable, tantôt Homme, & tantôt Fourmi, par les avantures de la Métempsychose? La belle chose pour Platon, après avoir joüé dans Athé-*

a S. Justin Quest. & Rép. 20. & 21.

sur le personnage d'un grand Philosophe, & des plus polis, de faire ensuite le petit manége d'une Fourmi. Remarquez, MONSIEUR, qu'il s'agissoit là de décider cette question, si Dieu agit *par volonté*, comme ce Pére le juge, ou s'il agit simplement *par son être*, comme les Grecs le soûtenoient: sur quoi Saint Justin leur dit qu'ils ne sçauroient expliquer dans leur opinion comment Dieu n'agissant que par son essence peut faire de Platon tantôt un Homme, & tantôt une Fourmi. A quoi n'exposoit-il pas son raisonnement, si les Grecs eûssent pû lui répliquer que Dieu donnant la prudence reconnoissoit à Platon en faisoit une Fourmi, & que pour eux ils n'y entendoient point d'autre finesse; & qu'ainsi la raison de décider étoit aussi peu solide que sérieuse?

Origéne prend si bien la Métempsychose à la lettre, qu'il traite [a] *de fous les Métempsychosistes, parce qu'ils font traîner l'Ame raisonnable par toute sorte de corps, supposant que toutes les Ames soient de même nature.* Il dit à Celse au sujet de l'abstinence des choses qui ont vie, soit pour la table, soit pour le sacrifice: [b] *Laissons-là les disciples de Pythagore qui s'abstiennent des choses animées, parce qu'ils croyent la fable de la Métempsychose, & qu'ils sont frappez de ce vers du Poëte,*

Quel Pére immoleroit, dévotement brutal,
Son Fils ressuscité dans un jeune animal?

Pour nous, qui ne parlons point de Métempsychose, ni de cette chûte de l'Ame jusqu'à la con-

a Origéne contre Celse liv. 4. b Liv. 5.

dition des animaux irraiſonnables, il eſt viſible que nous avons d'autres vûës que celles de Pythagore dans l'abſtinence des choſes qui ont vie.

Origéne ſe contente de citer ici un tronçon de vers: il ne lui en falloit pas davantage avec Celle qui ſçavoit la ſuite. Mais je veux, MONSEIGNEUR, vous donner le plaiſir de lire les huit vers d'Empédocle que j'ai trouvez heureuſement dans Sextus l'Empirique Antimathématicien. Vous y verrez la double abſtinence d'animaux, & bien marquée, & bien concluë du dogme de la Métempſychoſe. Empédocle au reſte peut être regardé comme le Secretaire de Pythagore à qui il prête ſa plume poëtique, en un temps où il n'étoit permis de parler Philoſophie qu'en la Langue des Dieux, ſi l'on vouloit parler au public & à la poſtérité ſur des matiéres ſi relevées. Pythagore & Empédocle ſe donnent la main; ils ont vécu enſemble, le ſecond s'eſt formé dans l'école du premier, il a été ſon ſucceſſeur immédiat; car Pythagore, ſa Femme, ſon Fils, & ſes trois Filles, tous Philoſophes à donner des leçons, ne font qu'un; & après eux, Empédocle. Il a ſçû certainement les vrais ſentimens de ſon Maître, où perſonne ne les a ſçûs. Il entreprend de détourner les hommes de ſacrifier des animaux, & de manger de leur chair, à cauſe de la Métempſychoſe, & voici comme il s'emporte tragiquement contre ces deux excés.

Vous verra-t-on toûjours vous entre-maſſacrer?
Et toûjours, ſans horreur, vous entre-dévorer?
De ſon Fils, méconnu ſous une autre figure,
Le Pére joint le meurtre à ſa priére impure;

Parricide en plein Temple, en face des Autels,
Combien d'autres chez eux, Fils ingrats & cruels,
Faisant des attentats pour faire bonne chère,
Dévorent de sang froid & leur Père & leur Mère?

Tandis que nous voudrions croire Pythagore assez raisonnable pour n'avoir débité la Métempsychose que comme une métaphore, pourrions-nous douter que la fureur poëtique n'eût tourné la tête à son disciple Empédocle? Voyez comme il raisonne. Vous méritez, dit-il, les noms des bêtes auſquelles vous ressemblez le plus; & par conséquent il pourroit vous arriver d'égorger & de manger votre Père, votre Mére, & vos enfans, en immolant des victimes vivantes, & en vous nourrissant de la chair des animaux.

Si la Métempsychose n'étoit que cela, ce seroit bien le cas de s'aguerrir contre les Métempsychosistes, & de dire avec [a] Tertullien: *Est-ce que quelqu'un se privera de manger d'une piéce de Bœuf, de peur de se régaler de quelqu'un de ses Ayeuls; sous prétexte que quelque Philosophe aura dit, comme parle Labérius, que d'un Homme il se fait un Mulet, & d'une Femme une Coleuvre?* AGE *jam si quis Philosophus affirmet, ut ait Laberius, de sententia Pythagoræ, Hominem fieri ex Mulo, Colubram ex Muliere, propterea persuasum quis habeat ne ferte bubulam de aliquo Proavo suo obsonet?* J'avois supprimé par mégarde la traduction de ces trois mots, *de sententia Pythagoræ*; vous voyez que Tertullien ne manque pas d'attribuer à Pythagore le sentiment dont Labé-

[a] Tertull. dans l'Apologétique ch. 48.

rius a voulu se réjouir. J'ai été bien-aise de trouver dans Crinitus le morceau de Labérius indiqué par Tertullien, le voici.

Des gens d'esprit pensent de fotes choſes :
Ils nous font peur de leurs Métempſychoſes.
Un Philoſophe a, dit-il, le ſecret,
De faire un jour un Homme d'un Mulet ;
Un autre jour, dit-il, il ſçaura faire
De quelque Femme une affreuſe vipére ;
De toute choſe, à l'entendre il ſera
Ce bon faiſeur tout ce qu'il lui plaira.
ET AUDIO *mala multa etiam ex bonis,*
Per illud, ut nos olim mutant Philoſophi,
Et nunc de Mulo Hominem, de Muliere Colubram.

Il n'y a pas moyen de ſupprimer ici ces beaux vers d'Ovide, que je ne veux pas gâter par ma traduction.

Vir fuit hic ortu Samius, &c.

Voici la doctrine de Pythagore de Samos ſur ce ſujet.

. . . primúſque animalia menſis
Arguit imponi : primus quoque talibus ora
Docta quidem ſolvit, ſed non & credita verbis.
Parcite mortales dapibus temerare nefandis
Corpora : ſunt fruges, ſunt deducentia ramos
Pondere poma ſuo, tumidaque in vitibus uvæ ;
Sunt herbæ dulces, ſunt quæ miteſcere flamma,
Mollirique queant. Nec vobis lacteus humor

Eripitur, nec mella Thymi redolentia flore,
Carne fera sedant jejunia, nec tamen omnes.
Heu! quantum scelus est in viscere viscera condi,
Congestóque avidum pinguescere corpore corpus!
Quid meruistis, oves, placidum pecus, inque tuendos
Natum homines, pleno quæ fertis in ubere nectar,
Mollia quæ nobis, vestras velamina lanas
Præbetis; vitâque magis quam morte juvaris?
Quid meruere boves, animal sine fraude dolisque,
Innocuum, simplex, natum tolerare labores?
Immemor est demum, nec frugum munere dignus,
Qui potuit, curvi dempto modò pondere aratri,
Ruricolam mactare suum; qui trita labore
Illa, quibus totiès durum renovaverat arvum,
Tot dederat messes, percussit colla securi.
Nec satis est quod tale nefas committitur ipsos
Inscripsere Deos sceleri, Numénque supernum
Cæde laboriferi credunt gaudere juvenci.

Voilà le sermon infructueux de Pythagore sur la double abstinence : & voici sa Métempsychose, qui, bien établie & bien crûë, auroit pû faire quelque impression.

Omnia mutantur, nihil interit: errat & illinc
Huc venit, hinc illuc, & quolibet occupat artus
Spiritus, éque feris humana in corpora transit,
Inque feras noster; nec tempore deperit ullo.

Et pour faire voir qu'il fonde là-dessus le com-

mandement de l'abstinence, il répéte en d'autres termes ce qu'il avoit déja dit :

Ergo ne pietas sit vitta cupidine ventris ;
Parcite, vaticinor, cognatas cæde nefandâ
Exturbare animas ; nec sanguine sanguis alatur.

Celui qui trouveroit à redire aux citations des Poëtes sur les matiéres du Paganisme, condamneroit Saint Justin, Saint Clément, Origéne, Eusébe, Saint Cyrille d'Alexandrie, Théodoret, ou il n'auroit jamais lû les Péres Grecs, qui sont pleins de telles citations ; il condamneroit Tertullien qui vient de citer Labérius sur la matiére que j'ai entre les mains, & Saint Augustin qui a cité Virgile sur le retour incroyable & insensé des Ames, qui abandonnent les Champs Elysées pour animer ici de nouveaux corps.

O Pater, anne aliquas in cœlum hinc ire putandum est
Sublimes animas, iterumque ad tarda reverti
Corpora : Quæ lucis miseris tam dira cupido ?

Il condamneroit Lactance, qui ajoûte à la demande d'Enée la réponse d'Anchise, & qui aime à citer Virgile & Ovide toutes les fois qu'il peut le faire à propos. Je cite Virgile & Ovide sur de grands modéles, comme vous voyez ; je les cite pour donner toute l'Italie Payenne à Pythagore, qui avoit déja pour lui les deux Gréces : je cite enfin Ovide comme le Commentateur du passage décisif d'Empédocle ; je dis décisif, parce qu'il n'est pas aisé de se persuader que celui qui a tenu l'école de Pythagore après lui & sa famille

Philosophique, que son disciple savoit ignorer ses sentimens sur la Métempsychose, d'où Empedocle & Ovide tireroient les plus impertinentes conséquences du monde, si la Métempsychose n'étoit au fonds qu'une fiction & une Métaphore dans le Pythagorisme. Mais ce que je veux sur tout, MONSIEUR, vous faire considérer, c'est l'importance de ces conséquences si ineptes & si mal tirées, dans cette supposition-là.

Car on sçait que la Métempsychose a réglé l'entretien de la vie réduit aux seuls fruits de la terre dans le Pythagorisme rigide, excluant la chair & le poisson du nombre des choses dont il étoit permis de se nourrir; qu'elle a réformé la pratique des sacrifices qui sont la fonction la plus sacrée de la Religion; que c'est par rapport à elle qu'on a déterminé les suites du jugement des Ames après la mort; qu'elle a été employée, & jugée nécessaire pour la justification de la divine Providence sur l'oppression des gens de bien, si commune durant cette vie: car on s'imaginoit que ces gens de bien ayant été des scélérats dans quelqu'une de leurs vies précédentes, Dieu par un juste jugement leur faisoit faire pénitence de leurs péchez. Nous jouërons-nous du Pythagorisme jusqu'à soûtenir que des choses de cette conséquence y étoient dites en l'air, pratiquées sur un mal-entendu, crûës par les seules dupes, fondées sur une chimére? Le dogme de la préexistence des Ames, celui de la Réminiscence, ces deux maximes si rebattuës dans cette Ecole, & dont la premiére est comme son cri de guerre, sçavoir, *Que des morts se font les vivans, & des vivans les morts, comme des dormans les veillans, & des veillans les dormans*; c'est ainsi que

Saint Augustin l'exprime dans le dernier chapitre du douziéme livre de la Trinité, & plus d'une fois dans la Cité de Dieu, *Ut de vivis mortuos, de mortuis vivos, tanquam de vigilantibus dormientes, & de dormientibus vigilantes sine ulla cessatione fieri.* (Tertullien a trois chapitres contre ce dicton dans son livre de l'Ame.) L'autre maxime, Que l'animation est une punition, & le corps un sépulcre pour l'Ame qui y est enterrée toute vive pour les fautes commises ou en se séparant de l'Ame du Monde, ou dans quelqu'une de ses sépultures précédentes (σῶμα σῆμα est un autre dicton de Platon) ces dogmes, dis-je, si constans, & ces maximes si connuës, qu'est-ce que tout cela devient du moment que la Métempsychose ne passe que pour une Allégorie? *Platon, ce noble Philosophe*, dit [a] Saint Augustin, *a tâché de persuader que les Ames des hommes avoient déja vécu ici avant qu'elles portassent les corps qu'elles animent: & que de là vient qu'apprendre c'est plûtôt rappeller par réminiscence ce qu'on a sçû autrefois, qu'acquerir quelque connoissance qu'on n'eût pas eûë.* Ce Pére ajoûte qu'il ne faut pas croire que Pythagore se fût ressouvenu effectivement qu'il avoit été Euphorbe, mais qu'il l'avoit rêvé.

Ecoutons [b] Lactance. *Les Pythagoriciens & les*

[a] *S. Aug. de la Trinité, liv.* 12. *ch.* 15. Plato ille Philosophus nobilis persuadere conatus est vixisse hic animas hominum, & antequam ista corpora gererent & hinc esse quod ea quæ discuntur, reminiscantur potius cognita, quàm cognoscantur nova, &c.

[b] *Lactance liv.* 3. *de la fausse sagesse ch.* 18. Hic, credo, quod erat ignobili genere natus, familiam sibi ex Homeri carminibus adaptavit, &c.

Stoïciens

Stoïciens ont dit que les Ames ne naissent pas, mais qu'elles s'insinuent dans les corps, & qu'elles font transmigration en passant d'un corps à l'autre. Voilà les Stoïciens associez aux Pythagoriciens dans les dogmes capitaux de la préexistence des Ames & de la Métempsychose. Quant à Pythagore jadis Capitaine devant Troye dans le corps d'Euphorbe, selon sa plaisante réminiscence, voici comme Lactance tourne la chose. *Je croi*, dit-il, *que comme il étoit d'une naissance roturiére*, (fils d'Orfévre, & lui Graveur) *il voulut se donner une noble extraction dans l'Iliade d'Homére. O la merveilleuse & singuliére réminiscence de Pythagore! & que nous sommes bien malheureux, nous tous, de ne pas nous ressouvenir de ce que nous avons été!*

Tertullien trouve que Pythagore avoit choisi justement comme il falloit pour rendre ridicules & incroyables toutes les Métempsychoses, & *Métensomatoses* [a]; s'étant logé successivement dans le corps d'un guerrier, dans celui d'un Pêcheur de Délos nommé Pyrrhus, dans celui d'Ethalide fils de Mercure, de qui il avoit obtenu le don de réminiscence pour toute grace, & dans un autre corps qui lâchoit toutes les nuits son Ame à la découverte des choses qui se passoient loin de son pays, & qui la rappelloit tous les matins pour faire le métier de Devin à bon compte, comme il faisoit dans Clazoméne sa patrie sous le nom d'Hermotime, jusqu'à ce que par la trahison de sa femme il fut brulé pour mort dans le temps que son Ame étoit absente à son ordinaire. [b] Tertullien ne trouve pas vrai-sem-

a Voyez Laerce liv. 7. dans Pythagore.

b *Tertull. de l'Ame, ch. 31.* Ecce enim Euphorbum.

blable que l'Ame de Pythagore ait été à ces gens-là : *Car on sçait*, dit-il, *que celle d'Euphorbe, qui blessa Patrocle, étoit guerriére & martiale; au lieu que Pythagore avoit une ame si poltronne, que pour éviter la guerre de la Gréce, il alla chercher du repos en Italie, pour se donner tout entier à la Géométrie, à l'Astronomie, & à la Musique. Pyrrhus ne plaignoit pas la peine d'aller prendre des poissons; Pythagore auroit fait conscience d'en manger, parce que les poissons ont ame & vie. Ethalide & Hermotime donnoient sur les féves, quand on leur en servoit dans leurs repas ordinaires; mais Pythagore défendoit à ses disciples de passer dans un champ où l'on en auroit semé.* Ce Pére prend la Métempsychose par tous les endroits imaginables dans une réfutation en forme qu'il en fait d'une maniére si vive & si agréable, que j'ose vous promettre du plaisir à lire le trente-uniéme chapitre & les deux suivans de son livre de l'Ame : & vous y verrez toûjours attribuée à Pythagore & à Platon, *cette opinion peu digne, à la vérité, de l'esprit de ces Philosophes*, comme parle Minucius Felix, *mais digne de l'aversion que des Philosophes doivent avoir pour le vice*, dont la Métempsychose fait craindre de si étranges suites. *Non Philosophi sanè studio, sed inimico vitio digna ista sententia est.* C'est après avoir dit, *Sic etiam sapientium clariores, Pythagoras primus, & præcipuus Plato, corporibus dissolutis, solas animas volunt & perpetuò manere, & in alia nova corpora sæpius commeare. Addunt istis & illa, in pecudes, aves, belluas, animas homi-*

litarem & bellicam animam satis constat: Pythagoram verò tam residem & imbellem, ut prælia tunc Græciæ vitans, &c.

rum redire. Si au témoignage de Minucius, contemporain de Tertullien, & peut-être un peu plus ancien, on ajoûte celui d'Arnobe qui les suit de près, & qui parle dans son second livre contre les Gentils de la créance payenne touchant le passage des Ames des méchans dans des corps de bêtes, *in pecudes atque alias belluas ire Animas improborum* : Si on leur joint encore Lactance, & Saint Augustin tant de fois citez, & Saint Jerôme, qui dans sa défense contre Rufin, s'explique tout comme eux sur cette matiére : on aura une chaîne de Péres Latins, pareille à celle que j'ai indiqué qu'on pouvoit faire des Péres Grecs, pour prouver ces deux faits, l'un que la Métempsychose réelle, & non simplement figurée, a été un article rémarquable de la Religion & de la Philosophie du Paganisme ; l'autre qu'elle a été unanimement attribuée à Pythagore comme au premier des Grecs naturels qui l'a enseignée, après néanmoins l'avoir prise ou des Egyptiens, comme le veut Hérodote, ou du Théologien Syrien Phérécyde, selon le sentiment d'Hésychius de Milet, & de quelques autres: & c'étoit-là mon but.

Les paroles de [a] Saint Jerôme, que je n'ai point encore cité, sont trop expresses pour être supprimées. Rufin s'étoit moqué de lui comme d'un homme qui s'étoit vanté par écrit d'avoir appris

[a] *S. Jerôme contre Rufin.* Vera in nos debacchatis insania.... Audi quid apud Græcos Pythagoras primus invenerit : immortales esse animas, & de aliis corporibus transire in alia, &c. & post certos temporum circulos, ea quæ fuerant, rursum fieri ; nihilque in Mundo videri novum.

le Pythagorisme dans les Ecrits de Pythagore qui n'a rien écrit, & en lui demandant communication des livres de Pythagore. Le docte Solitaire lui demande à son tour où il a l'esprit & les yeux? Je n'ai pas dit que j'eusse lû quoi que ce soit dans les livres de Pythagore : j'appelle lire une chose dans Pythagore, la lire dans les Vers d'Or attribuez à Pythagore, la lire dans Lysis & dans Archyppe ses disciples, qui pour retenir par cœur les enseignemens de leur Maître, n'avoient pas besoin de livres, mais d'esprit; la lire dans Jamblique qui a fait un gros Commentaire sur la doctrine de Pythagore, la lire dans ce qu'en ont rapporté Ciceron, Brutus, & Seneque. Et c'est à cette occasion que Saint Jerôme fait un précis excellent du Pythagorisme, où il s'explique ainsi sur notre sujet. *Et pour faire voir que j'avois lû, comme je l'ai dit, les dogmes Pythagoriques, apprenez ce que Pythagore a découvert le premier parmi les Grecs, que les Ames sont immortelles, & qu'elles passent d'un corps à l'autre, ce que Virgile a suivi dans son sixième livre de l'Enéide* (il en cite les vers) *que lui Pythagore avoit été d'abord Euphorbe, puis Callidés, Hermotime ensuite, en quatrième lieu Pyrrhus, & au bout de tout, Pythagore : qu'après certaines révolutions de temps, les choses qui avoient été revenoient toutes les mêmes, & qu'il ne se voit rien de nouveau dans le Monde.* Et voilà Pythagore premier auteur pour la Gréce, non seulement de la Métempsychose, mais aussi de la *Palingénésie*, ou de la Renaissance de toutes choses ; autre imagination, suivant laquelle le retour périodique de toutes les mêmes gens & de

toutes les mêmes affaires, est fixé par quelques-uns, dit [a] Marsile Ficin (car il faut ici nommer mon garant) à trente-six mille ans, qui ne sont qu'une grande année du Monde.

Mais vous aurez peut-être la curiosité de sçavoir si pour attribuer à Pythagore la premiére découverte des Métempsychoses qui en ait été faite en Gréce, on a quelque meilleur fondement que celui de sa descendance d'Euphorbe, qui pourroit bien lui avoir été prêtée, à en juger par les variations des Pythagoriciens sur cette généalogie. Car ceux que Saint Jerôme a suivis ne sont pas bien d'accord avec Laërce, qui produit un Ethalidés à la place de Callidés. Aulu-Gelle [b], cet ancien & charmant critique, produit de son côté deux Auteurs, Cléarque & Dicéarque, qui font descendre l'Ame d'Euphorbe par Pyrande, par Callidéas, & par une courtisane nommée Alcé, jusqu'à Pythagore. De sorte qu'il se pourroit bien que ceux qui lui firent une cuisse d'or qu'il ne leur avoit pas demandée, lui eûssent aussi fabriqué une ligne Généalogique dont il ne leur avoit jamais parlé. Un petit trait de la vie de Pythagore écrite par [c] Jamblique, prouve peut-être un peu mieux. Car un homme qui faisoit le bel esprit, ayant

a *Marc. Fic. sur le Dial. 10. de la Répub. de Platon.* Sunt & qui dicant annum Mundi magnum triginta sex annorum millibus peragendum.

b *Aul. Gell. liv. 4. ch. 11.* ... Ita hæc remotiora sunt iis quæ Clearchus & Dicæarchus memoriæ tradiderunt fuisse eum postea Pyrandum, deinde Callideam, deinde fœminam pulchra facie meretricem, cui nomen Alce.

c Jamb. Vie de Pyth. ch. 30.

entendu dire à Pythagore *que les Ames revenoient de l'autre Monde*, lui demanda s'il ne voudroit pas bien, quand il passeroit dans le séjour des morts, se charger d'une lettre pour son Pére, dont il auroit aussi la bonté de lui rapporter la réponse quand il reviendroit de ce pays là. *Je ne puis pas faire votre affaire*, lui répondit Pythagore, *car je n'irai point dans le lieu où l'on châtie les malfaicteurs*. Le Pére de ce mauvais plaisant avoit commis un homicide, & la chose étoit publique.

Mais la preuve solide du fait dont est question, est une troisiéme chaine, pour user encore de ce terme, qui peut être faite des Philosophes successeurs de Pythagore, & ajoûtée à celle des Péres Grecs & Latins, pour se convaincre pleinement que toute l'antiquité sçavante a regardé la Métempsychose comme un dogme propre & distinctif du Pythagorisme. Car on ne peut pas douter qu'Empédocle, Gorgias, Socrate, & Platon, n'ayent parlé pour Pythagore, je veux dire, qu'ils ne nous ayent exposé ses sentimens. Je vous ai déja fait lire les vers d'Empédocle sur cette matiére. Gorgias second successeur de Pythagore est pour la Métempsychose dans le Dialogue qui porte son nom. Archytas qui lui succéda, communiqua à Platon tout ce qui avoit été écrit de plus beau sur le Pythagorisme, comme il paroît par leurs lettres [a] dans Laërce. Après Platon, [b] Aristote qui n'avoit que faire de la Métempsychose, lui qui tenoit les Ames mortelles, rend pourtant témoi-

a Laërce liv. 8. dans Archytas.

b Arist. de l'Ame, liv. 1. chap. 3.

gnage à la vérité du fait que j'établis : *Comme si toute sorte d'Ame*, dit-il, *pouvoit s'engaîner dans toute sorte de corps, selon les occurrences, ce qui est une des fables Pythagoriques.*

Les Stoïciens furent tous bons Pythagoriciens & Académiciens sur cet article qui faisoit rire les Péripatéticiens : & long-temps après lorsque les Académiciens prirent le nom de Platoniciens, Alcinoüs, Plotin, & Jamblique se déclarérent pour la Métempsychose complette, je veux dire, poussée jusqu'à l'animation des bêtes par des Ames humaines. *Les Ames*, dit a Alcinoüs, *qui au lieu de se laisser gourmander par les passions corporelles en triomphent généreusement, vivent selon les régles de la justice, & passeront ensuite dans l'astre où elles doivent se rejoindre : celles qui s'en laissent surmonter, reviendront pour la première fois en femmes : mais si elles continuënt d'obéir à ces passions, elles retourneront sur la terre en bêtes.* C'est un excellent abrégé du Platonisme que celui que nous avons de cet Auteur cité par Eusébe sous le nom de Didyme. Ne pourroit-ce pas être ce Didyme *aux entrailles d'airain*, ou Chalcentére, χαλκέντερος, surnom qu'il mérita pour avoir eû la force d'enfanter plus de trois mille cinq cens volumes : il vivoit du temps de Ciceron & d'Auguste, dit Suidas, qui le qualifie Grammairien, ce qui le fait juger différent de l'autre Didyme qu'il nomme Philosophe Académicien ; mais un homme qui a tant composé devoit être de plus d'une profession. Alcinoüs, ou *Esprit fort*, pourroit bien être un second surnom de Didyme. Si

a Alcinoüs chap. 16.

les modernes qui donnent à Alcinoüs la qualité de Platonicien, le font avec connoissance; il ne peut avoir paru au plûtôt que vers la fin du second siécle. On ne peut s'empêcher d'avoir quelque curiosité pour un Auteur qui a si bien abrégé Platon, & sur lequel Jacques Charpentier, Professeur Royal de Medecine à Paris, publia il y a deux cens ans un ample & sçavant Commentaire.

Revenons aux Métempsychoses, dont Plotin régle l'ordre sur des principes si nets & si précis, qu'un Métempsychosiste auroit pû bonnement deviner ce qu'il devoit devenir après sa mort, ou Dieu, ou bête, & quelle bête, ou plante, ou homme tout comme auparavant. Il y a diverses classes dans notre espéce: celle des *Intelligens*, ou des spirituels, celle des *Raisonnables*, celle des *Sensuels*, & celle des *Hébétez* qui n'est pas la moins nombreuse. Les Intelligens, Plotin veut dire ceux qui dans la contemplation de la vérité & dans la pratique de toutes les vertus, se conduisent toûjours par les notions les plus déliées & les plus abstraites, tant des choses naturelles, que des devoirs, sur les principes les plus épurez & les plus généraux des Sciences & de la Morale; ces[a] hommes tout spirituels, ces vrais Philosophes, deviendront, dit-il, tout au moins des Génies après leur trépas, & pourront même être des Dieux, *en passant dans* ce qu'il nomme *l'Intelligible, en se réünissant à l'Intelligence & à Dieu.* Les Raisonnables, qui conservent le caractére d'Homme agissant en tout par raisonne-

a Plotin Enn. 3. liv. 4. ch. 2.

mient, & se méprenant quelquefois, parce que le raisonnement s'exerce autant sur le vrai-semblable que sur le vrai, au lieu que l'Intelligence ne sort jamais du vrai ; ceux de cette seconde classe reparoîtront encore en Hommes, & changeront de figure, non pas d'espéce. Pour les Sensuels ils ne peuvent manquer de devenir bêtes : mais il faut distinguer ceux en qui *l'Irascible* aura prédominé, car ils feront des bêtes plus ou moins féroces selon le degré d'exaltation de leur bile ; & ceux en qui le *Concupiscible*, ou l'amour de la volupté aura eû le dessus, car il ne s'en fera que des animaux ou sales, ou voraces, selon la qualité des plaisirs auxquels ils se seront addonnez. Il y a enfin dans le Monde des Ames *stupides*, qui ont leur *Irascible* & leur *Concupiscible* qui les ménent, mais l'un & l'autre tiéde & émoussé : ces Hébétez, dit Plotin, germeront après leur décés, & repulluleront en plantes. Sa régle générale est qu'une *Ame au sortir du corps redevient ce qu'elle y a été habituellement & d'une maniére plus particuliére & plus marquée.* Voilà le texte & l'explication du second chapitre du livre quatriéme de la troisiéme Ennéade.

§. *Eclaircissement néceſſaire sur la différence du Métempsychosisme* rigide *à celui qu'on peut nommer* mitigé.

La Métempsychose attribuée à Pythagore établit d'abord la pluralité des vies successives d'une même ame dans divers corps : & c'est-là à mon avis le fond & l'essentiel du Métempsychosisme. Après cela c'étoit un problême si elle pouvoit animer indifféremment des corps de toute espéce, ou si elle en pouvoit seulement animer

de la même espéce de celui qu'elle avoit animé une fois : par exemple, si l'ame humaine pouvoit passer dans des corps de bête, & l'ame des bêtes passer dans des corps humains ; ou si cela ne se pouvoit : voilà le problême. L'opinion de ceux qui assuroient que cela étoit possible, c'est ce qu'on peut appeller *le Métempsychosisme rigide* ; l'opinion de ceux qui croyoient cela impossible, c'est ce qu'on peut de même appeller *le Métempsychosisme* adouci ou *mitigé* : ne fût-ce que pour distinguer par ces termes deux sentimens, qui, quoi qu'accessoires par rapport au capital du dogme, ne doivent pas pourtant être confondus ; puisque Saint Augustin, comme je l'ai déja dit, compte pour quelque chose que *les temps Chrétiens* ayent obligé les Payens à modifier l'opinion de Platon & de Pythagore ; en sorte que Porphyre qui *étoit comme* le grand Arc-boutant du Paganisme dans le troisiéme siécle, n'osa plus soutenir que les ames humaines circulassent par d'autres corps que par des corps d'Homme.

Ce célébre disciple de Plotin, après en avoir donné fidélement au public la doctrine, renfermée dans six Ennéades, fit infidélité à son Maître sur l'article des Transmigrations trop vagues. Selon lui, point de plantes, point de bêtes, & apparemment point de Dieux, qui se fassent d'une Ame comme la nôtre, tant soit-elle ou spirituelle, ou charnelle, ou engourdie : quand on est Homme, on l'est pour toûjours, pour tous les états, pour toutes les vies. Il retint l'essentiel de la Métempsychose, qui est le retour des Ames dans d'autres corps, en niant le retour des Ames humaines dans des corps de bêtes. Saint Augustin ne permet pas de douter de ce fait : & s'il en

falloit d'autres preuves, je viens de relire les quatre livres de Porphyre sur l'Abstinence des choses animées, tant pour l'autel que pour la table ; ils sont pleins d'une belle érudition, mais ils me paroissent vuides de preuves. La meilleure de toutes lui manque au besoin : c'est celle d'Empédocle qu'il a abandonnée, [a] *parce que les Chrétiens lui ont fait peur.* Si vous vous dispensez de cette double abstinence, vous risquez de devenir homicides, & même parricides, dans le Temple, & de renouveller le repas de Thyeste dans vos maisons : la *créophagie* peut en quelque manière vous faire *anthropophages* : voilà comme il auroit parlé dans le temps qu'il tenoit encore pour le Métempsychosisme *rigide.* Mais le temps n'en est plus, les temps sont Chrétiens, selon l'expression de Saint Augustin, *Tempora jam Christiana.* Ce Platonicien [b] est obligé de changer de langage, & de tirer la parenté des hommes avec les bêtes, à laquelle son paradoxe le contraint de recourir, de la tirer, dis-je, non pas de la circulation des mêmes Ames parmi les différentes espéces d'animaux, mais de ce que toutes les Ames particuliéres sont des parcelles & des échantillons de l'Ame commune. Il prouve sérieusement & pitoyablement que les nôtres & celles des bêtes sont toutes d'une même piéce, parce que les bêtes raisonnent, délibérent, prédisent l'avenir, apprennent tout ce qu'on veut, & parlent fort bien chacune en sa langue, & que souvent les hommes sont plus bêtes que

a *S. Aug. de la Cité, liv.* 12. *ch.* 20. Tempora jam Christiana reveritus.

b Porphyre de l'Abstin. liv. 3.

les bêtes mêmes, dont ils prennent leçon en mille rencontres. Il cite Empédocle sur le précepte de l'Abstinence, & il supprime avec une affectation visible le motif du précepte, selon la pensée de ce premier Pythagoricien, en titre de Professeur. Enfin il parle du changement d'hommes en bêtes, mais comme d'une simple Métamorphose, & comme d'un conte. Mot pour mot, *La Fable insinuë*, dit-il, *que les bêtes ont des Ames de l'espéce des nôtres; des hommes ayant été changez en bêtes par la colére des Dieux: tel est le conte qu'on fait du Dauphin, de l'Alcyon, du Rossignol, & de l'Hyrondelle.* En voilà plus qu'il n'en faut pour prouver que Porphyre s'étoit relâché sur la Métempsychose, comme a Marsile Ficin l'a reconnu après Saint Augustin.

Cependant Porphyre n'est pas le premier Auteur de ce Métempsychosisme réformé & *mitigé*. Timée de Locres, tout disciple qu'il étoit de Pythagore, & condisciple d'Empédocle, ne pût goûter tout le manége qu'on faisoit faire aux Ames humaines, comme il s'en déclara dans son Traité de l'Ame du Monde, en ces termes. *Comme nous guérissons quelquefois les corps malades par des remédes violens, quand le mal ne céde pas aux remédes bénins; nous en usons de même pour la cure des Ames: quand elles réfusent de se rendre aux simples véritez, nous les guérissons par des contes. Qu'on parle donc par nécessité, à la bonne heure, de certaines punitions étranges, & qu'on dise, par exemple, aux poltrons, que leurs Ames passent dans des corps de femmes, & qu'ils doivent bien s'attendre à cette*

a Voyez Marsile sur Plotin Enn. 3. l. 4. ch. 2.

confusion ; aux meurtriers que les leurs entreront dans des corps de bêtes féroces, & que ce sera là leur supplice ; aux voluptueux qu'ils seront changez en pourceaux ou en sangliers ; aux vains & aux ambitieux qu'ils deviendront des oiseaux pour voler à leur gré ; aux inutiles & fainéans, aux ignorans & stupides, qu'ils peupleront les eaux changez en poissons : toutes avantures réglées par Néméſis pour le cours de la seconde vie. Empédocle réfuta Timée ayant écrit après lui, comme il paroît par le discours même d'où est tiré cet extrait : car Timée y dit que c'est *un Poëte Ionien*, c'est-à dire, ou Anaximandre ou Anaximéne, tous deux de Milet en Ionie, ou quelque Versificateur qui les servoit en ce temps, où tout ce qui étoit écrit pour le public sur les matiéres de Religion & de Philosophie, devoit être en vers ; Timée, dis-je, marque que c'est un Poëte Ionien qui a débité cette Métempsychose qui lui paroît outrée ; au lieu que si les Poësies d'Empédocle eûssent alors été publiées, il auroit, ce semble, plûtôt cité là-dessus son compatriote qui étoit d'Agrigente, & lui de Locres dans la Grande Gréce. Empédocle eût d'abord après pour lui Socrate & Platon, quoique ce dernier eût entre les mains le Traité de Timée qu'il avoit transcrit étant en Sicile, comme nous l'apprenons de Laërce[a], & comme il est manifeste par le fameux Dialogue de Platon, intitulé le Timée. Il est donc certain que tout ce que Timée avoit fait pour rendre les gens plus raisonnables sur la Métempsychose, fut comme non avenu, & qu'elle devint un point de Reli-

a Voyez Laërce liv. 8. dans la vie de Philolaus.

gion, lié avec beaucoup d'autres, ainſi que je l'ai fait voir par tant de témoignages qui n'ont rien d'équivoque, tirez & des Philoſophes mêmes, & des Péres de l'Egliſe Grecs & Latins.

Vous avez vû, MONSIEUR, que huit cens ans après, les Chrétiens firent revenir Porphyre au ſentiment de Tunée, lorſque le Paganiſme étoit ſur ſa décadence. Hiéroclés ſuivit Porphyre, & ne voulut point d'Ames humaines dans des corps de bêtes, quoi qu'à cela près il retînt le fond & la ſubſtance du dogme Pythagorique, ce que je vous prie de bien obſerver. Car la Métempſychoſe, en tant qu'elle enſeigne le retour, & même pluſieurs retours de la même Ame pour animer ſucceſſivement divers corps humains, lui parut abſolument néceſſaire pour juſtifier la Providence divine ſur l'inégalité des conditions, les unes plus malheureuſes ou plus laborieuſes que les autres. Voici ſon raiſonnement. [a] *Y ayant*, dit-il, *une Providence, y ayant de l'ordre dans le monde, il faudroit que tous ceux qui naiſſent aujourd'hui fuſſent également partagez des biens de la vie, s'ils n'avoient rien contribué de leur part à l'inégalité du partage. Or il eſt manifeſte qu'ils ne ſont pas tous également partagez. Il eſt donc viſible que l'inégalité des mérites, ſoûmiſe au jugement de la Providence, ne lui a pas permis de faire à tous un partage égal, chacun devant être partagé ſelon ſon mérite... Dieu qui eſt tout enſemble & notre Légiſlateur & notre Juge, met le bien dans le monde, & en ôte le mal; c'eſt pourquoi il n'eſt jamais la cauſe du mal. Mais ceux qui ſe ſont*

a Hiéroclés ſur le 17. vers de Pythagore.

rendu mauvais par leurs déréglemens volontaires, & par l'oubli des régles de la droite raison qui étoit en eux ; il les châtie comme mauvais, selon la loi qui défend de faire le mal... Ce raisonnement, ajoûte-t-il, *est un remède contre les péchez commis auparavant : car qui est-ce, qui persuadé que les miséres sont le fruit des péchez, n'évitera pas ce qui le conduit à un état misérable ?.. Les afflictions, qu'il ne dépend pas maintenant de nous d'éviter, sont les suites de nos anciens péchez volontaires.* Voilà la pluralité d'animations & de vies bien formellement établie par ce Philosophe Magistrat, plus moderne que Porphyre, car il étoit contemporain de Lactance qui en fait un triste portrait, comme d'un adulateur des Empereurs, & d'un persecuteur des Chrétiens. Après avoir donc ainsi mis à couvert le solide de la Métempsychose, dans son Commentaire sur le dix-septiéme vers de Pythagore, il abandonne dans ses éclaircissemens sur le cinquante-deuxiéme, le commerce d'Ames entre l'Homme & la Bête, & réfute en termes exprés le texte déja cité de Plotin, comme pour se mesurer avec un grand homme. *Si quelqu'un n'étant qu'Homme*, dit-il, *se promet de devenir ou Dieu, ou Héros, celui-là ignore les bornes de la Nature, & confond les êtres du premier & du dernier ordre, avec ceux qui tiennent le milieu... De même si quelqu'un s'attend à être métamorphosé en bête, & à devenir ou un animal irraisonnable à cause de ses vices, ou une plante à cause de sa stupidité insensible ; celui là encore prenant le contrepied de ceux qui élévent trop la nature humaine, se trompe également en l'abaissant trop, & il ignore que l'essence de l'Ame*

humaine ne peut jamais ſubir un changement d'eſpéce. Car cette Ame fait toûjours un homme, qui, ſelon qu'il eſt ou vertueux, ou vicieux, eſt dit devenir ou Dieu, ou Bête, non jamais quant à la nature, mais quant à une reſſemblance habituelle. Tout cela prouve que Hiéroclés étoit plus Porphyrien que Pythagoricien ſur la Métempſychoſe.

Procle & Salluſte prirent le même parti vers le commencement du ſixiéme ſiécle. Ils étoient en ſocieté d'étude, comme nous l'apprenons de Suidas : le dernier parlera ici pour tous les deux, parce qu'il eſt plus net. Son petit livre des Dieux & du Monde eſt une précieuſe trouvaille du ſçavant Allatius qui le publia avec ſa traduction Latine vers le milieu du ſiécle paſſé. Voici les propres paroles de [a] Salluſte. *Quant aux Métempſychoſes, ſi les Ames s'attachent à des animaux raiſonnables, elles les animent ; ſi c'eſt à des animaux irraiſonnables, elles les accompagnent extérieurement comme font à notre égard les Génies deſtinez à nous garder. Car jamais le raiſonnable ne fut l'Ame de l'irraiſonnable.* Il prouve enſuite le retour des Ames par cet argument entre les autres. *Si les mêmes Ames ne reviennent pas dans de nouveaux corps, il y a donc néceſſairement une infinité d'Ames. Or eſt-il qu'il n'y a rien d'infini dans le Monde : car dans le fini, rien d'infini.* Ce raiſonnement ſuppoſe l'éternité du Monde, & Salluſte l'avoit établie, comme il avoit pû, dans le chapitre ſeptiéme. On voit par-là que les Philoſophes qui croyoient les Ames immortelles, & le

a Salluſte chap. 20.

Monde

Monde fini & éternel, ou *ingénérable*, comme ils parloient, ont tenu les Métempsychoses comme démontrées en toute rigueur. Procle est merveilleux, de la maniére qu'il subtilise dans son second & quatriéme livre sur le Timée, pour faire dire à Timée que le Ciel, ou le Monde est ingénérable; il veut lui faire dire tout le contraire de ce qu'il dit. Procle croit donc que le Monde est éternel, & il ne tient pas à lui qu'on ne croye Socrate & Platon dans le même sentiment, que Plutarque panche aussi à leur attribuer: & de là la nécessité absoluë des Métempsychoses, pour prévenir l'inconvénient d'un infini actuel d'Ames immortelles.

Je vous prie, MONSIEUR, de remarquer que les quatre Platoniciens qui ont tenu la Transmigration bornée, n'ont pas laissé d'admettre la pluralité d'animations ou de vies d'une même ame; & cela sans figure, & sans métaphore. Cet article, qui est l'essentiel, n'a jamais trouvé un seul contradicteur dans les sectes qui ont crû l'ame immortelle: ni Porphyre, ni Hiéroclés, ni Procle, ni Salluste, n'ont jamais touché à ce point que pour l'approuver; d'où il suit que la réalité de la Métempsychose est indubitable, je veux dire, qu'il est indubitable que tous les sectateurs de Platon & de Pythagore l'ont soûtenuë dans un sens très-réel quant à la pluralité des vies & des animations.

Ce que les Platoniciens modernes y ont pris dans un sens figuré est uniquement la circulation de toutes sortes d'ames par toutes sortes de corps; laquelle néanmoins a été généralement soûtenuë & sans métaphore, depuis la fondation du Pythagorisme jusqu'à bien avant dans les temps

Chrétiens, depuis Pythagore jusqu'à Porphyre, c'est-à-dire, durant le cours de plus de huit cens ans. Ainsi je ne crois pas qu'on puisse regarder aujourd'hui la Métempsychose comme *une fiction dont on a fait un monstre en la prenant à la lettre trop grossiérement.* Je voudrois pouvoir être en cela du sentiment d'un illustre Ecrivain & Académicien [a]; voici la résomption des preuves que je crois avoir du contraire.

Premiérement ceux qui ont parlé de la Métempsychose autrement que comme d'une fiction ou d'un Phantôme, sont d'un côté les Philosophes, & de l'autre les Péres. Les Philosophes, sçavoir Pythagore après Phérécyde, Empédocle, Socrate, Platon; deux sectes entiéres, celle des Académiciens & celle des Stoïciens; & dans le Platonisme qui fut la continuation de l'Académie, Alcinoüs & Plotin; tout cela a reconnu la Métempsychose complette, selon ses deux articles. Je ne compte là Virgile & Ovide qu'à titre d'Historiens, ausquels je joins Aristote en la même qualité; & en qualité d'Historiens de profession, Hérodote dans son Euterpe, Diodore de Sicile dans sa Bibliothéque liv. 1. Laërce & Jamblique dans la Vie de Pythagore. Après cela Porphyre, Hiéroclés, Procle, & Salluste, abandonnérent l'accessoire, & s'attachérent au principal, comme il a été expliqué. Les

a M. Dacier dans la Vie de Pythagore, page lxxix. Il avoit dit dans la Vie de Platon pages 160. 161. *Platon représente à l'Homme que s'il ne pense qu'aux choses terrestres, & à assouvir ses désirs, il dégénére en bête brute*, &c. *Voilà quelle étoit cette sorte de Métempsychose dont parle Platon: & je ne doute pas que ce ne fût là le sentiment de Pythagore & des Egyptiens, qu'on a rendu ridicule en le prenant à la lettre fort injustement.*

Péres Grecs ſont Saint Juſtin, Origéne, Saint Gregoire de Nazianze, Euſébe, Saint Cyrille d'Alexandrie, Théodoret; les Péres Latins, Tertullien, Lactance, Saint Jerôme, Saint Auguſtin, auſquels j'ai ajoûté Minucius Felix, & Arnobe: tous ces Sçavans ont attribué aux Pythagoriciens la Métempſychoſe priſe à la lettre. Et voici un défi qui pourroit n'être pas téméraire; c'eſt qu'on ne ſçauroit produire (hors des ſectes qui ont nié l'immortalité de l'Ame) un ſeul Philoſophe Grec, qui ait nié la pluralité des vies. Je mets là le fond de la Métempſychoſe, je ne ſçai ſi je me trompe; Jamblique l'y a mis en réduiſant le dogme de Pythagore *au retour des Ames*, ſans parler autrement des circonſtances. Secondement, je trouve neuf ou dix points importans, tant de la Religion, que de la Philoſophie Pythagorique, liez bien ou mal, mais conſtamment liez avec la pluralité des vies & le retour des Ames: ſçavoir, la prohibition des ſacrifices ſanglans, l'abſtinence des choſes qui ont vie, l'éternité du Monde, ſelon quelques-uns de ces Philoſophes, la juſtification de la Providence ſur la différence des conditions, la doctrine de la Réminiſcence, la préexiſtence & l'immortalité de l'Ame, ſon retour après ſes purgations, fixé à certaines révolutions périodiques, l'option des vies; enfin ce que Jamblique trouve que les plus anciens ont dit divinement bien, ſçavoir, *que l'animation eſt un châtiment pour l'Ame, & que nous vivons pour pénitence de quelques grands péchez*: outre cette ſentence ſi rebattuë, que les vivans ſe font des morts, comme les morts des vivans.

Toutes ces conſidérations ſont à mon avis une

démonstration historique d'un fait véritablement *des plus ridicules*, comme le nomme Théodoret, mais que je n'ai pû cependant supprimer, engagé à rendre le compte le plus fidéle qu'il m'est possible du plan de Religion qu'on s'étoit fait dans le Paganisme. Ce fait que j'ai voulu établir, est uniquement qu'on y a regardé la Métempsychose comme quelque chose de sérieux, & même de religieux. De deviner maintenant si Pythagore en son particulier l'a cruë, ou laissé croire, cela paroît difficile, & peu important: ses vrais sentimens sont, pour nous, ceux qu'on lui a universellement attribuez, quand il en auroit caché d'autres. Il semble que pour qu'on se soit fait un monstre de sa Métempsychose, en la prenant à la lettre trop grossiérement, & fort injustement, il faut qu'on y ait pris de travers sa pensée, non pas secrette, mais suffisamment déclarée: ce qui marqueroit peu de lumiére ou de bonne foi, non seulement dans bien des Sçavans du Paganisme, mais aussi dans les adversaires respectables de ces Sçavans.

Que s'il s'agit d'une simple conjecture touchant les pensées non énoncées, ou mal énoncées, des premiers auteurs de cette opinion, voici la conjecture & les propres paroles de Saint Augustin, tirées du livre septiéme *de la Genése à la lettre*, chap. 10. où ayant démontré la foiblesse de l'unique argument des anciens pour donner quelque air de vrai-semblance aux Métempsychoses réciproques d'homme à bête, & de bête à homme, il ajoûte, [a] *C'est pourquoi je*

a *S. Aug.* Unde proclivius & ipse crediderim, quod etiam eorum posteri sectatores, illos homines qui hoc primitus in suis libris posuerunt, in hac vita potius in-

croirois aussi moi-même plus volontiers, comme font leurs sectateurs modernes, que les premiers qui ont mis ce sentiment dans leurs livres, ont voulu qu'il fût pris en ce sens, que c'est plûtôt en cette vie qu'après la mort, que les hommes deviennent semblables aux bêtes par quelque perversité ou turpitude de mœurs, & qu'ainsi ils sont en quelque sorte changez en bêtes: afin de les faire revenir des déréglemens de la cupidité, en leur faisant craindre un tel opprobre.

Mais après cela il faut toûjours soûtenir avec ce Pére[a], que Platon a écrit très certainement qu'après la mort les Ames des hommes roulent jusques dans des corps de bêtes. *Platonem, Animas hominum post mortem revolvi usque ad corpora bestiarum, scripsisse, certissimum est.* Saint Augustin le décide ainsi dans le dixiéme livre, chap. 30. de son grand Ouvrage de la Cité, postérieur de plus de quinze ans à son Ouvrage de la Génése à la lettre. Le public est bien aise de sçavoir nos conjectures, mais il exige rigoureusement de nous le pur fait, & ne nous en pardonneroit point la suppression, parce qu'il a ordinairement plus d'intérêt à sçavoir ce que les grands hommes comme Platon & Pythagore ont enseigné, qu'à sçavoir ce que nous jugeons qu'ils auroient dû enseigner. Il ne nous est pas permis de rendre les Philosophes aussi raisonnables que nous le souhaiterions, ni plus raisonnables qu'ils ne l'ont voulu paroître: il faut les prendre com-

telligi voluisse, quadam perversitate morum ac turpitudine, homines pecorum fieri similes, ac sic quodammodo in pecora commutari: ut hoc dedecore objecto, eos à cupiditatum pravitate revocarent.

a S. August. de la Cité de Dieu liv. 10. ch. 30.

me ils ſont, & les montrer tels qu'il leur a plû de ſe faire voir.

La conjecture de Saint Auguſtin, ſuivie de l'expoſition fidéle & ſincére du fait, eſt toute propre à fermer la bouche à ceux qui oſent dire que les Péres font ce qu'ils peuvent pour mettre Platon de leur côté : car on voit ici au contraire que Saint Auguſtin ayant en main un bon tour qu'il pouvoit donner à la doctrine de ce Philoſophe ſur la Métempſychoſe, pour la ramener au ſens allégorique du dernier verſet [a] du Pſeaume 48. dit néanmoins cruëment qu'il eſt très-certain que Platon l'a enſeignée à la lettre ; parce que c'eſt la pure vérité du fait. Ce ſeroit enfin une choſe à-peu-près auſſi ſinguliére de ne pas voir la Métempſychoſe dans les écrits de Platon, que de la voir dans les écrits de Saint Paul, comme faiſoit Baſilide, qui commentoit ainſi ce verſet du ſeptiéme chapitre de la Lettre aux Romains, *Je vivois ſans la Loi autrefois*, c'eſt-à-dire, quand j'étois dans un corps d'oiſeau, ou de quelque autre bête : *C'eſt ainſi qu'il a détorqué*, [b] dit Origéne, *ce mot de l'Apôtre ſur des fables ſottes & impies, ſuivant le dogme Pythagorique.* Tant il eſt vrai qu'on a toûjours attribué à Pythagore le dogme de la Métempſychoſe la plus réelle & la plus outrée. Elle eſt encore aujourd'hui ſi établie dans l'Orient, & ſi profondément enracinée dans l'eſprit des Indiens,

a Homo cùm in honore eſſet, &c.

b *Origéne ſur le 5. ch. de l'Ep. aux Rom. liv. 5.* Baſilides ad ineptas & impias fabulas ſermonem Apoſtolicum traxit in Pythagoricum dogma... *Ego vivebam ſine lege aliquando*, hoc eſt, In eam ſpeciem corporis vixi quæ ſub lege non eſſet, pecudis ſcilicet, vel avis.

que cela même fait une nouvelle conviction contre le paradoxe que l'amour de la vérité m'a obligé de réfuter.

§. Parallèle de la Doctrine des Indiens avec celle des Philosophes Grecs sur les trois articles, de l'immortalité de l'Ame, des peines & des récompenses après la mort, & des Métempsychoses.

De vos Indiens, MONSIEUR, qui n'étoient peut-être pas assez estimez en Europe, vous en avez tiré des Pythagoriciens dont Socrate & Platon auroient été fort contens. Ces deux excellens hommes jugeoient que c'est un grand art, & que c'est être un grand Maître, que de sçavoir interroger, & les choses qu'on doit demander, pour mettre les gens en voye de rendre le meilleur compte de ce qu'ils sçavent, ou *d'accoucher de leurs pensées*, comme Socrate aimoit à le dire en mémoire de sa mère qui étoit Accoucheuse. De la maniére dont vous avez examiné ces Orientaux sur la Religion, sur la Politique, sur la Morale privée, sur les Sciences, sur les Arts, & sur le Commerce; vous avez fait voir l'étenduë & la justesse de vos lumiéres sur toutes choses, & vous avez fait sortir de ces esprits des connoissances instructives, & dignes des nations les plus cultivées. En particulier sur les trois articles qui sont le sujet de cette Lettre, je vois avec plaisir dans ce que vous avez écrit du Royaume de Siam, le petit systéme de ces Indiens net & bien arrangé, & qui me paroît assez conforme à celui de l'Ecole Pythagorienne. Vous jugerez si je me trompe: voici mes observations.

I. Sur l'immortalité de l'Ame, sur les peines

& sur les récompenses d'après la mort, ils vous ont dit *que les Ames sont impérissables, & qu'au sortir de cette vie elles sont punies & récompensées par des supplices ou par des plaisirs proportionnez par la grandeur & par la durée, à leurs bonnes ou mauvaises œuvres.* C'est ainsi que Pythagore a parlé, & presque toute la Gentilité avec lui, sur les connoissances dont elle étoit rédevable à Moïse, disent les Péres.

II. Sur la félicité des Ames. Je rémarque d'abord qu'ils n'en sçauroient parler, non plus que les Grecs, ni la faire connoître sans y mêler la Métempsychose. *La suprême félicité d'une Ame, est, à leur avis, de n'être plus obligée à animer aucun corps, mais de demeurer éternellement dans le repos... Ils croyent que si par plusieurs transmigrations, & par un grand nombre de bonnes œuvres dans toutes les vies, une Ame acquiert tant de mérite, qu'il n'y ait plus dans aucun Monde aucune condition mortelle qui soit digne d'elle; ils croyent, dis-je, que cette Ame est dès-lors exempte de toute transmigration & de toute animation: qu'elle n'a plus rien à faire: qu'elle ne naît plus, ni ne meurt plus: mais qu'elle joüit d'une éternelle inaction, & d'une vraie impassibilité.* Nireupan, *disent-ils*, c'est-à-dire, cette Ame a disparu, *elle ne reviendra plus en aucun Monde. Et c'est ce mot que les Portugais ont traduit par ceux-ci*, Elle s'est anéantie, *& par ceux ci encore*, Elle est devenuë un Dieu: *quoique dans l'opinion des Siamois ce ne soit pas un anéantissement véritable, ni une acquisition d'aucune nature divine. Tel est le véritable Paradis des Indiens... Car quoi qu'ils supposent une grande félicité dans le plus haut des neuf Paradis dont ils parlent, ils disent pourtant que cette félicité n'est*

pas éternelle, ni exempte de toute inquiétude : puisque c'est un genre de vie où l'on naît & où l'on meurt. Si les Pythagoriciens avoient eû à traduire en leur langage le *Nireupan* de ces Indiens, ils auroient dit, *Cette Ame a disparu en s'unissant & se confondant avec l'Ame du Monde :* dès-lors elle est dispensée de la nécessité d'animer en son particulier aucun corps : cet état fait sa suprême félicité. Platon auroit reconnu dans les neuf Paradis, & sa terre éthérée, & les diverses Isles des Bienheûreux.

III. Sur les supplices des Ames malheûreuses. *Bien loin de penser que le penchant naturel des Ames soit d'être dans les corps, ils croyent que c'est un soin pénible pour elles, & une occasion de souffrir & d'expier leurs péchez par leurs souffrances : parce qu'en effet il n'y a point de genre de vie qui n'ait ses peines. Le véritable enfer de l'Ame est, selon eux, la nécessité perpétuelle d'animer des corps, & de passer de l'un dans l'autre par de continuelles transmigrations. Le vrai enfer n'est dans aucun des neuf lieux qu'ils nomment Enfers, & en quelques-uns desquels ils supposent des tourmens & des flammes éternelles. Car quoi qu'il y doive avoir éternellement des Ames dans les enfers, ce ne seront pas toûjours les mêmes : aucune Ame n'y sera éternellement punie. Elles y naîtront pour y vivre un certain temps, & pour en sortir par la mort. Mais le vrai enfer des Indiens n'est, comme je l'ai déja dit, que les transmigrations éternelles de ces Ames, qui ne parviendront jamais à* Nireupan, *c'est-à-dire, à disparoître dans toute la durée du Monde, qu'ils pensent devoir être éternelle. Ils croyent de ces Ames que c'est pour leurs péchez, & faute d'acquerir jamais un assez grand*

mérite, qu'elles passeront toûjours d'un corps en un autre. Le corps quel qu'il soit, est toûjours une prison pour l'Ame, où elle est punie de ses fautes. Tout cela est dans le plus pur esprit du Pythagorisme ; & fables pour fables, les Indiennes ont quelque chose de plus uni que les Gréques. Celles-ci admettent les animations successives sur le pied de purgations & de peines : & quoique par cette voye les peines puissent évidemment être poussées aussi loin qu'on voudra, les Grecs s'avisent d'introduire, outre l'animation, un autre genre inutile de purgations & de peines, qui est un écart de la raison, tandis qu'elle se jouë sacrilégement à faire une Religion, sans sçavoir même la faire la plus raisonnable. Les Indiens également impies dans leurs fictions, les ont mieux liées : & s'il étoit prouvé qu'ils eûssent reçû autrefois des Grecs ou des Egyptiens l'idée des châtimens & des récompenses de l'autre vie, on pourroit dire qu'ils ont redressé leurs Maîtres. J'ai fait beaucoup d'attention, MONSIEUR, sur votre rémarque délicate, conçûë en ces termes. *Les Indiens comptent plusieurs lieux où les Ames sont punies ou récompensées, & placent tous ces lieux comme par étages dans toute l'étenduë de la Nature. La mort ou la renaissance sont toûjours le chemin de l'un de ces lieux à un autre : elles n'y passent pas comme les Grecs & les Romains croyoient qu'elles paßoient aux enfers.* Vous marquez par ces dernières paroles la différence essentielle des deux systêmes ; & il me semble que vous y insinuez la simplicité de celui des Indiens.

Après leur avoir donné l'avantage de ce côté-là, il faut reconnoître qu'ils le cédent aux Pythagoriciens & aux Platoniciens sur le point ca-

pital de l'éternité des supplices dans le même lieu: tant il est vrai qu'en suivant la raison toute seule on s'égare sur les affaires de la Religion, non qu'elle soit contraire à la raison, mais parce qu'elle est au dessus de la raison. Vos Indiens reconnoissent des Ames éternellement malheureuses; mais ces Ames sont éternellement ambulantes par une infinité de transmigrations; & quand elles ont donné dans quelqu'un de ces lieux où ils supposent des tourmens & des flammes éternelles, ces Ames n'y sont qu'un certain temps, & en sortent par la mort: car l'on y naît & l'on y meurt comme dans tous les autres lieux. En un mot, l'éternelle vicissitude des animations fait chez eux l'éternité des peines: & parmi les animations infinies il y en a de moins incommodes les unes que les autres. Platon[a] donne une idée bien plus terrible de l'éternité malheureuse, en disant en termes exprés au sujet des pécheurs incurables, qu'*une destinée convénable à leur état les précipite dans le Tartare, d'où ils ne sortent jamais.* Cela prouve, disent les Péres, que Platon avoit lû nos Ecritures, & en particulier Isaïe: cela passe toutes les lumiéres philosophiques.

Quant à *ces lieux de tourmens ou de délices que les Indiens placent comme par étages dans toute l'étenduë de la Nature*, rien ne ressemble mieux à la topographie Pythagorique & Platonique des enfers, non pas souterrains, mais sublunaires, telle que nous la tenons de Macrobe.

IV. Sur la Métempsychose, & sur l'Animation universelle. *Le fond de la doctrine des Talapoins est la Métempsychose. Ils y ont été portez par des*

[a] Dans le Phédon.

raisons apparentes. Ignorant toute création, & établissant d'ailleurs qu'une Ame peut naître d'une Ame, & qu'il n'y pouvoit avoir un nombre actuellement infini d'Ames, ils étoient forcez de conclure que le nombre infini de vivans, qui s'étoient succédé les uns aux autres dans le Monde pendant toute cette éternité passée, qu'ils supposoient que le Monde avoit déja duré, n'avoient pû être animez par ce nombre infini d'Ames, sans qu'elles eûssent passé une infinité de fois d'un corps en un autre. C'est-là le propre raisonnement de Sallustе le Platonicien, & la preuve convainquante du fait de la Métempsychose réelle, crûë & prise à la lettre par tous ceux d'entre les Platoniciens qui ont tenu l'éternité du Monde, & qui ont pensé que Platon & Pythagore l'avoient tenuë.

Il semble que les Indiens croyent toute la Nature animée; non seulement les hommes, les bêtes, & les plantes, mais le Ciel, les Astres, la Terre & les autres Elémens; les fleuves, les montagnes, les villes, les maisons même. Tout le Pythagorisme auroit souscrit à cette proposition, comme je le ferai voir dans le Plan Philosophique. *Toutes les Ames*, ajoûtez-vous, *leur paroissent de même nature, & indifférentes à entrer dans tous les corps.* Depuis Pythagore jusqu'à Plotin inclusivement, toute la secte auroit encore approuvé cet article: Porphyre & ses adhérans, que les Chrétiens rendoient plus circonspects, n'auroient osé l'approuver.

V. Sur la Palingénésie. *Tout ce que nous voyons dans le Monde vit dans l'opinion des Indiens, & doit mourir; & il renaîtra en même temps d'autres êtres de même espéce, un autre Ciel, une autre terre, d'autres astres: or c'est le fondement de ce*

qu'ils disent, Qu'on a vû la Nature périr & renaître plusieurs fois. Il est surprenant que ces Indiens ayent porté si loin leurs vûës ou leurs visions, sur tout s'ils n'ont eû aucun commerce de doctrine avec la Gréce. Car voilà précisément le renouvellement périodique de toutes choses, & leur retour dans le même ordre, dans le cours de la grande année Pythagorique; voilà l'embrasement général du Monde qui renaîtra toûjours de ses cendres, suivant la chimére des Stoïciens. On ne voit pas trop comment tout cela s'ajustoit avec l'éternité des peines du Tartare. Aussi il s'en faut bien que les Palingénésies soient aussi constantes & aussi établies que les Métempsychoses dans la Philosophie Payenne.

VI. Sur la justice de la Providence dans l'inégalité des conditions & dans les autres évenemens qui paroissent contraires à l'ordre. *Si un homme est malheureux avant que d'avoir failli, comme s'il meurt avant que de naître, les Indiens croyent qu'il l'a mérité dans une vie antérieure, & qu'alors peut-être il a fait avorter quelque femme grosse. Si au contraire ils voyent prospérer un méchant homme, ils croyent qu'il joüit de la récompense qu'il a mérité en une autre vie par de bonnes actions.* Plotin & Hiéroclés n'ont point parlé autrement.

VII. Sur la Réminiscence. *On dit que parmi les Talapoins il y en a qui assurent hardiment qu'ils se souviennent de leurs transmigrations passées.* Ce qu'on vous a dit, MONSIEUR, est justifié par un récit qui fait plaisir à lire dans la Vie de Saint Xavier par le P. Bouhours. Le récit est tiré des Mémoires d'un Portugais qui se trouva à une dispute de Religion entre le Saint, & Fucatandono

un Bonze rédoutable, en présence du Roi & de la Cour de Bungo dans le Japon. Entre tant d'extraits dont mes Lettres sont peut-être surchargées, celui-ci ne déplaira pas.

Fucarandono, après avoir fait au Roi les trois révérences accoûtumées, s'assit auprès de Xavier & l'ayant regardé fixement, « Je ne sçai, lui dit-» il avec un air suffisant, si tu me connois, ou » pour mieux dire, si tu me reconnois. Je ne me » souviens pas de vous avoir jamais vû, répondit » Xavier. Alors le Bonze éclatant de rire, & se » tournant vers ses compagnons, Je vois bien, » leur dit-il, que je n'aurai pas de peine à vain-» cre un homme qui a traité avec moi plus de » cent fois, & qui fait semblant de ne m'avoir » jamais vû. Ensuite regardant Xavier avec un » sourire de mépris, Ne te reste-t-il rien, pour-» suivit-il, des marchandises que tu m'as ven-» duës au port de Frenajoma? En vérité, repli-qua Xavier avec un visage toûjours serein & mo-» deste, je n'ai de ma vie été marchand, & je » n'ai jamais vû Frenajoma. Oh quel oubli, & » quelle bêtise, reprit le Bonze faisant l'éton-» né, & continuant ses éclats de rire! Quoi, » dit-il, se peut-il faire que tu ayes oublié ce-» la? Rappellez-m'en le souvenir, repartit douce-» ment le Pére, vous qui avez plus d'esprit & de » mémoire que moi. Je le veux bien, dit le Bon-ze tout fier de la loüange que Xavier lui avoit » donnée. Il y a aujourd'hui mil cinq cens ans » tout juste que toi & moi, qui étions mar-» chands, faisions notre trafic à Frenajoma, & » que j'achettai de toi cent piéces de soye à très-» bon marché. T'en souvient-il maintenant? Le Saint qui jugea où alloit le discours du Bonze,

lui demanda honnêtement quel âge il avoit. J'ai cinquante-deux ans, dit Fucarandono. Comment se peut-il faire, reprit Xavier, que vous « fussiez marchand il y a quinze siécles, s'il n'y « a qu'un demi-siécle que vous êtes au monde? « Et comment trafiquions-nous en ce temps-là « vous & moi dans Frenajoma, si la plûpart de « vous autres Bonzes enseignez que le Japon « n'étoit qu'un desert il y a mil cinq cens ans? « Ecoute-moi, dit le Bonze, tu entendras des « oracles; & tu demeureras d'accord que nous « avons plus de connoissance des choses passées, « que vous n'en avez vous-autres des choses présentes. Tu dois donc sçavoir que le Monde n'a jamais « eû de commencement, & que les hommes à « proprement parler, ne meurent point: l'Ame se « dégage seulement du corps où elle étoit enfermée: & tandis que ce corps pourrit dans la « terre, elle en cherche un autre frais & vigoureux où nous renaissons, tantôt avec le sexe le « plus noble, tantôt avec le sexe imparfait, se- « lon les diverses constellations du ciel, & les dif- « férens aspects de la lune. Ces changemens de « naissance font que nos fortunes changent aussi. « Or c'est la récompense de ceux qui ont vécu « saintement, que d'avoir la mémoire fraiche « de toutes les vies qu'on a menées dans les siécles passez, & de se représenter soi-même « à soi-même tout entier, tel qu'on a été depuis « une éternité, sous la forme de Prince, de mar- « chand, d'homme de lettres, de guerrier, & sous « tant d'autres figures. Au contraire, quicon- « que comme toi, sçait si peu ses propres affai- « res, qu'il ignore ce qu'il a été, & ce qu'il a « fait durant le cours d'une infinité de siécles, «

„ montre que ſes crimes l'ont rendu digne de la „ mort autant de fois qu'il a perdu le ſouvenir des „ vies dont il a changé.

Vous jugez bien, MONSIEUR, qu'un étourdi qui venoit de déclarer tous ceux devant qui il parloit, criminels & dignes de la mort, à cauſe de l'oubli de leurs vies antérieures, n'eût plus affaire à un étranger qu'il traitoit ſi mal. Les Seigneurs de la Cour entreprirent le Bonze, & le Bonze repartit aux Seigneurs avec tant de hardieſſe & tant de fierté, que le Roi fatigué de ſes inſolences, le fit chaſſer de la ſale. Vous m'avez dit, MONSIEUR, plus d'une fois qu'une pareille hablerie de Pythagore, qui ſe reſſouvenoit, dit-on, des choſes qu'il avoit faites au Siége de Troye ſous la figure d'Euphorbe, vous donnoit une fort mauvaiſe opinion de ce Philoſophe. Mais auſſi on ne trouve pas que Platon lui ait attribué un don ſi particulier : c'eſt le peuple qui en a voulu faire un homme miraculeux : & les railleries de Tertullien, de Lactance, & des autres Péres ſur cette réminiſcence, ne portent pas pour cela à faux, parce qu'elles font confuſion à ce ſot peuple, de ſa ridicule crédulité.

A l'expoſition de la Théologie Payenne, il eſt néceſſaire d'en ajoûter la Critique la plus eſtimée qui en ait été jamais faite. Théodoret en eſt l'Auteur, c'eſt tout dire. Elle eſt en douze Diſcours ſous le titre de *Thérapeutique*. Si mes Lettres ſervoient à y éclaircir quelque choſe, je croirois que le Seigneur m'en auroit inſpiré le deſſein, & que je dois lui en rendre graces : Vous ſçavez, MONSIEUR, que c'étoit là mon but. Je ſuis, &c. MOURGUES, J.

A Toulouſe ce 3. de Mars 1708.

TABLE

TABLE
ET ORDRE
DES MATIERES
DE LA XI. LETTRE.

De trois dogmes sur lesquels les Philosophes réglent leur Morale.

Socrate propose l'immortalité de l'Ame, le Jugement des Morts, & la Métempsychose, *comme trois points de créance, capables de régler les mœurs. De quelle source les Grecs avoient tiré ces articles.* 431...434

Article I. *De l'immortalité de l'Ame. Les Grecs avoient reçû ce dogme des Syriens, ceux-ci des Phœniciens, ceux-ci des Egyptiens, ceux-ci des Hébreux.* 434...437

Analyse, & Critique du Phédon. Premier raisonnement de Socrate sur l'immortalité de l'Ame. 437...439

Critique de ce raisonnement par Saint Augustin. 439...441.

Second raisonnement de Socrate. 441.442

Critique de S. Augustin. 442...448

Premiere démonstration de Socrate touchant l'immortalité de l'Ame. 446...448

Seconde démonstration. 448...451

Eclaircissement incident sur la difference que Pla-

tion mettoit entre l'Idée, & la Forme. L'Idée d'une chose en étoit la cause efficiente & nécessaire, selon ce Philosophe. 451...454

Tertullien approuve le sujet du dernier Discours de Socrate, mais il en censure les dernières paroles. On fait rémarquer à cette occasion la vigueur inflexible des Péres contre les Philosophes. 454...456

On peut juger combien la créance de l'immortalité de l'Ame étoit établie dans la Gréce & dans l'Italie, par les homicides volontaires qu'elle y a causez. 456.457

L'utilité de cette créance, confirmée par diverses raisons Physiques, & Morales. 457...460

Article II. *Du jugement des morts. Application singuliére des Péres de l'Eglise à chercher & à produire tout ce que les Poëtes & les Philosophes avoient dit en confirmation de cet article.* 460...466

Du Jugement des Ames. là-même.

De la séparation des Ames justes d'avec les criminelles. 468

Des Champs Elysées, de la Nouvelle Terre, & des Isles des Bienheureux. 469...477

Quelques Docttes du Paganisme situoient l'Enfer entre la Terre & la Lune. 477...483

De la profondeur du Tartare, selon les Poëtes. 484...488

Mépriſe d'un Auteur moderne sur le but de Platon en parlant des Fleuves d'Enfer. 488...492

Article III. *De la Métempsychose, distinguée en réelle & métaphorique.* 492. 493

Les Payens, sur tout les Pythagoriciens & les Platoniciens la croyoient très-réelle : premiére preuve de ce fait tirée des propres Ecrits de Platon. 494...500

Seconde preuve. On peut former trois ſuites ou trois chaînes, l'une de Péres Grecs, l'autre de Péres Latins, l'autre de Philoſophes, & de Poëtes de ces deux Nations, pour établir que les Payens admettoient la Métempſychoſe réelle. 500...517

Eclairciſſement néceſſaire ſur la différence du Métempſychoſiſme rigide *à celui qu'on peut nommer* mitigé ; *l'un & l'autre admettant des Tranſmigrations réelles, & non pas ſimplement métaphoriques.* 517...531

Paralléle de la Doctrine des Indiens avec celle des Philoſophes Grecs, ſur l'immortalité de l'Ame. 531

Sur la félicité des Ames. 532

Sur les ſupplices des Ames malheûreuſes. 533

Sur la Métempſychoſe, & ſur l'animation univerſelle. 535

Sur la Palingénéſie. 536

Sur la Réminiſcence des Tranſmigrations paſſées. 537...540

FIN DU TOME I.

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSITAIRE DE MONTAUBAN

TABLE.

On peut former trois suites ou trois
[illegible] de Pères Grecs, l'autre de Pères
[illegible] de Philosophes, & de Poëtes
[illegible] Nations, pour établir que les Payens
[illegible] la Métempsychose réelle. 500...517
[illegible] nécessaire sur la différence du Mé-
[illegible] régide à celui qu'on peut nommer
[illegible] & l'autre admettant des Transmi-
[illegible] réelles, & non pas simplement méta-
[illegible] 517...531
[illegible] la Doctrine des Indiens avec celle des
[illegible] Grecs, sur l'immortalité de l'Ame.
[illegible] des Ames. 532
[illegible] des Ames malheureuses. 533
[illegible] Métempsychose, & sur l'animation univer-
[illegible] 535
[illegible] 536
Sur la Réminiscence des Transmigrations passées.
[illegible] 540

FIN DU TOME I.